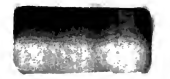



43
2 E
14



CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS,

PAR

LE R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE,

Des Frères Prêcheurs.

TOME DEUXIÈME.

ANNÉES 1844 — 1845 — 1846.

PARIS,

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

1850.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS.



NANCY, IMPRIMERIE DE VAGNER,
Rue du Manége, 3.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS,

PAR

Le R. P. Henri-Dominique LACORDAIRE,

Des Frères Prêcheurs.

TOME DEUXIÈME.

ANNÉES 1844 — 1845 — 1846.

PARIS,

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

1850.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS.

ANNÉE 1844.

DES EFFETS DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE
SUR L'AME.

CONFÉRENCES
DE
NOTRE-DAME DE PARIS.

ANNÉE 1844.

VINGT-ET-UNIÈME CONFÉRENCE.

DE L'HUMILITÉ PRODUITE DANS L'AME PAR LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

Monseigneur [1];

Messieurs,

Toute doctrine peut être considérée dans le corps enseignant qui la possède et la propage, dans les sources qui la contiennent, dans les effets qu'elle produit, dans son fondateur, et enfin dans son essence même. C'est pourquoi, Messieurs, appelé à vous ex-

[1] Monseigneur Affre, archevêque de Paris.

poser dans cette chaire la doctrine catholique, j'ai d'abord traité de l'Eglise, de ses caractères, de sa constitution, de son autorité, de ses rapports avec l'ordre temporel; puis des sources, telles que la Tradition, l'Ecriture, la Raison, la Foi, où l'Eglise puise sa doctrine; et enfin, l'année dernière, j'ai abordé les effets que cette doctrine produit sur l'esprit. Et vous avez vu qu'elle y produit la certitude rationnelle, c'est-à-dire une conviction réfléchie, souveraine, immuable, et en outre une certitude supra-rationnelle, c'est-à-dire une conviction illettrée, translumineuse et qui exclut le doute; puis une connaissance qui, par son étendue, sa profondeur, sa clarté, surpasse la connaissance humaine. Enfin, j'ai établi qu'entre la raison humaine et la raison catholique il existe des rapports d'harmonie, d'intelligibilité, d'analogie, de confirmation réciproque, et cependant de suprématie en faveur de la raison catholique.

Aujourd'hui, Messieurs, nous irons plus loin sur cette route que nous avons ouverte devant vous; car les conclusions de l'esprit ne sont pas les conclusions dernières de l'homme. Quand l'homme a vu quelque chose, quand, par cette lumière qui brille en lui, il a découvert, si loin que ce soit, un objet, on voit apparaître une autre face de son être, une autre puissance, qui est la sensibilité. Il est porté vers cet objet par un sentiment quelconque, jusqu'à ce qu'une troisième faculté, qui est le siège de la force, s'empare de ce sentiment, commande, dirige, produise des actes

intérieurs et extérieurs et mette en branle toute la vie.

C'est pourquoi, Messieurs, il s'agit de savoir, après que la doctrine catholique a produit dans l'intelligence une certitude, une connaissance, une raison, il s'agit de savoir ce qu'elle produit dans le sentiment et dans la volonté, ou, si vous l'aimez mieux, quels sont ses effets sur l'âme. Tel sera l'objet de nos Conférences de cette année. Je les commencerai sans autre préambule, après vous avoir avertis cependant que la parole de l'homme n'est rien par elle seule, et que toute éloquence est un vain son, si l'esprit de Dieu ne la féconde. Je prie donc ceux d'entre vous qui sont chrétiens d'élever leurs cœurs vers Dieu, afin que sa bénédiction descende d'en haut sur nous, et je prie ceux qui n'ont pas le bonheur d'être chrétiens de compatir du moins à l'état de leur âme et de coopérer par un mouvement de bonne volonté aux efforts de cette parole qu'ils vont entendre, et aux désirs fraternels de tous ces cœurs amis qui vont assister la parole pour qu'elle les pénètre et les ravisse jusqu'à la vérité.

Le premier et le plus naturel objet de la connaissance de l'homme, c'est lui-même. C'est sur lui que tombe son premier regard, et sur lui qu'il revient toujours. Il peut se détacher de toute autre pensée, même de celle de Dieu, même de celle de l'univers; mais encore qu'il voulût fermer les yeux de son esprit par un acte de sa toute-puissance souveraine, il ne pourrait pas se séparer de soi. Et c'est pourquoi,

Messieurs, le sentiment que l'homme a de lui-même, le sentiment qui naît dans l'homme à propos de la vue qu'il a de lui, est assurément de la plus haute importance. Car tout autre sentiment, si dominateur qu'il soit, il le maîtrisera, parce qu'il pourra se séparer des objets qui le produisent; mais le sentiment qu'il a de lui-même, le sentiment correspondant au regard qu'il plonge incessamment sur lui, il ne s'en débarrassera pas un seul jour, un seul instant. Et comme le sentiment touche à la volonté, et que la volonté est le ressort de l'action, vous concevez que cette question du sentiment que nous avons de nous est une question capitale.

J'ouvre donc en tremblant le cœur de l'homme, et je n'ai pas besoin d'aller bien loin; hélas! je n'ai qu'à ouvrir le mien pour découvrir ce qui se passe dans celui de mes semblables. J'ouvre le cœur de l'homme et je connais qu'il s'aime. Il s'aime, et je ne l'en blâme pas : pourquoi se haïrait-il? Mais il ne fait pas que s'aimer, il s'aime plus que tout, il s'aime par-dessus tout, il s'aime d'une manière exclusive, il s'aime jusqu'à l'orgueil, jusqu'à vouloir être le premier, et seul le premier. Descendons en nous-mêmes : que nous soyons nés sur un trône ou dans l'échoppe d'un ouvrier, au fond, depuis le moment où la vie morale s'est éveillée en nous, nous n'avons cessé d'aspirer à l'exaltation de la primauté. César, dit-on, passant dans je ne sais quel village des Alpes, et s'apercevant sur ce petit forum d'une agitation pour le

choix d'un chef, s'arrêta un moment devant ce spectacle. Ses capitaines, qui étaient autour de lui, s'étonnaient : Est-ce qu'il y a aussi en ce lieu des disputes sur la prééminence ? et César, en grand homme qu'il était, leur dit : « J'aimerais mieux être le » premier dans cette bicoque que le second dans » Rome. » C'est là le vrai cri de la nature. Quelque part que nous soyons, nous voulons être les premiers. Artistes prédestinés à reproduire les choses par le pinceau ou le burin, orateurs sachant créer des pensées dans l'esprit de la multitude, général commandant des bataillons et leur promettant la fuite de l'ennemi, ministres conduisant des empires, rois agités sous la pourpre, nous n'aspirons tous qu'à la primauté, et à la primauté solitaire. Nous ne sommes contents que quand, mesurant d'un regard tout ce qui nous entoure, nous trouvons le vide, et au-delà de ce vide, le plus loin possible, un monde à genoux pour nous adorer.

Un jeune homme a reçu de la nature une physionomie heureuse ; il a des cheveux blonds, des yeux bleus, un front noble, un sourire aimable ; créature légère, vous croyez qu'il n'aspire qu'à la destinée d'une fleur. Vous vous trompez, il rêve, lui aussi, la primauté et la domination ; avec ces faibles attaches qui lient les cœurs, il cherche à se faire un objet éphémère d'admiration sur ces lèvres du monde où se racontent tous les prestiges et toutes les gloires qui se flétrissent dans l'instant où elles naissent.

Bref, Messieurs, nous aspirons à la primauté, même par la puissance du rien. Je n'insisterai pas davantage sur cette vérité ; car c'est un lieu commun, et, par la grâce de Dieu, j'ai horreur du lieu commun.

Mais voici ce qui arrive. Quand l'homme, ainsi enivré de lui-même, regarde autour de lui, trouve-t-il un spectacle correspondant aux illusions de son orgueil ? Non, il trouve tout le contraire, il trouve des rangs formés où il n'a point sa place : hiérarchie de la naissance, souvenirs d'une vieille gloire qui a traversé les siècles, et qui, sur le front de l'homme sans mérite, resplendit encore par la puissance de l'histoire ; hiérarchie du talent que la nature a distribué dans ses caprices, et qui, malgré toutes nos protestations, se pose plus haut que nous, et fait à notre amour-propre de magnifiques insultes ; hiérarchie de la fortune venue de la vertu, du vice ou de l'habileté ; hiérarchie de toute forme et de tout nom, reposant sur des lois, des traditions, sur des nécessités, sur des abîmes toujours près de s'entr'ouvrir quand on attaque ce que le temps a bâti. Et en voyant cela, l'homme tombé du néant au milieu de tous ces trônes qui le bravent, l'homme s'indigne ; il réagit de toute la force de cette puissance de commandement qui est en lui et qui peut s'attaquer jusqu'à la nature ; comme Ajax prêt à mourir menaçait du tronçon de l'épée la majesté des dieux, son orgueil irrité porte à tout le défi ; la haine de la supériorité qu'il subit

s'unit dans son cœur à la haine de l'égalité qu'il repousse. N'est-ce pas Mahomet qui a dit quelque part :

Des égaux ! dès longtemps Mahomet n'en a plus.

Et ne savez-vous pas que le César moderne, recevant en Egypte une lettre d'un membre de l'Institut, qui commençait par ces mots : « Mon cher collègue, » et froissant le papier dans la main qui avait l'habitude de contresigner la victoire, répétait avec dédain : « Mon cher collègue ! quel style ! » Nous avons beau, Messieurs, décréter l'égalité dans des chartes, l'orgueil n'en ratifie la proclamation que pour abaisser ceux qui sont plus haut que nous, mais non pour élever ceux qui sont plus bas. La haine de la supériorité ne fait qu'appeler à soi la haine de l'égalité et le mépris de l'infériorité. Ce sont là les trois enfans légitimes de l'orgueil. Si du moins, dans ce cœur fasciné par le besoin de la primauté, régnait une véritable élévation ! Mais l'orgueil s'allie trop bien avec la bassesse ; une bassesse sourde vit dans l'orgueil, et se fait des gémonies que les plus cruels tyrans n'auraient pas inventées. Cette conscience, si délicate à l'endroit du trône, où elle se place, cette conscience se vend et s'achète ; elle s'humilie pour grandir ; elle mendie à genoux la pourpre qui couvrira sa nudité ; elle accepte le mépris pour obtenir le droit de le rendre.

Voilà, Messieurs, l'homme tel qu'il est, le sentiment qu'il a de lui-même, et les conséquences nor-

males de ce sentiment. Or, je dis qu'évidemment et sans grand effort de logique, c'est là un sentiment faux, inhumain, infortuné. C'est un sentiment faux : car il est impossible que tout le monde soit le premier, et par conséquent le vœu de la nature ou de la Providence, quelque nom que vous lui donniez, n'a pu être de nous appeler à la primauté. Si la primauté était notre but et notre vocation, un seul être existerait, et encore ne serait-il pas le premier, parce que pour qu'il y ait un premier, il faut qu'il y ait des derniers. C'est un sentiment inhumain : car il conclut à l'avilissement de tout ce qui n'arrive pas à être le premier, au mépris de tout ce qui n'est pas assez heureux ou assez fort pour se faire une situation élevée. Enfin, c'est un sentiment infortuné : car il est en contradiction avec toutes les réalités de la vie. L'orgueil demande infiniment, et la vie ne donne que peu, d'autant plus cruelle qu'elle favorise quelques-uns, et qu'elle montre de loin à l'ambition haletante ses rares parvenus. L'orgueil dit à un artisan qu'il est souverain, et le malheureux s'en va, l'esprit plein de cette souveraineté, tendre dans la rue la main à un travail qui ne lui vient pas toujours, et qu'il déshonore d'avance par ses vices. Comment voulez-vous que le bonheur habite dans une contradiction si poignante entre ce que nous sentons et ce qui est réellement?

La doctrine catholique, Messieurs, s'est proposé de changer de fond en comble le sentiment que nous avons naturellement de nous-même. Elle s'est atta-

quée à ce sentiment qui semblait indestructible et n'être pas différent de notre essence ; elle a espéré nous en former un autre tout contraire, et j'admire cette espérance et cette singulière sécurité. J'admire une doctrine qui ne craint pas de renverser l'homme par sa base, qui non-seulement veut extirper en lui un sentiment radical, mais qui crée un sentiment opposé à l'ancien, et se promet d'en faire l'inauguration au plus profond de son cœur. L'homme vivait d'orgueil, il vivra d'humilité. Et qu'est-ce que l'humilité ? L'humilité est une acceptation volontaire de la place qui nous a été marquée dans la hiérarchie des êtres, une possession de soi-même avec une modération égale à ce que l'on vaut, et qui nous porte à descendre vers ce qui ne nous vaut pas. L'orgueil tendait à monter ; l'humilité cherche à descendre. L'orgueil impliquait la haine de la supériorité, la haine de l'égalité, le mépris de l'infériorité ; l'humilité renferme en soi l'amour et le respect de la supériorité dans ceux que la Providence a faits nos supérieurs, l'amour et le respect de l'égalité dans ceux que la Providence a faits nos égaux, l'amour et le respect de l'infériorité non-seulement dans ceux que la Providence a faits nos inférieurs, mais encore pour nous-même et d'une manière absolue. L'orgueil aspirait à être le premier, l'humilité aspire au dernier rang. L'orgueil voulait être roi, l'humilité veut être serviteur. Sentiment incroyable, qui n'avait pas même de nom dans la langue des hommes, et qui s'est fait un nom, une histoire et une gloire !

Je dis une gloire, car ne croyez pas que l'humilité eût pour but de vous abaisser, elle avait pour but de vous relever ; aucune autre doctrine, Messieurs, n'a prétendu exalter l'âme humaine autant que la doctrine catholique ; aucune autre ne lui a proposé une ambition plus grande et plus extraordinaire. Elle ne lui parle que de ses origines et de ses fins divines ; elle substitue pour elle l'éternité à l'immortalité ; elle lui donne Dieu pour frère et le ciel pour patrie ; elle lui inspire d'elle-même un si profond respect, que les moindres obscurcissemens de la droiture et de la conscience lui causent de l'horreur, et qu'elle essaierait en vain de vivre tranquille quand la plus légère souillure a compromis la splendeur de sa dignité personnelle. Ainsi la plus haute exaltation de l'âme doit s'allier et s'allie, dans la doctrine catholique, à la plus profonde humilité. Comment cela ? Comment une ambition sans mesure est-elle compatible avec une aspiration toute contraire ?

Je pourrais, Messieurs, ne pas aborder cette explication, puisque je traite seulement des phénomènes de la doctrine ; cependant, il n'est pas inutile de temps en temps que nous touchions au secret intérieur des choses. Levons donc la contradiction apparente qui nous préoccupe, et pénétrons jusqu'à l'essence de l'humilité. Sachez-le, Messieurs, la véritable élévation n'est pas dans l'élévation de nature, dans la hiérarchie matérielle ou extérieure des êtres. La véritable élévation, l'élévation essentielle et éternelle,

c'est l'élévation de mérite, l'élévation de la vertu. La naissance, la fortune, le génie ne sont rien devant Dieu. Car, qu'est-ce que la naissance devant Dieu qui n'est pas né? Qu'est-ce que la fortune devant Dieu qui a fait le monde? Qu'est-ce que le génie devant Dieu qui est l'esprit infini, et de qui nous vient cette petite flamme extraordinaire que nous appelons de ce beau nom? Evidemment ce n'est là rien. Ce qui est quelque chose devant Dieu, ce qui nous approche de lui, c'est l'élévation personnelle, due à l'effort d'une vertu qui, en quelque rang de nature que nous ayons été placés, reproduit dans l'âme une image sérieuse de la divinité. Or, plus la vertu s'élève d'un lieu bas, plus son mérite est grand. Imiter Dieu, quand on touche aux premiers degrés de son trône, quand on le voit presque face à face, c'est un mérite facile; mais qu'une créature placée dans un rang inférieur, qu'un simple homme sans naissance, sans fortune, sans génie, courbé sous les outils d'une boutique, et appliqué à la plus vile instrumentation, que cet homme, par un mouvement de son cœur, s'élève jusqu'à Dieu, qu'il tire de son âme des flots d'un amour sans tache, qu'il offre à Dieu, quoique si loin de lui, une image de lui-même, assurément son abaissement dans la hiérarchie de nature augmentera son élévation dans la hiérarchie de mérite. L'humilité n'exclut donc pas l'exaltation; elle la sert, et, bien mieux encore, elle la produit. Car, qu'est-ce que la vertu qui constitue la hiérarchie de mérite? La vertu, évidemment, n'est

pas autre chose que le dévouement de soi aux autres : or, peut-on se dévouer sans abnégation de soi-même? Peut-on se sacrifier sans que le premier sacrifice soit celui de l'orgueil? Car, qu'est-ce que l'orgueil, sinon soi, toujours soi, soi plus que tout autre, soi plus que l'univers, soi plus que l'humanité, soi plus que Dieu? Qu'est-ce que l'orgueil, sinon l'égoïsme même? Et comme l'égoïsme et la vertu sont deux mots qui s'excluent, il s'ensuit que l'orgueil et la vertu s'excluent aussi, pour laisser voir clairement que la vertu et l'humilité n'ont qu'une même définition, et qu'ainsi s'abaisser, c'est s'élever. L'orgueil n'est que la forme de l'égoïsme, la passion du néant qui se ramasse en soi et qui veut opprimer tout le reste; l'humilité est la forme de l'amour, la passion de l'être vraiment grand, qui veut se faire petit pour se mieux donner. Aussi Dieu est-il le plus humble des êtres; lui qui est sans égal, a des égaux dans la triplicité de la personnalité divine; lui qui est la hauteur sans mesure, s'est abaissé vers le néant, pour créer l'être, vers l'homme, pour prendre sa nature. C'est de lui, bien plus que de cet empereur romain, que le poète aurait dû dire :

Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Tel est, Messieurs, le sentiment que la doctrine catholique a prétendu imposer à l'homme à l'égard de lui-même. Y a-t-elle réussi? Je vous en fais les juges.

A-t-elle réellement créé l'humilité dans l'homme? A-t-elle porté l'homme à descendre volontairement? Vous le savez tous; l'histoire du catholicisme vous est connue; vous savez quel sentiment animait les saints, quel sentiment l'Eglise vous inspire à vous-mêmes. C'est la doctrine catholique qui a inauguré dans le monde l'amour sincère de la supériorité; c'est elle qui y a produit le sentiment de l'égalité et de la fraternité, selon cette expression de l'apôtre : *Diligite caritatem fraternitatis*, — *aimez l'amour de la fraternité*. Enfin, c'est elle qui nous a donné le goût de nous faire petits, de descendre du rang, de la naissance, de la fortune, de l'éclat du génie; exemples célèbres que les rois eux-mêmes ont donnés et que donnent encore obscurément tous les jours des âmes sans nombre, imitatrices de l'humilité du Calvaire au milieu de cet effroyable orgueil qui règne encore dans l'humanité, quoique non plus sur l'humanité.

Maintenant, Messieurs, qu'en conclure? c'est ce qu'il nous faut voir.

L'humilité est une vertu. J'ai besoin de le montrer pour les conséquences ultérieures auxquelles je veux aboutir. L'humilité, dis-je, est une vertu, car la vertu est une force de l'âme qui résiste au mal et qui accomplit le bien, et l'humilité porte avec elle tous ces caractères. Elle est une force, puisqu'elle surmonte le penchant de notre nature à l'égoïsme de la primauté; elle résiste au mal et accomplit le bien, car le mal est une relation fausse, et le bien une relation

vraie des sentimens et des actes avec les êtres. Toutes les fois que nous sommes avec les êtres dans une relation exacte, juste, harmonieuse, non pas par l'esprit, ce serait le phénomène de la connaissance, mais par le cœur et les actes, nous sommes dans le bien. Or, l'orgueil étant un sentiment faux, inhumain, malheureux, un sentiment qui dénature toutes nos relations avec la hiérarchie des êtres, il s'ensuit manifestement que l'humilité, qui nous replace à l'égard des êtres dans un rapport vrai, humain et heureux, est une vertu. L'orgueil trouble tous les êtres, à commencer par lui-même; l'humilité apaise tous les êtres, à commencer par elle-même : elle est la vertu-principe, comme l'orgueil est le vice-principe.

Cela posé, je dis que la vérité seule peut produire la vertu, et que l'erreur en est absolument incapable. En effet, l'erreur met notre esprit dans une relation fausse avec les êtres; elle nous les présente tels qu'ils ne sont pas, et sollicite par conséquent notre cœur à faux. Le cœur étant sollicité à faux par des êtres qui lui sont présentés sous un jour qui n'est pas le leur, comment voulez-vous que le cœur conclue à un sentiment vrai, et la volonté à des actes justes? Cela n'est pas possible. Vous savez très-bien, Messieurs, que le sentiment suit la vue de l'esprit, et que les actes suivent l'impulsion du sentiment. Ainsi est constituée la hiérarchie de notre activité intérieure et extérieure. L'homme voit d'abord, et, selon qu'il voit, il éprouve dans la sensibilité une sympathie ou une répulsion;

et, selon qu'il éprouve une sympathie ou une répulsion, il commande au-dedans de lui par la volonté, et ensuite il agit à l'extérieur. Mais si le point de départ, dans cette série des actes de l'organisation active, est vicieux; si, par exemple, je vois comme mauvais ce qui est réellement bon, si je vois Dieu comme un tyran au lieu de le voir comme un père, n'est-il pas vrai que mon sentiment, sollicité par cette idée fausse de Dieu, sera porté à le haïr; tandis que si j'ai l'idée véritable de Dieu, si j'entends la première parole du chrétien qui prie, le *Notre-Père qui êtes au ciel*, n'est-il pas vrai que mon sentiment gravitera vers lui sous la forme d'une filiale affection?

Vous vous étonnez sans cesse de rencontrer des âmes bonnes et bien douées, dont les sentimens et les actes, en certaines matières, vous frappent d'une stupeur douloureuse; vous vous dites : Comment ces hommes, qui semblent droits, sont-ils capables d'écrire ou de faire de si odieuses choses? Eh! Messieurs, c'est que ces hommes voient mal. Est-ce que vous croyez que le cœur soit toujours devant Dieu aussi coupable qu'il nous le paraît? Est-ce que vous pensez qu'en vivant au milieu d'une société où l'esprit est sans cesse assiégé par l'erreur, la responsabilité des sentimens et des actes soit la même qu'aux époques où la vérité seule instruisait et gouvernait le monde? De temps en temps, chrétiens, on persécute votre honneur par des calomnies publiques, et vous dites : Il n'y a qu'une plume scélérate qui ait pu tra-

cer de telles injures. Détrompez-vous; c'est peut-être la bonne foi qui vous attaque, et presque certainement c'est l'erreur, erreur plus ou moins coupable, selon le malheur des temps et la multiplicité des causes qui ont faussé l'esprit. Ce que vous appelez un coup de poignard est souvent un coup d'épée pour celui qui vous frappe; il ne connaît pas l'Eglise, la cité des saints; il la découvre à travers les tempêtes du siècle, comme un obstacle à ce qui lui paraît être la régénération des idées, l'avenir du monde, le développement de la civilisation; il voit le contraire de ce que vous voyez, et fait par conséquent le contraire de ce que vous faites. L'erreur! Messieurs, l'erreur! voilà la source la plus féconde du mal, et, dans tous les cas, une source d'où ne peut sortir aucun bien, aucune vertu. Je l'ai démontré.

Voulons-nous donc connaître si une doctrine est la vérité? nous n'avons qu'à voir les sentimens et les actes qui en sont la conséquence. Toute doctrine qui produit la vertu est nécessairement vraie; la vertu est le fruit inimitable de la vérité.

Eh bien! l'humilité est une vertu; une vertu substituée au pire de tous les vices; une vertu capitale qui crée l'autorité, la fraternité, l'amour sacré du pauvre, qui met les hommes chacun à leur place, même à la dernière, avec leur propre consentement : donc, la doctrine catholique, dont elle est l'effet, est une grande vérité, une grande, une première, une capitale vérité.

Mais, Messieurs, ce n'est pas tout : il ne suffit pas de la vérité toute seule pour produire une vertu; la vérité peut être inefficace à ce grand ouvrage, quoiqu'elle y soit nécessaire. La vérité, en nous enseignant les vrais rapports des êtres, est sans doute le germe premier de la vertu ; mais ce germe peut avorter, s'il ne développe dans le cœur un sentiment, et ce n'est pas la même chose de donner des sentimens ou de donner des idées. Je sais comment on donne des idées. L'homme ouvre ses lèvres que Dieu a bénies ; il parle, il expose une série de propositions qui contiennent de la lumière; la lumière passe de son esprit à l'esprit qui l'écoute. Mais voir n'est pas sentir; passer de l'acte de la vision à l'acte du sentiment, c'est passer d'une région à une autre. La lumière ne suffit plus pour expliquer ce nouveau phénomène. Tous les jours on voit et l'on reste insensible. Je descends dans la rue, je rencontre un pauvre qui me tend la main. Je vois bien sa misère, mais mes entrailles peuvent rester fermées. Je vois bien que la relation de cet homme à moi est une relation de pauvreté à richesse, de solliciteur à qui peut compatir et soulager; cependant je passe sans le bénir ni du regard, ni du cœur, ni de la main. J'ai la vérité à l'égard de ce pauvre, mais je n'ai pas la charité. Qui me donnera la charité? Evidemment, une autre puissance que la vérité; mais une puissance pourtant qui sera unie à la vérité, comme la chaleur l'est à la lumière, une puissance capable de me remuer, de me

toucher, de me ravir. Ainsi, vous me nommerez la patrie. Tout le monde sait ce que c'est que la patrie. Mais quand l'ennemi est là, quand il s'agit de donner son sang pour la défendre, et souvent un sang que l'on croit inutile, parce que la faiblesse du cœur nous représente volontiers le sacrifice comme une chose qui ne réussira pas : eh bien! alors que faudra-t-il pour nous décider? Il faudra qu'une inspiration sympathique à l'égard de la patrie tombe de quelque part et vienne animer ce cœur glacé, pour en tirer le sang qu'il veut conserver. L'inspiration sympathique est nécessaire pour faire passer la vérité à l'état de sentiment; tant que cette inspiration sympathique n'agit pas, il est impossible que le sentiment soit produit. De là vient si souvent l'impuissance de la parole; elle éclaire sans échauffer, parce que l'orateur est froid lui-même, parce qu'il n'est pas suffisamment chargé d'électricité sympathique, et que nul ne communique ce qu'il n'a pas lui-même.

Une doctrine qui ne contient pas d'inspiration sympathique au cœur de l'homme est donc une doctrine stérile pour la vertu, quelle que soit la quantité de vérité qu'elle renferme d'ailleurs; et toutes les fois, au contraire, qu'une doctrine remue et transforme le cœur de l'homme, il est manifeste qu'elle lui est sympathique au plus haut degré, et que par conséquent elle est vraie, non-seulement pour l'esprit, mais pour le cœur. Or, la doctrine catholique a fait naître dans l'homme le sentiment inconnu de l'humi-

lité; elle a frappé, comme Moïse, le roc de son orgueil, et l'a rendu doux, simple, obéissant, content de la dernière place; elle a fait un miracle qui a exigé la plus étonnante inspiration sympathique : donc elle est vraie pour le cœur comme pour l'esprit.

Ce n'est pas tout encore : il y a dans la vertu autre chose que la vérité connue et sentie, il s'y trouve encore la force qui agit. On peut voir la vérité, on peut la goûter et manquer toutefois de l'énergie suffisante pour la vouloir et la mettre en pratique. C'est même le cas le plus fréquent. Ce qui nous fait le plus défaut à tous, c'est la force, c'est le *vir*, c'est qu'on ne peut pas écrire au bas de notre statue, comme on l'a fait au bas de la statue d'un homme célèbre, cette simple inscription : *Vir*. La faiblesse est le malheur de notre nature le plus difficile à guérir. Nous voyons encore assez vite la vérité; nous l'aimons sans trop de peine; mais sa transfiguration définitive en vertu, mais l'acte dernier sans lequel l'homme manque à son nom même, voilà l'effort rare autant qu'il est suprême. Eh bien! la doctrine catholique, qui a mis au monde l'idée et le sentiment de l'humilité, en a aussi créé la force. Elle a fait réellement des hommes humbles par les actes autant que par les idées et les sentimens; elle a produit la vertu d'humilité dans sa substance totale. Et puisque nul ne donne ce qu'il n'a pas, il est au-dessus de toute controverse que la doctrine catholique possède la force qui fait les humbles. Mais quelle force, et de quel genre? Evidemment une force

qui n'est pas dans la nature, qui est supérieure à la nature, puisque l'orgueil détrôné par l'humilité est naturel à l'homme, et qu'ainsi l'humilité ne lui étant pas naturelle, il a bien fallu, pour que l'homme la reçût et la pratiquât, une force qui ne venait pas de sa nature, une force divine par conséquent, puisque nous ne connaissons que deux genres de force, la nature et Dieu. Donc la doctrine catholique, qui est déjà prouvée une vérité d'esprit et une vérité de cœur, est aussi une vérité divine.

Je confirmerai ce résultat en constatant l'impuissance de toutes les autres doctrines pour produire dans l'homme la vertu de l'humilité.

En dehors de la doctrine catholique, il n'existe que trois doctrines : le rationalisme, le protestantisme et les cultes non chrétiens. Je pourrais ne pas parler des cultes non chrétiens, parce que désormais dans le monde leur temps est achevé, et que la lutte finale n'est plus évidemment qu'entre la doctrine catholique, le rationalisme et le protestantisme. C'est pourquoi, si le temps nous presse, nous n'en dirons qu'un mot.

Le rationalisme est l'effort de l'intelligence pour s'expliquer le mystère des destinées, à elle toute seule, sans le secours d'aucune révélation, d'aucune tradition, d'aucune autorité. Ce mot, Messieurs, est un mot moderne. Ce sont les catholiques du dix-neuvième siècle qui l'ont créé; et c'est un mot de la création la plus heureuse, parce que c'est un mot plein d'équité. Quand le rationalisme, c'est-à-dire cette

abstraction de toute révélation, de toute tradition, de toute autorité, s'établit dans le monde, les catholiques se trouvèrent embarrassés : ils ne pouvaient pas appeler cet effort de l'intelligence du nom de philosophie; car eux-mêmes ils ont une philosophie, il existe une philosophie chrétienne, une philosophie catholique. Donner au rationalisme le nom de philosophie, c'était lui donner un nom qui, aux yeux des catholiques, était devenu sacré, et le transporter à un genre de spéculation tout-à-fait opposé à leur doctrine et à leur méthode. Quelques apologistes appelèrent la philosophie moderne du nom de *philosophisme;* mais cette expression, hasardée çà et là, ne put obtenir la généralité ni la stabilité, précisément parce qu'elle renferme une injure. Qui dit *philosophisme* dit un amour du sophisme; or, on peut être rationaliste par éducation, par tournure d'esprit, par un malheur quelconque; on peut chercher en soi-même, dans son intelligence, l'explication du mystère des destinées, et n'être pas nécessairement un cœur dévoué au sophisme. Le mot était donc malheureux. Les catholiques du dix-neuvième siècle ont créé celui de rationalisme, qui a cours aujourd'hui dans toutes les langues de l'Europe, ce qui est le signe inévitable d'un mot bien fait. Et le mot est bien fait parce qu'il exprime sans injure ce qu'il veut dire.

Le rationalisme n'a pas même la prétention d'inspirer l'humilité. Il voit la plaie de l'orgueil; je crois qu'il la voit; il cherche dans la modestie un contre-

poids à ce mauvais sentiment de notre nature; mais la modestie n'est que l'imitation artistique de l'humilité; elle cache l'orgueil sans le détruire; elle le cache, parce que l'orgueil est un vice tellement ennemi de l'humanité qu'il est impossible à l'homme de le montrer. Soyez le plus grand génie du monde; ayez sur le front toute la gloire imaginable : si l'orgueil apparaît par-dessus, vous êtes un homme haï et déshonoré. Le monde ne donne la gloire qu'à la condition qu'on la portera sans être ébloui, et en paraissant encore plus grand qu'elle. C'est pourquoi la modestie est un art du premier ordre, que le rationalisme apprécie de toute nécessité. Il fait même plus.

Je reconnais qu'il n'existe pas seulement une fausse modestie, qui n'est qu'un voile pour couvrir l'orgueil, mais qu'il existe aussi une modestie sincère, un certain calme, une possession de soi-même modérée, qui fait que l'homme parvenu à un rang honorable finit par s'en contenter. Mais ce n'est là qu'une vertu de sage privilégié, une vertu de cabinet et de salon, qui ne pénètre pas jusqu'aux entrailles de l'homme, et n'est que l'apaisement d'un orgueil satisfait qui mesure par la prudence l'inanité des vœux ultérieurs. Le rationalisme n'a même aucune part à ce léger sommeil de l'orgueil; il est l'œuvre d'une nature tempérée, et non l'œuvre de cette doctrine qui, en faisant de l'intelligence individuelle le principe et la règle exclusifs de la vérité, est la créatrice d'un orgueil particulier, le plus fort de tous. Le vulgaire des hommes n'aspire

qu'à la primauté de naissance, de fortune, de génie, de gloire, de puissance; le rationaliste, capable de dédaigner tout cela, place son trône plus haut encore, et verra sans étonnement le jour où, par une conclusion logique, il s'estimera Dieu ou *l'absolu.*

Le protestantisme est l'effort de l'intelligence pour se mettre en possession de la révélation sans le secours d'aucune autorité. Par où vous voyez tout d'abord que le protestantisme n'est autre chose qu'un rationalisme mitigé. Le rationalisme se pose comme indépendance de la pensée, comme voulant tirer de lui la vérité; le protestantisme, en acceptant la révélation, veut cependant entrer en commerce avec la parole divine par l'effort individuel de l'âme. Il ne veut pas de l'homme entre lui et Dieu, parce que l'homme abaisse l'homme; orgueil religieux qui ruine la société spirituelle, comme l'orgueil ordinaire ruine la société humaine. Aussi les hommes et les œuvres d'humilité, si fréquens dans l'Eglise catholique, n'ont-ils jamais apparu dans le protestantisme, et, de plus, le caractère chrétien, sous ce rapport, a visiblement été altéré chez les peuples protestans. Si vous vous êtes approchés quelquefois d'une population formée par cette doctrine, vous aurez discerné facilement, au langage et à la physionomie, que vous quittiez la frontière de l'humilité pour entrer dans une uuance de l'orgueil. Rien n'est plus célèbre, par exemple, que la morgue héréditaire de la capitale du calvinisme.

L'Angleterre, ce pays pour lequel nous devons tous

prier, parce que, bien qu'il soit éloigné depuis trois siècles de la vérité catholique et qu'il ait versé le sang de beaucoup de nos frères, cependant le crépuscule d'un jour plus pur se lève pour lui, l'Angleterre nous présente aussi, dès le premier regard, la chute sensible de l'humilité chrétienne. Je ne le dis point avec amertume; il est permis à la charité même de regarder quelquefois le front de l'ange déchu, afin de mieux connaître le signe de la vérité dans son obscurcissement même ou sa disparition. Voulez-vous donc voir les effets d'une fausse doctrine dans un grand pays? remarquez l'état de la domesticité en Angleterre. Rien de plus sec, de plus dur, de moins humain peut-il se voir, que le commerce de l'Anglais avec son serviteur? La divinité du domestique n'y est plus connue; on n'y sait plus que Jésus-Christ a été le premier domestique du monde. Le mépris de l'homme a reparu avec l'altération de la doctrine catholique, et le spectacle en est encore plus instructif lorsque, reportant notre pensée dans les beaux souvenirs de notre pays, nous nous rappelons ce qu'étaient chez nous les domestiques, les hommes de la maison, le vieillard qui nous avait autrefois tenus sur ses genoux, la nourrice qui nous avait allaités, quel soutien et quel honneur ils trouvaient dans les vieux châteaux de la féodalité et dans toutes les saintes maisons du royaume très-chrétien. Ces mœurs sans doute ne sont plus les nôtres, du moins au même degré; mais qui les a changées, sinon l'affaiblissement

de la foi, sinon l'invasion du rationalisme et de toutes ces doctrines qui repoussent l'homme vers l'orgueil, tout en lui parlant de fraternité. La parole humaine, quelle qu'elle soit, ne suffit pas pour substituer dans l'organisation de l'homme l'artère de l'humilité à l'artère de l'orgueil. On peut bien vouloir, ne fût-ce que par pudeur, imiter les idées et les sentimens du vrai christianisme; mais cette imitation même, par son impuissance, révèle dans la doctrine catholique une semence qui seule a reçu le don de l'efficacité, et, avec lui, le signe inaliénable de la divinité.

Quant aux cultes non chrétiens, je n'en dirai rien décidément. Ce sont des corps morts sur le champ de bataille où l'erreur et la vérité se disputent le monde. Que voulez-vous que je parle de Jupiter, de Mercure? La Grèce, Rome, Mahomet lui-même, étaient des flatteurs des passions de l'homme. Que voulez-vous que j'en dise de plus, à propos de l'humilité? Quand la victoire a enseveli par-dessous le sang et les ruines ceux qu'elle a balayés, voulez-vous qu'un orateur vienne un jour sur ces *tumulus* entonner un chant de triomphe et prouver que ces gens morts n'avaient ni la vérité ni la vertu? Toute doctrine autre que la doctrine catholique flatte l'orgueil et les penchans corrompus de l'homme par un point ou par un autre, Zénon aussi bien qu'Épicure; et s'il se rencontrait une doctrine de main d'homme qui eût toute l'architecture de la vérité, elle prouverait encore, par son impuissance, que la vérité ne suffit pas

quand il s'agit de vertus plus fortes que l'homme.

Votre premier trésor, jeunes gens chrétiens, c'est donc celui de l'humilité, trésor qui vous a procuré la paix, trésor à qui vous devez des frères et des amis que l'orgueil ne vous aurait jamais donnés. C'est là, dis-je, votre premier et votre plus grand trésor personnel; mais c'est aussi votre trésor pour l'humanité tout entière et pour notre commune et chère patrie. Vous l'ouvrirez sur l'une et l'autre; vous réapprendrez à ces générations troublées par des ambitions qui ne seront pas satisfaites, ce qu'un homme d'Etat vivant a appelé la sainte école du respect, et j'ajoute : La sainte école du respect dans l'amour et de l'amour dans le respect. Vous leur réapprendrez le respect et l'amour de la supériorité, le respect et l'amour de l'égalité, le respect et l'amour de l'infériorité. Vous réconcilierez entre eux les rangs et les sorts, non par de vaines phrases, mais par des sentimens profonds, par des actes où le pauvre reconnaîtra sa grandeur, et qui, en le rapprochant de l'homme, le rapprocheront aussi de Dieu. Appliqués à cette glorieuse tâche qui n'appartient qu'à vous, vous ne vous laisserez point émouvoir par les clameurs qui vous accuseront de forfaire à Dieu et aux hommes; vous leur opposerez ce même trésor de l'humilité, vous y puiserez pour vous la joie de l'injure pardonnée. Tôt ou tard le monde aura besoin de vous; l'expérience des doctrines qui ne sont pas les vôtres, s'achèvera sous les yeux ouverts du genre humain. Vous n'avez besoin que d'attendre, et

la patience est aussi un fruit de l'humilité ! Fils uniques de cette vertu, sacrés patriotes du temps, parce que vous l'êtes de l'éternité, montez au Capitole, et là, tenant en main le sceptre de roseau, le front couronné d'épines, les épaules chargées de la pourpre sanglante, demeurez debout devant l'outrage, et attendez en paix l'avenir qui vous cherche et qui vous trouvera, non pas un avenir de repos, mais un avenir où s'accroîtra le nombre de ceux qui croiront, qui aimeront et souffriront avec vous; car, tant que le royaume de Dieu sera le royaume de l'humilité, la gloire n'y sera pas sans l'humiliation, la victoire sans la défaite, la joie sans la douleur. Vous êtes semblables à l'océan, dont l'ambition légitime est d'agrandir ses rivages, mais qui sait aussi qu'en les agrandissant il agrandit ses tempêtes.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE.

DE LA CHASTETÉ PRODUITE DANS L'AME PAR LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Vous avez compris la puissance et la fécondité du terrain sur lequel nous sommes à présent descendus. Nous avons quitté la région spéculative des idées pour entrer dans la région pratique des sentimens et des vertus, et par conséquent, entre le terrain où nous étions et celui où nous nous trouvons, il y a la différence de ce qui ne se vérifie que par l'esprit avec

ce qui se vérifie par les plus accessibles réalités; et, si vous avez bien saisi ma pensée, vous avez encore compris qu'il est des vertus réservées comme signe de la doctrine divine. Car, Messieurs, vous le sentez très-bien, s'il existe une doctrine divine, s'il est vrai que Dieu ait daigné établir sur la terre un enseignement tombé de ses lèvres, si depuis qu'il est au monde, c'est-à-dire depuis qu'il a fait le monde, il parle, il parle tout haut et tout bas, il parle à l'univers entier et à chaque âme qu'il a créée; si cela est vrai, vous voyez bien qu'il est absolument nécessaire que la doctrine divine produise quelque chose que jamais la parole humaine ne puisse produire à son tour, quelqu'envie qu'elle ait de contrefaire ces signes tout-puissans. Dieu, Messieurs, s'est donc réservé des vérités, il s'est réservé des vertus, il s'est réservé des institutions : et la grande preuve du christianisme, sa preuve populaire, le pain quotidien de sa démonstration, ce n'est pas le miracle qui passe, même en ressuscitant les morts, ce n'est pas la prophétie, quoique plus permanente que le miracle; non, la preuve perpétuelle et vivante du christianisme, c'est que tout œil, un peu plus tôt ou un peu plus tard, découvre en lui des vérités, des vertus et des institutions réservées; c'est que Dieu a fait comme un grand roi, qui, outre les magnificences extérieures de ses palais, possède au-dedans, en des lieux plus secrets, un trésor de choses privées dont il ne révèle le sanctuaire qu'à ses plus chers amis.

La première des vertus réservées, nous l'avons dit,

c'est l'humilité. Dieu seul, par la doctrine catholique, fait les humbles ; toutes les doctrines humaines, sans exception, depuis Platon jusqu'à Kant, toutes enfantent l'orgueil. Vous les reconnaîtrez à cet infaillible critérium. Quand l'orgueil montera dans votre cœur en lisant un livre ou en écoutant une parole, dites-vous : il est possible que la vérité soit là, mais c'est une vérité que l'homme a dite. Et toutes les fois, au contraire, qu'en lisant un livre ou en écoutant une parole, vous sentirez l'humilité descendre dans votre âme, fût-ce le dernier des mendians qui ait signé ce livre ou prononcé cette parole, dites-vous : c'est Dieu qui communique avec moi. Cette règle n'a pas d'exception. Et remarquez-le bien, Messieurs, l'humilité, pas plus qu'aucune autre vertu réservée, n'est une vertu mystique, bonne seulement pour le cénobite caché dans son cloître, sous une austérité que le monde appellera chimérique. Non, Dieu, quand il veut faire des signes, s'y prend plus habilement. L'humilité, ainsi que toutes les autres vertus réservées, est une vertu de la terre, une vertu morale, une vertu sociale, une vertu dont l'homme a besoin, dont il est en quête, qui lui manque à toute heure, et du manque de laquelle il souffre cruellement.

Sans l'humilité, toute hiérarchie est impossible ; car la hiérarchie se compose d'échelons subordonnés, dont les uns sont les premiers, d'autres les derniers, où tous dépendent, et ont besoin réciproquement d'humilité, soit pour accepter leur place, en tant

qu'elle est inférieure, soit pour la faire accepter, en tant qu'elle est supérieure ; aucune combinaison ne saurait remplacer, dans cette position, l'huile fraternelle de l'humilité, et, sans son secours, la hiérarchie n'est plus que tyrannie par le haut, révolte par le bas, une haine qui remonte et qui redescend sous la protection de la nécessité.

Je n'ajoute que ce peu de mots à ma dernière Conférence, et je passe à une seconde vertu réservée. Cette seconde vertu réservée, c'est la chasteté. Je vous montrerai que l'homme n'a pas pu la produire, et comment la doctrine catholique y a réussi. J'espère, Messieurs, de l'assistance divine, que je resterai dans la mesure de mon ministère, et que vous aussi vous élèverez votre cœur à la pureté qui est de droit dans de semblables entretiens. A l'âge où nous sommes tous, il nous est permis de voir, à la lueur d'un langage sévère, les choses ensevelies le plus loin dans les entrailles de l'humanité.

L'âme n'est pas seule dans l'homme; elle est unie à un corps, et le corps de l'homme n'est pas comme celui de l'animal, il n'est pas réglé par des instincts immuables qui le maintiennent dans la limite convenable aux fins de sa destination. Tout notre corps est plus ou moins révolté contre l'âme qui doit le régir. Cependant l'âme gouverne assez bien certains de ces ressorts que nous appelons les sens; elle peut, par la force de la nature, à l'aide d'une philosophie honnête et spiritualiste, tenir assez souverainement les

rènes d'une très-grande partie de son administration. Mais il est un sens singulier, le seul qui ne soit point nécessaire à l'entretien de la vie, et qui demeure privé de ses fonctions, même légitimes, sans nuire au jeu ni au développement de notre organisation ; et ce sens, qui devrait être naturellement le plus facile à gouverner, puisqu'il est libre d'accomplir ou de ne pas accomplir son ministère, c'est celui-là même qui est en révolte permanente contre l'âme, par un mystère que je ne puis pas expliquer présentement, que j'ignore, si vous le voulez, mais qui est le plus grand mystère de notre nature, parce qu'il touche au plus profond de la question du bien et du mal.

Le sens dont je parle n'est pas seulement révolté, il est dépravé.

J'appelle un sens dépravé celui qui ne s'inquiète pas de ses fonctions vraies, mais qui agit par un instinct d'égoïsme étranger à toute destination. Il est manifeste que c'est là une dépravation de l'ordre naturel, parce que la nature va toujours à une fin juste, déterminée et efficace. Or, le sens dont je parle ne s'inquiète pas de sa fin ; sa fin lui est complètement étrangère. Ce qu'il cherche, c'est lui-même, c'est une satisfaction indépendante de tout bien qui le couvre de son utilité et de sa sainteté. Au lieu que tous les autres sens opèrent dans la direction de la vie, alors même qu'ils abusent d'eux ; au lieu que le sommeil nous repose, que la nourriture nous répare, que nos oreilles écoutent la parole, que notre verbe la pro-

fère ; en un mot, au lieu que tous nos sens, même dans leurs excès, accomplissent quelque chose de vrai, celui-là ne cesse de conspirer contre notre vie. Il use sans fruit nos plus précieux organes, il dévore sans but nos plus admirables facultés. N'avez-vous pas rencontré de ces hommes qui, à la fleur de l'âge, à peine honorés des signes de la virilité, portent déjà les flétrissures du temps ; qui, dégénérés avant d'avoir atteint la naissance totale de l'être, le front chargé de rides précoces, les yeux vagues et caves, les lèvres impuissantes à peindre la bonté, traînent sous un soleil tout jeune une existence caduque ? Qui a fait ces cadavres ? Qui a touché cet enfant ? Qui lui a ôté la fraîcheur de ses années ? Qui a mis sur sa face des siècles honteux ? N'est-ce pas ce sens ennemi de la vie des hommes ? Victime de sa dépravation, le malheureux a vécu solitaire, il n'a aspiré qu'à des secousses égoïstes, qu'à ces effroyables pulsations que l'homme et le ciel se détournent pour ne pas voir ; et le voilà ! il s'en va, pris du vin de la mort, et d'un pied méprisé, porter son corps au tombeau où ses vices dormiront avec lui et déshonoreront sa cendre jusqu'au dernier des jours.

Ah ! si ce n'est pas là un sens dépravé, quel nom lui donner ? Un nom plus dur encore, Messieurs, car j'ajoute que c'est un sens abject. C'est un sens abject, parce qu'il tue le cœur, parce qu'il substitue l'émotion du sang à l'émotion de l'âme. J'ai déjà vu dans ma vie bien des jeunes gens ; et je vous le dé-

clare, je n'ai jamais rencontré de tendresse de cœur dans un jeune homme débauché ; je n'ai jamais rencontré d'âmes aimantes que les âmes qui ignoraient le mal ou qui luttaient contre lui. Une fois, en effet, qu'on s'habitue aux émotions violentes, comment voulez-vous que le cœur, une plante si délicate, qui se nourrit de quelques gouttes de rosée tombant çà et là du ciel pour lui ; qui s'ébranle par de légers souffles, qui est heureux pour des jours par le souvenir d'une parole qui a été dite, d'un regard qui a été jeté, d'un encouragement que la bouche d'une mère ou la main d'un ami a donné ; le cœur, dont le battement est si calme dans sa vraie nature, presque insensible, à cause de sa sensibilité même, et de peur qu'il n'eût été brisé par une seule goutte d'amour, si Dieu l'avait fait moins profond ; comment, dis-je, voulez-vous que le cœur oppose ses douces et frêles jouissances aux jouissances grossières et exagérées du sens dépravé ? L'un est égoïste, l'autre généreux ; l'un vit de soi, l'autre hors de soi : entre ces deux tendances, l'une doit prévaloir. Si le sens dépravé l'emporte, le cœur se flétrit peu à peu, il ne sent plus la force des joies simples ; il ne va plus vers autrui ; il finit par ne plus battre que pour donner son cours au sang, et marquer les heures de ce temps honteux dont la débauche précipite la fuite. Mais quoi de plus abject que de tuer le cœur dans l'homme ? Que reste-t-il de l'homme quand son cœur ne vit plus ? Pourtant, le sens dépravé fait davantage encore : aucun vice,

comme aucune vertu, n'arrête ses effets à l'homme seul ; l'un et l'autre ont dans la société le contre-coup de leur action. Et, sous ce rapport, le sens dépravé est l'oppression et la ruine du monde.

On parle beaucoup de liberté, et, pour ma part, j'en parle aussi fièrement qu'un autre. Car, grâce à Dieu, il y a une liberté juste et sainte, et aucun mot n'existe dans le langage humain qui n'ait sa légitime application. Dieu et le démon se servent des mêmes mots, et le démon ne peut pas en maudire un seul, pas plus qu'il ne peut maudire une seule idée en en abusant. Dieu est le père de la liberté ; il l'a bénie en la donnant à l'homme ; il en tient, devant nous, par les mains de son Eglise, l'étendard toujours debout et toujours honorable. Je parle donc de la liberté, et je vous dénonce un de ses ennemis ; je vous le dénonce du haut de la grande tribune de l'humanité, là où ses devoirs et ses droits, se soutenant l'un par l'autre, ont constamment trouvé des orateurs et des martyrs. Je vous dénonce un despotisme atroce et ignoble, celui du sens dépravé contre toute une portion de la race humaine ; car l'infâme ne se borne pas à lui , quoiqu'il ne vive que de lui; il sort de lui, mais pour faire des victimes; et quelles victimes !

Ah ! Messieurs, en quittant cette assemblée, cherchez une de ces rues où la misère s'abrite ; vous n'aurez pas à chercher bien loin. Montez ces tristes rampes ; vous voici devant un grand spectacle. Ces

visages flétris si jeunes, ils ont été beaux ; ces membres qui n'inspirent plus que la tentation de l'horreur, ils ont été vivans ; ces êtres déshonorés, ils avaient des frères et des sœurs. Ils n'en ont plus, ils n'ont plus rien, pas même des remords. Qui les a dépouillés, meurtris, livrés à la misère, à l'opprobre, à l'ignorance même de leur malheur ? Qui ? vous le savez bien. Lâche autant qu'égoïste, le sens dépravé ne s'attaque pas à l'homme dans sa force, mais dans sa faiblesse ; il n'ira pas tenter l'homme qui peut le regarder en face ; il va bassement, comme le ver de terre, se glisser au sein des fleurs que le printemps vient d'ouvrir et qui n'ont qu'un jour. Il va solliciter ce qui ne peut pas se défendre ; il se présente à un être faible et trop facile à séduire, parce qu'il a autrefois séduit le premier, il se présente à lui sous les dehors d'un cœur touché. L'hypocrite ose mettre la main sur cette région de l'âme ; il cache la débauche et la trahison sous le geste de l'amour et de la fidélité ; puis, l'heure passée, après qu'il a détruit ce qui ne se réédifie jamais, il abandonne, il s'en va, déserteur du mal qu'il a fait, se consoler du dégoût qu'il éprouve par un dégoût qui n'est encore qu'à venir. Quelle oppression y aura-t-il dans le monde, si ce n'est pas là de l'oppression, et quelles ruines, si ce que je vais dire ne compte pas pour des ruines ?

Quand vous regardez dans l'histoire de notre pays et que vous y voyez tous ces noms illustres qui en étaient la couronne, couronne de baron, couronne

de comte, couronne de marquis, couronne de duc, toutes ces vieilles couronnes qui formaient la couronne totale du pays, et qu'ensuite, regardant ces races dans le présent, vous en trouvez qui plient sous le fardeau de leur antiquité, enfans dont l'épée maniée par leurs pères avait étendu les frontières de la patrie et de la vérité, et qui ne peuvent plus rien ni pour l'une ni pour l'autre, il ne vous est pas difficile d'en connaître la cause. Le vice a passé dans ces races et en a rongé les fibres vives. Il n'épargne pas même les nations. Un temps vient, et pour quel peuple n'est-il pas venu tôt ou tard ? un temps vient où l'histoire civilisée succède à l'histoire héroïque ; les caractères tombent, les corps diminuent, la force physique et morale s'en va d'un même pas, et l'on entend de loin le bruit du Barbare qui s'approche et qui regarde si l'heure est venue d'enlever du monde ce vieillard de peuple. Quand cette heure a sonné, quand un pays se sent trembler devant la destinée, qui a passé sur lui ? quel souffle a tari sa vie ? Toujours le même, Messieurs ; la mort n'a jamais qu'un grand complice. Ce peuple s'est abâtardi dans les homicides joies de la volupté ; il a versé son sang goutte à goutte, et non plus par flots, sur les champs féconds du dévouement ; or, il y a du sang versé de la sorte une vengeance inévitable, celle que subissent dans la servitude et la ruine toutes les nations finies.

Pardonnez-moi, Messieurs, si je ne suis pas ma pensée ; qu'importe ? Mais je vois bien des jeunes

gens ici ; qu'ils songent donc, chaque fois que le tentateur s'attaque à eux, que c'est l'ennemi de la vie, de la beauté, de la bonté, de la force, de la gloire, que c'est l'ennemi universel et national. Eh ! Messieurs, si un Tartare venait frapper à votre porte et vous demander une trahison contre la France, quelle ne serait pas votre horreur ? Pourtant le sens dépravé ne fait pas autre chose ; le sang qu'il vous demande, ne fût-il pas celui de l'éternité, serait encore le sang de la patrie et de l'avenir.

Mon Dieu ! que fera l'âme devant cet ennemi ? A-t-elle reçu quelque force, en a-t-elle exercé quelqu'une contre lui ? Nous n'avons qu'à prendre l'histoire. C'est elle qui va nous répondre.

Eh bien ! l'âme s'est trouvée faible. Elle a pu quelque chose pour la justice, pour la prudence, pour la tempérance, même pour la force ; elle a fait Annibal, Scipion, Caton d'Utique, et tant de grands hommes qui ont eu le courage de vivre et de mourir dans des circonstances difficiles ; elle a fait des héros, elle n'a pas fait de chastes. Et se voyant ainsi impuissante, comme il faut vivre avec honneur, parce que c'est son instinct, elle a poussé le délire jusqu'à vouloir l'honneur du sens dépravé. Elle ne s'est pas contentée de la liberté, elle n'a pas demandé au monde seulement que le sens dépravé fût libre, elle lui a demandé qu'il fût en honneur, et le monde y a consenti. Présentement encore, Messieurs, malgré le christianisme, le monde s'efforce de maintenir

l'honneur du sens dépravé. Un homicide est réprouvé par le monde; le profanateur des sermens les plus saints, le violateur du sanctuaire domestique, l'adultère y passe le front levé. C'est pour cela surtout que le monde et l'Evangile ne peuvent pas s'entendre: l'Evangile n'accable rien tant que le sens dépravé; le monde le soutient encore, et honore jusqu'à la fin le déshonneur lui-même.

L'honneur du sens dépravé n'a pas satisfait l'âme; elle en a voulu la publicité, l'état public. Car, Messieurs, il n'y a de véritablement grand que ce qui arrive à l'état public. Tant qu'une chose ne soutient pas la publicité, elle n'est pas à sa plus haute puissance. Le croirez-vous, le sens dépravé a aspiré à la publicité, et, grâce à la connivence de l'âme, il l'a obtenue! Je ne puis pas aller plus loin, Messieurs..... la parole chrétienne se refuse à la simple indication des réalités que le soleil voyait autrefois; mais Dieu a permis que Tacite et Suétone en écrivissent des pages qui, jusqu'au jour du jugement dernier, porteront à la connaissance de l'homme l'histoire sanglante de sa propre dépravation. Ne vous rappelez-vous pas le spectacle de l'empire romain dans sa décadence? Ne vous rappelez-vous pas Néron se montrant à l'empire romain, aux descendans de la grande république; Néron, le maître de tant d'hommes, chargé dans sa seule tête de représenter ce qu'un orateur anglais appelait divinement bien la majesté d'un peuple; Néron, l'héritier des Fabius, des Scipion, de

toutes les familles consulaires, couvert de toutes les pourpres amassées par tant de vertus et tant de siècles ; Néron paraissant devant les tombeaux de la patrie, devant ses temples, au Forum, environné..... Comment pourrais-je le peindre? Et tout un peuple le voyait, mais un peuple préparé par les plus affreux spectacles à ce dernier spectacle.

Personne ne viendra-t-il au secours de l'âme? personne ne se livrera-t-il pour lui rendre un peu de courage et d'honneur ? Est-ce qu'il n'y avait point de philosophes en ces temps-là? Oh! il y avait des philosophes, je ne le dis pas avec sarcasme, il y avait de puissans génies qui savaient découvrir de grandes vérités, encore qu'ils ne la découvrissent pas tout entière. Mais les philosophes n'ont rien pu; le sens dépravé a même eu sa philosophie, on lui a fait une philosophie! Non seulement, Messieurs, il a eu sa philosophie, mais encore il a eu son sacerdoce, il a eu ses prêtres.

Le prêtre! ce nom nous représente un homme blanchi dans l'âge et dans la tradition, qui a visité les royaumes de la vérité et couru sur tous les rivages de l'erreur, d'où il a rapporté, en faveur des hommes, une sagesse plus haute que celle du temps, un regard que les peuples viennent consulter, pour y lire des pensées vénérables. Eh bien! le sens dépravé a eu des prêtres; il a eu des prêtres chargés d'exercer comme un ministère de sainteté cet effroyable ministère de la dépravation.

Que dis-je? des prêtres! il a eu des temples! Des temples, mon Dieu! Quaud l'homme est fatigué, quand il est las du jour et n'en peut plus de la vie, il se met en chemin, il va frapper à la porte d'un temple; il tombe à genoux, il prie, il monte vers Dieu dans ces murailles qui en sont la demeure; son âme y respire l'espérance et le parfum d'une vie meilleure; voilà le temple. Et la volupté l'a souillé! A l'homme qui venait s'y reposer des songes cruels de la vie, la volupté se montrait sur l'autel et lui disait : Je suis le dernier Dieu!

Le genre humain, pourtant, Messieurs, ne lui faites pas l'injure de croire qu'il ne fut pas honteux et qu'il n'aspira pas à secouer le joug. Il y aspirait. Il avait des vestales, il connaissait le mot de chasteté, il en avait quelques illustres exemples, tels que la continence d'un Scipion dans une occasiou fameuse. Mais ce n'étaient là que des lueurs, des désirs, des apparitions du bien; le bien était vaincu. L'homme, pendant quatre mille ans, est resté sous la domination du sens dépravé, jusqu'à ce qu'enfin l'horloge de l'éternité sonna une heure, et cette heure disait: « Un sauveur vous est né aujourd'hui, gloire à Dieu » au plus haut du ciel, et paix sur la terre aux hom» mes de bonne volonté! »

Il nous reste à voir l'effet de cette simple parole sur le monde, et commeut elle y a engendré la vertu réservée de la chasteté.

Rome était la tranquille maîtresse du monde; elle

avait rassemblé dans son sein tous les vices des générations qu'elle avait conquises, et, voulant marquer par un monument la plénitude de sa gloire et de sa religion, elle avait élevé au milieu d'elle un temple à tous les dieux, son Panthéon, où le dieu de la dépravation avait aussi son image, ses prêtres et son encens. Un jour donc quelques paysans, partis des vallées d'un pays sans renom, vinrent et s'arrêtèrent sur cette place où tous les dieux de Rome étaient renfermés sous la triple protection du temps, de la victoire et de la religion. Ils vinrent; ils regardèrent autour d'eux toutes ces puissances qui étaient là pour défendre la honte et la volupté divinisées, et après avoir fait sur eux un signe sacré, ils allèrent frapper de leur bâton de voyageur la porte du Panthéon. Elle s'ouvrit devant eux. Là tous les dieux anciens étaient rangés, toutes les erreurs passées, tous les crimes fameux; tous y régnaient en marbre, en or et en ivoire. Nos paysans n'apportaient là contre tous qu'un cœur pur. Il fut le plus fort enfin. La chasteté planta au Panthéon son double signe, la croix d'abord, la chair de l'homme souffrant par une immolation volontaire, et à côté l'image de la Vierge sans tache : tous les deux annonçant au genre humain que le père du monde ce n'était pas le sang versé dans la volupté, mais le sang versé dans la douleur; tous les deux lui apprenant que la mère du monde ce n'était pas la fécondité, même légitime, mais la virginité, la virginité sœur de la jeunesse, de la beauté, de la

bonté, du génie, de la force, sœur et mère de toutes les vertus, et avec elle du monde entier.

Le triomphe était grand et nouveau. L'honneur et la publicité de la dépravation étaient remplacés par l'honneur et la publicité de la chasteté. Mais un sacerdoce est nécessaire au maintien comme à la propagation de toute sainte doctrine : quel devait être le sacerdoce de la chasteté, sinon un sacerdoce de vierges ? La doctrine catholique l'osa, non pas pour une portion choisie, destinée, comme les vestales, à offrir au monde un rare échantillon de la vertu ; mais pour tous sans exception, pour tous, en tout temps, en tous lieux, sous tous les soleils. Elle osa compter à ce point sur elle-même, que d'exiger pour condition suprême du sacerdoce la continence absolue, et de ne vouloir se confier qu'à l'innocence à jamais conservée ou à jamais retrouvée par le repentir. Nul, en effet, ne peut donner ce qu'il n'a pas, et la chasteté seule devait avoir le privilége d'engendrer la chasteté.

Eh bien ! Messieurs, qu'en dites-vous ? Telle était la prétention de la doctrine catholique ; l'a-t-elle réalisée ? A-t-elle créé par toute la terre, chez tous les peuples, une race de prêtres chastes, renonçant à ce qui avait paru, pendant quatre mille ans, à l'humanité, l'indispensable condiment de la vie ? L'a-t-elle fait ? Et, remarquez-le, ce ne sont pas des vieillards, réduits par les glaces de l'âge à l'impuissance du mal, que la doctrine catholique choisit pour ses prê-

tres ; non, ce sont des jeunes gens, c'est l'homme dans la sève et la fleur de la vie ; c'est saint Jean couché sur la poitrine de son maître ; c'est saint Paul courant vers Damas à bride abattue ; c'est saint Antoine emportant tout son printemps au désert de Kolsim. Voilà le prêtre catholique, selon la règle générale. L'Eglise prend par les cheveux la jeunesse toute vive, dévouée par son cœur, séduite par son imagination ; elle la purifie dans la prière et la pénitence, l'élève par la méditation, l'assouplit par l'obéissance, la transfigure par l'humilité, et, le jour venu, elle la jette par terre dans ses basiliques ; elle verse sur elle une parole et une goutte d'huile : la voilà chaste ! Ils iront, ces jeunes gens, ils iront par toute la terre, sous la garde de leur vertu ; ils pénètreront dans le sanctuaire des sanctuaires, celui des âmes ; ils écouteront des confidences terribles ; ils verront tout, ils sauront tout ; mille tempêtes passeront sur leur cœur. Ce cœur restera de feu par la charité, de granit par la chasteté. C'est à ce signe toujours que les peuples reconnaîtront le prêtre. Le prêtre pourra être avare, orgueilleux, pharisien ; son caractère souffrira, sans doute, de ces vices honteux ; mais néanmoins, tant que le signe de la chasteté restera sur son front, Dieu et les hommes lui pardonneront beaucoup : ce que ces derniers ne lui pardonneront jamais, ce sera une faute, quelquefois l'ombre d'une faute de fragilité, tant, aux yeux de tous, le sacerdoce et la chasteté seront une seule et même dignité,

une seule et même expression du Dieu qui a sauvé le monde sur la croix.

Grâces à Dieu, Messieurs, le sacerdoce catholique a subi cette épreuve ; il la subit depuis bientôt vingt siècles. Ses ennemis l'ont regardé sans cesse dans le présent et dans l'histoire, ils ont signalé des scandales partiels ; mais le corps entier est demeuré sauf. La foi des générations attentives ne s'y méprend pas : elle croit à une vertu qu'elle a trop éprouvée ; elle amène à nos pieds des enfans de seize ans, des cœurs de seize ans, des aveux de seize ans, elle les y amène à la face de l'univers et à l'étonnement de l'impie ; elle y amène la mère avec la fille ; les chagrins précoces avec les chagrins vieillis, ce que l'oreille de l'époux n'entend pas, ce que l'oreille du frère ne sait pas, ce que l'oreille de l'ami n'a jamais soupçonné. L'humanité proclame par cette confiance miraculeuse la sainteté du sacerdoce catholique, et la fureur de ses ennemis viendra se briser toujours contre cette arche qu'il porte avec lui. Ils la poursuivront, comme l'armée de Pharaon, jusque dans les eaux profondes ; mais le mur, le cristal de la chasteté, s'élèvera toujours entre eux et nous ; ils maudiront ce fruit divin qui naît en nous et qui nous protége ; ils le maudiront vainement, parce que la malédiction qui tombe sur la vertu est comme celle qui tombait sur la croix de Jésus-Christ l'avant-veille de la Résurrection.

La doctrine catholique a fait un sacerdoce chaste.

Ce n'était pas encore sa plus grande merveille. Après tout, le prêtre est choisi, il est préparé et consacré ; mais le cœur le moins prêt et le moins préservé, le cœur de la femme, la doctrine catholique le purifiera aussi. Elle créera de saintes générations de chrétiennes, vivant libres au milieu du monde, confiées à elles-mêmes, gardiennes avec leurs mœurs des mœurs générales, prenant dans la société un empire nouveau, et faisant naître du respect un amour que l'antiquité n'avait pas connu.

Je me presse, Messieurs, j'ai hâte d'arriver jusqu'à vous, vous, le fruit dernier et le plus divin de la chasteté. Car, moins que la femme encore, vous êtes gardés par la nature et la société ; une liberté aussi grande que vos désirs vous a été laissée. Vous pouvez tout contre vous-mêmes, et tout avec une longue impunité. Pourtant la croix vous a touchés aussi ; la Vierge sans tache est apparue à votre cœur enivré de vie ; tous deux ont appris à beaucoup d'entre vous le supplice heureux de la continence, et la religion s'est entourée de vous comme d'une illustre pépinière, comme d'une jeune garde d'honneur, qui la défend mieux que la poitrine de ses martyrs et l'épée de ses docteurs. Tous, vous n'avez pas atteint dès le premier jour de Dieu dans votre âme cette splendeur virginale ; beaucoup en avaient perdu la robe primitive ; déchus du saint baptême, ils avaient passé sous la verge des passions : la jeunesse leur a rendu ce que l'enfance leur avait ôté. D'autres luttent encore

contre le poison mêlé à leurs veines ; ils lèvent vers Dieu des désirs supplians ; ils apprennent dans le combat même, en connaissant mieux l'infirmité de la nature, à discerner dans la vertu le doigt qui seul guérit et seul fait renaître.

Ainsi, Messieurs, sacerdoce chaste, femmes chastes, jeunesse chaste, tel est l'ouvrage de la doctrine catholique au milieu d'un monde qui n'a pas cessé sans doute d'être corrompu, mais qui, même dans la partie révoltée contre le joug de la sainteté, en reçoit encore l'influence, et ne permet à aucun homme sensé de confondre l'état général de la société chrétienne sous ce rapport avec les mœurs de la société païenne.

Je ne rechercherai pas aujourd'hui les conséquences logiques d'une si grande transformation ; vous les prévoyez déjà. Vous pressentez quel compte je demanderai aux doctrines humaines, au nom de la chasteté, non pas seulement aux doctrines passées, mais aux doctrines vivantes. Nos conclusions seront plus victorieuses encore que celles que nous tirions de l'humilité ; car l'humilité est une vertu qui ne se manifeste pas autant que la chasteté, et l'orgueil non plus n'a pas des plaies aussi visibles que la dépravation des sens.

Je terminerai par quelques paroles destinées à la partie chrétienne de la jeunesse qui m'écoute.

Vous vivez, Messieurs, dans un pays où la morale et la religion furent toujours plus étroitement unies que partout ailleurs. D'autres peuples ont reçu d'au-

tres dons; le nôtre est celui d'une logique inflexible qui conclut dans les actes ce qu'elle a conclu dans les pensées. La France n'aura jamais qu'une religion exprimée et défendue par de grandes mœurs. C'est son instinct, et l'un de ses titres de gloire. Soyez-y fidèles, Messieurs, et pesez bien les conséquences de vos vertus : le siècle dernier n'a vu périr la religion, en France, qu'après y avoir vu périr la pudeur; le sacerdoce n'y a succombé qu'après la disparition de toute jeunesse dévouée à la chasteté. Le jour où ce bataillon sacré fut dissous, c'en était fait du vieil et saint royaume. Vous l'avez ressuscitée, Messieurs, cette jeune et sacrée garde de la vérité; c'est notre meilleur augure, le plus assuré fondement de notre espérance, le plus glorieux drapeau qui flotte pour nous. La religion vous conjure, au nom du monde chancelant, d'en conserver et d'en accroître l'honneur.

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE.

DE L'IMPUISSANCE DES AUTRES DOCTRINES A PRODUIRE LA CHASTETÉ.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

La chasteté est une vertu qui a été mise au monde par la doctrine catholique, et qui a succédé à la plus générale et à la plus horrible dépravation, non pas en ce sens que le monde même chrétien ne soit corrompu, mais en ce sens qu'il lutte contre la corruption, et que la doctrine catholique y a créé un sacerdoce chaste, des femmes chastes, une jeunesse chaste.

Et, après vous l'avoir montré à la lumière incontestée de l'histoire, il semble, Messieurs, que je devrais immédiatement passer aux conclusions qui découlent de cet établissement si extraordinaire de la chasteté. Mais, à la suite de la doctrine catholique, d'autres doctrines se sont pressées pour lui disputer l'empire, et elles l'ont plus ou moins, dans des circonstances diverses, heureusement combattue. Il est utile, il est nécessaire, il est curieux de voir ce que ces doctrines auront fait à l'endroit de la chasteté ; il est instructif, une fois la vertu posée, révélée, établie, de considérer ce que les doctrines étrangères auront fait pour soutenir le parallèle sous ce rapport. C'est sur quoi j'appelle aujourd'hui, Messieurs, votre attention. Je toucherai à des choses plus ou moins présentes ; j'y toucherai avec hardiesse, avec énergie, mais néanmoins avec une bonté aussi grande que la doctrine à laquelle j'ai donné ma foi et que j'ai l'honneur de défendre devant vous.

Je ne puis pas, Messieurs, suivre, l'une après l'autre, toutes les théories que l'histoire nous montre sur la scène de l'esprit humain depuis dix-huit siècles. Ce serait se perdre dans un labyrinthe ; ce serait convoquer devant vous toutes les idées qui ont traversé l'intelligence de l'homme avec un succès diversement remarquable ou même sans succès : travail énorme autant qu'inutile. Car il arrive toujours que quelques doctrines l'emportent, qu'elles apparaissent par-dessus les autres avec une grandeur qui force de s'y arrêter,

et qui révèle suffisamment ce qui se passe dans une région moins haute que la leur. Or, depuis l'avénement définitif de la doctrine catholique, nous n'avons vu se former à côté d'elle que trois grands établissemens doctrinaux : l'islamisme, le protestantisme et le rationalisme. Je ne nomme pas le schisme grec, bien qu'il ait dans le monde une place considérable, parce que le schisme grec, étranger à tout mouvement réel, n'est autre chose que la doctrine catholique à l'état de pétrification.

Six siècles s'étaient écoulés depuis la prédication de l'Evangile. A ce moment, dans un point du globe séparé de tout le reste par des solitudes de sable, entre l'Egypte et la Palestine, au sein d'une race qui descendait d'Abraham et qui en avait conservé la glorieuse tradition, à l'ombre du nom le plus gracieux qui ait jamais désigné à l'oreille de l'homme une patrie, dans l'Arabie enfin, un homme naquit. Il venait tard pour fonder une doctrine; car il venait après le Christ, lorsque déjà tout l'empire romain obéissait à la croix, et que les branches de cet arbre vigoureux se croisaient de la Syrie à l'Egypte et à l'Abyssinie. Il n'eut pas peur cependant; il connut l'Evangile; il jugea, en le lisant, l'infériorité morale de son pays, partagé entre l'idolâtrie et les souvenirs abrahamiques, et, sans accepter le joug du Christ, dédaignant le rôle d'hérésiarque aussi bien que celui de fidèle, il se posa entre le monde ancien qui expirait et le nouveau monde qui surgissait de toutes parts, espérant

les écraser tous les deux, et se faire, sur leur double ruine, le précepteur dernier et le dominateur unique du genre humain. Il fonda l'Islam, que l'on a bien pu appeler une hérésie, à cause de certaines ressemblances manifestes avec le système chrétien, mais qui s'en sépare par la négation absolue de la trinité et de la divinité de Jésus-Christ, et qui n'est au fond qu'un théisme traditionnel, ayant pour type, plus ou moins exact, les croyances et les mœurs de l'époque patriarcale. Le nom d'Abraham remplit le Koran tout entier; il est la vie de l'Islam. C'est Abraham que Mahomet a voulu substituer à Jésus-Christ; c'est par Abraham qu'il a espéré renverser à la fois le christianisme et l'idolâtrie; Abraham a été pour lui ce que les premiers siècles chrétiens ont été plus tard pour Luther. Mahomet s'était retourné vers le passé, et y avait choisi un point qu'il estimait le vrai point du temps et de la vérité.

Il réussit, Messieurs, il fonda sa doctrine, et, après douze cents ans, plusieurs peuples datent encore leur histoire par son hégire victorieuse. Mais qu'en est-il résulté pour les mœurs? Quel a été, sous le rapport de la chasteté, le fruit de cette mémorable fondation? Je n'ai pas besoin de vous le dire, Messieurs, vous connaissez l'affreuse dépravation des peuples mahométans, tombés au-dessous des mœurs de la Grèce et de Rome, vivant en vertu de leur loi dans la polygamie la plus effrénée, ayant abaissé la femme dans une servitude et une honte plus grandes que ne les

leur avait faites la société païenne, et affichant des excès qu'aucune parole ne saurait retracer. Et ne croyez pas que Mahomet l'ait voulu. Non, Messieurs, Mahomet ne l'a pas voulu. Mahomet, comme tout fondateur, a voulu élever son peuple, et il y a réussi sous certains rapports. Il est manifeste que son intention et son orgueil étaient de rappeler à la vie la civilisation transitoire des patriarches, et la polygamie en est une démonstration, aussi bien que l'esprit d'hospitalité qui respire dans le Koran. Mahomet n'a pas voulu corrompre l'Arabie, mais la régénérer, la ramener au temps de ses célèbres et pieux ancêtres. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait en réalité ? Parce qu'il ne l'a pas pu. Ni son cœur n'a été assez pur, ni sa main assez forte pour imposer, aux populations qu'il prétendait régir, la sainteté et la chasteté. L'Arabe, comme un cheval indompté, a bien obéi à son maître, quand ce maître l'a lancé par le monde avec un coup d'éperon qui lui promettait la victoire ; il s'est bien jeté, la tête ardente, les jarrets souples, le poil hérissé, pour niveler les peuples sous son puissant passage ; mais quand il a fallu lui mettre à la bouche le frein de la pureté, il en a broyé les anneaux d'acier, et il s'est trouvé que la doctrine qui le poussait à la conquête du monde était une doctrine moins fortement trempée que ses muscles et son poitrail.

Je ne dis que ce peu de mots. Voyez le Koran, vous n'y découvrirez pas le signe d'une dépravation volontaire et calculée. La polygamie était une tradi-

tion patriarcale, et quant aux viles récompenses que Mahomet, dit-on, promet dans l'autre vie à ses fidèles sectateurs, si tel est le sens qu'il faut leur donner, c'est un sens trop enseveli dans l'Islam, pour croire que la corruption ait été le but réel et même le moyen avoué du fondateur. La corruption est venue par la force des choses, comme elle viendra toujours, en forme d'écume, par-dessus toute doctrine humaine. Nous-mêmes chrétiens, malgré le sang de l'Evangile infiltré dans nos veines, quelle énergie ne nous a-t-il pas fallu contre les mœurs musulmanes, bien plus encore que contre leurs armées ! Plus d'un chevalier croisé, en rapportant ses armoiries de l'Orient, en rapporta aussi des mœurs altérées ; et quand Frédéric II, dans les tourmens de son ambition, laissait échapper ces paroles ; « Saladin est bienheureux, il n'a » pas de pape pour l'empêcher de faire ce qu'il » veut ; » c'était le cri de l'Arabe et du Turc, le cri de l'islamisme qui sortait de sa gorge impériale en faveur des mœurs qu'il avait vues et qu'il convoitait.

Enfin nous nous en tirâmes, quoique malaisément, et, quelques siècles après, la société catholique, toujours plus ou moins tourmentée, fut en face d'un autre moment célèbre et fatal. Je ne vous ferai pas la peinture des maux de l'Eglise en ces temps-là. Nos pères l'ont fait avec courage et simplicité. L'Eglise n'a aucun intérêt à cacher, je ne dirai pas ses fautes, mais les fautes de ses enfans. Elle est assez forte

pour avouer leurs faiblesses à tout l'univers. C'est pourquoi j'accepte à cet égard, pour le siècle dont je parle, tout ce que vous voudrez, comme l'athlète malade et couché sur un lit accepte volontiers l'injure de ses adversaires venus pour regarder ses mains languissantes et y chercher les signes de la mort : sûr de sa force, il laisse à leur curiosité la joie de l'insulte ; les battemens profonds de son cœur lui suffisent contre eux, et lui disent la réponse qu'il fera, au nom de la vie, à cette mort qu'on espère de lui.

Quoi qu'il en soit, il y eut un homme qui voulut nous réformer, et pourquoi pas ? Nous ne parlons nous-mêmes au monde que de réformation. Dans les cloîtres, sur les siéges épiscopaux, dans la chaire apostolique, au premier rang des saints, je vois assis les réformateurs ; et partout où se rencontrent des hommes, un jour ou l'autre, il est nécessaire que cette puissance de la réformation traverse et se montre, comme dans l'Océan, quand il a été longtemps paisible et ne révèle plus aux vaisseaux qui s'y promènent sa force et leur témérité, tout à coup un vent se lève à l'horizon, qui avertit l'équipage de lutter par la science et l'énergie contre cet ennemi qui n'est au fond qu'un réformateur de leur mollesse endormie.

Grâces à Dieu ! la réformation est donc une chose de l'Eglise, et le titre de réformateur, le plus beau qu'elle accorde à ses enfans, après celui de fondateur. Quelquefois même l'un ne le cède pas à l'autre,

et saint Bernard se tient sans peine à côté de saint Benoît.

Or, au seizième siècle, dans un coin de la Saxe, il se trouva un homme qui eut la pensée de nous réformer, et, certes, il en avait le droit plus qu'homme de son temps; car il avait reçu de Dieu une éloquence qui jaillissait de ses lèvres ou qui tombait de sa plume avec une égale fécondité : âme ardente, capable de retenir par l'amour autant que de subjuguer par la doctrine, et à qui rien ne manquait dans le caractère pour assurer la puissance de son esprit. Ajoutez que c'était un cénobite. L'Eglise l'avait pris au siècle, couvert d'un froc, jeté sous le cilice et la cendre; il avait senti la verge heureuse de l'obéissance, les joies de l'humilité, et ce mélange d'une belle nature avec une forte grâce l'avait merveilleusement préparé pour rendre aux autres tous les dons du ciel, devenus plus grands pour avoir passé par son cœur. Quoi de plus? un homme de génie, un orateur, un écrivain, un moine, toutes les puissances et toutes les gloires dans cette jeune main! Laissons-le faire son œuvre.

Il a fini, Messieurs.... ; mais où est-ce que je le retrouve? non plus au foyer sacré de la tente cénobitique, mais à l'âtre d'une maison vulgaire, les pieds étendus vers un feu domestique, une femme à côté de lui! Lui, deux fois consacré vierge par l'onction du sacerdoce et les sermens du cloître! Lui qui avait été fait Christ par l'Eglise, et qui n'avait pas trouvé l'Eglise assez pure pour lui! Le voilà marié! et non

pas seul. Sa parole a brisé la porte des vieux couvens de la Germanie; elle a troublé la chasteté séculaire du vieillard et celle plus pure encore du jeune homme ; elle a tiré de la tombe toutes les convoitises de la chair. Dieu, par la doctrine catholique, n'avait pas seulement élevé ses prêtres à la continence absolue ; il en avait inspiré le goût et fait le don à mille autres. Il avait préparé pour chaque misère du monde une virginité qui devait en être la mère et la sœur : cet homme a tout détruit. Il a desséché le sacerdoce dans sa racine même, en lui ôtant les stigmates de Jésus-Christ qu'il doit, par la chasteté, porter dans sa chair crucifiée. Il a rendu au siècle les âmes privilégiées que l'Evangile lui avait ravies, dépeuplé les solitudes où la prière veillait sous la garde de la mortification. Tout ce cœur, tout ce génie, toute cette éloquence, toute cette force d'âme, tous ces plans de réformation ont abouti, non pas au déluge, mais au mariage universel !

Le mot n'est pas de moi, Messieurs, il est d'Erasme. Vous connaissez tous Erasme. C'était, en ce temps-là, le premier académicien du monde. A la veille des tempêtes qui devaient ébranler l'Europe et l'Eglise, il faisait de la prose avec l'élasticité la plus consommée. On se disputait dans l'univers un de ses billets. Les princes lui écrivaient avec orgueil. Mais quand la foudre eut grondé, quand il fallut se dévouer à l'erreur ou à la vérité, donner à l'une ou à l'autre sa parole, sa gloire et son sang, ce bonhomme eut le courage de

demeurer académicien, et s'éteignit dans Rotterdam, au bout d'une phrase élégante encore, mais méprisée. Il vit avant de mourir les fruits de la réforme, bien inattendus de lui, et se vengea d'elle par le mot qui vient de m'échapper.

Mais pensez-vous que les réformateurs avaient voulu en venir là? Non, Messieurs, ils ne l'avaient pas voulu. Croyez-vous qu'ils le veulent encore aujourd'hui? croyez-vous que les Eglises protestantes, quelque nom qu'elles portent, n'aspirent pas, si elles le pouvaient, à avoir un sacerdoce qui pût lutter par la chasteté contre le sacerdoce catholique? Ah! Messieurs, l'Angleterre, à elle toute seule, donne vingt-cinq millions par an pour envoyer des missionnaires mariés dans tout l'univers : eh bien! sachez-le, elle donnerait ces vingt-cinq millions pour créer un prêtre chaste! Mais vingt-cinq millions protestans ne suffisent pas pour une œuvre qui ne coûte à l'Eglise catholique qu'une goutte d'huile. A chacun sa part. Tout à côté de l'Eglise anglicane, la plus riche du monde, s'élève l'Eglise d'Irlande, la plus pauvre de toutes, qui va demander son pain de chaque jour à la porte de ses fidèles : mais l'Eglise d'Irlande a des enfans qui la vénèrent, des prêtres qui partagent et consolent la misère commune, des apôtres qui portent sa foi jusqu'aux extrémités du monde; et l'Eglise anglicane, coalisée avec l'Eglise évangélique de Prusse, n'a pu envoyer naguère à Jérusalem, pour la représenter au tombeau du Sauveur des hommes, qu'un évêque marié.

Mahomet avait fondé, Luther avait réformé ; le dix-huitième siècle aspira à une œuvre plus complète encore, plus neuve, et, s'il est permis de le dire, la plus magnifique qui eût été tentée par des hommes : il aspira à la transformation de l'humanité. Jusque là, l'humanité avait vécu appuyée sur la religion ; le dix-huitième siècle voulut briser leur alliance et établir par toute la terre le règne de la raison pure. N'avons-nous pas reçu de Dieu, disait-il, une raison qui émane de la sienne ? N'avons-nous pas reçu de lui une conscience qui est un reflet de sa justice éternelle ? L'homme, en tant qu'être intelligent et moral, n'est-il pas un être complet, libre, doué de vérité, connaissant le bien et le mal, pouvant se diriger dans ses voies ? Et s'il en est ainsi réellement, si l'homme a une conscience droite, une raison vraie, la même dans tous les siècles et dans tous les pays, pourquoi ces religions diverses qui se disputent l'honneur de le conduire à une vérité qu'elles anathématisent réciproquement ? Tandis que la raison est une, universelle, pacifique, les religions, fruit d'inexplicables rêves, grossissent à chaque siècle la longue liste de leurs variétés, et font du monde un champ de bataille, païens contre chrétiens, protestans contre catholiques, luthériens contre calvinistes, Grecs, Arméniens, Mahométans, Hindous, races sans nombre, qui tiraillent l'humanité dans des langes sanglans. N'est-il pas temps de lui rendre ou de lui donner l'unité, soit qu'elle l'ait perdue, soit qu'elle ait eu

besoin d'une longue éducation pour la mériter ? Telle était, Messieurs, la pensée du dix-huitième siècle, et par une fortune très-rare, il se rencontra, pour l'exécuter, une pléiade d'esprits supérieurs, poètes, historiens, moralistes, romanciers, jurisconsultes, hommes éminens dans tous les genres de créations littéraires et scientifiques, capables de détruire et d'édifier. Jamais on n'avait vu tant d'esprits rassemblés dans une même pensée, et le siècle heureux qui les avait produits pouvait, en voyant leur concours et leur ardeur, se dire qu'en effet un ouvrage véritablement providentiel lui avait été confié, et qu'il en verrait bientôt le fastique accomplissement.

Saluez, Messieurs, saluez ces espérances de l'esprit humain, ces promesses hardies, cette navigation au long cours dans les régions inconnues de la vérité ; saluez ces Argonautes qui vont franchir à pleines voiles les colonnes d'Hercule de l'humanité, et qui voient se lever déjà devant eux les îles fortunées de l'avenir.

Que fait cependant l'Eglise ? L'Eglise semble pâlir. Bossuet ne rend plus d'oracles ; Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse ; Pascal a brisé au tombeau sa plume géométrique ; Bourdaloue ne parle plus en présence des Rois ; Massillon a jeté aux vents du siècle les derniers sons de l'éloquence chrétienne. Espagne, Italie, France, par tout le monde catholique, j'écoute : aucune voix puissante ne répond aux gémissemens du Christ outragé. Ses ennemis grandis-

sent chaque jour. Les trônes se mêlent à leurs conjurations. Catherine II, du milieu des steppes de la Crimée, au sortir d'une conquête sur la mer ou sur la solitude, écrit des billets tendres à ces heureux génies du moment; Frédéric II leur donne une poignée de main entre deux victoires; Joseph II vient les visiter, et dépose la majesté du saint empire romain au seuil de leurs académies. Qu'en dites-vous? Que dites-vous du silence de Dieu? Qu'est-ce qu'il fait? Déjà le siècle a marqué le jour de sa chute; attendez : une heure, deux heures, trois heures....... demain matin, ils enterreront le Christ. Ah! ils lui feront de belles funérailles; ils ont préparé une procession magnifique; les cathédrales en seront, elles se mettront en route et s'en iront deux à deux, comme les fleuves qui vont à l'océan, pour disparaître avec un dernier bruit. Qu'en dites-vous encore une fois, Messieurs? C'est vrai, Dieu se taisait, il se faisait petit. Il avait tout ôté à son Eglise, tout, excepté lui; tout, excepté le triomphe de l'erreur contre l'erreur même. Jamais Dieu, jusque là, n'avait laissé à l'erreur son développement total; il lui avait toujours rompu la gorge un moment ou l'autre, avant qu'elle fût reine. Cette fois, il laissait faire jusqu'au bout. Attendons à notre tour, et, avant même la fin, regardons dans les mœurs quels étaient les effets du triomphe de la raison pure.

Que faisait dans le monde la chasteté, cette vierge évoquée du tombeau par la doctrine catholique? Qu'y

faisait-elle? Voici le palais des rois très-chrétiens: dans la chambre où avait dormi saint Louis, Sardanapale était couché. Stamboul avait visité Versailles, et s'y trouvait à l'aise. Des femmes enlevées aux dernières boues du monde jouaient avec la couronne de France; des descendans des croisés peuplaient de leur adulation des antichambres déshonorées, et baisaient, en passant, la robe régnante d'une courtisane, rapportant du trône dans leurs maisons les vices qu'ils avaient adorés, le mépris des saintes lois du mariage, l'imitation des saturnales de Rome, assaisonnées d'une impiété que les familiers de Néron n'avaient pas connue. Au lieu du soc et de l'épée, une jeunesse immonde ne savait plus manier que le sarcasme contre Dieu et l'impudeur contre l'homme. Au-dessous d'elle se traînait la bourgeoisie, plus ou moins imitatrice de cette royale corruption, et lançant à sa suite ses fils perdus, comme on voit derrière les puissans rois de la solitude, les lions et leurs pareils, des animaux plus petits et vils qui les suivent pour lécher leur part du sang répandu.

Un jour enfin, le jour de Dieu se leva. Le vieux peuple franc s'émut de tant d'ignominie; il étendit sa droite; il secoua cette société tombée dans l'apostasie de la vertu et la jeta par terre d'un coup, à l'étonnement puéril de tous ces rois qui flattaient la raison pure! L'échafaud succéda au trône, moissonnant avec indifférence tout ce qu'on lui apportait, rois, reines, vieillards, enfans, jeunes filles, prêtres, philo-

sophes, innocens et coupables, tous enveloppés dans la solidarité de leur siècle et dans son triomphe sur Jésus-Christ. Une dernière scène acheva les représailles de Dieu. La raison pure voulut célébrer ses noces, car elle n'avait célébré sur l'échafaud que ses fiançailles ; elle voulut aller plus loin et pousser jusqu'à ses noces. Les portes de cette métropole s'ouvrirent par ses ordres tout-puissans ; une foule innombrable inonda le parvis, menant au maître-autel la divinité qu'on lui avait préparée pendant soixante ans. En dirai-je le nom ? L'antiquité avait eu des images qui exposaient la dépravation au culte des peuples ; ici c'était la réalité, le marbre vivant d'une chair publique. Je me tais, Messieurs, je laisse ce grand peuple adorer la divinité dernière du monde, et célébrer sans mystères les noces immortelles de la raison pure.

Fondation, réformation, transformation ; Mahomet, Luther et Voltaire, tout avait abouti au même résultat, au renversement plus ou moins complet de la chasteté. Quiconque a touché à la doctrine catholique, quels qu'aient été ses vœux et ses intentions, a touché par cela même à l'arche sacrée de la vertu. Je n'en veux pas d'autres preuves, pour terminer, que votre expérience personnelle. Je vous adjure tous, Messieurs, le poison du mal ne s'est-il pas glissé en vous avec le poison de l'incrédulité ? L'apparition de ce double phénomène n'est-elle pas contemporaine dans l'histoire de votre âme ? Le rationalisme vous

a-t-il jamais servi contre vos passions ? N'en a-t-il pas été l'excuse et le flatteur ? C'est la doctrine catholique qui vous avait faits chastes ; c'est son abandon qui a signalé votre chute ; et toutes les fois que, touchés de votre état, vous aspirez vers un jour plus pur, je vous le demande encore et je vous adjure de nouveau, à qui s'adressent votre espérance et votre recours ? Vous tournez les yeux vers les tabernacles où vous avez laissé des souvenirs de paix et d'honneur ; vous retournez à la doctrine catholique, à ses prêtres, à ses religieux, à sa confession, à sa table sainte, à tous ses pieux mystères dont vous avez éprouvé l'efficacité. Je n'en veux pas davantage ; je confie à votre cœur cette dernière observation, et je me hâte vers les conclusions de ma thèse.

La doctrine catholique produit seule dans l'âme, à l'exclusion de toute autre doctrine, le phénomène complet de la chasteté. Et la chasteté n'est pas une vertu mystique, une vertu de cloître et d'initiés ; c'est une vertu morale et sociale, une vertu nécessaire à la vie du genre humain. Sans elle, la vie se flétrit dans ses sources, la beauté s'efface du visage, la bonté se retire du cœur, les familles s'épuisent et disparaissent, les nations perdent graduellement leur principe de résistance et d'expansion, le respect de la hiérarchie s'éteint dans les scandales ; tous les maux enfin entrent par cette porte, toutes les servitudes et toutes les ruines y ont passé. C'est leur grande voie. Mais je veux vous montrer encore, quoi-

que brièvement, la nécessité de cette vertu sous un autre point de vue, et vous ne vous étonnerez pas de mon insistance, puisque mes conclusions doivent reposer sur ces deux points, que la chasteté est une vertu nécessaire, et cependant une vertu réservée par Dieu à l'action de la doctrine catholique.

Il est, Messieurs, dans l'économie politique ou sociale, une question première, celle du développement régulier de la population. Je ne la veux point traiter à fond, et je n'en ai pas besoin. Je vous rappellerai seulement que les ressources de la nature, dans leur développement le plus ingénieux par l'art et le travail, ne sont pas en proportion avec l'accroissement de la population abandonnée à ses seuls instincts. L'Ecriture nous dit qu'une des malédictions de Dieu sur l'homme, après sa chute, fut celle-ci : *Je multiplierai tes enfantemens;* et la réalité nous prouve qu'en effet il existe sous ce rapport un défaut d'équilibre qui a besoin d'être corrigé. La servitude et la guerre de dévastation y pourvoyaient chez les anciens ; la doctrine catholique y avait pourvu en inspirant aux familles l'estime, le respect et la pratique de la chasteté. Elle avait réussi sans doute, puisque les économistes du dernier siècle lui reprochaient de maintenir la population dans un niveau destructeur de son vrai développement, et que c'était là l'une des armes avec lesquelles on sapait l'existence des nombreuses communautés vouées au célibat. Aujourd'hui, Messieurs, cette arme s'est re-

tournée contre ses auteurs. Le flot croissant de la population, de la concurrence et de la misère, avertit assez les hommes sérieux d'une grande difficulté sociale, difficulté accrue par les bienfaits mêmes de la civilisation. La paix s'assied chaque jour dans le monde; elle tend, comme le prophète Isaïe l'annonçait longtemps d'avance, à devenir encore plus stable et plus générale. En même temps la salubrité publique fait des progrès; une administration plus savante écarte de nous non-seulement la peste et la famine, mais ces influences sourdes qui minent lentement la santé des nations. Tout concourt à augmenter la durée moyenne de la vie des hommes, et déjà, en cinquante ans, malgré de longues guerres, la France a vu sa population suivre avec rapidité ce mouvement ascendant. La division des propriétés en est une autre cause sensible ; en portant l'aisance et la sécurité à un plus grand nombre, elle les pousse à une plus confiante paternité. Je me borne à ce coup d'œil général, et je me demande où sera le remède d'un excès qui semble prévu de tous. Il en est un déjà trop connu, trop pratiqué, qui, par peur de la vie, l'attaque dans sa source, et substitue à la chasteté un remède qui satisfait l'égoïsme et n'épouvante que la vertu. Mais nous ne pouvons pas compter le crime parmi les moyens de résoudre logiquement et moralement les problèmes de l'humanité.

Ailleurs on croit entrevoir le désir de mettre des conditions à la liberté du mariage, et d'en rendre

le sanctuaire moins accessible au pauvre. Mais le pauvre! qui a plus besoin que lui du secours et des affections de la famille! Il est seul au monde; il n'a rien pour les sens et la vanité; il habite un trou humide et misérable, où l'amour pourtant peut encore pénétrer, parce qu'il pénètre partout. Quand il a froid, il prend ses enfans sur ses genoux, il sent qu'il est encore homme, puisqu'il est père. Lui ravira-t-on cette seule joie au nom de l'économie politique? Lui fera-t-on comme le chasseur, qui arrache à la louve ses petits? La religion seule a le droit, non pas d'imposer, mais de demander à l'homme le sacrifice de la famille, parce que Dieu, qui seul donne cette vocation, rend à l'homme qui y consent un père, une mère, des frères, des sœurs, des filles et des fils.

La question reste tout entière. Il est manifeste que, le crime mis de côté, la guerre, la servitude et tous les fléaux mis de côté, le genre humain reste avec une surabondance de vie dont on ne peut pas même se faire une idée, puisqu'il perd dans la débauche une immense quantité de cette vie, dont le surplus le gêne encore. Faut-il donc que l'économie sociale appelle à son secours le vice et le crime, et les déclare protecteurs-nés du genre humain, sa providence nécessaire, et le moyen normal de la réduction de son sang aux limites du possible et du vrai? Chose étonnante! la vie nous embarrasse, et si quelque pauvre fille, lasse du monde et méprisée de lui,

porte sa virginité dans un cloître; si par son choix, par son goût, parce que Dieu lui a fait un cœur capable de vivre de lui seul, elle va cacher dans le travail et l'obéissance volontaires la fleur de sa jeunesse, comme la colombe prend ses petits sous son aile et s'envole dans les bois, il se trouvera une opinion assez dénaturée pour taxer d'hérésie politique, de confiscation d'une tête au détriment de la société, cette fuite d'une pauvre fille qui n'a rien, qui ne demande rien aux hommes que de demeurer chaste et de gagner son pain dans une communauté de cœurs pareils au sien. La vie nous embarrasse; on voudrait en régler l'essor, on souffre qu'elle se perde dans la débauche, on la jette au vent par le crime : mais la concentrer par la chasteté, la condenser dans la force de la vertu, pour qu'elle s'écoule sur le monde par des canaux réguliers, pleins et mesurés, c'est là l'impardonnable prétention d'une doctrine qui envahit tout. On veut le résultat matériel de la chasteté, parce qu'il est nécessaire à la rotation de la machine sociale, on ne veut pas de la vertu, parce que la vertu vient de Dieu, parce qu'elle est le signe de Dieu et que le monde met au premier rang de ses besoins que Dieu ne soit pas trop clair.

Je me résume enfin, et je conclus : La chasteté est une vertu nécessaire au mouvement général du monde, qui ne peut en remplacer l'effet, pour la distribution de la vie, que par la misère, la servitude, le crime et l'immoralité. Retirez toutes ces

causes, qui maintiennent tant bien que mal un certain niveau dans le développement de la population; retirez-les par la pensée, pour établir ensuite à leur place un cours bon et honnête des choses, et vous arriverez à cette conclusion, que le tiers du monde est appelé à la continence absolue, et les deux autres tiers à la continence modérée. C'est la loi. Tôt ou tard, Messieurs, la chasteté reprendra sa place au milieu du monde; elle y ressaisira ses droits : on redressera, on honorera ses autels; on reconnaîtra qu'on ne peut pas vivre en son absence, et ces paroles que je prononce aujourd'hui peut-être y contribueront. Magistrats, législateurs, écrivains, quoi que vous deveniez un jour sur la scène ébranlée du monde, l'occasion se présentera de servir la cause du genre humain en servant la cause de la chasteté volontaire et dévouée. Vous y serez fidèles, Messieurs, vous répudierez l'héritage du seizième et du dix-huitième siècle; comme Gélon, dans un traité fameux, vous stipulerez pour l'humanité, non pas en abolissant, mais en rétablissant le libre sacrifice du sang.

La chasteté est une vertu nécessaire à l'humanité; je pars de ce fait. Or, l'humanité ne possède pas cette vertu : elle l'a foulée aux pieds jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ, et toutes les fois qu'elle a voulu toucher à l'œuvre du Christ par le mahométisme, le protestantisme ou le rationalisme, elle n'a réussi qu'à détruire plus ou moins la chasteté, et même à renouveler les spectacles honteux des mœurs du pa-

ganisme. Que s'ensuit-il? Il s'ensuit, Messieurs, que l'homme n'est pas dans son état vrai, dans son état naturel; car rien de nécessaire ne saurait manquer à un être qui est dans la vérité de sa nature. Si l'homme n'est pas dans la vérité de sa nature, il en est tombé; car, s'il n'en était pas tombé, il serait né hors de la vérité de sa nature, hors de sa nature même, ce qui n'a pas de sens. L'homme est donc à l'état de déchéance, comme la doctrine catholique le lui enseigne en effet, et rien ne saurait mieux lui en donner la démonstration que ce qu'il éprouve chaque jour de ce côté avili et tyrannique de son être.

Mais de plus, et c'est ma seconde conclusion, puisque la doctrine catholique restitue à l'homme la chasteté, non-seulement relative mais absolue, il s'ensuit que la doctrine catholique est réparatrice de l'humanité déchue, et réparatrice par une force surhumaine; car si c'était en vertu d'une force humaine qu'elle eût cette efficacité, elle ne serait pas seule à l'avoir. Ce qui est humain est du domaine de l'homme. Pourquoi l'homme, par aucune autre doctrine, n'obtiendrait-il le même résultat? Ce n'est pas seulement la doctrine catholique qui dit à l'homme d'être chaste; toutes les doctrines spirituelles, et elles sont en grand nombre, lui donnent le même ordre et le même conseil. Pourquoi la doctrine catholique ajoute-t-elle seule à sa parole une efficacité, une action transformatrice, qui ne se passe

pas seulement dans la région de l'âme, mais qui atteint le sens le plus rebelle de tous, et lui fait subir une obéissance qu'il repousse en l'acceptant? Quelque chose qui n'est pas de l'homme est évidemment au fond de cette doctrine unique dans ses effets, et ce quelque chose qui n'est pas de l'homme, je ne lui connais qu'un nom : Dieu!



VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE.

DE LA CHARITÉ D'APOSTOLAT PRODUITE DANS L'AME PAR LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

La troisième vertu réservée par Dieu à la doctrine catholique est la charité. La charité, prise dans son sens le plus général, est le don de soi. Lorsqu'elle regarde Dieu, c'est le don de soi à Dieu ; lorsqu'elle regarde l'homme, c'est le don de soi à l'humanité. Mon intention n'est pas de traiter aujourd'hui de la charité envers Dieu, mais seulement de la charité

envers l'homme; et, même sous ce rapport, je la déclare réservée à la doctrine catholique, non pas en ce sens que l'homme, abandonné à l'impulsion de la nature, ne se donne jamais; je le nie : il se donne à sa famille, il se donne à ses amis, il se donne à sa patrie, il se donne, enfin, dans une certaine mesure. Car si Dieu, en dehors de toute doctrine divine, ne lui avait pas permis le don de soi, l'humanité ne subsisterait pas un seul moment. Mais, bien que cet élément soit de première nécessité pour la vie humaine, cependant, afin que le triomphe de la doctrine divine fût assuré jusque là, Dieu a réservé l'expansion et la donation totale de l'homme à l'action de sa doctrine sur les âmes.

L'homme est complexe; il a beaucoup à donner; par conséquent je ne puis pas embrasser d'un seul coup cette histoire de la donation de soi. C'est un embarras pour l'orateur, mais un embarras dont il a le droit et le devoir de se féliciter, puisqu'il honore la grandeur de ses semblables.

L'homme peut se donner en tant qu'il est intelligence, en tant qu'il est sentiment, en tant qu'il est vie extérieure, et par conséquent la charité embrasse le don de soi sous ce triple point de vue. En tant que l'homme est intelligence, il est une doctrine, et le don de soi, sous ce rapport, n'est autre chose que le don de la doctrine qui fait la vie de notre esprit. Or, je dis que la charité de la doctrine, que le don de soi, quant à la doctrine, est une vertu ré-

servée à la doctrine catholique. Je dis que la doctrine catholique est la première qui ait aimé l'humanité, la seule encore aujourd'hui qui aime l'humanité, qui cherche l'humanité, qui se donne à l'humanité, qui se dévoue à l'humanité. Je dis qu'en dehors d'elle, malgré l'orgueil qui pousse les inventeurs de doctrine à répandre et à faire adorer leurs pensées, ils sont condamnés à une expansion pauvre, stérile et sans dévouement, au sein de l'humanité. La première et la seule, la doctrine catholique est douée de la force de donation ; la première et la seule, elle a inspiré à l'homme le don de soi, quant à l'intelligence et à la vérité. C'est ce que je vais vous faire voir, s'il plaît à Dieu.

Que l'homme donne son bien, la terre qu'il tient sous ses pieds, c'est beaucoup; pourtant c'est le don d'une chose étrangère à lui. Qu'il donne son cœur, c'est davantage; mais ce cœur, tout précieux qu'il soit, c'est le don d'une chose changeante et mortelle ; un temps viendra qu'il ne pourra plus faire même le mouvement qui est nécessaire pour se donner. Or, il y a dans l'homme quelque chose qui, tout en étant lui-même, est plus que lui, qui ne passe, ni ne change, ni ne meurt : que dis-je, qui est plus qu'immortel, qui est éternel. Car, Leibnitz l'a dit, l'homme est un composé de temps et d'éternité, et c'est par la vérité que l'éternité entre dans son composé. Fille de l'éternité, éternelle elle-même, la vérité est tombée dans le temps en tombant dans

l'intelligence de l'homme, et, exposée par cette cohabitation à souffrir de notre nature, elle nous communique aussi les droits de la sienne, Tandis que tout s'altère en nous, même les sentimens du cœur et les facultés de l'âme, la vérité y conserve son immuable vie, et, en la donnant aux autres, nous leur donnons quelque chose qui nous survit à nous-mêmes, qui survit à toute mort, qui fleurit dans les tombeaux, qui se pare des siècles comme de grâces survenues à la jeunesse de son éternité.

C'est pourquoi, Messieurs, le don de cette partie de nous-mêmes est le don de soi par excellence, et la charité de la doctrine est la première charité. Charité d'autant plus nécessaire que l'homme n'aime pas la vérité, qu'il en méconnait le bien, et lui oppose constamment l'inertie de l'ignorance et l'activité de l'erreur. Semblable à un malade qui refuse ou dénature le dictame de la vie, l'humanité, ce grand malade, repousse d'une main persévérante le breuvage éternel de la vérité que Dieu lui envoie du ciel. Et c'est pourquoi il faut à la doctrine non-seulement la volonté de se donner, mais l'amour, le courage, la patience, l'héroïsme du don poussé jusqu'au martyre même.

Et s'il existe vraiment une doctrine divine, si Dieu a parlé aux hommes, ne sentez-vous pas que la charité de cette doctrine, venue de Dieu, doit être hors de toute comparaison? Car si Dieu a donné son Verbe au monde, comme évidemment il ne l'a

donné que par amour, il a dû mettre au fond de ce Verbe destiné au genre humain un art, un dévouement, une force de donation qu'aucune autre doctrine ne sût imiter, et qui fît qu'en présence de celle-là toute donation doctrinale fût languissante, inerte, morte; il a dû vouloir que le verbe humain ne fût qu'un torrent desséché, tandis que le Verbe divin, tout palpitant d'amour et de vie, courrait à pleins bords dans l'humanité, comme les flots de toutes les sources et de tous les fleuves, divisés, mais unis, courent sans relâche à la surface et dans les entrailles de la terre pour la vivifier.

Je me fais fort de vous démontrer qu'il en est ainsi : que toute doctrine humaine, au point de vue de l'expansion, n'est qu'un cadavre, et qu'au contraire la doctrine catholique, sous le même rapport, est une doctrine vivante, qui est perpétuellement pour l'humanité ce qu'est pour son époux une jeune vierge qui aborde l'autel, et y fait ses premiers et joyeux sermens.

Commençons la comparaison par l'antiquité.

La Chine, l'Inde, la Perse, l'Egypte, la Grèce et Rome, voilà, si je ne me trompe, l'antiquité tout entière. Eh bien, dans cette antiquité multiple, vaste, longue, semée d'événemens, où tant de peuples ont joué un rôle connu de nous, avez-vous jamais senti la palpitation de la doctrine? y avez-vous rencontré l'apostolat, et un apostolat qui eût le genre humain pour but?

Qu'a fait la Chine pour la vérité? quels vaisseaux a-t-elle, de ses côtes, jeté vers le monde, pour y porter une parole au nom de l'homme et au nom de Dieu? où sont ses mandarins? qui les a rencontrés hors de chez eux? qui les a ouïs? où est quelque part le témoignage de leur sang? Il a fallu, pour les connaître, leur députer, des extrémités de la terre, des hommes que leur orgueil a repoussés, refusant leur oreille au genre humain, après lui avoir refusé leurs lèvres, également incapables d'instruire et d'être instruits.

Qu'a fait l'Inde pour la vérité? Pliée et repliée dans les langes de ses castes, elle a fait comme un enfant qui crie assez haut pour être entendu de sa nourrice. J'entends sa voix entre l'Immaüs et la mer, par-delà même encore, mais toujours dans un cercle rétréci; ses brahmes, ses philosophes, ses schismes et ses hérésies, célèbres parce que nous les étudions, ne lui ont créé qu'un mouvement local, demeuré en gloire et en effets au-dessous de leur bruit même.

La Perse, avec son Zoroastre, n'a fait ni mieux ni plus. Pour l'Egypte, vieux sanctuaire, terre célèbre entre toutes, quand j'y pénètre à la suite de la science contemporaine, qu'est-ce que j'y trouve? des momies dans des souterrains, des pyramides qui cachent une poussière sans nom, des sphynx au bord des temples, des hiéroglyphes mystérieux, le secret partout, au fond des monumens les plus gigantesques comme au fond des tombeaux. Ce peuple

avait peur de dire, et quand un savant meurt après avoir déchiffré trois lignes de son écriture, il meurt fameux.

Mais voici la Grèce, elle parlera du moins, celle-là ; le monde entendra sa voix. N'est-elle pas la patrie d'Homère, d'Hésiode, d'Orphée, d'Euripide et de tant d'autres ? La muse, comme dit un poète, ne lui a-t-elle pas donné le génie et l'éloquence ? Il est vrai, sa bouche et sa plume ont tout célébré. Nous en tirons encore des marbres élégans, nous allons mesurer les frontons de ses temples, nous apportons dans nos musées les pierres qu'elle a touchées de son doigt inspiré, sa mémoire nous poursuit : et pourtant, avec des dons si rares et cet immortel succès, qu'a-t-elle fait pour la vérité ? où sont les traces de son apostolat ? où sont ses missionnaires et ses martyrs ? Elle nomme Socrate, c'est son chef-d'œuvre, Socrate, qui affirme Dieu à quelques disciples chéris et qui meurt en leur léguant pour dernier soupir un sacrifice aux faux dieux !

Voilà toute l'histoire de l'expansion des doctrines dans l'antiquité, en y ajoutant Rome, qui n'eut rien d'universel que son ambition. Cette histoire est courte, et ne vous en étonnez pas ; l'erreur et la vérité n'ont besoin que d'un regard pour être reconnues ; c'est Dieu qui a donné leur signe à l'une et à l'autre, et mieux que Tacite, Dieu abrège tout.

Vous avez vu la mort, voulez-vous voir la vie ? Vous avez vu l'égoïsme, voulez-vous voir la charité ?

Jésus-Christ est au moment de quitter ses disciples et le monde; il va leur dire sa dernière parole, son suprême testament. Ecoutons-le, il est court aussi : *Allez et enseignez toutes les nations.* Allez, n'attendez pas l'humanité, mais marchez au-devant d'elle; enseignez, non pas en philosophe qui discute et qui démontre, mais avec l'autorité qui se pose et qui s'affirme; parlez, non à un peuple, non à une région, non à un siècle, mais aux quatre vents du ciel et de l'avenir, mais jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'espace et du temps, et, à mesure que la hardiesse ou le bonheur de l'homme découvriront des terres nouvelles, allez aussi vite que son courage et que sa fortune : prévenez même l'un et l'autre, et que la doctrine dont vous êtes les hérauts soit partout la première et la dernière. Quel testament, Messieurs ! Ce ne sont que trois mots, mais nul homme ne les avait dits. Cherchez où vous voudrez, jamais vous ne rencontrerez ces trois mots : *Allez et enseignez toutes les nations.* Il n'y a qu'un homme qui les ait dits, il n'y a qu'un homme qui pouvait les dire, un homme sûr de l'efficacité de sa parole. Car vous concevez bien que, lorsqu'on meurt en voulant laisser quelque chose après soi, on pèse ses ordres derniers, et qu'on n'en donne pas de ceux que l'événement peut convaincre de mensonge ou de vanité. Une parole aussi absolue que celle-ci : *Allez et enseignez toutes les nations*, suppose une certitude sans bornes, le coup-d'œil d'un

prophète qui, prêt à se coucher, regarde sur sa tombe l'humanité à jamais attentive et obéissante. Or, cette parole a été dite par Jésus-Christ : le premier il l'a dite, le dernier il l'a dite, le seul il l'a dite. Toutefois, j'en conviens, ce n'est encore qu'une parole, il faut voir si l'accomplissement y a répondu.

Quelque temps après qu'elle eut été prononcée, il se passait dans l'univers un phénomène singulier. L'univers, ce quelque chose qui fuit et qui demeure, qui souffre et qui rit, fait la paix et la guerre, qui renverse et qui sacre les rois, qui s'agite sans savoir d'où il vient ni où il va, ce chaos, enfin, écoute avec stupeur un bruit dont il n'avait pas l'idée et qu'il ne se représente pas bien. Comme dans la nuit, quand tout est tranquille, et qu'on entend autour de soi je ne sais quel être qui marche, l'univers pour la première fois entend une parole qui vit, qui se meut, qui est à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Ephèse, à Athènes, à Alexandrie, à Rome, dans les Gaules, du Danube à l'Euphrate et par-delà ; une parole qui a été plus loin que Crassus et ses bataillons, plus loin que César ; qui s'adresse aux Scythes comme aux Grecs ; qui ne connaît pas d'étrangers ni d'ennemis ; une parole qui ne se vend pas, qui ne s'achète pas, qui n'a ni crainte ni orgueil ; une parole toute simple, qui dit : Je suis la vérité et il n'y a que moi. Saint Paul a déjà paru devant l'Aréopage et étonné par sa nouveauté ces chercheurs séculaires de nouveautés ; ils ont créé un mot pour peindre leur sur-

prise, mot heureux et qui caractérise le phénomène dont l'univers commence à soupçonner la puissance : *Que nous veut,* disent-ils, *ce semeur de paroles?* Ces philosophes avaient vu disserter, diviser, analyser, démontrer, faire sa fortune et sa gloire avec la rhétorique et la philosophie ; ils n'avaient pas encore vu semer la vérité dans le genre humain comme une graine efficace qui germe en son temps, et qui n'a besoin que de sa propre nature pour fleurir et porter des fruits.

La chose était faite. L'empire romain ne pouvait plus se dissimuler l'apparition d'une réalité nouvelle qui ne venait pas de lui, qui s'était installée chez lui, sans lui, et qui déjà s'étendait plus loin que lui. Il se consulta. Les politiques, les gens qui voient de haut et de loin, qui savent les destinées des peuples et leur ont marqué leurs siècles et leur quart d'heure, tout ce monde s'assembla sur le Palatin, devant César, pour aviser à bien voir ce que c'était que cette chose qui, sans la permission du préfet du prétoire, se permettait de courir de l'Inde à l'Ibérie, jusqu'en des lieux où les ordres de César n'allaient pas. Soyons justes, ils virent très-bien sa force et leur faiblesse : ils connurent que l'humanité ne possédait aucune parole capable de lutter contre la parole qui se révélait, et ils n'eurent plus que le choix de l'accepter comme un fait entré dans les destinées du genre humain, ou d'essayer contre elle, en désespoir de cause, la puissance du bourreau. Ils choisirent ce dernier parti ; car, pour adopter l'autre, il eût fallu plus que

du génie, ils eussent eu besoin d'humilité. Les Césars ne s'en piquaient pas. Ils espéraient de la force ce qu'ils n'espéraient pas de la sève doctrinale amassée, depuis quarante siècles, dans les grands vaisseaux de l'humanité. Il ne s'agissait plus pour la doctrine catholique de se donner par la simple effusion de l'enseignement ; l'Empire se levait pour étouffer le Verbe dans la gorge de l'apostolat. Il fallait se taire ou mourir; il fallait mourir en croyant que le sang parle mieux que la parole en faveur de la vérité. Il se présentait même une question préalable : fallait-il aimer l'humanité ingrate et homicide jusqu'à mourir pour elle? Ne pouvait-on se retirer d'elle, et, paisibles possesseurs de la vérité pour soi, laisser le monde où il était?

Mais la vérité est charité, et la charité n'est pas le don de soi à ses amis, à ses parens, à ses concitoyens; elle est le don de soi aux étrangers et aux ennemis, à tous sans distinction. L'Evangile avait prévu le cas et y avait pourvu, il avait dit : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.* Il avait ajouté : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient ; ainsi serez-vous les fils de votre Père qui est au ciel, lequel fait luire son soleil sur les bons et sur les méchans* [1]. Et quant à l'efficacité du sang répandu en témoignage pour la vérité, le

[1] Saint Mathieu, chap. 5, vers. 44 et 45.

Christ y avait aussi pourvu. N'avait-il pas, au moment suprême et par son dernier soupir, converti le centurion qui gardait son supplice, et, après sa mort même, le coup de lance qui perça son côté n'avait-il pas fait du soldat parricide un croyant et un saint? C'étaient là des avis prophétiques, c'était la fraternité de l'apostolat et du martyre éloquemment révélée. On y fut fidèle. Quand l'Empire demanda leur sang aux apôtres, pour étouffer leur parole, ils savaient que le sang est la parole à sa plus haute puissance; ils mouraient pour mieux parler morts que vivans. Ce fut presque une loi qu'aucune terre ne remontait à Dieu qu'arrosée du sang des martyrs.

Maintenant, Messieurs, ma tâche est trop aisée; nous n'avons pas de temps à perdre dans de faciles énumérations. L'Empire romain devint chrétien par l'apostolat; les Barbares le devinrent à leur tour par la même voie. Et quand un monde nouveau s'ouvrit à Vasco de Gama et à Christophe Colomb, des légions de missionnaires se précipitèrent sur leurs pas; l'Inde, la Chine, le Japon, des îles et des royaumes sans nombre furent évangélisés. Des lacs du Canada aux rives du Paraguay, l'Amérique fut visitée par la parole du Christ; elle habita dans les forêts, sur les fleuves, au creux des rochers; elle séduisit le Caraïbe et l'Iroquois; elle aima et fut aimée d'un amour unique par mille races perdues dans ces vastes continens. Et encore aujourd'hui, malgré les malheurs qui l'ont décimée en Europe, et qui semblaient avoir tari le

lait de ses mamelles, elle poursuit l'œuvre lointaine de sa propagation. L'Océanie, monde éparpillé dans la mer, reçoit sur les récifs de ses îlots la doctrine qui a converti les grandes terres; les anciennes missions refleurissent, de nouvelles commencent, et le sang coule encore pour la vérité comme au temps de Galère et de Dioclétien. Vous avez ce spectacle sous les yeux, Messieurs, la charité de la doctrine catholique n'est pas une antiquité de musée; elle vit parmi vous, elle sort de vous; vos frères de patrie et de famille, au moment où je parle, couvrent de leurs voix et de leurs vertus tous les points du globe. Les *Annales de la Propagation de la Foi* font suite aux *Lettres édifiantes et curieuses,* celles-ci aux légendes du moyen-âge, et les légendes aux Actes des Apôtres. Chaque jour, pour la même cause, des hommes sont emprisonnés, meurtris, déchirés, mourans de chaleur, de faim, de soif, d'oubli de tout le monde, mais inébranlables et contens, parce qu'ils ont été choisis pour accomplir le testament de Jésus-Christ : *Allez et enseignez toutes les nations!*

Je n'ai pas besoin d'insister davantage; il est trop clair que la doctrine catholique a été la première qui ait porté l'homme à la donation de soi quant à l'intelligence, la première en qui la vérité ait été charité. J'ajoute que, seule encore aujourd'hui, elle possède ce privilège, privilège devenu bien plus remarquable dans le monde nouveau que dans le monde ancien. Car, autrefois, on pouvait penser que le secret de l'a-

postolat n'était pas révélé; mais aujourd'hui qu'il est manifeste, sa possession toujours réservée à la doctrine catholique, par exclusion de toute autre, est assurément un phénomène aussi curieux que démonstratif.

Je reprends ma division de l'autre jour. Il n'est, avons-nous dit, que trois grandes doctrines qui aient tenter de disputer le terrain à la doctrine catholique : le mahométisme, le protestantisme et le rationalisme. J'ajoute cette fois le schisme grec.

Le mahométisme, venu six cents ans après Jésus-Christ, avait vu la doctrine catholique dans toute la magnificence de son prosélytisme expansif. C'était un fait subsistant, un fait dont Mahomet était témoin en personne. Mahomet, s'étant posé comme fondateur, devait à son tour prononcer le *fiat* de la fondation ; il devait dire aussi : *Allez et enseignez toutes les nations.* Et en effet, Messieurs, il faut lui rendre justice, ce *fiat*, il l'a prononcé autant qu'il est donné à l'homme de le prononcer. Ce *fiat* de la donation doctrinale, de l'expansion de la vérité, Mahomet a osé le prononcer, mais avec une variation qui révèle tout de suite l'homme à la place du Dieu. Mahomet a bien dit : *Allez !* c'était beaucoup, mais écoutez la suite : *Allez, et subjuguez toutes les nations.* Il fait appel non à la parole, mais au cimeterre! Et pourquoi ? Pourquoi cet homme n'a-t-il pas trouvé douze apôtres? Pourquoi, non pas mourant, mais dans le prestige de toute sa domination, n'a-t-il pas osé confier son verbe à des verbes qui devaient survivre au sien ?

Eh, Messieurs, c'était du génie. Mahomet, comme les Césars, tout à l'heure, voyait très-bien que, lui mort, son éloquence aurait péri ; il voyait bien que, lui mort, le prestige de son œil d'aigle serait éteint, et que quand on viendrait le regarder dans son sépulcre, on n'y trouverait dans les ossemens du crâne que ces orbes inanimés qui ne disent plus rien, qui ne promettent plus rien à personne. Il savait tout cela. Il ne comptait pas sur son tombeau. Et encore une fois c'était du génie et de la force. Mais comme d'un autre côté il voulait se survivre, pesant dans ses ardentes mains l'avenir du monde, il avait compris qu'il ne fallait pas faire comme les Césars, qui avaient tué stérilement, et en qui l'épée n'avait été qu'une négation. Il tira la sienne comme une affirmation. Il unit sa doctrine à la destinée d'une guerre immense, et chargea ses légions, en enfonçant leurs traits, de graver le Koran dans le cœur de l'humanité. Il fit du fer ce qu'on n'en avait pas fait jusque là, il en fit une doctrine vivante, un apostolat. L'homme, quand il veut persuader, ouvre ses lèvres et son âme. Mahomet les avait ouvertes une fois pour toutes ; son verbe désormais proféré il le jetait au monde comme un ordre irrévocable ; il ne lui disait pas : Va ! il le faisait porter par des escadrons, et comme l'univers avait fait silence pour entendre le pas profond de la vérité, il fit silence une seconde fois au bruit de Mahomet, mais un silence d'esclave, un silence de vaincu, un silence qui le déshonorait.

Car, Messieurs, recevoir une doctrine au bout d'un sabre, qu'est-ce autre chose qu'abdiquer son âme? J'estime encore l'erreur qui se propose, et qui croit assez en elle pour essayer sa force à me persuader; mais ce vil gladiateur qui me présente d'une main le Koran et de l'autre la mort, je n'ai que du mépris pour lui, et, si j'ai la bassesse de lui obéir, un mépris plus profond pour moi.

Ce fut cependant, Messieurs, l'œuvre de Mahomet; ainsi propagea-t-il sa doctrine, ainsi imita-t-il la grande parole : *Allez et enseignez toutes les nations.*

Je passe au schisme grec. Celui-ci n'est pas un conquérant; académicien subtil, séparé, à force d'esprit, de l'unité doctrinale, il vient s'établir dans le monde sur la bonne opinion qu'il a de lui-même. Qu'a-t-il fait depuis lors dans l'ordre de l'apostolat? Qu'a fait cette terre autrefois si féconde en éloquence, qui avait produit saint Jean Chrysostôme, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, et qui avait envoyé auparavant sa gloire jusqu'à nous par saint Irénée, l'un de nos premiers ancêtres dans la foi? qu'a-t-elle fait depuis le onzième siècle, époque finale de son schisme, pour justifier sa séparation par ses succès et pour étendre le règne de Dieu dont elle venait d'arracher un précieux rameau? Hélas! ce qu'elle a fait : rien. Voilà sept cents ans passés, et cette branche éloignée de la vérité languit sans rejetons, assez forte pour conserver de sa vieille sève, trop faible pour la communiquer. Elle a rompu

avec l'unité, et à l'instant, par un miracle de la sagesse divine, elle a perdu, avec le secret de la charité, la grâce de l'expansion. Plût à Dieu même qu'elle se fût arrêtée là et qu'elle eût accepté le châtiment de la stérilité! Mais, honteuse enfin de sa longue inaction, l'Eglise grecque a été saisie, dans ces derniers temps, de l'ambition du prosélytisme. Et savez-vous comme elle l'entend, ou plutôt qui ne le sait pas? Elle dépouille les catholiques tombés dans sa dépendance par le sort des armes; elle confisque leurs églises et leurs couvens; elle envoie leurs prêtres en exil; elle arrache les enfans des bras de leurs mères, afin de les enlever à l'erreur, et de s'épargner plus tard la peine de les convertir; elle contrefait, à l'insu des peuples, sa propre liturgie, demeurée encore trop catholique; elle envoie des janissaires solliciter l'apostasie avec des verres de vin, des rubans et des coups de bâton, et, la chose faite, elle immatricule avec joie ses nouveaux enfans avec défense de sortir désormais de son aimable giron, sous peine d'être traités comme des renégats. Elle torture enfin la vérité dans ses serres, comme un oiseau de proie devenu le maître d'un aigle qui par hasard avait l'aile rompue; il le tient, le retourne, et n'ayant pas la force d'enfoncer dans son flanc un bec puissant, il lui arrache une à une les plumes, il le déchiquete plutôt qu'il ne le dévore.

N'ai-je pas nommé l'Eglise de Pologne, Messieurs, tout à l'heure? Il me semble que je l'ai nommée.....

et, si je l'ai fait, croyez-vous que je pourrais passer à côté d'elle sans la saluer ? Chère et illustre sœur, autrefois le soutien de la chrétienté, aujourd'hui offerte en holocauste, j'aurais pu prononcer ton nom sans le bénir, sans supplier Dieu, moi, l'apôtre du Christ, d'avoir pitié de toi ! Ah ! je l'en supplie, je l'en conjure, j'en appelle à lui pour toi, et à toute âme en qui l'humanité n'est pas tarie. Nous ignorons l'avenir et ce qu'il te prépare ; mais si tu succombes, à la fin, la postérité te fera un berceau où tu renaîtras toujours, et quand on voudra s'animer à de grands dévouemens dans de grands malheurs, on méditera tes souvenirs, on baisera tes ruines. Si nous ne te rendons pas la vie du temps, nous te conserverons la vie de la mémoire, nous te donnerons rendez-vous dans l'éternité, et si d'autres embrassemens ne nous sont plus permis, celui-là, du moins, la persécution ne le rompra jamais.

Voilà l'Eglise grecque, Messieurs ! Et même ai-je tout dit ? Ai-je raconté tout le sort de cette doctrine faite cadavre ! Non, Messieurs, mais il faut être bref dans l'histoire de l'erreur, comme nous l'avons été dans celle de la vérité. Encore un mot seulement. Par une loi qui régit maintenant toute l'Eglise grecque, sous les diverses dominations qu'elle subit, *le prosélytisme est défendu.* Néron l'avait rêvé peut-être dans un mauvais songe du Palatin ; mais l'avoir écrit dans une loi, avoir décrété solennellement, et dans trois empires, que la doctrine devait être sans cha-

rité, qu'elle ne devait pas chercher l'homme et même le poursuivre, qu'elle devait habiter son coin, s'y tenir heureuse sous la protection et la garde d'un maître ; et que si par hasard, comme la colombe de l'arche, elle ouvrait la fenêtre pour voir si elle pouvait s'envoler quelque part, c'était là un crime de lèse-majesté : avoir dit, écrit, décrété une semblable loi, c'est assurément le prodige d'une double peur, la peur de sa propre impuissance et de la puissance de la vérité. Et encore, il faut le remarquer, ce n'est pas seulement dans des Etats despotiques que cette fabuleuse disposition a été consacrée, mais à Athènes, dans une Charte, et dans une Charte qui proclame la liberté de conscience ! C'est au nom de la liberté de conscience que le prosélytisme y est défendu !

Je suis heureux, Messieurs, de vous signaler ailleurs, dans le sein même du protestantisme, une législation d'un caractère bien différent, à laquelle il me serait impossible de ne pas rendre un hommage public. Quand on a mission de parler contre l'erreur, c'est un bonheur comme c'est un devoir de rendre justice à ce qu'elle fait de bien. Notre siècle a vu, Messieurs, une magnifique réparation de l'erreur envers la vérité, d'autant plus remarquable qu'elle avait été précédée d'une longue persécution. L'Angleterre, après trois cents ans d'une législation impitoyable contre les catholiques, a brisé de son propre mouvement les chaînes de notre servitude, et proclamé, sous le nom d'Emancipation, la pleine et entière li-

berté de conscience sur le sol de ses vastes Etats. Elle reçoit nos prêtres, nos évêques, nos religieux, même ceux qui n'ont pas chez elle droit de nationalité; elle le fait sans crainte et sans souvenirs, avec le plus haut libéralisme qui soit au monde, et je croirais trahir la sainteté de l'apostolat catholique, si du haut de cette chaire de Notre-Dame, avant de commencer ce que je dois dire du protestantisme, je ne rendais pas à cet acte nouveau dans l'histoire des hommes l'honneur éternel qui lui est dû.

Le protestantisme n'est pas, comme le schisme grec, dénué de tout prosélytisme; il écrit, il imprime, il répand ses livres à profusion. Il envoie même des missionnaires, non pas, il est vrai, en Chine ou au Japon, partout où il y a du sang à répandre; mais enfin, là où ses consuls peuvent parvenir et le protéger de la majesté britannique, le protestantisme hasarde ses gens. C'est une action réelle, mais une action qui ne constitue pas un apostolat. Le prosélytisme de l'écriture n'entraîne aucun dévouement difficile et sérieux. La parole marche, l'écriture ne marche pas; la parole est le don de l'homme tout entier, l'écriture n'est que le don de son esprit. Mille sacrifices, sans compter celui du sang, découlent du sacrifice de la parole; très-peu, du sacrifice de l'écriture. Au coin de son feu, toutes les mesures du confortable étant parfaitement prises, les portes bien fermées, les fenêtres exactement closes, un gentleman prend sa plume, il réfléchit à son aise entre

son repas du matin et son repas du soir, il écrit des pages dont il paie l'impression, mais avec la réserve d'être payé de son libraire, lequel paie à son tour le colporteur, qui est le seul, définitivement, à jouer le rôle apostolique. La comparaison, Messieurs, n'est pas soutenable sous le rapport du dévouement, elle ne l'est pas davantage sous un autre point de vue.

Le prosélytisme de l'écriture n'exige aucune vertu de la part de celui qui l'exerce. Le dernier des misérables, sans se nommer ou même en se nommant, peut tenir une plume puissante, quoique déshonorée. Pour peu que l'écrivain soit d'honnêtes mœurs, cela suffit à sa dignité. Il n'en est pas de même de l'homme qui se consacre au ministère de la parole, et surtout de la parole religieuse. Pour paraître dans une assemblée au nom de Dieu, il y faut porter la physionomie et l'histoire d'une vie élevée. Cicéron, quoique païen et ne parlant que de l'éloquence civile, ne définissait-il pas l'orateur *un homme de bien habile dans l'art de dire ?* Ce titre d'homme de bien ne suffit plus à l'homme de l'Evangile ; la sainteté lui est nécessaire, une sainteté indiquée par le sacrifice permanent de la chasteté, par le désintéressement, par la fatigue, par l'éloignement de la patrie, par un rejaillissement sensible de la vérité dans l'accent et dans tout l'être. Les sauvages mêmes ne se méprennent pas à ces signes. Ils discernent à la première vue et au premier son le véritable apôtre. Portez-leur donc des livres, ou même une parole mariée à une femme !

Savez-vous, Messieurs, ce qu'il y a de plus singulier dans votre siècle ? C'est précisément que, pour la première fois, depuis le commencement du monde, le prosélytisme de l'écriture, agrandi démesurément par la presse, a acquis une puissance qui le dispute au prosélytisme de la parole ; c'est que le prosélytisme qui n'exige ni dévouement, ni vertus, ni même un nom, aspire à détrôner le prosélytisme qui exige le nom, la vertu et le dévouement. Nous ne repoussons pas cette puissance nouvelle née dans l'humanité, nous nous en servons ; auxiliaire utile, elle est venue au secours de la parole menacée partout d'oppression, et encore qu'elle batte en brèche la vérité, elle travaille cependant pour nous, pour cette parole même dont elle convoite l'empire. C'est pourquoi, tout en vous en signalant le danger, qui tient à l'impersonnalité de l'écriture, je vous en signale aussi l'avantage. Quand une grande puissance fait son apparition dans le monde, elle y arrive poussée par une grande raison, et cette grande raison, c'est toujours quelque besoin de la vérité. Rien n'arrive que par la providence de Dieu, et Dieu fait tout pour ses élus : *Omnia propter electos.* Soit donc qu'un empire se fonde ou s'écroule, qu'un soleil s'éteigne ou s'allume, que le vent souffle de l'Orient ou de l'Occident, attendez toujours Dieu, c'est toujours Dieu qui arrive, encore que la poussière soulevée par son passage nous dérobe longtemps sa figure et son secret.

Je ne dirai qu'un mot du rationalisme sur la question qui nous occupe : je n'ai jamais ouï parler d'un rationaliste qui ait reçu des coups de bâton à la Cochinchine. Ces esprits - là sont trop polis et trop ingénieux pour se hasarder dans une semblable gloire, au profit de la vérité. Il sera donc toujours temps de s'occuper d'eux lors de la prochaine place vacante à l'Académie. Nous sommes trop bien élevés pour leur offrir autre chose qu'une branche de laurier, et ils la méritent sans contestation.

J'ai fini, Messieurs. Tout ce que j'ai dit m'autorise à conclure que la charité de la doctrine, manifestée par l'apostolat, appartient exclusivement à la doctrine catholique. Et si vous me demandez pourquoi, quelle est la cause secrète de ce phénomène, je vous répondrai que la vérité seule est charité, et que seuls possédant la vérité, seuls aussi nous en possédons l'incommunicable chaleur. Nous venons du sein large et universel de Dieu ; nous venons de la région où la lumière et l'amour se tiennent éternellement embrassés. Le fleuve qui descend des hautes montagnes couvre naturellement la plaine de ses mille canaux. Toute autre doctrine vient d'en bas ; elle vient de l'homme, de son cœur étroit, de son esprit plus étroit encore, de son orgueil plus étroit que l'un et que l'autre ; elle vient de l'égoïsme et retourne à l'égoïsme. Elle ne va pas au monde, elle appelle le monde à soi. Pour nous, enfans de Dieu, nés dans l'éternité d'un

mot de son âme, la charité nous presse toujours, elle ne nous laisse que le repos du sacrifice qui a été notre berceau.

Saint Paul, étant sur les ruines de Troie, vit en songe un Macédonien qui se tenait debout, et qui le priait : *Passe,* lui disait-il, *passe et viens à nous* [1]. Ce Macédonien, Messieurs, c'est l'humanité tout entière, suppliante de Dieu, lui demandant la vérité, et saint Paul, c'est nous tous qui croyons comme lui, qui avons reçu comme lui les prémices de l'esprit de vie et d'amour. Aujourd'hui comme alors, couché sur les ruines de Troie, cette vive image de la désolation du monde, le Macédonien se dresse devant nous ; il nous prie debout, car il est pressé : *Passe,* nous dit-il, *passe et viens à nous.* Et si la crainte du dévouement nous retient, si les labeurs, les voyages, la faim, la soif, les supplices nous effraient, Dieu nous dit comme à saint Paul, dans un autre songe, dans le songe de Corinthe : *N'aie pas peur, parle et ne te tais pas, car j'ai un grand peuple à moi dans cette ville* [2]. Comment nous tairions-nous ? Comment la main de l'homme fermerait-elle nos lèvres ? Dieu nous pousse toujours, un grand peuple nous attend toujours. Vous en avez ici, Messieurs, le spectacle et la preuve, et encore cette assemblée, si vaste et profonde qu'elle soit, ce n'est pas tout mon auditoire :

[1] Actes des Apôtres, chap. 16, vers. 9.
[2] *Ibid.*, chap. 18, vers. 9 et 10.

mon auditoire, c'est l'humanité. Ma parole, dite à vous, rejaillit sur lui, comme ces cailloux lancés sur la surface des mers, qui, de bonds en bonds et portés par les flots, vont atteindre au loin leur but.

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE.

DE LA CHARITÉ DE FRATERNITÉ PRODUITE DANS L'AME PAR LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

La doctrine catholique est la seule qui ait produit et qui produise la charité de l'apostolat; je l'ai prouvé dans ma dernière Conférence. J'ajoute qu'elle seule produit la charité de la fraternité. La fraternité est le partage réciproque du cœur, du travail et des biens ; et il semble, Messieurs, que cette vertu devrait couler en nous par une source aussi simple et aussi na-

turelle que notre vie. Car, enfin, qu'est-ce que nous sommes ? Ne sommes-nous pas les membres d'une même famille, les enfans d'un même père et d'une seule maison ? En vain nous voudrions détruire les pages de notre généalogie; tous, sans exception, nous sortons du même lieu, et tandis que l'orgueil se fabrique en dehors du genre humain d'illustres et particulières antiquités, le sang d'Adam parle en nous plus haut que tous les titres, et nous couche par terre aux pieds du même patriarche comme aux pieds du même Dieu. Cependant, malgré cette évidente communauté d'origine et cette fraternité que la nature a mise en nous, quel spectacle nous présente l'histoire, si nous la considérons en dehors de la doctrine catholique? Des races ennemies, des familles qui se séparent le plus qu'elles peuvent les unes des autres par le rang, la puissance et la tradition ; des hommes âpres à la curée de ce monde, et traitant la terre non comme le patrimoine réel de tous, mais comme le patrimoine privilégié des plus forts, des plus habiles et des plus heureux ; partout la guerre, la jalousie, la convoitise, la spoliation, l'élévation d'un petit nombre et la misère de beaucoup.

Toutefois, Messieurs, il n'en est pas de la fraternité comme de l'humilité, de la chasteté et de l'apostolat. Le monde qui repousse celles-ci, même après la révélation qui en a eu lieu, ne repousse pas également celle-là ; un grand nombre l'apprécie aujourd'hui, même en dehors de la doctrine catholique, et s'il est

un songe caressé par les âmes élevées, s'il est une idée qui remue l'opinion, qui inspire de belles pages et consacre de grands travaux, c'est assurément l'idée de la fraternité. Tandis que le monde insulte l'humilité comme une vertu qui l'importune, rejette la chasteté comme un intolérable fardeau, incrimine l'apostolat comme un envahissement de la vérité ou de ce qui se donne pour elle, la fraternité a dans son sein des amis chauds et généreux, qui exagèrent même ses droits, se trompent sur les moyens de l'établir, mais qui la proclament comme la fin dernière de toute l'histoire et de tout le mouvement de l'humanité. Le spectacle auquel nous vous convions n'en sera que plus instructif et que plus curieux. Il sera beau de voir le monde poursuivant la même pensée que nous, impuissant à la réaliser, malgré ses efforts, et la doctrine catholique atteignant chaque jour son but fraternel par le simple épanchement de sa parole et de son ordinaire efficacité.

L'an 680 de Rome, sous le consulat de Marcus Térentius Varro Lucullus et de Caius Cassius Varus, au pied du mont Vésuve, et en face de la mer de Naples, deux ou trois cents hommes étaient rassemblés. Ils portaient bien sur eux les traces de notre dignité commune, et cependant il n'était pas besoin de les regarder longtemps pour découvrir aussi dans tout leur être des marques trop sensibles d'une cruelle dégradation. Au milieu du silence de tous, l'un d'eux se leva et leur adressa ce discours : « Chers et misé-

rables compagnons d'infortune, avons-nous résolu de porter jusques au bout les injures du sort qui nous a été fait ? L'humanité n'existe pas pour nous ; rebuts du monde, saisis dès nos premiers jours par la main de fer de la destinée, nous n'avons servi jusqu'à présent qu'à récréer nos maîtres par des spectacles barbares, ou à nourrir par nos travaux leur faste, leur mollesse et leur volupté. Il est vrai, nous avons fui, nous sommes libres, mais vous comprenez bien que cette liberté n'est encore que la servitude ; tout l'empire, toute la terre est contre nous : nous n'avons pas d'amis, pas de patrie, pas d'asile. Mais avons-nous besoin d'autres amis, d'autre patrie, d'autre asile que nous-mêmes? Considérons qui nous sommes, et comptons-nous d'abord. Ne sommes-nous pas le plus grand nombre ? Qu'est-ce que nos maîtres ? Une poignée de patriciens dont nous peuplons les maisons, qui ne respirent que parce que nous n'avons pas le courage de poser la main sur leur poitrine pour les étouffer. Et si la chose est comme je le dis, si nous avons la force du plus grand nombre, si c'est l'humanité presque entière qui est esclave d'une horde jouissant de tout et abusant de tout, qui est-ce qui nous empêche de nous lever, d'étendre nos bras une fois en ce monde, et de demander aux dieux qu'ils décident entre nous et nos oppresseurs? Nous n'avons pas seulement le nombre, nous avons l'intelligence aussi ; beaucoup d'entre nous ont enseigné à leurs maîtres ou enseignent à leurs enfans les lettres

humaines; nous savons ce qu'ils savent, et ce qu'ils savent ils le tiennent de nous; c'est nous qui sommes leurs grammairiens, leurs philosophes, et qui leur avons appris cette éloquence qu'ils portent au *forum*, pour y opprimer tout l'univers. Enfin, nous avons plus que le nombre et que l'intelligence, nous avons le droit, car, qui nous a faits esclaves? qui a décidé que nous n'étions pas leurs égaux? où est le titre de notre servitude et de leur souveraineté? Si c'est la guerre, faisons la guerre à notre tour; essayons une fois la destinée, et méritons par notre courage qu'elle se prononce pour nous. » Ayant dit cela, Spartacus étendit la main vers le ciel et vers la mer; son geste acheva sa parole; la foule qui l'avait écouté se leva, sentant qu'elle avait un capitaine, et huit jours après, quarante mille esclaves rangés en bataille faisaient tourner le dos aux généraux romains, remuaient de fond en comble l'Italie, et se voyaient sur le point, comme Annibal, de regarder en vainqueurs la fumée de Rome.

Ils furent vaincus pourtant, malgré le nombre et le courage, et Pompée, venant mettre le sceau à leur défaite, n'eut qu'à écrire quelques lignes au Sénat pour lui apprendre que ces vils esclaves, un moment sa terreur, étaient rentrés dans leur légitime néant.

Tel était l'état du monde quelques années avant la venue de Jésus-Christ. Une grande portion de l'humanité n'avait ni patrie, ni famille, ni droits; elle était inscrite dans la loi sous la rubrique des

choses et non des hommes. On la traitait comme une race d'animaux plus intelligens, plus forts, mais qui n'avaient d'autre distinction que d'être plus aptes à une servitude profitable. Je pourrais, pour ma thèse, me borner au fait, et vous dire : Voilà ce que l'homme avait fait de l'homme en quatre mille ans, voilà où en était, avant Jésus-Christ, la fraternité. Mais il ne sera pas inutile qu'après avoir vu le fait nous en cherchions la cause, afin de mieux comprendre la grandeur et la difficulté de la révolution opérée sous ce rapport par la doctrine catholique.

C'est donc, Messieurs, puisque vous voulez savoir la cause de la servitude, c'est que l'homme n'aime pas l'homme, que l'homme n'aime pas le travail, que l'homme n'aime pas le partage de son bien, que l'homme enfin n'aime rien naturellement de ce qui constitue la fraternité.

L'homme n'aime pas l'homme; car l'amour, ce charme inexprimable qui nous pousse vers un objet, et nous pousse moins à nous donner qu'à nous fondre en lui; l'amour, cette merveille la plus incompréhensible de notre nature, à quoi nous passons toute notre vie, jusqu'à ce que nous ayons désespéré de nous assez pour ne plus chercher à en réaliser le mystère; l'amour n'a qu'une cause unique, cause rare et passagère dans l'humanité. Je voudrais en cacher le nom : je me reproche jusqu'à un certain point de le nommer dans cette chaire; mais il m'est impossible de ne pas le prononcer. L'amour n'a qu'une cause et

cette cause, c'est la beauté. Que l'homme soit mis en présence d'une nature où resplendit ce don terrible, à moins qu'il ne soit couvert d'un bouclier divin, il en ressentira les coups : si rebelle, si orgueilleux, qu'il soit, il viendra comme un enfant se courber aux pieds de ce quelque chose qu'il a vu et qui l'a subjugué par un regard, par un cheveu de son cou, *in uno crine colli sui*, dit admirablement l'Ecriture. Mais cette beauté, cause unique de l'amour, elle est rare et passagère en nous. Elle n'appartient qu'à un très-petit nombre, et les êtres qui en sont le plus doués ne jouissent qu'un moment de leur couronne. Adorés un jour de leur vie, ils sentent bientôt la fragilité du don qui leur a été fait ; les adulateurs fuient à mesure que les années descendent, et quelquefois il n'est pas besoin des années. Le cœur épris violemment se détache avec rapidité, et, d'expérience en expérience, ces êtres qu'on a tant chéris arrivent à ne plus posséder d'eux-mêmes et des autres que les reliques d'un songe.

La beauté, qui est la source de l'amour, l'est aussi des plus grandes désolations qui soient ici-bas, comme si la Providence et la nature se repentaient d'avoir fait à quelques-uns de nous un si riche et si rare présent.

Si telle est la cause de l'amour, comment l'humanité serait-elle aimée ? A part le petit nombre qui la possède, et avec tant d'imperfections, qu'est-ce que le reste ? Que voit l'homme autour de soi ? Des hommes

non pas seulement dépourvus de la grâce et de la majesté de leur nature, mais défigurés par le travail, avilis par des maux sans nombre, en qui l'œil ne découvre plus rien qu'une sorte de machine qui se meut. Et si du corps on pénètre jusqu'à l'âme, la misère et la honte s'y révèlent sous des aspects plus profonds encore, qui n'arrêtent plus le mépris par la pitié. L'orgueil sans cause, l'ambition, l'égoïsme, la haine, la volupté, tous les vices se disputent ce visage intérieur de l'homme, et aspirent à le déshonorer. Que reste-t-il pour l'amour? A quel vestige de la beauté se prendra l'homme pour aimer l'homme et partager fraternellement avec lui les peines du travail et la joie des biens ?

L'homme n'aime pas le travail. Il aime seulement une activité qui flatte l'orgueil et trompe l'ennui. Pascal en a fait la remarque. Un homme, dit-il à peu près, se juge malheureux parce qu'une disgrâce le jette dans un château magnifique, où, entouré de toutes les jouissances et de toutes les distinctions, il ne lui manque qu'une multitude de solliciteurs et d'importuns qui l'empêchent de penser à soi. Cela est vrai, nous aimons l'activité, mais une activité commode et honorée qui, selon l'expression de Mme de Staël, ajoute l'intérêt au repos, et nous donne sans fatigue la satisfaction de tenir et de remuer les fils de ce monde. C'est l'activité paresseuse du commandement qui nous séduit ; mais dès qu'il y a fatigue réelle d'esprit ou de corps, nous cherchons à la rejeter sur les autres autant que nous

le pouvons. Le travail est une peine. Il a été imposé à l'homme quand Dieu le chassa du paradis terrestre avec cette sentence : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front;* en le repoussant, nous ne faisons que repousser un châtiment, et pour l'accepter, quand l'amour nous manque, il ne nous faut pas moins que toute la force de la nécessité. Or, l'homme manque d'amour à l'égard de l'homme, et l'horreur du travail, combinée avec sa nécessité, lui inspire sans cesse l'idée et la tentation de la servitude pour autrui. Combien donc est-il loin de la fraternité, qui est le partage réciproque du cœur, du travail et des biens !

On serait porté à croire que l'homme, parvenu à un certain degré de richesse et rassasié de superflu, n'éprouve aucune peine à donner ce qui est inutile même à la surabondance du luxe ; c'est une erreur. L'homme ne donne jamais volontiers. Quand il ne sait plus que faire de son or, il achète la terre qui le produit. Dénué souvent de postérité, ou réduit à des neveux qu'il déteste, il achète encore, et si la terre manque à son ardeur de la posséder, il ensevelira dans des coffres profonds cet or doublement inutile, se donnant quelquefois le plaisir de le regarder, de le compter, et de savoir au juste de combien d'écus sa félicité s'est accrue ? Quelle joie y a-t-il là ? Vous et moi nous l'ignorons également, on ne se rend compte que des passions dont on fut soi-même victime. Le pauvre ne comprend pas l'état de l'homme riche, qui aime mieux enfouir que donner; mais il en est ainsi. Il ar-

rive même que le riche s'ennuie de l'être, qu'il n'en peut plus de sa fortune, qu'un immense dégoût le saisit : il pourrait, ce semble, s'ouvrir une veine nouvelle de joies en rappelant de la misère une famille ruinée, en mariant de pauvres jeunes gens qui s'aiment loyalement. Il n'aurait pas même besoin d'aller chercher le malheur; le malheur monterait son escalier de lui-même ; il y monte à tout quart d'heure sans qu'on l'attende; il frappe, il apporte à ce misérable un bien qu'il ne connaît plus. Mais la satiété poussée jusqu'à la douleur n'apprend pas encore à l'homme le secret de se dépouiller. Il estime que l'honneur d'être plus riche que personne mérite bien d'être acheté par la souffrance. Encore une fois, nous ne comprenons rien à tout cela, mais tout cela est, et nous révèle une troisième source de la servitude substituée dans le monde ancien à la fraternité.

En effet, si l'homme n'aime pas l'homme, s'il hait le travail et abhorre tout partage de son bien, qui ne voit au bout de ces dispositions de son âme, comme une conséquence inévitable, l'établissement de la servitude ? Pourquoi n'abuserais-je pas de la force contre l'homme que je méprise, pour l'assujétir à un travail dont je me délivre, et qui sert à la fois ma fortune et mon orgueil ? Pourquoi n'attacherais-je pas le plus d'hommes possible, au moindre prix possible, à la satisfaction de tous mes sens ? Pourquoi, si je le peux, n'aurais-je pas, comme dans l'Inde, des gens pour chasser de mon visage les animaux impor-

tuns, d'autres pour me porter en palanquin, d'autres pour me tenir un verre d'eau tout prêt quand j'aurai soif, d'autres pour m'accompagner et me faire honneur? Peut-être sera-ce l'occasion qui me manquera pour m'assujétir mes semblables; mais l'occasion a-t-elle jamais manqué dans le monde aux oppresseurs? Une fois les causes de la servitude posées dans le cœur de l'homme, qui s'y opposera? où sera le point d'appui des faibles contre les forts? qui parlera pour l'homme, si l'homme le méprise? Par l'effet même du manque d'amour et de la passion de s'agrandir, il se formera nécessairement des générations déshéritées; ces générations s'agiteront, elles feront peur aux heureux du monde; il faudra bien créer une force qui leur ôte l'idée de se révolter et qui permette à l'égoïsme un sommeil tranquille. Quel plus naturel moyen que de les réduire à une servitude qui les avilisse à leurs propres yeux, et ne leur permette pas même de songer à se revendiquer?

Ce ne sont pas là, Messieurs, de chimériques interprétations des sentimens de l'homme. Dieu a permis que la servitude subsistât jusqu'à présent pour vous révéler sans cesse à vous-mêmes ce que vous êtes en dehors de la charité qui vient de lui. Vous auriez pu croire que vous aimiez l'humanité par vous-mêmes, et que la philanthropie suffisait à l'établissement de la fraternité universelle. Dieu a pris soin de vous détromper. Que des Européens, des Français, descendent quelques degrés de latitude et

soient transportés sous un soleil plus chaud, leur philanthropie expire aux portes d'une fabrique de sucre. Devenus possesseurs d'esclaves, ils découvriront les plus puissantes raisons du monde en faveur de la servitude : celles-là même que je disais tout à l'heure, la nécessité du travail, l'impossibilité de l'accomplir par eux-mêmes, le devoir de s'enrichir, l'infériorité de la race assujétie; l'on ira au loin chercher cette race privilégiée, et si elle n'est pas encore assez proche de la bête, on aura soin, en la maltraitant et en la privant d'éducation, de l'amener au niveau de bassesse et d'abrutissement désirable pour que tous la jugent incapable et indigne de la liberté. Voilà l'homme, Messieurs, et quels obstacles la doctrine catholique devait trouver en lui pour l'établissement de la fraternité. Voyons comment elle a fait pour être la plus forte.

Quand Jésus-Christ avait voulu fonder l'apostolat, il avait prononcé cette parole : *Allez et enseignez toutes les nations*. Il lui en coûta davantage pour fonder la fraternité. Il s'y reprit à plusieurs fois, et posa trois textes fameux.

Je vous donne, dit-il une fois, *je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même; le monde connaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres* [1]. Remarquez d'abord,

[1] Saint Jean, chap. 13, vers. 34 et 35.

Messieurs, cette expression : *Je vous donne un commandement nouveau.* Jésus-Christ ne s'en est servi que dans cette occasion, du moins d'une manière aussi expresse. L'humilité, la chasteté, l'apostolat, quoique des choses nouvelles, l'étaient moins pourtant que ce précepte : *Aimez-vous les uns les autres.* Et Jésus-Christ ajoute que ce sera le signe auquel on reconnaîtra ses disciples; non que l'humilité, la chasteté, l'apostolat, ne soient aussi des signes très-évidens et très-certains de la profession chrétienne, mais parce que la charité est l'océan où commencent et aboutissent toutes les autres vertus. C'est la charité qui rend humble, chaste, apôtre; c'est elle qui est le principe et la fin, et par conséquent le signe capital de la transfiguration de l'âme.

Faites une seconde remarque, Messieurs : la doctrine catholique, apparaissant au monde, ne dit pas comme Spartacus : Levez-vous, armez-vous, revendiquez vos droits : elle dit avec calme et simplicité : *Aimez-vous les uns les autres;* s'il y en a un parmi vous qui se plaigne de n'être pas aimé, qu'il aime le premier; l'amour produit l'amour. Quand deux s'aimeront, et qu'on aura vu la joie de leur cœur, un troisième viendra qui désirera être aimé aussi en donnant son amour; ensuite un quatrième. Ce qui vous manque, ce n'est pas un droit, c'est une vertu. Or, aucune loi ne peut vous donner une vertu, aucune victoire ne peut vous la créer. Spartacus aurait vaincu, que le monde eût été le lendemain ce qu'il

était la veille; les esclaves seraient devenus maîtres, les maîtres esclaves, et encore tous ces victorieux, enivrés des dépouilles de Rome, se seraient égorgés les uns les autres au nom de la fraternité. Une vertu ne naît pas sur les champs de bataille; l'âme est la seule terre où Dieu la sème et la récolte. Que faites-vous lorsqu'une plante nécessaire ou désirable manque à votre industrie? Vous la cherchez au loin, sous le soleil qui la mûrit; vous la semez et la cultivez avec d'autant plus de soin que le sol à qui vous la confiez n'est pas son sol natal. Eh! Messieurs, la génération de la vertu ne diffère pas de celle-là; elle n'en diffère que parce qu'il est inutile d'aller si loin; le royaume de Dieu est au-dedans de vous; la terre, c'est votre âme, et la semence, vous venez de la recevoir, elle est dans ces mots : *Aimez-vous les uns les autres.*

Elle est aussi dans cette seconde parole : *Si quelqu'un d'entre vous veut être le premier, qu'il soit le dernier, et qui veut être le plus grand, qu'il soit votre serviteur, à l'exemple du Fils de l'Homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir* [1]. Vous vous plaignez d'être esclaves, vous ne savez pas ce que vous dites : on est esclave quand on sert malgré soi; servez de votre propre gré, l'esclavage sera détruit. On vous a dit que le plus grand malheur et la plus grande honte c'était la servitude, et moi je vous

[1] Saint Mathieu, chap. 20, vers. 26, 27, 28.

dis : Faites de la servitude un acte d'amour; ce qui était ignominie deviendra gloire, ce qui était esclavage deviendra dévouement, ce qui était la dernière chose deviendra la première, ce qui était le comble de l'infortune deviendra de l'extase. Ne savez-vous pas qu'il n'y a rien de plus doux que d'aimer? Et quand on aime on se donne, quand on se donne on sert, et quand on sert par amour on est heureux. Servez donc en aimant, que vous manquera-t-il? Il est vrai que l'ordre a été interverti, parce que c'est l'amour qui précède le service, et qu'ici le service a précédé l'amour : mais que vous importe? Rétablissez l'ordre en aimant; pourvu que le service et l'amour soient ensemble, le mystère de la béatitude est accompli. Vous donc, ô vous tous, mes frères les esclaves, faites une sainte république d'amour, aimez-vous les uns les autres, et aimez vos maîtres dans l'amour commun que vous vous porterez; vous finirez par les désarmer, par leur persuader de vous aimer aussi et de s'aimer entre eux. Rien n'est contagieux comme la vertu arrivée à l'état d'amour. Vos maîtres vous tenaient pour des ennemis, ils avaient encore plus de peur que de haine à votre égard; quand ils verront que vous les aimez et que vous les servez librement, leurs yeux s'ouvriront, votre liberté naîtra d'elle-même comme un fruit naît de son arbre et tombe de soi quand il est mûr.

Reste une troisième parole, nécessaire encore à l'œuvre de la fraternité : *Bienheureux les pauvres en*

esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. Vous vous plaignez de l'insensibilité du riche ; ne faites pas comme lui ; aimez la pauvreté, et donnez du peu que vous avez à ceux qui ont encore moins. Ne dites pas que vous ne pouvez vous priver de votre part si d'autres n'en font autant ; donnez d'abord la vôtre, d'autres donneront aussi la leur ; votre part vous sera rendue au centuple, et l'esprit de pauvreté, sans lois, sans violence, sans dissoudre la société dans un partage toujours à refaire et toujours impuissant, détruira l'inimitié du pauvre et du riche, fera de celui-ci un économe et de celui-là un protégé de la Providence.

Sans doute, Messieurs, toute cette doctrine est aussi simple que profonde ; cependant personne ne l'avait trouvée. Il en est d'elle comme de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ; chimérique avant le succès, tout le monde fut surpris de n'en avoir pas eu l'idée : il ne s'agissait que de monter sur un vaisseau et d'aller tout droit devant soi. Cependant ici nous avons une merveille de plus : la doctrine conçue et publiée n'est que peu de chose encore ; il faut qu'elle arrive à l'efficacité par elle-même sans le secours d'aucune victoire et d'aucune législation. Il faut qu'elle soit acceptée librement, pratiquée librement, et cela contrairement à tous les instincts de l'humanité. On disait à l'homme d'aimer l'homme, lui qui ne l'aimait pas ; on lui disait de servir, lui qui n'aime qu'à être servi ; on lui disait de

donner son bien, lui qui avait horreur de se dépouiller. Evidemment la fin et les moyens n'avaient aucune proportion. Et pourtant que n'a pas été le succès? Je tourne quelques pages de l'Evangile, et je lis : *La multitude des croyans n'avait qu'un cœur et qu'une âme; nul d'entre eux n'appelait sien ce qu'il possédait, mais tout leur était commun. On ne voyait point d'indigens parmi eux. Quiconque avait des champs et des maisons les vendait et en apportait le prix, qu'il mettait aux pieds des Apôtres, et l'on en faisait la distribution à chacun selon ses besoins*[1]. La république chrétienne était formée ; république nouvelle, inconnue, où tout le monde n'avait qu'un nom, celui de frère.

Mais cette république ne devait pas être bornée à un coin du monde, et y demeurer comme une secte heureuse donnant de loin aux hommes l'exemple de la fraternité. La terre avait été mise devant elle comme la seule limite de sa réalisation ; elle était appelée à provoquer et à établir partout le partage réciproque du cœur, du travail et des biens. Elle avait besoin, pour cette grande œuvre, d'un sacerdoce fondé lui-même sur le principe de la fraternité ; elle le créa. Elle destina aux fonctions du gouvernement et de la parole, non les princes et les savans, mais ceux des frères, quelle que fût leur naissance, en qui la charité brillait davantage ; elle choisit l'enfant du pâtre et le fils de l'esclave, elle mit sur leur tête la

[1] Actes des Apôtres, chap. 4, vers. 32 et suiv.

couronne du prêtre, la mitre de l'évêque, la tiare du pontife, et dit tout haut aux princes de ce monde : Voilà aux genoux de qui vous viendrez chercher la lumière et la bénédiction. Vous, Césars, vous dépouillerez votre orgueil un jour, vous vous abaisserez devant le fils de votre serviteur caché autrefois dans les basses-fosses de votre palais ; c'est à lui que vous confesserez vos fautes, c'est lui qui étendra la main sur vous et qui vous dira : Au nom de Dieu, César, tes péchés te seront remis, va et ne fais plus ce que tu as fait. Le résultat était facile à prévoir. Dès que le pauvre et le petit étaient élevés par le mérite même de l'humilité au trône de la parole et au tribunal de la conscience, la nature humaine prenait une dignité tirée de son fond et d'une vertu possible à tous ; ce n'était plus la naissance et la guerre, le hasard et l'habileté, sources diverses d'exclusion et d'oppression ; ce n'était plus l'égoïsme, mais la charité qui tenait le sceptre des destinées de l'humanité. L'esclavage perdait toute signification, et cela sans luttes entre les maîtres et les esclaves, sans révolution précipitée et sanglante, par le seul cours des choses. Comme les fers d'un prisonnier s'usent avec le temps et par le frottement, et que le geôlier n'a plus besoin de les détacher quand l'heure légale de la liberté est venue; ainsi la religion n'eut pas même besoin de secouer les chaînes de l'esclave pour les faire tomber, elles s'étaient usées par le temps et par le frottement de la doctrine.

Mais l'esclavage à détruire n'était pas toute l'œuvre de la fraternité, il fallait encore pourvoir au service des misères humaines. La doctrine catholique créa pour elles le service gratuit, c'est-à-dire un service de dévouement, sans autre récompense que le strict nécessaire de l'être dévoué. Ce service entraînait nécessairement la chasteté absolue; il substituait à la famille le genre humain tout entier. Je n'en ferai pas l'histoire, Messieurs, qui ne la connaît? Qui ne sait avec quelle ingénieuse fécondité la doctrine catholique a pourvu de pères et de mères tous les malheurs? Epiant dans chaque siècle la misère qui lui était propre, elle lui a suscité chaque fois des serviteurs nouveaux. Elle a fait la sœur de charité aussi facilement qu'elle avait fait le chevalier de Malte, le frère des écoles chrétiennes aussi bien que le frère de la Merci, l'ami du fou comme l'ami du lépreux. Chaque jour encore vous avez sous les yeux l'exemple de ses créations, où la puissance de la charité prend corps à corps la puissance de la misère, et ne lui permet pas de toucher le point le plus obscur de l'humanité sans y porter la main après la sienne; ainsi s'est établi le règne de la fraternité parmi les hommes, œuvre incroyable, même à qui la voit, et dont il faut que je vous demande l'explication.

Je vous demande quelle est la cause d'un si étrange phénomène, après tant d'autres que nous avons déjà vus. Pourquoi et comment la doctrine catholique a-t-elle été seule efficace pour abolir la servitude, pour

transformer le cœur du riche et celui du pauvre, pour organiser ce service volontaire et gratuit qui couvre encore l'Europe, malgré la conspiration de tant d'hommes qui s'efforcent de l'anéantir? Je vous demande comment cela s'est fait, comment se fait-il que cette doctrine catholique, qui seule déjà produit l'humilité, la chasteté, l'apostolat, soit la seule aussi qui produise la fraternité? La seule est toujours la seule, les autres ne faisant que détruire, ou si elles conservent quelque chose de la force qu'elles ont reçue primitivement de la doctrine catholique, ne faisant qu'altérer son ouvrage et ses dons?

J'ai déjà répondu, Messieurs, qu'évidemment cette efficacité de la doctrine catholique est divine, puisque, si elle était humaine, toute autre doctrine en déroberait le secret tôt ou tard. Pourquoi l'homme aime-t-il l'homme aujourd'hui, si la doctrine catholique a laissé l'homme tel qu'il était, avec sa seule nature et son seul attrait? La beauté, disions-nous, est la cause unique de l'amour; il faut donc que la religion catholique ait revêtu l'homme d'une beauté qu'il n'avait pas auparavant. Mais laquelle? Si je vous regarde au dehors, vous n'êtes pas changés, votre visage est celui de l'antiquité, et même vous avez perdu quelque chose dans la rectitude des lignes de la physionomie. Quelle beauté nouvelle avez-vous donc reçue? Ah! une beauté qui vous laisse hommes, et qui est pourtant divine! Jésus-Christ a mis sur vous sa propre figure, il a touché votre âme avec la sienne,

il a fait de vous et de lui un seul être moral. Ce n'est plus vous, c'est lui qui vit en vous. Une sainte disait : Si on pouvait voir la beauté d'une âme, on ne pourrait plus rien regarder ? Cette beauté que le monde ne voit pas, nous chrétiens, nous l'entrevoyons; elle perce à travers l'humanité déshonorée, nous la sentons, nous la cherchons ; elle nous séduit, non pour un jour, comme la beauté humaine, mais avec l'indélébile magie de l'éternité. Si je vous aime, si je suis forcé de vous parler, si je donnerais ma vie pour le salut d'un seul d'entre vous, ce n'est pas que je sois plus qu'un homme ; mais je vois en vous une inexprimable lueur qui vous enveloppe, vous pénètre, et me ravit au-dedans de vous. Je l'ai moi-même aussi à votre œil, si vous êtes chrétiens. Un jour, et bientôt même, cette parole qui vous annonce la doctrine se ternira ; la décadence s'approche de l'homme avec rapidité, et avec elle la solitude et l'oubli. Ce temps venu, il ne me restera dans votre âme que le souvenir d'un écho ; mais à moi, comme à vous, dans la vie et dans la mort, il nous restera la beauté qui vient du Christ, son visage qui est sur nous, et l'amour qui en jaillit pour nous réjouir vivans et nous embaumer au tombeau.

Vous avez déjà quelque expérience de la vie, vous avez heurté à plus d'une porte : eh bien, dites-moi, n'avez-vous pas senti la différence de l'homme qui vous accueille en homme, d'avec l'homme qui vous accueille en chrétien ? A part vos mères, vos sœurs,

et un petit nombre d'amis, quel homme indifférent, si philanthrope qu'il soit, vous a serrés sur son cœur? Dans quel cabinet, au fond duquel un philosophe cache ses glorieuses veilles, avez-vous été reçus avec amour? En qui avez-vous reconnu la poitrine de la fraternité? Pour moi, à part ceux que je nommais tout à l'heure, je ne l'ai trouvée que dans des chrétiens, dans des âmes animées de la vertu du Christ, dans des prêtres à qui je confessais mes fautes, dans quelques jeunes gens qui m'apportaient l'aveu des leurs et qui se jetaient de joie dans mes bras, âmes fraternelles, embrasées déjà de la communion des saints, et me révélant de loin l'extase éternelle de l'unité.

Et vous, hommes qui n'êtes que des hommes, souffrez que je vous le demande : Où en êtes-vous de la fraternité et de l'amour humain? Hélas! après des illusions rapides, vous ne croyez déjà plus à l'amour; vous êtes devenus incrédules même à la beauté, et la source des joies mystérieuses ne donne plus d'eau dans le fond de votre cœur. Vous avez ôté de l'homme le Dieu qui y habite, et vous vous êtes étonnés du néant qui s'y est fait. Qu'ai-je besoin de citer de nouveau à mon tribunal le mahométisme, le protestantisme et le rationalisme? On peut considérer le monde en bloc aussi bien que par l'analyse. Eh bien! depuis que la raison humaine, sous diverses couleurs, a combattu et affaibli la doctrine catholique dans le monde, quel chemin y a fait la fraternité?

Son nom est dans toutes les bouches, il fait le fonds des systèmes et des désirs; on n'entend parler que d'esprit d'association et de communauté; on se tend la main de partout : et cependant un gémissement sourd, une plainte unanime dénonce à toute la terre le refroidissement des cœurs. Que j'écoute l'homme qui porte le faix du service militaire, le magistrat appliqué aux fonctions de la justice, le professeur démêlant dans l'âme du jeune homme le secret de ses penchans, l'homme politique étudiant de près les grands ressorts du monde; que j'écoute enfin la voix de la société, par tous les pores d'où elle s'échappe, je n'entends qu'un mot tomber dans mon oreille : l'égoïsme. Le froid et le vide se font dans l'humanité. On sent jusque dans les ardeurs politiques un souffle morne, une respiration fatiguée, qui annonce au-dehors la misère du dedans. Ainsi, quand le soleil décline vers l'horizon, la sève de la nature s'arrête et se glace; elle attendrait la mort, si elle n'espérait toujours la résurrection.

La résurrection viendra, chrétiens, et viendra par nous. Puisque le monde, qui ne veut pas de l'humilité, qui ne veut pas de la chasteté, qui ne veut pas de l'apostolat, veut de la fraternité; puisqu'il est obligé d'en vouloir, et que tous les jours il s'ingénie à en faire, voilà le terrain commun où nous nous rencontrons avec lui. Profitons-en. Entre lui et nous, c'est à qui répandra le plus d'amour véritable, à qui donnera le plus en recevant moins. Personne, dans

ce conflit, ne pourra nous incriminer. Jetons-nous-y à cœur rempli; nous avons tant reçu d'amour qu'il nous coûte peu d'en rendre. Gagnons nos frères à force de bienfaits, et puisque de moment en moment le froid augmente dans le monde, que de moment en moment la chaleur augmente en nous pour passer jusqu'à lui; afin que ce Lazare étant au tombeau, s'il devait y descendre, nous eussions assez de vie pour lui et pour nous, assez de larmes pour le pleurer, assez de puissance pour jeter ce grand cri : Lazare, quoique mort, entends la voix qui ressuscite, et sors du tombeau!

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE.

DE LA RELIGION COMME PASSION ET VERTU DE L'HUMANITÉ.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

L'humilité, la chasteté, la charité, sont les trois vertus cardinales introduites dans le monde par la doctrine catholique. Je les appelle cardinales, non-seulement à cause de leur importance propre, mais parce qu'elles entraînent à leur suite d'autres vertus, telles, par exemple, que l'obéissance, la pénitence, la pauvreté, vertus nouvelles aussi qui, toutes en-

semble, transforment le cœur du chrétien et qui, atteignant jusqu'aux vertus purement morales, leur donnent dans son âme une plus heureuse et plus forte expression. Mais ces trois vertus, mères et maîtresses, ne sont pas pourtant à la première place; elles découlent elles-mêmes d'une autre qui est leur principe, et dont il est nécessaire que je vous entretienne maintenant, sous peine de vous cacher la cause active de tous les effets produits dans l'âme par la doctrine catholique. Cette cause active, cette vertu primordiale, c'est la religion.

La religion est le commerce positif et efficace de l'homme avec Dieu. A la différence de l'humilité, de la chasteté et de la charité, qui ne sont que des vertus, la religion est tout ensemble une passion et une vertu, la plus grande passion et la plus grande vertu de l'humanité, passion que la doctrine catholique seule satisfait, vertu que la doctrine catholique seule produit. Cet énoncé, Messieurs, en vous révélant le profond et spacieux sujet qui nous reste à traiter cette année, pourra vous étonner, car il me semble contradictoire dans les termes. Qui dit passion dit faiblesse, qui dit vertu dit force : soutenir que la religion est la première passion de l'humanité, et qu'elle en est la première vertu, n'est-ce pas soutenir deux choses qui s'excluent par une manifeste contradiction? Et pourtant cela est. Non-seulement cela est, mais c'est le nœud de toute l'histoire de la religion dans le monde. Quiconque ne la considè-

rera que comme une passion, ou ne la considèrera que comme une vertu, ne démêlera pas le fil des destins de l'humanité.

J'établirai donc avant tout cette duplicité de nature de la religion, savoir, qu'elle est une passion et une vertu. Plus tard, je montrerai qu'elle est une vertu réservée à la doctrine catholique, et je tirerai les conclusions dont je vais poser les premières prémisses.

L'homme naît entre trois foyers de vie : la nature, l'humanité, Dieu. Sa naissance n'est que l'acte par lequel il est plongé dans cette triple atmosphère respirable, l'atmosphère de la nature, l'atmosphère de l'humanité, l'atmosphère de Dieu. Sa naissance l'y plonge, son développement l'y baptise, et cela, dans tous les lieux et dans tous les temps, soit qu'il tombe sous le règne de la plus pure révélation ou sous la nuit de la superstition la plus corrompue. Dès qu'il naît et se développe, il est en rapport nécessaire avec ce triple foyer par son intelligence, par son cœur et par ses sens. Il est en rapport avec la nature par son intelligence, en y puisant la connaissance des faits et des lois qui constituent les sciences physiques; par son cœur, en subissant les attraits qu'elle contient; par ses sens, en aspirant et en s'identifiant toutes ses émanations. Il est, sous tous ces mêmes aspects, mais d'une manière plus élevée, en rapport avec l'humanité; car l'humanité lui donne la science morale et sociale, lui inspire un amour de dévouement pour des êtres semblables à lui, et, par

un travail aussi permanent qu'universel, nourrit, fortifie et embellit son corps.

Il en est de même de Dieu : il saisit l'homme par une certitude et une action auxquelles il ne saurait pas plus échapper qu'à l'humanité et à la nature. La certitude de Dieu, de l'humanité et de la nature, sont pour l'homme trois faits contemporains et égaux. Il n'a pas plus besoin de se démontrer l'existence de Dieu, qu'il n'a besoin de se démontrer l'existence de la nature et de l'humanité, et tout raisonnement qui met Dieu en doute, a la même valeur sceptique contre la nature et l'humanité. Seulement, on connait plus ou moins bien Dieu, comme on connait plus ou moins bien la nature et l'humanité. Ce n'est pas sous le rapport de la certitude que les temps diffèrent, mais sous le rapport de la connaissance, et quand Dieu se révèle mieux qu'auparavant, ce n'est pas une certitude plus haute de lui qu'il apporte, mais une manifestation plus étendue de sa nature, de ses œuvres et de sa personnalité. Si nous n'avions pas la certitude primitive de Dieu, de la nature et de l'humanité, inséparablement liés entre eux, nous ne nous y élèverions jamais, parce que toute réalité manquerait à la fois sous nos pieds. Le raisonnement peut bien défendre et confirmer cette certitude triple et une, il ne la crée pas. Dans tous les cas, quelle que soit la mauvaise volonté de l'homme, il est en rapport nécessaire avec l'idée de Dieu ; qu'il fasse ce qu'il voudra, l'idée de Dieu lui apparait malgré lui.

Elle est au monde ; le spectre en est dressé devant lui, il a des yeux, des mains, une bouche ; on peut bien lui dire : non ; on peut bien lui dire : va-t-en ; mais en lui disant non, on répond à sa parole ; en lui disant : va-t-en, on répond à sa présence. La négation affirme et la répulsion atteste. On ne prend la peine de nier qu'une chose qui vit ; on ne repousse que ce qui ouvre notre porte à pleins battans ou à demi-battans, et qui trouble notre repos par un visage importun. On ne chasse que ce qui est entré. Et si on nie Dieu, c'est qu'il vit dans le monde ; si on le repousse, c'est qu'il est présent ; si on le chasse, c'est qu'il est entré. Et cette vie, cette présence, cette entrée de Dieu dans l'humanité prouvent qu'il est ; car s'il n'était pas, d'où viendrait cette possession de l'humanité par son idée ? Je dis possession : car il n'en est pas de cette idée comme de tant d'autres qui apparaissent pour s'évanouir, qu'un homme introduit dans le monde et qu'un autre en bannit, idées éphémères qui ont leur berceau dans un livre et leur tombeau dans une bibliothèque. L'idée de Dieu n'a ni commencement ni fin ; quand on la chasse par l'orient, elle revient par l'occident, ou plutôt elle ne cesse pas d'habiter à la fois tous les points du temps et de l'espace, aussi puissante par la négation que par l'affirmation, vivant de ses ennemis comme de ses adorateurs, plus active même, plus servie, plus triomphante quand elle est combattue, qu'aux jours où, paisible maîtresse des esprits, sœur et con-

citoyenne de tous, elle jouit d'un empire qui n'est pas contesté.

Le rapport idéal n'est pas le seul que l'homme ait nécessairement avec Dieu ; nous touchons à lui par le cœur comme par l'intelligence ; nous l'aimons, nous le haïssons. Car Dieu a encore ce privilége, c'est qu'on n'est guère à demi à son égard, il suscite la haine quand il ne suscite pas l'amour. Vous vous étonnez quelquefois, chrétiens, d'être haïs ; vous n'avez donc jamais songé à ce que vaut pour Dieu le témoignage de la haine. Car quelle peut être la raison de haïr Dieu ? Qu'y a-t-il de haïssable dans l'idée de Dieu ? Qu'y a-t-il de haïssable dans l'idée de quelques hommes qui se réunissent pour le prier ? Qu'y a-t-il de haïssable dans un temple qu'on a bâti sur cette idée ? Qu'y a-t-il de haïssable dans tout ce qui nomme, prouve et honore Dieu ? Rien, assurément, si ce n'est la crainte, et par conséquent la certitude qu'on a de lui ; si ce n'est l'importunité de cette puissance qui ne nous laisse pas d'asile contre elle, et nous poursuit jusque dans la conscience par un reproche dont nous sommes le complice.

J'ajoute que nous sommes en rapport avec Dieu même par nos sens. Quand nous souffrons, à qui demandons-nous secours ? Qui rafraîchit la poitrine du pauvre ? Qui essuie ses sueurs ? Qui soutient et console l'humanité dans ses infinies misères ? C'est l'idée de Dieu. Le pauvre, au coin de la rue, dans les pays où il n'est pas chassé de la rue, demande, au nom

de Dieu, le pain qui lui manque. Il sait que le Dieu qui nourrit son intelligence et son cœur, est aussi le Dieu qui fait mûrir les moissons et qui donne leur pâture aux oiseaux du ciel. Son nom prononcé a une efficacité pour obtenir, et une efficacité plus mystérieuse encore pour désarmer intérieurement le besoin d'une partie de son aiguillon. Dieu est visiblement, sous tous les points de vue, la grande puissance et la grande richesse de l'humanité, et c'est pourquoi la passion de l'humanité est de se mettre avec lui dans un rapport positif et efficace, rapport qui constitue la religion.

Mais vous me demanderez, Messieurs, ce que j'entends par un rapport positif et efficace avec Dieu, et il est nécessaire, en effet, qu'avant d'aller plus loin, je définisse ces expressions.

Un rapport avec un foyer de vie est positif lorsque nous en tirons réellement la vie. Ainsi, nos rapports avec la nature et l'humanité sont positifs, parce que nous en tirons réellement la vie de l'intelligence, du cœur et du corps. Un rapport avec un foyer de vie est efficace, lorsque notre vie personnelle, entretenue à cette source, s'élève au niveau du foyer où nous la puisons. Ainsi, pour que nos rapports avec la nature soient efficaces, il faut que notre vie se naturalise, c'est-à-dire s'élève à la hauteur des forces et des lois qui constituent la nature; et, de même, pour que nos rapports avec l'homme soient efficaces, il faut que notre vie s'humanise, qu'elle échappe à

l'égoïsme de la solitude, et ne fasse plus, avec la vie de nos semblables, qu'une seule unité. En appliquant cette définition au commerce de l'homme avec Dieu, ce commerce sera positif si l'homme tire réellement de Dieu la vie de son intelligence, de son cœur et de ses sens; il sera efficace, si la vie propre de l'homme s'élève par ce commerce jusqu'à se diviniser. Et par conséquent la religion n'est autre chose qu'une communion de vie avec Dieu.

La chose ainsi définie, j'affirme que l'humanité a la passion de la religion, la passion d'un commerce positif et efficace avec Dieu. Je sais que plusieurs me le nieront; plusieurs croiront faire une phrase spirituelle en disant qu'ils n'usent pas de Dieu. C'est un langage connu. Mais je remarque d'abord que c'est un langage moderne. L'antiquité ne nous présente rien de semblable, cette phrase est d'une époque où Dieu est devenu plus manifeste et plus puissant que jamais, et l'antiquité, qui avait la certitude de Dieu sans en avoir une connaissance claire et exacte, l'antiquité n'a pas dit ce mot-là. Elle n'avait pas assez vu Dieu pour le mépriser; elle n'en jouissait pas assez pour qu'il lui fût devenu importun. Elle le cherchait comme une chose encore éloignée, et quand on cherche ce qui manque on ne le maudit pas, on ne le flétrit pas. Mais le jour vint où Dieu se donna, où il s'épancha comme l'eau, où il dit à l'humanité : Viens et touche-moi, mets ta main dans mon côté et ton doigt dans mes plaies; me voici petit,

pour que tu me manies, caché, pour que tu me voies. Quand Dieu eut dit cela, quand il se fut proportionné à l'humanité, et qu'il eut coulé à pleins bords dans tout son être, alors quelques hommes épars se sont estimés plus grands que lui. Mais qu'est-ce que la parole d'un homme, et d'un homme blasé sur Dieu ? C'est un caprice, plus souvent encore un sommeil de l'âme voisin de l'idiotisme. Un homme naît dans un métier ; attaché à cette glèbe dès l'enfance, il a le malheur de ne pas recevoir la révélation d'une plus haute vie ; il arrive à grandeur d'homme toujours absorbé dans une monotone et vile ambition, sans s'apercevoir que quelque chose lui manque, et sans que la société lui jette de Dieu, à travers sa porte, un bruit assez violent pour l'ébranler. C'est un malheur, il faut le plaindre, mais n'en rien conclure qui retombe sur l'humanité.

L'humanité a la passion de s'unir à Dieu par un rapport positif et efficace ; car une passion n'est autre chose qu'un besoin vivement senti, qu'un attrait invincible qui nous pousse vers un objet, pour faire de notre vie la sienne et de sa vie la nôtre. Or, tel est le penchant de l'humanité vers Dieu, penchant si visible qu'il remplit toute l'histoire, et que la religion partout et toujours désigne la principale et plus auguste activité des nations. Que ne font-elles pas pour Dieu ? Elles lui bâtissent des temples pour qu'il vienne y habiter, elles lui font des sacerdoces pour le représenter, elles s'assemblent pour l'honorer par des sa-

crifices, elles lui adressent des prières publiques et solennelles, elles se placent sous sa protection par des décrets, elles le mettent en part de tous les événemens heureux et malheureux. Quelle étrange et perpétuelle fraternité entre l'homme et Dieu, non pas l'homme privé seulement, mais l'homme arrivé au nom et à la puissance de nation! Ecoutez bien, Messieurs, les pas de l'humanité dans le monde : migration de peuples, fondation d'empires, dynasties naissantes, guerre et paix, révolutions sociales, chutes et avènemens, quoi qu'il arrive, Dieu y est ostensiblement. Il part, il s'arrête, il monte et redescend avec l'humanité, inséparable compagnon de ses destinées, soldat et convive, vainqueur et vaincu, toujours recherché, toujours espéré, toujours présent. Que pouvions-nous de plus pour lui? Quelles adorations et quel sang lui avons-nous refusés? Aujourd'hui même encore, après un siècle d'efforts pour chasser cet hôte de soixante siècles, que faisons-nous? Nous redressons ses autels abattus ; nos plus grands hommes lui demandent leurs victoires, et nos plus grands écrivains lui consacrent leur génie. Il y a trente ans, quand les princes du monde se partageaient l'Europe, ils ne tenaient aucun compte de Dieu dans leurs traités de paix, ils le croyaient banni pour toujours des hautes transactions de la souveraineté : et voici que d'un bout de l'Europe à l'autre, le bruit des questions religieuses les avertit que l'humanité n'est pas changée, et que Dieu est toujours

sa première, sa plus haute et sa plus vaste passion.

Si vous voulez sortir de cette considération générale et regarder l'homme de plus près encore dans ses rapports avec Dieu, je le veux bien. Quelles sont, vous demanderai-je, les trois races qui représentent le mieux l'humanité, l'une au point de vue de l'intelligence, l'autre au point de vue du cœur, la troisième au point de vue des sens? Quelles sont-elles? Evidemment, pour l'intelligence, c'est le philosophe, pour le cœur, c'est la femme, et, pour les sens, c'est le peuple.

Le philosophe, de quoi s'occupe-t-il? Ce n'est pas de sciences, d'arts, de politique, toutes choses secondaires et petites pour lui, le philosophe a un objet unique et constant de sa pensée, à quoi il rapporte tout, et c'est l'infini, c'est-à-dire Dieu, sous un nom abstrait et général. Il en recherche assidûment la nature et les lois, et alors même qu'il torture l'infini pour en tirer quelque chose qui ne soit pas Dieu, encore n'est-ce qu'un déguisement sous lequel il le cache, sans pouvoir empêcher que sa vie intellectuelle ne soit un rapport permanent avec ce monde invisible et suprême que toute la terre appelle Dieu. Ce rapport est faux peut-être; le philosophe ne veut pas de Dieu comme tout le monde, et il s'égare en se séparant de la tradition pour se fier à son esprit; il donne à Dieu un vêtement de fantaisie, mais c'est toujours Dieu qui fait le fond de ses spéculations. Qu'il taille et qu'il rogne l'infini comme il voudra, sa passion ne

le porte pas moins à s'élever plus haut que la nature visible, et à chercher l'aliment vital de son génie dans ce lointain mystérieux qui n'a de réalité que par le nom et l'idée de Dieu. Quand Phydias sculptait son Jupiter olympien, c'était sans doute une idole impuissante et mensongère qui sortait de ses mains, et pourtant l'idée de Dieu perçait dans le marbre et y répandait une majesté qui appelait les adorations de l'univers. Ainsi, le philosophe, même quand il substitue au Dieu véritable une idole de sa création, rend témoignage encore au mouvement qui porte l'intelligence vers les régions qu'habite la divinité.

Quant à la race qui représente le cœur de l'humanité, nul ne conteste sa tendance naturelle vers la religion. On se sert même de cette observation pour porter l'homme à s'éloigner de Dieu, on lui dit avec un faux respect : Cela est bon pour des femmes. Oui, cela est bon pour des femmes, j'accepte l'expression, je m'en réjouis. Car la femme étant le cœur de l'homme à son plus haut degré de délicatesse et de sensibilité, son témoignage est celui de l'homme même, en tant qu'il est capable d'amour et de dévouement. Et s'il fallait choisir entre le témoignage du philosophe et celui de la femme, quelque grande que soit la révélation du génie, je mettrais plus haut encore la révélation du cœur ; et s'il fallait dresser des autels à quelque chose d'humain, j'aimerais mieux adorer la poussière du cœur que la poussière du génie. La femme religieuse, Messieurs, ne l'oublions

jamais, elle a reçu le don de croire et d'aimer, et en appliquant à Dieu sa foi et son amour, elle prouve que votre propre cœur, qui est né du sien, qui fait partie du sien, est aussi naturellement religieux.

C'est ce qu'affirme à son tour le peuple, ce grand représentant de l'humanité sous le rapport des sens. Le peuple est religieux ; non pas comme ses maîtres voudraient qu'il le fût, en prenant la religion comme un frein que l'on met à un coursier indompté ; il en rougirait ! Il prend la religion comme un besoin, comme une honorable passion de sa nature, et encore que l'on cherche à déshonorer sa foi, en disant que c'est la foi du peuple, il la protége de sa pauvreté, de son travail et de sa majesté. Il se dit : Moi pauvre, moi peuple, je ne suis pas déshérité du grand, je ne suis pas déshérité du sublime. Longin....., il ne connaît pas le nom de Longin, mais moi je parle pour lui et je connais Longin. Longin a dit : Le sublime, c'est le son que rend une grande âme, et le peuple, Messieurs, n'a pas renoncé à rendre ce son-là ; il n'a pas renoncé à la joie du sublime, et comme il ne peut pas l'être par le monde, comme le monde refuse à son intelligence et à son cœur les occasions de l'être, il se dilate d'autant plus pour proclamer le Dieu qui l'élève, qui le bénit, qui lui dit : Moi, je suis ton frère et ton égal, n'aie pas peur.

Ainsi donc, philosophe, femme, peuple, l'intelligence à son plus haut degré, le cœur à son plus haut degré, les sens à leur plus haut degré, tous les trois

cherchent Dieu, veulent Dieu, sont passionnés pour Dieu. Et pourquoi ? Vous me demandez pourquoi, n'est-il pas vrai ? Ah ! pourquoi ? C'est que votre âme est plus grande que la nature, c'est qu'elle est plus grande que l'humanité, c'est qu'elle épuise en quelques quarts d'heures de vie tout le monde qui n'est pas Dieu; et, comme l'âme a horreur du vide, quand le vide se fait en elle, quand un jour ou l'autre l'esprit du savant s'ennuie de ramasser des coquillages pour en faire des systèmes, quand la femme se lasse d'infidélités, quand le peuple regarde ses bras flétris dans un travail qui périt chaque soir, quand pour tous le néant de l'univers est à l'état palpable, quand l'âme enfin n'est plus qu'un océan sans eau, son hôte naturel y vient, et c'est Dieu. Notre grandeur fait en nous le vide, et le vide nous donne la faim de Dieu, de la même manière que, par le mouvement de la vie, nos entrailles étant arrivées à ce même sentiment que nous appelons le vide, elles ont besoin d'un commerce positif et efficace avec la nature, qui répare leur inanité. C'est le même phénomène, mais dans une région plus haute, et, en définitive, de même que nous communiquons avec la nature et l'humanité par la faim et par la soif, de même nous communiquons avec Dieu par une faim et une soif sacrées, non pas comme l'a dit Virgile, *auri sacra fames*, mais *Dei sacra fames*.

Toutefois, Messieurs, par un autre côté, la religion, qui est une passion de l'humanité, en est aussi une vertu ; je dois vous expliquer comment.

La vertu, nous l'avons déjà dit, est une force de l'âme qui accomplit le bien. Or, si pour désirer Dieu, il n'est pas besoin de force, si pour sentir notre vide, et y appeler quelque chose de plus puissant que la nature et que l'humanité, il n'est besoin que de se laisser aller ; si Dieu, qui est le plus riche des êtres, nous cause aisément une passion, cependant, sous un autre point de vue, en tant que notre commerce avec Dieu doit être efficace, en tant qu'il est nécessaire que nous divinisions notre vie pour être réellement en communion avec Dieu, là, Messieurs, notre infirmité se déclare et nous trahit. Tant que nous ne faisons que tendre la main à Dieu, cela va bien, mais Dieu est pesant à porter. Souvenez-vous de l'histoire de saint Christophe. Saint Christophe avait voué sa vie à passer au bord d'un torrent les voyageurs. Par une nuit d'orage, il entend frapper à sa porte, il ouvre, il voit un enfant nu et transi qui demande à passer. Le géant le presse d'achever la nuit dans sa cabane, lui représente le vent, la tempête, l'obscurité ; l'enfant insiste, il veut passer. Christophe, fidèle à son vœu, le prend sur ses épaules et se hasarde à travers les flots et les rochers ; mais, à mesure qu'il s'avance, son fardeau semble s'accroître ; il devient intolérable ; la géant s'arrête et dit à l'enfant : Mais sais-tu bien que tu es devenu pesant comme un monde ? — Ne t'étonne pas, répond l'enfant, car tu portes celui qui a fait le monde.

Ainsi, Messieurs, en est-il de Dieu, quand il s'agit

d'unir notre vie à la sienne, non plus seulement par un besoin et un désir, mais par une efficace réalité, par une transformation de notre être à la splendeur du sien. Il est facile à Prométhée d'aspirer au ciel et de porter la main sur le feu sacré : mais prends garde, Prométhée, le feu brûle quand on y touche. Dieu est la lumière et la sainteté infinies ; ce n'est pas peu de chose de s'en approcher avec une intelligence faible, un cœur corrompu, une chaire stigmatisée par les passions. Ce n'est pas peu de chose de recevoir Dieu dans son intelligence, dans son cœur et dans ses sens, et de mêler deux natures aussi disproportionnées dans une réelle communion. Cette œuvre appelle une force énergique, une vertu tout-à-fait sublime, qui sache soumettre l'esprit de l'homme à l'esprit de Dieu, sans que l'esprit de l'homme perde sa personnalité et sa liberté ; qui transporte le cœur jusqu'à l'amour de l'invisible, et l'y retienne dans une joie sans substance et sans corps ; qui abaisse les sens, les châtie et les immole, afin que leur poids n'incommode pas l'ascension de l'âme vers les inaccessibles hauteurs de la divinité. Quel prodige ! Et ce prodige, il faut qu'il s'accomplisse, plongés que nous sommes dans la nature et l'humanité, garottés et souillés par leur contact ; il faut que nous marchions, Dieu dans notre main droite, et le monde dans notre main gauche ; sacrifiant sans cesse le monde et le portant toujours. Certes, cela est difficile, c'est exiger de l'homme quelque chose de plus qu'humain, et pourtant le com-

merce efficace avec Dieu est à ce prix. Sans cette transfiguration douloureuse, la religion n'est qu'une affaire de mendiant qui demande l'aumône, et qui la laisse tomber parce que sa main est trop lâche pour en soutenir le poids.

J'entends tous les jours des gens qui disent : Si la religion est si manifeste et si bien établie, pourquoi ne suis-je pas religieux? Pourquoi ne vois-je pas la vérité de la religion? Ecoutez la réponse : Vous n'êtes pas religieux par la même raison que vous n'êtes pas chastes; vous n'êtes pas chastes, parce que la chasteté est une vertu, et vous n'êtes pas religieux, parce que la religion est une vertu. Vous imaginez-vous que la religion soit une science qu'on apprend et qu'on exerce comme les mathématiques? Eh! Messieurs, si la religion n'était qu'une science, il suffirait pour être religieux d'avoir dans sa chambre un tableau noir et un morceau de craie blanche pour barbouiller des équations algébriques. La religion, il est vrai, est une équation à résoudre, mais une équation entre l'homme et Dieu, entre la misère et la richesse, entre les ténèbres et la lumière, entre la sainteté et la corruption, entre le fini et l'infini, entre le néant et l'être absolu. Et cette équation terrible, on ne la résout pas avec l'esprit, on ne la résout qu'avec la vertu, non pas même avec la vertu qui fait les sages et les héros du monde, mais avec la vertu de Dieu, acceptée de nous, fruit de notre cœur et du sien, incompréhensible hyménée qui est sous vos yeux, qui vous parle, et que vous

n'entendez pas, dans l'inexprimable recherche qu'il fait de vous, parce que vous êtes arrêtés par une triple faiblesse qui vous enivre de vous-mêmes : faiblesse d'esprit, faiblesse de cœur, faiblesse des sens.

Faiblesse d'esprit, qu'est-ce que c'est? Un homme est frappé contre Dieu du premier phénomène venu; il voit, par exemple, plusieurs cultes dans le monde, et il se dit : s'il y avait une vraie religion sur la terre, il n'y en aurait évidemment qu'une seule. Cette pensée lui suffit; il a barre contre Dieu, il n'en reviendra jamais. L'infortuné ne comprend pas que la multitude même des cultes démontre à satiété la nature et le but religieux de l'homme, et que l'homme ne saurait être né religieux sans que cet acte de naissance soit l'acte authentique de la divinité même de la religion. Il ne comprend pas que l'homme, à la fois libre et religieux, poussé vers Dieu par un besoin qui est une passion, éloigné de lui par une sorte d'horreur de sa perfection, partagé entre ces deux sentimens contraires et cherchant à les unir, se crée de Dieu des idées et des cultes à sa portée, l'adore et le meurtrisse tout ensemble, lui dise : Reste et va-t-en. Les faux cultes, Messieurs, ne sont qu'une transaction entre ces deux mouvemens de l'homme à l'égard de Dieu, et rien peut-être ne prouve davantage l'indispensable vérité de la religion, que ce spectacle de l'humanité aimant mieux déshonorer Dieu que de se passer de commerce avec lui. Eh bien! un homme raisonnable, un savant, un profond politique passera

sa vie, cette vie grosse d'une éternité, il la passera sans religion, sous la sauvegarde de cette misérable idée que je viens de dire, et que je suis bien forcé d'appeler un idiotisme, plus qu'un idiotisme, puisqu'elle prouve justement ce qu'il veut nier, la nécessité et la vérité de la religion. Il tombera de là un jour, avec ce seul appui, dans la lumière divine où ce qui l'étonnera le plus sera d'avoir péri par une démonstration qui devait le sauver.

Faiblesse de cœur, autre cause qui arrête l'homme et l'empêche d'entrer dans un rapport positif et efficace avec Dieu. Il est dans un de ces deux états : il aime encore ou il n'aime plus. Quand il aime, il est séduit par cette légère flamme qui sort de son cœur, comme on voit, dans les cimetières, une lueur qui brille un moment sur la tombe des morts. Il croit à cet amour fragile, et lui sacrifie l'amour éternel, sans se douter que Dieu communique à nos affections, quand elles sont réglées et pénétrées par son amour, un charme qui les épure et les fait durer. Ou bien il n'aime plus, et le désenchantement de la créature, au lieu de le tourner vers Dieu, étend jusqu'à lui les causes qui ont desséché son cœur. Il n'entend plus la langue qu'il a parlée ; quand on lui dit que Dieu nous a aimés jusqu'à souffrir pour nous, ce lui paraît un songe d'enfant : ces nouvelles de l'amour, venues de l'étranger, le trouvent sans souvenir et le laissent sans espoir ; la persuasion n'a plus lieu chez les morts.

Reste dans la faiblesse des sens une troisième et plus puissante cause de notre incapacité religieuse. Je n'en dirai qu'un mot, tant il vous est facile de suppléer à ce que je ne dirai pas. Qui croirait que l'homme s'éloigne de Dieu pour épargner à ses sens, je ne dis pas les grands sacrifices, mais de légères privations ? Qui croirait que le jeûne et l'abstinence sont des raisons contre Dieu ? Il en est ainsi pourtant, Messieurs, et cette simple observation doit vous faire comprendre quelle force il faut à l'homme pour entrer en communion avec Dieu, puisque de semblables misères sont pour lui déjà une difficulté. Autant donc il est vrai que l'humanité tend vers Dieu par un besoin réel et profond, par une passion qui remplit le monde de ses efforts, autant il est vrai que cette passion n'arrive à l'efficacité que par la vertu.

La religion est tout à la fois passion et vertu, la plus haute passion de l'humanité et sa plus haute vertu, également remarquable quoique diversement, soit qu'elle subjugue l'âme sans la transfigurer, soit qu'elle la transfigure et la divinise en effet. Et par là il vous est découvert pourquoi elle est tant aimée et tant haïe, dénaturée souvent, et détruite jamais. Si elle n'était qu'une vertu, elle périrait aisément avec la vertu ; si elle n'était qu'une passion, elle succomberait dans l'impuissance du bien. Elle se sauve et se maintient par ces deux forces, Dieu ayant voulu que l'humanité ne pût en aucun temps et en aucun lieu rompre totalement avec lui. Combien sont donc

vains et dignes de pitié ceux qui s'en font les ennemis ! Les insensés ! ils croient n'avoir à combattre qu'une vertu, ils trouvent une passion ; ils croient n'avoir à combattre qu'une passion, ils trouvent une vertu ; ils croient les séparer du moins, et les deux têtes de l'hydre divine se dressent ensemble pour leur révéler qu'entre Dieu et l'humanité c'est à jamais.

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE.

DE L'IMPUISSANCE DES AUTRES DOCTRINES A PRODUIRE LA RELIGION.

Monseigneur,

Messieurs,

La religion, avons-nous dit, est le commerce positif et efficace de l'homme avec Dieu, et elle est tout ensemble une passion et une vertu de l'humanité : une passion, en tant que l'humanité est entraînée vers Dieu par une attraction constante et universelle; une vertu, en tant que, malgré cette attraction, il en coûte à l'humanité de grands efforts pour entrer

dans ce commerce positif et efficace avec Dieu. J'ajoute aujourd'hui que la doctrine catholique seule produit ce commerce positif et efficace avec Dieu, que nous appelons du nom de religion; toute autre doctrine aboutit nécessairement à l'une de ces deux catastrophes : à la catastrophe de la superstition ou à la catastrophe de l'incrédulité. La superstition est un commerce de l'homme avec Dieu, entaché d'inefficacité, d'immoralité et de déraison; l'incrédulité est une rupture désespérée de tout commerce de l'homme avec Dieu. Quand l'homme veut faire de la religion sans le secours de la raison, il tombe immédiatement dans la superstition, et, s'il veut faire de la religion avec la raison, il tombe inévitablement dans l'abîme de l'incrédulité. En sorte que Dieu, le fondateur de la religion unique et véritable, s'est placé et a placé l'homme dans ses rapports avec lui entre Charybde et Scylla, un Charybde divin et un Scylla divin, et quiconque ne navigue pas sur le vaisseau dont Dieu est le capitaine et le pilote, celui-là sombre par un triste naufrage à l'un de ces deux écueils. C'est là, Messieurs, mon thême d'aujourd'hui.

Quand nous regardons les cultes divers disséminés dans le monde, il en est plusieurs qui ne nous paraissent liés à la doctrine catholique par aucune relation, bien qu'en réalité, à une époque plus ou moins éloignée, ils soient sortis de ce tronc commun ; car l'erreur n'est qu'une feuille tombée de l'arbre de la vérité et emportée par le vent, et l'homme est telle-

ment incapable de commercer par lui-même avec Dieu, que ses inspirations religieuses les plus personnelles se rattachent toujours à un fonds primitif, encore que notre œil, dans le sombre jour de l'histoire, ne discerne pas bien l'heure où le rameau s'est détaché du tronc, ni la cause de cette séparation. Quand donc, regardant l'ensemble des cultes religieux, nous mettons à part, pour les observer, ceux qui n'ont aucune liaison de parenté visible et reconnaissable avec la doctrine catholique, nous sommes frappés d'une chose, c'est qu'à l'extérieur rien ne paraît les distinguer de nous. Je vois des temples qui essaient de porter jusqu'à Dieu une magnifique invitation de l'homme à descendre vers lui ; des autels, ornés d'images et baignés du sang de l'holocauste, des prêtres, des cérémonies, des ablutions, des processions, mille formes qui ont une apparence de famille, et semblent confondre tous ces cultes entre eux, et avec le nôtre, dans une commune majesté.

Mais quand on ouvre le sanctuaire et que l'on regarde au-dedans, de la même manière qu'on ouvre un fruit pour s'assurer si sa saveur répond à sa beauté, quand, dis-je, on ouvre l'intérieur des cultes tout-à-fait étrangers à la doctrine catholique, qu'est-ce qu'on y trouve ? Premièrement, rien. On n'y trouve rien ; car j'appelle rien que de communiquer avec Dieu pour rester ce que l'on est, que de bâtir des temples, d'immoler des victimes, de créer des sacerdoces, de fonder au sein des nations un immense appareil, et puis quoi ?

arriver à rester des hommes, à n'avoir dans l'intelligence et dans le cœur rien de surhumain, rien qui annonce autre chose que la plus vulgaire humanité. Eh ! Messieurs, un simple commerce avec une âme élevée modifie la nôtre, il nous élève ; on ne peut s'approcher des grands cœurs sans qu'il s'exhale d'eux quelque chose qui pénètre jusqu'à nous et nous rend plus dignes de leur contact, et vous voudriez que le commerce avec Dieu fût inefficace, tout en étant réel ! A quoi bon alors communiquer avec lui ? Qu'est-ce qu'un but si sublime pour un résultat si nul ? Si l'homme n'est qu'un homme avec Dieu, qu'a-t-il besoin de le chercher ? L'effet répond à la cause, et là où je trouve le rien pour effet, je ne puis conclure à la présence et au concours de la Divinité, puisque Dieu et le rien sont parfaitement la négation l'un de l'autre. La grandeur de l'appareil religieux ne fait qu'en rendre plus sensible le vide intérieur, et l'homme se trahit d'autant plus qu'il couvre sa misère du nom et des attributs de Dieu.

Qu'il en soit ainsi, Messieurs, des cultes dont je parle, que leur inefficacité divine soit un fait avéré et palpable, je n'ai pas besoin de le démontrer. Il suffit d'en rappeler les noms à votre esprit. En dehors de la doctrine catholique, des affluens et des rameaux détachés de ce grand fleuve, que reste-t-il ? le brahmisme, le polythéisme, l'islamisme, noms célèbres à la vérité, mais qui ne désignent à votre conscience aucune action qui ait élevé le genre humain plus haut

que sa propre nature. Encore ce défaut d'efficacité n'est-il pas leur premier malheur.

Par une loi, dont il n'est pas difficile de comprendre la raison, tout culte qui n'élève pas l'homme le dégrade; le commerce avec Dieu est un instrument trop puissant pour qu'il s'arrête à un résultat négatif. Si Dieu n'attire pas l'homme jusqu'à sa sainteté, l'homme le fera descendre jusqu'à partager et à sanctionner ses plus vils penchans. De là cet étonnant scandale de cultes employés à la dépravation de l'homme, scandale sur lequel on ne peut pas se faire illusion, parce qu'il n'en est pas de l'ordre moral comme de l'ordre intellectuel. Celui-ci est relatif à l'infini, sur lequel la discussion est toujours plus ou moins admissible; l'autre n'embrasse directement que nos rapports avec nous-mêmes et avec nos semblables, rapports simples, sur lesquels l'intérêt nous éclaire à défaut du sentiment. Eh bien! en examinant le brahmisme, le polythéisme et l'islamisme à cette lumière de l'ordre moral, que voyons-nous? Non pas seulement l'homme resté dans sa faiblesse native, mais l'homme sollicité à la corruption par le culte même destiné à mêler sa vie avec celle de Dieu, l'homme trouvant en Dieu un secours infâme pour tomber plus bas que son esprit et sa chair, ou du moins pour consacrer toutes les folies de son entendement et tous les délires de ses sens. L'islamisme même, quoique postérieur à Jésus-Christ, a précipité les mœurs des nations musulmanes, sous certains rapports, au-dessous des mœurs de l'antiquité.

Tant il est impossible à un culte faux, en quelque temps qu'il se forme, de ne pas subir cette loi de l'immoralité, par où Dieu signale tous ceux qui abusent sur les peuples de la force de son nom.

La déraison est le troisième caractère de la superstition. Et ici, Messieurs, vous serez peut-être tentés de rétorquer contre moi ce que je disais tout à l'heure, que, dans l'ordre intellectuel, la discussion est toujours plus ou moins possible, d'où il suivrait que le manque de raison serait un signe très-contestable de la superstition. Je ne rétracte point ma pensée, Messieurs, car, bien que partout où l'infini se trouve présent et engagé, il y ait un champ ouvert à la discussion, néanmoins il est une certaine limite où la déraison devient reconnaissable au premier coup d'œil. L'esprit qui s'égare dans les nuances subtiles de la métaphysique n'hésitera pas devant l'absurde à l'état parfait de nudité. Or, c'est cette déraison palpable et bravant l'intelligence, qui est le troisième caractère de la superstition, et qui saute aux yeux dans le brahmisme, le polythéisme et l'islamisme. Toutefois, Messieurs, je ne veux pas prendre un à un les livres et les dogmes de ces divers cultes pour en montrer l'évidente irrationabilité; cette marche serait trop longue, et, comme je l'ai déja dit, dans le débat entre l'erreur et la vérité religieuses, Dieu a tout abrégé. J'abandonne donc la question de la déraison positive; je consens à respecter l'absurde, d'autant que l'absurde est nécessaire à trop de gens; il est un plus grand malheur que l'ab-

surde peut-être, un plus triste signe que la déraison positive, c'est la déraison négative, c'est-à-dire l'impuissance absolue d'une doctrine à se créer des fondemens capables de soutenir une discussion. Or, ce défaut de fondement, cet état de choses, sous lequel on place la main en ne rencontrant rien qui le porte, c'est le caractère propre et manifeste de tous les cultes qui n'ont aucune espèce de connexion avec la doctrine catholique. Je vous propose, Messieurs, un curieux et salutaire exercice de la pensée, c'est, en réfléchissant au brahmisme, au polythéisme, à l'islamisme, de faire un effort consciencieux pour leur donner une base quelconque : vous n'en viendrez certainement pas à bout.

Quand le christianisme se trouva face à face avec le polythéisme, doctrine contre doctrine, peuple contre peuple, dans ce drame si sérieux, si terrible et sanglant, toutes les fois qu'il s'agissait de discuter, le christianisme était dans l'impuissance de faire autre chose que de rire. Nos apôtres et nos apologistes passaient en riant à côté de cet établissement, si prodigieux par sa force matérielle, entré dans le sang des nations, et devenu partie intégrante de leurs lois, de leurs mœurs, de leurs arts, de leur gloire et de tous leurs souvenirs. Malgré cette formidable existence, la discussion était impossible , et le raisonnement ne s'élevait jamais plus haut que la pitié. On vit clairement cette privation absolue de la substance logique, lorsque l'empereur Julien, homme d'esprit s'il en fut jamais, voulut à toute force ressusciter le polythéisme

expirant. Certes, l'œuvre était grande, l'homme puissant : on allait voir enfin la doctrine païenne se soutenir et se raviver par le génie : que fit Julien, pourtant ? Pour sa part personnelle, il se présentait fréquemment dans les temples ; il offrait des sacrifices, remuait des encensoirs, rangeait en procession des prêtres qu'il avait dotés plus richement ; il replâtrait des autels, redorait des statues ; et quelquefois, arrivé avec toute la pompe de sa cour dans une ville célèbre par le culte des dieux, attendant un spectacle digne de sa pensée et de la religion, dont il apportait avec lui les dernières ressources, il trouvait, comme il s'en est plaint lui-même dans une de ses lettres, un sacrificateur apportant modestement aux autels abandonnés une oie ! Ce pauvre et spirituel homme, à part une persécution déguisée et une invitation stérile à imiter les vertus des chrétiens, n'imaginait rien de mieux que des cérémonies contre une doctrine propagée par des légions d'apôtres, d'écrivains et de martyrs. La part de ses amis, les rhéteurs et les philosophes, était plus triste encore que la sienne, parce qu'ils n'avaient pas même l'audace de sa foi. Ils ne disaient pas : Oui, nous croyons à Jupiter ; oui, nous croyons à Mars, à Mercure, à Apollon ; que demeurent éternellement sur le sol du monde, par la seule force d'eux-mêmes, ces divinités de nos aïeux ; nous les reconnaissons, nous les vénérons, nous nous inclinons devant la foi des nations qui les ont adorées depuis le commencement ! Ils ne disaient pas ainsi ;

ils n'osaient aller franchement et courageusement à l'encontre de l'absurde, et l'appuyer à tout le moins de la magnanimité de leur adhésion. Ils n'osaient faire ce que nous faisons aujourd'hui, nous autres chrétiens, qui sommes, à notre tour, accusés d'absurdité; nous ne renions pas le Dieu trois fois saint tombé du ciel pour nous, et tombé plus bas que jamais ni Jupiter, ni Apollon, ni Mercure, puisqu'il est tombé sur la croix. Nous le reconnaissons comme cela, nous le vénérons comme cela, nous l'aimons comme cela; nous nous chargeons volontiers pour lui de tout le mépris de l'univers, et le défendons contre ses ennemis, depuis dix-huit cents ans, par la constance de notre inexorable adoration.

Voilà la force, voilà comment se soutient ou se relève un culte, et non, comme faisaient du polythéisme les philosophes alexandrins, par une philosophie qui en désavouait l'existence et la nature. Vous me direz peut-être que moi-même j'appelle la philosophie au secours de la religion; mais c'est une philosophie qui accepte toute la vérité du dogme, qui l'affirme, qui n'en répudie rien et qui n'en élude rien. Et même, Messieurs, ce n'est pas une philosophie. Je ne pose pas la religion sur un système éclos dans la tête d'un homme, et qui passera plus vite encore que lui; je la pose sur le sens commun et sur les réalités palpables de ce monde. C'est là toute mon armure, en y ajoutant le cri de la foi. Devant vous, qui ne croyez pas, mortels nés d'hier

et promis à la mort pour demain, feuilles emportées sur tous les rivages des mers, incertains de vous-mêmes et de tout, je me pose avec une hardiesse qui n'a pas même besoin de courage. Je sais d'où je viens et où je vais. J'ai ma foi contre vos doutes, et ce qui vous paraît absurde, indigne, flétri, mort, cette cendre même, au-delà de cette cendre, s'il est possible, je le prends, je le mets sur l'autel, je vous commande d'y venir, et nul de vous n'est assez fort pour être certain au-dedans de lui qu'il ne viendra pas.

Encore une fois, c'est ainsi qu'un culte se défend et s'édifie, quand il sent la vérité derrière soi. Mais qu'Alexandrie lève le ban et l'arrière-ban de ses rhéteurs pour transformer Jupiter en je ne sais quelle puissance abstraite, et Apollon en telle autre personnification de la métaphysique ou de la nature, les gens d'esprit pourront bien reconnaître de l'invention dans ces jeux d'une foi qui a honte d'elle-même; mais l'humanité, tranquille, les oreilles un moment charmées par ce bruit ingénieux, se couchera le soir, et le lendemain, en s'éveillant, elle demandera ce que sont devenus ces artistes d'hier.

L'islamisme, sans doute, diffère du polythéisme par une substance moins vide; il se sent du christianisme qui entourait son berceau. Mais encore vous chercherez vainement à Mahomet un fondement dont la raison la plus humble ou la plus hardie accepte la responsabilité. Cet homme est tout seul, avant et

après; rien de lui ne s'entremêle aux nerfs et aux muscles de l'humanité; ôtez-le, c'est un chapitre de moins dans l'histoire du monde, mais un chapitre qui ne détruit pas le fil de la narration. Mahomet est une anecdote. De là vient, Messieurs, l'horreur du monde civilisé pour le renégat? Avez-vous jamais réfléchi à ce que c'est que le renégat? Vous croyez peut-être que c'est l'homme qui change de religion? Eh! Messieurs, mais nous ne faisons pas autre chose qu'appeler les hommes des autres religions à embrasser la nôtre. Nos missionnaires parcourent le monde entier dans ce seul but, et assurément personne ne les accuse du métier honteux de faire des renégats. Qu'est-ce donc que le renégat, et quelle est la cause de l'inexprimable mépris qui s'attache à ce nom? Le renégat, Messieurs, c'est l'homme qui passe d'un culte ayant des fondemens dans l'intelligence, le cœur et l'histoire de l'humanité, à un culte vide, évidemment incapable d'opérer aucune persuasion. Le renégat, c'est l'homme qui abandonne le terrain où la discussion est possible entre des êtres raisonnables, pour se perdre dans une région où la parole même manque à l'erreur; c'est l'homme qui passe d'une clarté incertaine, si l'on veut, à des ténèbres plus que certaines; c'est, dans l'ordre de la vérité, le déserteur, le transfuge, le traître, l'homme qui foule aux pieds la patrie. Jésus-Christ est désormais la seule patrie de l'homme baptisé dans sa lumière; on pardonne à qui doute de lui, on ne pardonnera pas à qui le dé-

laisse pour un autre ; car comment aurait-on foi dans Brahma ou dans Mahomet, quand on n'a pas foi en Jésus-Christ ?

La misère rationnelle des cultes étrangers à la doctrine catholique se révèle tout entière par l'impuissance où ils sont de résister à l'action prosélytique des peuples chrétiens. Je vois bien que Mahomet protége son œuvre en déclarant passible de mort quiconque convertira un musulman ; Rome et la Grèce avaient employé les mêmes armes ; la Chine et les pays adjacens ne se confient même pas aux lois qui, en les séparant de l'étranger, les séparent aussi de tout contact avec le christianisme ; l'Inde, matériellement ouverte aux chrétiens, oppose le mur d'airain de ses castes à leurs communications ; nulle part les cultes que le signe de la croix ne fortifie pas n'osent se mesurer avec la religion émanée du Christ, semblables à ces hordes des steppes, qui reculent devant la civilisation à mesure qu'elle s'avance, ou à ces anciens Parthes dont la force était dans la fuite et dans le désert. Ainsi, devant la stratégie catholique, aucun culte étranger ne tient ses étendards debout et déployés ; la persécution, l'éloignement, le silence, voilà toutes leurs ressources, ressources que le temps, d'accord avec la vérité, détruit chaque jour, et qui, à la fin épuisées, le laisseront sans défense et sans refuge contre le contact souverain de notre persuasion.

Si vous me demandez, Messieurs, d'où sont donc

issues ces superstitions dénuées d'efficacité, de moralité et de raison, je vous le dirai d'un mot : elles sont nées de la passion religieuse combinant, par une inspiration privée et populaire, les élémens divins répandus dans le monde, les attirant, les coordonnant, les semant à son gré. L'homme a devant lui toujours, à tout le moins, des débris de vérités, des traditions flottantes ; il remue cette poussière, comme l'alchimiste ; il mêle l'or et le plomb, le ciel et la terre, soufflant dessus avec une bouche corrompue, jusqu'à ce qu'il ait produit une mixture qui ait à la fois le charme de l'erreur et quelques vestiges de la vérité !

Je vous convie maintenant à un autre spectacle. La superstition fatigue l'homme ; il en recherche le remède dans sa raison, et aussitôt s'ouvre devant lui un abîme plus profond encore, l'abîme de l'incrédulité.

Un jeune homme est parvenu à l'âge de quinze ans, sa raison s'est éveillée ; il a vécu quelques jours dans l'antiquité, et lu quelques pages du monde présent. Il ne lui a pas été difficile de s'apercevoir que la superstition tenait une grande place dans l'histoire de ses semblables ; mais ses yeux, mal ouverts encore, n'ont pas distingué la vérité de l'erreur, l'apparence de la réalité. Il commence par un grand acte : il nie, et comme le propre de la jeunesse est de n'avoir pas de mesure, d'être infinie dans ses conceptions et dans ses désirs, il nie tout ; il nie son père et sa

mère dans leur foi, sa patrie dans son passé, tout ce qu'a fait l'humanité jusqu'à lui, tout le mouvement qui l'a porté vers Dieu, et, seul, indépendant, monarque absolu de sa personne, il regarde avec satisfaction ce grand empire; il est le maître enfin, et il va édifier.

Mais il n'édifiera pas, il ne se sent pas même le besoin d'édifier, son incrédulité est acceptée. C'est le premier et le plus haut degré de l'incrédulité; son incrédulité est acceptée, il est content. Dieu l'a mis au monde; Dieu lui a versé cette goutte de lait et d'absinthe qui est la vie; Dieu lui a donné un père et une mère, des frères et des sœurs, une patrie, une destinée, son esprit, tout ce qu'il est, tout : mais il ne croit pas lui rien devoir et être autre chose pour Dieu qu'un étranger. Et s'il considère toute cette fermentation religieuse de l'humanité, qui ne cesse de chercher Dieu, qui pense fermement l'avoir trouvé, qui a mis en lui ses plus chères espérances et ses plus sacrés devoirs, il ne laisse pas d'être heureux de ce spectacle, parce que, s'en étant mis à part, il s'estime plus grand que toutes les nations puérilement inféodées à de si pauvres besoins et à une si vile reconnaissance envers Dieu : Dieu, qui est si peu de chose, qui n'a fait que le monde, en voulant bien accorder qu'il l'ait fait! Je ne combats point, Messieurs, cette incrédulité, je ne lui dis rien; mais j'en tire cette conclusion, c'est que toutes les fois que l'homme se pose avec

sa raison toute pure et personnelle devant Dieu, cette raison se retire de Dieu, ne peut plus communiquer avec Dieu. Je ne dis pas autre chose; j'accepte en ce moment l'incrédulité comme elle s'accepte elle-même; Dieu l'a mise dans ma main pour m'en servir en faveur de ma foi, pour être une preuve de l'origine surhumaine de la religion. Oui, mon fils de quinze ans, sois incrédule, l'humanité a besoin de ta révolte pour se confirmer dans son obéissance, et en attendant le jour où tu reconnaîtras ton erreur, elle te regardera, pour s'assurer que la raison est incapable de créer la religion.

Toutefois, Messieurs, l'incrédulité ne s'arrête pas longtemps à cet état d'acceptation où elle est dans une âme de quinze à vingt ans. Quand on vieillit, on découvre dans la vie des besoins plus profonds; les années, en se retirant, nous laissent voir en nous des rivages inconnus, et l'incrédulité, d'abord si joyeuse, commence à se résoudre en une sorte de tourment semblable à celui que cause l'absence du pays. On se retourne sur le lit du doute : c'est l'incrédulité à son second état, que j'appellerai l'incrédulité inacceptée. Que voulez-vous? On est né à une époque sceptique, on n'a autour de soi que des livres et des paroles qui traitent Dieu comme un petit garçon! Mais Dieu n'a pas besoin de l'homme, il grandit tout seul dans l'âme, par une végétation sourde et sublime qui n'est qu'à lui; ses racines en aspirent la plus pure substance, et un jour l'homme

inquiet se penche vers cet hôte douloureux, s'efforçant de renouer avec lui par sa raison des relations privées.

Ce phénomène, Messieurs, s'est fait voir, dès la fin du siècle dernier, dans de grandes proportions. Assurément, nul siècle n'avait joui d'une incrédulité plus parfaitement acceptée; cependant, voyez ce que c'est que l'homme! A peine la Révolution eut-elle fait de la société française un champ de bataille découvert, que ceux-là mêmes qui avaient tout détruit, les plus ardens d'entre eux, furent effrayés de l'absence de Dieu. Un homme, dont je tairai le nom, ramassa dans le sang un crayon, il le prit dans sa main déshonorée, et, montant sur une échelle pour s'élever jusqu'au fronton d'un temple, il y grava cette confession : *Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être-Suprême*. Dieu voulut que ce fût cette main froide et sanglante qui lui rendit, au moment le plus impie de toute l'histoire, un irrécusable témoignage. L'exemple donné, d'autres hommes s'efforcèrent de fonder un culte national. La théophilantropie naquit. Je vous demande pardon de prononcer ce nom barbare; Dieu condamne à des noms sauvages, comme à des œuvres vaines, les hommes qui rejettent la vérité. La théophilantropie essaya donc de fonder un culte rationnel, et lorsque Dieu eut présenté à la France le jeune consul qui devait la réorganiser, cette secte philosophique et religieuse vint, comme tout le monde, s'offrir à lui. Le jeune homme ne leur dit

que ce mot : « Messieurs, vous n'êtes que quatre cents, comment voulez-vous que je fasse une religion avec quatre cents hommes? » Ainsi, dans un moment aussi grave, la religion rationnelle n'avait pu réunir que quatre cents sectateurs, et il ne fallut qu'un mot pour la réduire à néant, et pour que jamais depuis on n'en entendit parler.

D'autres événemens suivirent : notre temps se pressa aux portes de l'aurore. Nous naquîmes, et, avec notre génération, une foule d'âmes qui ne voulaient pas non plus de l'incrédulité acceptée. Elles se réunirent pour reprendre l'œuvre d'une religion fondée sur la seule raison. Vous en avez vu l'essai ; on l'a tenté sous vos yeux une ou deux fois. Je dis une ou deux fois, je pourrais dire davantage sans craindre de me tromper ; mais il ne faut tenir compte que des expériences qui ont eu quelque étendue et quelque solennité. Vous avez donc vu des savans et des hommes d'esprit rassemblés dans cette capitale, planant sur elle, et appelant à eux, sans respect humain, les âmes jeunes et ardentes qui se débattaient contre l'incrédulité ; vous les avez vus sacrifier leur temps, leur fortune, leur avenir à la réalisation d'un culte digne, pensaient-ils, d'un siècle ému de Dieu, mais ne voulant le recevoir que des mains de la science et du génie. Eh bien! vous l'avez tous présent ; combien d'années a-t-il fallu pour que les édificateurs, désespérés de leur ouvrage, reprissent le niveau social, et allassent peupler toutes les admi-

nistrations civiles de leur apostolat fini et de leur paternité dissoute ?

Ces essais, aussi solennels qu'infructueux, n'ont pas encore persuadé notre âge de son impuissance à créer la religion, tant l'homme a besoin de Dieu, alors même que son orgueil en repousse la foi. Chaque jour, on nous annonce la religion future de l'humanité ; si on ne peut pas la faire, on la prophétise du moins. On transforme l'impuissance en espérance. Mais l'humanité n'a pas le temps d'attendre ; elle veut Dieu pour aujourd'hui et non pour demain. Elle a faim et soif de Dieu depuis six mille ans, et vous, venus si tard, quand vous vous mettez à l'œuvre pour subvenir à des besoins si profonds, à des aspirations que les siècles n'ont pas fatiguées, vous en êtes réduits encore à des prophéties ! Pour moi, tout ce qui ne donne pas à l'humanité son pain de chaque jour, je n'y crois pas. Je crois que Dieu a été père dès l'origine pour l'âme comme pour le corps ; je crois que les moissons sont toutes venues, que la pluie est toute tombée ; que, dans l'ordre de la vérité, comme dans l'ordre de la nature, l'homme n'est pas seulement affamé, mais qu'il est rassasié quand il le veut. Le pain est tout prêt. Dieu l'a pétri de ses mains ; ce qui manque, c'est la volonté de le prendre tel que Dieu l'a fait. On préfère le préparer selon son goût ; on demande à la raison ce qu'elle ne peut pas donner. La Pologne avait plus de sens quand elle fut partagée ; elle disait : « Dieu est trop haut et la

France trop loin. » C'est là, Messieurs, le mot final qui explique toute cette impuissance de l'homme à se mettre par lui-même dans un commerce positif avec Dieu : Dieu est trop haut et la raison trop loin.

Je terminerai par une considération sur le protestantisme, autre effort humain pour échapper à l'incrédulité en constituant un commerce rationnel de l'homme avec Dieu.

Assurément, rien n'était plus naturel et plus simple que l'idée de Luther. Luther se disait implicitement ou explicitement, car peu importe qu'un homme sache ou ne sache pas ce qu'il fait, Luther se disait : la raison toute seule ne peut pas communiquer avec Dieu, il lui faut un élément divin, transnaturel, étranger à sa propre conception, parce qu'avant toute chose, pour établir un rapport, il est nécessaire d'être deux. L'humanité doit donc présenter à Dieu son intelligence et son cœur, mais il est évident que si Dieu n'y a pas mis de son côté son intelligence et son cœur, la religion est de toutes les chimères la plus manifestement absurde. Qui dit rapport dit concours, qui dit concours dit rencontre réciproque ; la religion est la rencontre réciproque de l'homme et de Dieu, Dieu ayant nécessairement commencé le premier, parce qu'il est le plus ancien, le plus fort et le plus instruit. La religion doit donc renfermer quelque chose de l'homme, mais aussi quelque chose de Dieu. Or, s'il y a dans le monde quelque chose de Dieu, c'est évidemment

l'Evangile. L'Evangile est la parole la plus pure, la plus aimable, la plus efficace qui soit au monde ; Dieu est là ou bien il est absent de tout. Prenons donc l'Evangile pour la part de Dieu dans la religion ; l'homme, de son côté, y mettra son cœur et sa raison. Que faut-il de plus ? L'Evangile et la raison, l'Evangile parlant à la raison, la raison répondant à l'Evangile ; quelle plus simple, plus douce et plus magnifique correspondance ! Le rapport, la vie, la réalité, tout est fait. Nul intermédiaire entre Dieu et vous, plus de papauté ni de sacerdoce, aucune question entre l'Etat et l'Eglise, et cependant un ressort réel et saint, qui mène l'homme à Dieu et ramène Dieu à l'homme. Quel chef-d'œuvre, Messieurs, quelle plus merveilleuse solution du problème d'un culte rationnel ! un simple hyménée de l'Evangile et de la raison ! Aussi le succès fut-il grand ; toute l'Europe s'émut, et il ne faut pas expliquer par des causes secondaires ces larges mouvemens du monde, ils ont toujours pour levier quelque élément extraordinaire et fécond qui y fait son avénement. La combinaison de Luther, en satisfaisant la passion religieuse de l'homme, flattait sa raison, son orgueil et sa liberté : elle devait remuer l'univers.

Mais arrivons au bout. Le temps a passé sur cette riche conception ; elle a subi dans le mouvement général des choses et des esprits l'épreuve décisive qui manifeste où est la vie et où est la

mort. Qu'est-ce que le protestantisme aujourd'hui? N'a-t-il sombré à aucun des deux écueils préparés par Dieu à l'erreur religieuse? A-t-il évité à la fois la superstition et l'incrédulité? Je m'en remets de la réponse à quiconque connaît l'histoire dogmatique des trois derniers siècles et l'état présent des choses humaines. D'un côté, le protestantisme, en vertu de son principe même, parce qu'il a rejeté toute autorité entre l'homme et Dieu, a abouti à la dissolution doctrinale la plus épouvantable dont il y ait souvenir. Tout a été nié au nom du protestantisme, non seulement les dogmes et les sacremens chrétiens, la Trinité, l'Incarnation, la Divinité du Verbe, le péché originel, mais jusqu'aux vérités de l'ordre naturel qui regardent Dieu et nos immortelles destinées. Après avoir commencé par des confessions de foi contradictoires, on a fini par ne pouvoir plus même arborer pour symbole la contradiction, tant l'incrédulité a fait de progrès et rongé tout dogmatisme jusqu'aux os. Tous pourtant n'ont pas suivi cette pente; d'autres essayant de s'y retenir, mais manquant d'une autorité qui réglât leur foi, ont abouti par l'inspiration privée et populaire au mysticisme le plus extravagant et le plus superstitieux. Vous connaissez les scènes de l'Amérique, ces hommes et ces femmes réunis dans des assemblées apocalyptiques, prophétisant, parlant toutes les langues, montrant enfin au monde étonné le délire des âmes qui cherchent Dieu sans Dieu.

Je ne prétends pas, Messieurs, qu'en dehors de

ces deux classes il n'existe pas des protestans demeurés fidèles à beaucoup de vérités évangéliques, et également préservés de la superstition et de l'incrédulité. Cela doit être, et cela est. Mais il ne faut pas juger une doctrine par des résultats individuels, il faut la juger par ses effets généraux, par les grands courans de son influence et de son action. Il est des protestans qui suivent, sans le savoir, un tout autre principe que le principe dissolvant du protestantisme, qui acceptent par voie d'autorité une partie des vérités de la foi, qui, protégés par une nature heureuse et une ignorance plus heureuse encore, nourris de l'Evangile, accoutumés à de bonnes œuvres, se soutiennent à la surface de cet océan agité, et, grâce à leur bonne foi, pourront un jour présenter à Dieu une conscience demeurée pure et catholique romaine à leur insu. Ce sont là des exceptions auxquelles sont sujettes les plus misérables erreurs; comme Dieu fait descendre la rosée dans le calice empoisonné d'une fleur, il fait aussi descendre le bien et le vrai jusque dans la corruption de la vérité. Il y a chez les protestans des catholiques, comme il y a chez les catholiques des protestans, c'est-à-dire, de part et d'autre, des hommes qui suivent un principe contradictoire à celui de leur foi extérieure et avouée. Mais le protestantisme n'en reste pas moins la grande route de l'incrédulité et de la superstition, comme le catholicisme demeure la grande route d'une foi aussi raisonnable que profonde.

J'établirai dimanche prochain ce dernier point qui nous reste encore à constater. Je vous montrerai la doctrine catholique aussi forte contre la superstition que contre l'incrédulité, assurant notre esprit contre le doute, le délivrant du délire, appelant à elle les âmes de ces deux côtés de l'horizon, et dans cet équilibre serein et majestueux, supérieure à la raison qui ne l'a pas fondée et qui ne la peut pas détruire, lui rendant compte sans accepter son joug, l'éclairant et l'élevant sans en changer la nature, mère, sœur et fille de toute vérité, Dieu et homme tout ensemble, poussant enfin d'un pas égal les générations à leur avenir humain et à leur avenir éternel.

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE.

DE LA RELIGION PRODUITE DANS L'AME PAR LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

Monseigneur,

Messieurs,

J'avais, en dernier lieu, à établir trois choses : premièrement, que la religion est une passion et une vertu de l'humanité ; deuxièmement, que, en dehors de la doctrine catholique, nulle autre doctrine n'a produit cette vertu de la religion ; et tel a été l'objet des deux Conférences qui ont précédé celle-ci. Il me reste à établir un troisième point, savoir, que la doc-

trine catholique produit ce commerce positif et efficace avec Dieu que nous appelons du nom de religion, et à montrer par conséquent que cette doctrine évite les deux écueils où échouent toutes les autres, la superstition et l'incrédulité. Or, j'atteindrai ce terme de ma pensée en vous prouvant que la doctrine catholique jouit d'une efficacité surhumaine de mœurs et d'une efficacité surhumaine de raison, qui est le fruit du commerce qu'elle établit entre l'homme et Dieu.

Je ne commence pas, Messieurs, sans éprouver au-dedans de moi une certaine tristesse. Car c'est la dernière fois de cette année que nous sommes réunis, et votre attention, votre zèle, l'unanimité de votre assentiment m'ont trop consolé, pour ne pas voir avec regret l'heure qui nous séparera. Mais, grâces à Dieu, le temps passe vite, et, en nous emportant vers l'éternité, il nous ramène dès ici-bas les uns aux autres. Je vous donne donc, comme pour demain, un rendez-vous nouveau au pied de cette chaire que vous avez tant de fois, depuis dix ans, honorée de votre assiduité.

Que la doctrine catholique jouisse d'une efficacité surhumaine de mœurs, en vertu même du commerce qu'elle entretient de l'homme à Dieu, la démonstration m'en est facile, après tout ce que j'ai dit. Car, n'ai-je pas prouvé que l'humilité, la chasteté, la charité de l'apostolat et celle de la fraternité sont dans l'âme des effets exclusifs de la doctrine catholique ? Or, en vertu de quoi la doctrine catholique opère-t-elle

cette transformation surhumaine de l'âme? Est-ce directement? Est-ce simplement parce qu'elle nous a dit : Soyez humbles, soyez chastes, soyez apôtres, soyez frères? Eh! Messieurs, mais tout le monde nous le dit plus ou moins vivement. Il n'est pas d'homme enivré d'orgueil qui n'ait appelé l'humilité des autres ; pas d'homme abruti dans la volupté qui n'ait appelé la pureté de ses victimes; pas d'homme qui n'ait appelé l'apostolat pour propager ses pensées, et la fraternité pour fonder son empire. Mais l'oreille de l'homme demeure fermée à ces invitations de l'égoïsme ou à ces rêves de la raison ; elle les écoute sans entendre, elle les entend sans obéir. La doctrine catholique n'eût pas fait davantage, si elle n'eût parlé à l'homme que de l'homme, si elle ne lui eût proposé pour mobile que son intérêt, son devoir même et sa dignité. Pour le rendre humble, chaste, apôtre, frère, elle a pris son point d'appui en dehors de lui-même : elle l'a pris en Dieu. C'est au nom de Dieu, par la force des rapports qu'elle a créés entre lui et nous, par l'efficacité de ses dogmes, de son culte et de ses sacremens, qu'elle change en nous ce cadavre rebelle à la vertu, qu'elle le ranime, le ressuscite, le purifie, le transforme, le revêt de la gloire du Thabor, et que, l'ayant ainsi armé de pied en cap, elle le jette comme un homme nouveau dans la mêlée du monde, faible encore par sa nature, mais fortifié par Dieu, vers qui monte son incessante aspiration. C'est ainsi, Messieurs, que s'accomplit dans la doctrine catholique

le miracle de notre transfiguration ; l'humilité, la chasteté, la charité et toutes les élévations intérieures qui résultent de celles-là, ne sont que l'effet d'une vertu plus haute donnant le branle à tout le reste. Sans la religion, sans le commerce de l'âme avec Dieu, tout l'édifice chrétien périt, et par conséquent ce commerce, qui est la clé de voûte, est surhumainement efficace, puisqu'il porte l'homme plus haut que l'humanité.

Dès à présent, Messieurs, je pourrais regarder ma thèse comme achevée, et conclure fermement que la doctrine catholique jouit d'une efficacité surhumaine de mœurs, qui est le fruit du commerce qu'elle établit entre nous et Dieu. Mais l'humilité, la chasteté, la charité de l'apostolat et de la fraternité, l'obéissance, la pénitence, la pauvreté volontaire, toutes ces vertus dont j'ai parlé ne sont que des rameaux d'un fleuve unique. En vous conduisant le long de leur cours, j'ai agi comme ces navigateurs qui explorent un pays inconnu et en remontent les rivières, jusqu'à ce que, satisfaits de ces travaux et de ces découvertes de détail, ils descendent enfin la voie large et grande qui conduit à l'Océan.

Il est donc un fleuve où aboutissent toutes ces vertus éparses que j'ai nommées, et ce fleuve c'est la sainteté. Je ne veux pas dire la sainteté commune, qui consiste dans l'observance des commandemens divins, et dans cette conformité de notre vie à l'Evangile qui suffit pour être sauvé. Je parle de la

grande sainteté, de celle qui est reconnue et vénérée dès ici-bas, qui a des autels, et dont la magnifique histoire est contenue dans ce livre mystérieux que nous appelons la *Vie des Saints*. La vie des saints ! Avez-vous jamais songé, Messieurs, à ce phénomène de la vie des saints ? Nous avons bien entendu parler des héros et des sages de l'antiquité ; nous lisons dans Plutarque la vie des hommes illustres ; nous voyons autour de nous des gens de bien ; mais les saints, où découvrons-nous rien qui leur ressemble ? Où sont les saints du brahmisme, du polythéisme, de l'islamisme, du protestantisme, du rationalisme ? J'en cherche vainement dans ces doctrines le nom, l'apparence ou la contrefaçon. Depuis trois siècles que le protestantisme s'efforce de détruire la véritable Eglise et d'en usurper le caractère, il a compté parmi les siens d'honnêtes gens et même des gens pieux, mais il n'a pas encore osé écrire ses légendes de saints. Pour le rationalisme, il ne faut pas lui en parler ; il se contente d'avoir des gens d'esprit, et n'aspire pas à ce qu'on dise jamais, par exemple, saint Helvétius ou saint Diderot.

Qu'est-ce donc que les saints, ce nouveau privilége à nous ? Qu'est-ce que la sainteté ? La sainteté, Messieurs, n'est pas uniquement, comme je semblais l'insinuer tout à l'heure, le confluent de toutes les vertus chrétiennes dans une même âme ; ce n'est là que la sainteté commune, celle qui est nécessaire à tout chrétien pour être sauvé, et dont je n'entends point

parler ici. Il n'est point de chrétien, lorsqu'il est à l'état d'union avec Dieu, en qui ne se rencontrent, à un degré plus ou moins parfait, l'humilité, la chasteté et la charité; nous les appelons alors des hommes pieux; nous pourrions même, à largement parler, les appeler des saints; mais enfin, ce n'est pas ce que nous entendons par cette grande expression : *les saints !* Qu'est-ce donc que les saints? Qu'est-ce que la sainteté ainsi entendue?

La sainteté, c'est l'amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'à une sublime extravagance. Et vous concevez très-bien, Messieurs, que, si réellement il y a communion de l'infini avec le fini, si le cœur de Dieu se fait une habitation et une vie dans le cœur de l'homme, il est impossible qu'au moins dans certaines âmes plus ardentes, la présence d'un élément aussi prodigieux ne déborde pas, et ne produise pas des effets extraordinaires, que l'infirmité de notre nature et de notre langage nous contraindra d'appeler extravagans. Car, que veut dire ce mot? Il veut dire *ce qui va en dehors,* ce qui est excentrique, pour user d'une expression moderne, sauf que le mot extravagant est un mot bien fait, tandis que le mot excentrique est un mot mal fait. L'un peint l'action que l'autre définit géométriquement; or, un mot doit être peintre et non géomètre. C'est pourquoi je préfère me servir du premier, et en cela je reste encore bien au-dessous de l'énergie de saint Paul, qui a dit, sans précautions oratoires, *que le monde n'ayant pas*

voulu connaître Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu de le sauver par la folie de la prédication. Je n'oserais pas dire que la sainteté est une folie, même après saint Paul, parce que je craindrais que vous ne m'imputassiez d'aller trop loin, et je suis bien aise de vous montrer aujourd'hui que je sais unir la prudence du serpent à la simplicité de la colombe, quoiqu'à ne vous rien déguiser, je suis tout-à-fait du sentiment de saint François de Sales, lorsqu'il disait : « Ma chère Philothée, je donnerais vingt serpens pour une colombe. »

Il y a donc dans la sainteté un phénomène d'extravagance, un amour de Dieu et des hommes qui blesse le sens humain. Mais ce ne peut être là, Messieurs, le caractère unique de la sainteté; l'extravagance toute seule ne serait que de la bizarrerie, et la bizarrerie ne prouve rien en faveur de l'homme qui la met dans ses actes, si ce n'est peut-être beaucoup de vanité et un peu de mauvaise éducation. L'extravagance doit donc être corrigée dans la sainteté par un autre élément, et elle l'est, en effet, par le sublime, c'est-à-dire, par la beauté morale à son plus haut degré, par cette beauté qui cause le ravissement du sens humain, en sorte qu'il y a tout ensemble dans la sainteté quelque chose qui blesse le sens humain et quelque chose qui le ravit, quelque chose qui produit la stupeur et quelque chose qui produit l'admiration. Et ces deux choses n'y sont pas séparées, comme deux fleuves qui coulent l'un à côté de l'autre;

mais l'extravagant et le sublime, ce qui blesse le sens humain et ce qui le ravit, mêlés et fondus l'un avec l'autre, ne font de la sainteté qu'un seul tissu où il est impossible à l'esprit d'analyse le plus vif, au moment où il voit le saint agir, de démêler ce qui est extravagant de ce qui est sublime, ce qui est sublime de ce qui est extravagant, ce qui terrasse l'homme de ce qui l'enlève jusqu'à Dieu. Voilà la sainteté.

Je vous citerai un exemple, afin que vous me compreniez mieux.

Sainte Elisabeth de Hongrie, ayant abandonné le palais de ses pères et le palais de son époux, s'était confinée dans un hôpital pour y servir de ses mains les pauvres de Dieu. Un lépreux s'y présenta. Sainte Elisabeth le reçut et se mit à laver elle-même ses effroyables plaies. Quand elle eut fini, elle prit le vase où elle avait exprimé ce que la parole humaine ne peut pas même peindre, et elle l'avala d'un trait. Voilà, Messieurs, qui est parfaitement extravagant. Mais remarquez d'abord une chose que vous ne pouvez pas mépriser : la force. La force, Messieurs, c'est la vertu qui fait les héros, c'est la racine la plus vigoureuse du sublime en même temps que la plus rare. Rien ne manque autant à l'homme que la force, et rien n'attire davantage son respect. Vous n'êtes pas des êtres méchans, mais vous êtes des êtres faibles, et c'est pourquoi l'exemple de la force est le plus salutaire qu'on puisse vous donner, comme aussi l'un de ceux qui attirent le plus votre admiration.

Sainte Elisabeth, en avalant l'eau du lépreux, avait donc fait un grand acte, parce qu'elle avait fait un acte fort. Mais il y avait là mieux que la force, il y avait la charité. Dans la sainteté, l'amour de Dieu étant inséparable de celui des hommes, puisqu'elle n'est autre chose que l'excès de ce double amour, il s'ensuit que, dans tout acte des saints, là où se trouve le sacrifice pour Dieu, ce sacrifice rejaillit inévitablement sur l'homme. Et quel était le bénéfice de l'homme dans l'action de sainte Elisabeth ? Quel était-il ? Me le demandez-vous bien ? Sainte Elisabeth faisait à cet abandonné, à cet objet d'unanime répulsion, même au milieu des siècles de foi, elle lui faisait une inexprimable révélation de sa grandeur, elle lui disait : « Cher petit frère du bon Dieu, si, après avoir lavé tes plaies, je te prenais dans mes bras pour te montrer que tu es bien mon frère royal en Jésus-Christ, ce serait déjà un signe d'amour et de fraternité, mais un signe ordinaire dont je te restituerais seulement le bénéfice, à toi qui depuis ton enfance en as été privé, à toi qui sur ta poitrine n'a jamais senti la poitrine d'une âme vivante ; mais, cher petit frère, je veux faire pour toi ce que l'on n'a fait pour aucun roi du monde, pour aucun homme aimé et adoré. Ce qui est sorti de toi, ce qui n'est plus toi, ce qui n'a été à toi que pour être transformé en une vile pourriture par son contact avec ta misère, je le boirai, comme je bois le sang du Seigneur dans le saint calice de nos autels. » Voilà le sublime ,

Messieurs, et malheur à qui ne l'entend pas ! Grâce à sainte Elisabeth, pendant toute l'éternité, il sera connu qu'un lépreux a obtenu d'une fille des rois plus d'amour que la beauté n'en a jamais conquis sur la terre.

Après cela, qu'un homme d'esprit traite d'extravagante cette action, nous le lui concédons, nous l'avons dit nous - même , nous sommes persuadé qu'il est beaucoup plus naturel de boire avec ses amis du vin de Château-Margaux. Mais cet homme d'esprit mourra probablement un jour ; ses écrits, peut-être, ne lui survivront guère ; on oubliera ses joies et ses douleurs : et quand sainte Elisabeth sera morte, les rois avec les pauvres se disputeront ses vêtemens et sa mémoire ; on mettra un peu de sa chair au-dessus de tous les trésors ; on enchâssera ses restes dans l'or et les pierreries ; on convoquera les artistes les plus fameux du monde pour lui faire une habitation de la mort digne de sa vie ; et, de siècle en siècle, des princes, des savans, des poètes, des mendians, des lépreux, des pèlerins de tout rang se presseront à son tombeau et y laisseront, par le fragile attouchement de leurs lèvres, d'éternels stygmates d'amour. Ils lui parleront comme à un être vivant, ils lui diront : « Chère petite sœur du bon Dieu, tu avais des palais, tu les a quittés pour nous ; tu avais des enfans , tu nous a pris pour les tiens ; tu étais grande dame, tu t'es faite notre servante ; tu as aimé les pauvres,

les petits, les misérables, tu as mis ta joie dans le cœur de ceux qui n'en avaient pas : et maintenant nous te rendons la gloire que tu nous a donnée, nous te restituons l'amour que tu avais perdu pour nous. O chère petite sœur! prie pour ceux de tes amis qui n'étaient pas nés quand tu étais au monde, et qui te sont venus depuis! »

Ainsi en est-il de toutes les extravagances des saints. Toutes profitent à l'humanité, au moins par l'exemple. Si le saint jeûne, l'humanité jeûne aussi ; s'il se condamne à d'absurdes abstinences, une partie de l'humanité est aussi affamée jusqu'à l'absurde; s'il torture son corps par des inventions bizarres, il y a aussi dans vos prisons, il y a dans vos bagnes, il y a dans vos colonies, des corps humains torturés par de cruelles inventions. Si le saint, en un mot, s'impose volontairement la souffrance, hélas! qui est-ce qui ne souffre pas sur la terre, et qui n'a besoin d'apprendre que Dieu a caché dans la souffrance même un baume réparateur et mystérieux ? Est-ce un si vain service rendu au genre humain que de lui révéler toutes ses ressources contre le malheur, que de lui prouver, dans d'étranges actions, si l'on veut, que quelque sort qui lui est fait, quelque déshonneur qu'on lui crée, quelques cachots qu'on lui creuse, il n'est aucun supplice, aucune honte, aucune abjection qui ne puissent être transfigurés par l'idée de Dieu, et devenir un trône où tout homme s'en ira vénérer et prier.

Cette vie des saints, Messieurs, ce n'est pas un phénomène rare, réservé à un temps ou à un pays; c'est un phénomène général et constant. Partout où la doctrine catholique prend racine, là même où elle n'est déposée que comme une graine entre des rochers, la sainteté y prend naissance et s'y manifeste en quelques âmes par des fruits qui défient l'estime et le mépris de la raison. Cette extravagance sublime date d'une folie plus haut encore et plus inénarrable, de la folie d'un Dieu mourant sur une croix, la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains percés, le corps tout meurtri. Depuis ce jour-là, cette contagion n'a cessé de choisir des victimes dans l'univers, mais, par une préférence singulière et jalouse, elle ne les choisit qu'au sein de l'Eglise catholique, apostolique, romaine. A nous seuls est resté l'héritage de la croix, la tradition vivante du martyre volontaire, la dignité de l'extravagance et la gloire du sublime. Et encore que nous ne buvions pas tous à longs traits de ce vin généreux, tous nous y trempons nos lèvres, et en rapportons dans la vie quelque chose du divin empoisonnement. Nul ne s'y trompe, tout le monde nous reconnaît à cette marque, la croix n'a jamais subi d'imitation ni de contrefaçon.

Eh! Messieurs, le monde ne s'en tait pas, il n'essaie pas de nous ravir ce privilège; il essaie seulement d'en faire contre nous une raison et un instrument d'oppression. Que dit-il aujourd'hui quand, pour toutes nos œuvres, nous réclamons le droit commun?

Quelles armes nous oppose-t-il? Il ne nous conteste pas le droit, il ne nie pas que la liberté soit écrite dans la nature et dans la Constitution du pays. Mais il nous dit : Nous ne pouvons pas lutter avec vous de vertus et de dévouement; vous avez dans votre essence d'incroyables ressources dont nous ne possédons pas le secret, et par conséquent l'égalité n'existant pas entre vous et nous, la liberté doit vous être refusée comme une compensation en notre faveur. Il faut vous enchaîner pour établir l'équilibre des forces humaines, et encore, vos mains liées au mur, nous ne sommes pas certains qu'elles ne seront pas plus longues que les nôtres. Tel est, Messieurs, vous le savez, le langage présent du monde, et à quel autre est-il adressé qu'à nous? Quel autre peut s'enorgueillir d'une servitude qui a pour justification la grandeur même de la vertu? Le monde a raison : nous sommes les fils uniques du Christ. Comme on lui cloua les mains et les pieds pour l'empêcher de sauver le monde, il est juste qu'on attache à la croix sa véritable postérité. Et encore nous ne voyons pas la fin. Quoi qu'il arrive de ce temps passager où nous vivons, ne croyez pas que la persécution de l'incrédulité contre la foi s'arrête à ce qui s'est vu et à ce qui s'est fait jusqu'ici. Comme il est dans la nature des choses et dans le mouvement général du monde que tous les principes qui y sont contenus se développent désormais à pleines voiles, de jour en jour l'inégalité de mœurs entre l'Eglise et ce qui n'est pas elle se

manifestera davantage, et la suprématie surhumaine de l'Eglise devenant de plus en plus intolérable, lui attirera de ses ennemis une plus parfaite et plus glorieuse persécution. L'Ecriture nous l'a prédit, et une seule ligne de l'Ecriture ne passera pas. On ne se contentera pas un jour de nous nier un droit, on nous les niera tous; le monde, fatigué de nous obéir malgré lui et de nous respecter malgré lui, tentera un dernier effort pour secouer de sa peau la lèpre de la divinité. Mais alors comme aujourd'hui, la vertu de Dieu nous assistera; liés, impuissans, immobiles, cette vertu sortira de nous comme elle sortait de la robe du Christ, sans que nous parlions, sans que nous bougions, par l'effet même de notre servitude, semblable au parfum qu'on a voulu renfermer, et qui, condensé par l'obstacle, s'échappe par tous les pores plus suave et plus violent; semblable encore à une source qu'on a scellée, et dont les eaux jaillissent jusqu'au ciel. Ainsi, quand le monde entier se sera coalisé pour mettre le sceau à la fontaine divine de la sainteté, comme il l'avait autrefois mis au tombeau du Sauveur, le troisième jour, l'eau se fera un nouveau passage, et les races humaines détrompées viendront s'abreuver dans son cours plus long, plus large et plus inextinguible.

De même, Messieurs, que le cœur de Dieu s'épanouissant dans le cœur de l'homme, y produit la sainteté, mélange d'extravagance et de sublime, de même, quand l'intelligence de Dieu tombe dans l'in-

telligence de l'homme, elle doit nécessairement y jeter quelque chose qui ne peut être ni créé, ni démontré par la raison. Or, ce qui ne peut être ni créé ni démontré par la raison, a évidemment un caractère d'extravagance, caractère qu'on ne saurait contester à la doctrine catholique. Que nous enseigne-t-elle, en effet? Un Dieu en trois personnes, un Dieu qui a fait le monde de rien, un homme qui a perdu toute sa race par une faute personnelle, un Dieu qui s'est fait homme, qui a été crucifié pour expier des crimes dont il n'avait pas la responsabilité, un Dieu présent sous les apparences du pain et du vin. Quels dogmes, Messieurs, et c'est là pourtant toute l'architecture de la doctrine catholique! Il est trop évident que la raison n'a créé aucun de ces dogmes, et ne saurait par ses propres forces en démontrer aucun. Et cela doit être, car si la doctrine catholique était une œuvre de la raison, elle ne serait pas une œuvre surhumaine; si elle était une philosophie, elle ne serait pas une religion. Au lieu de dogmes, vous auriez des théorèmes de mathématiques, et au lieu d'être ici, vous seriez chez vous, parce que vous ne trouveriez rien ici qui ne fût chez vous. Vous êtes ici parce que votre raison n'a pas fait les dogmes, parce qu'elle ne peut ni les faire ni les démontrer, parce qu'ils sont supérieurs à toute raison; vous êtes ici précisément parce que j'ai à vous dire des choses extravagantes.

Nos adversaires pensent nous effrayer beaucoup par ce seul mot : Mais ce que vous avancez-là est ex-

travagant ! Je le crois bien, et qu'aurais-je à vous dire si je n'avais à vous dire rien d'extravagant ? A quoi bon cet appareil religieux, si je n'avais à vous apprendre que ce que l'homme, en secouant ses tisons au coin de son feu, peut savoir par lui-même? Qu'est-ce que la religion, qu'est-ce que le commerce avec Dieu, s'il laissait notre esprit juste au point où il était auparavant ? Dieu se serait mis en rapport avec nous, et nous avec lui, pour avoir la satisfaction réciproque, l'un de ne rien donner, l'autre de ne rien recevoir. Vous voyez, Messieurs, que la supposition n'a pas de sens, et qu'il faut en revenir à ce mot fameux d'un docteur : *Credo quia absurdum.* — *Je le crois, parce que cela est absurde.* L'expression est trop forte, mais il est facile d'en réduire l'exagération, et de comprendre qu'en effet, s'il n'y avait rien d'extravagant dans la doctrine, on ne croirait pas, on verrait tout simplement. Il faut, pour croire, quelque chose qui surpasse la raison, et ce qui surpassera la raison a évidemment pour elle un caractère d'extravagance. C'est pourquoi saint Paul disait : *Si quelqu'un de vous paraît sage à ce siècle, qu'il se fasse fou pour se faire sage*[1].

Eh bien ! me direz-vous ? voilà un beau mérite ; c'est justement le mérite de la superstition que vous combattiez naguères en la notant de déraison. Je vais, Messieurs, vous dire la différence.

[1] Ire Épître aux Corinthiens, chap. 3, vers. 18.

Premièrement, nous croyons nos dogmes. Tandis que vous, savans et philosophes, vous ne croyez pas aux propres inventions de votre esprit, et que le doute les mine sans cesse par une sourde infiltration, nous, prêtres de Jésus-Christ, fidèles de l'Eglise catholique, nous croyons sincèrement ces dogmes que notre raison n'a pas faits et qu'elle ne se démontre pas. Nous les croyons depuis dix-huit siècles passés, jusqu'à donner notre sang pour eux. C'est assurément là une grande merveille : le doute de la raison à l'égard de ses propres œuvres, la foi de la raison envers des œuvres qui ne sont pas les siennes! Mais il y a plus, non-seulement nous croyons nos dogmes, mais nous vous les proposons et nous vous les faisons croire, à vous, hommes de raison, hommes d'orgueil, hommes indignés de notre extravagance. Un jour ou l'autre, vous y venez ; un jour ou l'autre, vous nous apportez à genoux l'adoration volontaire de ce que vous aviez haï et méprisé. Nul ne vous contraint. Et ce phénomène inimaginable de la conversion de la raison à l'extravagance, il ne se passe pas obscurément dans quelques âmes perdues, il se passe chaque jour, à la face du soleil, dans une multitude d'esprits. Il n'est pas une heure de l'Eglise où elle ne reçoive des embrassemens longtemps rebelles, où elle n'enfante à la foi et à l'amour ses propres ennemis, mère heureuse qui est reconnue de ceux qu'elle n'a point allaités, qui est serrée dans les bras de ceux qui la meurtrissaient. On lui naît

par le blasphème comme on lui naît par la bénédiction. On lui naît dans la force de l'âge mûr, comme un effet des longues veilles de l'intelligence, des expériences de l'homme d'État, des illuminations de l'homme de génie. On lui naît, comme un vaisseau entre dans le port après les tempêtes d'une longue navigation. On lui donne la dernière vue de l'esprit, le dernier mouvement du cœur, la ferme et inébranlable palpitation de l'âme qui a trouvé et qui se repose. Tel est son sort depuis saint Paul jusqu'à Bossuet.

Qu'en dites-vous, Messieurs? n'est-ce pas là une efficacité surhumaine? Car, enfin, qui peut vous faire croire? Quelles armes ou quel art possède la doctrine catholique pour s'emparer de vous, qui ne voulez pas d'elle, pour vous persuader des dogmes inaccessibles à la raison? Quel maléfice a-t-elle jeté sur vous? Qui a mis dans sa main le ressort invisible dont elle dispose et par où elle vous pousse, comme l'effort suprême de votre destinée, à adorer l'extravagance?

Il est vrai que sa prétention n'est pas seulement de vous faire croire ses dogmes, mais aussi d'en rendre compte à votre raison, tout supérieurs qu'ils lui soient. Car, de même que, dans l'ordre des mœurs, l'extravagance doit être unie au sublime, il est nécessaire que, dans l'ordre de la vérité, l'extravagance ne soit pas séparée de la plus haute lumière. C'est pourquoi la doctrine catholique, qui n'a pas créé ses dogmes et qui ne les démontre pas, les présente pourtant à la raison, une fois acceptés d'elle, comme

la science suprême de la nature et de l'humanité, comme le nœud de tous les mystères, la clé de toute explication, le lien de toute coordination de la pensée, le chef-d'œuvre de l'entendement, en dehors de quoi *la lumière même luit dans les ténèbres*, selon l'expression de l'apôtre saint Jean. Comme l'astre du jour illumine tout sans être illuminé par rien, ainsi la doctrine catholique, flambeau premier du monde, répand sur quiconque ne ferme pas les yeux une irradiation souveraine qui le ravit, et lui découvre, avec l'horizon de l'éternité, l'horizon non moins mystérieux du temps. De là une sorte d'hommes aussi nouveaux que les saints, mêlant ensemble la plus profonde philosophie à la plus ardente foi, tels que saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure, et tous leurs pareils, hommes hardis comme le philosophe et simples comme l'enfant, ne reculant devant aucune question, n'ayant peur d'aucun doute, entendant tout et répondant à tout, bâtissant par l'affirmation le grand édifice de la vérité, le défendant par une polémique quotidienne contre tout venant et tout assaillant. La doctrine catholique est la seule qui ait produit cette race d'hommes ; avant elle et en dehors d'elle, il n'y a pas plus de théologiens qu'il n'y a de saints. Les théologiens sont dans l'ordre de la vérité ce que les saints sont dans l'ordre des mœurs ; ils sont destinés à établir la suprématie de raison qui est dans la doctrine catholique, comme les saints sont destinés à en manifester la suprématie morale. A me-

sure que le monde enfante d'illustres lettrés pour combattre la doctrine de Dieu, l'Église enfante d'illustres théologiens pour les tenir en échec, pour opposer génie à génie, science à science, raison à raison, et assurer à tout le moins à nos dogmes l'honneur d'un combat qui ne finit jamais.

Ainsi passons-nous, de siècles en siècles, à travers les nations les plus civilisées, affirmant et discutant, affirmant nos dogmes comme venant de Dieu, les discutant comme s'ils n'en venaient pas, enlevant la raison plus haut qu'elle-même, nous rabaissant jusqu'à elle pour lui faire plaisir, également forts par l'extravagance et par le raisonnement, rebutés pour l'une, craints pour l'autre, respectés pour tous deux. Si l'erreur nous serre de trop près, si quelquefois, dans la suite des âges, une vacillation se fait sentir dans le trop plein de notre vie, nous assemblons un Concile, autre phénomène encore qui n'est qu'à nous, dont nulle doctrine ne supporterait l'essai. Pendant que vous disputez, nous délibérons. Nos vieillards, chefs et juges de la doctrine, s'asseoient en cercle sur des fauteuils, ploient le genou devant Dieu, invoquent l'Esprit-Saint, écoutent une discussion solennelle en présence de l'univers, qui les regarde, et se levant une dernière fois, sûrs d'eux-mêmes et de Dieu, magistrats de la vérité, ils prononcent l'arrêt qui unit tous les esprits, et posent une pierre contre laquelle nul ne se heurtera plus sans s'y briser la tête.

Je me résume, Messieurs. J'avais à montrer que la

doctrine catholique, dans le commerce qu'elle établit, entre l'homme et Dieu, évite à la fois l'écueil de la superstition et celui de l'incrédulité. Je l'ai fait. Car la superstition est un commerce inefficace de l'homme avec Dieu, inefficace quant aux mœurs et quant à la raison ; or, j'ai prouvé que la doctrine catholique jouissait d'une efficacité surhumaine de mœurs et d'une efficacité surhumaine de raison, démonstration d'où résulte aussi sa puissance contre l'incrédulité, puisqu'elle fait croire aux nations les plus civilisées des dogmes qui surpassent l'esprit humain, et cela tout en leur permettant une discussion dont elle se charge la première.

Reste à tirer les conséquences générales de ces longues prémisses. Les voici :

La religion est une passion de l'humanité ; donc elle est vraie. Elle est vraie, parce qu'il n'y a rien de naturel à l'humanité qui ne soit vrai. Sans doute, l'homme et l'humanité même sont sujets à exagérer leurs passions, à les vicier par l'excès ; mais une passion n'étant qu'un mouvement de la nature vers un objet, elle serait impossible si l'objet n'existait pas, et impossible encore si l'objet n'était à notre portée ; par cela seul qu'elle est, l'objet en est certain, et notre relation avec lui est certaine aussi. Il ne faut plus que s'assurer si cette relation n'est pas viciée. Or, dans la passion religieuse, comme dans toute autre, l'homme a introduit l'excès, le faux, le puéril, le honteux : comment discerner donc la vraie reli-

gion? Evidemment à ses fruits, à son efficacité. La religion, qui est le commerce de l'homme avec Dieu, ne saurait, si ce commerce est réel, ne rien produire de grand et de singulier dans le genre humain. Or, la religion catholique seule est douée d'une efficacité surhumaine de mœurs et de raison; seule elle élève l'homme à tout ce qu'il peut être et à quelque chose de plus; toutes les autres religions tombent dans la superstition ou se décomposent dans l'incrédulité : donc la religion catholique est la seule véritable. Cette déduction est simple et à la portée de tous les esprits, comme le sont aussi les faits qui lui servent de base et de corps. Il suffit de deux demandes et de deux réponses. La religion est-elle un besoin, une passion de l'humanité? Oui : donc elle est vraie. La religion catholique seule est-elle douée d'une efficacité digne de Dieu et digne de l'homme? Oui : donc elle est la seule vraie. Les autres n'en sont qu'une dégénération due à la liberté de l'homme, qui n'a pu renoncer à tout commerce avec Dieu, et qui n'a pu se tenir à la hauteur de ce commerce.

Vous en êtes témoins, Messieurs, à chaque pas que nous faisons dans l'étude de la doctrine catholique, nous sommes toujours forcés de conclure qu'elle possède des caractères qui lui sont propres et que nulle autre n'a su se donner. Chacune de nos Conférences, depuis déjà bien des années, vous en apporte une nouvelle preuve. Là, dis-je chaque fois, là est un signe qui n'est qu'à nous. D'où vient cela, Mes-

sieurs? Pourquoi une seule doctrine réunit-elle sur sa tête une auréole si riche, si variée, à laquelle aucune autre n'a le talent de dérober un seul de ses rayons? C'est, Messieurs, que la vérité est tout, et que l'erreur n'est rien. La vérité est un puits profond : plus on y creuse, plus l'eau jaillit; tandis que l'erreur n'est qu'une citerne perdue, comme l'a dit l'Ecriture, *cisternæ dissipatæ*. Creusez un peu, vous ne trouverez plus d'eau, et l'eau même qui est à la surface est une eau corrompue. Mais la religion véritable, la religion que Dieu a faite, il l'a assise profondément au centre de l'humanité, comme les roches primitives de granit qui supportent le monde; il y a caché un feu divin et une eau divine, un feu auquel il a dit de brûler sans se consumer, une eau à laquelle il a dit de couler sans jamais tarir. A mesure que nous creusons dans ces abîmes de sagesse et d'amour, nous découvrons des filons nouveaux, des fleuves inconnus, des réservoirs sans limites, jusqu'à ce que perçant au centre, ayant donné le dernier coup, l'eau jaillisse jusqu'au ciel, et rassasiant notre soif sans l'éteindre, nous emporte vers ce Dieu qui a béni notre âme et qui l'attend.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS.

ANNÉE 1845.

DES EFFETS DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE
SUR LA SOCIÉTÉ.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS.

ANNÉE 1845.

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE.

DE LA SOCIÉTÉ INTELLECTUELLE PUBLIQUE FONDÉE PAR LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

MESSEIGNEURS [1],

MESSIEURS,

Jusqu'ici nous avons considéré les effets de la doctrine catholique sur l'esprit et sur l'âme de l'homme; sur son esprit, par une certitude et une connaissance supérieures à la certitude et à la connaissance purement humaines; sur son âme, par des vertus qui ne

[1] Messeigneurs l'Archevêque de Chalcédoine et les Evêques de La Rochelle et de Montpellier.

sortent point de sa nature, et qu'à cause de cela, nous avons appelées des vertus réservées.

Mais si grands que soient ces deux théâtres, où se produit l'action de la doctrine catholique, ce n'est pas pourtant la scène dernière où elle manifeste sa prépondérance. Il est un autre terrain plus vaste, plus profond, plus éclatant, plus solennel, plus incontestable, où tout aboutit, et qui décide de tout; c'est la société. Car l'homme n'est pas un être solitaire, il n'est pas semé au hasard pour vivre et mourir à l'ombre ignorée d'un rocher ou d'une forêt; il naît au milieu de la société, qui le reçoit, qui le nourrit, qui l'élève, qui lui communique ses idées, ses passions, ses vices, ses vertus, et à laquelle il laisse, avec ses cendres et sa mémoire, l'influence de sa vie. D'où il suit qu'avoir considéré l'homme au foyer secret de son intelligence et de son cœur, ce n'est pas encore le connaître tout entier, ni surtout connaître la doctrine qui a été le principe de son activité. Il faut, pour achever l'épreuve, passer du dedans au dehors, de l'être solitaire à l'être social. La société est le confluent de toutes les pensées et de tous les mouvemens de l'homme, la manifestation publique de ce qu'il vaut et de ce que valent les enseignemens où il a puisé son développement intérieur. C'est pourquoi, Messieurs, il nous faut voir ce que la doctrine catholique a produit par rapport à l'ordre social. Et je dis que, là comme ailleurs, elle a fait des choses qu'aucune autre doctrine n'a faites, je dis que, non-seulement elle a modifié, transformé les

sociétés naturelles, telles que la société domestique et la société politique, mais que, de plus, elle a créé une société qui est son œuvre propre, inimitable, inimitée, qui subsiste envers et contre tous, et que j'appellerai, pour cette raison, une société réservée. Ce sera l'objet de nos nouveaux entretiens. Vous verrez tout d'abord quelle est cette société réservée à l'action de la doctrine catholique; vous verrez ensuite l'influence que cette société réservée, se mêlant aux sociétés naturelles, a exercée sur leur constitution et leur sort, et comment, enfin, elle a transfiguré tous les élémens de la sociabilité humaine.

Je ne vous exhorte pas, Messieurs, à m'accorder votre attention; vous m'y avez accoutumé dès longtemps. Soutenu dans cette chaire par celui qui brise les cèdres et qui aide l'hysope à fleurir, votre sympathie n'a été qu'une traduction heureuse de sa miséricorde envers moi, et je m'y confie comme à quelque chose qui vient encore plus de lui que de votre cœur. Puisse-t-il bénir les dispositions que vous apportez dans cette assemblée! Et nous, croyans, serviteurs de la vérité et de l'amour, puissions-nous bientôt compter parmi vous quelques frères de plus!

La doctrine catholique engendrant dans l'esprit de l'homme une certitude et une connaissance supérieures à la certitude et à la connaissance purement humaines, il s'ensuit inévitablement qu'elle doit établir entre les esprits, dont elle est la règle et le soutien, une société d'un ordre plus parfait que celle qui rap-

proche les intelligences privées de cette certitude et de cette connaissance surnaturelles. Mais cette première conclusion reste bien au-dessous de la vérité. Car la doctrine catholique n'a pas seulement fondé une société intellectuelle meilleure, elle a fondé la seule société intellectuelle publique qui soit ici-bas, la seule vraie république des esprits.

Il est bien entendu, Messieurs, que vous ne me permettrez pas d'aller plus avant sans expliquer ma pensée ; car n'est-il pas manifeste qu'il existe naturellement entre les hommes une société intellectuelle et primitive, sans laquelle les hommes ne pourraient pas s'entendre, et par laquelle, d'un bout du monde à l'autre, ils comprennent leurs pensées à l'aide du discours ? Cela est vrai, Messieurs ; je ne le nie pas, cette société existe ; c'est la société du sens commun, qui unit tous les êtres intelligens, et dont le fonds social se compose des premiers principes de la logique et de la morale, des vérités mathématiques et des phénomènes vulgaires de la nature. Je n'en conteste pas l'existence ; tous les hommes lui appartiennent, catholiques ou non ; mais faites une remarque : cette société des esprits par le sens commun, elle n'est pas libre, elle n'est pas le produit de notre activité volontaire ; l'homme y est fatalement soumis ; il naît dans le sens commun sans aucun acte de force ni de choix, et n'a d'autre porte pour y échapper que la folie. Cette porte seule lui reste ouverte contre le sens commun. Car, bien que Dieu ait jugé à propos de mettre une

borne à notre liberté dans les principes fondamentaux de notre raison, il a permis cependant qu'à part même la lésion de l'organe qui sert à la pensée, l'homme pût, en certains cas, se condamner à mort sous le rapport intellectuel. La folie, quand elle n'est pas le résultat d'un accident physique, n'est pas autre chose qu'un suicide de l'esprit, suicide provoqué trop souvent par l'orgueil, ainsi qu'il est écrit de ce fameux roi de Babylone qui, se promenant sur les terrasses de son palais, et découvrant autour de lui toutes les splendeurs de sa capitale, se prit à se dire en lui-même : N'est-ce pas là cette grande Babylone que je me suis bâtie dans ma puissance et dans ma gloire ? Et à l'instant même, son orgueil faisant en lui une dernière éruption, il tomba frappé de la foudre de la démence. Quoi qu'il en soit, du reste, de la nature intime de la folie, il est certain qu'aux époques d'une extrême liberté de pensée, comme celle où nous vivons, cette terrible catastrophe de l'intelligence se manifeste dans des cas incomparablement plus nombreux. Semblables à des barques détachées du rivage et n'ayant plus de pilote sur une mer sans horizon, les esprits vont à l'aventure ; la réalité disparaît devant le rêve, et les plus faibles n'étant pas les moins présompteux, beaucoup finissent par porter les tristes débris de leur ambition entre les quatre murs d'un hôpital de fous.

Pardonnez-moi, Messieurs, cette rapide digression. Vous ne m'avez jamais ordonné de me tenir inflexiblement dans un cadre inexorable, et plus d'une fois

vous m'avez vu sans peine cueillir sous vos yeux des vérités qui m'écartaient de mon chemin. Je reviens à la société des esprits dans le sens commun.

Cette société existe donc, je ne la conteste pas; mais, par cela seul que ce n'est pas une société intellectuelle née de notre liberté, de notre activité propre, son existence ne contredit en rien la proposition que j'ai avancée, savoir : que la doctrine catholique seule a fondé sur la terre une société intellectuelle publique, société qui commence précisément où le sens commun finit avec la nécessité, et où la division devient possible avec la liberté.

Et tout de suite, Messieurs, vous saisissez l'importance de cette seconde société intellectuelle, dont j'attribue l'honneur exclusif à la doctrine catholique. Car le sens commun, qui nous unit tous, nous unit dans de bien étroites limites; nous n'avons pas à porter notre esprit bien loin pour qu'il se sente affranchi des liens de la communauté; le *nous* est borné, le *moi* est infini, et les questions sur lesquelles s'exerce la liberté sont elles-mêmes sans rivages et sans fond. Au-delà du sens commun, il s'agit entre les hommes non pas de quelques extrémités des choses, mais des choses les premières et les dernières, du principe, du but, de la fonction de notre vie, du système général du monde, des plans du Créateur, du Créateur lui-même, de tout enfin, et d'un tout où chaque parcelle est un abîme, et où chaque abîme contient la destinée. Ne vous étonnez donc pas, Messieurs, si, dès l'antiquité

la plus obscure, toutes les grandes âmes aspiraient à fonder la république des esprits. Quand Pythagore, dans la paix des vallées de la grande Grèce, appelait de rares disciples au silence et à la méditation; quand Socrate se préparait par une longue sagesse à boire la ciguë des mains de sa légère patrie; quand Platon se promenait escorté d'auditeurs, le long des escarpemens du cap Sunium, ou qu'il gravait sa pensée dans des pages qui ne pouvaient plus périr ; quand Confucius, à l'extrémité de l'Orient, élevait une voix dont l'Occident devait entendre l'écho ; que cherchaient, que voulaient Pythagore, Socrate, Platon, Confucius, ces premiers génies du monde profane, si toutefois on peut l'appeler ainsi en nommant de tels hommes? Que voulaient-ils ? Ils voulaient non pas créer des empires tracés avec l'épée, constructions toujours fragiles autant qu'étroites, mais ils voulaient édifier la basilique des esprits, fonder l'unité intellectuelle, rallier le présent et l'avenir dans la paix profonde d'une commune pensée, afin que désormais la course de l'homme fût semblable à celle d'un navire qui, détaché du port par une main puissante, vogue sous cette main assurée, ne craignant pas plus de l'Océan qu'il ne craignait du rivage. Tels étaient leurs vœux, tels sont encore les vœux de quiconque aime assez l'homme pour souffrir de ses peines et s'occuper de son sort.

Oui, même à cette heure où je parle, quel est le penseur, à quelque école qu'il appartienne, qui, ayant une fois senti le bonheur de la lumière, ayant entrevu

l'horizon immuable où siége la vérité, n'ait désiré léguer à ses semblables de si beaux momens, fixer l'éclair, et en faire un jour plein et inaltérable ? Quel est en Europe le philosophe ou le législateur, vraiment digne de ce nom, qui n'ait songé à l'unité des esprits, qui n'ait regardé en tremblant le sol où nous vivons, et ne se soit demandé s'il ne se présentera pas enfin une solution équitable autour de laquelle toute humanité viendrait se reposer et s'embrasser.

Bien des puissances, Messieurs, se sont offertes pour accomplir cette œuvre. J'en distingue trois, où toutes les autres ne forment que des nuances. La première est la puissance, ou, si vous l'aimez mieux, la philosophie rationaliste.

Cette philosophie raisonne ainsi : puisque nous possédons des premiers principes certains, puisque, dans l'ordre logique, dans l'ordre moral, dans l'ordre mathématique, dans l'ordre physique, nous avons des points de départ vivans, c'est-à-dire qui renferment des conséquences ultérieures et illimitées, pourquoi n'en tirerions-nous pas toute la vérité, comme on tire d'une mine tout l'or qui y est caché ? Si les principes n'étaient pas féconds, s'ils ne contenaient qu'eux-mêmes, et rien au-delà, tout serait dit, toute espérance de conquêtes futures serait une vaine illusion. Mais, puisque le contraire est manifeste, pourquoi ne pas penser que Dieu nous a donné, dans le trésor primitif de notre entendement, le germe de toute science et de toute vérité ? Sans doute, il faut du temps, de la

patience, le travail et l'expérience des siècles ; mais les siècles ne nous manqueront pas, le travail non plus, le génie pas davantage, et enfin le jour viendra où la dernière pierre sera posée, le temple illuminé jusqu'au faite, et le règne de l'unité fondé pour jamais. Logiquement, Messieurs, c'est-à-dire en ne consultant que l'ordre des idées, on ne voit pas clairement pourquoi il n'en serait pas ainsi. Mais voyons les faits ; car, vous le savez, c'est la réalité qui décide de tout. Voyons donc si la philosophie rationaliste, et j'entends la bonne philosophie rationaliste, celle qui cherche sincèrement à affirmer et à édifier, la philosophie des grands hommes que je nommais tout à l'heure, Pythagore, Socrate, Platon, Confucius ; voyons, dis-je, si elle a fondé une société intellectuelle publique, l'unité publique des esprits ? Et, pour le mieux découvrir, recherchons d'abord quelles sont les conditions nécessaires à l'existence d'une semblable société.

Sans idées communes, point d'unité des esprits, et, par conséquent, point de société intellectuelle. Mais des idées communes ne suffisent pas encore à cette fin : il faut, de plus, qu'elles soient immuables. Car, si les idées communes sont passagères, mobiles, variables, le ciment des esprits sera lui-même passager, mobile, variable ; il cédera au moindre souffle, au premier accident, et l'unité ne sera qu'une union superficielle et trompeuse, telle qu'on la trouve dans les factions et les partis. L'immutabilité des idées est à la fois la racine et l'instrument de l'unité.

Il est, en outre, nécessaire que les idées communes soient des idées fondamentales. Car, établir l'unité des esprits sur leur accord en des points de peu d'importance, tandis qu'ils seront divisés sur les choses capitales, c'est se moquer du sens commun. Or, il n'y a d'idées fondamentales que celles d'où dérive l'activité de l'homme, et les idées d'où dérive l'activité de l'homme sont celles qu'il se fait sur le principe, le but et la fonction de sa vie. Tant que l'homme n'est pas d'accord avec l'homme sur cette triple base, ils ne se rencontreront jamais dans une même pensée et dans une même action, si ce n'est en des matières qui n'ont aucune valeur, et où leur alliance d'un moment ne saurait faire d'eux un seul esprit.

Enfin, les idées constitutives de l'unité intellectuelle doivent être reconnues et acceptées librement de l'intelligence ; car, si ce n'est pas l'intelligence qui les reconnaît et les accepte librement, leur présence dans l'entendement est un phénomène étranger à l'ordre rationnel, un résultat de violence, d'habitude aveugle ou de fatalité, caractères qui excluent toute apparence de société intellectuelle entre des êtres soumis seulement à la misère d'une même oppression.

Ainsi, pour qu'il y ait unité des esprits, il faut qu'il y ait entre eux des idées communes, immuables, fondamentales, librement reconnues et acceptées de l'intelligence ; et, pour que cette unité constitue une société intellectuelle publique, il faut en dernier lieu que les idées qui en forment la base ne soient pas le

privilége de quelques-uns, mais que tous les élémens vivans de l'humanité y prennent part, y soient réellement associés, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis le pauvre jusqu'au prince, depuis le plus ignorant jusqu'au plus savant. Dans le cas contraire, la société perdrait son caractère public pour ne plus être qu'une caste ou une académie.

Maintenant, Messieurs, j'en appelle à vous. La philosophio rationaliste la plus parfaite et la plus respectable a-t-elle fondé un dogme public? Le dogme public est ce que je définissais tout à l'heure, c'est-à-dire un ensemble d'idées immuables, fondamentales, librement reconnues et acceptées par des intelligences de tout rang. Je vous répète la question : la philosophie rationaliste a-t-elle fondé quelque part, au lieu et au temps que vous voudrez, un dogme public? Non, non, mille fois non. La philosophie rationaliste a créé des écoles, voilà tout; et qu'est-ce qu'une école? L'assemblage de quelques disciples autour des opinions d'un maître. Et qu'est-ce qu'un disciple? Un homme qui adopte quelques idées, quelques procédés d'un autre homme, à la condition de les quitter quand il le voudra, et même avec l'espérance formelle de les quitter, ne fût-ce que pour le plaisir légitime de devenir maître à son tour. De quinze à vingt ans, peut-être, le disciple est plus humble et plus sérieux. A cet âge, où la raison s'éveille et où la simplicité du cœur n'est pas encore perdue, on vient entendre un homme éloquent, on se laisse aller au courant ingénieux de

sa parole, ou s'abandonne au vent de son inspiration, on croit en lui. Mais vienne l'âge de la propriété de soi, l'âge de la maturité, l'âge où l'on a pesé soi-même et les autres, alors, adieu le maître, adieu l'obéissance, adieu cette chère et noble amitié des jeunes ans, qui faisait que notre pensée était la pensée des grands hommes, ou du moins de ceux que nous appelions généreusement de ce nom-là. Aristote ne jurera plus par Platon, il jurera par lui-même; et celui qui n'aura pas la hardiesse ou la fantaisie de jurer par lui-même, ne jurera par personne. A quarante ans, quel que soit l'homme, l'homme n'est plus le disciple de l'homme. Certes, Messieurs, cette capitale est grande, elle contient, je le crois, beaucoup d'esprits éminens : eh bien, si vous en rencontrez jamais un qui soit le disciple d'un autre, je vous conjure de venir me l'apprendre; j'irai voir ce prodige que je n'ai point encore eu l'occasion d'admirer, et je pourrai me dire, avant de quitter ce monde : J'ai vu un homme qui avait un disciple!

Admettons, si vous voulez, que les écoles philosophiques, malgré l'inconsistance de leurs doctrines, aient temporairement quelque ombre d'unité, elles ne formeront point encore une société intellectuelle publique, rassemblant dans son sein tous les élémens vivans de l'humanité, mais bien une académie d'esprits privilégiés, conservant loin du vulgaire la mémoire et les idées d'un homme ignoré de la foule. La philosophie rationaliste ne s'en cache point. Récem-

ment, un de ses jeunes adeptes, tout en revendiquant pour elle, par une expression ingénieuse autant que hardie, l'honneur et la puissance du *ministère spirituel*, déclarait résolument qu'elle n'était pas capable encore de l'exercer, si ce n'est à l'égard des esprits cultivés. Le reste, c'est-à-dire quand on connaît le monde, presque tout le monde, le reste appartenait de droit, et bien heureusement, à l'action plus générale et plus maternelle de la doctrine catholique. Qu'est-ce, Messieurs, qu'une institution, si c'est une institution, qui, après six mille ans de travaux, puisqu'on faisait déjà de la philosophie avant le déluge, ne craint pas de s'avouer incapable du *ministère spirituel* à l'égard de presque toute l'humanité ?

Aussi, Messieurs, une autre pensée s'est fait jour et place dans le monde; une autre puissance s'est présentée pour fonder la république des esprits : je l'appellerai la philosophie autocratique. La philosophie autocratique procède comme je vais dire : l'unité des esprits est nécessaire au genre humain; en dehors d'elle il n'existe que de viles associations d'intérêts, incapables de soutenir le choc même des besoins et des cupidités. Tant qu'un peuple n'est pas un par la pensée, ce n'est pas un peuple, mais un carrefour de marchands, un ramas de corps et de convoitises. L'unité des esprits est la société même, et par conséquent il faut la créer parmi les hommes à tout prix. Or, le raisonnement et la liberté désunissent les intelligences au lieu de les associer; il faut donc sacrifier

le raisonnement et la liberté, et imposer aux nations l'unité intellectuelle par telle voie que l'on pourra. Trouver une de ces voies, c'est l'œuvre du grand homme par excellence, l'œuvre du conquérant, du fondateur, du législateur. Telle est, Messieurs, la pensée autocratique; elle a joué, elle joue encore un grand rôle dans le monde; c'est d'elle que ressortent le brahmanisme, le mahométisme, le paganisme. Les brahmes ont posé sous la protection de castes immuables certaines idées sur les fondemens de nos devoirs et de notre activité, et ils les tiennent depuis des siècles à l'abri de leur confédération politique et intellectuelle. Mahomet a fait l'unité par le glaive, sans prendre la peine de le déguiser dans un fourreau. Le paganisme y avait réussi en confondant d'une manière absolue la société civile et la société religieuse.

Faut-il, Messieurs, blâmer les brahmes, blâmer Mahomet, Minos, Lycurgue, Numa, tous ces fameux législateurs de l'antiquité? Il m'appartiendrait peut-être de le faire, à moi, fils d'une unité meilleure, d'une unité qui sauve la raison et la liberté de l'homme, tout en fondant la société des esprits; et pourtant je comprends la pensée et les travaux de ces hommes, qui, en l'absence d'une lumière divine, ont fait ce qu'ils ont pu pour créer des nations avec des idées, seule vraie manière de les créer. Et vous, hommes de ce temps, qui n'avez appris qu'à défaire des idées et des peuples, je m'imagine que vous ne

vous avancerez pas beaucoup en accordant aux vieux édifices de l'autocratie quelque estime et quelque considération.

Toutefois, Messieurs, n'allons pas trop loin par représailles. Pas plus que la philosophie rationaliste, la philosophie autocratique n'a mis au monde un véritable dogme public. Je vois bien dans ses œuvres l'immobilité des idées, mais non l'immutabilité. L'une n'est pas l'autre, il s'en faut. L'immobilité est une immutabilité morte, tandis que l'immutabilité est une immobilité vivante. L'une procède d'une activité libre, l'autre d'une servitude inerte et invétérée. Loin qu'elles soient sœurs, elles marquent les deux extrémités des choses. Dieu est immuable, le néant est immobile ; le néant ne fait rien, Dieu est l'acteur suprême. Gardons-nous donc de confondre l'œuvre de l'immobilité des idées avec l'œuvre de leur immutabilité ! La première est le produit d'un point d'arrêt forcé, infligé à l'esprit humain, d'une raison enchaînée par la violence et l'artifice des institutions. Il manque aux idées fixes qui en sont le résultat la libre acceptation de l'intelligence ; il leur manque l'air, la lumière et la marche. Sortez-les de l'indigne cachot où les retient la main de fer de l'autocratie, elles chancelleront à la porte, et, au premier contact de la discussion, elles tomberont évanouies, comme des cadavres qui paraissent intacts à l'ouverture du cercueil, et que le moindre souffle d'une bouche vivante résout en une poussière sans forme et sans souvenir.

Entre la philosophie rationaliste et la philosophie autocratique, toutes les deux impuissantes au grand œuvre de l'unité des esprits, se place, comme intermédiaire, la philosophie hérétique, empruntant, d'une part, au rationalisme l'élément de la raison et de la liberté, et à l'autocratie un élément surnaturel ou prétendu surnaturel. Les tentatives de cette philosophie de juste milieu ont été nombreuses dans le monde, depuis le boudhisme indien, qui a cherché à modifier le brahmanisme originaire, jusqu'au protestantisme moderne, qui s'est attaché aux flancs du catholicisme pour le dévorer. Je m'arrête à ce dernier exemple, parce qu'il est le plus récent et peut-être le plus complet.

Au seizième siècle, l'Europe vivait tout entière sous l'empire de la doctrine catholique. Un moine vint, qui trouva mal l'unité dont il était spectateur. Il lui plut de la briser, pour en reconstruire une autre, et sortant du corps vivant dont il avait été le membre, il emporta dans ses mains le livre de la loi, l'Evangile du Christ, pour en faire la pierre angulaire de la nouvelle unité. Le plan était simple. Le livre ne contenait-il pas des idées communes, fondamentales, immuables, reconnues et acceptées librement par toute l'Europe? Quelle peine y aurait-il, en les plaçant sous la garde désintéressée de la raison et de la liberté, à en conserver toute la force pour l'avenir? Cependant, Messieurs, vous savez le succès et ce qu'est devenue l'unité des esprits entre les mains de Luther et de sa postérité. Aujourd'hui même, après trois siècles, on

va s'assembler à Berlin, on s'assemblait hier à Paris, avant-hier à Londres, pour chercher, dans le plus épouvantable désarroi qu'on ait jamais vu, la pierre philosophale de l'unité.

Triple et terrible épreuve! Ni avec la raison pure, ni avec l'autocratie, ni avec la demi-mesure de l'hérésie, personne n'a touché le but. Aussi, Messieurs, le désespoir a-t-il commencé, et nous avons entendu dans notre siècle des intelligences, lasses de toute unité, proclamer leur situation dans cette phrase aussi franche qu'énergique : *La division des esprits, c'est notre bien.* Oui, être à soi seul, et à soi tout seul, son principe d'activité intellectuelle, penser pour soi et par soi, renverser le soir l'idée du matin, vivre sans maître et sans disciples, sans passé et sans avenir, oui, c'est là notre force, notre gloire, notre vie. Arrière qui veut constituer une société des esprits! Toute unité est un lien, tout lien un fardeau, tout fardeau une servitude, toute servitude le comble de l'opprobre et du malheur. *La division des esprits, c'est notre bien.* Vous connaissez ce langage, Messieurs, il a été votre berceau, il est peut-être encore votre aliment quotidien. S'il en était ainsi, jouissez à votre aise de l'état qu'il vous a fait. Jouissez de l'unité perdue, du plaisir de commencer et de finir en vous, du bonheur de rire de vos pères et d'être moqué de vos enfans, de n'avoir en commun que le doute et l'anarchie, en perspective que le perfectionnement de ce sublime état. Jouissez-en, Messieurs; mais toutefois,

prenez garde, vous avez un ennemi. Pendant que vous vous abandonnez à la joie et à la sécurité de votre civilisation, l'autocratie, ce minotaure immortel, qui tend à la porte des sociétés sa tête hideuse et attentive, l'autocratie veille sur vous ; elle épie d'un œil avide le progrès de votre félicité, et, l'heure venue, quand vous ne serez plus que des corps, elle prendra le fouet du Cosaque à la main, et chassera devant elle ces esprits pulvérisés qui auront mangé leur dernier ciment, et qui, incapables de résister à la première unité soldatesque ramassée par un heureux capitaine, livreront leur orgueil à toutes les ignominies d'une obéissance sans limites, et leur intelligence à toutes les brutalités d'un dogme né dans des ateliers de police ou dans les saturnales d'un camp de prétoriens.

N'y a-t-il donc aucune puissance, aucune doctrine qui soit assez divine et assez humaine pour fonder la société des esprits sans sacrifier la liberté de la raison et les droits de la liberté ? n'y a-t-il dans le monde aucun dogme public librement reconnu et accepté du pauvre, du riche, de l'ignorant, du sage et du savant ? Ah ! faites silence ! j'entends au loin et tout proche, du sein de ces murailles, du fond des siècles et des générations, j'entends des voix qui n'en font qu'une, la voix des enfans, des vierges, des jeunes hommes, des vieillards, des artistes, des poëtes, des philosophes, la voix des princes et des nations, la voix du temps et de l'espace, la voix profonde et mu-

sicale de l'unité! Je l'entends! Elle chante le cantique de la seule société des esprits qui soit ici-bas; elle redit, sans avoir jamais cessé, cette parole, la seule stable et la seule consolante : *Credo in unam, sanctam, catholicam, apostolicam, ecclesiam.* Et moi, dont c'est aussi la fête, moi le fils de cette unité sans rivage et sans tache, je chante avec tous les autres et je redis à vous : *Credo in unam, sanctam, catholicam, apostolicam, ecclesiam.* — Ah! oui, j'y crois!

Recueillons-nous, Messieurs, et voyons si en réalité la doctrine catholique a fondé sur la terre l'unité publique des esprits : car il ne faut pas, par lassitude, tomber en des mains trompeuses, fortes à promettre et faibles à tenir.

La doctrine catholique, plus heureuse que le rationalisme, l'autocratie et l'hérésie, a-t-elle mis au monde des idées immuables, fondamentales, acceptées et reconnues librement par des intelligences de toutes conditions ou de tout rang? Voilà la question. J'ai dépouillé de ces caractères l'œuvre de la philosophie rationaliste, de la philosophie autocratique et de la philosophie hérétique, et, vous m'en êtes témoins, je l'ai fait sans fiel et sans amertume, en vous donnant des preuves palpables pour quiconque a étudié l'histoire pendant vingt-quatre heures. Maintenant je ne nie plus, j'affirme; la position n'est plus la même, car il est facile de nier et difficile d'affirmer. Serrez-moi donc de près et ne laissez rien passer.

J'affirme d'abord que la doctrine catholique a fondé

des idées immuables, c'est-à-dire, chose merveilleuse! des idées qui, malgré la mobilité des temps, malgré l'instabilité de l'esprit humain, ont subsisté toujours, et dans lesquelles on sent une racine de persévérance et d'immortalité, une racine granitique autant qu'elle est féconde, en sorte que tout ce qu'il y a de plus dur, le diamant, nous représente ces idées immuables, qu'a fondées la doctrine catholique, sans que leur opiniâtre dureté exclue leur mouvement et leur floraison dans l'univers. Eh bien! cela est-il vrai? Est-il vrai que l'immutabilité, sans laquelle l'unité des esprits n'est qu'une chimère, soit un don ou un effet de la doctrine catholique? Quoi! depuis dix-huit cents ans, tous les docteurs et tous les fidèles catholiques, tant d'hommes si divers de facultés, de naissance, de passions, de préjugés nationaux, tous ces évêques, tous ces papes, tous ces conciles, tous ces livres, tous ces millions d'hommes et d'écrits, quoi! tous ont pensé et ont dit la même chose, et toujours! Cela est-il possible? Mais que pensent-ils donc, que disent-ils donc? Ecoutez, ils disent qu'il y a un Dieu en trois personnes, qui a fait le ciel et la terre; que l'homme a manqué à la loi de la création; qu'il est déchu et corrompu jusqu'à la moëlle des os; que Dieu, ayant eu pitié de cette corruption, a envoyé la seconde personne de lui-même sur la terre; que cette personne s'est faite homme, a vécu parmi nous, et est morte sur une croix; que par le sang de cette croix volontairement offert en sacrifice, le Dieu-homme nous a

sauvés, qu'il a établi une Eglise, à laquelle il a confié avec sa parole, des sacremens qui sont une source de lumière, de pureté et de charité, où tous les hommes peuvent boire la vie ; que quiconque s'y abreuve vivra éternellement, et que quiconque s'en sépare, en repoussant l'Eglise et le Christ, périra éternellement. Voilà la doctrine catholique, ce que disent aujourd'hui comme hier, au nord et au midi, à l'orient et à l'occident, ses papes, ses évêques, ses docteurs, ses prêtres, ses fidèles, ses néophytes : idées fondamentales aussi bien qu'immuables, parce qu'elles décident de toute la direction active des intelligences qui en font profession. Trouvez-moi, maintenant, une éclipse à cette immutabilité; trouvez-moi une page catholique où ce dogme soit nié en tout ou en partie; trouvez-moi un homme qui, s'en étant écarté, n'ait pas été à l'instant chassé de l'Eglise, eût-il été le plus éloquent des écrivains, comme Tertullien, ou le plus élevé des évêques, comme Nestorius, ou le plus puissant des empereurs, comme Constance et Valens. Trouvez-moi un homme à qui la pourpre, ou le génie, ou la sainteté ait servi contre les anathèmes de l'Eglise, une fois qu'il a eu touché par l'hérésie à la robe sans couture du Christ ?

Certes, le désir n'a pas manqué de nous prendre ou de nous mettre en faute contre l'immutabilité. Car, quel privilége pesant à tous ceux qui ne l'ont pas : une doctrine immuable, quand tout change sur la terre ! une doctrine que des hommes tiennent dans

leurs mains, que de pauvres vieillards, dans un endroit qu'on appelle le Vatican, gardent sous la clé de leur cabinet, et qui, sans autre défense, résiste au cours du temps, aux rêves des sages, aux plans des rois, à la chute des empires, toujours une, constante, identique à elle-même! Quel prodige à démentir! Quelle accusation à faire taire! Aussi tous les siècles, jaloux d'une gloire qui dédaigne la leur, s'y sont-ils essayés. Ils sont venus tour à tour à la porte du Vatican, ils ont frappé du cothurne ou de la botte; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit :

« Que me voulez-vous?—Du changement.— Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde : l'astronomie a changé, la chimie a changé; la philosophie a changé; l'empire a changé; pourquoi êtes-vous toujours la même? — Parce que je viens de Dieu, et que Dieu est toujours le même. —Mais sachez que nous sommes les maîtres, nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée; l'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuillets d'un livre. — Faites, le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeuni. — Eh bien, voici la moitié de ma pourpre, accorde un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on t'enterrera dedans, et nous chanterons sur toi l'*Alleluia* et le *De profundis,* qui ne changent jamais. »

J'en appelle à vos souvenirs, Messieurs, ne sont-ce

pas là les faits? Aujourd'hui encore, après tant d'essais infructueux pour obtenir de nous la mutilation du dogme public qui fait notre unité, qu'est-ce que l'on nous dit? Qu'est-ce que toutes les feuilles spirituelles et non spirituelles qui s'impriment en Europe ne cessent de nous reprocher? « Mais ne changerez-vous donc jamais, race de granit! Ne ferez-vous jamais à l'union et à la paix quelques concessions? Ne pouvez-vous nous sacrifier quelque chose, par exemple, l'éternité des peines, le sacrement de l'Eucharistie, la divinité de Jésus-Christ? ou bien encore la Papauté, seulement la Papauté? Dorez au moins le bout de ce gibet que vous appelez une croix! » Ils disent ainsi : la croix les regarde, elle sourit, elle pleure, elle les attend : *Stat crux dùm volvitur orbis*. Comment changerions-nous? L'immutabilité est la racine sacrée de l'unité; elle est notre couronne, le fait impossible à expliquer, impossible à détruire; la perle qu'il faut acheter à tout prix, sans laquelle rien n'est qu'ombre et passage, par laquelle le temps touche à l'éternité. Ni la vie ni la mort ne l'ôteront de mes mains; empires de ce monde, prenez-en votre parti! *Stat crux dùm volvitur orbis.*

Ne soyons pas encore si fiers, Messieurs, il reste une difficulté. A la bonne heure! dit-on, vous êtes immuables, mais vous l'êtes d'une immutabilité autocratique, d'une immutabilité à la brahmane, à la mahométane, à la païenne; voilà bien de quoi vous enorgueillir! Le brahme aussi est immuable, le ma-

hométan de même, et le païen l'a été. Qu'avez-vous de plus qu'eux? Ce que nous avons de plus qu'eux, c'est que nous acceptons librement, par un acte d'intelligence, le dogme public qui constitue notre unité. Nous ne sommes pas les enfans de la violence, de la crainte, ni d'aucune servitude. Voyez d'abord comment nous sommes nés. Si j'ai bonne mémoire, nous ne sommes pas nés sous cet escabeau qu'on appelle un trône; nous ne nous sommes pas éveillés un jour sous la robe des prétoriens, au pied du Palatin. Nous étions bien sous le Palatin, mais par-dessous ses caves, dans les Catacombes. Nous étions là, traqués comme des bêtes fauves d'un bout du monde à l'autre, et voici comment nous faisions des prosélytes à notre foi. Un homme arrivait de je ne sais où, avec un langage étranger; il entrait dans une grande ville, se présentait dans une boutique, s'asseyait pour qu'on réparât sa chaussure, et pendant que l'ouvrier travaillait à ce vil ouvrage, l'étranger ouvrait la bouche; il annonçait à l'artisan qu'un Dieu était venu apporter sur la terre une doctrine de souffrance et de crucifiement volontaire, une doctrine qui humiliait l'orgueil et flagellait les sens. « Camarade, lui disait-il, quitte là ton outil, viens avec nous; nous avons les Césars contre nous, on nous tue par milliers, mais nous avons des trous par-dessous terre où tu trouveras un lit, un autel et un tombeau. Nous y dormons, nous y prions, nous y chantons, nous y mourons, et puis l'on nous met entre trois tuiles, dans le roc, en

attendant le jour de la résurrection où nos restes paraîtront en honneur et en gloire. Camarade, descends avec nous aux Catacombes, viens apprendre à vivre et à mourir! » L'artisan se levait, il descendait aux Catacombes, et il n'en sortait plus, car il avait trouvé sous terre la lumière et l'amour.

Etait-ce là une conquête faite par voie d'autocratie? Ah! quand après trois siècles de tortures, du haut du *Monte Mario*, Constantin vit dans l'air le *Labarum*, c'était le sang des chrétiens qui avait germé dans l'ombre, qui était monté comme une rosée jusqu'au ciel, et qui s'y déployait sous la forme de la croix triomphante. Notre liberté publique était le fruit d'une liberté morale sans exemple. Notre entrée au forum des princes était le fruit d'un empire que nous avions exercé sur nous-mêmes jusqu'à la mort. On pouvait régner après un pareil apprentissage du commandement; on pouvait couvrir la doctrine de pourpre après tout le sang qu'elle avait porté. Le règne ne fut pas long, d'ailleurs, à supposer qu'on puisse appeler de ce nom le temps qui s'écoula entre Constantin et les Barbares, temps si plein de combats, où la doctrine catholique ne quitta jamais un seul jour la plume et la parole. Les Barbares vinrent donc, et avec eux une nouvelle société à convertir. Le fut-elle par voie d'autocratie? Saint Remi, sans doute, disait à Clovis : « Courbe la tête! » Mais quel était l'agneau, de l'évêque ou du guerrier? Quel était l'agneau, de Clotilde ou de Clovis?

Il est vrai, au moyen-âge, la doctrine catholique sembla revêtir des apparences d'autocratie. Je dis des apparences; car elle avait fait ses preuves; elle pouvait se croire le droit de protéger l'unité spirituelle par le concours de l'unité civile, et, de plus, elle ne cessa jamais d'écrire et de parler, ni d'avoir des ennemis puissans jusque sous la couronne de l'empire. Saint Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure, expliquaient et défendaient alors le dogme public de la catholicité. Il n'y avait donc pas conspiration pour éteindre la lumière et étouffer la liberté du choix moral. D'ailleurs, ce second règne, plus complet que le premier, fut court aussi; le seizième siècle se leva bientôt, et le dix-huitième après lui. Vous savez le reste : toute la terre conjurée contre la liberté de la doctrine catholique, ses biens spoliés, ses prêtres meurtris, son autorité civile anéantie partout, une guerre à mort que lui ont déclarée les lettres, les sciences et les arts. Et pourtant elle vit, elle se soutient, elle gagne des âmes, elle maintient avec le même cœur et le même succès l'immutabilité de son dogme public. Je dis de son dogme public; car déjà, vous l'avez remarqué, il n'est pas le partage d'une seule classe d'hommes; il appelle à lui tous les élémens vivans de l'humanité. Autre n'est pas la foi du pauvre, autre la foi du savant. Tous croient et prient le même Dieu, avec la même obligation d'humilier leur orgueil et de connaître leur néant. La science et l'ignorance deviennent, dans la commune

lumière, des nuances imperceptibles qui colorent l'unité sans la corrompre et rendent plus sensible son inaltérable splendeur.

Je me résume, Messieurs, il n'y a de véritable société que la société des esprits, et cette société n'est constituée que par des idées communes, fondamentales, immuables, librement reconnues et acceptées des intelligences de tout rang. L'homme, pressé par le besoin de cette unité des esprits, a tenté plusieurs voies pour l'établir. Il a créé dans ce but la philosophie rationaliste, la philosophie autocratique, la philosophie hérétique, trois tentatives fondées sur des procédés divers, toutes trois remplissant le monde de leurs efforts, toutes trois impuissantes à y organiser la république des esprits. La doctrine catholique seule l'a pu. Pourquoi? Quelle est la cause de son succès? quelle est la raison qui l'a fait réussir là où toutes les autres doctrines ont échoué? Nous devons vous l'expliquer, Messieurs, et il sera temps de tirer les conclusions de tout ce que vous venez d'entendre, conclusions que vous souhaitez sans doute, et qui n'en seront que plus fortes par votre patience à ne pas les exiger aujourd'hui.

TRENTIÈME CONFÉRENCE.

POURQUOI LA DOCTRINE CATHOLIQUE SEULE A FONDÉ UNE SOCIÉTÉ INTELLECTUELLE PUBLIQUE.

Monseigneur[1],

Messieurs,

C'est sans doute un merveilleux spectacle que celui de la division des esprits sur la terre, et que les efforts inouïs tentés par l'homme pour la détruire, sans que jamais aucune autre doctrine que la doctrine catholique ait pu réussir à cet ouvrage de l'unité. De cela seul, et

[1] Monseigneur Affre, archevêque de Paris.

sans aller plus loin, nous serions en droit de conclure que la doctrine catholique possède une force surhumaine, puisqu'elle a fait ce qu'aucune autre doctrine n'est venue à bout de réaliser. Assurément, rien n'a manqué à ces doctrines, ni le génie, ni la science, ni la puissance publique, ni le prestige de tant de choses qui se pressent sous l'homme pour le porter au-dessus de lui-même, comme on voit sur la mer de fragiles embarcations soulevées par les flots qui se font un devoir de nous obéir et de nous mener vite et haut. D'où vient donc qu'elles n'ont pas réussi avec tous les moyens humains qui donnent le succès? Et d'où vient que la doctrine catholique a réussi, combattue longtemps et à diverses fois par tous ces moyens conjurés? Ne serait-ce pas qu'elle a des ressources dont aucune autre doctrine ne jouit, et les autres doctrines ayant en leur pouvoir tout ce qui est humain, ne serait-ce pas que la doctrine catholique a en son pouvoir quelque chose qui n'est pas humain, quelque chose qui ne vient pas d'en bas, mais qui tombe d'en haut? La conclusion est manifeste.

Toutefois, s'arrêter là, ce serait s'arrêter à la surface de la vérité. Quand on a sous soi des fondations qui appellent la curiosité de l'observateur, c'est faire défaut à la science que de passer près d'elles avec un simple regard. Creusons, Messieurs, creusons sous le roc de l'unité catholique; l'édifice extérieur nous a frappés par sa hauteur et sa singularité; il s'est dressé devant nous comme une pyramide unique sur le sable

mouvant du monde; mais je me persuade qu'en descendant à sa base, en écartant la poussière où gît sa racine, il vous apparaîtra un spectacle plus grand encore, une lumière qui jaillira du fondement au sommet, et qui sera digne, en satisfaisant votre intelligence, de récompenser votre attention.

C'est avec cette espérance que je commencerai.

La première explication du privilége catholique de l'unité, celle qui se présente d'abord comme très-simple et très-plausible, est celle-ci : La doctrine catholique a seule fondé l'unité publique des esprits, parce que seule elle possède la vérité. La vérité étant le bien de l'intelligence, il est naturel que son empire soit grand et que son apparition au milieu de nos luttes de pensées fasse l'effet d'un souverain qui se montre, nous arrête, nous assouplisse, nous calme et nous fonde tous ensemble dans un seul esprit.

Cette explication paraît aussi simple qu'efficace, et pourtant elle n'est pas sans difficulté. Premièrement, il n'est pas exact de dire que la doctrine catholique seule possède la vérité, ou, en d'autres termes, un ensemble raisonnable d'idées sur le principe, le but et la fonction de la vie. Le déisme, tel qu'on le formulerait sans peine aujourd'hui, ne pourrait-il pas réclamer cet avantage? Le déisme affirme qu'il existe un Dieu unique dont la puissance, la sagesse et la bonté sont infinies, qui a fait le monde, et l'homme en particulier; que l'homme, à la fois esprit et corps, appartient par l'un au monde extérieur, et par l'autre à

un monde plus élevé, qui est le monde spirituel; que si son corps périt, son âme n'est point sujette à la destruction, mais que, destinée à l'immortalité, elle sera jugée par Dieu selon ses œuvres, parce que ses œuvres sont accomplies en vertu d'une liberté morale qui la rend responsable au tribunal de la justice suprême, et qu'ainsi il viendra un temps où Dieu, après avoir gouverné les êtres libres avec une équitable providence, les récompensera ou les punira avec une irrécusable impartialité. Certes, Messieurs, cette doctrine est grande autant que vraie, et des catholiques l'ont honorée jusqu'à l'appeler quelquefois, du moins dans le siècle dernier, du nom *de religion naturelle*. Et cependant, de toutes les doctrines rationalistes, c'est peut-être, historiquement, celle qui a le moins de consistance et de vitalité.

Le déisme, même depuis l'Evangile, qui en a tant éclairci et affermi les notions, le déisme est un système qui n'a jamais donné naissance à un corps philosophique ou religieux. Le dix-huitième siècle, se flattant de le substituer à la doctrine catholique, l'avait choyé, orné et poli comme un enfant de complaisance; et aujourd'hui, malgré tant d'acclamations poussées sur son berceau, le déisme est tellement mort qu'il n'a plus pour serviteur un seul homme de nom. On est panthéiste, saint-simonien, fouriériste, quelqu'autre chose encore, mais déiste! qui est-ce qui veut de cet os que le dernier siècle nous avait laissé comme la plus belle part de son héritage? En dehors

des maîtres de la science et des écoles vivantes, quelques bourgeois honnêtes affirment encore l'existence de l'être unique, rémunérateur et vengeur, sorte de consolation dont ils bercent leur conscience, afin de n'avoir pas trop peur de l'enfer pour eux-mêmes, sans le détruire entièrement pour les autres, espèce de lit accommodé à la taille de leur vertu, ressort élastique et lâche qui ne lie personne à personne, et qui laisse peser sur le déisme cette accusation de Bossuet, de n'être qu'un athéisme déguisé.

En second lieu, la doctrine catholique eût-elle seule un corps de vérité, toutes les autres ne contenant qu'une organisation d'erreurs, ce fait n'expliquerait pas son succès d'unité. Car l'homme, bien qu'il ait été fait pour le vrai, qui est son premier bien, n'a cependant pas pour lui un amour sans partage; il aime aussi l'illusion, et s'il fallait décider entre ces deux entraînemens quel est le plus fort, je ne pense pas que l'erreur eût le dessous dans la comparaison. La vérité s'achète par bien des combats, l'erreur ne nous coûte rien; nous y tombons de notre propre poids, et il est aussi facile de former avec elle des agrégations momentanées d'esprits, qu'il est difficile de former avec l'autre une véritable unité. Ce n'est donc, en aucun cas, résoudre la question que de s'en rapporter à la puissance innée du vrai. Le vrai est l'occasion du litige, l'objet qui divise autant qu'il unit.

On dira peut-être que si la vérité prise en soi n'explique pas suffisamment le mystère de l'unité, elle

l'explique par un de ses attributs, qui est la lumière, lumière plus saisissante dans le dogme catholique qu'en aucun autre ensemble de conceptions. Qui ne voit tout de suite que cette remarque conclut à faux ? car la doctrine catholique, loin d'avoir une lumière apparente plus vive qu'aucune autre, est, au contraire, accablante à l'œil de l'homme par sa mystérieuse obscurité, par une profondeur étrange, qui brise du premier coup le fil naturel de notre esprit, comme si elle voulait le terrasser par l'audace plutôt que le séduire par la lucidité. Quelle tout autre et simple physionomie dans le déisme ! Quelle magique combinaison de dogmes nécessaires, où rien ne révolte, et qui semblent se confondre avec le sens commun, tant leur clarté appelle à soi la conviction ! Sans doute, la doctrine catholique, à la prendre en dehors d'elle-même et par ses opérations dans le monde, y jette un grand éclat, mais c'est un éclat de reflet, une lumière qui n'est pas au centre, et qui, malgré son incontestable splendeur, a aussi ses ombres et ses difficultés. Je conviens encore qu'au foyer même du dogme il existe une lumière latente d'une admirable efficacité sur l'esprit, dès qu'il y a pénétré; mais il n'y pénètre que lentement, par l'exercice de la vertu bien plus que par l'effort de la pensée, et cette vue sublime du mystère n'enlève pas le voile qui en recouvre les âpres proportions.

Je présume qu'une autre idée vous est venue. La doctrine catholique, vous serez-vous dit, engendre l'unité publique des esprits parce qu'elle seule procède

par voie d'autorité, tandis que toutes les autres procèdent par voie de libre examen, et le libre examen produit la division aussi naturellement que l'autorité produit l'unité.

Messieurs, je ne vois qu'un malheur à cette explication, c'est que le fait d'où elle part est absolument faux. Toute doctrine, sans en excepter une seule, procède par voie d'autorité. Laissons les théories, Messieurs, les théories sont belles sur le papier ; mais quand on arrive à la pratique, on est commandé par des nécessités fatales. Tout homme qui opère veut opérer, et par cela seul qu'il veut opérer, il emploie, quoi qu'il dise et quoi qu'il veuille, les moyens sans lesquels son opération serait impossible et insensée. Or, toute doctrine se communique par la parole, c'est-à-dire par l'enseignement, et l'enseignement suppose l'autorité de celui qui enseigne, l'autorité de l'âge, du savoir, de l'éloquence, l'autorité de la foi et de l'affirmation, l'autorité de la conquête, une autorité telle que nul ne s'y expose sans péril. Quelle est donc la doctrine, faisant le plus grand bruit du libre examen, qui ne se donne comme la vérité pure et unique, qui puisse même se produire sans le nom souverain de la vérité ? Quel est le philosophe, fût-il le plus sceptique du monde, qui, du haut de sa chaire, ne commande pas ? Quel est le capitaine à la tête d'un régiment d'idées, qui ne se plante fièrement au-devant de son bataillon, et ne lui ordonne le file à droite et le file à gauche ? Grâce à notre siècle, nous avons tous en-

tendu des philosophes, et même des philosophes de plus d'un genre : sont-ils donc si peu dogmatiques? Les plus modestes ne déclarent-ils pas solennellement qu'hier encore la vérité n'existait pas, mais qu'à dater du moment même où ils parlent, et pas un quart-d'heure plus tôt, la vérité commence, qu'elle descend du ciel, qu'on la voit, et qu'il faut une horrible mesure d'aveuglement pour ne pas reconnaître qu'elle est dans leur chaire de bois? Est-ce dans des écoles de théologie qu'est né ce mot ancien et fameux : *Magister dixit?* Et si du rationalisme nous passons au protestantisme, qui est l'hérésie la plus enflée de l'orgueil du libre examen, trouverons-nous Luther et Calvin plus modérés dans l'affirmation : Calvin, qui faisait brûler vif ses contradicteurs; Luther, qui menaçait les siens de transsubstantier ses opinions quand il lui plairait, et d'en faire à chaque fois des dogmes sacrés?

Voyons ce qui se passe aujourd'hui même en Allemagne. Où vont ces envoyés? Pourquoi tant de monde à cheval sur les routes? De quoi s'agit-il? Berlin s'est ému de la dissolution des esprits dans le vide toujours plus large du protestantisme; il convoque à la hâte, de peur que demain il ne soit trop tard, les hautes puissances demeurées fidèles à la réforme du seizième siècle; il ouvre un concile à toutes les bouches qui jurent par le libre examen : Pourquoi faire? hélas! pourquoi faire? Pour ramasser à terre, s'il est possible, les restes de la foi commune, pour les placer, s'il est possible encore, sous la protection d'un con-

cordat quelconque, pour créer de l'autorité avec l'indépendance, du granit avec la poussière, de l'unité avec une solennelle désunion. Tel est le sort : toute doctrine est pendue à l'autorité, même en la niant; car toute doctrine enseigne, et tout enseignement est un ordre donné au nom de la vérité. Sans doute, l'écolier reste libre d'obéir ou de ne pas obéir, puisqu'il est une intelligence; mais cette liberté n'est le privilége d'aucune doctrine; toutes en ont le bénéfice et le danger, quand elles enseignent réellement, et surtout la doctrine catholique, qui, toujours attaquée, a la gloire de se faire des enfans dans le sein toujours fécond de ses ennemis.

Mais quand il serait vrai que la doctrine catholique seule procède par voie d'autorité, que s'ensuivrait-il pour l'explication de l'unité qu'elle produit? Ne voyez-vous pas que l'affectation de l'autorité est un péril de plus pour sa suprématie? C'est l'autorité même qui révolte l'homme. On lui dit : Venez à nous; nous avons un chef unique, le Pape, qui gouverne toute l'Église de Dieu. Il répond : C'est précisément ce que je ne veux pas, je ne veux pas d'un homme qui soit mon pape; je suis mon pape à moi-même. Que me fait l'intelligence qui est au Vatican ?

Le mystère subsiste, Messieurs, nous ne l'avons pas expliqué. Quel que soit le charme de la vérité, il a contre lui le charme de l'erreur; quelle que soit l'abondance de la lumière, il reste assez de nuages pour l'obscurcir ; quelle que soit l'autorité, tous en ont une,

tous ont une liberté maîtresse de la vérité, maîtresse de la lumière, maîtresse de l'autorité. Comment donc se fonde et subsiste l'unité publique des esprits, cette unité libre, dont chaque feuille, chaque branche, chaque tronc peut à chaque instant se détacher ? Car ce ne sont pas seulement des âmes qui échappent à l'ascendant de la doctrine catholique, elle perd aussi des nations. L'Angleterre était catholique, elle ne l'est plus; le Danemarck et la Suède étaient catholiques, ils ne le sont plus; l'Orient était catholique, il ne l'est plus. L'histoire de l'unité est sillonnée de défections qui la font voir suspendue sur un abîme, et nous annoncent à tous, si fermes soyons-nous, que nous pouvons périr à notre tour. Quel spectacle! Qu'il doit imprimer d'épouvante à tous ceux qui ont dans ce mystère une part d'action, soit qu'ils la tiennent du rang ou du talent! Mais qu'il doit effrayer aussi ceux qui le méditent en refusant d'y entrer! Voici devant vous cent cinquante millions d'hommes, unis d'intelligence et libres de ne pas l'être, pouvant à toute heure rompre le faisceau de leur unité, et ne le rompant pas : qui les retient ? Comment s'accomplit, au milieu de la division universelle, malgré le changement des choses et la succession des hommes, un si étonnant miracle d'immutabilité ? On ne saurait l'expliquer, Messieurs, que par l'existence de deux forces qui se disputent le monde, la force schismatique et la force unitaire. Il ne suffit pas de vous les nommer; je dois vous décrire leur nature, et achever ainsi de vous éclairer sur ce

grand privilége de l'unité réservé à la doctrine catholique.

Le premier élément de la force schismatique est l'essence lumineuse de notre esprit. Notre esprit est lumière, et n'a de rapport qu'avec la lumière. Toutes les fois que vous la lui présenterez, il ira droit à elle, comme les yeux s'ouvrent aux rayons du jour et s'abreuvent de leur clarté. Naturellement, et par soi, l'esprit ne cherche que la lumière, ne connait que la lumière, ne se repose que dans la lumière. Or, aucune doctrine ici-bas ne possède la lumière totale, pas même la doctrine catholique. Ce serait en vain qu'elle s'en flatterait, et elle ne s'en est jamais flattée. Oui, toute doctrine ne donne à l'esprit de l'homme qu'une quantité de lumière très-faible, incapable de le satisfaire. S'il en était autrement, l'homme ne vivrait pas dans le monde, il vivrait dans la splendeur de Dieu même; il serait plongé dans cet horizon infini où l'obscurité n'a pas de place, où toute intelligence, une fois qu'elle y est introduite, tombe à genoux pour ne se relever jamais, et se prend à chanter le cantique réservé aux esprits de lumière dans la lumière de Dieu. C'est bien là notre avenir, si nous le méritons, mais ce n'est point notre sort présent. Au temps même que nous habitions avec nos pères le paradis de notre création, quand nous étions tout jeunes, sous un ciel sans colère, et que Dieu descendait pour converser avec nous comme avec des amis, en ce temps-là même, au printemps de notre âme et

de notre félicité, la lumière n'était point encore notre demeure ni la vision notre œuvre. Si proche que Dieu fût de nous, c'était un Dieu voilé ; nous le voyions, pour me servir d'une expression de l'Ecriture, à travers le trou d'une pierre et par l'extrémité de son manteau, vision heureuse et cruelle à la fois ! car notre destinée n'est pas de pressentir, mais de voir directement la lumière, de la voir sans ombre, sans limite, pleine, entière, absolue, de la voir comme elle se voit, d'un regard où le cil de l'œil ne palpite plus, parce qu'il est ravi. Jugez maintenant, à l'heure où nous sommes, si aucune doctrine est capable de nous donner ce regard, le seul qui épuiserait l'aspiration de notre âme vers la vérité. Quel docteur nous le promettra ? Lequel osera nous dire, si aveuglé qu'il soit par les ressources de l'orgueil ou de la persuasion, que lui, sa parole, sa pensée, c'est la lumière, et que tout genou doit se courber devant elle, l'adorer, et ne plus se relever, comme les séraphins font dans le ciel ? Ah ! jamais, Messieurs, l'insolence du génie n'est arrivée jusque-là ; jamais, il n'a pu dissimuler à aucune intelligence qu'un abime, un abime profond, un abime de ténèbres est ouvert sur nos têtes, sous nos pieds, à notre droite, à notre gauche, à l'orient, à l'occident, au midi, au septentrion, partout. Oui, nous habitons les ténèbres, ténèbres entr'ouvertes çà et là par une avare clarté, où notre œil plonge avec un amer et immense regret de ne pas aller plus loin.

Et voilà avec quoi il faut que les doctrines vous subjuguent ! Voilà ce que nous vous apportons, à vous, enfans légitimes de la lumière, étoiles du ciel, plus brillantes que le firmament dans les nuits les plus splendides de l'été ! nous vous apportons je ne sais quel flambeau dont nous agitons sur vous les tremblantes lueurs. Elles sont certaines sans doute, elles sont irrécusables ; mais quelle porte ouverte aux résistances de l'esprit ! quelle facilité de ne pas obéir ! et aussi, par là même, quelle valeur dans l'obéissance et dans l'unité, quand elles viennent à prévaloir !

Le second élément de la force schismatique est l'affection de l'esprit aux ténèbres. Chose merveilleuse à dire ! Nous sommes faits pour la lumière, nous n'aimons que la lumière, nous ne sommes captivés que par la lumière, et pourtant, par un autre côté de notre être, côté vil et honteux, nous affectionnons les ténèbres et les amassons à plaisir autour de nous. Cela tient à ce que le jour total nous étant refusé d'en haut, nous cherchons ici-bas, dans l'horizon plus rapproché de la nature physique, un ordre complet qui satisfasse notre esprit en ne lui jetant pas ce mélange d'ombre et de clarté qui nous est importun. Nous croyons, en rétrécissant le spectacle, agrandir notre vue ; nous sacrifions l'infini à l'espérance de voir plus à notre aise le fini ; c'est encore la lumière que nous cherchons dans les ténèbres. Il est cependant une autre cause moins honorable de cette disposition de l'entendement humain, et l'Evangile nous

l'a révélée dans ces paroles mémorables : *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises* [1]. Il existe, en effet, entre la vérité et le devoir, entre l'ordre métaphysique et l'ordre moral, une liaison qui fait que les questions de l'esprit sont aussi des questions de cœur. Chaque découverte en Dieu nous menace d'une vertu, d'un sacrifice de l'orgueil ou des sens; la faiblesse et les passions viennent au secours de l'erreur et font un poids terrible dans la lutte des intelligenees, lutte qui est devenue celle du bien et du mal. C'est là surtout que la force schismatique prend son point d'appui.

Elle en trouve une troisième dans l'égoïsme intellectuel, c'est-à-dire dans une certaine individualité de l'esprit qui est propre à chacun de nous. Il est vrai, Messieurs, que nous avons tous quelque chose de commun dans la forme de notre intelligence aussi bien que dans la forme de notre corps ; cependant, cette uniformité n'exclut pas les différences de physionomie. Aucun esprit, pas plus qu'aucun visage, ne ressemble parfaitement à un autre ; nous pensons et nous sentons diversement, et par un égoïsme fort naturel, chacun de nous ramène à soi tout le firmament des idées, pour le façonner à sa mesure et le fondre dans sa personnalité. De là un attachement puéril à notre sens, une persuasion que notre esprit

[1] Saint Jean, chap. 3, vers. 19.

est le juge compétent et suprême de la vérité, et une quiétude naïve en nous-même lorsque nous avons dit d'une idée : Cela n'entre pas dans mon esprit. Eh! qu'importe ? La question est de savoir si c'est un malheur pour l'idée ou pour vous. Mais nous croyons volontiers que cette raison de refus est une condamnation en dernier ressort, et rien ne nous paraît plus simple que de faire de notre horizon la borne de l'infini. Nous voulons même imposer aux autres notre individualité spirituelle, et nous saisissons avidement le premier pouvoir qui nous donne des serviteurs ou des sujets pour en faire les esclaves et les adorateurs de notre pensée. Nous sommes surpris qu'on nous résiste; nous en voulons quelquefois mortellement à un homme qui n'aura pas pensé comme nous dans une seule occasion, en sorte que le signe par excellence d'une grande âme est la modestie, le désintéressement de ses propres idées, la défiance de soi. Mais on n'en arrive là qu'avec le long apprentissage d'une vertu mûrie par l'unité, et jusque-là l'égoïsme intellectuel nous pousse à transformer la vérité en nous, au lieu de nous transformer dans la vérité.

Ce troisième élément de la force schismatique est suivi d'un autre, qui est le dernier, mais qui n'est pas le moindre, je veux dire la toute-puissance arbitraire de l'esprit. Indépendamment de son goût pour la lumière, de son entraînement vers les ténèbres, de son égoïsme étroit, toutes causes qui le portent à la séparation, l'esprit est libre; il est libre contre l'er-

reur, libre contre la vérité, il peut tout ce qu'il veut.

Jugez, Messieurs, si telle est la force schismatique, quelle doit être la force unitaire; car il faut bien aussi qu'elle existe, puisqu'il existe au monde une société publique des esprits. Supposez qu'aucune force unitaire ne contrebalance la force schismatique, les intelligences, privées de liens, emportées chacune où le vent du hasard les poussera, ne se rencontreront que pour se heurter, et formeront tout au plus quelques agrégations fortuites, comme ces nuages qui passent dans le ciel sans pouvoir jamais s'y créer un jour de repos. Ainsi, pour me servir d'une comparaison qu'il vous a été facile de pressentir, retranchez de la mécanique céleste la force que Newton a consacrée sous le nom d'attraction, aussitôt les globes qui peuplent l'éther s'enfuiront dans des directions opposées, précipitées dans leur course par cette autre force qui est la force schismatique du monde matériel. Ainsi encore, retranchez d'une nation la puissance qui retient en paix les passions et les intérêts de tant de millions d'hommes, et vous la verrez se dissoudre dans les fureurs d'une guerre parricide. Il lui faut un principe d'unité supérieur aux élémens de discorde qu'elle nourrit dans son sein, et ce principe, il a un nom : c'est la souveraineté. Souveraineté veut dire supériorité par excellence, et la supériorité par excellence est celle qui contient et qui produit l'unité. Le Souverain est l'Etre qui fait l'unité. Dans une monarchie, c'est le prince; dans une aristocratie, c'est le

sénat ; dans une démocratie, c'est l'assemblée du peuple. Mais, sous quelque forme que ce soit, là où est la puissance qui fait l'unité, là est le souverain. Nous voici sur un champ de bataille : cent mille hommes y sont debout, et cependant tout est immobile, tout se tait, les chevaux, les clairons, la poussière ; que se passe-t-il? L'unité est en silence et suspendue ; elle regarde, elle attend, elle règne. Puis, un mot tombe de ses lèvres ; le bronze tonne, les chevaux hennissent, les armes se mêlent, les escadrons dévorent l'espace : l'unité règne encore , c'est elle qui faisait l'ordre dans l'immobilité, c'est elle qui le fait dans le mouvement. L'unité se taisait, l'unité a parlé, l'unité a été souveraine dans l'un et l'autre cas; voilà toute l'histoire d'une bataille, et toute l'histoire de l'ordre partout et toujours.

Puis donc que l'ordre existe aussi quelque part dans le monde des idées, puisque, malgré les effroyables fermens de discorde qui le remuent et le divisent, il a pu se fonder une société publique des esprits, c'est donc qu'il existe aussi une souveraineté intellectuelle, souveraineté dont la doctrine catholique seule est en possession, puisque seule elle a triomphé de la force schismatique qui tient les intelligences en hostilité et en dissolution. De même qu'il n'y a pas de société civile sans un gouvernement civil, ni de gouvernement civil sans une souveraineté civile, il n'y a pas non plus de société des esprits sans un gouvernement des esprits, ni de gouvernement des es-

prits sans une souveraineté intellectuelle, souveraineté qui ne détruit pas plus la liberté de l'intelligence que la souveraineté civile ne détruit la liberté civile, mais qui l'établit, au contraire, en délivrant les âmes du joug désordonné de la force schismatique. C'est cette souveraineté intellectuelle qu'ont cherchée et que cherchent encore tous les auteurs de schismes, tous ceux qui aspirent, ou par ambition ou par amour des hommes, à fonder l'unité publique des esprits. Quand un philosophe monte dans la chaire, il s'en fait tout simplement un trône, il se pose comme souverain, il cherche dans sa science et son génie le secret de cette supériorité par excellence qui produit l'unité ; et il a raison de le faire, jusqu'à ce qu'ému de son impuissance, il reconnaisse et adore la main par qui règnent tous les rois, et qui, ayant communiqué l'empire de la terre aux conquérans, a refusé aux sages et aux philosophes l'empire de la vérité, pour le donner à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à l'Eglise catholique.

Allons plus loin encore, Messieurs, et cherchons en quoi consiste la souveraineté intellectuelle. Car, tant que nous ne le saurons pas, il manquera quelque chose à l'évidence de nos déductions.

La souveraineté intellectuelle ne peut être que dans les idées ou dans l'esprit. Il est impossible de la placer ailleurs, car tout ce qui est intellectuel est ou idée ou esprit, l'objet de la pensée ou le sujet pensant. Or, ce n'est pas dans l'objet ou l'idée que réside

la souveraineté intellectuelle, l'idée n'est pas vivante indépendamment de l'esprit qui la reçoit; elle peut s'altérer en y entrant, y perdre sa rectitude et sa force, et n'en sortir, pour passer dans un autre esprit, qu'avec un souffle froid et infécond, comme une flèche mollement lancée par un archer sans vigueur.

Vous en avez d'illustres exemples sous les yeux. L'Eglise grecque a toutes les idées de l'Eglise catholique, à bien peu de chose près, et pourtant l'Eglise grecque git inanimée, n'ayant plus d'unité que celle d'un cadavre environné de bandelettes par les mains sanglantes de l'autocratie russe. La Bible aussi contient des idées catholiques, et les protestans se sont jetés dessus avec l'espérance d'y puiser la vie, l'unité, la souveraineté intellectuelle : y ont-ils réussi? Beaucoup moins que les grecs; l'immobilité a conservé à ceux-ci quelque apparence d'un corps, le mouvement a réduit ceux-là à la consistance d'un tas de cendres. Qu'est-ce donc que la vertu des idées en dehors de l'esprit où elles prennent leur forme, leur puissance, leur immortalité? Mais l'esprit lui-même, qu'est-il, pour que la souveraineté intellectuelle y ait son trône et son action? Qui sont les esprits dont se compose l'Eglise catholique? Hélas! des hommes : vous, moi, le premier enfant qui, au sortir de cette assemblée, ira se confesser. Est-ce donc notre intelligence, prise isolément ou mise en commun, qui possède la souveraineté intellectuelle, cette supériorité formidable qui, depuis dix-huit siècles, malgré toute la force schisma-

tique dont dispose le monde, captive cent cinquante millions d'hommes autour d'un même dogme? et de quel dogme! d'un dogme qui ne satisfait pas leur soif innée de la lumière, qui irrite leur passion pour les ténèbres, qui blesse au vif leur individualité spirituelle, et demande à leur libre arbitre une sanglante acceptation. Quoi! c'est nous, c'est vous et moi, ce sont mille hommes, cent mille hommes, qui sont capables, par leur propre esprit, d'un tel acte de souveraineté? n'en croyez rien; gardez-vous d'en rien croire; cela n'est pas possible. En tant qu'hommes, nous n'avons rien de plus que les philosophes et les savans, lesquels n'ont rien pu, et qui n'ont rien pu parce que radicalement tous les esprits sont égaux, parce que nul esprit n'est le souverain d'un autre esprit.

Voulez-vous revenir aux idées? Voulez-vous conclure que la souveraineté intellectuelle réside dans les idées, et que c'est par leur énergie que le monde nous est soumis? Mais pourquoi les idées ne se corrompraient-elles pas dans notre intelligence, comme elles se corrompent dans l'intelligence des grecs et des protestans? Qui donc ou quoi donc leur fait un autre sort chez nous? Pourquoi si vaines ailleurs, pourquoi si fortes dans l'Eglise? Vous voyez bien que le cercle est fermé, et que la logique ne nous laisse aucun asile ouvert!

Cependant l'unité catholique existe, elle existe seule au monde; elle suppose une force unitaire, une sou-

veraineté intellectuelle : qui nous l'a donnée, puisque les idées ne la donnent pas et que l'esprit de l'homme ne la possède pas ? Evidemment un autre esprit que le nôtre est en nous, un autre esprit nous anime, un autre esprit nous garde, un autre esprit nous parle, l'esprit qui s'était retiré de l'homme à Babel et qui est revenu le jour de la Pentecôte : l'esprit de Dieu ! Le monde est Babel, l'Eglise est la Pentecôte. Si Dieu n'est pas dans l'Eglise, ce sera quelque autre chose, mais à coup sûr ce ne sera pas l'homme.

J'ai poussé jusqu'à l'extrême, Messieurs, l'analyse des causes qui expliquent le mystère de l'unité catholique. Je m'arrêterai encore un instant pour dire un dernier mot au rationalisme.

Le rationalisme nous reproche souvent de manquer de justice à son égard. Il semble croire que nous lui contestons le domaine entier de la vérité, comme s'il était incapable de découvrir ou d'affirmer jamais une seule idée vraie ; nous n'allons pas jusque-là. Mais, quoi qu'il en soit de ce point, la question entre lui et nous est aussi une question de souveraineté, nous lui disons qu'eût-il la vérité tout entière, eût-il même, s'il est possible, plus de vérité que l'Eglise n'en possède, il ne rallierait point les esprits dans une unité stable, telle qu'elle est nécessaire à la vie de l'humanité, parce que le rationalisme le plus sincère et le plus religieux n'est qu'un effort de l'homme en faveur de l'homme, une tentative de souveraineté destinée à se briser toujours contre l'immense force schismatique

qui est malheureusement en activité dans le monde moral. Nous ne réclamons pas même pour nous, en tant qu'hommes, cette souveraineté qui échappe depuis six mille ans aux mains du rationalisme ; nous savons qu'aucun esprit n'est le souverain d'un autre esprit. Nous professons qu'il est impossible, même à Socrate et à Platon, de se faire un seul disciple, et, à plus forte raison, un seul sujet. L'unité de l'Eglise est pour nous un phénomène divin, qui ne s'explique que par la présence perpétuelle de l'esprit de Dieu au milieu de nous. Nous croyons que Dieu s'est réservé la souveraineté intellectuelle, et que tout essai pour s'en emparer n'aboutira jamais qu'à la servitude des âmes par l'autocratie, ou à leur ruine par le doute et la négation. Ces deux épreuves, du reste, sont nécessaires à la glorification de l'unité catholique, afin qu'assaillie toujours par des imitateurs armés de la science ou du casque, elle passe au milieu de leurs complots sans faillir à sa destinée, toujours vierge, toujours mère, toujours reine, et voyant s'évanouir en fumée les espérances d'une rivalité qui ne la suit toujours que pour la couronner toujours.

TRENTE-ET-UNIÈME CONFÉRENCE.

DE L'ORGANISATION ET DE L'EXPANSION DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

C'est sans doute beaucoup d'avoir mis au monde une société intellectuelle publique, d'y avoir établi des idées immuables, fondamentales, librement reconnues et acceptées par des intelligences de tout rang. La doctrine catholique l'a fait, et aucune autre ne l'a fait après elle. Mais, si remarquable que soit cet ouvrage, et bien qu'on ne puisse l'attribuer qu'à l'esprit

de Dieu, tant l'esprit de l'homme est faible et incapable d'un tel monument, toutefois, ce n'est point encore là le terme de l'action sociale réservée à la doctrine catholique. La société qu'elle a créée ne s'appelle point du nom abstrait dont nous nous sommes servis jusqu'à présent, elle ne s'appelle point une société intellectuelle publique : son nom est plus grave, plus significatif, plus difficile à porter, plus célèbre, enfin, et vous m'avez déjà tous prévenu, Messieurs, en l'appelant l'Eglise ou la société catholique. Oui, c'est là son nom ; et ce nom suppose d'abord qu'il ne s'agit pas d'une société purement intellectuelle, mais d'une société organique, où l'unité doctrinale a pris corps sous un pouvoir hiérarchique, législatif, judiciaire et administratif, c'est-à-dire sous un pouvoir jouissant de la totalité des attributs nécessaires à la vie réelle d'une société. Telle est, en effet, la société catholique, et je l'ai fait voir il y a dix ans, lorsque, paraissant pour la première fois dans cette chaire, et saisissant le phénomène catholique par son côté le plus extérieur, j'ai traité de l'organisation de l'Eglise, ce qui m'impose le devoir de ne pas m'y arrêter aujourd'hui. Je passerai donc outre, et je vous ferai remarquer que le nom de catholique ne réveille pas seulement l'idée de l'unité intellectuelle dans un corps organique et vivant, mais que, de plus, il signifie l'expansion universelle de cette unité : prodige si grand que l'Eglise, inspirée de Dieu et dédaignant tous ses autres titres, tels que ceux d'*une*, de *sainte*, d'*aposto-*

lique, qu'elle tenait aussi du premier concile œcuménique de Nicée, a retenu le nom de *catholique*, comme le nom qui lui appartient par excellence et qui, souverainement incommunicable, exprime le mieux cette force divine et créatrice, qui, après l'avoir douée de lumière, de sainteté, d'unité, d'organisation, a fini par la pousser dans le monde avec cette dernière couronne de l'universalité.

Parlons donc de la société catholique, parlons de son expansion dans l'espace et l'humanité. C'est l'objet de cette Conférence, où vous verrez encore tant de nouvelles preuves de la toute-puissance de notre doctrine qu'elles finiraient par me lasser. Oui, le scrupule qui me vient quelquefois, Messieurs, c'est de vous fatiguer de cette longue exposition de miracles; c'est qu'à force de vous répéter que le doigt de Dieu est-là, le prodige n'arrive pour vous à l'état de lieu commun. Soutenez-moi contre un si singulier désespoir; sachons considérer jusqu'au bout l'œuvre divine, si variée d'ailleurs dans son uniformité de force, de sagesse et de bonté.

L'Eglise est catholique, c'est-à-dire universelle, et, en effet, s'il est vrai que Dieu ait fondé une société, comment en eût-il fait le privilége d'une caste ou d'un peuple, d'un continent ou d'un hémisphère? Si Dieu a voulu bâtir de ses mains un édifice social, assurément il l'a préparé pour tous. Tandis que les hommes, quelle que soit la magnanimité de leurs desseins, travaillent pour eux, pour leur nation, pour une gloire

et un horizon toujours bornés, Dieu fait luire son soleil sur tous; il illumine les aigles au haut des montagnes et les oiseaux obscurs qui chantent leur créateur à l'ombre d'un épi de blé. Il songe à un brin d'herbe comme il songe à un cèdre, il s'occupe d'un atôme comme d'une étoile, et l'universalité étant le caractère de ses moindres œuvres, à plus forte raison en imprimera-t-il le sceau à une société formée de ses mains pour la conservation et la propagation de la vérité. Non pas que, malgré ce désir d'étendre et d'assurer parmi les hommes le règne de la lumière, il fasse violence à notre liberté et ne nous permette pas d'échapper aux mailles du filet qu'il a déployé sur nous : non, ce droit nous reste dans toute sa plénitude, et il nous explique les apparentes faiblesses de l'ouvrage divin. Si le filet se rompt, comme le dit expressément l'Evangile, c'est que l'œuvre de Dieu n'exclut pas l'œuvre de l'homme, et que la liberté se fait jour à travers la souveraineté, sans détruire pourtant le caractère de l'action supérieure et maîtresse, qui triomphe finalement jusque dans l'imperfection provisoire du résultat.

L'Eglise, disions-nous, la société intellectuelle fondée par la doctrine de Jésus-Christ, est catholique ou universelle dans son expansion. Mais, afin de bien l'entendre, remarquons une seconde fois qu'il ne s'agit pas d'une simple expansion des idées immuables et fondamentales qui constituent le christianisme ; ce serait déjà une magnifique universalité, et, néanmoins,

ce n'est là qu'une partie du mystère de diffusion que nous appelons la catholicité. Outre l'expansion de l'unité doctrinale, la catholicité emporte avec soi l'expansion de l'unité hiérarchique, législative, judiciaire et administrative; elle emporte la création d'un pouvoir doctrinal universel, d'un pouvoir hiérarchique universel, d'un pouvoir législatif universel, d'un pouvoir judiciaire universel, d'un pouvoir administratif universel; ce qui est tout simplement le comble de la folie. Voilà la thèse de la catholicité.

Quand même les protestants porteraient leur doctrine partout l'univers, quand même cette doctrine serait aussi une et immuable qu'elle est divisée et mobile, qu'auraient-ils fait? Ils auraient semé la Bible dans le monde, et, avec la Bible, certaines idées qui y sont contenues; mais ils n'auraient point établi universellement leur hiérarchie, puisqu'ils n'en ont point, leur législature, puisqu'ils n'en ont point, leur magistrature, puisqu'ils n'en ont point, leur administration, puisqu'ils n'en ont point. Ils auraient fait un chef-d'œuvre intellectuel, mais qui n'aurait rien de comparable à celui de la société catholique, asseyant partout, avec sa doctrine, son unité hiérarchique, législative, judiciaire et administrative. Il me semble que les termes du mystère sont entendus.

Et ce petit dessein, Messieurs, ce petit dessein d'un établissement catholique dans le monde, il n'a pas été seulement celui de Dieu. Il y a bien longtemps, même sans remonter jusqu'à Nemrod, Ninus et Sésostris,

que les rois caressent cette pensée, et qu'à l'exemple de Nabuchodonosor, ils assemblent leurs grands et leurs généraux dans la solitude de leur cabinet pour leur déclarer qu'ils ont l'intention de soumettre l'univers à leur domination. Il y a bien longtemps aussi que ces rêves de géant s'évanouissent au réveil de la réalité. Car dès que l'homme veut s'étendre, dès qu'il s'adresse à l'espace, il rencontre dans la nature même matérielle un obstacle invincible à son ambition. Les anciens disaient très-spirituellement que la nature a horreur du vide ; ils eussent pu dire encore mieux qu'elle a horreur de l'universalité, j'entends de l'universalité factice par où nous voudrions la soumettre au même sceptre et à la même main. L'espace est admirable sous ce rapport. Dieu lui a fait trois genres de barrières contre l'ardeur de nos envahissemens politiques et religieux. Le premier, c'est la distance. A mesure que le rayon s'éloigne du centre, sa dépendance fléchit; on obéit à cent lieues ; à mille, on n'obéit guère ; à trois mille, on n'obéit plus ; tous les liens se relâchent et se brisent par le seul effet du chemin. Si quelque unité momentanée subsiste entre la métropole et la colonie, le temps ne tarde pas à sonner l'heure de l'affranchissement. L'histoire est pleine de ces avertissemens que la distance ne cesse de donner à notre orgueil.

Mais la distance n'est pas le seul rempart dont la nature ait armé l'espace contre nos entreprises d'universalité. Si la distance est l'épée de l'espace, la confi-

guration en est le bouclier. Et quel bouclier fondu et ciselé de main de maître! Suivez de l'œil ces chaînes de montagnes si artistement disposées pour créer des frontières inexpugnables, ces sables brûlans que le dromadaire et le chameau franchissent à peine, et que les vents protégent encore contre la marche du voyageur ou du conquérant; ces steppes arides et inhabités où le despotisme n'a plus de points cardinaux pour se retrouver; ces marais pestilentiels; ces îles perdues au sein des mers et gardées par des récifs; ces glaces des pôles; ces tempêtes de l'Océan; tous ces mille obstacles distribués avec tant d'art, et que soixante siècles d'efforts et d'exploration n'ont pas surmontés.

Ce n'était point assez. Le climat est venu se joindre à la distance et à la configuration pour faire du globe entier un défi à notre impuissance. Le soleil a choisi une route qui nous apporte sa chaleur avec une avarice et une prodigalité calculées; quelques jours de marche, quelques degrés de latitude franchis, et cet homme puissant, Cyrus, Cambyse, qui vous voudrez, le voilà qui ne peut plus porter son casque, et qui désarme sa poitrine! Encore un jour, encore un pas au-devant du soleil, et cette armée florissante, qui se promettait l'empire du monde, la voilà qui se pâme sous la pression invisible de l'atmosphère; le cavalier descend à l'ombre de son cheval, le fantassin se couche par terre; ils sont comme un enfant qui s'est promené une heure de trop, et qui se pend à la robe de

sa nourrice! Nous touchons aux rivages fortunés de l'Italie; il semble que son ciel et le nôtre sont deux frères nés à une seule année d'intervalle; mais qui n'a vu la douleur de quelque enfant de l'Italie transporté par l'exil sous ces nuages de France qui nous plaisent tant? En vain le pauvre proscrit se réchauffe-t-il aux rayons de notre liberté; sa tête se penche, par le poids du souvenir et du regret, comme une fleur qui a été transportée d'une terre lointaine sur un sol qu'elle ignorait, et qui s'y consume sans joie et sans parfum, parce qu'elle est privée du soleil, des ombres et des vents de sa patrie.

Ainsi résiste l'espace à nos songes d'universalité, et tous les conquérans, l'un après l'autre, sont venus s'y briser. Quand ce jeune Macédonien, après Granique, Issus et Arbelles, eut touché les bords de l'Indus et que son cœur impatient le portait encore plus loin, jusqu'à ce qu'il eût gravé son nom à la limite même de l'univers, son armée l'arrêta. En vain se cacha-t-il sous sa tente, armé de la bouderie de toute sa gloire, il fallut céder, et qu'il s'en allât mourir à Babylone dans un festin, ne sachant plus que faire de sa puissance et de son ambition. Les Romains, cette race si patiente à préparer ses conquêtes, si âpre à les étendre, et qui savait si bien fondre la solidité dans l'étendue, les Romains connurent le même écueil. Parvenus au Rhin et à l'Euphrate, ils eurent là une barrière que les conseils de leur sénat et les agitations de leur forum ne purent soulever. Au-delà du Rhin,

Varus laissait les ossemens de ses légions ; et par delà l'Euphrate, Crassus payait de sa vie et de sa renommée la témérité qu'il avait eue de le franchir. Les exemples ne tariraient pas, et notre siècle même en a vu le fastique retour. Longtemps le dernier des capitaines avait rivé le sort à sa volonté ; les Alpes et les Pyrénées avaient tremblé sous lui ; l'Europe en silence écoutait le bruit de sa pensée, lorsque, las de ce domaine où la gloire avait épuisé toutes ses ressources pour lui complaire, il se précipita jusqu'aux confins de l'Asie. Là, son regard se troubla et ses aigles tournèrent la tête pour la première fois. Qu'avait-il donc rencontré ? Etait-ce un général plus habile que lui ? Non. Une armée qu'il n'eût pas encore vaincue ? Non. Ou bien était-ce l'âge qui refroidissait déjà son génie? Non. Qu'avait-il donc rencontré ? Il avait rencontré le protecteur des faibles, l'asile des peuples opprimés, le grand défenseur de la liberté humaine : il avait rencontré l'espace, et toute sa puissance avait failli sous ses pieds.

Car si Dieu a créé de telles barrières au sein de la nature, c'est qu'il a eu pitié de nous. Il savait tout ce que l'unité violente renferme de despotisme et de malheur pour la race humaine, et il nous a préparé dans les montagnes et dans les déserts des retraites inabordables ; il a creusé la roche de saint Antoine et de saint Paul, premier ermite ; il a tressé avec la paille des nids où l'aigle ne viendra pas ravir les petits de la colombe. O montagnes inaccessibles, neiges

éternelles, sables brûlans, marais empestés, climats destructeurs, nous vous rendons grâce pour le passé, et nous espérons en vous pour l'avenir! Oui, vous nous conserverez de libres oasis, des thébaïdes solitaires, des sentiers perdus; vous ne cesserez de nous protéger contre les forts de ce monde; vous ne permettrez pas à la chimie de prévaloir contre la nature, et de faire du globe, si bien pétri par la main de Dieu, une espèce d'horrible et étroit cachot où l'on ne respirera plus librement que la vapeur, et où le fer et le feu seront les premiers officiers d'une impitoyable autocratie.

Mais peut-être ce que les conquérans n'ont pas pu, les doctrines l'auront fait? Pas davantage, Messieurs, et il suffira d'un mot pour vous le montrer. Parmi les doctrines, celle dont le mouvement expansif a été le plus remarquable et qui a le moins mal imité les procédés du christianisme, c'est incontestablement le bouddhisme indien, car le mahométisme ne saurait lui être mis en parallèle, puisqu'il n'a jamais été qu'une conquête violente, et qu'il rentre ainsi dans les observations que nous présentions tout à l'heure sur les conquérans. Le bouddhisme indien a eu, au contraire, une propagation pacifique et étendue qui attire à bon droit l'attention, quand il s'agit de l'expansion comparée des doctrines. Toutefois, son procès est facile, et son nom même d'indien décide la question. Pourquoi le bouddhisme a-t-il limité son prosélytisme et ses progrès aux deux presqu'îles de l'Inde,

au Thibet, à la Tartarie, à la Chine et au Japon? Ces régions, il est vrai, sont considérables; mais quelle faiblesse dans une doctrine qui va si loin dans des contrées contiguës et analogues, et qui, une fois ce développement acquis, s'y enterre toute vive sans faire un pas de plus ni par terre ni par mer! Nous avons en France la liberté des cultes : pourquoi le grand lama du Thibet ne nous envoie-t-il pas des missionnaires? Qu'a-t-il à craindre? Depuis six cents ans qu'il a vu nos religieux et qu'il parodie notre culte, qui l'empêche de s'en montrer reconnaissant et de nous initier aux idées de Bouddha? Remarquez, Messieurs, que je ne parle que des idées, lorsqu'il s'agit aussi d'action hiérarchique, législative, judiciaire et administrative. Mais ce serait trop demander au bouddhisme, que de chercher qui obéit sur la terre au grand lama, et de quelle société organique il est véritablement le centre et l'unité. Bornons-nous aux idées, et par cet effort si vain du bouddhisme, si étroit, et qui est pourtant la plus vaste tentative d'universalité doctrinale en dehors du christianisme, jugez du miracle de la catholicité. Jugez-en par l'espace si restreint où se meuvent toutes les autres sociétés organiques qui peuplent l'univers. Qu'est-ce que le plus grand empire du monde sur une carte de géographie? Qu'était-ce que cette fameuse monarchie des Espagnes et des Indes sur laquelle le soleil ne se couchait pas? Quelques degrés de longitude et de latitude ont raison de tout le pouvoir humain, et c'est une maxime que l'étendue dévore l'unité.

La société catholique a seule échappé à cette loi des choses finies. A peine arrosée du sang tombé de la croix, à peine animée du souffle de la Pentecôte, elle a franchi l'Euphrate et le Rhin, elle a visité la Scythie, l'Inde, l'Ethiopie, et pendant que l'Empire se partageait entre des maitres ou cédait de sa terre aux Barbares dont il était assiégé, elle répandait, sur la surface multiple du sol romain, son unité doctrinale, hiérarchique, législative, judiciaire et administrative, resserrant et fortifiant son organisme social à mesure que l'ancien monde voyait périr le sien. L'Angleterre, l'Hibernie, la Germanie, toutes les plages du septentrion lui ouvrirent, chacune en son temps, leur territoire plus neuf. Elle passa le cap de Bonne-Espérance avec Vasco de Gama, elle descendit en Amérique avec Christophe Colomb, elle suivit, la croix à la main, tous les aventuriers du quinzième et du seizième siècle, élevant à côté de leurs noms les noms de Las Casas, de saint Louis Bertrand, de saint François-Xavier; fondant des chrétientés à l'abri des comptoirs, poursuivant et charmant les sauvages jusque dans leurs plus secrètes forêts? Où n'est-elle pas aujourd'hui? Où n'est-elle pas avec son unité tout entière? Voici qu'elle s'éparpille sans se diviser dans toutes les baies de l'Océanie. Du haut de sa chaire une et immuable, le Père de cent cinquante millions d'hommes dispersés par toute la terre élève la voix qui enseigne, il est cru; il nomme des évêques, on les reçoit; il promulgue une loi, on la vénère; il prononce un jugement, on s'y

soumet; il règle des cérémonies, on les pratique. La distance, la configuration, le climat, rien n'altère la majesté qui commande et l'obéissance qui accomplit, ou si quelque différence se remarque entre le respect qui est proche et celui qui est lointain, elle est toute en faveur du pouvoir, à mesure qu'il est plus désarmé.

Quel miracle, Messieurs! L'Angleterre touche à tout par sa politique et ses vaisseaux; mais dites-lui d'établir quelque part sa hiérarchie, sa législation, sa magistrature et son administration, sans s'assujettir, par la force, le point du globe où elle les portera : l'Angleterre croira que vous vous moquez. C'est pourtant ce que la Rome catholique fait tous les jours sans que personne y prenne garde, tant sa souveraineté organique et universelle est devenue un élément naturel de l'humanité. On a vu cette même Angleterre, dont je parlais, se séparer de Rome, la proscrire, inventer contre elle des supplices atroces, et, malgré cet appareil, pendant trois cents ans consécutifs, Rome a conservé au sein de cette île superbe une chrétienté qui recevait ses envoyés, ses lois, ses jugemens, qui priait avec elle, qui pensait avec elle, qui souffrait et se réjouissait avec elle, qui mourait heureuse pour elle. Encore une fois, Messieurs, quel miracle! et comment l'expliquer?

Ah! je vais vous le dire : c'est que la nature se révolte contre l'orgueil et la domination; mais contre la vérité, contre le bien, contre Dieu, il n'y a pas de montagnes, pas de déserts, pas de glaces, ni de soleil

ardent, ni de mers orageuses, ni de barrières armées. Et c'est pourquoi le prophète, annonçant de loin cette puissance d'universalité qui est dans l'Eglise, et s'y complaisant d'amour, ne se lassait pas de porter à la nature un triomphal défi, ainsi que nous entendons, dans l'office même de ce jour, Isaïe crier de toute sa force : *Montagnes, montagnes et collines, vous serez abaissées; chemins tortueux, vous serez redressés; sentiers escarpés et âpres, vous serez doux comme la plaine* [1]. Et ailleurs, et mille fois : *Passez, passez par les portes, préparez la voie au peuple, aplanissez la route, choisissez les pierres, élevez un signe pour que tout le monde le découvre* [2]. Et pourquoi, ô prophète? pourquoi les portes doivent-elles s'ouvrir, les barrières tomber, la nature perdre toutes ses jalouses précautions? Ah! répond le prophète : *C'est que le Roi vient, il vient avec justice et douceur, il est pauvre, il est monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse* [3]. Voilà ce qui ouvre tout et ce qui change tout. *Ouvrez les portes, laissez passer la nation juste, la nation qui garde la vérité* [4]. La science n'avait pas passé; la puissance n'avait pas passé; Ninive, Babylone, Alexandre, les Romains n'avaient pas passé; mais le Fils de l'Homme, monté sur le fils de l'ânesse, il passera, il a passé, et passé pour ne sortir jamais.

[1] Isaïe, chap. 40, vers. 4.
[2] Isaïe, chap. 62, vers. 10.
[3] Saint Mathieu, chap. 21, vers. 5; et Zacharie, chap. 9, vers. 9.
[4] Isaïe, chap. 26, vers. 2.

Me demanderez-vous encore pourquoi? et vous le dirai-je sous une autre forme? C'est que la vérité donne du courage pour gravir les montagnes, pour habiter les déserts et s'accoutumer au soleil. Un missionnaire part, sachant bien qu'il ne vivra que dix ans : que lui importe? La vérité qu'il annonce est éternelle, l'éternité lui rendra les jours qu'il aura perdus. Nul ne vous rendra les vôtres, ô hommes qui ne travaillez que pour vous, nul ne sera votre récompense que vous-mêmes. Mais Dieu se souvient d'un verre d'eau donné en son nom; l'apôtre le sait, il quitte sa patrie, sa famille, il se quitte lui-même pour porter jusqu'aux extrémités du monde le verre d'eau de la vérité, et c'est ce verre d'eau, protégé par Dieu qui l'envoie, et par la charité qui le porte, c'est ce verre d'eau qui triomphe de l'espace où tous les conquérans ont péri. Suivons ses destinées, et, après l'avoir vu aux prises avec la nature, voyons-le aux prises avec la chair et le sang.

De même que l'espace, l'humanité a en elle des ressources infinies contre l'expansion de l'universalité. La première est sa division par races. Car, bien que le genre humain sorte d'un tronc unique et primordial, et que le même sang coule dans ses veines, cependant il a une facilité extrême, et presque inexplicable, à tirer de cette unité primitive des générations distinctes par leur physionomie, leurs aptitudes, leurs goûts, leurs mœurs et leur histoire. Si ces caractères distinctifs étaient variables et intransmissibles, il n'y

aurait pas de races; la race suppose à la fois une variation dans l'espèce et la perpétuité de cette variation; c'est-à-dire le concours d'une force mobile pour produire la diversité, et d'une force immuable pour la maintenir. Quelque difficile qu'il soit de comprendre ce phénomène, jusque-là que des savans ont mieux aimé douter de l'origine commune du genre humain, toutefois, il nous touche de si près et par tant de côtés, que nous le constatons à tout moment dans les familles, les provinces et les nations. Quiconque a voyagé reconnaît au premier coup-d'œil un Anglais, un Espagnol, un Italien, un Allemand, peuples pourtant si voisins les uns des autres, et liés ensemble depuis plus de mille ans par la religion, la paix, la guerre, le commerce, les lettres, les arts, et presque par un même ciel, tant les différences de climat y ont de modération. En France même, sous l'empire d'une unité sociale qui a eu sans doute sa gradation, mais qui a toujours existé plus ou moins, le type des provinces de la monarchie est encore saisissable à l'œil de l'observateur. Il ne confondra jamais le Français du nord avec le Français du midi, le Breton avec l'Aquitain, le Bourguignon avec l'Auvergnat. Si telle est la puissance de la race dans des contrées limitrophes, malgré tant de causes qui devraient l'anéantir, que sera-t-elle lorsqu'il s'agira du Grec et de l'Hindou, du Caraïbe et du Chinois? Trois grandes races primitives, celles de Sem, de Cham et de Japhet, ont rompu le genre humain en trois branches marquées d'un

énergique caractère de diversité; et, dans ces branches mêmes, la diversité s'est multipliée presque à l'infini, avec une mobilité et une persévérance égales l'une à l'autre, et qui font du monde moral ce que la distance, la configuration et le climat ont fait du monde physique, un théâtre rebelle à toute tentative d'universalité. Il le fallait encore, afin que les races, se contrebalançant, nos destinées ne fussent pas à la merci du premier peuple qui aurait été le plus fort.

Cet obstacle n'était pas préparé contre la puissance de la vérité et de la charité; aussi la société catholique a passé par-dessus avec un très-facile élan. De la race de Sem, où elle avait toutes ses racines d'antiquité par le peuple juif, elle s'est jetée sur la race de Japhet, qui remplissait l'Europe, sans négliger l'Afrique, la vieille patrie de Cham. Associée aux grands rameaux, son mélange avec les rejetons inférieurs n'a plus été qu'un jeu; les Barbares, l'un après l'autre, l'ont reconnue pour leur mère; et quand les deux Indes s'ouvrirent à l'Orient et à l'Occident devant nos heureux navigateurs, les cent races de ces nouveaux continens ne regardèrent pas à la peau de l'Eglise : elle était colorée par le sang de Jésus-Christ, qui est le sang universel.

Cette assimilation de la société catholique à toutes les races humaines est d'autant plus remarquable, Messieurs, qu'elles ne sont pas toutes au même état de culture sociale, et qu'outre la distinction de leur caractère natif, elles appartiennent encore à des âges

différens, qui sont la barbarie, la civilisation, la décadence et l'état sauvage.

La barbarie est l'enfance des races. Elle se reconnaît à la prépondérance du corps sur l'esprit. Le barbare vit du sang et non de la pensée. Quand, au contraire, l'esprit commence à prévaloir sur le corps, c'est le règne de la civilisation qui s'annonce, règne illustre consacré par le développement des lettres, des sciences et des arts, par une activité grave et simple qui remplit la vie en l'élevant. A l'époque de décadence, le corps reprend le dessus, non plus le corps grossier du barbare, mais le corps poli, parfumé, usé, pétri d'intelligence, et, toutefois, revenu aux instincts les plus vils, instincts que l'ignorance n'excuse plus, que la vigueur n'explique pas, et qui font de l'âme ainsi tombée le repaire ignoble d'un égoïsme délicat et subtil. L'état sauvage, le dernier de tous, est le retour à la barbarie, mais à une barbarie ruinée, qui n'est plus même capable de soutenir les rudimens d'une société.

Il n'est pas malaisé, Messieurs, de saisir quels obstacles l'expansion de l'universalité rencontre dans ces âges si divers des générations, et de quelle souplesse d'organes l'Eglise doit être douée pour se les assimiler, sans rien perdre elle-même de la plénitude de son âge et de l'éternité de sa civilisation. Vous savez si elle a réussi. S'agit-il de la barbarie? elle a converti ces nuées d'hommes qui ont dévoré l'empire romain. S'agit-il de la civilisation? elle s'est formée au siècle

d'Auguste, elle a formé elle-même le siècle de Léon X et celui de Louis XIV. S'agit-il de la décadence? le Bas-Empire est là pour y dire son action. S'agit-il enfin de l'état sauvage? elle a créé le Paraguay, et des rives de la Plata aux lacs et aux montagnes du Canada, elle s'est fait aimer par les tribus errantes des deux Amériques, d'un amour naïf et saint qui touche plus le cœur que les scènes mêmes des catacombes et des martyrs. Elle a donc tout soumis, elle s'est tout assimilé dans l'échelle des races et des âges sociaux : les peuples enfans, les peuples virils, les peuples vieillards, les peuples retournés à l'enfance. Mais ce n'est point encore là le succès le plus décisif de son universalité; en ayant eu affaire aux races, elle a eu affaire à quelque chose de plus terrible que des différences d'origine, de culture et de mœurs, elle a rencontré l'obstacle de la nationalité.

Une nation est une race condensée dans un territoire et dans une organisation. L'organisation n'est autre chose que l'unité résultant d'un pouvoir hiérarchique, législatif, judiciaire et administratif. Ce pouvoir, ce sont les entrailles mêmes de la nation, toute sa vie, toute son histoire, tout son orgueil, puisqu'elle n'est un corps que par lui, qu'elle n'agit que par lui, qu'elle ne subsiste que par lui. Ce seul mot, Messieurs, vous révèle l'abîme où nous voici tombés. Une nation est une unité réelle et organique, ayant la totalité des attributs du pouvoir, et par conséquent, lorsque la société catholique, ayant aussi la totalité des

attributs du pouvoir, se présente à une nation, elle ne lui demande ni plus ni moins que d'admettre chez elle, à ses foyers, sur ses places, dans ses conseils, une autre hiérarchie que sa hiérarchie nationale, une autre législature que sa législature nationale, une autre magistrature que sa magistrature nationale, une autre administration que son administration nationale, une autre unité que son unité nationale, une autre vie que sa vie, une autre souveraineté que sa souveraineté. Je vous adjure, Messieurs, cela est-il possible ? Le poète l'a dit :

On ne partage pas la grandeur souveraine.

Et l'on demande à une nation de partager sa pourpre; l'on veut que, comme saint Martin coupa son manteau en deux pour en couvrir un pauvre, une nation coupe en deux son vêtement pour le donner non pas à un pauvre, mais à un plus riche qu'elle-même, à une société qui se prétend universelle, et qui, par le fait, n'a aucune limite assignable dans l'espace et dans le temps! Je vous le répète, humainement cela est-il possible ?

Il faut bien que la difficulté soit grande, puisque encore aujourd'hui, vous le savez, malgré l'ascendant d'une chose accomplie, quoique la France soit une nation catholique et que les idées de liberté de conscience y soient fort goûtées, cependant un des obstacles à la réconciliation religieuse des esprits, dans

notre patrie, c'est le préjugé qui nous reproche d'appartenir à un souverain étranger. Je ne le justifie pas, mais il existe; il est pardonnable peut-être à qui n'est pas éclairé de la lumière divine, et qui, laissant de côté l'histoire, juge des choses les plus profondes par certaines apparences ou conclusions du sens commun. Ne l'oublions pas, Messieurs; dans nos discussions; sachons compatir à ceux qui n'ont pas la même foi que nous, et auxquels nous demandons le respect d'un miracle aussi étonnant que le miracle de la catholicité. Car ce miracle enfin, malgré son incompatibilité apparente avec les droits sacrés des nations, il s'est accompli. Il est admis en Europe et chez tous les peuples civilisés de l'ancien et du nouveau continent, qu'il existe deux puissances distinctes par leur nature et leur objet, toutes les deux venant de Dieu, toutes les deux souveraines chacune dans leur sphère, pouvant se séparer ou s'unir selon des conditions équitables réciproquement acceptées. Ce dogme, à la fois humain et divin, est regardé comme l'un des palladiums de la liberté et de la civilisation, et, malgré l'influence des préjugés nationaux, nulle intelligence ne comprendrait plus une religion puisant sa vie à la même source que les droits et les intérêts temporels, gouvernée par les mêmes lois et soutenue par les mêmes mains. Notre siècle, Messieurs, s'est ouvert sous ces grands auspices d'un traité entre les deux puissances, entre la société catholique représentée par un vieillard dont le prédécesseur était mort captif, et la société française repré-

sentée par un jeune consul, mais que la victoire avait vieilli avant le temps et préparé pour un de ces offices solennels qui fondent ou qui sauvent les nations. A sa voix, malgré le sourire encore vivant du dix-huitième siècle, les enseignes de la République et la croix de Jésus-Christ se baissèrent pour se reconnaître et se toucher, et l'Europe étonnée, voyant le vainqueur des Pyramides couvrir cet embrassement de la magie de son renom, connut que Jésus-Christ était encore le maître du monde.

Je devrais m'arrêter là, Messieurs, car que dire de plus ? Que reste-t-il dans le miracle de la catholicité qui ne soit révélé à votre admiration ? Peut-être, Messieurs, peut-être ! De la race et de la nationalité naît dans le cœur de l'homme l'amour de la patrie, sentiment profond et exclusif, qui se nourrit de l'histoire du passé et des souvenirs de notre vie personnelle, où se rapporte tout ce que nous avons vu, fait et été, depuis les jours bénis de notre enfance jusqu'aux agitations de notre maturité et à la perspective de notre tombeau. Là, tout est saint ; là, rien n'est à perdre ; aucune transaction ne doit toucher le seuil d'un endroit de notre âme aussi révéré. Mais, notre inscription dans une autre société, qui est universelle, notre adhésion à des pensées et à des lois d'un ordre plus grand, notre association à d'éternelles destinées ne flétriront-elles pas jusqu'à sa racine l'amour de la patrie ? Ici, Messieurs, vous du moins qui êtes chrétiens, vous pouvez répondre pour moi. Vous savez

avec quel art Dieu a fondu dans votre cœur le sentiment catholique et le sentiment patriotique ; par quel mouvement simple et inaperçu de vous-mêmes, vous ne faites qu'une seule chose de la maison de votre enfance, de l'église, du cimetière, des bois, des champs, de la prière et de l'amitié, chers et pieux élémens de votre vie, dont elle n'est pas plus embarrassée que la fleur ne l'est de la terre où elle puise sa sève et du ciel où elle respire. L'histoire du monde répond à l'histoire de votre cœur. Elle a dit assez haut quel fut partout, dans les batailles et dans les conseils, le dévouement des catholiques aux jours où la patrie le réclame. Elle a dit si le patriotisme a diminué dans le monde depuis Jésus-Christ, et si, comme autrefois, parce que le temple s'est agrandi, on ne combat plus pour l'*autel et le foyer*, ces deux choses sacrées que les anciens ne séparaient pas. Le doute n'est pas possible à cet égard. Chaque nation catholique a eu ses Machabées ; la religion a pris parti dans leur gloire et leurs intérêts sans cesser d'être universelle, elle a béni sans trahison les drapeaux opposés, elle a chanté la victoire et honoré la défaite à la fois, comme Dieu, du haut de son trône, malgré la diversité des peuples et des événemens, étend sur tous l'impartialité passionnée de son amour. Nul ne s'y trompe ; tout le monde sent que la patrie et l'Eglise, le sentiment national et le sentiment religieux, loin de s'exclure, se fortifient l'un par l'autre, s'élèvent l'un par l'autre, et que, touchant à la

poitrine de chacun de nous, le ciel et la terre y rendront ce cri célèbre :

A tous les cœurs *chrétiens* que la patrie est chère !

Comment cette fusion a-t-elle pu s'opérer ? Par quel mystère le temps et l'éternité rendent-ils en cela le même son ? Peu nous importe de le découvrir ou de l'ignorer. Acceptons les bienfaits de Dieu, même quand nous ne savons pas dans quel trésor il les a puisés. C'est lui qui a fait la patrie, c'est lui qui a fait l'Eglise, c'est lui qui a fait aussi l'amour qu'il nous demande pour tous deux.

Ma tâche est accomplie, Messieurs ; le prodige de la catholicité vous est connu tout entier. Il a sa racine première dans l'unité publique des esprits fondés par la doctrine catholique ; cette unité a reçu une organisation qui n'en est point séparable, et qui en fait un corps vivant doué de tous les attributs du pouvoir social ; et enfin, l'unité doctrinale et organique, en dépit des résistances de la nature et de l'humanité contre toute expansion illimitée, a fini par s'épanouir en ce royaume universel que l'Ecriture appelle le Royaume de Dieu.

Toutefois, Messieurs, ce royaume n'est pas universel d'une universalité absolue ; on y entre par un acte de volonté ; on en sort aussi par un acte de volonté. Plusieurs d'entre vous lui sont encore étrangers : je les conjure de voir s'ils doivent plus longtemps lui

refuser leur obéissance. Ont-ils loin de lui assis leurs idées dans le repos? Ont-ils rencontré quelque unité dans les esprits? Sont-ils satisfaits d'eux-mêmes et du monde? S'ils ne le sont pas, que tardent-ils à entrer dans le royaume de l'immutabilité, de l'unité, de l'universalité? Les merveilles qu'ils en ont entendues sont assez visibles pour émouvoir leur intelligence, et la lumière qui leur manque encore est celle même qui les attend au sanctuaire, et qu'on ne voit jamais du dehors. Je les appelle donc à l'intérieur; je leur dis: Venez et goûtez. Un jour du dedans vous vaudra mieux que mille du parvis.

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE.

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT AU PRINCIPE DU DROIT.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Toute société a un but, et par conséquent, cette grande société que Dieu a fondée sur la terre, la société catholique, a aussi un but : Quel est-il ? Ce n'est pas, Messieurs, un but terrestre ; divinement fondée, la société catholique a un but divin. Elle est le germe visible d'une cité qui ne se voit pas encore, mais qui est la seule véritable, pour laquelle tout a été fait, et

dont saint Paul disait : *Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons celle qui le sera.* La société catholique est la préparation de l'éternelle société des justes avec Dieu; elle forme et mûrit les âmes qui mériteront de le voir un jour dans la nudité de son essence et de le posséder dans un amour qui ne finira plus. Mais ce but mystique et suprême, exclut-il tout autre but? Ce bienfait final n'est-il précédé d'aucun autre bienfait? Quel est le rapport de la société catholique avec la société naturelle, c'est-à-dire avec la société qui résulte de nos intérêts et de nos besoins présens? Y a-t-il divorce entre l'une et l'autre? La société divine passe-t-elle à côté de la société humaine en la dédaignant, uniquement préoccupée de sa fin ultérieure, ou bien lui tend-elle une main secourable et amie, et les voit-on marcher ensemble comme deux sœurs qui ne sont pas du même lit, mais qui ont un père commun? En d'autres termes, l'expansion de la société catholique, dans l'espace et le temps, a-t-elle été un événement heureux ou malheureux pour l'humanité, ou même un événement qui ne l'a point atteinte dans ses destinées visibles? Je réponds hardiment, Messieurs, que le développement de la société catholique a produit dans le monde, par un contre-coup inévitable et voulu de Dieu, la plus inespérée et la plus souhaitable des révolutions. Ce sera l'objet des Conférences qui vont suivre. Je ne vous en tracerai pas d'avance la marche et le plan; vous savez que ce n'est point ma coutume. Je ne suis pas une grande

route, dessinée et orientée avec art, mais un simple sentier qui suit comme il peut les escarpemens de la montagne, et vous mène au but en vous le cachant. Vous me le pardonnerez sans peine, Messieurs; la grande affaire est d'arriver, et j'espère, avec la grâce de Dieu, que nous ne nous égarerons point.

La société naturelle a pour fondement la justice; la justice, *juris subsistentia*, est la stabilité du droit; le droit est ce qui est dû à chacun : mais qu'est-ce qui est dû à chacun? voilà la question. Ainsi, la société naturelle repose sur la justice, la justice sur le droit, et le droit sur une question problématique. Les hommes disputent du droit comme ils disputent de la vérité ; ils disputent de la règle d'agir comme ils disputent de la règle de penser. Question de vérité, question de justice, il n'y en a pas d'autres sur la terre, et ces deux questions suffisent à elles, pour donner le branle à des luttes qui ne finiront qu'avec le genre humain.

Ce n'est pas, Messieurs, qu'ainsi qu'il existe, dans l'ordre du vrai, des notions saisissables à la première vue de l'esprit, il n'existe aussi dans l'ordre du droit des règles primordiales et efficaces, très-bien appelées par nous *le droit de la nature;* mais, de même que les vérités de sens commun se renferment dans un cercle fort limité, les principes du droit naturel n'étendent pas loin non plus leur juridiction. Il est manifeste pour tous qu'il existe une différence entre le bien et le mal, et qu'assassiner son père ce n'est pas la même

chose que de lui porter secours et vénération. Qu'est-ce, toutefois, que ces prescriptions élémentaires, quand il s'agit de déterminer selon la justice les relations si compliquées d'un grand peuple, de mettre en harmonie les personnes, les choses, les actes, et d'assujettir à l'ordre jusqu'aux événemens les plus imprévus? On voit à ce travail les plus fermes politiques hésiter et se troubler, faire un pas, puis revenir, semblables au pilote qui cherche sa route dans le ciel, mais à qui le mouvement des nuages et des flots dérobe sans cesse l'étoile polaire.

Il faut cépendant que le droit soit fixé; car nulle cité ne peut se former ni vivre sans une règle de relations, puisqu'elle n'est autre chose qu'un vaste ensemble de relations. Jusqu'au moment où le droit intervient pour les coordonner, la cité n'est qu'un assemblage fortuit d'hommes et d'intérêts incohérens; le droit est le nœud qui les met en rapport avec eux-mêmes et avec Dieu, qui leur crée un territoire, une souveraineté, une patrie, un avenir. Mais qui posera le droit? Qui décidera du commandement et de l'obéissance, du travail et du repos, de l'acquisition et de la perte des biens, des peines et des honneurs? Qui tracera à cette société naissante la route qu'elle doit suivre à travers les hasards du temps, et lui préparera une justice capable de résister à toutes les vicissitudes des affaires et des passions? Sera-ce une convention volontaire et primitive? Sera-ce que quelques hommes, se rencontrant au bord d'une forêt, mus par

des instincts de défense ou de déprédation, déposeront dans un contrat les rudimens d'une grande société? On l'a dit, Messieurs, on l'a écrit dans un livre demeuré célèbre jusqu'aujourd'hui, et toutefois l'auteur lui-même, par une vue de retour, qui n'a pas été la moins éminente de ses facultés, l'auteur du *Contrat social* a fini par avouer ce que l'histoire proclame très-haut, c'est que toute société humaine a pour père un législateur. Le législateur, homme de la Providence, pose le droit, il le pose avec autorité, par la vertu d'un ascendant dont Dieu est la première cause, mais qui provient secondairement des qualités de l'homme et des besoins de la cité. Ainsi, Moïse, Lycurgue, Solon, Numa, noms vénérés, inscrits au piédestal qui porte la statue des grandes nations. Mais, quelque mémorable qu'ait été leur œuvre, et sans en excepter même Moïse, combien elle a été loin d'atteindre tout ce que l'humanité devait espérer d'une législation! L'humanité avait besoin d'un droit-principe, d'un droit immuable, d'un droit universel : aucun législateur, avant Jésus-Christ, ne le lui a donné.

J'entends par droit-principe, non un droit tel quel, servant de fondement à une société particulière à cause de l'antiquité et de l'autorité du législateur, mais un droit qui a pénétré si avant dans les entrailles du vrai et du juste, que la force de l'expérience, la critique successive des générations et le cours de l'histoire ne puissent en accuser jamais l'imperfection ni en ébranler l'empire. Ainsi, par exemple, quand Moïse,

descendant du Sinaï, rapportait à son peuple ce commandement : *Tu sanctifieras le septième jour et tu t'y reposeras;* c'était là un élément de droit-principe. Admirez, en effet, même en ne considérant que le côté humain de cette prescription, quelle connaissance profonde de notre nature elle suppose dans le législateur, quelle vue désintéressée des rapports du riche et du pauvre, de l'homme qui travaille et de l'homme qui fait travailler. Ne fallait-il pas un sentiment de justice bien extraordinaire, une rare prévision, pour que, de si loin, fût posée une loi si étrange en apparence, mais que l'avenir a tellement expliquée et justifiée, en sorte que toute société qui la méprise s'attaque à la dignité, à l'intelligence, à la liberté, à la moralité, à la santé même du peuple, et le livre pieds et poings liés à la cupidité de ses maîtres, jusqu'à ce que devenu une simple machine à production, perdu de corps et d'âme, il tombe aux mains du premier conquérant qui, en respectant le septième jour, aura tenue ouverte la source de la religion, des bonnes mœurs et de la puissance militaire? C'est là ce que j'appelle créer un droit-principe, un droit qui ne peut plus reculer, qui est sacré à toujours : et pourquoi sacré? parce qu'il est né d'un regard au siége même de la justice, d'un éclair descendu d'en haut, où réside en Dieu l'ordre inaltérable et substantiel, et d'où coulent sur nous, avec plus ou moins d'abondance, ces lueurs d'équité qui nous éclairent, et qui, selon leur dispensation, font la destinée des sociétés.

Or, Messieurs, lequel des législateurs de l'antiquité a fondé un droit-principe dans toute sa plénitude? Moïse, dont je ne devrais peut-être pas parler, puisqu'il appartient par son histoire et sa législation à la société catholique, Moïse lui-même n'y a réussi qu'imparfaitement, et quant à tous les autres, il serait inutile de chercher dans leur œuvre rien d'assez essentiel pour être devenu le point de départ du droit, le type primordial et éclatant de toute justice constituée. Le genre humain avait besoin de ce type; il ne l'a pas reçu d'eux. Les lois de Manou, de Minos, de Solon, de Lycurgue, de Numa, les institutions les plus célèbres gisent à terre, monumens brisés d'une vertu trop médiocre pour avoir réfléchi suffisamment l'éternelle physionomie de la justice incréée.

Elles n'ont pas joui davantage du caractère de l'immutabilité, sans lequel la meilleure législation est impuissante à protéger ceux qui vivent sous sa garde. Car tout droit mobile est à la merci des plus forts, quelle que soit la forme du gouvernement, que le peuple ait à sa tête un chef unique ou la majorité d'un corps qui délibère; dans l'un et l'autre cas, le sort de tous ou au moins le sort de la minorité est sans protecteur, s'il n'existe entre le souverain et les sujets un droit inviolable, qui couvre la cité tout entière et assure le dernier des citoyens contre les entreprises du plus grand nombre et même de tous. Tant que le droit n'est pas cela, il n'est rien. Jean-Jacques Rousseau a dit : « Si le peuple veut se faire

du mal à lui-même, qui est-ce qui a le droit de l'en empêcher? » Je réponds : Tout le monde. Car tout le monde est intéressé à ce que le peuple n'abuse pas de sa force et de son unanimité, attendu que son unanimité retombe toujours finalement sur quelqu'un, et n'est, en somme, qu'une oppression déguisée par l'excès même de son poids. C'est contre tous que le droit est nécessaire bien plus que contre qui que ce soit; car le nombre a l'inconvénient de joindre à la puissance matérielle la sanction d'une apparente justice. Mais le droit n'est quelque chose contre tous que quand il est doué d'immutabilité, et qu'en vertu de cette ressemblance avec Dieu, il oppose une invincible résistance aux faiblesses de la cité comme à ses conjurations.

Je dis les faiblesses de la cité; car elle doit les craindre autant que sa force. Elle peut être opprimée, comme elle peut opprimer, et elle a besoin d'avoir en elle un élément qui désespère par sa consistance ce flot secret des révolutions que le temps traîne après lui. Tous les législateurs en ont eu l'instinct, et ils ont fait ce qu'ils ont pu pour donner à leur ouvrage le sceau de l'immutabilité. Vous savez la conduite de Lycurgue. Il obtint des Lacédémoniens, sous la foi du serment, qu'ils ne changeraient pas ses lois jusqu'au retour d'un voyage destiné par lui à consulter les Dieux. Mais les Dieux le retinrent loin de la Laconie, qu'il aima mieux ne revoir jamais plutôt que de lui rapporter avec sa présence une cause d'instabilité. C'était

une héroïque action, un trait vraiment antique : qu'est-ce que l'homme pouvait de plus contre le temps? Et néanmoins, quelle fragile base à l'immortalité d'une législation! Le sublime exilé n'a pas réussi; ses lois ont moins duré que Sparte, et son ombre ne s'est pas levée du tombeau pour rappeler aux prévaricateurs la sainteté de la foi jurée.

Il en a été de même de tous les autres. Leurs commandemens ont péri dans la nation même qu'ils avaient créée ou réformée; chaque siècle en a emporté des lambeaux, et le reste, tel quel, qui survivait encore, est devenu dans nos écoles une simple relique assujettie à nos dissertations.

Vous n'attendez pas, Messieurs, qu'un droit si faible soit parvenu aux honneurs de l'universalité; il n'y songeait même pas. L'idée de l'immutabilité lui apparaissait, celle de l'universalité lui était complétement étrangère. La cité était pour la cité, et n'allait pas plus loin; son droit était sa propriété, le don personnel que lui avaient fait les Dieux; le reste du monde en était exclu comme ennemi, et le droit des gens ne laissait à l'ennemi vaincu aucun asile contre la servitude, la mort et l'extermination. Dans l'intérieur même de la cité, la population tout entière n'était pas appelée au partage du droit; le citoyen seul, l'initié de la patrie, pouvait l'invoquer, lui demander crédit, assistance et honneur; les autres, jusqu'au pied des autels, étaient soumis à une expatriation forcée, et, présens à tout, se trouvaient bannis de tout.

Ni droit-principe, ni droit immuable, ni droit universel, voilà, Messieurs, le droit ancien. Une triple inhumanité en faisait le fond. Faute d'un droit-principe, qui remontât jusqu'aux sources de l'équité, le faible n'avait aucune protection contre le fort; faute d'un droit immuable, le petit nombre était sans armes contre le grand nombre; faute d'un droit universel, l'homme était l'ennemi de l'homme. Jésus-Christ trouva la société humaine dans cet horrible état d'impuissance à l'égard de son principe fondamental, qui est la justice; on aura beau, par haine pour lui, creuser l'antiquité, on n'y découvrira pas un autre droit que celui que je viens de dire, et que vous avez tous reconnu. Qu'a-t-il fait de cette société misérable, qui nous glacerait d'épouvante, si un seul de ses jours nous apparaissait vivant? Qu'en a-t-il fait? Il eût pu la fouler aux pieds et en jeter au vent les débris immondes et tyranniques : il ne l'a pas fait. Il eût pu, du moins, la mépriser, et content de fonder, à côté d'elle, pour les âmes droites, une société pure et équitable, abandonner l'ancienne à l'opprobre de la comparaison : il ne l'a pas fait non plus. Il n'a ni détruit ni méprisé, il a créé un monde et relevé l'ancien par le nouveau; il a donné à la société humaine ce qu'aucun de ses législateurs les plus fameux ne lui avait donné : un droit universel, un droit immuable, un droit-principe.

C'est le spectacle auquel nous allons présentement assister.

Jésus-Christ vient au monde ; il naît, comme tous les hommes, dans une cité ; il naît dans un droit particulier ; il naît dans une patrie qui avait son histoire, son fondateur, ses conquêtes, son illustration ; il naît comme un homme qui était attendu par un grand peuple. Et quelle est la première chose qu'il fait tout en se posant comme l'héritier des promesses et des espérances de ce peuple ? Dit-il, je suis juif ? Je viens pour agrandir ma nation et la porter jusqu'aux extrémités du monde, plus loin que David et Salomon, nos pères ? Non, il ne dit pas un mot de cela, il dit simplement : Je suis le fils de l'homme. Et peut-être vous n'en êtes pas surpris ; peut-être il vous semble naturel qu'à chaque page de l'Evangile Jésus-Christ affecte de s'appeler le fils de l'homme, tandis qu'à peine, çà et là, il prend le titre de fils de Dieu ? Cependant, cela n'est pas si peu de chose que vous le croyez, et cette seule expression, le fils de l'homme, renfermait toute une révolution, la plus grande qui se fût vue jamais. Avant Jésus-Christ, on disait : Je suis Grec, Romain, Juif ; menacé ou interrogé, on répondait fièrement : *Civis romanus sum ego*. Chacun se couvrait de sa patrie et de sa cité ; Jésus-Christ n'invoque qu'un seul titre, celui de fils de l'homme, et il annonce par là une ère nouvelle, l'ère où l'humanité commence, et où, après le nom de Dieu, rien ne sera plus grand que le nom de l'homme, rien de plus efficace pour obtenir secours, honneur et fraternité. Chacune des paroles du fils de l'homme, chacune de ses

actions est empreinte de cet esprit, et toutes ensemble, paroles et actions, forment l'Evangile, qui est le droit nouveau et universel. Une fois l'Evangile au monde, Jésus-Christ envoie ses apôtres le porter au genre humain : *Allez*, leur dit-il, *et prêchez l'Evangile à toute créature* [1]. La propagation, la communion, l'universalité, deviennent le mot d'ordre de tout mouvement, et là où l'on n'entendait que le bruit de l'égoïsme, on n'entend plus que le pas de course de la charité.

Où sont les Grecs? Où sont les Romains? Où est la cité? Où est le droit hellène et le droit quirite? Saint Paul ne peut plus retenir dans sa poitrine le chant de l'humanité triomphante, il s'écrie : *Il n'y a plus de Juif ni de Grec, il n'y a plus d'esclave ni d'homme libre, il n'y a plus d'homme ni de femme, mais vous êtes tous un en Jésus-Christ* [2]*!* O hommes des quatre vents du ciel, hommes qui vous croyez de race et de droits différens, vous ne savez ce que vous dites ; vous n'êtes point ici-bas par mille et par millions, vous n'êtes pas même deux, vous n'êtes qu'un.

Ainsi, non-seulement l'homme, non-seulement l'humanité, mais l'unité de l'homme et de l'humanité. Qui touche à l'homme touche à l'humanité ; et qui touche à l'humanité touche à Dieu qui l'a faite, qui en est le père et le protecteur.

[1] Saint Marc, chap. 16, vers. 15.
[2] Epître aux Galates, chap. 3, vers. 28.

Le comte de Maistre, poussé par sa mauvaise humeur contre la Révolution française, et il y avait bien un peu de quoi, a dit quelque part, à propos de la *Déclaration des droits de l'homme* : « J'ai rencontré dans ma vie des Allemands, des Français, des Italiens, des Persans ; mais je n'ai jamais rencontré l'homme. » Le comte de Maistre se trompait, Messieurs; j'ai rencontré, comme lui, des Allemands en Allemagne, des Italiens en Italie, des Français en France, mais j'ai aussi rencontré l'homme, et je l'ai rencontré dans l'Evangile.

L'Evangile était la Charte de l'homme, la déclaration du droit universel. Mais, quelque hardie que fût cette déclaration, s'il est permis de parler de hardiesse à propos d'une œuvre divine, ce n'était encore qu'une déclaration. Il n'était pas impossible, peut-être, que quelqu'autre en eût la pensée, et dit comme Térence :

Homo sum, nihil humani a me alienum puto.

Tant que l'Evangile n'était qu'une parole, c'était la parole la plus belle du monde, un livre unique, un projet sans égal, et voilà tout. Il fallait que l'Evangile, annoncé à toute la terre, devînt un droit vivant, la règle fondamentale des relations humaines, et que ceux-là mêmes qui en nieraient la divinité comme doctrine, en acceptassent le joug comme législation. Or, n'est-ce pas ce que nous voyons? La société catholique, en se répandant et se constituant d'un bout du

monde à l'autre, n'a-t-elle pas porté avec elle le droit évangélique ? Ne l'a-t-elle pas imposé à tous ses membre dispersés et unis ? N'en a-t-elle pas fait le fonds des mœurs générales, en sorte qu'une action païenne, lors même qu'elle ne serait pas réprimée par les lois de chaque pays, est devenue quelque chose d'impossible et qui inspire l'horreur ? Il est ainsi, et le règne de l'Evangile comme droit, est beaucoup plus étendu que le règne de l'Evangile comme idée. Tel qui n'adore pas le Dieu en Jésus-Christ, y révère le sage, et il n'est pas un de ses ennemis qui lui conteste le titre du plus grand des législateurs.

Et, remarquez-le, Messieurs, le droit évangélique n'a pas détruit le droit propre de chaque cité, pas plus que la société catholique n'a détruit la société humaine. Les nations sont demeurées maîtresses de leur sort, conservant chacune leur caractère et tous les attributs du pouvoir ; elles font des lois comme jadis, avec cette seule différence que, nourries de la substance de l'Evangile, affranchies de l'égoïsme antique par un sentiment de bienveillance générale, qui leur est maintenant comme inné, elles ne souillent plus leur code de dispositions indignes d'un cœur chrétien. L'Evangile n'a point passé sur le monde comme un vent violent qui déracine les institutions ; il y a été versé avec douceur, comme une eau bienfaisante qui pénètre jusqu'aux sources de la vie, pour les purifier et les rajeunir. Tout ce qui vient de Dieu est toujours marqué d'un double signe ; l'unité s'y allie à

la variété, l'universalité à l'individualité, la domination à la liberté. C'est pourquoi l'Evangile, en tirant le genre humain des entraves d'un droit sans largeur, n'a pas attenté à l'existence des nations. Un droit universel pour un empire universel, eût été le rêve d'un homme; Dieu a fait mieux, il a créé une loi commune pour une multitude de peuples séparés par leur origine, leur territoire et leurs institutions. Il leur a laissé la libre disposition d'eux-mêmes, leur disant comme un père à des fils également aimés : Allez, et faites-vous votre sort, croissez et multipliez-vous, décidez de la guerre et de la paix; mais souvenez-vous que vous n'êtes qu'un dans la vérité et la charité.

Cette grande liberté laissée aux nations a nui peut-être matériellement à la diffusion du droit évangélique; elle l'a rendue plus difficile à accomplir. Mais qu'importe la peine et le temps? L'œuvre de Dieu est jeune encore, elle n'est pas achevée, laissons-lui suivre avec patience la route qu'elle a choisie. Si le soleil de justice n'est pas encore à son midi, s'il n'inonde pas de sa lumière et de sa chaleur tous les enfans des hommes sans exception, c'est leur faute et non la sienne; c'est qu'ils fuient en même temps qu'il avance vers eux. Un jour, il ira plus vite encore; et, comme le flambeau de la nature, en se penchant vers l'horizon, éclaire à la fois l'Orient et l'Occident, ainsi l'Evangile, arrivé au terme de sa puissance, maître du monde sans l'avoir jamais contraint, remplira de sa gloire et de son équité le passé et l'avenir.

Déjà, Messieurs, tout peuple qui ne se soumet point au droit évangélique est condamné, par la seule force des choses, à la barbarie. Chose incroyable autant que visible ! Athènes et Rome, avant Jésus-Christ, sont parvenues à la civilisation ; mais depuis que le droit évangélique a été promulgué, tout peuple qui ne l'a point reconnu est demeuré, à l'égard des peuples chrétiens, dans un état d'infériorité qui inspire encore plus de mépris que de compassion. Regardez le musulman : il est postérieur à nous de six siècles ; Mahomet avait l'Evangile dans ses mains ; il pouvait le copier et il l'a copié en effet. Eh bien ! qu'est-ce que le musulman ? Que sont devenues, sous sa domination, la Grèce et la Syrie ? Où est seulement la culture des champs? Où est l'aspect terrestre de ces contrées qui, avec tant d'autres souvenirs fameux, nous avaient transmis la mémoire de leurs montagnes et de leurs vallées ? La terre même n'a pu vivre sous le joug ignoble d'une administration qui n'a pas appris de ses douze cents ans de vie à protéger un épi de blé. Je ne parle pas du reste. Dieu leur a donné les plus beaux pays du monde, après leur avoir donné la postériorité même sur son Evangile, afin de nous révéler, par cet exemple, aussi proche qu'illustre, où tombent les nations qui repoussent l'Evangile promulgué et connu. Et il est facile d'en comprendre la raison. Avant Jésus-Christ, le droit universel et parfait n'existait pour personne : les peuples étaient tous, à cet égard, sur un pied d'égalité ; il était donc possi-

ble, dans cette misère commune, qu'un législateur, soutenu par des circonstances heureuses de race, de temps et de climat, et surtout par une secrète protection de la Providence, élevât une nation à un certain degré de politesse d'esprit et de rectitude de mœurs. Mais aujourd'hui que l'Evangile a paru, que le fanal de la perfection est allumé devant les yeux de tous, le peuple qui le repousse est nécessairement condamné à des relations d'un ordre inférieur, qui ne lui permettent pas de soutenir la comparaison, et le font végéter, s'il persiste, dans une invincible et honteuse barbarie. L'Evangile a rassemblé en lui toutes les forces civilisatrices, éparses auparavant dans le monde, et quiconque aspire au bien et à la gloire ne peut plus les chercher que là. Il était pardonnable, il était même louable à Lycurgue de consulter l'oracle de Delphes, à Numa de converser avec la nymphe Egérie; mais aujourd'hui l'oracle est à Rome, parce que l'Evangile y est dans son plus haut représentant, et quiconque n'y va pas humblement puiser les inspirations de la souveraine justice, ne bâtira qu'une cité sans bénédiction.

L'Evangile était fait, promulgué, assis : il fallait le défendre, et, après l'universalité, lui assurer l'immutabilité. Ce n'était pas peu de chose que cette nouvelle charge. L'Evangile protége toutes les faiblesses contre toutes les forces, toutes les puretés contre toutes les convoitises, toutes les modesties contre tous les orgueils; il protége l'hysope contre le cèdre, la

cabane contre le palais : il devait avoir des ennemis. La racine des mœurs païennes subsiste toujours dans le cœur de l'homme, et toujours elle a des représentans; il existe une tradition du mal comme une tradition du bien, et il est impossible que cette tradition occulte n'arrive pas souvent à la puissance publique. Un empereur voudra répudier sa femme, le droit évangélique le lui défend ; un autre en voudra épouser deux, le droit évangélique le lui défend; un troisième convoitera la direction des consciences, le droit évangélique le lui défend. Vous voyez quelles causes perpétuelles d'irritation, quelle guerre sourde et inextinguible du droit païen contre le droit chrétien. Il faut le défendre, mais comment?

Dieu s'y est pris avec une grande profondeur. Il nous a donné le droit évangélique, non sous la forme directe du droit, mais sous la forme du devoir. Il ne nous a pas dit : Voici vos libertés; il nous a dit : Voici vos obligations. Cette différence est capitale. Ce n'est pas que le devoir ne renferme le droit, comme le droit renferme le devoir. Je ne puis avoir un devoir à votre égard sans que vous ayez un droit sur moi, et vous ne pouvez être lié par un devoir envers moi, sans que j'aie un droit sur vous. Mais le droit est la face égoïste des relations, tandis que le devoir en est la face généreuse et dévouée, et c'est pourquoi il y a toute la différence du ciel à la terre, du dévouement à l'égoïsme, entre constituer une société sur le devoir ou la constituer sur le droit. Aussi, l'Evangile, qui est la natu-

ralisation même de la charité, n'a pas été une déclaration des droits de l'homme, mais une déclaration de ses devoirs. Et de là s'ensuit tout le système de la défense évangélique contre la persécution païenne. Quand Bossuet, parlant d'une manière plus générale de la défense du droit, a voulu en donner la formule dans sa *Politique sacrée,* il a écrit ce mot admirable, que tout le monde connait : *Il n'y a pas de droit contre le droit.* Cependant, quelque énergique et vraie que soit cette parole, ce n'est pas encore la formule véritablement chrétienne; la formule véritablement chrétienne est celle-ci : *Il n'y a pas de droit contre le devoir.*

Qu'on attaque donc le droit évangélique dans la personne d'un enfant, d'une vierge, d'un vieillard, ils sont tout armés. Le roseau répondra comme Pie VII, de si douce et si bienveillante mémoire : « Sire, je puis bien vous céder mon droit, mais je ne puis pas vous céder mon devoir; je puis bien vous aimer, vous admirer, jusqu'à vous livrer ma vie, mais je ne puis pas vous livrer ma conscience; je puis bien, ô empereur! perdre pour vous toutes choses, mais non pas mon âme, car mon âme c'est l'éternité, et l'éternité c'est plus que Dieu, c'est l'homme et Dieu tout ensemble. » Voilà notre défense à tous. Entre nous et les persécuteurs, ce n'est pas le droit qui fait obstacle, mais le devoir, ce n'est pas l'égoïsme, mais le dévouement; le droit est derrière le devoir, caché et couvert par ce bouclier divin.

Du reste, pas une amorce à brûler, pas un coup d'épée à donner. *Car*, dit Jésus-Christ, *les cheveux de votre tête sont comptés, pas un ne tombera sans la permission de votre Père céleste* [1]. Et lui-même, près de mourir le premier pour l'Evangile, il disait à l'apôtre qui avait frappé pour le défendre : *Remets ton épée dans son lieu, quiconque tirera l'épée périra par l'épée* [2]; c'est-à-dire fera une défense vaine et sans effet. C'est la croix qui est la garde prétorienne de l'Evangile. Quand on a l'honneur de combattre pour lui, il faut avoir mille fois raison, raison avec la plénitude du respect, raison avec toute l'humilité de l'amour, puis s'arrêter à cette dernière parole : Je ne puis rien, tuez-moi ! On en tuera un, on en tuera deux, on en tuera trois ; mais tuer un homme armé d'un devoir, c'est déjà plus que de bien fortes épaules n'en peuvent porter. Le poète l'a dit :

La mort d'un honnête homme est un poids éternel.

Et nous avons mieux que cela pour nous : le salut du monde a commencé par un honnête homme tué au Calvaire.

Aussi la violence n'est pas la meilleure arme contre le droit évangélique, ni le plus grand péril de son immutabilité. Le droit périt moins par la violence que

[1] Saint Mathieu, chap. 10, vers. 30, et saint Luc, chap. 21, vers. 18.
[2] Saint Mathieu, chap. 26, vers. 52.

par la corruption. Ce n'est pas Attila qui est le plus grand fléau de la liberté et de la dignité humaines, ce sont les eunuques de Constantinople. Quand Jugurtha sortit de Rome et qu'il se retourna pour la maudire, il n'hésita pas sur l'anathème, il ne prononça que cette courte parole : « *Emenda civitas!* ô ville qui n'attends qu'un acheteur! ville qui tiens encore la balance où Brennus autrefois pesait ta destinée, et qui la tiens, non plus pour te racheter, mais pour te vendre! » C'était l'or de César qui était à craindre pour l'Evangile bien plus que ses rigueurs, l'amollissement des palais plus que l'horreur des cachots, la séduction du sourire plus que la dureté d'une sentence. Jésus-Christ arma donc aussi son Evangile contre ce genre de persécution. Il lui forma, toujours par la vertu de sa croix, une milice sobre et pauvre qui, nourrie au-dedans de la manne cachée d'une sainte onction, n'eut que bien peu de chose à demander à la terre, et fut toujours sûre de l'y trouver. Si quelquefois la richesse devait lui créer des tentations, il devait en sortir aussi des orages qui dévoreraient le mal avec la cause et ramèneraient la tribu évangélique à la simplicité et à la fidélité. Les exemples en sont récens. Vous avez naguère dépouillé l'Eglise de ses biens et de ses honneurs; vous avez cru la perdre, peut-être, vous n'avez fait que la purifier et la rajeunir. Vous n'avez plus, pour la corrompre, que la force du morceau de pain quotidien; mais c'est justement celui qui ne manque jamais, et, si vous le lui retirez, elle en ramassera à

terre un morceau plus honorable encore et plus assuré.

Droit universel et droit immuable, l'Evangile est encore droit-principe, c'est-à-dire qu'il a pénétré si avant dans le juste et l'équitable, qu'aucun autre droit plus parfait ne saurait être conçu. L'Evangile est, comme les Pandectes de Justinien, un livre de droit; mais un livre de droit d'une si singulière nature, que personne n'a l'espérance de le surpasser ni même de l'imiter. Il est debout après dix-huit siècles, gardé par le respect de tous, et même de ses plus grands ennemis. La pensée humaine, si féconde en ressources, n'a pu lui découvrir ni un égal ni un défaut. Elle a nié la divinité de Jésus-Christ; mais qu'importe? l'Evangile reste, il est écrit. Elle a nié la divinité de l'Eglise, mais qu'importe? l'Evangile reste, il est écrit. Qui a donc fait ce livre? D'où est-il tombé? Qui en maintient l'empire? Après tant de changemens et d'expériences, tant de ruines et de fondations, il est toujours le même, c'est-à-dire toujours parfait. On l'oublie un jour; le lendemain on le regarde, et on se dit : l'Evangile!

Je rends justice à ce siècle; il a senti plus qu'aucun autre le coup évangélique, s'il m'est permis de parler de la sorte; il a compris qu'un lien secret existait entre l'Evangile et l'humanité, et que tant qu'on ne ferait pas pour elle quelque chose de mieux que l'Evangile, tant qu'on ne créerait pas un droit plus parfait, Jésus-Christ continuerait à régner sur le monde. Il a compris que la question n'était pas une question

de métaphysique et d'histoire, parce que le peuple ne se soucie et n'a besoin ni de métaphysique, ni d'histoire, mais qu'elle était une question de droit. Nulle entreprise plus grande et plus profonde n'a été encore conduite contre Jésus-Christ, mais aussi aucune dont le résultat sera plus glorieux pour la vérité, et plus facile à saisir pour tous. Le droit donc! le droit! Notre épreuve est faite, Messieurs, à nous autres catholiques : vous savez où nous avons pris le monde, sous le rapport du droit, et où nous l'avons mené. Prenez l'héritage, à votre tour; créez un droit plus universel, plus immuable, plus parfait. Nous vous attendons, et nous ne demandons pas mieux. Mais à voir vos premiers essais, depuis cinquante ans, je crains bien que vous n'en soyez pour vos frais de droit, comme vous en avez été pour vos frais de métaphysique et d'histoire.

J'achèverai cependant.

Le caractère final du droit ancien, comme vous l'avez vu, était l'inhumanité, une triple inhumanité résultant du sacrifice des faibles aux forts, du petit nombre au grand nombre, et d'une inimitié de l'homme envers l'homme. Le caractère final du droit nouveau est au contraire l'humanité, une triple humanité : la protection des faibles contre les forts, du petit nombre contre le grand nombre, et l'amour de tous pour tous, comme s'ils n'étaient qu'un. C'est ce caractère d'humanité surhumaine qui fait le fond et la force de l'Evangile, et quiconque en sort, quelque plausibles

que puissent être ses vues, et quelque pures que soient ses intentions, rentre immédiatement dans la conception païenne, c'est-à-dire dans l'inhumanité. Permettez-moi de revenir sur un exemple auquel j'ai déjà fait tout à l'heure une allusion.

Dès le temps de Louis XIV, l'un de nos poètes les plus populaires se plaignait de ce que l'Eglise ruinait en fêtes les pauvres gens. C'était attaquer au cœur le droit évangélique. Qu'est-il arrivé? La grande loi du repos, cette Charte primitive de l'humanité, antérieure même à notre chute, la loi du repos a été sacrifiée aux vœux du fabuliste et aux chiffres des économistes. Eh bien, je vous le demande, le pauvre est-il plus riche, plus libre, moins asservi à ses maîtres, mieux portant, plus moral et plus heureux? A qui l'abolition de la Charte du repos a-t-elle profité, sinon à ceux qui font travailler les autres, et qui n'ont pas besoin de repos? Le pauvre s'en apercevra tôt ou tard; il reconnaîtra qu'en voulant l'affranchir d'un devoir évangélique, on lui a ravi un droit précieux, qui était caché derrière, qu'on a trompé sa bourse, sa santé, son esprit et son cœur. Il reviendra vers son ancien maître, Jésus-Christ, qui se connaissait aux droits du pauvre, parce qu'il avait été pauvre lui-même; il baisera de nouveau sa croix, mouillée des larmes de tous ceux qui souffrent, et il lui dira, dans un amour plus grand encore que par le passé : Je viens à vous, qui n'avez jamais trompé l'enfant du pauvre!

C'est à l'aide de la société catholique que Jésus-

Christ, fondateur premier et dernier d'un droit-principe, d'un droit immuable, d'un droit universel, a opéré et propagé cette grande révolution sociale. Mais il est des peuples qui y concourent par une nature plus dévouée ou par une foi plus ardente. Le nôtre est de ce nombre, Messieurs; notre pays, depuis sa formation moderne, fut toujours un pays d'Evangile, un pays du droit nouveau. L'élection de Dieu en est sans doute la cause; mais, après lui, nous le devons à l'instinct de justice et de générosité qui est dans la nature française, à ce glorieux sentiment du vrai et du bon, qui passe chez nous par-dessus l'instinct de l'utile. Les erreurs de notre esprit nous ont éloignés de la vérité depuis un siècle; notre cœur nous y ramène à coup sûr, quoique lentement. Une fois que l'expérience sera faite, et qu'en dehors de l'Evangile, tout autre droit sera reconnu un droit égoïste, le grand jour de la foi se lèvera de nouveau sur la France. Et si cette résurrection, présagée par tant d'augures heureux, ne se réalisait pas; si l'Evangile et la patrie se séparaient enfin, c'en serait fait de nous, parce que c'en serait fait de notre caractère national. La France ne serait plus qu'un lion mort, et on la traînerait, la corde au cou, aux gémonies de l'histoire.

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE.

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT A LA PROPRIÉTÉ.

Monseigneur,

Messieurs,

La société catholique a changé la face de la société humaine, en introduisant dans le monde un droit nouveau, droit universel, immuable, devenu, par sa perfection, le principe et le type de tout droit. Mais ce n'est pas, comme vous le pensez, sans contradiction que ce droit a prévalu, et aujourd'hui encore, après un si long règne, il a des adversaires qui

cherchent à le détrôner au nom même de l'intérêt du genre humain. Je dois donc le défendre et le justifier, d'autant plus que cette justification achèvera de vous en révéler l'équité et la profondeur.

Voici la première thèse soutenue contre le droit évangélique. « Vous vous vantez, nous dit-on, d'avoir travaillé pour les faibles contre les forts ; mais si telle a été l'intention de l'Evangile, son devoir n'était-il pas de mettre un terme à l'inégalité qui règne ici-bas dans le partage des biens ? S'il est vrai que la justice soit le fondement de la société naturelle, l'un des principaux objets de cette justice, c'est le partage équitable des biens. Or, les biens sont-ils équitablement partagés ? N'y a-t-il pas des hommes qui meurent d'ennui dans l'abondance, et qui, après avoir assouvi leurs passions, ne savent plus que faire du reste, tandis que d'autres, en grand nombre, languissent dans la misère et trop souvent dans l'inanition ! Eh bien, vous, Evangile, vous, hommes du droit évangélique, qu'avez-vous fait contre cet horrible abus ? Qu'avez-vous fait contre le riche en faveur du pauvre ? Ce que vous avez fait ! vous avez consacré l'inégalité des biens, vous l'avez sanctionnée, vous l'avez placée sous la protection de Dieu et de Jésus-Christ ; vous avez déclaré que les uns devaient tout avoir, les autres se contenter de tendre la main et de ramasser, sous le nom d'aumône, les miettes que le riche voudrait bien laisser tomber de sa table et de son luxe. Voilà ce que vous avez fait sur une question si

grave, qui touche à la vie et à la mort de l'humanité. Nous en demandons compte à l'Evangile, à l'Eglise, à cette puissance dont vous disposez depuis tant de siècles, à ce droit nouveau dont vous êtes si vains, et qui n'a servi qu'à sanctifier dans la propriété la source vive de toute injustice et de toute misère. »

Je ne déguise pas l'objection, Messieurs, et je la combattrai avec autant de franchise que j'en mets à l'exposer. Mais je la combattrai sans manquer d'égards pour ceux qui s'en préoccupent; car, au milieu des maux qui sont le résultat de la diminution de la vérité et de la charité sur la terre, il est naturel de rencontrer des hommes assez dévoués pour en souffrir, assez ingénieux pour en chercher le remède, mais trop peu éclairés pour ne pas s'égarer dans les combinaisons de leur esprit. D'autres, qui n'ont pas davantage la vérité, s'inquiètent moins du sort de leurs semblables, et passent avec indifférence à côté des grandes questions : je préfère les premiers, et je combats leurs erreurs, en y respectant, toutes les fois qu'il est possible, les illusions du dévouement.

Dieu a donné la terre à l'homme, et avec la terre, une activité qui la féconde et la rend obéissante à nos besoins. Ce don primitif constitue en faveur du genre humain une double propriété, la propriété du sol et la propriété du travail. La question n'est donc pas de savoir si la propriété doit être détruite, puisqu'elle existe nécessairement, par cela seul que l'homme est un être actif, et que nul, sans Dieu, ne saurait lui

arracher la terre des mains. Mais la question est de savoir sur qui repose la propriété, si elle est un don fait à chacun de nous, ou, au contraire, un don indivisible et social, où nul ne saurait prétendre qu'une part de fruits distribués par la société, selon de certaines lois. La tradition, sanctionnée par l'Evangile, consacre la propriété sous sa forme individuelle ; selon la tradition et l'Evangile, Dieu aurait dit à l'homme : « Tu es le maître de ton travail, car ton travail, c'est ton activité, et ton activité, c'est toi. T'ôter le domaine de ton travail, ce serait t'ôter le domaine de ton activité, c'est-à-dire la possession de toi-même, de ce qui te fait un être vivant et libre. Tu es donc le maître de ton travail. Tu l'es aussi de la terre, dans la portion que ton travail aura fécondée ; car ton travail n'est rien sans la terre, et la terre n'est rien sans ton travail ; l'un et l'autre se soutiennent et se vivifient réciproquement. Quand donc tu auras mêlé tes sueurs à la terre, et que tu l'auras ainsi fécondée, elle t'appartiendra, car elle sera devenue une portion de toi-même, la prolongation de ton propre corps ; elle aura été engraissée avec ta chair et ton sang, et il est juste que le domaine te reste sur elle, afin qu'il te reste sur toi. J'y ai bien, il est vrai, comme créateur, une part première, mais je te l'abandonne, et, unissant ainsi ce qui vient de mon côté à ce qui vient du tien, le tout est à toi. Ta propriété ne finira pas même avec ta vie ; tu pourras la transmettre à ta descendance, parce que ta descendance c'est toi, parce qu'il

y a une unité entre le père et les enfans, et que déshériter ceux-ci de la terre patrimoniale, ce serait les déshériter des sueurs et des larmes de leur père. A qui retournerait d'ailleurs cette terre de ta douleur et de ton sang ? A un autre qui ne l'aurait pas travaillée. Il vaut mieux que tu te survives et que tu la gardes dans ta postérité. »

Tel est, Messieurs, le droit primitif consacré par le droit évangélique.

« Très-bien, nous répond-on, mais ne voyez-vous pas l'effroyable inégalité qui va résulter de cette thèse en apparence si simple ? Au bout d'un certain temps, soit incapacité des uns, soit infirmités dont l'homme n'est pas comptable, soit d'autres circonstances, heureuses pour ceux-ci, défavorables pour ceux-là, la terre, devenue trop étroite et avare pour ses habitans, se trouvera aux mains d'un petit nombre d'hommes qui la dévoreront dans le luxe et la satiété, au préjudice d'innombrables malheureux réduits au pain de chaque jour, si tant est même que le pain de chaque jour leur soit assuré. N'est-ce pas là un résultat qui accuse le principe de la propriété individuelle ? Si la conséquence est égoïste, le principe l'est inévitablement. Il faut donc recourir, si nous aimons les hommes, à une autre distribution de la propriété et proclamer sans crainte, parce que c'est le devoir, que le travail et la terre appartiennent à la société. Le travail et la terre sont le fonds social, le bien commun, la substance même de la patrie ; tous, nous devons nous

y dévouer, et recueillir seulement, en récompense de nos efforts, une part des fruits proportionnée au mérite de notre travail. Par-là cesse la distinction arbitraire du pauvre et du riche; si quelque irrégularité subsiste encore, elle est due à la capacité et à la vertu, non au hasard d'une naissance qui a broyé pour nous, dans le même vase, l'oisiveté, l'abondance, l'orgueil, l'égoïsme, tous les vices et tous les droits. Vous-mêmes, ô hommes de l'Evangile! dans vos jours de saintes inspirations, n'avez-vous pas réalisé cette divine république! Quand vos missionnaires fondaient les fameuses réductions du Paraguay, n'avez-vous pas, au nom de l'Evangile, décrété la communauté du travail et des biens? Le Paraguay était-il autre chose qu'une heureuse famille, où chaque membre travaillait pour tous, tous pour chacun, et où le pouvoir social, travailleur lui-même, distribuait à ses enfans, dans la plus équitable mesure, les fruits de leur paisible activité? Toute la terre admira cette création de l'Evangile, qui en rappelait les premiers temps. Mais, capables de la concevoir et de l'accomplir entre deux fleuves de l'Amérique, vous n'avez pas été capables de la poser comme une loi générale de l'humanité : vous avez été lâches, vous avez reculé devant l'égoïsme humain. Et c'est nous, enfans du dix-neuvième siècle, élevés, il est vrai, à votre école, et nourris du lait évangélique, c'est nous qui sommes obligés de vous rappeler votre mission, et de mettre la dernière main à la loi de justice et de charité! »

Encore une fois, Messieurs, je ne déguise pas l'objection, et je n'ai aucun mérite, parce que la réponse me frappe et me saisit avec une extrême clarté. Je vois l'établissement qui transporterait à la société le domaine de la terre et du travail comme l'établissement d'une servitude universelle, et la consécration d'une inégalité sans limites et sans ressources, servitude et inégalité telles qu'aucun despotisme n'en a même approché par l'imagination.

La société, dit-on, serait seule propriétaire du sol et du travail ; mais qu'est-ce que la société? En apparence, c'est tout le monde; en réalité, quand il s'agit d'administration et de gouvernement, c'est toujours un nombre d'hommes excessivement limité. Que la société s'appelle monarchie, aristocratie ou démocratie, elle est toujours représentée et conduite par deux ou trois hommes, que la suite des choses humaines appelle au pouvoir et rend dépositaires de tous les élémens sociaux. A vingt ans, on ne le croit pas; à quarante, on n'en doute plus : on sait que le gouvernement positif, malgré toutes les combinaisons imaginables, tombe toujours entre les mains de deux ou trois hommes, et que, ces trois hommes morts, il en vient immanquablement trois autres, et ainsi à jamais. On sait qu'à cause de cela même, il est nécessaire d'opposer au pouvoir des points d'arrêt d'une force invincible, sans quoi la société s'abîmerait dans une autocratie tellement étroite, que la terre ne serait pas habitable un quart d'heure. Or, la propriété est

un de ces points d'arrêt, une force invincible communiquée à l'homme, qui unit sa vie d'un jour à l'immortalité de la terre, à la puissance du travail, et lui permet de se tenir debout, ses mains sur sa poitrine et le sol sous ses pieds. Otez-lui le domaine de la terre et du travail, que reste-t-il, qu'un esclave? Car il n'y a qu'une définition de l'esclave : c'est l'être qui n'a ni terre, ni travail à lui. Transportez ensuite ce double domaine à la société, c'est-à-dire à quelques hommes qui la gouvernent et la représentent : que restera-t-il de la patrie, si ce n'est la servitude universelle, la faim et la soif enrégimentées sous la verge de deux ou trois quidams, la bassesse de tous sous un orgueil dont le type, après tant d'orgueils, ne peut pas même s'imaginer? Le citoyen ne sera plus que le valet de la république, et ses deux bras mêmes, il ne pourra, sans crime de haute-trahison, *les prendre et s'en aller*, comme l'a dit un homme éloquent; la terre fuira sous ses pieds, le ciel sur sa tête, et il aura la gloire d'être pendu dans le vide, pour le plus grand bonheur de lui-même et de l'humanité.

Voyez, Messieurs, ce qui se passe là où la propriété existe pourtant, mais où elle n'est pas assurée contre la volonté du souverain par son inviolabilité. Vous prévenez ma pensée, vous nommez le pays auquel je fais allusion : eh bien, puisque vous le connaissez, n'avez-vous jamais senti la lourde chaîne que ses habitans traînent après eux jusqu'aux extrémités du monde, et qui les empêche de respirer un air libre

sous aucun point du ciel ? N'avez-vous jamais rencontré quelqu'un de ces singuliers captifs, comblé de tous les avantages de la naissance et de la fortune, et qui ne peut pas répondre, quels que soient son nom, son histoire, ses services, sa puissance, sa faveur, que le lendemain matin il ne sera pas errant sur les chemins de l'Europe, mendiant excommunié de sa patrie, déchu du patrimoine de ses aïeux, dépouillé de la tête aux pieds, ne se reconnaissant plus lui-même : et pourquoi? Parce qu'il aura eu dans son esprit une autre pensée que la pensée de son maître, parce qu'il aura prié Dieu autrement que lui! Et soixante millions d'hommes en sont là! Soixante millions d'hommes écoutent leur respiration, craignant qu'elle ne cesse d'être analogue à la respiration du maître, et que la terre même, les repoussant de son sein pour un si grand crime, ne leur refuse jusqu'à un tombeau! Voilà ce qu'est l'homme sans la propriété de la terre et du travail, et ce qu'on reproche à l'Evangile de n'avoir pas fait de lui!

J'ajoute que cet ilotisme universel ne serait pas même compensé par une certaine égalité dans la dégradation commune; mais que, sous aucun régime, le poids de l'inégalité ne serait plus grand et plus odieux. En effet, quelque distribution que l'on fasse du sol et du travail, il faudra bien pourvoir aux besoins de la société, et ces besoins entraînent des offices d'une nature infiniment variée, depuis ceux qui coûtent le plus à la délicatesse et à l'orgueil, jusqu'à ceux qui flattent davantage notre penchant pour la gloire et la

commodité de la vie. Les progrès de la science économique n'effaceront jamais ces différences natives entre les offices sociaux. Or, dans le système que je combats, nul n'étant le maître de son travail, le choix en appartiendra nécessairement au pouvoir qui représente la société; on ne sera pas seulement esclave en bloc, on le sera en détail. Un tel fera des vers, un autre tournera la meule, et toujours par décision d'en haut, c'est-à-dire par la volonté de deux ou trois hommes appelés fastueusement la république. Il est vrai que la distribution sera réglée par la justice : à chacun selon sa capacité. Quoi de plus sage et de plus naturel? C'est la nature même qui décidera.

Je me défie beaucoup de la nature entre les mains de quelques hommes, dirigeant en souverains l'activité d'une nation. Mais, quoi qu'il en soit, voyons le résultat sous le rapport de l'égalité. Aujourd'hui, je suis pauvre, mais j'ai des raisons de me consoler : si je n'ai pas la terre, j'ai de l'esprit, du cœur, mon dévouement, ma foi. Je me dis qu'après tout, le sort y aidant, j'aurais pu, comme un autre, tenir une plume ou un pinceau, Dieu ne m'a pas tout ôté ni tout donné à la fois; il a distribué ses dons. Mais voici bien un autre ordre : la capacité est la mesure de tout. Mon diner se pèse au poids de mon esprit; je reçois avec une ration de nourriture une ration officielle d'idiotisme. Je n'étais que pauvre d'occasion, me voilà pauvre de nécessité; je n'étais petit que par un côté, me voilà petit par tous. La hiérarchie sociale

devient une série d'insultes, et l'on ne peut y boire un verre d'eau sans discerner à sa couleur la nuance juste de son indignité. En un mot, l'inégalité n'était qu'accidentelle entre les hommes, la voilà logique, et la servitude universelle a pour adoucissement la domination des gens d'esprit sur la plèbe des incapacités. C'est là, encore une fois, ce qu'on reproche à l'Evangile de n'avoir pas établi.

Et pourtant, Messieurs, les hommes qui ont appelé au jour de si étranges pensées n'étaient pas des hommes vulgaires, et plusieurs même étaient des hommes de dévouement. Mais il n'y a rien où l'on n'arrive lorsqu'on sort de la nature pour sortir du mal, et surtout lorsqu'on sort de l'Evangile, en voulant mieux faire que lui. La communauté du travail et des biens est une idée évangélique ; mais remarquez à quelles conditions. Premièrement, elle doit être volontaire, et dès lors elle n'a plus le caractère ni l'inconvénient de la servitude. En second lieu, l'inégalité des offices y est un acte de dévouement, et dès lors elle cesse d'être un outrage et une oppression. Toute la révolution évangélique est fondée sur la libre conviction de l'intelligence et sur le libre concours du cœur, et ce que l'on veut y substituer est une révolution mécanique, n'ayant d'autre origine qu'un rêve, d'autre force que la loi. Si le succès était possible, jamais le genre humain ne serait tombé d'une si haute liberté dans un si profond esclavage, ni d'une si vraie perfection dans un plus rare abrutissement.

Je ne le nie pas, les inconvéniens de la propriété sont grands; l'abus qu'en avait fait la société païenne appelait plus qu'une réforme, il appelait une totale révolution. Le riche s'était dégradé lui-même, il avait dégradé le pauvre, et plus rien de commun n'existait entre ces deux membres vivans, mais pourris, de l'humanité. Le riche ne se doutait même plus qu'il dût quelque chose au pauvre. Il lui avait ravi tout droit, toute dignité, tout respect pour lui-même, toute espérance, tout souvenir d'origine commune et de fraternité. Nul ne songeait à l'instruction du pauvre, nul à ses infirmités, ni à sa mort. Il vivait entre la cruauté de son maître, l'indifférence de tous et son propre mépris. C'est là que Jésus-Christ l'a trouvé : voyons ce qu'il en a fait.

Il est une propriété inséparable de l'homme, une propriété qu'il ne saurait aliéner sans cesser d'être homme, et dont jamais l'aliénation ne doit être acceptée par la société : c'est la propriété du travail. Oui, Messieurs, vous pouvez bien ne pas arriver au domaine de la terre; la terre est étroite; elle est habitée depuis des siècles; vous arrivez tard, et, pour en conquérir une seule parcelle, il vous faudra peut-être soixante ans de la plus laborieuse vie. C'est vrai. Mais aussi, et par contrepoids, la propriété du travail vous restera toujours; vous ne serez jamais déshérités de ce côté-là, et le possesseur de la terre ne pourra pas même, sans votre concours, obtenir du sol qui est à lui l'obéissance de la fécondité. Votre travail,

s'il n'est le sceptre du monde, en sera du moins la moitié, et, par cette équitable distribution, la richesse dépendra de la pauvreté autant que la pauvreté de la richesse. Le passage de l'une à l'autre sera fréquent; le sort de tous les deux sera de s'entr'aider et de s'engendrer réciproquement. Tel est l'ordre aujourd'hui; mais était-ce l'ordre avant l'Evangile? Vous savez que non, Messieurs; vous savez que l'esclavage était la condition générale du pauvre, c'est-à-dire que privé du domaine de la terre, on l'avait encore dépouillé de tout droit sur son propre travail. Le riche avait dit au pauvre : « Je suis le maître du sol, il faut que je le sois de ton travail, sans lequel le sol ne produirait rien. Le sol et le travail ne font qu'un. Je ne veux pas travailler, parce que cela me fatigue, et je ne veux pas traiter avec toi, parce que ce serait te reconnaître mon égal et te céder une partie de ma propriété en échange de tes sueurs. Je ne veux pas avoir besoin de toi, je ne veux pas reconnaître qu'un homme m'est nécessaire pour chausser mes pieds et pour ne pas aller nu; tu seras donc à moi, tu seras ma chose aussi bien que la terre, et tant qu'il me conviendra, j'aurai soin que tu ne meures pas de faim. »

Probablement, Messieurs, le discours n'a pas été tenu, mais la chose a eu lieu, et elle est devenue un fait général. L'homme a péri avec la propriété de son travail. Il est descendu au rang d'un animal domestique, qui garde la maison, laboure le champ, et au-

quel on jette sa pâture deux ou trois fois par jour. Personne, dans l'antiquité, ne l'a trouvé mauvais. Etait-ce donc peu de chose que d'établir dans le monde ce grand principe : l'homme n'est jamais sans propriété, l'homme sans propriété n'existe pas, la propriété et la personnalité sont tout un? N'était-ce pas là faire une révolution dans le principe de la propriété, et une révolution dont aucun législateur n'avait eu la pensée? Eh bien! Jésus-Christ l'a faite, il a rendu l'homme à jamais propriétaire de son travail, le pauvre nécessaire au riche, et entrant en partage avec lui de la liberté et des sources de la vie. Nulle terre n'a plus fleuri que sous la main du pauvre et du riche unis par un traité, et stipulant par leur alliance la fécondité de la nature. Vous tous qui m'écoutez, vous êtes les enfans de ce joyeux hyménée; vous lui devez tout ce que vous êtes, tout, sans exception. Sans ce changement inattendu dans le régime de la propriété, nous serions esclaves pour la plupart, moi comme vous; je ne vous parlerais pas du haut de cette chaire; vous n'écouteriez pas la parole du droit et du devoir, et si, par hasard, elle fût venue jusqu'à vous et jusqu'à moi, nous nous en cacherions comme d'un crime; nous irions sous terre nous entretenir à voix basse des vérités que nous discutons ici à la face du jour et à la clarté de Dieu.

Hommes ingrats, qui reniez Jésus-Christ, et qui croyez méditer une œuvre plus profonde que la sienne en attaquant la propriété, même celle du tra-

vail, vous êtes bienheureux que la force de l'Evangile prévale contre la vôtre. Chaque heure de votre dignité et de votre liberté est une heure qui vous est conservée malgré vous, et que vous devez à la puissance de Jésus-Christ. Si un jour sa croix s'abaissait sur l'horizon, comme un astre usé, les mêmes causes qui ont autrefois produit la servitude la produiraient infailliblement de nouveau; le domaine de la terre et le domaine du travail, par une invincible attraction, se réuniraient dans les mêmes mains, et la pauvreté, succombant sous la richesse, présenterait au monde étonné le spectacle d'une dégradation dont elle n'est sortie que par un miracle toujours subsistant devant nous.

Ce miracle vous pèse, je le sais; vous demandez même ingénieusement dans quelle page de l'Evangile l'esclavage a été positivement réprouvé et aboli. Eh, mon Dieu! dans aucune page, mais dans toutes à la fois. Jésus-Christ n'a pas dit un seul mot qui n'ait été une condamnation de la servitude, et qui n'ait rompu un anneau des chaînes de l'humanité. Quand il se disait le fils de l'homme, il affranchissait l'homme; quand il disait d'aimer son prochain comme soi-même, il affranchissait l'homme; quand il choisissait des pêcheurs pour ses apôtres, il affranchissait l'homme; quand il mourait pour tous, indistinctement, il affranchissait l'homme. Accoutumés que vous êtes aux révolutions légales et mécaniques, vous demandez à Jésus-Christ le décret qui

a changé le monde; vous êtes étonnés de ne pas le rencontrer dans l'histoire, formulé à peu près comme ceci : « Tel jour, à telle heure, quand l'horloge des Tuileries aura sonné tant de coups, il n'y aura plus d'esclaves nulle part. » Ce sont vos procédés modernes; mais remarquez aussi les démentis que leur donne le temps, et comprenez que Dieu, qui ne fait rien sans le libre concours de l'homme, emploie dans les révolutions qu'il prépare un langage plus respectueux pour nous et plus sûr de son efficacité. Saint Paul, initié aux secrets patiens de l'action divine, écrivait aux Romains : *Que chacun demeure dans sa vocation. Etes-vous esclave, n'en ayez pas souci, et quand même vous pourriez devenir libre, servez plutôt* [1]. Ces paroles mêmes étaient un acte d'affranchissement aussi solennel que celui-ci : *Moi, le vieillard Paul, le captif de Jésus-Christ, je vous prie pour mon fils Onésime, que j'ai engendré dans mes liens..... et que je vous renvoie..... non plus comme un esclave, mais au lieu de l'esclave, un frère très-chéri* [2]. La restitution évangélique de l'homme s'est faite ainsi; elle se conserve et se propage ainsi, par une insensible infusion de la justice et de la charité qui pénètre l'âme et la transforme sans secousse; et qui fait que l'heure de la révolution n'est jamais connue. Le monde antérieur à Jésus-Christ n'a pas su que

[1] 1re Epître aux Corinthiens, chap. 7, vers. 20 et 21.
[2] Epître à Philémon, vers. 9, 10, 12 et 16.

la propriété du travail était essentielle à l'homme ; le monde formé par Jésus-Christ l'a su et l'a pratiqué : voilà tout.

Mais la propriété du travail ne suffit pas encore au pauvre. L'enfant pauvre, le malade pauvre, le vieillard pauvre, n'ont point de travail à eux, et trop souvent même le travail manque au pauvre valide : Jésus-Christ devait donc leur créer une autre propriété que celle du travail. Où la prendre ? Elle ne pouvait évidemment se trouver que dans la propriété de la terre ; mais la propriété de la terre appartient au riche ; on ne saurait ébranler ce droit sans réduire en servitude le genre humain tout entier. Quelle ressource ? Jésus-Christ l'a découverte, Messieurs ; il nous a appris que la propriété n'est pas égoïste dans son essence, mais qu'elle peut l'être dans son usage, et qu'il suffit de régler et de limiter cet usage pour assurer au pauvre sa part dans le patrimoine commun. L'Evangile a posé ce principe nouveau, plus inconnu encore que l'inaliénabilité du travail : nul n'a droit aux fruits de son propre domaine que selon la mesure de ses légitimes besoins. Dieu, en effet, n'a donné la terre à l'homme qu'à cause de ses besoins et pour y pourvoir. Tout autre usage est un usage égoïste et parricide, un usage de volupté, d'avarice, d'orgueil, vices réprouvés par Dieu, et qu'il n'a pas voulu sans doute engraisser et consacrer en instituant la propriété.

Il est vrai que les besoins diffèrent selon la position sociale de l'homme, position variable à l'infini, et

dont l'Evangile a tenu compte en ne réglant pas mathématiquement le point où finit l'usage et commence l'abus. L'homme l'eût fait; Dieu ne s'est pas cru assez fort mathématicien pour cela, ou plutôt, là comme ailleurs, il a respecté notre liberté. Mais le droit évangélique n'en est pas moins clair et constant : là où expire le besoin légitime, là expire l'usage légitime de la propriété. Ce qui reste est le patrimoine du pauvre; en justice comme en charité le riche n'en est que le dépositaire et l'administrateur. Si des calculs égoïstes le trompent sur sa dette envers le pauvre, s'il y échappe par un luxe croissant avec sa fortune, ou par une avarice toujours plus inquiète de l'avenir, à mesure qu'elle en a moins de motif, malheur à lui! Ce n'est pas en vain qu'il est écrit dans l'Evangile : *Malheur à vous, qui êtes riches*[1] *!* Dieu lui demandera ses comptes au jour du jugement; les larmes du pauvre lui seront présentées; il les verra dans la clarté de la vengeance, n'ayant pas voulu les voir dans la lumière de la justice et de la charité. S'il a été le propriétaire légitime de son bien, il sera aussi le propriétaire légitime de sa damnation.

Je ne m'arrête pas, Messieurs, à ces menaces si terribles et si réitérées de l'Evangile contre les injustes détenteurs de la propriété territoriale du pauvre; car ce n'est là que la moindre garantie de son droit. Ce n'est pas la crainte qui a fondé sur la terre la se-

[1] Saint Luc, chap. 6, vers. 24.

conde propriété du pauvre, mais l'onction de Jésus-Christ pénétrant dans le cœur du riche et y fleurissant en un froment sacré. De là ces soins assidus dont le monde antique n'avait aucune idée, ces préoccupations de l'opulence en faveur de la misère; ces fondations d'hôpitaux, d'hospices, de maisons de secours sous toutes formes et sous tous noms; ces oreilles ouvertes pour entendre tout gémissement qui rend un son nouveau, et qui appelle une invention de la charité; ces visites personnelles aux mansardes et aux grabats, ces bonnes paroles sorties d'un fond d'amour qui ne s'épuise jamais; cette communion de la richesse et de la pauvreté qui, du matin au soir, du siècle qui finit au siècle qui commence, mêle tous les rangs, tous les droits, tous les devoirs, toutes les pensées, le théâtre à l'église, la cabane au château, la naissance à la mort, faisant naître la charité jusque dans le crime, et arrachant à la prostitution même sa larme et son écu.

J'en conviens, une grande partie de ce spectacle est cachée; tout œil n'a pas reçu le don de le voir, et même l'œil de Dieu seul le connaît tout entier. Il est donc facile d'accuser sous ce rapport, au moins dans une certaine mesure, la dureté du riche et l'impuissance de Jésus-Christ. C'est à nous, chrétiens, prêtres de Jésus-Christ, qui avons le secret de tant de bonnes œuvres, à témoigner de ce que nous voyons, sans cesser jamais d'exciter la main qui se lasse ou le cœur qui s'oublie. N'y a-t-il pas ici, dans la jeu-

nesse qui m'écoute, des représentans de cette légion de Saint Vincent de Paul qui couvre la France, et qui a maintenant des frères de son nom et de son âme jusqu'à Constantinople et à Mexico? Quel est celui d'entre eux qui ne voit pas le pauvre face à face, qui ne sait pas l'entendre et lui parler? Lequel n'a pas réchauffé sa foi aux haillons de la misère? Lequel, montant le soir de honteux escaliers, et frappant à la porte de la douleur, n'a pas ouï quelquefois Jésus-Christ lui répondre au-dedans par une tentation vaincue, et lui dire : Bien!

Ah! sans doute, la misère physique et morale grandit dans le monde : mais est-ce la faute de Jésus-Christ ou de ceux qui ne veulent pas de lui? Là propriété incrédule a-t-elle le droit d'accuser l'impuissance de la propriété chrétienne! Celle-ci, diminuée par l'apostasie d'une portion de la société évangélique, fait ce qu'elle peut, et l'autre portion ne lui laisse pas même la libre action de la charité. Elle n'est donc pas comptable des maux présens ; elle ne le sera pas des maux à venir. Que ceux-là guérissent les plaies qui les font.

Jésus-Christ a rendu au pauvre la propriété du travail, et il a créé pour lui, dans le superflu du riche, une seconde propriété : mais était-ce assez? Vous, chrétiens, qui avez le sentiment de Dieu, vous me répondez que non. Vous compariez en secret, pendant que je vous parlais, le sort du riche avec celui du pauvre, et vous vous disiez qu'enfin, malgré tout, la différence était grande, et que quelque autre chose

encore était nécessaire à l'œuvre du Christ. Vous avez raison. L'homme n'a pas seulement besoin de pain, il a besoin de dignité. Il est, par sa nature même, une dignité. Quel est celui de nous qui ne le sente vivement et qui n'aspire à un état de grandeur capable de satisfaire l'instinct qu'il en a ? Nous ne nous trompons pas en ce point, nous sommes des enfans de race royale, nous descendons d'un lieu où la domination est le droit, et il est juste que nous sentions se remuer en nous ces restes de notre première majesté. Hélas ! dans l'exil, le prince qui a perdu le trône n'en perd jamais le souvenir ; on a remarqué sur le front de tous les détrônés un sillon, une cicatrice de douleur qui ne se guérit pas. Eh bien ! nous sommes du nombre de ces proscrits de grande race ; à la lettre, et dans toute la rigueur de l'expression, nous sommes des rois détrônés, des enfans de Dieu destinés à nous asseoir un jour à la droite de notre Père et à régner avec lui. Cela étant, l'homme pauvre a-t-il la mesure de gloire et de puissance qui nous revient ? Et peut-il s'en passer, s'il ne l'a pas? Peut-il vivre sans dignité? Non, mille fois non, je n'admets pas la vie sans la royauté. Or, où est la royauté du pauvre ? où est la royauté de cet homme qui attend du plus vil office son pain de chaque soir ? Où est-elle ? Où est sa couronne ? Qui la lui tressera de nouveau et la lui rendra ? Qui, Messieurs, qui ? Eh ! Jésus-Christ, l'Evangile : soyez sûrs qu'ils y ont songé.

Voici Jésus-Christ qui vient, lui, l'homme réparé,

l'homme renouvelé dans la gloire pour nous la rendre : il vient ! L'humanité qui l'attend n'est pas une, elle est partagée en deux camps : à gauche, l'humanité riche, à droite l'humanité pauvre ; un espace au milieu. Jésus-Christ descend, le voilà ! Où passera-t-il ? Il passe du côté du pauvre avec sa royauté et sa divinité. *Il est pauvre*[1], s'écriait le prophète en le voyant venir de loin ; et déclarant lui-même sa mission, *le Seigneur*, dit-il, *m'a envoyé pour évangéliser les pauvres*[2]. Saint Jean, le précurseur, le fait questionner par ses disciples : *Etes-vous*, lui demande-t-il, *celui qui doit venir, ou faut-il que nous en attendions un autre?* Le Christ répond : *Dites à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent*[3]. Est-ce là tout ? Non ; écoutez ! écoutez ! *Les pauvres sont évangélisés !* C'est là le signe suprême, plus que la vue rendue aux aveugles, plus que la marche aux estropiés, plus que la pureté aux lépreux, plus que l'ouïe aux sourds, plus que la vie aux morts. *Les pauvres sont évangélisés!* C'est-à-dire la science, la lumière, la dignité sont restituées à la portion de l'humanité qui n'avait plus rien de tout cela. Jésus-Christ ne se lasse pas de faire alliance avec elle, et, balayant la richesse chaque fois qu'il la rencontre sur son pas-

[1] Zacharie, chap. 9, vers. 9.
[2] Saint Luc. chap. 4, vers. 18.
[3] Saint Mathieu, chap. 11, vers. 4 et 5.

sage, il disait avec une divine tendresse : *Je vous rends grâce, ô mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux savans et aux sages, et de ce que vous les avez révélées aux petits* [1]. Enfin, il établit entre eux et lui une solidarité qui couvrira éternellement le pauvre et lui assurera le respect de tous les siècles à venir : *Tout ce que vous aurez fait*, dit-il, *au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait* [2].

Vous comprenez maintenant, Messieurs, le charme inouï attaché à la pauvreté pour les yeux du chrétien. Si, non content de secourir le pauvre et de l'aimer, le chrétien aspire à être pauvre lui-même ; s'il vend son patrimoine pour le distribuer à ses frères souffrans, si saint François d'Assise renonce à l'héritage paternel pour courir le monde avec un sac et une corde ; si Carloman lave les écuelles du Mont-Cassin ; si tant de rois, de reines, de princes, de princesses quittent tout pour embrasser la pauvreté volontaire, vous en avez le secret. Jésus-Christ, venu de plus haut, s'est fait pauvre lui-même ; il a fait de la pauvreté et de l'amour une mixtion qui enivre l'homme, et où toutes les générations viennent boire à leur tour. Le pauvre, c'est Jésus-Christ même; Jésus-Christ qui a tant aimé ! Comment passerai-je à côté de lui sans une goutte de respect et d'amour ?

O puissans philosophes ! je vois bien votre objec-

[1] Saint Mathieu, chap. 11, vers. 25.
[2] Saint Mathieu, chap. 25, vers. 40.

tion ; vous me direz : Mais tout cela, c'est de la pure métaphysique ; il n'y a pas là-dedans une ombre de réalité. C'est vrai, il n'y a là-dedans ni décrets législatifs, ni grosse artillerie pour les faire respecter, ni même du sens commun, si vous le voulez; il n'y a làdedans qu'une révolution d'amour, une révolution qui s'est accomplie avec rien. C'est précisément ce qui me touche. O académiciens ! hommes d'esprit, législateurs, princes, prophètes, écoutez-moi, si vous le pouvez. L'humanité riche foulait aux pieds l'humanité pauvre ; moi, j'étais de l'humanité pauvre en ce temps-là, et j'en suis encore : Eh bien ! par grâce, faites que l'humanité riche respecte l'humanité pauvre ; que l'humanité riche aime l'humanité pauvre ; que l'humanité riche rêve à l'humanité pauvre ; faites des Sœurs de Charité pour panser mes plaies, des Frères de petites écoles pour m'instruire, des Frères de la Merci pour me racheter de la servitude ; faites cela, et je vous tiens quitte du reste. Jésus-Christ l'a fait, et voilà pourquoi je l'aime ; il l'a fait avec rien, et voilà pourquoi je le tiens pour Dieu. Chacun a ses idées.

Jésus-Christ en a eu une troisième au sujet des pauvres ; il a craint qu'ils ne s'estimassent malheureux de leur élection à la pauvreté, et il a prononcé cette adorable parole, qui est en tête de tout son Evangile : *Bienheureux les pauvres de gré, parce que le royaume du ciel est à eux*[1] *!* Vous pensez peut-être que cela veut

[1] Saint Mathieu, chap. 5, vers. 3.

dire : Bienheureux ceux qui sont méprisés sur la terre, parce qu'ils seront honorés dans le ciel; bienheureux ceux qui souffrent sur la terre, parce qu'ils se réjouiront dans le ciel; bienheureux ceux qui ne sont rien ici-bas, parce qu'ils seront tout dans le ciel! Il est vrai, c'est en partie le sens de cette ineffable parole, mais ce ne l'est pas tout entier. Elle veut dire aussi : Bienheureux les pauvres de gré, parce que le royaume du ciel est à eux dès ici-bas, parce que l'onction de la béatitude descendra dans leur âme, l'élargira, l'élèvera au-dessus des sens, et la remplira même au milieu du dénûment! Jésus-Christ nous révélait par là une vérité qui n'est pas seulement de l'ordre surnaturel, mais qui appartient aussi à l'ordre moral, et même à l'ordre purement économique : c'est que le bonheur est une chose de l'âme et non du corps, c'est que la source en est dans le dévouement et non dans la jouissance, dans l'amour et non dans la volupté. Or, le dévouement appartient au pauvre par droit de naissance, et l'amour, trop souvent refusé au riche, habite volontiers le cœur simple de l'artisan, qui n'a jamais été servi et adoré, qui n'a point mis tout son être dans l'orgueil, et qui, sachant se donner, sait aimer et être aimé. L'Evangile, en détournant l'homme de la terre et en le reportant vers les choses du dedans, répondait donc à une disposition même de la nature. Il inspirait au pauvre, avec les joies de la sainteté, les joies moins pleines, et pourtant encore souhaitables, de l'ordre humain. Il faisait des peuples

contens, spectacle plus rare aujourd'hui, mais qui, grâce à Dieu, n'a pas encore disparu. N'avez-vous jamais, le jour du dimanche, rencontré un village breton se rendant à son église, le vieillard cheminant d'un pas gai, le jeune marié ayant à son bras sa compagne, les enfans et les petits enfans portant à Dieu leur forte et naïve santé; tous annonçant au dehors, du front chauve au front vierge, la sérénité, la fierté, la possession de soi-même en Dieu, la sécurité de la conscience, et pas l'ombre de regret ni d'envie? L'homme de la cabane sourit à l'homme du château; et le respect n'est sur ses lèvres qu'une nuance du contentement, et le contentement n'est que l'expression terrestre d'un sentiment plus haut et qui déborde plus à fond.

Ailleurs, Messieurs, il n'en est plus de même; l'envie a plissé tous les fronts et allumé tous les yeux. Je le crois bien, Jésus-Christ avait fondé la propriété du pauvre, sa dignité et sa béatitude; vous avez altéré toutes les trois. Vous avez diminué la propriété du pauvre par l'accroissement de la propriété incrédule plus ou moins retournée à l'égoïsme païen; vous avez diminué la dignité du pauvre en attaquant Jésus-Christ, qui en est la source; vous avez diminué la béatitude du pauvre en lui persuadant que la richesse est tout, et que la félicité, fille de la Bourse, est cotée et paraphée au grand livre de la dette publique. Vous en recueillez les fruits. Ce pays a bien des plaies; mais la plus grande peut-être est la plaie économique,

cette fureur du bien-être matériel qui précipite tout le monde sur cette maigre et chétive proie que nous appelons la terre. Retournez, retournez à l'infini : lui seul est assez grand pour l'homme. Ni chemins de fer, ni longues cheminées à vapeur, ni aucune invention n'agrandiront la terre d'un pouce; fût-elle aussi prodigue qu'elle est avare ; aussi illimitée qu'elle est étroite, elle ne serait encore pour l'homme qu'un théâtre indigne de lui. L'âme seule a du pain pour tous et de la joie pour une éternité. Rentrez-y à pleines voiles; rendez Jésus-Christ au pauvre, si vous voulez lui rendre son vrai patrimoine; tout ce que vous ferez pour le pauvre sans Jésus-Christ ne fera qu'élargir ses convoitises, son orgueil et son malheur.

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE.

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT A LA FAMILLE.

Monseigneur,

Messieurs,

La propriété est une des bases de la société naturelle, non-seulement parce qu'elle sert à la conservation et à la distribution de la vie, mais encore parce qu'elle est nécessaire au maintien de notre dignité et de notre liberté. Cependant le monde païen, la détournant de ce double but, en avait fait un instrument de misère, de servitude et de dégradation, et vous

avez vu l'heureuse révolution accomplie sous ce rapport par le droit évangélique ou chrétien. L'Evangile a restitué aux hommes la propriété inaliénable du travail, et le travail leur étant trop souvent refusé par l'âge ou la maladie, ou même l'occasion, il a créé pour eux une seconde propriété dans le superflu du riche et dans la charité de tous. Par cette double disposition du droit nouveau, l'une et l'autre inconnues de l'antiquité, la paix s'est faite entre l'humanité riche et l'humanité pauvre, la première aidant la seconde, la seconde aidant la première, toutes les deux mêlant l'amour à la justice, et contentes de leur sort autant qu'il est possible d'arriver ici-bas au contentement; car, en ce point, comme en beaucoup d'autres, Messieurs, vous ne devez pas perdre de vue qu'aucune providence ne peut tout pour l'homme; quel que soit le droit, l'abus reste possible par notre liberté, et le malheur par l'abus. Toute la justice et toute la charité de l'Evangile ne sauraient entièrement conjurer l'effet de nos passions, de l'égoïsme, de l'imprévoyance, de la mollesse et de tant d'autres causes par lesquels nous creusons sous nous un abîme de misère et de douleur. L'homme équitable n'accusera pas toujours ses frères des maux où il est tombé; il en accusera souvent lui-même; il pardonnera d'autant plus à Dieu, qu'il se pardonnera moins, et fût-il innocent, il comprend encore que, n'étant pas tout seul, les fautes d'autrui peuvent l'atteindre et attrister sa destinée. L'Evangile a la liberté pour contre-poids;

il ne fait que les miracles qui ne la détruisent pas.

La propriété étant réglée par la justice et purifiée par la charité, tout n'est pas fait encore. Il est une autre base de la société naturelle, non moins importante, plus importante peut-être, si toutefois il est possible d'assigner des degrés exacts aux élémens constitutifs de l'ordre social : je veux parler de la famille. Car la société humaine n'est point un assemblage d'individus épars, dénués de toute autre consistance que celle de leur personnalité; elle est un tissu de familles régulières, qui font de l'homme même une société antérieure à toute autre, société de travail, de richesse, d'affection, de force, par laquelle l'homme se pose comme un être plein, conservant et propageant sa vie, et partant de là pour entrer dans une société plus vaste, à laquelle il apporte son existence collective, et à qui il demande en échange une participation à des biens plus grands : toute l'étendue, toute la gloire, toute la puissance d'une patrie.

Je me propose d'examiner aujourd'hui ce que le droit évangélique a fait pour la famille. La nature même du sujet exigera de moi quelquefois que je touche à des points délicats; j'espère, en y touchant, rester dans les limites consacrées par la langue chrétienne, et même par la langue de ce grand siècle de Louis XIV, à qui Dieu avait accordé la grâce de faire bien et de mieux dire encore.

La famille est composée de trois sortes de personnes : le père, la mère et l'enfant. Je ne parlerai de

l'enfant que d'une manière accessoire, parce que sa destinée dépend des relations qui existent entre le père et la mère, et que là où ces relations sont justes et humaines, le sort de l'enfant est lui-même bon et heureux. Je l'écarte de la discussion, pour ne pas la compliquer inutilement.

Selon la tradition consignée dans les livres saints, Dieu ayant fait l'homme, le regarda, et trouva qu'il était seul. Il lui envoya donc un sommeil mystérieux, et pendant qu'il y était plongé, posant la main sur son cœur, il arracha une partie du bouclier naturel qui le couvre, en forma un être nouveau, et, ayant éveillé l'homme, il lui présenta la compagne de sa vie. L'homme, ravi, se reconnut dans un autre que lui-même, et prononça la première parole d'amour : *Voici*, dit-il, *l'os de mes os, et la chair de ma chair; celle-ci s'appellera d'un nom qui marque l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme; c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une seule chair*[1]. Cette parole, Messieurs, ou plutôt ce chant renfermait toute la constitution de la famille; la dignité réciproque de l'homme et de la femme, l'indissolubilité de leur union, et cette union en deux personnes seulement. La dignité d'abord, puisque la femme avait été prise de l'homme, et qu'on ne pourrait jamais lui reprocher d'avoir été formée d'un limon

[1] Genèse. chap. 2. vers. 23 et 24.

secondaire; l'indissolubilité, puisque leur union était dans une seule chair; l'unité, puisque cette chair n'était qu'à deux.

Et si, laissant de côté la tradition biblique, nous cherchons dans notre cœur quels sont les vrais rapports de l'homme et de la femme, nous arriverons encore aux mêmes conclusions. En effet, l'affection la plus chère, la plus pénétrante, la plus aimable, celle qui renferme le plus l'idée de la félicité, telle que nous nous la créons, c'est, Messieurs, pesée au poids du cœur, comme au poids du sanctuaire, l'affection qui unit l'homme à sa légitime compagne. Or, là où est l'affection, là il y a communication de dignité; l'affection n'a jamais outragé, elle honore, elle respecte, elle vénère, elle élève ce qui est bas pour le transfigurer en soi. C'est même un des rêves de notre âme d'aimer au-dessous de nous, pour avoir le plaisir d'élever jusqu'à nous : sentiment délicat, que Dieu éprouve lui-même, et qui nous explique tout ce qu'il fait pour l'homme. Un ancien a dit : *Amicitia pares invenit vel facit;* maxime dont l'application est quotidienne, et qui diminue au profit du bonheur la régularité sévère des rangs. Or, elle s'applique surtout à la femme, qui occupe naturellement la plus haute dignité, parce que l'amour que nous lui portons est le plus haut de tous les amours. Je dis nous, Messieurs, car, ceux-là mêmes qui sont constitués dans la dignité du sacerdoce et de la chasteté éternelle, ceux-là ont une mère, une sœur, et par conséquent ils ne sont

pas exclus de l'affection bénie dont je parle, don de Dieu à tous les hommes et condiment sacré de toute la vie.

En second lieu, l'affection produit naturellement l'indissolubilité. Quel est l'être assez lâche, quand il aime, pour calculer le moment où il n'aimera plus ? Quel est l'être assez indigne de concevoir et de mériter l'affection, qui vit avec ce qu'il aime, comme s'il devait un jour ne l'aimer plus? Qui de nous, au contraire, illusion trop souvent détruite, mais illusion qui nous honore, qui de nous, une fois qu'il aime, ne se persuade, dans ce moment du moins, qu'il aimera toujours avec tout l'entraînement et toute la jeunesse de son cœur ? On se trompe, je le veux, mais ce n'est pas moins là le caractère inné de tout sérieux attachement.

L'unité en est un autre. On n'aime point à trois, on n'aime qu'à deux. Il est impossible de se représenter une affection de même nature et de même force entre trois âmes d'hommes. C'est à cause de cela même qu'il y a si peu de capacité en nous pour aimer. Notre amour est exclusif ; quand nous nous donnons, nous ne nous donnons qu'à un, et il a fallu toute la puissance de Jésus-Christ pour communiquer de l'étendue à nos affections sans détruire leur énergie.

Ainsi donc le cœur et la Bible nous disent la même chose, et en aucun autre point ils ne sont plus d'accord, ils nous disent que les rapports de l'homme

et de la femme sont dignité, indissolubilité, unité.

Mais quand, sortant du cœur et de la Bible, nous entrons dans l'histoire, est-ce là le spectacle qui se présente à nous? Y trouvons-nous, dans les rapports de l'homme et de la femme, dignité, indissolubilité, unité? Non, Messieurs, nous y trouvons tout le contraire. L'homme, historiquement parlant, a accumulé contre sa compagne tout ce qu'il a pu imaginer de duretés et d'incapacités. Il en a fait une captive, il l'a couverte d'un voile et cachée à l'endroit le plus secret de sa maison, comme une divinité malfaisante ou une esclave suspecte; il lui a raccourci les pieds dès l'enfance, afin de la rendre incapable de marcher et de porter son cœur où elle voudrait; il l'a attachée aux travaux les plus pénibles, comme une servante; il lui a refusé l'instruction et les plaisirs de l'esprit, jusque là qu'en certaines contrées, le voyageur rencontrant cet être dégradé et lui demandant sa route, la femme répondait: « Je ne sais pas, je ne suis qu'une femme. » Que n'a-t-on pas fait encore contre elle? On l'a prise en mariage sous la forme d'un achat et d'une vente; on l'a déclarée incapable de succéder à son père et à sa mère, incapable de tester, incapable d'exercer la tutelle sur ses propres enfans, et retournant elle-même en tutelle à la dissolution du mariage par la mort. Enfin, la lecture des diverses législations païennes est une révélation perpétuelle de son ignominie, et plus d'une, poussant la défiance jusqu'à l'extrême barbarie, l'a contrainte de suivre le cadavre de son

mari, toute jeune et toute vivante, et de s'ensevelir dans son bûcher, afin, remarque un jurisconsulte, que la vie du mari fût en sûreté, la femme sachant qu'elle ne pouvait lui survivre en aucun cas.

Quelles injures, Messieurs, quelle étonnante dégradation! Ce n'est pas tout. Déjà déshonorée par tant d'outrages à sa faiblesse, on y a joint la faculté de la répudier. Elle était venue jeune et belle, on la renvoie flétrie par l'âge ou l'infirmité, comme un meuble dont on se défait quand il est fêlé par l'usage, ou qu'on s'ennuie de le voir chez soi. Les satyriques latins nous ont conservé quelqu'une de ces scènes d'infamie, et jusqu'aux paroles insolentes de l'esclave venant dire à sa maîtresse de la veille qu'elle n'était plus même esclave comme lui.

Et bien plus encore : la simultanéité dans le mariage, des troupeaux de ces êtres si dignes devant Dieu et devant notre cœur, des troupeaux de femmes enfermées comme un bétail entre des murailles, et devenues, dans l'ennui de leurs jours et de leurs nuits, la proie, je ne dirai pas d'une affection, mais la proie d'un moment au milieu de siècles d'oubli!

Voilà l'histoire! voilà la femme dans l'histoire!

Et, l'Evangile venu, l'Evangile l'ayant relevée, comme nous le verrons tout à l'heure, l'opprobre et la servitude n'ont pas cessé pour elle d'un seul coup; ils n'ont cessé que là où l'Evangile a prévalu, partout ailleurs elle est demeurée au sort qu'on pourrait appler son sort naturel. Vous en avez la preuve assez

proche de vous. Le musulman, venu six siècles après l'Evangile, s'est-il soucié de rendre à la femme sa dignité? A vos portes, pour vous braver, il a relevé les quatre murailles de la captivité et du mépris; il y a entassé les objets de sa lâche convoitise, non pas tous peut-être marqués au même degré de servitude et d'infamie; mais qu'importe la nuance de l'estime dans l'opprobre, et le degré de faveur dans l'oppression? La sultane règne autant qu'on peut régner sur un cœur qui se partage et qui se dissipe; elle règne comme la dernière paysanne de France ne voudrait pas régner. Le spectacle des mœurs musulmanes, chez des peuples qui ne manquent pas de grandeur native, est un avertissement de la Providence à la femme chrétienne, tentée d'apostasie par la sévérité de l'Evangile; elle y apprend ce que coûte l'amour qui n'est pas sous la protection de Dieu; et ce que devient l'adoration de l'homme le lendemain du jour où il n'adore plus Jésus-Christ. Elle y apprend le degré de bassesse où elle descend dès que Jésus-Christ n'a plus la main sur l'homme pour le contenir et le purifier, pour contenir et purifier sa compagne, et les rendre tous deux un sanctuaire d'amour fidèle et respectueux.

Jusque parmi nous, Messieurs, dès que baissent les eaux évangéliques, qu'entendons-nous? Le cri sourd du divorce, la bête humaine qui hurle après la liberté brutale, et demande qu'on l'affranchisse d'un devoir insupportable à ses désirs. Nous l'avons en-

tendu, ce cri honteux ; il a même triomphé un moment dans notre patrie, il triomphe encore dans une partie de l'Europe, où le christianisme est mal défendu par le schisme et l'hérésie. Là une femme, et une femme chrétienne, se voit chasser de la famille qu'elle a fondée de son sang ; elle cesse d'être mère en cessant d'être épouse ; on lui enlève par le divorce, comme un bétail qui se divise, une part des enfans qu'elle a portés dans son sein, qu'elle a nourris de ses larmes et de son amour. Mais la louve, au fond des forêts, quand on lui arrache ses petits, on lui fait une injure qu'elle ressent ; et vous, dans un pays chrétien, vous arrachez l'enfant à sa mère ; vous ne craignez pas de lui faire une injure que le tigre ne vous pardonnerait pas dans l'antre de ses déserts ?

Comment expliquer un aussi étrange renversement des lois de la nature et de l'affection ? Je comprends l'abus de la propriété, l'esclavage. L'esclave est un étranger ; il est tombé dans cette condition par le sort de la guerre ou de la naissance ; il n'est rien aux souvenirs de son maître et à son cœur. Mais la compagne que l'homme a choisie, qui a eu les sermens de sa jeunesse, qui est son égale par le sang, qui a vécu à son foyer, à laquelle il a ouvert son âme, qui lui a donné des jours peints dans sa mémoire et des fils grandis sous ses yeux, pourquoi la déshonorer ? Qu'a-t-elle fait ? Qu'y gagne donc l'homme ? Ah ! ce qu'il y gagne, Messieurs, je vais vous le dire ; car, enfin, il faut bien connaître la cause après avoir vu le phéno-

même; il faut bien pénétrer jusqu'au fond de l'homme et en explorer toute la corruption, afin que la restauration évangélique nous apparaisse tout ce qu'elle est.

Trois égoïsmes ont concouru, dans le cœur de l'homme, à l'avilissement de la femme. Le premier est l'égoïsme de la jalousie. Nous aimons, c'est vrai; mais nous sommes si peu de chose pour être aimés, les années s'écoulent si vite, elles emportent si rapidement les charmes de notre jeunesse, qu'un moment vient où nous doutons de nous-mêmes et de notre aptitude à mériter l'affection. Nous ne nous trompons pas. Cependant nous voulons retenir ce qui ne viendrait plus à nous de soi-même; nous aspirons à une passion dont le jour est déjà loin; plutôt que d'obéir à la nature, nous voulons lui faire violence, et ressusciter par la servitude ce qui nous est ravi par la liberté. C'est la raison secrète qui a partout condamné la femme à un ilotisme plus ou moins prononcé.

Un autre égoïsme, celui de la lassitude, a travaillé contre elle dans un autre sens. Nous nous lassons. Un jour, on s'éveille comme d'un songe, on s'étonne de ne plus aimer ce que, la veille, on adorait encore; on se demande pourquoi. Rien n'est changé que le cœur, mais il est changé, et c'est un coup dont il ne revient jamais. Que faire? Comment vivre dans le supplice de voir avec indifférence l'objet qu'on voyait avec transport? La dissolubilité du mariage est la réponse de notre inconstance à cette question. La jalousie rendait la femme captive, la lassitude la chasse.

Il reste un troisième parti pour un troisième égoïsme, qui est celui de la simultanéité. La recherche de nous-même est si subtile, qu'il nous faut quelquefois, pour avoir toutes nos aises, joindre l'habitude à la nouveauté. On y arrive en multipliant le mariage, et la passion se compose ainsi une cour où le souvenir est aussi vivant que le caprice, où tous les temps sont mêlés, et où chaque jour apporte à une inépuisable inconstance une noce et une répudiation.

Tel est l'homme, et ce triple égoïsme se réduit à un seul, qui est de manquer d'amour. C'est le reproche de saint Paul aux païens, lorsqu'après avoir énuméré tous leurs crimes, il finit par les accuser d'avoir été *sans affection*[1]. L'amour purement humain est une effervescence passagère, produite par des causes qui n'ont elles-mêmes que peu de durée ; il naît le matin et se flétrit le soir. Ce n'est point l'acte d'un homme maître de lui, sûr de sa volonté, et portant l'énergie du devoir jusque dans les jouissances intimes du cœur. L'amour véritable est une vertu ; il suppose une âme constante et forte, qui, sans être insensible aux dons fugitifs, pénètre jusqu'à la région immuable du beau, et découvre dans les ruines mêmes une floraison qui la touche et qui la retient. Mais l'âme chrétienne seule a ce goût créateur ; les autres s'arrêtent à la surface et voient la mort partout. Deux jeunes gens s'avancent vers l'autel, à cette belle cérémonie des noces ;

[1] Epître aux Romains, chap. 1, vers. 31.

ils portent avec eux toute la joie et toute la sincérité de leur jeunesse; ils se jurent un amour éternel. Mais bientôt la joie diminue, la fidélité chancelle, l'éternité de leurs sermens s'en va par morceaux. Que s'est-il passé? Rien, l'heure a suivi l'heure; ils sont ce qu'ils étaient, sauf une heure de plus. Mais une heure, c'est beaucoup hors de Dieu. Dieu n'était point entré dans leurs sermens, il n'a pas été le complice de leur amour, et leur amour finit parce que Dieu seul ne finit pas.

Tournons de ce côté, et, après tant de tristes spectacles, voyons ce que Dieu a fait par l'Evangile pour la réhabilitation de la femme.

L'Evangile a rendu à la femme la liberté, l'instruction, tous les droits civils. Mais il a, de plus, créé pour elle trois ministères qui lui donnent une glorieuse action sur les destinées du genre humain. Le premier est le ministère du respect. Le respect est une crainte douce et pieuse. Quand nous rencontrons un homme chargé d'ans et de services, le front couvert des traces vives de la vertu, nous nous sentons, quoique son égal, atteint d'un sentiment qui ne nous cause aucune peine, mais qui cependant nous ôte la confiance de la familiarité : c'est le respect. Le respect est l'aveu volontaire d'une dignité qui nous commande sans avoir besoin de nous donner aucun ordre; il entre, comme un condiment nécessaire, dans tous les rapports des hommes entre eux, et l'affection la plus tendre n'en exclut pas l'expression, quelque tem-

pérée qu'elle devienne en ses mains. Sans le respect, l'homme touche à la grossièreté de la barbarie; il méconnait la royauté qui est en lui. Le respect, Messieurs, est descendu sur nous de Dieu même, qui nous a faits à son image. En Dieu, il est une majesté qui repousserait, si elle était toute seule; mais cette majesté suprême étant unie à une suprême bonté, il résulte de ce mélange ineffable une physionomie qui attire sans rien perdre de sa grandeur. C'est un reflet de cette nuance qui habite en nous, et qui produit le respect.

Or, Messieurs, nous sommes sujets à oublier ou à méconnaître cette partie de notre céleste dotation. Les abus de l'égalité, l'abaissement du vice, l'indélicatesse de l'esprit nous poussent sans cesse à la grossièreté, comme l'orgueil nous porte à une raideur sotte et ridicule. La civilisation chrétienne avait besoin de trouver et de conserver le secret de la dignité tempérée par la grâce, d'en avoir un interprète subsistant, un modèle exquis et inviolable, dont la seule présence fût une leçon et nous rappelât sans cesse la physionomie de l'homme vrai, pur, sincère, simple, digne de lui-même : c'est à la femme chrétienne que ce ministère auguste a été confié. L'Evangile a fait de l'esclave une reine, il l'a tirée d'une servitude honteuse ou d'une liberté effrénée, qui n'était qu'un autre esclavage, pour lui donner sur les mœurs publiques une modeste et souveraine action. Sceptre porté avec autant de fruit que de gloire, qui a imprimé aux temps

modernes une ineffaçable couleur de bienséance et d'élévation !

Ce jeune homme usé dans le vice, qui ne croit plus à rien, pas même au plaisir, qui ne respecte plus rien, pas même soi, il vient, il rencontre le regard de la femme chrétienne, il voit vivante la dignité qu'il a profanée; il retrouve Dieu dans une âme qui en a gardé le sacerdoce et qui le révèle dans ses traits : il sent sa misère et son abjection devant ce miroir de pureté. Un mouvement de paupière ou des lèvres suffit pour le châtier et l'anéantir, lui qui s'estimait sûr de ne pas trembler devant Dieu! Il reconnait une puissance à laquelle il doit compte de sa vie, devant laquelle il doit déguiser au moins sa honte, et s'il devient incapable d'être touché de ce reproche tacite, s'il méprise la femme, après avoir méprisé tout le reste, c'est le dernier trait de sa condamnation; il n'appartient plus au monde civilisé, il est Barbare.

Le second ministère que l'Evangile a créé pour la femme chrétienne, c'est le ministère d'éducation.

A qui l'homme naissant sera-t-il confié? A qui le remettra-t-on pour lui inspirer une âme honne? Quelle est la main assez délicate, assez ingénieuse, assez tendre pour assouplir cette bête fauve qui vient de naitre entre le bien et le mal, qui pourra être un scélérat ou un saint? Ne cherchons pas si loin. Déjà son éducation a commencé dans le sein même qui le portait. Chaque pensée, chaque prière, chaque soupir de sa mère a été un lait divin qui coulait jusqu'à son âme

et le baptisait dans l'honneur et la sainteté. Le père n'y peut rien directement. A la mère seule, il a été donné que son âme touchât pendant neuf mois à l'âme de l'enfant, et lui imposât des prédispositions à la vérité, à la bonté, à la douceur, germes précieux dont elle achèvera la culture au grand jour, après les avoir semés dans les profondeurs inconnues de sa maternité. L'enfant paraît; il échappe à cette première éducation de l'Evangile par les entrailles de sa mère; mais il est reçu dans des mains que l'Evangile a bénies, il n'a plus à craindre le meurtre ou l'exposition; il dort tranquille sous la protection de sa mère armée de Jésus-Christ. Et, dès que ses yeux s'ouvrent, quel est le premier regard qu'il rencontrera? Le regard pur et pieux d'une chrétienne. Et dès qu'une parole, se glissant par les tortueux canaux de l'ouïe, pourra s'introduire jusqu'à son âme, qui la lui dira? Qui lui jettera la première parole, la première révélation, le premier cri d'une intelligence à une intelligence? Qui? Ce fut Dieu autrefois; c'est encore lui maintenant, par notre mère purifiée et sanctifiée. C'est la femme chrétienne qui a succédé à Dieu dans le ministère sacré de la première parole. Quand Adam l'entendit, et que la flamme de son esprit s'alluma de ce coup sous l'horizon étincelant du ciel, c'était Dieu qui lui avait parlé. Et nous, quand notre cœur s'éveille à l'affection, et notre esprit à la verité, c'est sous la main, sous la parole, sous le poids de l'amour maternel que ce prodige s'accomplit.

L'enfance disparait bien vite, et la jeunesse s'annonce avec ses instincts de liberté. L'éducation devient plus périlleuse sans cesser d'être nécessaire; toute puissance nous pèse comme un joug. Une seule demeure, sinon intacte, du moins respectée. Nous entendons encore la vérité de la bouche d'une mère aimée de Dieu; son regard n'a pas perdu toute autorité; son reproche n'est pas sans aiguillon pour causer le remords, et quand elle est tout-à-fait désarmée, ses larmes lui restent comme un dernier commandement auquel nous ne résistons pas. Elle se fraye à notre insu des passages qui conduisent aux endroits les plus secrets de notre cœur, et nous sommes étonnés de l'y trouver au moment où nous nous croyons seuls. Vertu singulière se survivant à elle-même, et qui atteste dans ses débris mêmes à quelles sources efficaces Dieu l'avait trempée!

Quand la mère finit, l'épouse commence. L'homme est maître à son tour, mais sa magistrature n'exclut pas celle qu'il donne sur lui-même, et son cœur obéit d'autant mieux que sa pensée commande avec un empire qui n'est pas disputé. La fougue de la jeunesse s'est apaisée; l'homme ne souhaite plus l'indépendance comme un bien qui passe tous les autres, et qui le met en possession de lui-même; il se possède assez, il est sûr de son pouvoir, il retourne vers la douceur de l'enfance par la pente de sa volonté et le poids même de la vie. L'amitié lui manque, il n'a plus d'égaux : et qui n'a besoin d'égaux? Qui

n'a besoin d'une personne assez tendre pour commander, assez dévouée pour dire la vérité? L'homme la demande à l'épouse, après l'avoir eue de sa mère; il recherche autant l'autorité qu'il l'a crainte un moment. Il l'accepte du moins sans résistance, parce que l'amour en fait le fond, et qu'il y puise les consolations de chaque jour contre les amertumes de la maturité. Car la vie devient sévère en déclinant vers le soir; les déceptions abondent; la lumière des choses se ternit; les soucis creusent le front, et l'ambition même, lasse du succès, laisse échapper ce cri de la vanité trompée :

Mon cœur, lassé de tout, demandait une erreur
Qui vînt de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.

Or, cette erreur cherchée, si c'est une erreur, qui la donne, que l'épouse? C'est elle qui colore les événemens heureux, qui embaume les revers, qui reçoit au seuil domestique ce fugitif des honneurs, tout meurtri de sa chute, ce proscrit de la pensée, qui n'a remporté de la science que le martyre du doute. L'épouse chrétienne infiltre dans ces âmes brisées le détachement et la certitude; elle ressuscite dans leur âme le Dieu qui réjouissait leur jeunesse, et ravive leur vie mourante aux sources de l'éternité.

Si la grâce lui manque pour cette dernière scène de l'éducation humaine, tout n'est pas perdu; les transfigurations de la femme chrétienne ne sont pas

encore achevées, non. Après avoir été mère, puis épouse, la femme chrétienne se reproduit sous une nouvelle forme : elle est fille! Et quel est l'homme, à soixante ans, qui n'apprend pas de sa fille? Quel est l'homme qui, n'ayant pas connu Dieu dans la vie et dans la raison, et voyant sa jeune enfant s'agenouiller chaque soir devant l'invisible majesté, ne soupçonne à la naïveté de sa prière et de sa joie, à la paix de son cœur, quelque chose du mystère qui s'approche de lui par une si vive représentation? O tendresse des voies de Dieu! Notre mère nous apprenait son nom, quand nous étions enfans; l'épouse l'a redit, dans l'intimité nuptiale, à l'âme enivrée du jeune homme; la fille le raconte au vieillard courbé par l'âge, et lui ramène, dans ses jours de décadence, une révélation toute jeune et toute vierge! Le ciel dira combien d'âmes ont été le fruit de cette dernière violence de la vérité; combien, qui n'avaient rien vu et rien entendu, se sont éveillés du songe de l'erreur sur leur lit de mort, et ont adoré de leur souffle expirant l'éternel amour se montrant à eux sous la forme angélique d'une fille bien-aimée.

Après cela, qu'avait besoin la femme d'un troisième ministère? Dieu, pourtant, lui en a commis un troisième, dirai-je le plus grand de tous? Je ne sais; mais enfin, je le nommerai : c'est le ministère de la charité.

A la femme chrétienne par une délégation spéciale, comme emploi de ses loisirs et de la surabondance de

ses vertus, ont été confiés tous les pauvres, toutes les misères, toutes les plaies, toutes les larmes. C'est elle qui, au nom et au lieu de Jésus-Christ, doit visiter les hôpitaux et les greniers, découvrir les gémissemens, explorer le royaume si vaste de la douleur. A d'autres le dévouement de la doctrine, à elle le dévouement des secours. A d'autres de représenter Jésus-Christ par le glaive de la parole, à elle de le représenter par le glaive de l'amour.

Voulez-vous, sans faire de phrases, car il y en aurait trop à faire, voulez-vous arriver à une comparaison qui dira tout d'un seul mot ? Eh bien, entre le monde païen et le monde chrétien, il y a la même différence qu'entre la prêtresse de Vénus et la sœur de saint Vincent de Paul. Allez à ce fameux temple de Corinthe, et voyez-y la femme ; entrez dans nos hôpitaux, et voyez-y la sœur de charité ! Ce sont là les deux mondes : choisissez.

Cela fait, Messieurs, le reste n'était plus qu'un jeu. La dignité de la femme créée, l'indissolubilité et l'unité du mariage en découlaient naturellement. Toutefois, tant l'homme est corrompu ! l'indissolubilité du mariage ne s'est maintenue qu'au prix de longs efforts. Je pourrais une fois de plus citer au tribunal du siècle présent, d'un côté, les passions des grands, et de l'autre, l'intrépide esprit pastoral avec lequel les chefs de l'Eglise ont maintenu la pureté et la dignité du sang européen. Je pourrais, reprenant l'histoire dans un autre sens que celui où elle vous a été ensei-

gnée, vous dire ce que nous avons souffert pour vous, et ce que vous seriez devenus, si les inébranlables barrières de la catholicité n'avaient arrêté obstinément ces êtres effrénés en qui la puissance égalait la convoitise, et qui, impatiens des mœurs du Christ, se ruaient à la conquête de la liberté païenne et musulmane. Nous avons fait de cette cause la cause totale de la civilisation, parce que c'était la cause de la femme, celle de vos mères, de vos épouses, de vos filles, et avec elle la cause du genre humain. Vous ne l'avez pas compris. Vous nous avez accusés de passer les bornes de la défense légitime, de porter la main sur la couronne, quand nous ne la portions que sur la brutalité de la chair et du sang. Où seriez-vous sans ces combats ? Votre sang, flétri depuis des siècles, vous serait arrivé par les veines d'une femme esclave au lieu de vous arriver du cœur d'une femme ingénue. Tout ce que vous avez eu de joies saintes par vos mères, vos épouses et vos filles, eût été transformé aux joies infâmes de la servitude trempée dans la volupté. Vous seriez des Turcs et non des Francs.

Rendons grâces à Dieu qui nous a sauvés par le courage de nos pères, et par les seuls moyens dont le courage pouvait alors s'armer. Le divorce écarté du monde chrétien, la simultanéité n'a pas même fait effort pour s'y produire. Quel est l'Européen (car je n'appelle pas Européen le Turc planté à Constantinople), quel est l'Européen qui oserait même songer de loin à la profanation du mariage par la simultanéité ?

Qui ne rougirait, au sein même de la débauche, d'introduire sous le même toit, par les mêmes sermens, les captives multiples de son égoïsme le plus lâche et le plus insensé ?

Encore une fois, rendons grâces à Dieu qui a purifié le genre humain sans lui ravir sa liberté, qui a retiré au désordre la complicité des lois, et permis à la pureté de devenir la règle authentique de la société humaine.

Ce travail n'a pas peu coûté. Jésus-Christ ne s'est pas borné à le mettre sous la protection de sa croix. Il a voulu naître d'une femme tout à la fois vierge et mère, modèle ineffable du dévouement maternel et du dévouement virginal, et demeurant à jamais sous les yeux du monde pour lui inspirer, par son souvenir et son culte, la pratique des saintes mœurs. La femme n'a cessé, depuis dix-huit siècles, de regarder ce type sublime, qui est celui de sa régénération ; elle y a puisé le double courage de la chasteté et de l'amour ; elle est devenue digne du respect que le monde avait besoin d'avoir pour elle ; on a pu croire à ses sermens, et le voile de la servitude, en tombant de son front, y a laissé voir, sous l'antique apparence d'une beauté fragile, le signe immuable et sanglant de la croix. Protégée par ce signe, elle a passé dans nos rues comme une apparition de la décence et du bien ; elle s'est assise, heureuse, au sanctuaire de la maison ; elle y a retenu son époux, ses fils et ses filles ; elle y a reçu l'étranger sans blesser son honneur : la

famille est devenue le lieu de la paix, de la joie, de l'honnêteté, le lieu d'élection de toute âme qui n'est pas corrompue. Le culte des affections a succédé au culte de la chair et du sang. Je vous le demande sans crainte : Quel est celui de vous qui ne sache pas et qui ne sente pas qu'il y a plus de contentement dans un quart d'heure passé au sein de la famille, à côté du père, de la mère, des frères et des sœurs, qu'il n'y en a dans tous les enivremens du monde? Qui ne fait pas de la famille le rêve de son existence? Qui ne s'est pas dit, étant jeune : J'arriverai un jour, après un long travail, à m'asseoir chez moi; j'aurai une table, un cabinet, à côté de moi tous les objets de mon affection. Tous, jeunes gens que nous étions, nous nous sommes dit cela; et ceux de nous qui ont renoncé au bonheur de la terre pour prendre en Jésus-Christ leur unique héritage, ceux-là se le disaient avant d'avoir la révélation d'un bien plus rare dans un sacrifice plus grand.

O foyer domestique des peuples chrétiens! maison paternelle, où, dès nos premiers ans, nous avons respiré avec la lumière l'amour de toutes les saintes choses, nous avons beau vieillir, nous revenons à vous avec un cœur toujours jeune, et n'était l'éternité, qui nous appelle en nous éloignant de vous, nous ne nous consolerions pas de voir chaque jour votre ombre s'allonger et votre soleil pâlir!

Finissons, Messieurs, en résumant cette Conférence et celle qui l'a précédée. Il y a sur la terre trois fai-

blesses : la faiblesse du dénuement, c'est le pauvre ; la faiblesse du sexe, c'est la femme ; la faiblesse de l'âge, c'est l'enfant. Ces trois faiblesses sont la force de l'Eglise, qui a fait alliance avec elles, et les a prises sous sa protection en se mettant sous la leur. Cette alliance a changé la face de la société, parce que jusque là le faible avait été sacrifié au fort, le pauvre au riche, la femme à l'homme, l'enfant à tous. L'Eglise, en s'unissant à la faiblesse contre ceux qui sont pourvus de la triple force du patrimoine, de la virilité et de la maturité, a remis en équilibre tous les droits et tous les devoirs. L'égoïsme, toutefois, ne se tient pas pour vaincu ; plus ou moins déguisé, il cherche à rétablir l'ordre païen sur les ruines de l'ordre chrétien, c'est-à-dire la domination oppressive de la force sur la faiblesse. Y réussira-t-il ? Rompra-t-il le faisceau qui retient dans l'unité de l'Eglise le pauvre, la femme et l'enfant ? Je suis sûr que non : car sous les mains débiles que je viens de nommer, il y a la main de Dieu, la main de Jésus-Christ, la main de la bienheureuse Vierge Marie, toute la puissance de la raison, de la justice et de la charité.

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE.

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT A L'AUTORITÉ.

Monseigneur,

Messieurs,

Nous avons constaté l'influence de la société catholique sur la société naturelle, quant au droit général, quant à la propriété et quant à la famille; et nous avons reconnu que, sous ces trois rapports fondamentaux, la société catholique avait exercé une action heureuse sur la société naturelle, en y créant une protection efficace des faibles contre les forts. Mais il

est un autre élément de la société humaine où il ne s'agit plus seulement de protéger les faibles contre les forts, élément complexe où se rencontre tantôt surabondance de force et tantôt surabondance de faiblesse : je veux parler de l'autorité. L'autorité a ce caractère particulier d'être tour à tour ce qu'il y a de plus fort et ce qu'il y a de plus faible, de pouvoir, dans un jour donné, tout écraser, et, le lendemain, d'être foulée aux pieds, de sorte que toute son histoire, en ce monde, se réduit à cette parole d'un orateur fameux : « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la Roche-Tarpéienne. » Le Capitole enivre, la Roche-Tarpéienne avilit, et l'autorité oscille entre ces deux termes qui lui sont également funestes. Il s'agit de la défendre contre l'un et l'autre, et de lui assurer entre ces deux écueils l'honneur de la durée et l'empire de la stabilité. Voyons ce que la société naturelle a pu toute seule pour l'établissement de cet équilibre et le secours qu'elle a reçu de la société catholique pour y arriver en effet.

Jusqu'ici, Messieurs, j'ai marché sur des cendres chaudes, aujourd'hui je vais marcher sur des charbons ardens. Je n'en suis point ému. J'ai des choses difficiles à dire ; je les dirai avec autant de retenue que de franchise, mais je les dirai.

Nulle société ne saurait être conçue sans unité, sans ordre, sans puissance. Par l'effet de l'unité, des millions d'hommes divisés d'intérêts, de passions, d'idées, de lieux, de temps, se rencontrent en un seul centre, et se meuvent comme s'il n'y avait pour eux

qu'un temps, qu'un lieu, qu'une idée, qu'une passion, qu'un intérêt, qu'une vie. Par l'effet de l'ordre, les relations des citoyens entre eux, telles qu'elles ont été définies par les lois, se maintiennent avec une inviolable régularité, et si, çà et là, dans l'ombre flottante des masses sociales, quelque malfaiteur se prend à attaquer des droits reconnus, l'esprit d'ordre qui est dans la société l'arrête et en obtient justice. Par l'effet de la puissance, les citoyens dispersés sur un vaste territoire, reposent tranquilles, insoncians de l'ennemi. Nul d'entre eux, pour ainsi dire, n'est à la frontière, et derrière ce rempart, qui ne semble pas défendu, tout le monde dort en paix, parce qu'il y a quelque part une force qui veille, qui, même dans le silence des nuits, a l'oreille ouverte sur sa couche solennelle, et, par un seul mouvement de ses lèvres, transportera magiquement devant l'ennemi une armée où seront le courage, la fortune et la majesté de la patrie.

Voilà, Messieurs, la société, telle que la font l'unité, l'ordre et la puissance. Mais qui lui donnera cette unité ? Qui lui créera cet ordre et cette puissance ? Il faut arriver toujours à quelques hommes, et même généralement à un seul homme, en qui se résument et résident la puissance, l'ordre, l'unité. Et jugez ! Trente millions d'hommes respirant dans une seule poitrine, empreints sur un seul visage, et lui confiant toute leur force avec toute leur gloire et tout leur destin ! Mais comment un homme, comment quelques hommes

pourront-ils s'approprier fermement une telle grandeur et la porter d'un siècle à l'autre, toujours subsistante, toujours égale aux besoins de la société, passant avec le même caractère du front d'un héros au front d'un enfant, du succès au revers, et chargée de composer, avec la fragilité d'une vie, l'immortalité d'une nation ?

Il semblera peut-être à quelques-uns que rien n'est plus simple, et qu'une armée fidèle sous un général heureux a, au bout de ses lances, tout le secret d'un gouvernement durable. Mais une armée fidèle et un général heureux sont, comme tout le reste des choses humaines, dans la main capricieuse du sort, et l'histoire témoigne très-haut qu'aucun gouvernement n'a été moins solide que le gouvernement des soldats. Par une providence de Dieu, dont il faut lui rendre grâces, dès que le casque domine, l'unité, l'ordre et la puissance sont atteints mortellement. Après que le sénat romain, sous sa toge civile, eut longtemps pourvu à la stabilité du peuple-roi, du jour où le pouvoir des légions succéda au sien, on ne vit plus à Rome que des maîtres arrivant de l'Euphrate ou du Rhin, et passant par l'arc-de-triomphe pour aller à l'égoût. Le peuple, amusé de ces spectacles, regardait venir le nouvel élu, et l'applaudissait avec d'autant plus de fureur, qu'il voyait déjà sur son front, à travers l'auréole de l'empire, la place réservée à l'insulte du lendemain.

La force militaire, si imposante au premier coup

d'œil est la dernière à pouvoir constituer l'unité, l'ordre et la puissance, parce qu'étant plus corps qu'esprit, elle est à la vie ce que l'organe est au sang. Un souffle étranger lui est nécessaire pour l'animer et la diriger, sans quoi elle écrase comme un roc qui ne sait pas ce qu'il fait, ou elle se disperse comme une poussière qui écoute le vent. La société n'est pas fille de la violence, elle est fille de l'intelligence et de la liberté, et ne respecte rien que ce qui sort de cette double source ou y prend sa mission. Ce n'est pas la force qui la fonde, c'est l'autorité.

Mais qu'est-ce que l'autorité? L'autorité est une supériorité qui produit l'obéissance et la vénération : l'obéissance d'abord, c'est-à-dire la soumission spontanée d'une volonté à une autre volonté. « Capitaine, mettez-vous là avec votre monde et faites-vous y tuer. — Oui, mon général. » Voilà, Messieurs, l'obéissance, et, vous le sentez, une obéissance d'homme libre, où celui qui commande et celui qui obéit sont également grands. L'un a trouvé simple de demander une vie pour le pays, l'autre a trouvé simple de la donner. L'un n'a conçu le dévouement que parce qu'il en était capable, l'autre n'en a été capable que parce qu'il l'a conçu. Il y a eu action et réaction de deux âmes qui se valaient. Quand ces fameux Spartiates des Thermopyles se préparaient dans leur cœur à mourir pour le salut de la Grèce, ils gravèrent sur un rocher cette inscription : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois. » Voilà

encore l'obéissance, et non pas une obéissance portée au-delà du nécessaire, propre seulement à quelques héros, mais une obéissance telle qu'il la faut à la société pour vivre, telle que Sparte l'avait dans ses beaux jours. C'était Sparte tout entière qui avait parlé aux Thermopyles, les vivans comme les morts, et il n'y avait pas dans la république une âme qui n'eût répondu à l'âme des trois cents.

Sans la soumission spontanée de la volonté à une autre volonté, et même quelquefois sans une soumission enthousiaste, l'unité est impossible, l'ordre et la puissance aussi. Car comment voulez-vous que tant de volontés séparées ne fassent qu'une, s'il n'existe pas une volonté souveraine qui les rassemble en soi? Comment aurez-vous l'ordre, si toutes les volontés ne concourent pas par l'obéissance à maintenir les relations établies par les lois, et sans cesse menacées par tous les intérêts mécontens? Et comment y aurait-il puissance, si chaque citoyen n'est pas prêt à prendre, au premier ordre, le poste où il est appelé?

La vénération est un autre élément de l'autorité, qui lui est aussi nécessaire que l'obéissance. Car la vénération n'est qu'un respect mêlé d'amour, et nous n'obéissons pas longtemps à qui ne nous inspire ni amour ni respect. La volonté a déjà bien de la peine à se soumettre, même quand elle aime et respecte sincèrement; et, si ce double sentiment vient à lui manquer, tôt ou tard elle n'obéit plus. La nécessité ni la contrainte ne sauraient y pourvoir qu'un mo-

ment, et la première occasion favorable sera le signal où l'unité, l'ordre et la puissance périront avec l'autorité. Tout pouvoir qui ne produit pas l'obéissance et la vénération ne prépare que sa mort.

Mais ces principes ne nous mènent pas fort loin dans l'explication du mystère qui nous occupe. Si l'obéissance et la vénération, en fondant l'autorité, sont la cause de l'unité, de l'ordre et de la puissance, qu'est-ce qui produira l'obéissance et la vénération? Je comprends très-bien que l'unité, l'ordre et la puissance soient le résultat de l'obéissance et de la vénération; mais comment un homme ou quelques hommes inspireront-ils à trente millions d'hommes obéissance et vénération! Voilà le mystère. Sur ce point, le monde antérieur à Jésus-Christ s'est partagé en deux systèmes : le système oriental et le système occidental.

Le système oriental consiste en ceci : L'homme ne peut pas obéir à l'homme, ni vénérer l'homme. L'homme ne peut pas obéir à l'homme, parce que toute volonté en vaut une autre, et l'homme ne peut pas vénérer l'homme, parce que l'homme est trop petit devant son semblable, trop égal à lui par l'infirmité de la vie et de la mort. Il faut donc que l'autorité soit plus haute que l'homme; il faut qu'elle ait un caractère inaccessible, qu'elle soit enveloppée du prestige de la toute-puissance, qu'il y ait entre le sujet et le souverain un tel abîme, que le regard même n'ose pas le franchir : en un mot, il faut que l'autorité soit

Dieu. L'Orient s'est reposé dans cette fiction, ou plutôt dans cette réalité, la seule qui, à ses yeux, constitue le pouvoir, en le rendant vénérable et saint. Qu'en est-il résulté? L'obéissance et la vénération, je l'avoue, mais une obéissance et une vénération abjectes, dont l'histoire fait horreur. L'Orient n'a pas voulu se soumettre à l'homme, estimant un tel acte incompréhensible autant que vil, et il s'est soumis à des monstres. Car la fiction ne changeait pas la nature humaine dans l'idole qui en avait le profit, ou plutôt, par un effet contraire au but, elle la changeait en l'empirant et la dégradant. L'homme pliait sous le poids de la divinité dont on chargeait ses épaules, et, faute de limites qui l'arrêtassent quelque part, il poussait aisément jusqu'à l'extravagance son orgueil et son immoralité.

Mais du moins, à ce prix, l'Orient obtenait-il l'unité, l'ordre, la puissance, la stabilité? Nullement; en aucune autre contrée, les révolutions de peuples et de dynasties n'ont présenté un spectacle plus sanglant et plus vite renouvelé. Les races souveraines n'ont pu s'y asseoir, et y trouver dans l'adoration une terre propice à la longévité. Ce ciel ardent les a dévorées. C'est qu'en effet, rien ne finit plus vite que ce qui n'a pas de bornes; une heure dévore un siècle entre les mains d'un prince qui peut tout et qui n'est pas Dieu. En vain l'idolâtrie promet l'éternité, elle ne la donne pas, elle est la première à la ravir. Il vient un moment où la société ploie sous le faix de la démence

couronnée, et alors s'accomplit ce qui est implicitement renfermé dans le contrat des peuples et des rois de l'Orient, et ce qu'a heureusement exprimé le comte de Maistre dans cette phrase fidèle : « Faites tout ce que vous voudrez, et quand nous serons las, nous vous égorgerons. » Rarement les peuples y ont manqué.

Le système occidental est tout autre que celui de l'Orient, plus sensé, plus vrai, digne de réussir, si l'homme tout seul pouvait réussir en de si grandes choses. L'Occident consent à être gouverné par l'homme, et à lui vouer par conséquent obéissance et vénération ; mais, néanmoins, il a peur de lui ; il s'effraie de remettre entre ses mains le sceptre et l'épée ; il veut qu'il soit grand sans l'être trop, puissant avec mesure, laissant un espace entre la révolte et une absolue soumission. L'Occident calcule, pondère, limite le pouvoir. Il cherche à créer entre le prince et le peuple une sorte de pénétration réciproque, qui fasse de l'un et de l'autre une seule âme, où la souveraineté ait quelque part à l'obéissance, et l'obéissance quelque part à la souveraineté. Telles ces républiques de la Grèce, gouvernées, dans leurs jours de gloire, par des citoyens tirés momentanément de la foule et exerçant le pouvoir comme les mandataires et les représentans de la cité. L'obéissance et la vénération furent produites sans doute dans ce système compliqué, mais elles ne le furent qu'insuffisamment. Le siége en était trop mobile et trop étroit pour donner aux nations toute la stabilité dont elles avaient besoin.

Certes, nous avons de ce régime un mémorable modèle, et le plus achevé de tous, dans la république romaine. Le sénat romain est la plus merveilleuse assemblée qui gouverna jamais un peuple, et l'on ne sait qu'admirer le plus en lui, de l'esprit de suite et de persévérance, de la profondeur des vues, du courage dans les revers, de la foi nationale, de la dignité, de la religion, et de tous ces hommes consulaires qui, après avoir commandé les armées et parlé au Forum, rapportaient au sein de leur corps la gloire personnelle qu'ils avaient méritée, ajoutant ainsi à la majesté du pouvoir autant qu'ils avaient ajouté à la grandeur du peuple, afin qu'il y eût toujours entre l'un et l'autre accroissement un équilibre qui les soutînt tous deux. Eh bien, le sénat romain, ce chef-d'œuvre profane du monde occidental, combien a-t-il duré? Entre le poignard qui tua Lucrèce et le poignard qui tua César, combien comptez-vous de siècles? Environ cinq siècles. Au bout de ce temps, maître enfin du monde, le sénat romain fit dire à un capitaine, qui s'appelait César, de ne point passer la limite de son département militaire : César réfléchit un moment, et passa. A ce premier acte de désobéissance, tout fut dit, Rome n'existait plus, ou si elle continua de porter son nom, ce fut pour tomber d'Auguste en Tibère, de Tibère en Caïus, de Caïus en Néron, de Néron en Héliogabale, de l'obéissance d'Occident à l'obéissance d'Orient, et encore, avec aggravation dans la solennité de l'extravagance.

Voilà tout ce que l'art le plus savant, les circonstances les plus heureuses, la simplicité de mœurs la plus remarquable, et le bonheur de conquête le plus grand qu'on ait vu, ont produit d'obéissance et de vénération, selon le systéme occidental. Voilà le plus grand corps humain qui ait jamais existé : cinq cents ans de durée! un peu plus que le tiers de la monarchie française! Il y avait donc dans ce systéme insuffisance d'obéissance et de vénération, par conséquent, insuffisance d'unité, d'ordre et de puissance, par conséquent encore, insuffisance sociale.

Mais quelle était la cause de ces deux écueils si différens l'un de l'autre, où ont échoué l'Orient et l'Occident? C'est, Messieurs, qu'en Occident, comme en Orient, il n'y avait que l'homme, rien que l'homme. Or, l'homme tout seul est incapable de s'assurer l'obéissance et la vénération, dans la mesure qui est nécessaire pour conduire une société. L'homme est trop peu pour un si grand ouvrage. Veut-on l'enfler au-delà de sa portée naturelle, on l'appellera bien du nom de Dieu, on lui dira bien : *Votre éternité;* mais il n'en restera pas moins un homme, et si grand qu'il soit par hasard, fût-il Titus ou Nerva, il aura pour héritier quelque illustre misérable, en qui la fiction surhumaine ne sera qu'une faiblesse de plus. Hébété par ce comble d'honneur et de puissance, l'homme y succombe; il se fait au-dedans de sa misère une répercussion de cette majesté fausse, qui le change en un monstre, et une fois qu'il en est là, l'idolâtrie qui

le soutenait s'affaisse sur elle-même et emporte dans sa chute tout cet édifice insensé. Les dynasties succèdent aux dynasties, et les peuples eux-mêmes suivent le sort de leurs chefs. Car, quand le pouvoir est incertain et mal assis, la société elle-même chancelle comme un homme ivre. La cause de la souveraineté est la cause même de la société. C'est pourquoi, Messieurs, ne rions pas de ces catastrophes sanglantes des rois; ne rions pas de cette impuissance où est l'humanité de produire, autant qu'elle en a besoin, l'obéissance et la vénération. C'est un de ses grands malheurs. Car de l'obéissance et de la vénération dépendent l'unité, l'ordre, la puissance, la durée, la stabilité. Ne broyons pas si facilement sous le poids de notre parole des destinées à qui les nôtres sont unies. Sachons comprendre notre impuissance et la regretter. Une partie du genre humain a voulu des dieux pour chefs : les dieux ont péri. L'autre partie a choisi des hommes : les hommes ont succombé. Trop grands ou trop petits, ils ont croulé par insuffisance ou par excès. Que voulez-vous? L'homme n'avait que l'homme.

Si jamais, plébéiens que vous êtes, par un de ces coups que le temps amène, vous êtes appelés au gouvernement d'un peuple, ne comptez pas sur vous ni sur l'humanité pour vous soutenir. Tôt ou tard l'humanité vous trahira; l'obéissance et la vénération se retireront de votre œuvre, et vous serez étonnés d'avoir fait si peu avec tant de génie. Malheur à vous,

alors, mais aussi malheur à nous : le malheur est commun, et c'est pourquoi nous n'en triomphons pas. Cherchons-en plutôt le remède en celui que nous avons déjà vu si ingénieux à guérir nos maux. Voyons, contre cette force et cette faiblesse exagérées du pouvoir, ce que la société catholique aura apporté de secours à la société naturelle.

La société catholique a ouvert dans le monde deux sources inépuisables d'obéissance et de vénération : l'une publique, l'autre secrète.

La source publique d'obéissance et de vénération ouverte par la société catholique, c'est, Messieurs, l'autorité de sa hiérarchie. Depuis dix-huit cents ans, la papauté, l'épiscopat, le sacerdoce chrétiens sont obéis et vénérés de la plus grande union d'hommes qui soit ici-bas, sans avoir besoin jamais de la force pour incliner un front ou une volonté. L'obéissance y est libre, la vénération y est libre; chaque fidèle peut à toute heure refuser ou rétracter son hommage, et toutefois cet hommage subsiste inaltérable et saint, malgré les vicissitudes de faveur ou de persécution, malgré les efforts persévérans du monde pour flétrir dans sa source un amour qui le gêne, un respect dont il est offensé. La hiérarchie catholique, sans autre ressource que la persuasion, se fait obéir et vénérer comme nulle part, et en aucun temps, n'a été obéie et vénérée aucune humaine majesté. Le fait est sensible, il est éclatant; il n'a besoin d'aucune démonstration; il suffit de l'énoncer pour convaincre et

étonner l'esprit. Mais si j'avais besoin d'une démonstration, ou plutôt d'un exemple, rappelez-vous ce qui s'est passé ici même à l'inauguration du siècle présent.

Nous avions tout détruit, même le passé; nous avions, dans notre haine contre tout objet de pieux culte, ouvert les tombeaux où reposaient, désarmés par la mort et sous la seule garde de nos souvenirs, les grands serviteurs de la patrie, et pour le seul plaisir de braver la majesté jusque dans le cercueil, nous avions jeté leurs cendres au vent et au mépris. Jamais, à aucun moment de l'histoire, l'obéissance et la vénération n'avaient été plus loin des cœurs. Un vieillard vint dans ce temps-là; il était appelé par un jeune homme qui avait tout le prestige de la gloire, mais qui avait besoin de s'agenouiller devant le vicaire du Christ pour recevoir de cet abaissement le sceau d'une plus haute autorité. Le vieillard vint armé de sa seule bénédiction; il vint au milieu de ce peuple qui avait foulé aux pieds, dans un seul jour, toutes les générations de ses rois : il parut aux fenêtres des Tuileries. On ne l'eut pas plus tôt vu, portant sur sa figure plus de malheur encore que d'âge, qu'à l'instant même, par ce coup magique qui rouvre les cœurs à leur bon endroit, tout Paris se précipita pour avoir un bonheur qu'il ne connaissait plus, le bonheur de vénérer en recevant cette bénédiction qui, depuis tant de siècles, fait tomber l'homme à genoux. Et, pendant que ce spectacle se passait au dehors, plus haut,

dans l'intérieur même des Tuileries, un homme célèbre, qui vient de mourir, poussait son voisin, en lui disant avec la joie de l'admiration : « Enfin, Monsieur, nous voyons une autorité! Voilà une autorité! »

La source secrète de l'obéissance et de la vénération ouverte dans le monde par la société catholique, c'est, Messieurs, la confession.

Tout homme, quel qu'il soit, prince par le pouvoir ou par l'esprit, s'il veut avoir part au mystère du Christ, à la certitude et à l'avenir qui sont en lui, est obligé d'avouer ses fautes à genoux, d'en demander pardon et d'en recevoir pénitence : exercice d'obéissance et de vénération qui le révèle à lui-même, le purifie, l'humanise et l'assouplit sans l'abaisser. Car il est libre dans cette action plus qu'en aucune autre, on ne prend sur lui que le pouvoir qu'il donne de son plein gré; il peut se lever et s'en aller si la vérité qu'il cherchait lui semble trop dure; si la paix et l'honneur de la conscience lui redeviennent trop chers à ce prix. Mais il persiste volontiers, une fois qu'il a connu le charme de l'humilité et de la sincérité entre Dieu et lui; il apprend avec joie, dans une obéissance et une vénération qu'il a choisies, à obéir encore là où il n'a plus le choix, à vénérer encore là où Dieu le lui demande par un commandement qui n'admet plus l'élection. Cet esprit altier consent à l'empire; ce cœur sauvage, toujours prêt à la révolte, accepte l'unité, l'ordre et la puissance sous la seule forme où ils soient possibles, sous la forme de l'autorité. La confession

ne cesse d'agir en ce sens d'un bout du monde à l'autre, par une influence secrète et perpétuelle, qui, jointe à l'action publique de la hiérarchie, crée dans le genre humain, s'il m'est permis de parler ainsi, une quantité énorme d'obéissance et de vénération, mais d'une obéissance et d'une vénération spontanées, qui sont l'effet de la conviction, et qui rendent l'homme sociable en le consolant et en l'élevant.

Or, il est impossible que le contre-coup d'une création semblable ne se soit pas fait sentir dans la société purement naturelle et n'y ait modifié d'une manière remarquable les rapports réciproques du sujet au souverain. Evidemment, Messieurs, quelque grande transformation a dû s'opérer là; vous attendez que je vous la signale, et vous n'attendez pas vainement. L'esprit catholique a produit dans le monde, quant à l'autorité même humaine, quelque chose de tout-à-fait nouveau, de tout-à-fait inconnu à l'antiquité, le terme moyen entre le système occidental et le système oriental : il a produit la monarchie chrétienne. Et qu'était-ce que la monarchie chrétienne?

La monarchie chrétienne avait dans chaque pays un chef unique, centre et moyen de l'unité, de l'ordre et de la puissance. Ce chef était sorti des entrailles de la société par une venue et une croissance naturelles, comme le chêne sort d'un germe qui se développe avec le temps. Rien de brusque et de violent ne se sentait dans son origine, quel qu'en eût été le mode ou l'occasion; et quoi qu'il advînt, le

principe de l'obéissance à son égard n'était pas contesté. On pouvait, on devait refuser d'obéir en certains cas, lorsque le commandement était illégitime, c'est-à-dire contraire à la loi de Dieu ou à la loi du pays. La loi de Dieu et la loi du pays étaient la double limite de la souveraineté ; mais en résistant, pour les défendre, on ne contestait pas le droit général de commander ni le devoir d'obéir. La vénération se joignait à l'obéissance pour faire du chef chrétien un père autant qu'un magistrat. Le respect et l'amour allaient le chercher naturellement, et, du cœur de son peuple au sien, il y avait une réciproque effusion dont les monarchies antiques n'avaient pas même le soupçon. Le peuple pardonnait des fautes au prince, comme l'enfant pardonne des faiblesses à son père; il compatissait au levain de l'humanité, demeuré en lui aussi bien que dans le dernier des mortels. Enfin, tous ces sentimens se traduisaient en un sentiment final, qui était le premier fondement de la monarchie chrétienne, et qui s'appelait la fidélité. Le souverain avait foi dans son peuple, et le peuple avait foi dans son souverain. Ils croyaient l'un à l'autre; ils s'étaient donné la main, non pour un jour, mais devant Dieu et pour tous les siècles, au nom des morts et des vivans, au nom des ancêtres et de la postérité. Le prince descendait tranquille dans la tombe, laissant ses enfans à la garde de son peuple, et le peuple, les voyant petits et sans force, les gardait en attendant d'être gardé par eux.

L'honneur était le second sentiment sur qui reposait la monarchie chrétienne, sentiment plus nouveau, plus inconnu encore à l'antiquité que le précédent. L'honneur était un regard élevé du chrétien sur soi, une pensée de sa noblesse. Par l'honneur, le chrétien se rapprochait de son maître; il avait plus que des droits à son égard ; il faisait subsister sa personnalité devant la sienne avec une délicatesse infinie, qui était la chose la plus respectée du monde dans un temps où tant d'autres l'étaient. L'honneur protégeait tout et sauvait tout. Il jouait, surtout en France, un rôle presque souverain, qui a fait dire à Montesquieu, personnage peu suspect, si je ne me trompe, que la France était une monarchie gouvernée par l'honneur.

En voulez-vous quelques exemples qui vous feront sentir la différence de la souveraineté chrétienne à la souveraineté antique? Je ne les choisirai même pas aux bonnes époques, mais à l'époque où déjà la monarchie chrétienne tombait vers son couchant.

Louis XIV s'entretenait avec sa cour dans ces appartemens de Versailles, où désormais la peinture seule est assez grande pour habiter; on vint à parler du schah de Perse et de je ne sais quelle exécution qu'il avait faite des grands de son royaume. Le roi dit : « Voilà ce qui s'appelle régner! — Oui, sire, répliqua le duc d'Estrées, qui avait été ambassadeur en Perse, mais j'en ai vu étrangler trois dans ma vie. »

Sous Louis XV, un ministre est disgracié. Le len-

demain, le roi sort de sa chambre, et trouvant les salons déserts, il demande à un serviteur : « Où est donc la cour ? — Sire, répond le serviteur, elle est à Chanteloup. » Chanteloup était la maison de campagne du ministre disgracié, à quarante lieues de Versailles. En ce temps-là, Messieurs, on allait visiter à quarante lieues les ministres disgraciés ; il y a des temps où l'on ne fait pas quatre pas pour cela.

Permettez-moi encore une anecdote.

Le roi Louis XVI, de douloureuse et vénérable mémoire, faisait un voyage en Normandie. Une paysanne s'approche et lui demande la permission de lui baiser la main. Et pourquoi pas la joue, répond le monarque ?

Telle était, Messieurs, dans la monarchie chrétienne, la familiarité du grand et du pauvre avec le souverain. L'obéissance et la vénération s'étaient changées en une fidélité tempérée par l'honneur. On était loin des mœurs de l'Asie, on ne l'était pas moins des mœurs de la Grèce et de Rome. Tout était nouveau, comme l'Eglise et comme Jésus-Christ, d'où procédaient ces rapports délicats.

J'ajoute que la liberté était aussi un élément de la monarchie chrétienne.

Tout le monde sait les travaux de l'Eglise pour maintenir sous ce régime les droits de la conscience. Elle y a rencontré sans doute de grands obstacles, parce que le mal a toujours dans le libre arbitre de

l'homme et dans l'ensemble des choses humaines les moyens de se produire au jour. Mais la monarchie chrétienne, considérée dans les élémens divers qui la constituaient, n'en a pas moins prêté secours au droit évangélique et assuré son règne en faveur des faibles pendant longtemps. Chaque pays chrétien avait aussi ses droits, ses franchises, ses associations défendues contre l'arbitraire par une force commune mise au service du plus pauvre et du plus petit, et qui leur donnait, avec plus de régularité dans la vie, une somme plus grande de dignité. Nul alors n'était seul; nul ne se trouvait seul et désarmé en présence de la société totale ou de ceux qui la représentaient. On a bien pu, dans d'autres temps, décorer du nom de liberté le désarmement moral des faibles; l'avenir, encore mieux que le présent, dira de quel côté il y eut plus de justice et de vrai affranchissement. Mais, dès aujourd'hui, je suis en droit de conclure que, sous la monarchie chrétienne, la liberté avait sa part assurée, et que, pour définir cette institution, il faut dire, en complétant le mot de Montesquieu : La monarchie chrétienne était une monarchie gouvernée par la fidélité, l'honneur et la liberté. Vous pouvez, Messieurs, avoir oublié ces choses-là; mais l'histoire ne les a pas oubliées et les dira un jour très-haut.

Comment s'était opérée cette transformation? Comment le pouvoir était-il devenu à la fois divin et humain? Car c'était là son double caractère : il était obéi et vénéré comme divin, et cependant, au fond,

il était humain. Il était supérieur et égal, père et frère tout à la fois. Par quels secrets ressorts l'avait-on conduit à ce point de perfection, si éloigné du système oriental et du système occidental? Je le dirai en peu de mots.

L'Evangile avait posé ce principe, que l'homme est trop grand pour obéir à l'homme; que l'homme est trop misérable pour être vénéré de l'homme par sa propre substance et sa propre vertu. Ce principe renversait le système oriental. Mais, en revanche, l'Evangile avait dit qu'il faut obéir à Dieu dans l'homme, *servientes sicut Domino et non hominibus*[1]. Ce principe renversait le système occidental. Le prince n'était plus seulement le mandataire du peuple, il était le mandataire de Jésus-Christ; on n'obéissait plus seulement à l'homme, mais à Jésus-Christ lui-même, présent et vivant dans celui qu'avait élu la société. Je dis dans celui qu'avait élu la société : car l'Evangile n'avait pas ravi à la société son droit naturel d'élection. il n'avait pas même déterminé si le gouvernement devait être une monarchie, une aristocratie ou une démocratie. Il avait laissé la question de forme et de choix au cours de l'expérience et des événemens; il avait dit aux nations : « Mettez à votre tête un consul, un président, un roi, qui vous voudrez; mais souvenez-vous qu'au moment où vous aurez assis votre magistrature suprême, Dieu viendra dedans. Le pou-

[1] Epître aux Ephésiens, chap. 6, vers. 7.

voir sort de terre par une germination naturelle, comme les fleurs sortent d'un champ, non pas toutes avec la même couronne et la même couleur ; la grande affaire n'est pas la naissance du pouvoir, c'est surtout son sacre. Quand donc, du sein d'une nation, le pouvoir sera sorti par une floraison naturelle, comme un palmier sort du Liban, moi, Jésus-Christ, je descendrai sous son ombre, j'entrerai sous son écorce, je serai son sang, sa vie, sa gloire, sa force, sa durée : vous l'aurez fait, je le sacrerai. Vous l'aurez fait mortel, je lui ôterai le germe de la mort ; vous l'aurez fait petit, je le ferai grand ; vous l'aurez fait à votre image, je le ferai à la mienne : il sera Dieu et homme comme moi. »

Vous entendez, Messieurs, le pouvoir restera homme ; s'il a le bénéfice du Christ, il en aura aussi la charge. Il ne sera pas, si haut qu'il soit, exempt de compter avec l'Evangile et l'humanité, avec Jésus-Christ vivant aussi ailleurs qu'en lui. S'il domine par le côté divin, il est égal et frère par le côté humain ; il porte avec Jésus-Christ la ressemblance du pauvre, et, par cette face de sa majesté, il reste devant Dieu et devant le monde sur le plan de l'humilité, de la douleur, de l'expiation. J'ai dit autrefois, dans cette chaire, que nous étions les cousins des rois ; on s'est beaucoup étonné de cette expression. Je la rétracte donc : nous ne sommes pas les cousins des rois, nous n'en sommes que les frères. C'est assez pour nous. C'était assez pour changer de fond en comble tous les

rapports des sujets au souverain, et pour fonder la monarchie chrétienne avec son triple élément de fidélité, d'honneur et de liberté. Entre le prince et le peuple, il y avait une loi authentique, supérieure à tous les deux, acceptée de tous les deux, un médiateur vivant au ciel et sur la terre, qui était Jésus-Christ. Louis XIV, malgré tout son orgueil, quand les fêtes de Pâques venaient, était obligé de rendre un hommage solennel aux mœurs qu'il avait outragées et de répudier Mme de Montespan. Il fallait qu'il comptât, un jour ou l'autre, avec l'Evangile, ne fût-ce qu'à son lit de mort, et encore que cette barrière et cette responsabilité se fussent affaiblies, du moins, jusque dans les temps les plus mauvais, le prince était préservé de l'extravagance de l'Orient. Aucun prince catholique, même le pire, même à l'époque de la décadence, n'a laissé un nom tel que les noms de l'Orient ou de Rome dégénérée.

Cette triste gloire était réservée à l'hérésie ; il fallait rompre avec la société catholique pour qu'une terre chrétienne portât des rois comme Henri VIII d'Angleterre, et comme tous ces monstres qui ont inauguré en Europe le règne de la puissance moscovite.

Messieurs, la monarchie chrétienne n'existe plus ; elle s'est éteinte avec Louis XIV, qui en a été le dernier représentant, non pas un représentant sans reproches, non pas un représentant égal à Charlemagne et à saint Louis, il s'en faut beaucoup trop ; mais,

enfin, le dernier représentant qu'ait eu la monarchie chrétienne. Après lui, l'Evangile et Jésus-Christ ont quitté les trônes de l'Europe ; le rationalisme plus ou moins déguisé y est monté à leur place, et avec le rationalisme, tous ces événemens dont le monde, par une réaction qu'on peut appeler légitime, a été le théâtre, le témoin et l'acteur.

Pourquoi cette grande création a-t-elle péri ? C'est, d'abord, qu'elle était fille de la vérité, mais non pas la vérité elle-même; fille de la justice et de la charité, mais non la justice et la charité en soi. Elle était du monde ; elle était mêlée à un élément humain, et il était impossible que tôt ou tard, par le cours des choses, il ne s'y introduisît pas quelque source de ruine et d'anéantissement. C'est ce qui est arrivé. Si Dieu eût permis que la monarchie chrétienne, cette alliée de la société catholique, subsistât toujours à côté d'elle, vous auriez cru, on aurait cru peut - être dans l'avenir que la force de l'Eglise était dans un pouvoir humain. On aurait dit que Charlemagne, saint Louis, tel autre grand prince, de siècle en siècle, avait porté le Christ et lui avait fait sa destinée. Il ne le fallait pas. Le temps a donc reçu de Dieu permission de faire là son œuvre comme ailleurs. Mais le temps a-t-il seul tout fait ? Est - il seul coupable des ruines que nous voyons ? Le respect que je dois à la cendre des morts m'empêchera-t-il de dire toute la vérité ? Vous l'avez entendu, je n'ai pas profité des idées de ce temps-ci pour reculer devant mon devoir, je n'ai pas

été assez lâche pour flatter vos passions et vos préjugés, et leur sacrifier quatorze cents ans de l'histoire de la patrie, parce que ces quatorze cents ans ne ressemblent pas à ces cinquante années dont vous êtes les fils.

Non, à chaque chose sa gloire, à chaque temps sa puissance ; je n'ai pas maudit le passé, je ne maudirai pas le présent. Je sais pourquoi vous faites ce que vous faites ; je sais les raisons qui vous soutiennent et qui donnent à votre œuvre un caractère que je suis obligé de respecter. Il faut que je fasse plus, il faut que je dise en faveur de notre temps ce qui doit être dit, il faut que je le dise clairement, hautement, avec autant d'indépendance que j'en ai mise en traitant du passé.

La monarchie chrétienne était fondée sur une alliance dont Jésus-Christ était l'âme et le médiateur, dont l'Evangile était le baptême de cœur perpétuel. Le jour où la souveraineté devait abuser de l'obéissance et de la vénération qui lui avaient été communiquées par l'Evangile et Jésus-Christ, ce jour-là la souveraineté se détruisait de ses propres mains, elle creusait un abîme sous elle, elle retournait vers l'Orient. Jésus-Christ l'a vu, il s'est levé, il a replié sous sa poitrine ses bras crucifiés pour nous, il est descendu du trône, et cette monarchie chrétienne n'a plus été qu'un cercueil ouvert, dont la cendre a été jetée au vent. Jésus - Christ était la force ; on n'a pas respecté la liberté du Christ et de l'Evangile. Les passions conju-

rées s'attaquaient à la chrétienté, la chrétienté s'est retirée; elle a pris ses bras et s'en est allée. Elle a dit à la société humaine : « Moi, j'ai mes destinées éternelles; toi, reste avec le temps, et deviens ce que tu peux! »

Et de ce divorce, de cette séparation, le temps moderne est sorti; il est sorti comme une protestation du peuple en faveur de l'Evangile; il est sorti parce que le peuple n'a pas voulu de l'Orient; il est sorti parce que la fraternité se retirant, la paternité n'était plus, parce que l'honneur et la liberté n'étaient plus saufs.

Maintenant, qu'arrivera-t-il? La monarchie chrétienne se réformera-t-elle? Sera-ce sous un autre mode que le droit évangélique reprendra son empire dans le monde? Je l'ignore. Ce que je sais bien, c'est que je ne désespère pas de la Providence; ayant trouvé Dieu dans ce qui m'a précédé, j'espère le trouver dans ce qui me suivra, et, pour me servir d'une expression d'un grand poète allemand : Je suis citoyen des temps à venir!

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE.

DE L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE SUR LA SOCIÉTÉ NATURELLE QUANT A LA COMMUNAUTÉ DE BIENS ET DE VIE.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

En vous exposant l'influence de la société catholique sur la propriété, j'ai dit que la communauté volontaire de biens et de vie était une idée chrétienne, mais je l'ai dit sans m'y arrêter. Cependant, Messieurs, nous ne saurions avoir une idée complète des effets de la doctrine catholique sur la société humaine, si nous ne nous arrêtons à considérer cette grande institution de la communauté volontaire de biens et de vie ; car,

parmi les créations de la société catholique, il n'en est peut-être aucune qui présente des caractères plus frappans, plus difficiles à réunir, et où se résume mieux, avec tout l'empire de la doctrine, toute la démonstration de sa divinité.

Vous le savez, dès les premiers jours de la prédication générale de l'Evangile, après la résurrection du Christ et l'ébranlement de la Pentecôte, dès ces premiers jours, il est écrit que *la multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme, que personne d'entre eux n'appelait sien ce qui lui appartenait, mais que toutes choses leur étaient communes, et qu'il n'y avait point de pauvre dans leur assemblée, parce que ceux qui possédaient des maisons ou des champs les vendaient, et en apportaient le prix aux apôtres, pour être distribué à chacun suivant ses besoins*[1]. Ce sont les propres expressions du texte sacré, et, vous vous en souvenez aussi, le premier usage que la puissance apostolique fit du droit d'anathème, fut contre deux disciples qui avaient trompé les apôtres sur le prix de leurs biens, en en retenant une partie frauduleusement. Ce texte si clair, cet événement si remarquable de l'apôtre saint Pierre mettant par sa parole deux disciples à mort pour avoir trompé l'Eglise dans un dévouement qui n'était point commandé, tout cela vous révèle l'importance que le Saint-Esprit, auteur de l'Ecriture, attachait aux premiers linéamens d'où devait sortir un jour, par un

[1] Actes des Apôtres, chap. 4, vers. 32 et 34.

développement merveilleux, cet institut cénobitique qui a rempli le monde de son histoire.

Je n'ai pas l'intention, Messieurs, d'envisager la communauté de biens et de vie par son côté spirituel. Ce point de vue me rejetterait dans les questions de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, questions que j'ai traitées l'an dernier, en vous exposant les effets de la doctrine catholique sur l'âme. Notre thèse d'aujourd'hui est tout autre, et je dois rechercher seulement quelle a été l'influence de l'institut cénobitique sur les destinées de la société naturelle. Cette influence a-t-elle existé? A-t-elle été pour le bien ou pour le mal? Voilà l'objet de notre examen, et par où nous terminerons les Conférences de cette année.

Je ne puis les finir, Messieurs, sans vous remercier de votre pieuse attention en des sujets si graves, si délicats souvent, et j'ose le dire, que je n'ai point abordés de mon propre choix, mais contraint par la force logique de mon sujet. Car, si quelque chose est étranger à mon caractère comme à mes devoirs, c'est de chercher des élémens d'émotion dans ce qui s'éloigne de l'éternité pour s'approcher du temps. On n'est pas toujours le maître d'éviter absolument ce péril; mais quand il s'est présenté à moi, j'ai cherché à mettre dans ma parole autant de prudence que de vérité, et si je ne me trompe, entre ce charybde et ce scylla de la parole, je veux dire la sincérité et la réserve, j'ai rarement échoué. Quoi qu'il en soit, Messieurs, quelle que soit ma part de mérite, je reconnais la vôtre, et je vous en remercie. J'ai besoin aussi de

remercier le premier pasteur de ce diocèse, qui, depuis tant d'années, ne cesse d'apporter à nos réunions le concours de son haut jugement et la splendeur de sa présence, ajoutant ainsi, pour ce qui me regarde, à la dette personnelle que j'ai contractée envers lui, un poids qui croît chaque jour, mais qui ne fait, en croissant, que soulager ma reconnaissance et ma vie.

Je soutiens deux choses au sujet de la communauté volontaire de biens et de vie, savoir, qu'elle est la plus haute pensée économique et la plus haute pensée philanthropique qui soit au monde. D'abord, la plus haute pensée économique : car, Messieurs, économiquement parlant, que cherchons-nous? nous avons des biens bornés, et des désirs qui le sont peu; il s'agirait de trouver le secret de diminuer les désirs en multipliant les biens et en les partageant. Or, la communauté volontaire de biens et de vie produit ce triple effet : elle partage les biens, elle en accroît la mesure, elle diminue le besoin que nous en avons. Sous ce régime, celui qui a plus, apporte volontairement à celui qui a peu ou qui n'a rien; celui qui n'a rien ou peu de chose du côté du corps, mais qui est riche par l'esprit, apporte sa part en intelligence; celui qui est pauvre à la fois du corps et de l'esprit, peut donner mieux encore à la communauté, en lui apportant une solide vertu. De la sorte, il y a communion du patrimoine avec le dénuement, de la grande capacité avec la petite capacité, de la force avec la faiblesse, de tous les inconvéniens compensés par tous les avantages, et il en résulte un partage, une fraternité,

une famille artificielle qui, aussi libres qu'ils sont équitables, présentent à notre imagination et à notre sentiment de justice l'idéal de la perfection.

Il en est parmi vous, Messieurs, qui ont visité quelque communauté de la Trappe : je les adjure. Que n'ont-ils pas éprouvé en voyant cette assemblée d'hommes si divers par leur origine, leur âge, leur histoire, leurs souvenirs : celui-ci portant au visage la cicatrice des combats; celui-là un front illuminé par la splendeur de la pensée; cet autre le sillon ineffacé d'un amour vaincu; cet autre des mains laborieuses accoutumées aux durs travaux, et qui, retrouvant la charrue près de l'autel, ne se doute même pas qu'on pourrait l'appeler une charrue triomphale à bien meilleur droit que celle du consul romain : toutes ces vies, enfin, si prodigieusement inégales de naissance et de cours, et que voilà fondues dans la divine égalité d'une même destinée jusqu'à la mort? Ce spectacle a frappé au cœur de tous ceux qui l'ont vu; nul, si incrédule à Dieu qu'il était, n'a refusé à cet ouvrage de sa droite un quart d'heure de foi et d'admiration. Comment y résister, en effet, et que voulez-vous de plus dans l'équité? Quoi de plus, pour l'homme qui respire l'égoïsme du monde, et qui, jusque dans la famille, parmi les intérêts les plus saints, a retrouvé la concentration en soi-même et l'exclusion d'autrui? Quoi de plus d'avoir rencontré des hommes supérieurs à la personnalité, donnant tout leur être pour un peu de pain qu'on leur rend chaque jour, et fussent-ils princes dans la région de l'esprit ou dans celle de la

naissance, se faisant avec amour parmi leurs frères le plus petit et le dernier? Qu'on dise de loin tout ce qu'on voudra contre un semblable institut, nul n'ira frapper à sa porte, pour le voir de près, sans en revenir plus mécontent de soi, et sans avoir appris sur l'homme et sur Dieu quelque chose qui lui donnera plus d'une fois à penser.

Outre le partage équitable des biens, l'institut cénobite en accroît de beaucoup la mesure et la valeur. Chose singulière! des trappistes descendent sur un sol qui nourrit à peine une ou deux familles; ils y vivent cent, et ils y vivent à l'aise! Cette sueur du dévouement, mêlée à la terre, la féconde et lui fait porter des fruits qu'elle n'accorde jamais à une autre culture. Il semble que Dieu, qui travaille toujours avec l'homme, appuie plus fortement sa main sur la main qui partage, et que la terre elle-même, devenue sensible à la fraternité, se montre jalouse en cette occasion de s'unir à Dieu et à l'homme par une plus grande vertu. Il est facile de le vérifier. Visitez un de ces monastères que je vous nommais tout à l'heure; étudiez-en tout le système économique; consultez la nature du sol, interrogez les moissons, comptez le nombre des habitans, et vous serez surpris que la terre, si avare ailleurs, se montre là si prodigue, et quelquefois malgré les marais, les sables et les rochers. Vous verrez de vos yeux le pauvre accourir à la maison de la prière, et y recueillir chaque jour la part qui est faite par la fraternité du dedans à la fraternité du dehors. Car le cénobite ne s'enferme pas

dans sa pauvreté comme dans un bénéfice personnel; il en verse le trésor sur la pauvreté étrangère, et obtient du patrimoine commun une fécondité qui rassasie l'hôte aussi bien que le fils de la maison.

En même temps que les biens s'accroissent par un travail plus profond et une bénédiction plus attentive, les désirs et les besoins diminuent dans une fabuleuse proportion. Le croiriez-vous ? Il y a des religieux qui vivent à deux ou trois cents francs par tête, d'autres à quatre ou cinq cents francs, et je ne crois pas me tromper en affirmant que le chiffre le plus élevé, dans les circonstances les moins favorables, s'élève à huit cents francs. Quel est l'homme lettré, Messieurs, c'est-à-dire ayant étudié un peu de grec et de latin, qui voudrait et pourrait vivre à huit cents francs par an ? En trouveriez-vous un seul ? Un tel sort ne paraîtrait-il pas le comble de l'humiliation et de la misère à tout homme sachant tenir une plume ou un crayon ? Cependant, des milliers de cénobites, lettrés eux-mêmes, et quelques-uns lettrés illustres, se contentent à moins, et remercient la Providence de leur donner avec surcroît le pain quotidien. Ils découvrent au-dessous d'eux des infortunes qu'ils secourent encore; ils admirent la place qui leur a été faite au soleil de ce monde, et s'étonnent du choix privilégié qui est tombé sur eux. Ne serait-ce pas, Messieurs, un bénéfice social digne de considération, qu'une levée annuelle de quelques milliers de lettrés voulant bien accepter huit cents francs en échange de leur mérite, et retirant de la lutte, avec leurs besoins extérieurs, l'hydre plus insa-

tiable encore de leur orgueil et de leur ambition?

Le comte de Maistre a dit, en parlant de Robespierre : « Si cet homme eût été couvert d'un froc au lieu d'une robe d'avocat, peut-être quelque profond philosophe eût dit en le rencontrant : Bon Dieu! à quoi sert cet homme? » On a appris depuis en quoi son absence eût été un bienfait pour le monde.

Unissez par la pensée, Messieurs, d'une part, l'accroissement de valeur territoriale produit par la vie cénobitique, de l'autre, la diminution dont elle est la cause dans les besoins et les désirs, et vous aurez assurément pour résultat un phénomène économique auquel nul autre ne saurait être comparé. Encore n'est-ce pas tout : car la famille artificielle, en enlevant à la famille naturelle une partie des enfans qu'elle est chargée de nourrir et de pousser dans le monde, allége considérablement son fardeau. Dans les pays où la vie cénobitique est en vigueur, il est bien peu de maisons qui n'aient au monastère des représentans. Une vocation paie la dot d'une fille et la charge d'un fils. Non seulement la famille n'a point à se dépouiller ; mais, au jour de la succession, la part des morts volontaires retourne en tout ou en partie aux vivans privilégiés. Ces avantages économiques sont tellement sensibles, qu'on a même accusé les parens d'user de ruse ou de violence pour amener leurs enfans à se retirer du monde. Cette accusation a pu être justifiée dans des cas particuliers, malgré la vigilance de l'Église ; elle ne l'est point pour quiconque connaît la résistance que la plupart des familles, même chrétien-

nes, même pieuses, apportent à consacrer par leur consentement des vœux qui troublent leurs affections.

Je n'insiste pas davantage sur la question écouomique. Grâce à Dieu! elle est jugée aujourd'hui. Il est admis que l'association est le seul grand moyen économique qui soit au monde, et que si vous n'associez pas les hommes dans le travail, l'épargne, le secours et la répartition, inévitablement le plus grand nombre d'entre eux sera victime d'une minorité intelligente et mieux pourvue des moyens de succès. Je ne prends pas sur moi de louer tous les plans d'association qui se pressent au jour, toutes les tentatives de communauté qui demandent l'eau et le feu : je loue seulement l'intention, parce qu'elle est un hommage aux vrais besoins de l'humanité. Ne l'oubliez pas, Messieurs, tant que nous sommes isolés, nous n'avons à espérer que la corruption, la servitude et la misère : la corruption, parce que nous n'avons à répondre que de nous-même à nous-même, et que nous ne sommes pas portés par un corps qui nous inspire respect pour lui et pour nous ; la servitude, parce que, quand on est seul, on est impuissant à se défendre contre quoi que ce soit ; enfin, la misère, parce que le plus grand nombre des hommes naît dans des conditions trop peu favorables pour soutenir jusqu'au bout son existence contre tous les ennemis intérieurs et extérieurs, s'il n'est assisté par la communauté des ressources contre la communauté des maux. L'association volontaire, où chacun entre et sort librement, sous des conditions déterminées par l'expérience, est le

seul remède efficace à ces trois plaies de l'humanité, la misère, la servitude et la corruption. L'Eglise, dès le lendemain de la Pentecôte, l'a proclamé très-haut; elle a fondé parmi ses premiers disciples la communauté volontaire de biens et de vie ; elle a frappé de mort l'hypocrisie, qui tentait déjà d'en corrompre les lois : et depuis, dans le cours des âges, elle n'a cessé de porter ses fidèles à l'association sous toutes les formes et pour tous les objets. Sa maxime constante a été d'unir pour sanctifier et protéger, comme la maxime constante du monde est de diviser pour régner.

A tous ces titres, la communauté volontaire de biens et de vie est évidemment une institution philanthropique, c'est-à-dire amie des hommes ; mais l'histoire de ses bienfaits n'est pas achevée, et nous devons la considérer sous un jour encore plus grand.

Il y a ici-bas cinq services gratuits et populaires, sans lesquels le peuple, ou si vous aimez mieux une expression plus évangélique, sans lesquels le pauvre est nécessairement misérable : et ces cinq services gratuits et populaires ont été créés par les ordres religieux, qui seuls sont en état de les remplir.

Le premier de tous est le service gratuit et populaire de la douleur. Vous me direz : Qu'est-ce que cela, le service gratuit et populaire de la douleur ? Il est aisé de vous l'apprendre, Messieurs : quelle qu'en soit la raison, je ne la cherche pas en ce moment, une somme de douleur pèse sur le genre humain. Depuis six mille ans, de même qu'il tombe du ciel une certaine quantité de pluie par année, il tombe

du cœur de l'homme une certaine quantité de larmes. L'homme a tout essayé pour échapper à cette loi; il a passé par bien des états différens, depuis l'extrême barbarie jusqu'à l'extrême civilisation; il a vécu sous des sceptres de toute forme et de toute pesanteur; mais, partout et toujours, il a pleuré, et, si attentivement qu'ou lise son histoire, la douleur en est le premier et le dernier mot. Il en change quelquefois la forme, encore tout au plus, mais il n'en change pas la nature ni la quantité. Jésus-Christ lui-même, celui qui a fait dans la douleur la plus grande révolution, Jésus-Christ ne l'a pas matériellement beaucoup diminuée, il en a pris sa part et l'a transfigurée sans la détruire. Faites donc ce que vous voudrez, pensez-en tout ce qu'il vous plaira, soyez riches, puissans, habiles, immortels, heureux enfin : soyez tout cela, j'y consens, mais sachez que, de votre berceau à votre tombe, vous vous mouvez dans un vaste système de douleur où, fussiez-vous épargné, la douleur est maitresse et fait payer à d'autres les coups qu'elle dédaigne de vous porter. Quelque part et pour quelque raison que cela soit écrit, cela est écrit, et, apparemment, par une main qui tient à son ouvrage. O vous donc, ô vous! heureux de la terre, suppliciés qui n'êtes pas vus du bourreau, permettez qu'il y ait ici-bas un service gratuit et populaire de la douleur, c'est-à-dire des hommes qui veulent bien en prendre au-delà de leur compte naturel pour diminuer la part que les autres auraient à porter, pour la diminuer, si je voulais parler catholiquement, par le principe de

la solidarité. Oui, le principe de la solidarité! Je vous ferai voir un jour que tout homme qui souffre volontairement dans le monde ôte une souffrance à quelqu'un, que tout homme qui jeûne donne du pain à un autre qui en manque, que tout homme qui pleure aux pieds de Jésus-Christ enlève du sein d'une créature qu'il ne connait pas, mais qui lui sera révélée en Dieu, une certaine quantité d'amertume, et cela par le principe de la solidarité, qui fait que, quand il y a un peu plus de douleur dans une âme, il y en a un peu moins dans une autre, de même que, quand il pleut beaucoup dans un pays, il pleut moins dans la région voisine, l'ordre moral étant réglé, comme l'ordre physique, par la même puissance, la même sagesse, la même justice, la même distribution.

Mais vous ne m'entendez peut-être pas : la solidarité est un mystère qui vous révolte ou qui vous est inconnu : à la bonne heure! Je m'en tairai d'autant mieux que je n'en ai pas besoin; car si je ne puis invoquer devant vous le principe de la diminution des peines par la solidarité, je puis du moins vous parler sans crainte de la diminution qui a lieu par voie de sympathie. Il est certain qu'en voyant les autres souffrir volontairement, nous regardons la douleur d'un œil plus ferme et moins révolté. Il est certain qu'un pauvre qui va chercher son pain à la porte d'un monastère, et qui est servi par un homme revêtu comme lui d'habits grossiers et marchant pieds nus, a une révélation de la pauvreté qui la change à ses

yeux, et apporte à son cœur un baume qu'aucun autre spectacle ne lui donnera.

Souffrez donc ce premier service gratuit et populaire, laissez quelques imbéciles se dévouer pour vous, si vous êtes malheureux; se dévouer encore pour vous, si vous êtes heureux; car vous ne le serez pas demain, et, le fussiez-vous toujours, vous avez besoin que le peuple, ce grand pénitent, vous pardonne votre bonheur. Laissez les fanatiques le consoler de sa misère; laissez-les marcher nu-pieds, afin qu'il voie qu'on peut aller les pieds déchaux, comme disaient nos ancêtres, sans perdre la dignité et la joie, et que son regard scrutateur, interrogeant tour à tour le dedans et le dehors, voie la paix de Dieu surgir au front du mendiant.

Le second service gratuit et populaire dont le pauvre a besoin, c'est le service gratuit et populaire de la vérité. Vous avez, je le veux, la vérité dans vos livres et dans vos académies, dans l'esprit de vos professeurs décorés et dotés, mais plus bas! Qui portera la vérité plus bas? Qui la fera descendre jusqu'au peuple, enfant de Dieu comme vous, et à qui ses loisirs ne permettent de la voir que comme il voit le soleil, venant à lui le matin? Qui distribuera la lumière de l'intelligence aux pauvres âmes des campagnes, si enclines à se courber vers la terre, comme leur corps, et les tiendra debout devant la face auguste du vrai, du beau, du saint, de ce qui ravit l'homme et lui donne le courage de vivre? Qui ira trouver mon frère le peuple, par amour de lui, avec un désintéressement qui se sente, pour le seul plaisir de traiter avec lui de

la vérité, et de causer simplement de Dieu entre la sueur du jour et celle du lendemain? Qui lui portera, non pas un livre mort, mais la chose sans prix, une foi vivante, une âme dans une parole, Dieu sensible dans l'accent d'une phrase, la foi, l'âme et Dieu lui disant ensemble : « Me voici, moi, homme comme toi; j'ai étudié, j'ai lu, j'ai médité pour toi, qui ne le pouvais, et je t'apporte la science. N'en cherche pas au loin la démonstration; tu la vois dans ma vie; l'amour te donne sa parole qu'il est la vérité! »

Qui pourra, qui osera parler ainsi au peuple, sinon l'apôtre du peuple, le capucin avec sa corde et ses pieds à vif? L'Eglise, dans sa fécondité, avait préparé des bouches d'or pour le pauvre aussi bien que pour les rois, elle avait appris à ses envoyés l'éloquence du chaume autant que l'éloquence des cours. Aujourd'hui la chaire apostolique est muette devant le pauvre peuple; au fond de nos campagnes, des milliers de créatures françaises n'ont pas une seule fois, depuis quarante ans, entendu les foudres de la vérité. Elles ont leur curé, direz-vous : oui, j'en conviens, elles ont un digne représentant de la religion, un pasteur fidèle, le doux spectacle d'une vertu simple et quotidienne, c'est beaucoup. Mais la parole n'égale pas l'autorité dans le pasteur; le temps tout seul la blesserait à mort, en lui ôtant le charme de la nouveauté. S'il vous faut des accens qui ne vous aient point encore frappé, à vous, homme des villes, il en faut aussi à l'homme des champs. Le pauvre a besoin comme vous des enivremens de la parole; il a des entrailles à émouvoir,

des endroits de son cœur où la vérité dort, et où l'éloquence doit la surprendre et l'éveiller en sursaut. Laissez-lui entendre Démosthènes, et le Démosthènes du peuple, c'est le capucin.

Au service gratuit et populaire de la vérité touche et s'unit un autre service de même nature, le service gratuit et populaire de l'éducation. L'enfant du pauvre est sacré comme l'enfant du riche. Sa nature est aussi rebelle, son sort plus dur, ses moyens de culture et de politesse beaucoup moins multipliés. Bientôt le travail du corps l'arrachera aux exercices de l'intelligence, et s'il n'a reçu les germes précieux du bien avec une autorité qui ait pénétré son cœur, il ne tardera pas à perdre l'esprit de l'homme chrétien et civilisé pour vivre dans une dégradation que rien ne déguisera. Tous les vices s'empareront de son être avec une insouciance affreuse pour les choses de l'âme, et la société n'aura plus dans le peuple, qui doit être la source permanente de son renouvellement et de sa vigueur, qu'un fonds pourri par le matérialisme le plus abject. L'instituteur du peuple, un instituteur digne de lui, est donc une des plus hautes nécessités de l'ordre social. Mais qui sera cet instituteur? Qui pourra réunir à la fois, dans un si grand office, une instruction suffisante, des mœurs pures, une foi sincère, une autorité respectée, et enfin une vie assez modeste, pour que le pauvre puisse l'entretenir en échange des leçons qu'il en reçoit? L'Eglise y a pourvu par les ordres enseignans, comme elle a pourvu au service gratuit et populaire de la vérité par les ordres apostoliques, au

service gratuit et populaire de la douleur par les ordres pénitens. Le Frère des écoles chrétiennes et de tous les autres instituts semblables donne au pauvre une éducation qui ne lui coûte rien ou peu de chose, et qui est digne d'un enfant de la patrie comme d'un enfant de Dieu.

Ici, Messieurs, ma parole est plus à l'aise que tout à l'heure. La France a authentiquement accepté le dévouement des Frères et des Sœurs voués à l'enseignement du peuple ; une popularité, qui est la juste récompense de leurs travaux, les protége dans toute l'étendue du pays autant que l'empire des lois. Ma parole, à leur sujet, n'est donc point une parole accusatrice, c'est une parole qui remercie et qui bénit.

Mais nous n'en avons pas fini pour cela avec tous les besoins du pauvre ; après les services de la douleur, de la vérité et de l'éducation, il réclame encore le service gratuit et populaire de la maladie et de la mort. Messieurs, on dit que le tiers des habitans de cette grande cité meurt à l'hôpital ; supposons qu'il n'y en ait que le quart : quel chiffre ! Sur un million d'hommes, plus de deux cent mille doivent mourir loin de leurs femmes et de leurs enfans, loin de la famille, entre des murailles étrangères, qui ne disent rien au cœur, si ce n'est détresse et abandon. Que trouvera là le peuple malade et mourant, s'il n'y trouve pas le Frère de Saint-Jean-de-Dieu et la Sœur de charité ! des mercenaires, des serviteurs à gage. Je veux, je dois les respecter partout, mais là ! sont-ils suffisans pour cette heure sacrée de la mort du pauvre ?

Est-ce à quarante sous par jour qu'on estimera ceux qui doivent fermer les yeux de deux cent mille hommes parmi nous? Je dis parmi nous, car le peuple est nôtre ; mais d'ailleurs, ne vous y trompez pas, dans un autre sens, parmi vous-mêmes, il en est qui mourront à l'hôpital, et peut-être moi-même aussi j'y mourrai. Nous vivons dans des temps assez chargés de vicissitudes pour être inquiets de notre dernier moment. Eh bien, si vous devez mourir là ; si la fatalité, expression qui n'est pas chrétienne, mais enfin, si la fatalité vous amenait là ! Ecoutez, votre vie se passe, elle est peu de chose peut-être, mais elle aura un grand moment, le moment de la mort, le moment de paraître devant Dieu : y songez-vous ? Voilà un homme qui se dit : Dans un instant, je vais voir l'éternité ! qu'il y croie ou qu'il n'y croie pas, c'est un grand abîme. *Etre ou ne pas être,* a dit un tragique, *c'est la question !* Quelle question ! Quelle question pour un homme seul, abandonné dans un hôpital, face à face avec sa conscience, face à face avec Dieu, qui écrit peut-être du bout de son doigt sa condamnation sur le mur, comme pour Balthazar !

Ah ! laissez l'amour s'approcher de lui, puisqu'il y a sur la terre un amour qui ne coûte rien ; laissez-lui venir un représentant aimable de Dieu. Pourquoi tuer l'amour, parce que c'est Jésus-Christ qui l'a fait pour rien ? Persécuter la sœur des hôpitaux, c'est persécuter la mort du peuple, c'est condamner aux gémonies, pour prix de ses sueurs, une portion de l'humanité, et peut-être vous-mêmes aussi. Peut-être,

en plaidant cette cause de la mort du peuple, je plaide aussi la cause de votre dernière heure, de votre dernière pensée, de votre dernier souffle. C'est à considérer.

Le dernier service gratuit et populaire est le service gratuit et populaire du sang. L'Europe n'a pas toujours eu des armées régulières comme aujourd'hui. Il fut un temps où chaque nation n'avait que l'épée de ses gentilshommes et des bandes louées à prix d'argent, qui se dissipaient après la guerre. Les désordres inséparables de ce genre de vie étaient plus grands alors, et les peuples en souffraient beaucoup. L'Eglise essaya d'y pourvoir, et de pourvoir aussi à la défense de la chrétienté menacée par l'islamisme, en instituant ces fameux ordres militaires, tels que les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, les chevaliers du Temple, les chevaliers Teutoniques, et d'autres d'un renom moins élevé. Unir la vie monastique avec la vie des camps, rehausser le sacrifice du sang par le sacrifice des bonnes mœurs et de la piété, passer du sanctuaire au combat, telle était l'héroïque pensée qui suscita le nouvel institut, et qui s'est consacrée dans l'histoire par des pages que le temps n'effacera jamais. Nous pouvons bien penser que nos régimens valent les saintes cohortes de la chevalerie chrétienne ; mais nous n'oublions pas les temps des Croisés, la défense de Rhodes contre Mahomet II et Soliman II, Jean de la Valette arrêtant une dernière fois, sous les murs de Malte, les forces de l'empire ottoman, et toute cette gloire, enfin, fille de nos chevaliers, que les siècles nous ont apportée de leur part.

Peut-être même ne serait-il pas malaisé de vous prouver qu'aujourd'hui encore le service gratuit et populaire du sang serait une heureuse et admirable institution. Mais le temps nous presse. Disons seulement que si le présent ne réclame pas le secours de la chevalerie chrétienne, il peut venir des jours où les peuples n'en dédaigneront pas la résurrection. Oui, il peut venir des jours où, pour se défendre contre l'invasion de la barbarie, l'épée vulgaire ne suffira plus, où la science, prise dans ses propres inventions, aura besoin de la foi et de la charité pour sauver l'honneur et la liberté du monde par des armes dont l'ennemi restera dépourvu, toutes les autres étant à son service, parce que toutes les autres ne demandent que de la chimie et des bras. Tôt ou tard, peut-être, le mal prévaudra par la puissance physique, et il faudra que le bien, retrempé à d'autres sources, arbore la croix aussi haut que l'épée.

Je crois, Messieurs, avoir prouvé ma thèse, savoir, que la communauté volontaire de biens et de vie est une institution aussi remarquable au point de vue philanthropique qu'au point de vue économique, et que rien dans le monde n'a été créé de plus utile et de plus grand en faveur du peuple que les ordres militaires, les ordres hospitaliers, les ordres enseignans, les ordres apostoliques et les ordres pénitens. Ce n'est là, toutefois, qu'une partie de l'histoire cénobitique ; si je voulais vous dire le reste, vous parler des services rendus par ce glorieux institut aux lettres, aux arts, aux sciences et dans les missions, je n'achèverais pas ma course avec celle du jour.

La France... pourrais-je finir sans la nommer dans une occasion où son souvenir se présente si naturellement à moi ? La France est le pays cénobitique par excellence. Sans remonter jusqu'à saint Martin de Tours et à ce fameux monastère de Marmoutiers, la France fonda, au dixième siècle, l'ordre de Cluny, qui a gouverné l'Eglise par les grands Papes qu'elle en a reçus, et qui a été le renouvellement de la vie monastique en Occident ; au onzième siècle, l'ordre des Chartreux, ceux de Citeaux, de Fontevrault, des Prémontrés; au douzième siècle, la réforme de Clairvaux, par saint Bernard, et les Trinitaires pour la rédemption des captifs; au treizième, l'ordre de Saint-Dominique, par un Espagnol, mais en France et avec des Français ; au seizième, la Compagnie de Jésus, née à Paris même; au dix-septième, la réforme de la Trappe, par l'abbé de Rancé, les prêtres des missions de saint Vincent de Paul, les Sœurs de la charité, les Frères des écoles chrétiennes. Je ne nomme, Messieurs, que les principales fondations, les autres formeraient une liste sans fin. Aujourd'hui encore, après des révolutions qui ont labouré le sol monastique avec tout le reste, la France reproduit ses anciens ordres religieux et en prépare de nouveaux, en vertu d'une fécondité de dévouement qui lui est aussi naturelle que la richesse de ses moissons. Elle ressuscite partout les grands services gratuits et populaires, et tandis que sa surface porte les cicatrices d'une incrédulité qui trompe l'œil, elle tire de ses entrailles une végétation qui réjouit l'avenir. Vous l'ignorez peut-être, Messieurs, vous ne le croyez pas ;

mais qu'importe ? La France est accoutumée à faire de grandes choses, même sans le savoir.

Je ne dirai plus qu'un mot, Messieurs, sur la communauté volontaire de biens et de vie en dehors de l'Église catholique. Il est remarquable que l'antiquité païenne, sauf une seule exception dont je vous entretiendrai tout à l'heure, a été complètement stérile sous ce rapport. On y rencontre des colléges sacerdotaux, des prêtres vivant avec leur famille autour du temple auquel ils sont attachés ; mais le monastère proprement dit n'existe pas. Le bouddhisme seul fait exception à cette règle générale ; le bouddhisme a couvert l'Asie orientale de pagodes et de couvens où la vie commune est pratiquée sous un ensemble de lois qui ont d'apparentes analogies avec les lois chrétiennes du cénobitisme. Les voyageurs ont dit beaucoup de mal de ces réunions, qui ont dû se corrompre par l'oisiveté. Car le bouddhisme n'en a tiré aucun parti pour le service public, sauf le spectacle d'une certaine pénitence extérieure, qui ne conclut pas elle-même à un travail utile et régulier. Je n'en dis pas davantage. Une pensée religieuse, favorisée par l'aptitude de l'Orient à la contemplation, a créé ce phénomène singulier, mais elle ne l'a créé que mort, sans profit aucun pour l'avancement de ces peuples dans des voies meilleures que celles où les siècles les ont trouvés et les laissent languir.

Le protestantisme, en se séparant de l'Église, n'a pas même gardé la fécondité bouddhique ; loin de pouvoir produire un Frère des écoles, ou une Sœur

de charité, il ne produit pas même un pénitent hindou.

Les Grecs, plus heureux, par la même raison qui leur a fait conserver presque toute la doctrine catholique, ont aussi conservé la tradition du cénobitisme, mais sans mouvement. Leurs monastères sont comme leur foi.

Il résulte de ce coup d'œil, qu'en dehors de la pensée religieuse, on n'a jamais vu se réaliser la communauté volontaire de biens et de vie. Quelle en est la raison ? Elle est, je crois, Messieurs, facile à entendre. La communauté volontaire de biens et de vie n'est possible qu'à ces deux conditions : que l'homme qui a, entre en partage avec celui qui n'a pas, et que la grande capacité s'abaisse jusqu'à la petite capacité pour la servir au même rang. Or, cette abnégation répugne invinciblement à la nature égoïste de l'homme, tant qu'elle n'est pas soulevée par un principe religieux. L'homme qui a, veut user de son patrimoine pour l'agrandir ; l'homme qui peut, veut user de son intelligence pour monter. La religion seule apprend à descendre et à se dépouiller volontairement, par conséquent à s'associer.

Aujourd'hui, Messieurs, que le besoin de l'association se manifeste de toutes parts, et qu'après avoir détruit l'association chrétienne, on en veut reconstruire une autre sur des bases de pure raison, que voyons-nous ? Nous voyons, entre autres efforts curieux, des hommes se consumer en rêves subtils et les plus ingénieux du monde pour substituer dans l'association la loi du plaisir à la loi du dévouement. On veut se

persuader et persuader aux autres qu'il existe dans le chaos des passions, des facultés et des intérêts humains, un ordre mathématique et secret qui, étant découvert, puis pratiqué, substituerait partout la jouissance à la douleur, le goût au devoir, et ferait du monde, dans l'infinie diversité de ses fonctions, une harmonie où chacun trouverait et garderait volontairement sa place, sans qu'un seul rouage de cette belle machine se plaignît et se déplaçât jamais. Ce serait Orphée ou Amphion, faisant Thèbes avec des hommes, au simple son de la lyre.

La nature humaine n'a point encore répondu à cet appel ingénieux; elle reste froide devant cette amorce qu'on lui présente, et oppose au plaisir *harmonien*, comme on le désigne, sa vieille et égoïste ténacité dans le plaisir individuel. Quand elle veut *perdre son âme pour la sauver*, elle regarde ailleurs, elle sait où est la croix qui inspire et qui récompense le dévouement. Elle ne croit pas à ces mathématiques du plaisir, parce que le plaisir est en dehors de toute règle, et qu'en chercher la loi ou l'unité, c'est chercher l'ordre dans le désordre, l'affirmation dans la négation, l'être dans le néant. Et dût-on réussir, quel homme de cœur voudrait vivre dans une société où la jouissance seule aurait satisfaction ? quel homme de cœur pourrait se passer d'efforts et de vertu ? Si on devait nous tenir un jour sous cette impitoyable loi de la jouissance, nous ferions contre le despotisme du bonheur autant de révolutions que nous en avons faites contre le despotisme sanglant, nous briserions la que-

nouille comme nous avons brisé la hache. Ce n'est pas le plaisir qui est le fondement de la société, c'est la vertu; ce n'est pas la jouissance qui est notre vocation ici-bas, c'est le travail et la douleur. Dieu nous a créés tout exprès pour produire par nous une chose qu'il ne peut pas produire tout seul, c'est-à-dire la grandeur dans la bassesse, la force dans l'infirmité, la pureté dans la chair et le sang, l'amour dans l'égoïsme, le bien dans le mal, la vertu dans un cœur qui avait, à chaque minute, la liberté d'être un scélérat. Voilà notre vocation, notre destinée. Jésus-Christ n'a conquis le monde que parce qu'il la connaissait, et que, du haut de sa croix, esclave et Dieu, il l'a souverainement remplie. Le salut est à sa suite, et toute gloire et tout bonheur aussi. C'est pourquoi, grâce à Dieu, le plaisir et le goût ne fonderont jamais ici-bas une société ; le malheur sera le plus fort, afin que la vertu le soit ; il y aura des pauvres, précisément pour que l'aumône se fasse ; des plaies, précisément pour qu'elles soient pansées; des larmes, précisément pour qu'on les accepte ; des renversemens, pour qu'on aspire à la stabilité ; des ruines, pour que l'orgueil s'humilie ; des misères publiques, pour qu'il y ait des services gratuits et populaires ; du sang, pour qu'il y ait des saints.

Messieurs, la première partie de nos Conférences est achevée.

J'avais à vous montrer la divinité phénoménale de l'Eglise. Prenant dans le monde l'Eglise, qui est un corps visible et vivant, j'avais à vous prouver qu'il est

divin, c'est-à-dire que ce n'est pas l'homme qui l'a fondé, mais Dieu. La démonstration a été longue; car j'y suis revenu à cinq fois. En 1835, j'ai traité devant vous de la constitution organique de l'Eglise, et vous ai fait voir qu'elle était surhumaine. En 1836, j'ai examiné sa constitution doctrinale, et vous ai fait voir qu'elle était également surhumaine. Dans les trois dernières années qui viennent de s'écouler, je vous ai montré, par les effets de la doctrine catholique sur l'esprit, sur l'âme et sur la société, qui sont les trois théâtres de toute action, que l'Eglise, dépositaire et organe de cette doctrine, était évidemment douée d'un pouvoir incomparable et surhumain. Je n'ai plus rien à dire là-dessus.

Mais qui a fait cet ouvrage? Qui a bâti l'Eglise? Qui lui a tracé sa constitution organique et doctrinale? Qui lui a donné sur l'esprit la puissance d'y produire la certitude et la connaissance au plus haut degré? Qui lui a donné sur l'âme la puissance d'y produire l'humilité, la chasteté, la charité, la religion? Qui lui a donné, en ce qui regarde l'ordre social, une unité sans exemple et une expansion sans limite? Qui, enfin, lui a donné, par rapport à la société purement naturelle, la puissance de transformer le droit, la propriété, la famille, l'autorité, et de créer la communauté volontaire de biens et de vie? Qui, Messieurs? Ah! je l'ai nommé bien des fois déjà! C'est celui qui est ici devant vous; c'est celui dont le nom tôt ou tard fera ployer tout genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Je le prononce encore une fois,

en finissant, ce nom, le plus cher qui me soit ; je nomme avec foi, espérance, amour, adoration, le Seigneur Jésus-Christ.

Mais, quel est-il ? D'où vient-il ? D'où vient sa puissance à lui-même ? Quelle est son histoire ? Nous le verrons, Messieurs, nous l'apprendrons ; dès aujourd'hui, je vous convoque pour l'an prochain au pied de sa croix, et puissions-nous y apporter un cœur encore mieux préparé pour la vérité, vous pour la recevoir, et moi pour vous la donner !

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS.

ANNÉE 1846.

DE JÉSUS-CHRIST.

CONFÉRENCES

DE

NOTRE-DAME DE PARIS.

ANNÉE 1846.

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE.

DE LA VIE INTIME DE JÉSUS-CHRIST.

MONSEIGNEUR [1],

MESSIEURS,

Le plan de nos Conférences vous est maintenant connu. Nous ne sommes point partis, pour établir la divinité du christianisme, des profondeurs de la métaphysique ni des régions lointaines de l'histoire ; nous avons pris pour point de départ un phénomène vivant, palpable, qui habite avec nous depuis des

[1] Monseigneur Affre, archevêque de Paris.

siècles ; nous l'avons analysé : nous vous avons montré que, sous le rapport de l'intelligence, sous le rapport des mœurs, sous le rapport de la société, l'Eglise catholique présentait un phénomène unique ici-bas, et par conséquent divin. Car tout ce qui est humain est multiple, attendu que ce que des hommes ont pu dans un temps et dans un lieu, d'autres hommes le peuvent dans d'autres temps et dans d'autres lieux. Nous avons ainsi changé la tactique : au lieu de partir de la base, nous sommes partis du sommet; au lieu de creuser dans les fondemens de la pyramide, nous avons regardé sa tête et sa couronne, commençant par le plus visible pour redescendre ensuite à ce qui est plus caché et qui porte toute la masse. Un écrivain de ce temps avait dit : « Le christianisme est le plus grand événement qui ait traversé le monde. » Nous avons dit autrement, et peut-être mieux : Le christianisme est le plus grand phénomène qui se soit naturalisé dans le monde, le plus grand phénomène intellectuel, le plus grand phénomène moral, le plus grand phénomène social, quelque chose, en un mot, d'unique, et par conséquent, encore une fois, de divin.

Mais ce phénomène, quelle en est la cause première ? Tout phénomène a une cause. Après avoir considéré ce qui apparaît, il faut évidemment considérer ce qui a produit le spectacle, ce qui en est la raison et le soutien. Qui donc a fait l'Eglise catholique ? Qui a fondé cette société dominatrice des esprits par la certitude, régulatrice des âmes par les plus hautes

vertus, bienfaitrice du genre humain par les élémens nouveaux qu'elle a fournis à la civilisation? Qui a formé, sous une hiérarchie toute spirituelle et désarmée, ce corps où la conviction, la sainteté, l'unité, l'universalité, la stabilité et la vie forment un tissu d'une beauté surhumaine et incontestable? Qui en est l'artiste ou l'ouvrier? Est-ce le temps, le hasard? Est-ce plusieurs ou serait-ce un seul? C'est un seul, oui, un seul, un homme, c'est-à-dire rien; la parole d'un homme, c'est-à-dire un vent qui passe. Voilà l'artiste! Ainsi, Dieu a voulu que le fondement de ce grand ouvrage fût quelque chose comme nous en apparence, et que nous, si faibles, si vains, nous portassions sur nos épaules, comme Atlas, le ciel et l'éternité. Quel est cet homme? Quel nom a-t-il dans la langue et dans les souvenirs du genre humain? Je n'ai pas besoin de vous le dire : son nom va tout seul, et résonne de soi. Tout homme le sait par amour ou par haine, et en vous disant Jésus-Christ, je ne suis que l'écho tardif de tous les siècles et de tous les esprits. Jésus-Christ donc! Jésus-Christ! voilà l'artiste! C'est lui qui a fondé cette Eglise dont nous avons admiré ensemble l'ineffable architecture, j'entends l'Eglise sous sa forme actuelle : car l'Eglise a existé sur la terre du jour où Dieu a parlé à un homme, et où un homme a répondu de son cœur à Dieu.

L'artiste trouvé, Messieurs, il nous faut étudier son histoire, afin de juger si l'ouvrier répond à l'œuvre, et si, après avoir vu que l'œuvre était divine en

soi, sa divinité recevra confirmation de la vie même de l'ouvrier. Or, ici, la première question qui se présente est de savoir où nous puiserons les élémens de cette vie. L'embarras n'est pas grand. Comme tout homme venu dans un âge historique et célèbre par ses travaux, Jésus-Christ a une histoire, histoire dont l'Eglise et le monde sont en possession, et qui, entourée de monumens innombrables, a pour le moins la même authenticité que tout autre histoire née sur le même sol, chez les mêmes peuples et aux mêmes temps. De même, donc, que voulant étudier la vie de Brutus et de Cassius, j'ouvrirais tranquillement Plutarque, j'ouvre l'Evangile pour étudier Jésus-Christ, et je l'ouvre avec la même tranquillité. Nous verrons plus tard si j'aurai failli en admettant cette authenticité préalable ; je m'en contente présentement, parce que j'en ai la possession, sauf à revenir plus tard sur nos pas, à vérifier par nous-mêmes les monumens, et à les asseoir sur une certitude digne, par sa profondeur, du saint objet de notre curiosité. Je prends donc provisoirement l'Evangile pour mon titre historique. Quant à vous, réservez de votre part, tant que vous le voudrez, la question de son authenticité et de sa véracité, c'est un droit que je ne vous conteste pas, comme aussi je vous sais assez équitables pour respecter, au moins provisoirement, dans l'Evangile, la foi de vingt siècles et le poids naturel des choses qui se lient entre elles et à tout.

Seigneur Jésus, depuis dix ans que je parle de votre

Eglise à cet auditoire, c'est, au fond, toujours de vous que j'ai parlé; mais, enfin, aujourd'hui, plus directement, j'arrive à vous-même, à cette divine figure qui est chaque jour l'objet de ma contemplation, à vos pieds sacrés que j'ai baisés tant de fois, à vos mains aimables qui m'ont si souvent béni, à votre chef couronné de gloire et d'épines, à cette vie dont j'ai respiré le parfum dès ma naissance, que mon adolescence a méconnue, que ma jeunesse a reconquise, que mon âge mûr adore et annonce à toute créature. O père! ô maître! ô ami! ô Jésus! secondez-moi plus que jamais, puisqu'étant plus proche de vous, il convient qu'on s'en aperçoive et que je tire de ma bouche des paroles qui se sentent de cet admirable voisinage!

Il y a deux vies, la vie extérieure et la vie intime. La vie extérieure ne serait rien sans la vie intime. C'est la vie intime qui est le support de l'autre, et par conséquent, voulant étudier la vie de Jésus-Christ, la première chose que je dois faire, c'est d'étudier sa vie intime. Mais qu'est-ce que la vie intime? La vie intime est la conversation de soi-même avec soi-même. Tout homme converse avec soi, tout homme se parle, et cette parole qu'il se dit à lui-même, c'est sa vie intime, comme la parole que Dieu se dit de toute éternité dans le mystère de ses trois saintes personnes, c'est sa vie intime. Tout homme, toute intelligence a cette parole du dedans, cette conversation de soi à soi, qui fait sa vie véritable. Le reste n'est qu'une apparence, quand il n'est pas le produit de

cette vie intime. C'est cette vie intime qui est tout l'homme, qui fait toute la valeur de l'homme. Tel porte un manteau de pourpre qui n'est qu'un misérable, parce que la parole qu'il se dit à lui-même est la parole d'un misérable; et tel passe dans la rue, nu-pieds, en haillons, qui est un grand homme, parce que la parole qu'il se dit à lui-même est la parole d'un héros ou d'un saint. C'est au jour du jugement qu'on verra ce volte-face du dehors en dedans, et que le colloque mystérieux de chaque homme étant connu, l'histoire commencera. Quant à présent, nous marchons comme nous pouvons de la vie extérieure à la vie intime; car si ce don de juger de l'intérieur par l'extérieur ne nous avait pas été donné, si notre vie extérieure était autre chose qu'une transpiration permanente de notre vie intime, nous ne serions pour les uns et les autres que des spectres; nous passerions sans nous voir, comme des masques qui se croisent dans la nuit. Heureusement, et grâce à Dieu, il y a des soupiraux par où notre vie intime s'échappe à tout moment, et l'âme a ses pores comme le sang a les siens. La bouche est la première et la plus illustre de ces voies qui amènent l'âme hors de son invisible sanctuaire; c'est en parlant des lèvres que l'homme communique cette parole secrète qui est sa véritable vie. Et bien que tout homme parle ainsi du dedans au dehors, cependant il est des hommes en qui cette manifestation d'eux-mêmes est plus indispensable, plus exigée, plus authentique. Ce sont ceux qui se présentent au monde avec des

doctrines destinées par eux à devenir des lois. Car la première réponse que le monde leur fait est celle-ci : Qui êtes-vous? que dites-vous de vous-mêmes? Ce que les prêtres de Jérusalem envoyèrent dire à Jean-Baptiste au désert : *Tu quis es, quid dicis de te ipso*[1]*?* Avant tout, puisque vous êtes un homme autre que les autres, dites-nous ce que vous êtes, ce que vous affirmez de vous-même : *Quid dicis de te ipso?*

Et ce n'est pas peu de chose, Messieurs, que de forcer un homme à dire ce qu'il est ou ce qu'il croit qu'il est. Car cette parole souveraine de l'homme, ce seul mot qu'il va dire de lui et sur lui décidera de tout. Ce sera la base d'où l'on partira pour le juger. Il faudra que tous les actes de sa vie, dès ce moment, soient en rapport avec la réponse faite à la demande : *Quid dicis de te ipso?* Et par conséquent Jésus-Christ, apparaissant au milieu des hommes pour leur apporter des lois nouvelles, une société nouvelle, a dû subir cette nécessité de dire ce qu'il était, et avec cette nécessité, l'épreuve immanquable qui y est attachée. C'est d'abord à ses amis et à ses disciples qu'il a dû se manifester, en leur disant ce qu'il pensait de lui-même. Que leur a-t-il dit?

Un jour, à Césarée de Philippe, il les interroge en cette manière : *Qu'est-ce que les hommes disent qu'est le fils de l'homme? Mais, répondent-ils, Jean-Baptiste, ou bien Jérémie, ou bien Elie, ou*

[1] Saint Jean, chap. 1, vers. 22.

l'un des prophètes. Et vous, reprend Jésus-Christ, que dites-vous que je sois? Alors, Simon Pierre lui dit : Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. Jésus-Christ, loin de repousser cette parole comme un blasphème, l'accepte comme une vérité qui le ravit, et il répond à Pierre : *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est aux cieux.* Et il ajoute aussitôt comme récompense de la foi de son disciple : *Je te dis à mon tour que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle* [1].

Ainsi, à ses disciples, Jésus-Christ se présente comme le fils de Dieu, non pas comme le fils de Dieu dans le sens où nous le sommes tous, mais comme le fils de Dieu dans le sens vrai et propre, sans quoi il n'eût pas témoigné à son apôtre, en termes aussi singuliers par leur énergie, la joie qu'il ressentait de sa confession. En d'autres circonstances, d'ailleurs, il s'exprime encore plus clairement avec eux, s'il est possible. Philippe lui dit : *Seigneur, faites-nous voir le Père, et cela nous suffit.* Jésus-Christ s'indigne de sa demande et lui répond : *Quoi! je suis depuis si longtemps avec vous, et vous ne me connaissez pas. Philippe, celui qui me voit, voit aussi le Père; comment peux-tu dire : Faites-nous voir le Père? Ne croyez-vous pas que je suis dans le*

[1] Saint Matthieu, chap. 16, vers. 13, 14, 15, 16, 17, 18.

Père et que le Père est en moi? Et dans une autre occasion, voulant toujours exprimer davantage sa filiation divine, il disait à un disciple encore incertain : *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné pour lui son fils unique..... Celui qui croit en lui n'est pas condamné; mais celui qui n'y croit pas est condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du fils unique de Dieu*[1]. Jésus-Christ se posait donc comme le fils de Dieu sans pareil et sans second, en un sens si étroit qu'il était dans son père et que son père était en lui, et que le voir, c'était voir son père.

Voilà pour les amis et les disciples. Mais au-delà des amis et des disciples, il est un autre tribunal où il faut que toute doctrine nouvelle se présente, c'est le peuple. Après avoir parlé en secret à ceux que l'on a choisis, il faut sortir de sa chambre, paraître en public, parler à des hommes de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, à des hommes qui n'ont pas reposé sur la poitrine du maître, qui n'ont pas reçu l'éducation de l'amitié, qui ne savent pas ce qu'on leur veut, qui opposent à la parole doctrinale mille passions mêlées à mille préjugés. Jésus-Christ l'a fait; il a entendu mugir la foule autour de lui, et ne s'est pas étonné du compte qu'il avait à lui rendre. *Jusques à quand*, lui crie-t-on, *tiendrez-vous notre âme en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-nous-le ouvertement*. Jésus-Christ leur répond : *Je*

[1] Saint Jean, chap. 14, vers. 8, 9, 10.

vous parle et vous ne me croyez pas; pourtant les œuvres que j'ai accomplies au nom de mon Père rendent témoignage de moi [1].... *Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un* [2]. A ce mot, qui dit tout, les Juifs ramassent des pierres pour le lapider, et Jésus leur dit : *Je vous ai montré beaucoup d'œuvres de mon Père; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous?* Les Juifs lui répondent : *Pour aucune de vos bonnes œuvres, mais à cause du blasphème, et parce que étant homme vous vous faites Dieu* [3]. Le langage de Jésus-Christ, tel qu'il le tenait au peuple pour lui apprendre l'origine et la mission de son nouveau maître spirituel, était donc un langage exempt de toute contrainte et d'obscurité. Il lui disait sans crainte cette parole terrible : *Ego et Pater unum sumus.*

Mais au-dessus du peuple, masse confuse, dont la voix est la voix de Dieu et aussi la voix du néant; au-dessus du peuple, qui est à la fois la plus grande et la moindre autorité, s'élève dans le calme, la vigilance et le respect de soi-même, la plus haute représentation du droit et de la vérité. Chaque nation a quelque part une magistrature suprême qui rassemble en elle la gloire et la lumière du pays, et c'est là que finit par comparaître toute doctrine qui a revendiqué l'empire en faisant une violence apparente ou réelle aux traditions reçues. Jésus-Christ ne pouvait échap-

[1] Saint Jean, chap. 10, vers. 24, 25.
[2] *Ibid.*, vers. 30.
[3] *Ibid.*, vers. 32, 33.

per à cette loi générale de l'ordre humain. Il est cité devant le conseil des Anciens, des Prêtres et des Princes de la Judée. Après des témoignages plus ou moins inconsistans, enfin le grand-prêtre veut mettre la question où elle est; il se lève et adresse à l'accusé cette solennelle adjuration : *Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, fils de Dieu*[1]. Jésus-Christ, sans s'émouvoir, lui répond ces deux mots : *Ego sum — Je le suis.* Et il ajoute immédiatement, pour confirmer son aveu par la majesté du discours : *Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu; et venant sur les nuées du ciel*[2]. Alors le grand-prêtre déchire ses vêtemens : *Qu'avons-nous besoin de témoins*, s'écrie-t-il, *vous venez d'entendre le blasphème; qu'en pensez-vous*[3] ? Et tous le jugent digne de mort. On le mène au président romain, qui, ne trouvant pas de motifs à sa condamnation, veut le renvoyer; mais les princes du peuple insistent : *Nous avons une loi, et selon la loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu*[4]. Pilate entend si bien la chose que son oreille romaine, et par conséquent religieuse, se dresse; il tire à part Jésus-Christ et lui demande avec frayeur d'où il est : *Undè es tu*[5]. Jésus-Christ se tait; il confirme par son

[1] Saint Matthieu, chap. 26, vers. 63.
[2] Saint Marc, chap. 14, vers. 62.
[3] *Ibid.*, vers. 63, 64.
[4] Saint Jean, chap. 19, vers. 7.
[5] *Ibid.*, vers. 9.

silence tout ce qu'on l'accuse d'avoir dit de lui-même, et ce qu'il a dit en effet. Le peuple, spectateur de son supplice, comprend sa condamnation dans le sens où elle a été portée ; il l'insulte jusque dans la mort par ces dérisions significatives : *Va, toi qui détruis le temple de Dieu, et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ; descends de la croix, si tu es le Fils de Dieu* [1]. Et quand les ténèbres couvrent la terre, quand les rochers se fendent, quand le voile du temple se déchire et que toute la nature avertit l'humanité que quelque chose de grand se passe là, les spectateurs et le centurion romain se frappent la poitrine en disant : *Celui-là était vraiment le Fils de Dieu* [2] *!* Et saint Jean l'apôtre termine son évangile par ces paroles : *Ces choses sont écrites pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, fils de Dieu* [3].

Ainsi, devant ses amis, devant le peuple, devant les magistrats, dans sa vie, dans sa mort, partout Jésus-Christ se proclame le fils de Dieu, fils unique, fils égal à son père, un avec son père, étant en son père et son père en lui. C'est là le témoignage qu'il rend de lui-même, sa réponse à la fastique interpellation : *Quid dicis de te ipso ?* Et quelle réponse, Messieurs ! Quoi ! un homme, un être de chair et d'os, qui n'a pas seulement devant lui les faiblesses de la

[1] Saint Matthieu, chap. 27, vers. 40.
[2] *Ibid.*, vers. 54.
[3] Saint Jean, chap. 20, vers. 31.

vie, mais les faiblesses de la mort, un homme ! il ose se dire Dieu ! c'est la première fois dans l'histoire. Aucun personnage historique, avant et après, ne s'est posé comme Dieu. L'idolâtrie avait mille dieux ; mais elle avait un Dieu suprême dont nul autre n'était l'égal, et lorsque la flatterie la plus lâche décernait l'apothéose à des empereurs convaincus de tout crime par leur vie, et de tout néant par leur mort, nul ne voyait dans l'encens offert à leurs cendres qu'une figure poétique, une dernière adulation de la servitude envers la tyrannie. Mahomet, venu pour remplacer le règne des idoles, ne s'est pas dit Dieu, mais un simple envoyé de Dieu. Et si nous voulons remonter plus haut que l'idolâtrie dans la recherche des plus altières impostures, nous ne découvrirons au fond de l'Inde que des narrations sans corps, des siècles sans date, un abîme informe, où notre œil ne découvrira point un mortel authentique assez hardi pour s'être dit Dieu formellement et sans phrases, par ces deux ineffables mots : *Ego sum*. L'homme n'est pas capable d'un si courageux mensonge ; c'est une trop forte extravagance d'invraisemblance.

C'est aussi une extravagance d'inutilité : car à quoi bon ? Que peut servir de se donner pour Dieu ? Vous voulez asseoir des lois, fonder un empire ? C'est une ambition humaine, et je conçois que vous ne vous posiez pas comme philosophe ; car quiconque connaît l'histoire sait qu'en se posant comme philosophe on est sûr de rester seul sur son piédestal. Un homme

profond dans l'ambition ne se posera donc jamais ainsi. Dieu est la pierre angulaire de tout édifice qui doit durer. Son nom, même invoqué par l'imposture, est un ciment efficace, et il était naturel qu'avant et après d'autres Jésus-Christ se donnât pour envoyé de Dieu. Les hommes ont souvent accepté cette idée ; ils croient volontiers à l'intervention de la divinité dans les affaires humaines, et leur foi, trompée à cet égard dans l'application, ne l'est jamais quant à la réalité d'une Providence éternellement attentive à leur sort. Jésus-Christ, en se disant l'homme de Dieu, eût donc dit quelque chose de vraisemblable et d'utile; mais le titre même de Dieu, l'apothéose de soi par soi, n'ajoutait rien à ses projets que des difficultés. Il lui fallait désormais soutenir dans tous ses actes le personnage de l'infini; il fallait que dans sa mort même il ménageât des preuves de sa nature divine, et que son tombeau parlât de lui comme l'éternité. Était-ce humainement faisable ?

Ajoutez une troisième considération, relative à l'état des croyances religieuses chez les juifs. Ce peuple n'avait dans sa loi qu'un seul dogme explicite; tous les autres, quoiqu'il les possédât dans ses traditions, étaient comme voilés et manquant de relief. L'unité de Dieu, gravée en tête des tables du Sinaï, était pour lui le dogme par excellence, celui qui rappelait et renfermait tous les autres, tels que la création, la chute de l'homme, l'immortalité de l'âme. Y toucher, même de loin, c'était toucher à Moïse, au Sinaï, à

tous les souvenirs d'Israël, à toutes ses habitudes, à tous ses respects. Or, Jésus - Christ, en prenant le titre de fils de Dieu, même sans rompre l'unité divine, n'entrait pas naturellement dans les oreilles de ce peuple, accoutumé par son législateur et par ses prophètes à ne connaître que le Dieu qui l'avait tiré de l'Egypte, et qui lui avait répété si souvent : *Je suis le seul Dieu, tu n'en adoreras point d'autre que moi*[1].

Si donc Jésus-Christ disait faux en se portant pour Dieu, il s'était créé sans raison d'inexplicables difficultés.

Mais enfin laissons ces réflexions préliminaires, et voyons où nous en sommes de la vie que nous étudions. Quelques motifs qu'eût Jésus-Christ de ne pas se dire Dieu, il s'est dit Dieu : voilà le fait. Avant de rechercher s'il disait vrai, une question intermédiaire se présente, celle de savoir si en se disant Dieu il croyait ce qu'il disait. Entre l'affirmation et la réalité, entre dire et être, se place la question de la bonne foi et de la sincérité. Jésus-Christ croyait-il à sa divinité ? Etait-il convaincu de ce dogme intime dont il faisait la base de son enseignement, et pour lequel il est mort ? Etait-il sincère, ou bien, pardonnez-moi l'expression, était-il fourbe ? Nous ne pouvons plus faire un pas dans sa vie avant que ce doute ne soit éclairci. L'humanité tout entière, sans distinction de temps, de lieux, de peuples, de lois, de religions, se partage

[1] Exode, chap. 20, vers. 2, 3.

en deux lignées où chacun marque lui-même sa place : la lignée des fourbes et la lignée des sincères. Trop souvent les fourbes ont conduit les sincères ; mais leur règne se trahit tôt ou tard lui-même, et la sincérité est pour l'homme un besoin qui l'honore, pour l'erreur un arôme qui la rend moins amère, pour la vérité une couronne qu'on y recherche d'abord. Sachons donc avant tout si Jésus-Christ porte cette couronne, s'il est oint de cet arôme, s'il a cet honneur sans lequel il n'y en a point. Qu'en penser, Messieurs ? Faut-il que nous le rangions dans la lignée des fourbes ou dans la lignée des sincères ? Etait-il de ceux qui ont couvert leur ambition de voiles sacrés et hypocrites, ou bien de ceux qui ont préféré à tout, même au succès, l'honneur d'une parole sans tache, et qui ont pris pour devise la devise des Machabées : *Moriamur in simplicitate nostrâ ! — Mourons plutôt dans notre simplicité*[1] *!*

C'est là la question.

Cette question se décide par le caractère de l'homme, et, dès lors, je pourrais dire que la cause est jugée en faveur de Jésus-Christ. Car aucune figure plus vénérable ne s'est levée sur l'horizon de l'histoire ; le simple cours du temps l'a mise au-dessus de tout, en ne laissant rien paraître qui pût en approcher. De l'aveu de tous, même de ceux qui ne croient pas en lui, Jésus-Christ est un homme de

[1] Machabées, chap. 2, vers. 37.

bien, un sage, un élu, un incomparable caractère. Il a fait de si grandes choses, des choses si saintes, que ses ennemis mêmes rendent à tout moment hommage à son œuvre et à sa personne.

On a pu entendre, il est vrai, au dernier siècle, un écrivain qui avait pris pour devise, en le désignant : *Ecrasez l'infâme!* Mais cette parole, Messieurs, n'a pu franchir le siècle qui l'avait prononcée; elle s'est arrêtée, tremblante, aux frontières du nôtre, et, depuis, aucune bouche humaine, même parmi celles qui ne sont pas respectées, n'a osé répéter cette parole d'une guerre impie. Elle est demeurée sur la tombe de celui qui l'avait dite le premier, et elle y attend, après le jugement d'une postérité qui est déjà venue, le jugement plus sévère encore de la postérité à venir.

Je pourrais donc m'arrêter, là, puisque rien n'est au-dessus d'un jugement universel, et que toute démonstration pâlit devant une appréciation qui fait partie du sens commun des hommes. Mais je veux vous donner le plaisir d'analyser le caractère du Christ, et de rechercher par quelle harmonie de beautés morales cette physionomie surpasse infiniment les plus illustres figures de tous les temps.

Or, le caractère humain se compose de trois élémens : l'intelligence, qui est le siége des pensées ; le cœur, qui est le siége des sentimens ; la volonté, qui est le siége des résolutions. C'est la fusion de ces trois élémens qui détermine par sa mesure tout type moral et lui donne son prix. Il ne nous faut pas chercher ail-

leurs le secret de la perfection que nous remarquons dans le héros de l'Evangile. Sans doute, pour ceux qui le croient Dieu, la divinité est par-dessous et pénètre tout le tissu visible, mais sans rien changer à la nature de l'âme pas plus qu'à la nature du corps. Jésus-Christ n'a en lui, pour constituer sa physionomie, que des pensées, des sentimens et des résolutions, mais dans un équilibre et avec des nuances qui font son charme propre, et qu'il s'agit précisément de connaître.

Je ne vous tromperai pas, Messieurs, en vous disant de son intelligence qu'elle avait pour don et pour signe ce quelque chose que nous appelons le sublime. Le sublime est l'élévation, la profondeur et la simplicité fondues ensemble d'un seul jet. Quand on vient annoncer au vieil Horace que son fils a fui du combat où se décidait la suprématie entre Albe et Rome, et qu'en voyant son indignation, on lui dit pour l'apaiser : « Que vouliez - vous qu'il fît contre trois ? » Le vieillard répond ce mot si célèbre : « Qu'il mourût ! » Le mot est sublime; c'est le cri du devoir sorti instantanément d'une grande âme et nous emportant tout d'un coup au-dessus de toutes les faiblesses qui parlent en nous contre le sacrifice de nous - mêmes. Rien n'est plus simple, mais rien n'est plus élevé ni plus profond. Dieu a donné à l'homme la faculté d'atteindre au sublime dans ses actes et dans ses écrits; mais ce sont des momens rares et fugitifs. Les plus grands hommes ont été sublimes quatre ou cinq fois dans leur vie, tel que César disant au batelier qui le conduisait

à travers une tempête : « Que crains-tu ? tu portes César. » La simplicité manque trop souvent aux plus belles actions, ou bien, quand elles sont simples, elles ne nous ravissent pas assez haut, ou encore elles ne renferment pas dans leur sein une profondeur qui donne suffisamment à penser. Il en est de même de nos écrits. Il n'est pas rare d'y trouver l'harmonie, la grâce, la beauté, et comme un fleuve qui nous conduit entre des rivages doux et fleuris. On se laisse ainsi aller des pages entières. Tout à coup, et comme par hasard, les cheveux se dressent, la respiration devient étroite, la peau se contracte, et un glaive froid va jusqu'à l'âme... C'est le sublime qui est apparu. Mais ce n'est qu'une apparition, et c'est pourquoi il nous tire de notre état naturel, nous faisant une sorte de violence abrupte et courte.

Il n'en est pas de même de Jésus-Christ. Ses actes et ses paroles sont empreints d'une élévation, d'une profondeur et d'une simplicité continues, qui font que le sublime y est comme naturalisé et ne nous cause plus d'étonnement, sans rien perdre toutefois de son empire sur l'âme. C'est pourquoi, après tant de chefs-d'œuvre des plus fameuses littératures, l'Evangile est demeuré un livre unique au monde, un livre reconnu inaccessible à l'imitation. *Bienheureux les pauvres en esprit*[1], dit Jésus-Christ. Quoi de plus simple ? Et pourtant comme nous voilà tout de suite au-dessus de terre ?

[1] Saint Matthieu, chap. 5, vers. 3.

L'ange qui saisit Habacuc et l'enleva de son champ jusqu'en Babylonie ne fut pas plus rapide. Trois mots ont suffi pour bouleverser nos idées sur la béatitude, sur la valeur des choses d'ici-bas, sur le but de la vie, pour nous arracher à la cupidité terrestre et nous faire planer joyeusement, comme l'aigle, au-dessus des royaumes. *Bienheureux les pauvres en esprit !* On le redira dans tout le monde ; l'âme qui aura entendu cette parole une fois y reviendra toujours, et elle y trouvera toujours une main cachée pour l'enlever. La méditation y découvrira, en la creusant, des trésors de profondeur, une économie sociale nouvelle, qui changera les rapports des hommes entre eux, anoblira le travail et la peine, abolira l'esclavage et fera de la pauvreté une profession aussi utile que sainte. Tel est l'Evangile, c'est-à-dire Jésus-Christ, d'un bout à l'autre, et l'on ne peut mieux définir cette souveraine intelligence qu'en disant qu'elle avait reçu de Dieu le don de la sublimité continue.

D'ordinaire les grands esprits épuisent toute leur force dans leurs pensées, et ils ne peuvent plus donner à leur cœur qu'un branle affaibli et secondaire. Cela est surtout remarquable dans les fondateurs d'empires et de doctrines, hommes froids, superbes, maîtres d'eux-mêmes, voyant l'humanité bien au-dessous d'eux et l'agitant dans le secret de leurs desseins, comme le vent agite un champ de blé qui est mûr et qui attend la main du moissonneur. La conception de leurs plans les absorbe ; le succès les corrompt en jus-

tifiant leur orgueil; le revers les aigrit, et tout les pousse aux mépris du genre humain, qui n'est pour eux qu'un piédestal debout ou par terre. Encore même qu'ils ne descendent pas si bas dans la dégradation du cœur, il ne leur est pas permis d'élever leur faculté d'aimer aussi haut que leur faculté de concevoir. Le regard de l'aigle n'est pas donné naturellement à l'œil de la colombe. On remarque ces nuances jusque dans les écrivains. Racine, pardonnez-moi ces comparaisons, Racine est tendre; Corneille l'est beaucoup moins, parce que son génie approche davantage du sublime. On sent en lui quelque chose d'héroïque et de dur, comme ces Romains dont il a dit lui-même :

Et je rends grâce au ciel de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Or, Jésus-Christ, sous ce rapport, est une exception à jamais mémorable et sans espérance d'être reproduite, si ce n'est de loin, en ceux qui le prennent pour le maître de leur âme. Il a porté la puissance d'aimer jusqu'à la tendresse, et à une tendresse si neuve qu'il a fallu lui créer un nom, et qu'elle forme un genre à part dans l'analyse des sentimens humains : je veux dire l'onction évangélique. Jésus-Christ a été tendre pour tous les hommes; c'est lui qui a dit d'eux cette parole : *Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait* [1]; parole qui a mis au monde

[1] Saint Matthieu, chap. 25, vers. 40.

la fraternité chrétienne, et qui chaque jour encore enfante l'amour. Il a été tendre pour les pécheurs ; il s'asseyait à leur table, et lorsque l'orgueil doctrinal lui en faisait le reproche, il répondait : *Je ne suis pas venu pour ceux qui se portent bien, mais pour ceux qui sont souffrans*[1]. S'il aperçoit un publicain monté sur un arbre pour le voir, il lui dit : *Zachée, hâte-toi de descendre, il faut qu'aujourd'hui je loge dans ta maison*[2]. Si une femme pécheresse s'approche et se hasarde jusqu'à verser des parfums sur sa tête, au grand scandale d'une nombreuse assemblée, il la rassure par cette immortelle allocution : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé*[3]. Si on lui présente une femme adultère, pour obtenir de lui une sentence qui le compromette par sa douceur même, il répond : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre*[4]*?* Il a été tendre pour sa patrie ingrate et parricide, et voyant de loin ses murailles, il pleurait en disant : *Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfans comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu*[5]*!* Il a été tendre pour

[1] *Ibid.*, chap. 9, vers. 12.
[2] Saint Luc, chap. 19, vers. 5.
[3] *Ibid.*, chap. 7, vers. 47.
[4] Saint Jean, chap. 8, vers. 7.
[5] Saint Matthieu, chap. 23, vers. 37.

ses amis, jusqu'à laver leurs pieds et permettre à un tout jeune homme de reposer sur sa poitrine dans un des momens les plus solennels de sa vie. Même dans le supplice, il a été tendre pour ses bourreaux, et levant son âme pour eux vers son Père, il disait : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font*[1]. Aucune vie d'ici-bas ne présente un tel tissu de lumière et d'amour. Chaque parole de Jésus-Christ est un accent de tendresse et une révélation sublime; au même moment où il nous ouvre l'infini par son regard, il nous presse de ses deux bras sur son sein. On croit s'envoler par la pensée, on est retenu par la charité.

Et, chose qu'il ne faut pas oublier de dire, la tendresse de Jésus-Christ, quoique sans bornes, est d'une virginité sans tache. Il est difficile à ceux qui ont reçu une âme propre aux choses de l'amour de contenir ce don précieux dans une chaste limite; c'est l'objet d'un combat souverain, où l'on serait tenté quelquefois de regretter le don ou de souhaiter dans son usage plus de liberté. Jésus-Christ ne semble pas connaître cette peine; il porte son amour dans un vase si pur, que l'ombre même du doute n'approche pas de son cœur, et que dix-huit siècles d'une postérité qui a cherché ses fautes, n'ont pas osé dire une parole de soupçon contre sa vertu. Le caractère de sa tendresse est d'être ineffablement chaste.

[1] Saint Luc, chap. 23, vers. 34.

Reste une chose, Messieurs, pour achever l'appréciation du caractère de Jésus-Christ, et conclure ensuite de son caractère à sa sincérité. Une intelligence sublime, un cœur tendre, ne suffisent pas pour constituer une volonté capable de grandes résolutions. La volonté est un monde à part, où la faiblesse, en dépit de nos vues et de nos sentimens, tient trop souvent le gouvernail. Le caractère de Jésus-Christ, sous ce rapport, est la certitude absolue de soi-même. Nul plus que lui ne s'était proposé un difficile dessein ; il voulait être reconnu comme Dieu, aimé comme Dieu, servi comme Dieu, adoré comme Dieu : il semble que la volonté dût quelquefois fléchir sous un si lourd fardeau, et que du moins Jésus-Christ devait recourir à tous les moyens humains capables d'assurer le succès d'une aussi gigantesque ambition. Il n'en est rien, Messieurs, Jésus-Christ a méprisé tous les moyens humains, ou plutôt il s'en est abstenu.

La politique compte au premier rang de ces moyens. Elle est l'art de saisir dans un moment donné la tendance des esprits, d'assembler des opinions et des intérêts qui recherchent satisfaction, de pressentir ce que veut un peuple sans qu'il en ait toujours lui-même une conscience exacte ; de se poser, à l'aide des circonstances, comme son représentant naturel, et de le pousser un jour sur une pente qui nous emportera avec lui pour cinquante ans. Telle est la politique, art illustre, dont on peut user pour le bien et pour le mal, et qui est la source des vicissitudes heureuses et

malheureuses parmi les nations. Jésus-Christ était admirablement placé pour se faire l'instrument d'une révolution qui eût servi ses desseins religieux. Le peuple, dont il était issu, avait perdu, sous le joug des Romains, les restes de son antique nationalité; la haine de Rome y était au comble, et chaque jour les déserts et les montagnes de la Judée voyaient se former des bandes libératrices sous le commandement de quelque patriote pourvu de hardiesse ou de considération. Ces mouvemens étaient secondés par des prophéties célèbres, qui avaient annoncé de longue main au peuple juif un chef et un sauveur. Le rapport de ces idées et de ces intérêts avec le nouveau royaume dont Jésus-Christ annonçait la venue prochaine, était manifeste. Cependant, loin d'y conniver et de s'en servir, il les foule aux pieds. On lui demande pour le sonder, s'il faut payer le tribut à César; il se fait apporter une pièce de monnaie, et s'informant de qui en est l'image et l'inscription, il répond ensuite froidement : *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*[1]. Il va plus loin. Il annonce la ruine temporelle de sa nation; il parle contre le temple, objet de la vénération religieuse et patriotique des Juifs, et il prédit ouvertement qu'il n'en restera pas pierre sur pierre; ce qui fut cause qu'on rangea ce grief parmi les accusations portées contre lui devant la souveraine magistrature.

[1] Saint Matthieu, chap. 22, vers. 21.

Sa doctrine, très-favorable au peuple et aux petits, était de nature à lui concilier une grande popularité, ce qui est un ressort admirable pour les révolutions. Il obtint en effet de l'ascendant sur le peuple, jusque-là qu'on veut l'élire pour roi d'Israël; mais il s'enfuit pour éviter cet honneur, et brise entre ses mains une arme que le vulgaire des grands hommes eût estimée un don et un aveu du ciel.

Après la politique vient la force, qui en est un appendice, mais que l'on peut considérer en dehors des causes qui la communiquent ordinairement. Jésus-Christ n'a rien tant à cœur que d'éloigner ses disciples d'y croire et d'en user. Il les envoie, dit-il, comme des agneaux; il leur annonce toutes sortes d'afflictions, sans leur donner d'autres secours que la patience, la douceur et l'humilité. Si, oublieux de ses leçons, ils veulent appeler le feu du ciel sur une ville qui ne les avait pas reçus, il leur reproche de ne pas connaître encore *de quel esprit ils sont* [1]. Au moment de son arrestation, lorsqu'il pourrait se défendre, et qu'un apôtre tire l'épée, Jésus-Christ lui dit : *Remets ton épée dans le fourreau, car quiconque tirera l'épée périra par l'épée* [2]. Tandis que d'autres doctrines demanderont à la victoire une sanction, insensées qui ne savent pas que la victoire est mobile et la conscience immuable, Jésus-Christ choisit

[1] Saint Luc, chap. 9, vers. 55.
[2] Saint Jean, chap. 18, vers. 11

la croix pour son étendart, et proteste contre tous les succès de la force par le succès de son supplice.

Il néglige pareillement la science et la philosophie, ces moyens plus nobles et plus vrais de donner la conviction. Il s'entoure de bateliers au lieu de s'entourer de savans, et évitant l'apparence même d'une organisation scientifique et philosophique de sa doctrine, il la communique par des paraboles et des sentences détachées. Il laisse à ses disciples et à son Eglise le soin futur d'y mêler des raisonnemens et d'en ordonner toutes les parties.

Enfin, l'habileté même la plus vulgaire lui semble inconnue; il fait de sa mort, du temps où il aura reçu d'elle un si terrible échec à sa divinité, et où il ne sera plus là pour soutenir les siens, il fait, dis-je, de sa mort un piége à la foi de ses disciples en leur promettant de ressusciter, et en rapportant la confirmation de toute sa vie à cette épreuve qui ne peut finir, s'il n'est pas Dieu, que par une ignoble supercherie ou un éclatant démenti.

Je ne connais pas, Messieurs, d'autres moyens humains de fonder quelque chose ici-bas que ceux dont je viens de faire mention : la politique, la force, la science, la philosophie, l'habileté. Jésus-Christ s'est abstenu de tous sans exception, et cependant il n'a pas manqué une seule heure, un seul instant, de confiance en lui-même, de certitude absolue de soi. C'est même l'abstention des moyens humains qui prouve au dernier degré son inébranlable résolution et l'éner-

gie toute-puissante de sa volonté. Pourtant, on ne fait rien sans moyens, sans instrumens. Quel était donc le moyen ou l'instrument de Jésus-Christ? Ah! Messieurs, quel il était? Ne le voyez-vous pas? C'était lui-même, sa force intime, la conversation qu'il avait au dedans de lui, la possession sûre de son essence. Les hommes tremblent parce qu'ils se voient; Jésus-Christ ne tremblait pas, parce qu'il se voyait aussi. Il savait que sa parole toute simple était *la voie, la vérité et la vie*[1]; il la semait à tout venant, comme le laboureur sème le blé. Le laboureur aussi n'a pas besoin de la politique, de la force, de la science, de la philosophie, de l'habileté; il a le blé, la terre et le ciel; il ouvre la main et jette la vie. Et pendant que la politique humaine va son train, que la force bat la force, que la science use la science, que la philosophie d'aujourd'hui enterre la philosophie d'hier, et que l'habile est pris dans ses propres filets, le froment tombé de la main de Dieu dans la main de l'homme, et de la main de l'homme dans le sein de la terre, le froment pousse, croît, verdit, mûrit; on le cueille, on le mange et l'humanité vit! Ainsi faisait Jésus-Christ; ainsi fait quiconque croit fermement tenir de Dieu la vérité; il en vit d'abord, il la sème ensuite, et le monde, *qui est le champ*[2], le monde en vit à son tour.

Résumons-nous, Messieurs. Voici le caractère de

[1] Saint Jean, chap. 14, vers. 6.
[2] Saint Matthieu, chap. 13, vers. 38.

Jésus-Christ, tel que l'Evangile nous l'a révélé : sous le rapport de l'intelligence, sublimité continue ; sous le rapport du cœur, tendresse chaste et ineffable ; sous le rapport de la volonté, certitude absolue de soi-même. Or, ce caractère est incompatible avec le vice ignoble que je n'ose plus même nommer, tant il est loin déjà de votre pensée. Jésus-Christ était sincère, parce qu'il était un sublime esprit ; il était sincère, parce que son cœur s'est ouvert sur les hommes comme un sanctuaire de tendresse et de chasteté ; il était sincère, parce qu'il avait la certitude absolue de lui-même, parce qu'il avait foi dans sa parole, parce qu'il croyait en lui. Jésus-Christ, comme l'Evangile, qui n'est autre que lui, Jésus-Christ était la sincérité même, et le charme si fort qu'on éprouve en le regardant et en l'écoutant, vient de la lucidité intime de sa physionomie, qui le laisse passer tout entier au dehors tel qu'il est.

Eh bien ! me direz-vous, Jésus-Christ était sincère, quoi de plus ? tant d'autres l'ont été. Un moment, Messieurs, vous n'y pensez pas. Jésus-Christ, étant sincère, croyait ce qu'il disait ; or, il disait qu'il était Dieu ; il l'a dit à ses disciples et à ses amis, il l'a dit au peuple, il l'a dit à la magistrature suprême de son pays ; il a été condamné et il est mort pour cette affirmation : donc il croyait qu'il était Dieu. Mais il ne pouvait pas le croire s'il ne l'était pas, parce qu'il est impossible de se tromper sur un fait de conscience tel que celui de sa propre personnalité, à moins d'être fou ; or, Jésus-Christ n'était pas fou et il était sincère : donc il

était Dieu. Ici, par une exception qui tient à la nature même de la chose, la question de sincérité se confond avec la question de la réalité. Et ce n'est point une découverte de ma part, une vaine recherche de mon esprit. Il y a longtemps, Messieurs, que l'Evangile, en établissant dans l'esprit de ceux qui le lisent attentivement la sincérité de son héros, en persuade la divinité sans autre argument. Tandis que l'Eglise catholique, fille et épouse de Jésus-Christ, démontre la divinité de son fondateur par la divinité de son propre caractère à elle, l'Evangile, travaillant autrement, prouve aux enfans de l'Eglise la divinité de celui qui l'a fondée. Et cette impression est commune à des âges bien divers, aux trois âges de l'homme, tant elle est naturelle et fondée sur la vérité.

A douze ans, dans la fleur de notre vie, on nous a lu l'Evangile, on nous a parlé de Jésus-Christ; sa parole nous a paru très-simple, très-douce, très-aimable; nous y avons cru dans la simplicité, la douceur et l'amabilité de notre propre âme. Mais trop souvent cette première impression diminue et s'efface; la raison grandit avec ses droits réels, les préjugés du dehors pénètrent en nous, les passions du dedans s'échauffent au soleil de nos années, et Jésus-Christ tombe peu à peu de l'autel où l'avaient placé nos premières adorations. Ce temps dure son temps. Les ans passent sur notre servitude, jusqu'au jour où la raison, devenue plus personnelle et plus forte, nous fait honte de notre foi à des leçons sans autorité, et où

nos passions elles-mêmes, éclairées par leur domination, nous poussent par lassitude à des instincts de règle, de devoir et de plus grand respect de nous. C'est une heure bénie entre les autres, l'heure où nous entrons dans l'ordre par la liberté même, par cette divine liberté de la jeunesse que la Providence nous a préparée et qu'aucune loi ne peut nous ravir. Si alors l'Evangile tombe en nos mains, et que nous en fassions la seconde lecture, il n'est pas rare que Jésus-Christ nous touche de nouveau, et avec un empire que nous ne lui disputerons plus, parce que nous le lui aurons donné nous-mêmes dans un âge où rien ne plaidera plus contre lui que des passions jugées et des ignorances vaincues. C'est cette seconde lecture de l'Evangile, Messieurs, que nous faisons ensemble.

Il en est une troisième, moins heureuse que les deux premières, parce qu'elle est plus tardive, mais qui apporte à Jésus-Christ le tribut de l'homme dans sa maturité, et qui a produit des aveux dignes d'une éternelle mémoire. Pendant que le dix-huitième siècle outrageait à plaisir le Fils de Dieu, il se trouva dans le sein même de ce collége qui l'attaquait, un homme ne croyant pas plus que les autres, un homme aussi célèbre que les autres, plus célèbre que tous, un seul excepté, et qui eut par-dessus eux le privilége d'avoir des mouvemens sincères. Dieu le voulait ainsi pour ne pas laisser son nom sans témoignage parmi ceux-là mêmes qui travaillaient à détruire son règne. Cet

homme donc au comble de sa gloire, initié par l'étude aux siècles passés, et par sa vie au siècle dont il était un ornement, eut à parler de Jésus-Christ dans une profession de foi où il voulait résumer tout ce que ses méditations sur les choses religieuses avaient laissé de doutes et de certitudes dans son esprit. Après avoir traité de Dieu d'une manière digne, quoique confuse, il en vint à l'Evangile et à Jésus-Christ. Là, cette âme flottante entre l'erreur et la vérité perdit tout à coup son hésitation, et d'une main ferme comme celle d'un martyr, oubliant son temps et lui-même, le philosophe écrivit la page d'un théologien, une page qui devait être le contrepoids du blasphème : *Ecrasez l'infâme*, et qui se termine par ces paroles que toutes les voûtes de la chrétienté répèteront jusqu'au dernier avènement du Christ : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

On pouvait croire que la force de cette confession ne serait point surpassée, soit que l'on considérât le génie de l'homme qui l'avait écrite, l'autorité de son incroyance, la gloire de son nom et les circonstances du siècle qui avait été condamné à la subir. On se trompait. Un autre homme, une autre éloquence, une autre gloire, une autre incrédulité, un autre siècle, un autre aveu se sont rencontrés, et plus grands tous ensemble, si ce n'est chaque partie prise à part, que l'homme, l'éloquence, la gloire, l'incrédulité, le siècle et l'aveu que vous venez d'entendre. Notre âge

donc s'ouvrit par un homme qui surpassa tous ses contemporains, et que nous, venus après, nous n'avons point égalé. Conquérant, législateur, fondateur d'empire, il eut un nom et une pensée qui sont encore présens partout. Après avoir accompli l'œuvre de Dieu sans y croire, il disparut, cette œuvre achevée, et se coucha comme un astre éteint dans les eaux profondes de l'océan atlantique. Là, sur un rocher, il aimait à ramener devant lui-même sa propre vie, et de lui remontant à d'autres auxquels il avait le droit de se comparer, il ne put éviter, sur ce théâtre illustre dont il faisait partie, d'entrevoir une figure plus grande que la sienne. Il la regarda souvent; le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas. La figure revenait toujours; il fallut la juger. Un des soirs de ce long exil qui expiait les fautes du passé et éclairait la route de l'avenir, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. « Quoi! reprit douloureusement l'interlocuteur, tu as été baptisé dans l'Eglise catholique, et tu ne peux pas me dire, à moi, sur ce rocher qui nous dévore, ce que c'était que Jésus-Christ. Eh! bien, c'est moi qui vais te le dire. » Et alors, ouvrant l'Evangile, non pas de la main, mais d'un cœur qui en était rempli, il se mit à comparer Jésus-Christ avec lui-même et tous les plus grands

hommes de l'histoire; il releva les différences caractéristiques qui mettent Jésus-Christ à part de toute l'humanité, et, après un torrent d'éloquence qu'aucun Père de l'Eglise n'aurait désavoué, il termina par ce mot : « Enfin, je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme! »

Ce mot, Messieurs, résume tout ce que j'ai voulu vous dire de la vie intime de Jésus-Christ, et l'impression qu'éprouve tôt ou tard tout homme qui lit l'Evangile avec l'équité de l'attention. Vous qui êtes jeunes encore, vous vivrez; vous verrez les savans, les sages, les princes et leurs ministres; vous assisterez aux élévations et aux ruines; fils du temps, le temps vous initiera aux secrets de l'homme, et quand vous les saurez, quand vous aurez la mesure de ce qui est humain, un jour peut-être, redescendant de ces hauteurs auxquelles vous espériez, vous direz à votre tour : Je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme.

Un jour aussi, sur la tombe de son grand capitaine, la France gravera ces paroles, et elles y brilleront d'un plus immortel éclat que le soleil des Pyramides et d'Austerlitz!

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE.

DE LA PUISSANCE PUBLIQUE DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur,

Messieurs,

Jésus-Christ nous a donné sa parole qu'il était Dieu ; il a prouvé la sincérité de sa parole par son caractère : donc il était Dieu. Mais est-ce là toute la preuve de sa divinité ? Sans doute, la parole, c'est-à-dire l'affirmation de soi, est la première manifestation des êtres doués d'intelligence ; sans doute, le caractère, c'est-à-dire l'expression de soi par la physiono-

mie morale, est la seconde et naturelle manifestation des mêmes êtres : mais est-ce là tout? n'y a-t-il rien au-delà? Et quand cette démonstration suffirait pour les rapports vulgaires que les hommes ont entre eux, serait-elle suffisante lorsqu'il s'agit des communications de Dieu avec les hommes? Non, évidemment non. Car, enfin, il faut une certaine pénétration pour juger d'un caractère, il faut aussi du temps; ce n'est pas en un jour qu'une physionomie morale se découvre en entier, et lorsque Dieu paraît, Messieurs, lorsqu'il fait tant que de venir, il est manifeste que, du premier coup, il doit y avoir dans son apparition quelque chose qui exclue le doute, qui exclue le débat, qui exclue le temps, qui exclue même la science, quelque chose qui soit reconnaissable de tous et à l'instant, quelque chose, en un mot, qui soit la puissance publique de Dieu et révèle infailliblement sa présence et son action. De même qu'il existe pour la souveraineté terrestre une expression certaine de sa majesté, il doit y avoir pour Dieu un mode éminent et égal à lui, par lequel, venant à se montrer, toute intelli gence, à moins d'une révolte insensée, se courbe et dise : C'est lui. Quel est ce mode de manifestation que j'ai appelé la puissance publique de Dieu? En quoi consiste-t-il? Jésus-Christ l'a-t-il possédé? Quelles sont les objections auxquelles il donne lieu, et la réponse qui les détruit? Tel est, Messieurs, le vaste champ que nous allons parcourir aujourd'hui.

Nul être ne peut se manifester que par les élémens

qu'il contient en lui et qui constituent sa nature. Or, tout être, quel qu'il soit, ne renferme que trois élémens, la substance, la force et la loi : la substance qui est le fond de l'être, la force qui est son activité, la loi qui est la mesure de son action. Si nous jetons un regard sur le dernier des êtres, sur l'être arrivé aussi proche du néant qu'il est possible, nous y reconnaîtrons ces trois élémens. Ainsi, l'atôme a une substance, quelque chose qui se tient, qui se porte, quelque chose que nous ne pouvons pas analyser, mais que nous avons appelé d'un nom mystérieux, qui veut dire ce qui est dessous et qui soutient tout ce qui est dessus. L'atôme a une force de résistance; pour le déplacer, encore faut-il un mouvement, si léger qu'il soit, et sans ce mouvement il restera là. Il a une force de cohésion par laquelle ses parties se retiennent ensemble, une force d'affinité par laquelle il attire à lui d'autres atômes, car c'est sa vocation, comme c'est la vôtre, de s'agrandir. Il a une force de passivité par laquelle il reçoit la lumière, la chaleur et tous les fluides dont sa vie obscure, mais savante et profonde, a besoin. Enfin, sa substance et sa force sont réglées par une loi; il n'est pas seul au monde, il est lié à d'autres êtres, il subit des influences comme on subit la sienne; il a une mesure dans son action, comme les autres ont une mesure dans leur action sur lui. Substance, force, loi, tout cela est dans un atôme et tout cela est en Dieu, qui est le père de l'atôme. Dieu est la plénitude de la substance, la plénitude de la force,

la plénitude de la loi ; il est la substance infinie, la force absolue, la loi éternelle. Il est plus encore que cela : il est le centre de toutes les substances, qu'il a créées et qu'il conserve ; le centre de toutes les forces, qui partent de lui et reviennent à lui ; le centre de toutes les lois, dont il est le principe, la sanction et la majesté.

Les êtres étant ainsi faits, depuis l'atôme jusqu'à Dieu, tout être peut se manifester triplement, par sa substance, par sa force ou par sa loi. Par sa substance : ainsi les corps nous apparaissent-ils ; par sa force : ainsi l'âme se révèle-t-elle à nous ; par sa loi : ainsi les astres, même invisibles, se font-ils pressentir de l'astronome à l'aide du mouvement général qui les gouverne en les tenant ou en les emportant loin de nos regards. Et par conséquent Dieu lui-même peut se manifester comme substance, comme force et comme loi, comme centre de toutes les substances, de toutes les forces et de toutes les lois. Car si un atôme est en cette possession magnifique de se révéler, si du fond de sa poudre et de son néant, il heurte nos yeux, il entre dans nos académies, il sollicite nos débats, il épuise pendant des siècles notre science, combien plus Dieu aura-t-il le droit et la puissance de se montrer ? Un être qui ne se montre pas, il n'est pas. Car la vocation de tous les êtres, sans exception, c'est de paraître, c'est de se faire un théâtre et d'agir, et, comme on n'agit pas sans se manifester : se manifester, c'est vivre. Et si Dieu est la vie, il n'est évidemment oc-

cupé qu'à une chose, qui est de paraître, de rayonner, de conquérir, en un mot, d'être partout ce qu'il est, le roi des substances, le roi des forces, le roi des lois.

Il est vrai, présentement, il nous cache sa substance, à nous autres hommes, et nous pouvons dire de lui avec le prophète : *Vous êtes vraiment un Dieu caché*[1] *!* Mais s'il nous dérobe cette vision directe de lui-même, ce n'est point par impuissance ou par envie, c'est par respect pour notre liberté et pour le commerce même qu'il veut entretenir avec nous. Si nous eussions vu tout d'abord sa substance, l'éclat irrésistible de cette manifestation eût ravi notre âme à ses libres mouvemens ; elle eût adoré Dieu malgré elle, tandis que l'adoration voulue de Dieu, et qu'il a droit de vouloir, est une adoration de choix et d'amour qui sorte de notre cœur et qui touche le sien. Il fallait donc que Dieu se manifestât sans nous éblouir et nous rendre les esclaves de sa beauté ; il fallait que nous le vissions sans le voir, que nous fussions certains de sa présence sans en être opprimés, et c'est pourquoi il nous a caché sa substance tout en nous laissant sa lumière, comme il arrive que le soleil assemble des nuages pour diminuer sa splendeur tout en demeurant visible au milieu du ciel.

Si la manifestation de Dieu par sa substance eût été trop forte pour notre liberté, il y avait un autre

[1] Isaïe, chap. 45, vers. 15.

inconvénient à ce qu'il ne se manifestât que par sa loi. La loi de Dieu, c'est la vérité, c'est-à-dire l'ensemble de tous les rapports nécessaires et de tous les rapports possibles, de tous les rapports incréés et de tous les rapports créables. En nous révélant la vérité, Dieu se révèle bien lui-même à nous, mais sous une forme qui nous permet facilement de le méconnaître, parce que nous détachons la vérité du fond vivant qui la porte, et que nous en faisons une sorte de création et d'idole de notre esprit, ou bien encore parce que, ne pouvant, en certains cas, la saluer comme le produit de notre intelligence, nous la mettons dehors ainsi qu'une étrangère qui nous offense et nous ment. Sans doute Dieu peut élever la vérité jusqu'à la prophétie, en annonçant de loin les rapports qui s'établiront au fond des âges entre des choses et des empires dont le nom n'existe pas encore; mais la prophétie a besoin de temps pour s'accomplir et se vérifier; jusqu'au dernier moment elle demeure suspendue dans l'histoire comme un rêve indigne de notre attention, et si elle veut s'attacher à des événemens trop voisins, elle perd de sa force en perdant de son antériorité. Même à l'état prophétique, la vérité ne saurait donc être le signe instantané de la présence divine. De la sorte, tandis que la manifestation de Dieu par sa substance serait trop absolue, celle qu'il nous donne de lui par sa loi, c'est-à-dire par la vérité, est trop faible pour nous convaincre immédiatement.

Reste à Dieu la force pour se révéler avec une clarté qui ne donne ni trop ni trop peu de jour.

Mais la force elle-même, Dieu la possède et peut l'exercer dans trois ordres différens, l'ordre physique, qui renferme tous les règnes de la nature, l'ordre moral, qui est l'ensemble des choses de l'âme, l'ordre social, qui comprend l'âme et le corps de l'homme, rangés sous les lois de l'unité. Or, Dieu a visiblement appliqué sa force par Jésus - Christ aux deux derniers ordres, c'est-à-dire à l'âme et à la société, ainsi que nous l'avons vu dans nos Conférences antérieures, lorsque nous traitions des vertus réservées à l'action de la doctrine catholique, et des effets sociaux produits par cette même doctrine, fille de Jésus-Christ. Toutefois, ce signe de divinité ne pouvait être l'auréole immédiate et subite de Jésus-Christ, lorsque, paraissant pour la première fois au milieu des hommes, il avait à leur présenter ses lettres de créance au nom du père dont il se disait l'unique et auguste fils. La conversion de l'âme, son élévation aux plus inaccessibles vertus, exigent du temps et la coopération de l'homme lui-même; la fondation d'une société visible, douée des priviléges de l'unité, de l'universalité, de la stabilité, de la sainteté, exige un temps plus grand encore, et la coopération d'une multitude innombrable d'hommes disséminés sur la face des âges et des lieux. Dieu ne crée pas une société du jour au lendemain; il ne convertit pas même une âme du jour au lendemain ; et quand par hasard il accomplit ce

dernier prodige, celui qui en a été l'objet et qui en a l'inébranlable conscience, ne devient pas tout de suite un flambeau qui éclaire le monde du spectacle de sa vertu. On porte longtemps dans l'ombre le mystère de Dieu ; on se retire comme saint Paul dans le désert, et ce désert, fût-il la foule elle-même, elle passe bien des jours à côté d'une âme transfigurée avant d'y reconnaître le signe divin.

Que reste-t-il donc à Dieu, Messieurs, pour être son mode éminent d'apparition, son cachet propre et inimitable, le relief public de sa figure dans l'espace et le temps ? il lui reste sa force physique, ou, en d'autres termes, sa souveraineté sur la nature, souveraineté qui ne rencontre dans la matière et l'ordre qui en sont le théâtre aucune liberté à respecter, et par conséquent aucune coopération à solliciter et à attendre, mais seulement une immense énergie dont la soumission instantanée annonce le maître du ciel et de la terre à tout homme qui n'a pas peur de rencontrer Dieu. Le propre de cet acte souverain est de n'exiger dans le spectateur ni étude, ni science, ni aucun appareil qui coûte du temps ou de la distinction, mais seulement de la bonne foi. Il est si étranger à tous les procédés humains, qu'il produit au moins la confusion s'il ne produit la conviction, et que le rebelle n'a que le silence contre l'exclamation de l'homme droit : *Digitus Dei est hic*[1] ! Aussi les lan-

[1] Exode, chap. 8, vers. 19.

gues humaines, organes mystérieux de la vérité, ont-elles donné un nom singulier à l'acte par lequel Dieu exerce sa souveraineté sur la nature et manifeste instantanément sa présence aux hommes ; elles l'ont appelé *miracle*, c'est-à-dire l'acte admirable par excellence, l'acte qui constitue la puissance publique de Dieu.

Mais Jésus-Christ porte-t-il sur son front ce signe de la force absolue ? A-t-il opéré des miracles ? A-t-il exercé la puissance publique de Dieu ?

Un jour Jean-Baptiste envoie ses disciples pour lui demander : *Etes-vous celui qui doit venir, ou bien faut-il que nous en attendions un autre ?* Jésus-Christ leur répond : *Allez et annoncez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés*[1]. C'est-à-dire que Jésus-Christ, cet homme en qui nous avons reconnu le plus admirable caractère qu'ait signalé l'histoire, ne craint pas de donner pour preuve de sa mission et de sa divinité toute une suite de faits miraculeux opérés par lui. Et en effet, d'un bout à l'autre de ses pages, l'Evangile est un tissu de paroles simples qui vont jusqu'au fond de l'âme, et de paroles prodigieuses qui bouleversent la nature jusque dans ses fondemens. En vain veut-on les séparer et voir deux œuvres dans une seule œuvre; l'Evangile

[1] Saint Luc, chap. 7, vers. 20, 22.

résiste à cette analyse qui prétend extraire de son sein la substance morale au mépris de la substance miraculeuse, ravir au thaumaturge l'appui du sage, et au sage l'appui du thaumaturge. Tous les deux se tiennent étroitement unis contre les subtils efforts de l'incrédulité ; la doctrine appuie le miracle, le miracle justifie la doctrine, et l'Evangile parcourt le monde avec un caractère invincible d'unité qui ne souffre et n'obtient pour Jésus-Christ qu'une haine absolue ou une totale adoration.

Cette unité, pour qui réfléchit avec quelque profondeur, est à elle seule une démonstration. Pourtant l'incroyance, étonnée de ne pouvoir diviser Jésus-Christ, se retourne sur elle-même et se dit avec anxiété : Est-il donc bien vrai que Jésus-Christ ait rendu la vue aux aveugles, la marche aux boiteux, la pureté aux lépreux, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts ? Est-il vrai qu'il ait agi en maître de la nature, et que chaque jour, sous les yeux du peuple, à la clarté du soleil, son doigt créateur ait prouvé qu'une vertu divine habitait en lui ? Est-il vrai que cela soit ? N'y a-t-il pas un horrible mensonge greffé sur la sincérité de cette vie ?

Messieurs, l'Evangile est d'un temps historique ; il est une histoire. Les miracles de Jésus - Christ ont eu lieu sur les places publiques, en présence d'une foule innombrable de toutes les conditions, devant des ennemis nombreux et acharnés. Ils étaient la base d'un enseignement qui partageait tout un pays, et qui bien-

tôt partagea l'univers. Si, malgré le caractère de vérité qui fait de l'Evangile un livre à part, vous suspectez son témoignage, comme étant l'œuvre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, vous ne pouvez, par une raison contraire, suspecter les récits et les impressions de ceux qui ne croyaient pas au maître nouveau, et qui persécutaient dans tout le monde ses disciples, ses doctrines et jusqu'à son nom. Un débat public était engagé; un homme s'était dit Dieu; il était mort pour l'avoir dit; sa nation, divisée sur sa tombe, en appelait de ce sang, et on en appelait d'elle à ce sang répandu, qui trouvait partout des adorateurs : il y avait là un intérêt suprême et une suprême publicité. Or, la publicité est une puissance qui force les ennemis d'une cause à se prononcer tout haut, et à concourir malgré eux à la formation authentique d'une histoire qu'ils détestent et qu'ils voudraient anéantir. C'est en vain, la publicité les presse; il faut qu'ils parlent, et que, même en calomniant, ils disent assez la vérité pour qu'elle ne puisse plus périr. C'est là, Messieurs, ce qui sauve l'histoire. Il n'y a rien à quoi dans le monde on en veuille plus; les oppresseurs des peuples et les oppresseurs de Dieu ne travaillent à rien plus ardemment qu'à empêcher l'histoire d'exister; ils rassemblent contre elle le silence des quatre vents du ciel; ils renferment leur victime dans les murs étroits et profonds des cachots; ils mettent autour encore des canons, des lances, tous les appareils de la menace et de la peur; mais la pu-

blicité est plus forte que tout empire ; elle entraine ceux-là mêmes qui l'ont en exécration ; elle les contraint de parler ; les canons se détournent, les lances se baissent et l'histoire passe !

Ainsi a passé, Messieurs, l'histoire des miracles de Jésus-Christ. Elle a passé par ses ennemis mêmes, par les pharisiens qui avaient crucifié Jésus-Christ, par les rationalistes païens qui crucifiaient sa mémoire. Il fallait bien que les Juifs déicides, devant une publicité qui remplissait la terre, s'expliquassent sur la vie miraculeuse du Christ; il fallait qu'ils prononçassent un oui ou un non, et le non, ils n'ont pas osé le dire, parce que personne au monde, dès qu'il parle, ne peut dire un mensonge absolu sur des faits publics. Le mensonge absolu n'est pas plus possible dans l'ordre de l'histoire, que l'erreur absolue n'est possible dans l'ordre de la spéculation. Les Juifs ont dénaturé les miracles du Christ, ils ne les ont pas niés. Ils ont écrit que Jésus avait dérobé dans le temple le nom incommunicable de Dieu, et que c'était à l'aide de ce nom souverain qu'il commandait à la nature. Cette explication est consignée dans les monumens les plus sérieux de leur tradition, et c'est tout ce qu'ils ont pu contre la mémoire accusatrice de Jésus-Christ, contre ce sang que tout l'univers leur reprochait et leur reproche encore. Mais que pouvaient-ils de plus? La publicité est la maîtresse des hommes qui ont vu; elle se change en tradition sur leur tombeau, et les poursuit d'âge en

âge, de justice en justice, jusque dans leur dernière postérité.

Les rationalistes païens sont venus à leur tour mettre la main dans l'histoire de Jésus-Christ. Sans doute, ils n'avaient pas pris part à son supplice, et ce n'était pas son sang qui leur faisait peur ; mais, avec son sang, Jésus-Christ avait répandu sur le monde une vérité qui convainquait de néant la raison des sages : les sages pouvaient-ils lui pardonner? Ils eurent donc aussi à donner de sa vie un texte critique, et à user, pour l'amoindrir, de toutes les ressources que pouvaient présenter les traditions et les discussions de leur temps. Qu'ont-ils dit des miracles de Jésus-Christ? Qu'en ont dit Celse, Porphyre, Julien, hommes à jamais illustres pour avoir été, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les hérauts du fils de Dieu dans les offices incomparables de l'inimitié? Ont-ils nié que Jésus-Christ eût fait des œuvres merveilleuses à l'appui de sa doctrine? Ils ne l'ont pas plus nié que les Juifs; ils ont fait de lui seulement un habile magicien. Pourquoi un magicien, et non pas un sage? Quelle nécessité d'une aussi étrange expression? C'est que l'histoire était là. On pouvait bien dénaturer le côté miraculeux de Jésus-Christ, on ne pouvait pas s'en taire.

Il reste donc acquis, Messieurs, par le témoignage même des ennemis du Christ, que sa prédication a été accompagnée de prodiges surhumains. Mais il ne faut pas séparer ces motifs extérieurs de foi, tout

graves qu'ils sont, du caractère intime de l'Evangile et de Jésus-Christ. Tout se lie dans un édifice, de la base au sommet. Si Jésus-Christ a été une nature sincère, ainsi que nous l'avons démontré, une nature marquée au trait d'une supériorité divine, sa sincérité et sa supériorité appellent la confiance sur ses miracles comme sur les affirmations pures qu'il a faites de lui. Si Jésus-Christ n'a pas menti en disant qu'il était Dieu, à plus forte raison n'a-t-il pas menti en agissant comme Dieu. Car il est plus honteux, plus contraire à la sincérité d'opérer des prestiges, c'est-à-dire, pardonnez-moi l'expression, mais cette expression même, par sa force, témoigne du mépris de l'humanité pour les prestiges, il est plus honteux, dis-je, d'être un jongleur que d'être un fourbe. Le fourbe n'emploie que sa parole pour tromper; le jongleur y ajoute de viles manipulations destinées à éblouir les yeux de spectateurs ignorans. C'est un mensonge sur un mensonge, une indignité sur une indignité. Et c'est pourquoi les langues humaines, habiles à exprimer le mépris, ont créé cet odieux nom de jongleur pour désigner tout homme qui a l'audace d'appeler le prestige au secours de l'imposture.

La supériorité de Jésus-Christ n'est pas moins favorable à la réalité de ses miracles que sa sincérité. Nul homme grave et profond n'usera jamais de prestiges pour appuyer un enseignement doctrinal. Car qu'est-ce que le prestige? C'est l'emploi d'une force inconnue à la science du temps où l'on vit. Mais la

science ne tardera pas à venir; absente un moment, elle est inévitable dans le cours de l'humanité; elle se lève un jour toute radieuse, et retournant son éclat investigateur sur le passé, elle juge tout, elle pèse tout, elle vérifie tout, et tandis qu'elle donne aux œuvres véritables du génie ou de la divinité leur dernière consécration, elle réduit en poudre les puériles pratiques qui avaient surpris la bonne foi des générations inexpérimentées. Aussi, rien de grand sur la terre ne s'est fondé sur le prestige; toute œuvre, de quelque force et de quelque dignité, encore même qu'elle ne fût pas pure de mensonge, a puisé dans quelque chose d'ancien et de vrai sa portion de solidité. Mahomet vous en est un mémorable exemple. Auteur d'une révolution religieuse dans un pays que n'éclairait pas la science, il a employé à son succès tous les moyens humains, sauf le prestige, parce que le prestige n'est pas un moyen humain. Je viens de lire le Coran tout entier. De vingt pages en vingt pages, Mahomet se pose la question des miracles; il s'objecte ou on lui objecte qu'il n'en fait pas : pas une seule fois il ne se hasarde à dire qu'il en a fait ou qu'il en fera. Il élude constamment la question. Il invoque Abraham, Moïse, tous les patriarches, tel endroit de sa vie où Dieu l'a protégé, telle victoire qui a couronné ses armes et justifié sa doctrine; il affirme de plus belle que Dieu est Dieu et que Mahomet est son prophète : voilà tout. Et ce n'est pas une petite marque de son habileté, et même de son génie, que ce mépris du prestige et cette

bonne tenue dans les idées de providence et les souvenirs traditionnels.

Et vous voulez que Jésus-Christ, l'auteur de l'Evangile, soit descendu aux plus viles imitations de la toute-puissance de Dieu, qu'il ait passé le temps de sa mission publique à tromper les yeux de ses contemporains par des simulacres aussi honteux qu'impuissants! Vous voulez qu'un si misérable jeu ait obtenu le plus grand succès de foi dont le genre humain ait encore été l'artisan! Cela n'est pas possible. Le sens commun parle aussi haut que l'histoire contre une telle supposition. La vie publique de Jésus-Christ correspond à sa vie intime, et sa vie intime confirme sa vie publique. Il s'est dit Dieu, il s'est cru Dieu, il a agi comme Dieu, et précisément parce que cette position est d'une force admirable, il a fallu tenter contre elle les derniers efforts; l'histoire comme le bon sens parlant trop haut en faveur de Jésus-Christ, il a fallu recourir à la métaphysique et à la physique pour lui arracher au moins le sceptre des miracles. Voyons si l'on a réussi.

On nous a dit deux choses. On nous a dit d'abord : Jésus-Christ n'a pas fait de miracles, parce qu'il est impossible d'en faire. On nous a dit en second lieu : Il importe peu que Jésus-Christ ait fait des miracles, car tout le monde en peut faire, tout le monde en a fait, tout le monde en fait.

Premièrement, Jésus-Christ n'a pas fait de miracles, parce qu'il est impossible qu'on en fasse. Et pourquoi?

Parce que la nature est soumise à des lois générales qui font de son corps une harmonieuse et parfaite unité où chaque partie correspond au tout, de manière que violée dans un seul de ses points, elle périrait tout entière à la fois. L'ordre, même lorsqu'il vient de Dieu, n'est pas une chose arbitraire qui se puisse détruire ou changer à volonté; l'ordre exclut le désordre nécessairement, et nul plus grand désordre ne saurait être conçu dans la nature que cette action souveraine qui aurait la faculté d'en briser les lois et la constitution. Le miracle est impossible à ces deux titres : impossible comme désordre, impossible parce qu'une violation partielle de la nature en serait l'anéantissement.

C'est-à-dire, Messieurs, qu'il est impossible à Dieu de se manifester par le seul acte qui annonce publiquement et instantanément sa présence, par l'acte de souveraineté. Tandis que le dernier des êtres a le droit de se produire au sein de la nature par l'exercice de la force qui lui est propre; tandis que le grain de sable, appelé dans le creuset du chimiste, répond à ses interrogations par des signes caractéristiques qui le classent dans les registres de la science, à Dieu seul il serait interdit de manifester sa force dans la mesure personnelle qui le distingue et qui en fait un être à part! Non-seulement Dieu ne se serait pas manifesté, mais il lui serait impossible à tout jamais de se manifester, en vertu même de l'ordre dont il est le créateur. Agir, c'est vivre, paraître, c'est vivre, se

communiquer, c'est vivre ; mais Dieu ne peut plus agir, paraître, se communiquer, cela lui est interdit. Relégué au fond de son éternité sourde et obscure, si nous l'interrogeons, si nous le supplions, si nous crions vers lui, il ne peut que nous répondre, supposé toutefois qu'il puisse nous répondre : « Que voulez-vous ! J'ai fait des lois ; demandez au soleil et aux étoiles, demandez à la mer et aux sables de ses rivages ; pour moi, mon sort est accompli, je ne suis plus rien que le repos et le serviteur contemplatif des œuvres de ma droite. »

Ah ! Messieurs, ce n'est pas ainsi que jusqu'à présent l'humanité tout entière a compris Dieu. Elle l'a compris comme un être libre et souverain ; et encore qu'elle n'ait pas toujours eu de sa nature une connaissance exacte, elle ne lui a du moins jamais refusé la puissance et la bonté. Partout et toujours, sûre de ces deux attributs de son Père céleste, elle a fait monter vers lui son inextinguible prière ; elle lui a tout demandé et lui demande chaque jour, à deux genoux, la lumière de l'esprit, la droiture du cœur, la santé du corps, l'éloignement des fléaux, la victoire dans la guerre, la prospérité dans la paix, la satisfaction de tout besoin au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Il y a ici quelque pauvre femme qui entend à peine ce que je dis. Ce matin elle s'est mise à genoux au chevet de son enfant malade ; et, abandonnée de tous, n'ayant pas de pain pour la journée, elle a croisé ses

mains, elle a fait appel à celui qui fait mûrir le blé et qui crée la charité, elle lui a dit : « Seigneur, venez à mon secours, hâtez-vous de venir ! » Et, en ce moment même où je parle, des voix innombrables s'élèvent vers Dieu de tous les points de la terre pour lui demander des choses où la nature toute seule ne peut rien, et où ces âmes sont persuadées que Dieu peut tout. Qui est-ce donc qui se trompe ici ? Qui se trompe, du métaphysicien ou du genre humain ? Et comment la nature nous a-t-elle appris à mépriser la nature pour nous confier à Dieu ? Car ce n'est pas la science qui nous enseigne à prier ; nous prions malgré la science, et comme il n'y a ici-bas que la science, la nature et Dieu, si nous prions malgré la science, il faut bien que ce soit la nature ou Dieu qui nous enseigne à prier et à croire de tout notre cœur aux miracles de la puissance et de la bonté divines. Après cela, que la nature s'en trouve mal ou non, qu'elle doive périr chaque fois que Dieu la touche du doigt, c'est assurément notre moindre souci. Par égard pourtant pour certaines sortes d'esprits, je prouverai que le miracle n'attente en rien à l'ordre naturel.

La nature, comme je l'ai déjà dit, se réduit à trois élémens : les substances, les forces et les lois. Les substances sont essentiellement variables ; elles changent de forme, de poids, se combinent et se séparent à tout moment. Les forces le sont aussi ; elles augmentent et diminuent, s'accumulent ou se déten-

dent. Il n'y a d'immuable que les lois mathématiques qui gouvernent à la fois les forces et les substances, et d'où dépend tout l'ordre de l'univers. La mobilité des forces et des substances répand le mouvement et la vie dans la nature ; l'immutabilité des lois mathématiques y maintient une ordonnance qui ne faillit jamais. Sans les premières, tout y serait mort ; sans les secondes, tout y serait chaos. Cela posé, quand Dieu opère un miracle, que fait-il ? Touche-t-il au principe de l'ordre universel, qui est la loi mathématique ? Pas le moins du monde. La loi mathématique appartient à la région des idées, c'est-à-dire à la région de l'éternel et de l'absolu ; Dieu n'y peut rien, car c'est lui - même. Mais il agit sur les substances et sur les forces, sur les substances qui sont créées, sur les forces qui ont leur racine dans sa suprême volonté. Semblable à nous qui, soumis aux combinaisons générales de la nature, tirons cependant de notre vitalité intime des mouvemens contraires en apparence aux règles de la pesanteur, Dieu agit sur l'univers comme nous agissons sur notre corps. Il applique quelque part la force qui est nécessaire pour y produire un mouvement inaccoutumé : c'est un miracle, parce que lui seul, dans le réservoir infini de sa volonté, qui est le centre de toutes les forces créées et créables, peut puiser assez d'élémens pour agir subitement à ce degré. S'il lui plait d'arrêter le soleil, pour me servir de l'expression vulgaire, il oppose à sa force de projection une force qui la con-

trebalance, et qui, en vertu même de la loi mathématique, produit le repos. Il ne lui est pas plus difficile d'arrêter le mouvement total de l'univers.

Ainsi en est-il de tous les autres miracles ; c'est une question de force dont l'usage, loin de blesser l'ordre physique, ce qui serait très-peu de chose, y rentre de soi, et, de plus, maintient sur la terre l'ordre moral et religieux, sans lesquels l'ordre physique n'existerait pas.

Cette objection éclaircie, Messieurs, hâtons-nous d'épuiser la seconde. On nous dit que le miracle ne prouve rien, parce que toutes les doctrines ont eu des miracles en leur faveur, et qu'à l'aide d'une certaine science occulte, il est facile d'en opérer.

Je nie hardiment qu'aucune doctrine historique, c'est-à-dire fondée au plein jour de l'histoire par des hommes authentiquement connus, possède pour base des faits miraculeux. Quant aux temps présens, nous n'en avons pas d'exemple ; personne, sous nos yeux, parmi tant d'instituteurs du genre humain dont nous avons le spectacle, n'a encore osé nous promettre l'exercice d'une puissance supérieure à la puissance vulgaire dont nous disposons. Personne de nos contemporains n'a paru sur les places publiques pour guérir des aveugles et ressusciter des morts. L'extravagance ne s'est montrée que dans les idées et le style, elle n'a pas passé plus loin. En redescendant du siècle présent jusqu'à Jésus-Christ, personne encore, dans l'innombrable multitude des hérésiarques fameux,

n'a pu se vanter de commander à la nature et mettre sous la protection du miracle les inspirations de l'orgueil révolté. Mahomet, hérétique et infidèle tout à la fois, ne l'a pas tenté plus que les autres; je l'ai déjà dit, et le Coran le dira mieux à qui voudra prendre la peine de lire ce plagiat de la Bible fait par un écolier de rhétorique de la Mecque. Au-delà de Jésus-Christ, dans les siècles revendiqués par l'histoire, que reste-t-il, en laissant de côté Moïse et les prophètes, c'est-à-dire les propres ancêtres de Jésus-Christ? Compterons-nous quelques faits singuliers de la Grèce et de Rome? Parlerons-nous de cet augure qui coupa, dit Tite-Live, une pierre avec un rasoir, ou bien de cette vestale qui fit marcher un vaisseau en le tirant par sa ceinture, ou bien encore de l'aveugle guéri par Vespasien, montant à l'empire? Ces faits, quels qu'ils soient, sont isolés et ne tiennent à aucune doctrine; ils n'ont provoqué aucun débat dans le monde et n'y ont rien établi; ce ne sont pas des faits doctrinaux. Or, il s'agit ici de miracles fondateurs de doctrines religieuses, les seuls dont il y ait à s'occuper; car, évidemment, si Dieu se manifeste par des actes de souveraineté, ce doit être pour une grande cause, digne de lui et digne de nous, c'est-à-dire pour une cause où il s'agisse des destins éternels de l'humanité. C'est ce qui met hors de la discussion tous les faits isolés, tels que ceux rapportés dans la vie d'Apollonius de Thyane.

Ce personnage est du premier siècle de l'ère chrétienne, et sa vie a été écrite beaucoup plus tard par

un philosophe alexandrin appelé Philostrate, qui a voulu en faire le pendant de l'Evangile, et d'Apollonius lui-même, le calque de Jésus-Christ. Il est sorti de ce dessein une physionomie très-singulière et on ne peut plus curieuse, mais c'est tout. Qu'a fait doctrinalement Apollonius de Thyane ? Où sont ses écrits, ses œuvres sociales, la trace de son passage sur la terre ? Il est mort le lendemain de sa vie. Eût-il, au lieu de quelques faits équivoques, remué les montagnes de son vivant, ce ne serait encore qu'une curiosité littéraire, un accident, un homme, rien.

Où sont donc les doctrines fondées au soleil de l'histoire sur des faits miraculeux ? Où est dans le monde historique une autre toute-puissance que celle de Jésus-Christ, d'autres miracles que les siens et ceux des saints qui l'ont pris pour maître, et ont puisé dans ses cendres la force de continuer ce qu'il avait commencé ? Rien ne paraît à l'horizon ; Jésus-Christ reste seul, et ses ennemis, en l'environnant d'une attaque immortelle, ne peuvent lui opposer que des doutes, et pas un fait égal à lui, ou même analogue à lui.

Mais du moins n'existe-t-il pas dans la nature des forces occultes qui nous ont été révélées depuis, et dont Jésus-Christ se serait autrefois emparé ? Je nommerai, Messieurs, ces forces occultes auxquelles on fait allusion, je les nommerai sans crainte ; on les appelle les forces magnétiques. Et je pourrais m'en délivrer aisément, puisque la science ne les reconnait

pas encore, et même les proscrit. Toutefois, j'aime mieux obéir à ma conscience qu'à la science. Vous invoquez donc les forces magnétiques : eh bien ! j'y crois sincèrement, fermement; je crois que leurs effets ont été constatés, quoique d'une manière qui est encore incomplète et qui le sera probablement toujours, par des hommes instruits, sincères et même chrétiens; je crois que ces effets, dans la grande généralité des cas, sont purement naturels; je crois que le secret n'en a jamais été perdu sur la terre, qu'il s'est transmis d'âge en âge, qu'il a donné lieu à une foule d'actions mystérieuses dont la trace est facile à reconnaître, et qu'aujourd'hui seulement il a quitté l'ombre des transmissions souterraines, parce que le siècle présent a été marqué au front du signe de la publicité : je crois tout cela. Oui, Messieurs, par une préparation divine contre l'orgueil du matérialisme, par une insulte à la science, qui date du plus haut qu'on puisse remonter, Dieu a voulu qu'il y eût dans la nature des forces irrégulières, irréductibles à des formules précises, presque inconstatables par les procédés scientifiques. Il l'a voulu, afin de prouver aux hommes tranquilles dans les ténèbres des sens, qu'en dehors même de la religion, il restait en nous des lueurs d'un ordre supérieur, des demi-jours effrayans sur le monde invisible, une sorte de cratère par où notre âme, échappée un moment aux liens terribles du corps, s'envole dans des espaces qu'elle ne peut pas sonder, dont elle ne rapporte aucune mémoire, mais qui l'avertissent

assez que l'ordre présent cache un ordre futur devant lequel le nôtre n'est que néant.

Tont cela est vrai, je le crois; mais il est vrai aussi que ces forces obscures sont renfermées dans des limites qui ne témoignent d'aucune souveraineté sur l'ordre naturel. Plongé dans un sommeil factice, l'homme voit à travers des corps opaques à de certaines distances; il indique des remèdes propres à soulager et même à guérir les maladies du corps; il paraît savoir des choses qu'il ne savait pas, et qu'il oublie à l'instant du réveil; il exerce par sa volonté un grand empire sur ceux avec lesquels il est en communication magnétique : tout cela est pénible, laborieux, mêlé à des incertitudes et des abattemens. C'est un phénomène de vision bien plus que d'opération, un phénomène qui appartient à l'ordre prophétique, et non à l'ordre miraculeux. On n'a vu nulle part une guérison subite, un acte évident de souveraineté. Même dans l'ordre prophétique, rien n'est plus misérable.

Il semble que cette vision d'un genre extraordinaire devrait au moins nous révéler quelque chose de cet avenir qu'on pourrait appeler l'avenir présent. Il n'en est rien. Qu'a prédit le magnétisme depuis cinquante ans? Qu'il nous dise non pas ce qui sera dans mille ans, non pas même ce qui sera après-demain, mais ce qui sera demain matin? Tous ceux qui disposent de nos destinées sont vivans; ils parlent, ils écrivent, ils remuent des ressorts sensibles : eh bien! qu'on nous dise le résultat certain de leur action pour une

seule affaire publique. Hélas! le magnétisme, qui devrait changer le monde, n'a pas même pu devenir un instrument de police ; il confond l'imagination aussi bien par sa stérilité que par son étrangeté. Ce n'est pas un principe, c'est une ruine. Ainsi, sur les bords désolés de l'Euphrate, au lieu où fut Babylone et où s'éleva ce monument fameux qui devait porter jusqu'au ciel, pour parler comme Bossuet, le témoignage de l'antique puissance des hommes, le voyageur rencontre des débris frappés de la foudre et comme surhumains par leur grandeur. Il se baisse, il prend dans ses mains avides une brique mutilée ; il y discerne des caractères qui furent sans doute l'écriture primitive du genre humain ; mais il fait de vains efforts pour la lire; le débris sacré retombe de ses mains sur le colosse calciné par le feu : ce n'est plus qu'une tuile cassée, que méprise la curiosité elle-même.

Je regarde, Messieurs, je ne vois plus rien : Jésus-Christ est seul.

Pourtant, vous me direz peut-être encore : Si Jésus-Christ a opéré des miracles durant sa vie, et même aux premiers temps de son Eglise, pourquoi n'en opère-t-il plus? Pourquoi il n'en opère plus? Hélas! Messieurs, il en opère encore chaque jour; mais vous ne les voyez pas. Il en opère avec moins de prodigalité, parce que le miracle moral et social, le miracle qui demandait du temps, est accompli et sous vos yeux. Quand Jésus-Christ posait les fondemens de son Eglise, il lui fallait obtenir la foi à une œuvre qui

ne faisait encore que commencer; aujourd'hui elle est faite, quoique pas encore achevée : vous la voyez, vous la touchez, vous la comparez, vous la mesurez, vous jugez si c'est une œuvre humaine. Pourquoi donc Dieu prodiguerait-il le miracle à qui ne voit pas le miracle? Pourquoi, par exemple, vous conduirais-je aux montagnes du Tyrol pour y voir des prodiges que cent mille de nos contemporains y ont vus depuis quinze ans? Pourquoi ramasserais-je une pierre dans la carrière, quand l'Eglise est bâtie? Le monument de Dieu est debout : toute force y a touché; toute science l'a scruté; tout blasphème l'a maudit; regardez-le, il est là. Il est suspendu depuis dix-huit siècles entre le ciel et la terre, comme dit le comte de Maistre : si vous ne le voyez pas, que verriez-vous? Dans une parabole célèbre, Jésus-Christ parle d'un mauvais riche disant à Abraham : Envoyez à mes frères quelqu'un des morts. Et Abraham répond : *S'ils ne croient pas à Moïse et aux prophètes, ils ne croiront pas à quelqu'un revenu des morts*[1]. L'Eglise est Moïse, l'Eglise est tous les prophètes, l'Eglise est le miracle vivant : Qui ne voit pas les vivans, comment verrait-il les morts?

[1] Saint Luc, chap. 16, vers. 31.

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE.

DE L'ÉTABLISSEMENT DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Soit que nous ayons considéré la vie intime de Jésus-Christ ou bien sa vie publique, il a vécu en Dieu. Mais vivre, ce n'est que le premier acte de la vie; le second acte de la vie, c'est de se survivre. Car toute vie a un but, et c'est l'accomplissement de ce but qui juge la vie. Par conséquent, il ne suffit pas de vous avoir prouvé, même avec évidence, que la vie intime de Jésus-Christ et sa vie publique ont eu un caractère

divin; car si cette vie n'a pas atteint son but, si elle n'a rien laissé derrière soi, quoi que nous en puissions penser d'ailleurs, elle a été vaine. Il faut que Jésus-Christ, après avoir vécu en Dieu, se soit survécu en Dieu, sinon, tout ce que nous pourrons conclure de cette disproportion entre sa vie et les effets de sa vie, c'est qu'il a été le plus magnifique et le plus inexplicable néant qui ait encore paru. Mais, pour se survivre en Dieu, qu'a dû faire Jésus-Christ? Rien autre chose que de remplir le but de sa vie, tel qu'il l'avait publiquement annoncé et décrit, qui était de fonder ici-bas le royaume de Dieu. *Après que Jean eut été livré*, dit l'évangéliste saint Marc, *Jésus vint en Galilée, prêchant l'Evangile du royaume de Dieu et disant : Les temps sont accomplis, le royaume de Dieu est proche, faites pénitence et croyez en l'Evangile* [1]. Et, envoyant ses disciples prendre leur part de l'apostolat, il traçait ainsi leur mission : *Dans quelque ville où vous entrerez et où l'on vous recevra, mangez ce qui vous sera servi, guérissez les malades, et dites : Le royaume de Dieu est proche de vous. Que si l'on ne vous reçoit pas, sortez sur les places et dites : Nous secouons sur vous la poussière de votre ville qui s'est attachée à nous; cependant sachez ceci, c'est que le royaume de Dieu est proche* [2]. Et quel était ce royaume de Dieu prêché

[1] Saint Marc, chap. 1, vers. 14 et 15.
[2] Saint Luc, chap. 10, vers. 8, 9, 10 et 11.

par Jésus-Christ comme étant le but de sa venue sur la terre? C'était lui-même, en tant qu'il devait être reconnu comme Dieu, aimé comme Dieu, adoré comme Dieu, fondateur et chef d'une société universelle dont sa divinité serait la pierre angulaire par la foi, l'amour et l'adoration. Eh bien! Messieurs, cet ouvrage s'est-il accompli? Jésus-Christ, vivant et mort, a-t-il fondé ici-bas un royaume dont il soit le Dieu? A-t-il fondé le royaume des âmes? Est-il parmi nous le seul et unique roi des âmes? Je n'ai plus besoin de vous le démontrer : voilà dix ans que je vous en expose les merveilles, et ne l'eussé-je pas fait, ce royaume spirituel est sous vos yeux, un grand nombre d'entre vous en sont les membres et les sujets ; c'est quelque chose qui parle de soi et qui est au-dessus de toute démonstration. Oui, il existe sur la terre, dans cette terre de boue et de passage, un royaume des âmes où Dieu est servi en esprit et en vérité, où l'on combat contre la chair, le sang et l'orgueil, où rien ne ressemble à rien de ce qui est ailleurs, et dont Jésus-Christ est l'auteur, le chef, le roi, le Dieu. Et comme l'ange de l'apocalypse, spectateur du dernier triomphe de cet empire, en a chanté d'avance la gloire par cet unique mot jeté au milieu de la stupéfaction des mondes : *Factum est, — c'est fait*[1] *!* ainsi, dès à présent, moi, disciple du Christ, enfant du royaume, adorateur du roi des âmes, je crie à vous : *Factum est, — c'est fait!*

[1] Apocalypse, chap. 11, vers. 15.

Ce n'est donc plus du fait qu'il s'agit entre nous; il est démontré, il est palpable, il est ici et je puis conclure : Après avoir vécu en Dieu, Jésus-Christ s'est survécu en Dieu. Mais il ne saurait être inutile de vous montrer combien cet ouvrage surpassait toute force créée, et j'essaierai d'y réussir en vous exposant la double difficulté que Jésus-Christ avait à vaincre. J'appellerai l'une la difficulté intime, et l'autre la difficulté publique : leur explication emploiera l'heure que Dieu me permet de vous consacrer.

La première condition du royaume des âmes et de son établissement, était d'obtenir la foi à son fondateur, c'est-à-dire que Jésus-Christ devînt pour une innombrable quantité d'hommes la règle de toutes leurs pensées, et que, s'abdiquant eux-mêmes dans ce qu'ils ont de plus nécessaire et de plus profond, qui est leur intelligence propre, ils acceptassent l'intelligence de Jésus-Christ comme la leur, jusqu'à pouvoir dire avec saint Paul : Ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Non pas, Messieurs, que Jésus-Christ, pour établir son règne par la foi, nous demandât le sacrifice de notre raison, car il est lui-même raison, et c'est lui qui nous donne la nôtre par un reflet de la sienne, selon qu'il est expressément écrit dans l'Evangile de saint Jean. Mais il devait nous demander le sacrifice de notre esprit propre, ce qui est tout autre chose que le sacrifice de notre raison. En effet, la raison n'est pas en nous à l'état pur ; si elle était à l'état pur, éclairés que nous serions par une lumière une

et égale, nous marcherions dans la plus parfaite unanimité. Au lieu de cela, bien que participant à la raison une et universelle, sans quoi nous ne serions pas des intelligences, nous y mêlons des faiblesses, des obscurités, des habitudes, des partis pris, mille circonvallations mystérieuses qui en coupent les grands chemins, en diminuent la clarté, et font de la raison en nous quelque chose d'étroit et de personnel que nous appelons l'esprit propre. C'est l'esprit propre, résultat de notre servitude et de notre liberté, qui divise les hommes dans la maison de leur commune mère, et ne leur permet pas de fonder ici-bas, par eux-mêmes, la sainte république de la vérité. Nous tenons, en effet, doublement à l'esprit propre; nous y tenons parce que c'est la raison qui en fait le fond, et qu'il n'y a rien de plus juste que de tenir à la raison; nous nous y tenons peut-être encore bien davantage par ce quelque chose de particulier qui nous distingue et qui se compose des innombrables impressions que le flux et le reflux de l'intelligence ont déposées en nous depuis le premier jour où nous avons usé de cette admirable faculté de voir, d'entendre, de juger, de raisonner et de sentir. Or, par la foi en Jésus-Christ, nécessaire à la constitution du royaume des âmes, nous devons abdiquer cet esprit propre qui nous est si naturel et si cher; il faut que nous fondions notre raison dans la raison supérieure du Christ, que nous brisions le moule personnel, plus ou moins faux et étroit, qui nous fait ce que nous sommes, pour entrer

dans le moule large et profond d'où est sorti l'Évangile, et qui est l'intelligence même de Jésus-Christ.

Ce sacrifice, Messieurs, nous est infiniment pénible, parce qu'il choisit, pour nous arracher à nous-mêmes, la racine de notre être spirituel. Il nous l'est encore par un autre côté. Non seulement nous voulons nous garder nous-mêmes, tels que la nature et la liberté nous ont faits, nous voulons de plus nous imposer aux autres, devenir leurs modèles, leurs maîtres, et créer un royaume des âmes dont nous serons les rois. Pour peu que l'homme ait reçu du Ciel une haute intelligence, c'est là son penchant ; dans l'ordre de l'esprit, comme dans tous les ordres d'action, l'homme veut régner. S'il a été favorisé de ce qu'on appelle la naissance, il veut être roi de naissance; si la fortune est son partage, il veut être roi de fortune; si le pouvoir lui est échu, il veut être roi de pouvoir; enfin, si l'esprit est le don qui lui a été communiqué, il veut être roi d'esprit. Ce dernier royaume même est le plus convoité de tous, et les rois les plus absolus ne sont pas contens s'ils ne forcent toute intelligence à s'éclipser devant la leur. Quand donc Jésus-Christ nous demande de sacrifier notre esprit propre à sa souveraine raison, il nous demande l'abdication de la royauté qui nous tient le plus au cœur ; il entre dans une conjuration qui a pour objet de nous jeter à bas du trône le plus légitime où nous puissions aspirer. Car, quoi de plus légitime que de régner par l'esprit, ce don qui ne vient pas du hasard, de l'élec-

tion, du travail des autres, mais de notre propre fond, semé par la nature et cultivé par nous? Et d'autant plus le possédons-nous, que ce soit par la science ou par la philosophie, d'autant plus nous sentons-nous irrités contre cet usurpateur qu'on appelle le Christ, qui ne prétend pas à moins qu'à mettre son esprit à la place du nôtre, qu'à nous faire respirer sa pensée et parler sa parole. Voilà le secret, Messieurs, de cette aversion de tant de savans et de philosophes contre Jésus-Christ : ce sont des gens qui ne veulent pas être détrônés, et naturellement ils ont mille fois raison.

Cependant il a fallu que tous tant que nous sommes depuis dix-huit siècles, enfans du Christ, nous consentissions à être détrônés, à nous faire petits, à être enseignés non pas seulement dans notre enfance, mais jusqu'au bout de notre vie, et que, chargés d'ans et d'honneurs, ayant gouverné les hommes sous d'autres aspects que ceux de l'esprit, à nos derniers momens, prêts à paraître devant Dieu, nous abdiquassions encore une fois ce règne de l'entendement, si cher à l'orgueil, pour nous reposer en Jésus-Christ comme des enfans, et le charger de nous porter avec ses deux mains bénies au siége de l'esprit pur et éternel, qui est Dieu son père.

Aucun autre sur la terre, Messieurs, aucun autre ne l'a obtenue, cette suprême dictature de l'entendement. Les tyrans ont opprimé la pensée humaine en l'empêchant de se manifester, ils ne l'ont jamais gouvernée; elle échappe à tous les ressorts de la plus sa-

vante administration. Les sages ont formé des écoles, mais des écoles éphémères dont les disciples eux-mêmes ont renié les lois : Faut-il s'en étonner? Le disciple du sage est homme comme lui; il adore la pensée du maître jusqu'au jour où la sienne, mûre pour une légitime ingratitude, lui permettra d'atteindre aux honneurs de l'enseignement et de marquer sa place dans l'histoire des mobiles dynasties de la sagesse. Sur un terrain plus solide pourtant, les sectes religieuses n'ont guère mieux réussi. L'hérésie nous rend l'esprit propre; le schisme nous rend l'esprit propre; le protestantisme nous rend l'esprit propre : toutes ces doctrines, loin d'enchaîner la foi, ont eu pour but de l'affranchir. Le mahométisme lui-même, comme autrefois l'idolâtrie, n'a pas pu constituer une autorité doctrinale, et abandonne par conséquent ses fidèles aux chances de leur propre direction. Tout autre que le Christ ou nous laisse ou nous rend notre esprit, et c'est là même le charme éternel de l'erreur. Que nous dit-on aujourd'hui? Qu'est-ce que le siècle présent, incertain de ses voies et presque également incapable de hardiesse dans le mal et dans le bien, demande du Christ avec supplication? N'est-ce pas de détendre le faisceau de son empire, de retrancher certains articles de l'ancienne constitution chrétienne, de réviser le pacte primitif de l'Evangile, de signer enfin une transaction entre le temps et l'éternité? Mais le Christ se rit de ces désirs fragiles qui ne sortent pas d'une entière obéissance à son adorable raison; entre lui et

nous il ne peut rien y avoir que lui ou nous, l'abdication de notre esprit propre ou le règne de notre esprit propre : c'est à prendre ou à laisser.

Ce n'est pas même assez pour Jésus-Christ de mettre son esprit à la place du nôtre ; roi de notre intelligence, il n'est encore qu'au commencement de son ambition ; il veut plus que la pensée, il veut l'affection. Et quelle affection, mon Dieu ? un amour qui soit le comble de l'amour humain, et devant lequel disparaisse toute histoire d'amour. Et afin que vous jugiez du prodige qu'il y a à cela, examinez un peu de près la difficulté que nous avons nous-mêmes à être aimés de notre vivant.

A peine la fleur du sentiment point-elle en nous, que nous cherchons dans les compagnons de notre adolescence des sympathies qui s'emparent de notre cœur et le tirent de sa chère et triste solitude. De là viennent, dans l'histoire de toutes les vies généreuses, ces premiers temps, ces souvenirs anciens qu'aucun autre n'effacera, et qui, jusqu'à la dernière vieillesse, laisseront à notre âme un parfum du passé. Cependant, malgré la force de ces jeunes liaisons, le simple cours des années en suspend le progrès ; nos yeux, en s'affermissant, deviennent moins sensibles aux beautés de notre âge ; quelque chose qui n'est plus de l'enfance nous délivre de ce charme premier qu'aucun autre peut-être n'égalera, mais qui ne nous suffit plus. L'amitié se refroidit dans une confiance grave et virile, et à notre âme montée d'un degré sur le cycle de

la vie, il faut un attrait nouveau qui la subjugue en la remplissant. En dirai-je le nom ? Et pourquoi ne le dirai-je pas. Il est deux choses devant lesquelles, avec l'aide de Dieu, je ne reculerai jamais : le devoir et la nécessité. C'est une nécessité de mon discours que je prononce le nom trop profané du second sentiment de l'homme ; je le prononce donc et je dis : à l'homme gravitant de l'adolescence vers la maturité, il faut un attrait qui satisfasse à la fois sa jeunesse et sa force, son besoin de renouvellement et d'avenir; Dieu lui a préparé l'amour qui doit, s'il est vrai, c'est-à-dire pur, achever l'éducation de sa vie et le rendre digne d'avoir une postérité. Mais, ô faiblesse de notre nature ! bientôt les soucis de la virilité plissent notre front; les rides y creusent à la pensée un honorable témoignage : que faut-il de plus? Incapables d'obtenir désormais la réciprocité d'un enivrement apaisé déjà pour nous, et qui n'a plus assez d'illusions pour se nourrir, nous nous reposons dans un attachement plus calme, plus serein, doux encore, mais qui ne mérite plus d'être comparé à l'entraînement de cette passion que j'ai nommée tout à l'heure par son nom propre.

Toutefois les ressources de l'âme humaine ne sont pas à bout; fille de l'amour éternel, le génie de sa source l'inspirera jusqu'à la fin. Avec les premières ombres de la vieillesse, le sentiment de la paternité descend dans notre cœur et prend possession du vide qu'y ont laissé ses précédentes affections. Ce n'est pas une décadence, gardez-vous de le croire; après le regard de

Dieu sur le monde, rien n'est plus beau que le regard du vieillard sur l'enfant, regard si pur, si tendre, si désintéressé, et qui marque dans notre vie le point même de la perfection et de la plus haute similitude avec Dieu. Le corps baisse avec l'âge, l'esprit peut-être encore, mais non pas l'âme par laquelle nous aimons. La paternité est autant supérieure à l'amour que l'amour lui-même est supérieur à l'amitié. La paternité couronne la vie. Ce serait l'amour sans tache et plein, si de l'enfant au père il y avait le retour égal de l'ami à l'ami et de l'épouse à l'époux. Mais il n'en est rien. Quand nous étions enfans, on nous aimait plus que nous n'aimions, et devenus vieux, nous aimons à notre tour plus que nous ne sommes aimés. Il ne faut pas s'en plaindre. Vos enfans reprennent le chemin que vous avez suivi vous-mêmes, le chemin de l'amitié, le chemin de l'amour, traces ardentes qui ne leur permettent pas de récompenser cette passion à cheveux blancs que nous appelons la paternité. C'est l'honneur de l'homme de retrouver dans ses enfans l'ingratitude qu'il eut pour ses pères, et de finir ainsi, comme Dieu, par un sentiment désintéressé.

Mais il n'en est pas moins vrai que poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivans, que nous en reste-t-il après la mort ? Je le veux, une prière amie nous suit au-delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom : mais bientôt le ciel et la

terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.

Je me trompe, Messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par les bergers, et par les rois lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet, et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur

les pieds sanglans. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie, et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus! vous qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne me connaissais pas.

Qui donc est aimé des grands hommes? Qui dans la guerre? Est-ce Alexandre, César, Charlemagne? Qui dans la sagesse? Est-ce Aristote ou Platon? Qui est aimé des grands hommes? Qui? Nommez-m'en un seul; nommez-moi un homme mort qui ait laissé l'amour sur son tombeau. Mahomet est vénéré des musulmans; il n'est point aimé. Jamais un sentiment d'amour n'a effleuré le cœur du musulman répétant sa maxime : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète. » Un seul homme a rendu tous les siècles tributaires envers lui d'un amour qui ne s'éteint pas; roi des intelligences, Jésus-Christ est encore le roi des cœurs, et, pàr une grâce confirmatrice de celle

qui n'appartient qu'à lui, il a donné à ses saints le privilége de produire aussi dans la mémoire des hommes un souvenir pieux et constant.

Toutefois, ce n'est pas tout, le royaume des âmes n'est pas encore établi. Jésus-Christ, étant Dieu, ne devait pas se contenter d'une foi inébranlable et d'un amour immortel; il devait exiger l'adoration. L'adoration est l'anéantissement de soi-même devant un être supérieur, et ce sentiment, Messieurs, est loin de nous être inconnu. Il gît, comme tous les autres, au fond de notre nature; il y joue un plus grand rôle que peut-être vous ne le pensez. Tous, plus ou moins, ne nous le dissimulons pas, tous nous voulons être adorés. C'est ce désir inné de l'adoration qui a produit toutes les tyrannies. Vous vous étonnez quelquefois qu'un prince noue des intrigues infinies pour s'affranchir des lois divines et humaines, qu'il joigne la violence à la ruse, verse des flots de sang et marche droit à l'exécration du genre humain : vous vous demandez dans quel but. Eh! Messieurs, dans le but très-naturel d'être adoré, de voir toute pensée soumise à la sienne, toute volonté conforme à sa volonté, toute puissance, toute loi, tout droit, tout devoir émanant de lui, et le corps même de l'homme courbé comme un esclave devant son corps mortel. Voilà le fond de notre cœur comme le fond de Satan. Mais, par un contre-poids qui était dû à cette affreuse maladie de l'orgueil, nous ne pouvons souhaiter l'adoration pour nous qu'en ayant

horreur d'adorer autrui. De là vient l'exécration qui s'attache au despotisme. L'humanité, abaissée par une puissance qui méconnaît toute loi, concentre en soi-même sa sourde indignation : elle attend le jour inévitable de la faiblesse, et ce jour venu, elle se retourne et écrase du talon la vile créature qui l'avait méprisée jusqu'à lui demander de l'encens. Un grand orateur a dit à une tribune célèbre : « Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne. » Je dirai avec autant de vérité, quoique avec de moins magnifiques expressions : Il n'y a qu'un pas de l'autel à l'égoût. Quiconque a été adoré, tôt ou tard la main populaire le précipitera du haut de la majesté divine usurpée, et le traînera, la corde au cou, aux gémonies de la rue et aux gémonies plus sanglantes encore d'un opprobre éternel. Ainsi le veut l'histoire, cette puissance chargée de la promulgation des jugemens de Dieu sur l'orgueil de l'homme.

Cependant, malgré l'histoire, Jésus-Christ est adoré. Homme mortel et mort, il a su conquérir une adoration qui subsiste, et dont il n'y a pas d'autre exemple ici-bas. Quel empereur a gardé ses temples et ses statues ? Qu'est devenue toute cette population de dieux créés par la flatterie ? La poussière n'en existe même plus, et le souvenir qui en survit n'est qu'une occasion pour la pensée d'admirer l'extravagance des hommes et la justice de Dieu. Jésus-Christ seul est demeuré debout sur ses autels, non pas dans un coin du monde, mais par toute la terre et chez

les nations célèbres par la culture de l'esprit. Les plus grands monumens de l'art abritent ses saintes images ; les cérémonies les plus magnifiques réunissent les peuples à l'ombre de son nom ; la poésie, la musique, la peinture, la sculpture s'épuisent à parler de lui et à lui faire un encens digne de l'adoration que les siècles lui ont vouée. Et encore, sur quel trône l'adore-t-on ? sur une croix. Que dis-je, sur une croix ! On l'adore sous la vile apparence du pain et du vin. Ici la pensée se confond tout-à-fait. Il semble que cet homme ait pris plaisir à abuser de son étrange puissance et à braver l'humanité tout entière en la courbant éperdue devant les simulacres les plus vains. Descendu par son supplice plus bas que la mort, il a fait de la honte même le siége de sa divinité, et, non content de ce triomphe, il a voulu que nous reconnussions sa suprême essence et son éternelle vie par une adoration qui donnât à nos sens un affreux démenti. Rien se peut-il concevoir d'un tel succès dans une telle audace ?

Il est vrai, des mains nombreuses ont essayé de le jeter bas de ses autels; mais leur impuissance n'a servi qu'à confirmer sa gloire. A chaque outrage il a paru grandir; le génie l'a protégé contre le génie, la science contre la science, l'empire contre l'empire; il s'est fait des armes de toutes les armes qu'on a levées contre lui, et, quand on le croyait à terre, le monde l'a vu debout, calme, serein, maître, adoré.

Ainsi a-t-il fondé le royaume des âmes par une foi

qui nous coûte le sacrifice de notre esprit propre, par un amour qui surpasse tout amour, par une adoration que nous n'avons accordée qu'à lui, triple mystère d'une force qui nous révèle sa divinité et qui nous la révèlera bien mieux encore après que nous aurons vu la difficulté publique qui s'opposait à l'établissement de ce royaume surnaturel.

La place était prise, Messieurs, quand Jésus-Christ vint au monde; la place était prise, parce qu'elle n'est jamais vide. Encore qu'il n'eût prétendu établir entre lui et nous que des rapports secrets, une sorte de culte obscur, ce dessein eût rencontré tôt ou tard des craintes et des jalousies qui se fussent manifestées par une résistance publique. Mais Jésus-Christ était loin de vouloir cacher son règne sous terre; il avait dit : *Ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits*[1] *;* et lui-même, ennemi de toute initiation mystérieuse, avait constamment parlé et agi sous les yeux de la foule et de l'autorité. Il voulait un règne apparent, une constitution sociale de sa doctrine, un sacerdoce reconnu, des temples, des lois, des droits, et par conséquent il était inévitable qu'il trouvât sur son chemin l'établissement religieux et politique qui l'avait précédé. Cet établissement avait deux noms : il s'appelait l'idolâtrie et l'empire romain. L'idolâtrie était le culte qui rassemblait l'univers sous une même forme religieuse; l'empire romain était le pouvoir qui

[1] Saint Matthieu, chap. 10, vers. 27.

gouvernait toute l'humanité connue, à peu de chose près. L'un et l'autre étaient incompatibles avec l'établissement du règne de Jésus-Christ, et ce règne ne pouvait commencer qu'en abolissant l'idolâtrie comme une fausse religion, et qu'en modifiant l'empire romain pour l'accommoder aux lois promulguées par l'Evangile.

Jusqu'à présent, peut-être, vous avez considéré l'idolâtrie comme une organisation religieuse facile à renverser : vous vous trompiez de beaucoup. De tous les cultes qui ont pris possession de l'homme, il n'en est aucun, sauf le Christianisme, qui ait eu plus d'étendue et de solidité que l'idolâtrie. Cela tient à ce que les trois grandes passions de l'homme y étaient servies à souhait. Quelles sont ces trois passions ? La première, vous allez vous étonner peut-être, la première est la passion religieuse, le besoin de commercer avec Dieu. Oui, Messieurs, la passion religieuse marche en nous avant toutes les autres, même avant la passion de la volupté. Car la volupté ne touche qu'aux sens qui sont fragiles, qui s'épuisent vite, qui se lassent d'eux-mêmes, tandis que le besoin religieux, sorte de faim divine, a sa source au plus profond de notre être, et s'y nourrit de toutes les misères qui nous dégoûtent incessamment de la vie présente. L'orgueil aussi ne vient qu'après; si vif qu'il soit, il est sujet, ici-bas, à trop d'humiliations pour ne pas seconder et porter en avant dans notre âme un sentiment meilleur et plus doux, celui qui nous

rapproche de Dieu et nous fait chercher dans sa grandeur notre propre dignité. La religion est la première et la plus vieille amie de l'homme ; même lorsqu'il la contriste, il la respecte encore et se ménage avec elle de secrètes intimités. Que l'état de notre pays, Messieurs, ne vous fasse pas d'illusion à cet égard ; parce qu'il y a en France quelques millions d'hommes abrutis dans l'athéïsme pratique, ne croyez pas que ce soit là l'état naturel du genre humain. C'est la suite de circonstances inouïes, et cette même France, malgré l'irréligion d'une partie de ses enfans, n'a pas cessé un seul jour de porter dans son sein glorieux une multitude d'âmes qui servent Dieu ardemment et honorent leur foi par des œuvres connues de toute la terre.

Or, l'idolâtrie, malgré ses apparences peu doctrinales, donnait satisfaction au besoin religieux ; elle avait des temples, des autels, un sacerdoce, des sacrifices, des prières, des cérémonies publiques et pompeuses, un très-grand état dans le monde, et les lambeaux de sa mythologie cachaient encore assez de souvenirs de Dieu pour que l'âme n'y fût pas tout-à-fait à jeun et sans alimens.

Mais ce qu'il y avait d'admirable, c'est que l'idolâtrie, en donnant satisfaction aux penchans élevés de notre nature, ne dédaignait pas les plus abjects et leur jetait avec abondance une pâture sacrée. Je ne sais quel art profond avait broyé ensemble Dieu et la matière, la religion et la volupté, et faisait des-

cendre du même autel des pensées graves et de honteuses sollicitations. L'idolâtre avait tout dans ses dieux ; quoi qu'il voulût, le ciel obéissait à ses désirs. Quel chef-d'œuvre, pour que le ciel à son tour fût obéi ! Joignez à cela que la troisième passion de l'homme, l'orgueil de la domination, avait aussi dans ce culte, savant par sa dégradation même, une ample satisfaction. L'idolâtrie n'était pas distincte de l'empire; le prince, ou le sénat, ou le peuple, disposait de la magistrature sacerdotale, nommait les pontifes, réglait les cérémonies, se donnait le plaisir de cacher la robe de ses consuls sous le manteau de ses dieux. La religion était encore la patrie. On voyait du même pas marcher devant la république les faisceaux et les autels : les faisceaux, symbole de sa justice et de sa puissance, les autels, symbole de cette alliance mystérieuse qui rattachait les destinées de l'Etat aux destinées mêmes des dieux.

Non, vous ne vous représenterez jamais assez la force de cette institution. Ah ! si une cérémonie païenne ressuscitait sous vos yeux, si vous pouviez voir Rome entière montant au temple de Jupiter Capitolin, ce peuple, ces légions, ce sénat, tous les souvenirs patriotiques montant avec eux, et tous ensemble portant aux dieux la nouvelle victoire de Rome ! si vous entendiez le silence et le bruit de l'unanimité, ce murmure de toutes les passions convaincues de leur droit et satisfaites de leur triomphe, aussi bien l'orgueil que la volupté, aussi bien la volupté que la religion,

le haut et l'abject, le ciel et la terre, tout à la fois, tout dans un seul jour et dans une seule action : si vous aviez vu et entendu cela, vous-mêmes, peut-être, succombant à ce total enivrement des facultés humaines, vous eussiez un moment courbé la tête et adoré dans les mains de Rome les antiques dieux du monde!

Pourtant il ne fallait pas les adorer, il fallait les briser : c'était l'ordre de Jésus-Christ. Il fallait les briser par tout l'univers, puisque tout l'univers était le sujet de l'idolâtrie. Et qu'apportait-on pour mettre à la place? Un homme humilié jusqu'au supplice des esclaves; un homme venu d'un pays sur lequel les Romains versaient à flots le ridicule avec l'oppression; un juif, et un juif crucifié! Voilà ce que des pêcheurs de Judée apportaient à Rome, au Capitole, pour remplacer la statue de Jupiter Capitolin! Vous jugez! Ainsi l'ignominie à la place de la grandeur, la pénitence et la mortification à la place de la volupté. La pénitence et la mortification, quels mots! C'est à peine si j'ose, après dix-huit siècles de naturalisation, les prononcer sans déguisement à vos oreilles nourries pourtant du langage évangélique : et il fallait les révéler aux Romains. Il fallait leur dire : Nous vous apportons une religion toute pure et toute sainte, fondée sur l'immolation du corps par la chasteté, et non pas seulement par la chasteté, qui n'est qu'un simple retranchement, mais par la haine directe des sens. Nous venons, la verge à la main, vous appren-

dre à traiter votre corps comme un esclave, parce qu'il est en effet l'esclave des plus vils penchans, et que vous ne pouvez délivrer de lui votre âme qu'en le tenant dans le respect et les châtimens de la servitude. Il fallait dire ces choses à un peuple tout gonflé de sept siècles d'arrogance et de domination, plongé dans les sens autant que dans l'orgueil, et qui était habitué à trouver dans ses dieux, que l'on prétendait détruire, la justification de sa splendide ignominie. Mais Jésus-Christ l'avait ordonné : cela fut dit, cru, adopté, et le règne des idoles tomba devant le règne de la croix, malgré l'empire romain.

L'empire romain était solidaire de l'idolâtrie; mais il avait un autre côté par où il n'était pas moins ennemi de l'établissement chrétien. Cet empire s'était fondé lentement à force de prudence et de suite dans ses conseils, de courage dans ses armées, d'abnégation dans ses chefs, jusqu'au jour où, devenu le maître du monde, il avait fléchi sous le poids même de sa grandeur et perdu dans la corruption toutes les libertés publiques qui avaient fait sa gloire et son salut. Rien n'en subsistait quand Jésus-Christ vint au monde, sinon quelques simulacres déjà déshonorés, et lorsqu'il mourut, l'empire avait passé d'Auguste à Tibère par une décadence qui présageait Néron. La tribune aux harangues était muette; le peuple se consolait du Forum par un morceau de pain qu'on lui jetait; le sénat, meurtri et décimé dans ses derniers hommes illustres, ne savait plus opposer au despotisme que la

promptitude d'une obéissance qui fatiguait quelquefois le caprice insolent du maître. Un seul homme était tout, et cet homme pouvait impunément porter à la servitude tel défi qu'il lui plaisait. Un jour il lui plut de faire délibérer le sénat, c'est-à-dire les reliques de toutes les grandes familles romaines, les descendans de ces pères conscrits qui avaient porté si fièrement dans les plis de leur toge la guerre et la liberté, il lui plut de les faire délibérer sur la sauce à laquelle on mettrait un poisson. Je vous remercie, Messieurs, de n'avoir pas ri : c'est ici la plus grande insulte qui ait été faite à la nature humaine dans la personne du plus grand corps politique qu'elle ait jamais produit. Dieu l'a permis, Messieurs, pour nous apprendre jusqu'où tombe l'homme par la corruption de la richesse et par l'apostasie de la liberté, cette gardienne de tous les droits et de tous les devoirs. Telle était donc Rome au moment où Jésus-Christ envoyait ses disciples pour la convertir à lui, et tel était avec Rome le monde entier. La dominatrice universelle, après avoir enchaîné les nations à sa grandeur, les tenait enchaînées à ses humiliations, et pour la première fois dans l'histoire du genre humain, la liberté n'avait plus d'asile nulle part.

Je dis que c'était la première fois. Jusque-là, par une providence digne de toutes nos actions de grâces, Dieu avait tenu à ce qu'il y eût toujours quelque terre libre où la vertu et la vérité pussent se défendre contre la conjuration des plus forts. Tandis que l'Orient

était fécond en tyrannies séculaires, l'Egypte avait des institutions dignes d'estime et jugeait ses rois après leur mort; la Grèce défendait sa tribune contre l'ambition des rois de Perse; Rome protégeait ses citoyens par un droit qui environnait leur vie d'une foule de remparts sacrés. Si des temps anciens nous passons aux temps modernes, nous y remarquerons la même attention de la Providence à ne point permettre que le despotisme règne partout à la fois. Le monde actuel se divise en trois zônes : la zône d'une tyrannie sans limites, qui n'a rien à envier aux plus sanglantes histoires du passé; une zône intermédiaire où quelque mouvement est encore permis à la pensée et à la foi; et enfin cette généreuse zône occidentale dont nous faisons partie, ces grands royaumes de France, d'Angleterre, des Etats-Unis d'Amérique, des Espagnes, où les droits et les devoirs ont des garanties, où l'on parle, où l'on écrit, où l'on débat, où, pendant que la force opprime la majesté de Dieu et de l'homme dans des régions lointaines, nous, à la face du monde, nous la défendons, et nous la défendons sans gloire, parce que rien ne menace dans cet office notre tête ni notre honneur!

Un moment unique a été où, prenant la carte du globe, vous eussiez vainement cherché une montagne ou un désert pour abriter le cœur de Caton d'Utique et où Caton d'Utique estimait nécessaire de demander à la mort une liberté qu'aucun point de la terre ne pouvait plus lui donner. Ce moment unique et formi-

dable était celui-là même où Jésus-Christ envoyait ses apôtres annoncer l'Evangile à toute créature et fonder dans leur foi, leur amour et leur adoration, le royaume des âmes et de la vérité.

Voyons ce qu'était ce royaume par rapport à l'empire romain.

C'était d'abord la liberté de l'âme. Jésus-Christ voulait l'âme; il la voulait libre de le connaître, de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de s'unir à lui. Il ne reconnaissait pas que personne que lui eût des droits sur l'âme, et surtout le droit d'empêcher les communications de l'âme avec lui. Bien plus, Jésus-Christ voulait l'union publique des âmes dans son service; il n'entendait pas se cacher; il demandait un culte patent et social. La liberté de l'âme emportait le droit de fonder des églises matérielles et spirituelles, de s'assembler, de prier en commun, d'entendre en commun la parole de Dieu, cette nourriture substantielle de l'âme, qui est son pain quotidien, et dont on ne peut la priver sans un sacrilége homicide. La liberté de l'âme emportait le droit de pratiquer ensemble toutes les cérémonies du culte, de recevoir ensemble les sacremens de la vie éternelle; de vivre ensemble de l'Evangile et de Jésus-Christ. Nul sur la terre n'avait plus le gouvernement des choses sacrées que les oints du Seigneur, les âmes élues, initiées à une foi et à un amour plus grands, éprouvées par les successeurs des apôtres, sanctifiées par l'ordination. Tout le reste, princes et peuples, étaient exclus de l'adminis-

tration du corps et du sang de Jésus-Christ, centre divin du royaume des âmes, et qu'il ne fallait pas livrer aux chiens, selon l'expression énergique du très-doux Evangile.

Mais comme l'âme est le fondement de l'homme, en créant la liberté de l'âme, Jésus-Christ créait en même temps la liberté de l'homme. L'Evangile, régulateur des droits et des devoirs de tous, s'élevait à la puissance d'une charte universelle, qui servait de mesure à toute autorité légitime, et qui, en la bénissant, la préservait des excès où le pouvoir humain était tombé partout. Par là, le royaume des âmes était absolument l'opposé de l'empire romain, et il était impossible d'imaginer un antagonisme plus achevé. L'empire romain était la servitude totale, le royaume des âmes, la liberté totale; l'empire romain était la servitude universelle, le royaume des âmes, la liberté universelle. Entre eux, c'était la question d'être ou de ne pas être. La lutte était inévitable, elle devait être acharnée.

Or, de quelle force disposait le royaume des âmes contre cet empire couvert de légions? D'aucune. Le Forum? il n'y en avait plus. Le sénat? il n'y en avait plus. Le peuple? il n'y en avait plus. La parole? il n'y en avait plus. La pensée? il n'y en avait plus. Etait-il du moins permis aux premiers chrétiens que le hasard de l'Evangile aurait mis au monde de se réunir pour combattre un contre cent mille? Non, cela ne leur était pas permis. Quelle était donc leur

force ? La même qu'avait eue Jésus-Christ. Ils devaient confesser son nom et mourir après, mourir aujourd'hui, mourir demain, mourir après-demain, mourir toujours, c'est-à-dire vaincre la servitude par l'usage pacifique de la liberté de l'âme ; vaincre la force, non par la force, mais par la vertu. Il leur avait été dit : Si pendant trois siècles vous pouvez dire tout haut : *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est né de la Vierge Marie, qui est mort et ressuscité !* si pendant trois siècles vous pouvez dire cela tout haut et mourir tous les jours après l'avoir dit, dans trois siècles, vous serez les maîtres, c'est-à-dire libres.

C'est ce qui est arrivé.

C'est ce qui est arrivé malgré la fureur de l'empire romain faisant de l'univers un bourreau, et perdant dans l'inanité des supplices sa raison épouvantée. Je ne dirai rien de plus des martyrs ; ils ont vaincu, tout le monde le sait. Et ce royaume des âmes fondé par leur sang, ce royaume des âmes qui devait détruire l'idolâtrie et qui l'a détruite, qui devait renverser l'empire romain et qui l'a renversé dans ce qu'il avait de faux et d'injuste ; ce royaume des âmes, où donc a-t-il établi sa capitale ? A Rome ! Au siége de la force fut posé le siége de la vertu ; au siége de la servitude, le siége de la liberté ; au siége des idoles honteuses, le siége de la croix de Jésus-Christ ; au siége d'où se répandaient partout les ordres de Néron, le siége du

vieillard désarmé, qui, au nom de Jésus-Christ, dont il est le vicaire, répand sur tout le monde la pureté, la paix et la bénédiction. O triomphe de la foi et de l'amour! O spectacle qui ravit l'homme au-dessus de lui-même en lui montrant ce qu'il peut pour le bien avec le secours de Dieu! J'ai vu de mes yeux cette terre libératrice des âmes, ce sol fait de la cendre et du sang des martyrs, et pourquoi ne me laisserais-je pas aller à des souvenirs qui confirmeront ma parole en rajeunissant ma vie?

Un jour donc, le cœur tout tremblant d'émotion, j'entrai par la porte Flaminienne dans cette ville fameuse qui avait conquis le monde par ses armes et l'avait gouverné par ses lois. Je courus au Capitole; mais le temple de Jupiter Capitolin n'en couronnait plus l'héroïque sommet. Je descendis au Forum; la tribune aux harangues était brisée, et la voix des pâtres avait succédé à la voix de Cicéron et d'Hortensius. Je gravis les sentiers escarpés du Palatin; les Césars étaient absens, et ils n'avaient pas même laissé à la porte un prétorien pour demander son nom à l'étranger curieux. Pendant que je pesais en mon âme ces fortes ruines, à travers l'azur du ciel italique, j'aperçus dans le lointain un temple dont la coupole me parut recouvrir toutes les grandeurs présentes de cette ville dont je foulais la poussière. Je m'y acheminai, et là, sur une place immense autant que magnifique, je trouvai l'Europe assemblée dans la personne de ses ambassadeurs, de ses poètes, de ses artistes, de ses

pèlerins, foule diverse d'origine, mais unie, me semblait-il, par une attente commune et profonde. J'attendais moi-même, lorsque, à l'extrémité de la place, un vieillard s'avança, porté dans une chaise, le front nu, et tenant dans ses deux mains, sous la forme d'un pain mystérieux, cet homme de la Judée autrefois crucifié. Toute tête s'inclina au passage; des larmes coulèrent dans un silence d'adoration ; et sur aucun visage, je ne remarquai la protestation du doute, ni l'ombre d'un sentiment qui ne fût pas au moins le respect. Pendant que j'adorais moi-même mon maître et mon roi, le roi immortel des âmes, prenant ma part du triomphe, sans chercher à l'exprimer par aucune parole même intérieure, l'obélisque de granit qui était au milieu de la place chanta pour nous tous, muets et ravis, l'hymne du Dieu victorieux: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo plebem suam liberat!* Et de peur qu'un ennemi ne se trouvât dans cette multitude, il se répondit à lui-même un autre chant célèbre qui nous avertissait de fuir le lion de Juda si nous ne voulions pas l'adorer dans sa victoire. Après bien des années qui ont déjà blanchi mon front, je vous répète ces menaces et ces cris de joie; heureux si vous ne fuyez pas, mais si, vous approchant de plus près, vous redites avec nous tous, enfans du Christ et membres de son royaume : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo plebem suam liberat!*

QUARANTIÈME CONFÉRENCE.

DE LA PERPÉTUITÉ ET DU PROGRÈS DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur,

Messieurs,

Comme il l'avait voulu et comme il l'avait annoncé, Jésus-Christ a établi sur la terre le royaume de Dieu, le royaume des âmes, dont il est le chef; il l'a établi, malgré la difficulté de régner sur les hommes par la foi, l'amour et l'adoration, difficulté que j'ai appelée intime, et malgré la difficulté publique que lui présentait la société religieuse et politique telle qu'elle

était alors constituée. Mais est-ce assez, Messieurs, pour affirmer que Jésus-Christ s'est survécu en Dieu, que son œuvre est marquée d'un cachet qui ne peut être que celui de la divinité. Non; car, bien que son succès, en le regardant au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire à l'avènement de Constantin, ait été prodigieux, cependant c'est le propre de toute puissance qui fait son apparition ici-bas, d'avoir sa lutte et son triomphe, lutte et triomphe, j'en conviens, qui n'ont pas tous la même grandeur, mais qui ont enfin cela de commun, de se produire, de se débattre et d'arriver à quelque moment favorable qu'on appellera le succès. Ce qui est plus difficile et nécessaire pour la confirmation de la victoire, c'est de résister à la victoire elle-même. Un diplomate célèbre a dit : « Le temps est le grand ennemi. » Eh bien! Jésus-Christ a-t-il vaincu le grand ennemi? Après l'idolâtrie, après l'empire romain, a-t-il vaincu cette autre puissance, qui n'est que l'éternité déguisée, le temps? Au bout d'une carrière plus ou moins florissante, n'a-t-il pas, comme tous, senti cette main glacée qui, tôt ou tard, déshonore les événemens les plus grands et précipite de leur trône les plus solides dynasties? N'est-il pas visiblement atteint de cette foudre lente qui n'épargne rien? Telle est la question qui va nous préoccuper. Je dépose, en un mot, devant vous le bilan de Jésus-Christ, et je vous propose d'en examiner l'actif et le passif.

Pourquoi le temps est-il le grand ennemi? C'est,

Messieurs, qu'il est doué d'une double puissance, la puissance de détruire et celle d'édifier. Qui a jeté bas ces empires primitifs de l'Assyrie et de la Chaldée? C'est le temps. Qui a jeté bas cet empire de Cyrus, vainement relevé par Alexandre? C'est le temps. Qui a jeté bas cet empire grossi des ruines de tous les autres, et qu'on peut appeler du nom de monde plutôt que du nom d'empire, le monde romain? C'est le temps. Qui a jeté bas toutes ces républiques du moyen-âge dont nous admirons les débris survivant en marbres et en peintures? C'est le temps. Et d'un autre côté, qui a construit ces royaumes nouveaux dont nous sommes les fils, les royaumes des Francs, des Germains, des Anglo-Saxons, et le reste. C'est la même main habile à recréer après avoir défait, et qui, de la poussière même où elle s'est jouée avec orgueil, tire la substance, l'ordre et la solidité. Le temps détruit de la main gauche et bâtit de la main droite, également ennemi dans les deux cas, puisque l'édifice qu'il élève ne fait qu'enfoncer plus avant l'édifice qu'il renverse, et que fonder c'est, pour lui, détruire encore.

Toutefois, Messieurs, ne nous arrêtons pas à ces splendides images qui nous révèlent seulement par le spectacle extérieur la puissance ennemie du temps. Cherchons à en dérober le secret par l'analyse, afin que, connaissant mieux d'où vient au temps sa double force de destruction et d'édification, nous considérions si Jésus-Christ n'a pas été soumis à l'exercice de ce

formidable jeu, et pourquoi seul il a pu y échapper, si toutefois nous constatons qu'il y a véritablement échappé.

L'action du temps résulte de cinq causes , dont la première est la nouveauté. Le temps est toujours jeune, et pourtant il vieillit tout. A chaque pas qu'il fait, c'est l'aurore qui s'avance, mais en laissant par derrière l'ombre et la nuit. Enfant mobile de l'éternité, il lui emprunte une jeunesse qui ne meurt pas, mais sans pouvoir la communiquer aux choses qu'il mesure par son cours, si ce n'est pour un moment. Il passe, il jette la vie ; mais cette vie d'aujourd'hui sera bientôt celle d'hier, celle d'avant-hier, celle d'autrefois, un souvenir, une antiquité, et toutefois le temps ne s'est pas appauvri : il est toujours fécond et jeune, faisant succéder le nouveau à l'ancien. Or, le nouveau a un charme qui séduit l'esprit comme les sens, et qui permet facilement aux doctrines marquées de son sceau de prévaloir contre les doctrines devenues surannées par le seul fait de leur perpétuité. Remarquez ce qui se passe. Dès qu'un homme est capable de nouer des idées sous une nouvelle forme et de les approprier au cours du temps, il se fait immanquablement des disciples. Pourquoi? Parce qu'il a dit quelque chose qui ne s'était pas encore dit ou que l'on avait oublié. Nous avons la passion du nouveau dans les idées comme en tout le reste, et il n'est pas difficile de nous en expliquer la raison. Prédestinés que nous sommes à la jouissance de l'infini, l'infini est

notre besoin et nous le poursuivons partout. Or, la nouveauté est la seule chose ici-bas qui nous donne quelque sensation de l'infini. Dès que nous avons considéré un objet, nous disons : C'est assez. Qui tournera la page? La nouveauté la tourne, et en la tournant, elle déguise à notre intelligence sa faiblesse par une fausse lueur de progrès qui nous ravit.

Plus que personne, Messieurs, Jésus-Christ avait à redouter cette disposition de notre âme qui arme le temps d'un si dangereux pouvoir contre la stérilité doctrinale. Tout miséricordieux que soit l'Evangile, il ne devait pas se plier à l'inconstance de notre esprit; *le ciel et la terre passeront,* avait dit Jésus-Christ, *mais ma parole ne passera point* [1]. Il fallait qu'elle traversât tous les âges, perdant chaque jour la force de la nouveauté sans rien perdre de son commandement, ou plutôt il fallait que semblable à Dieu, dont saint Augustin a dit qu'il était la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, la parole évangélique dardât dans son antiquité progressive une jeunesse qui charmât le cœur de toutes les générations nouvelles.

Ce premier avantage remporté sur le temps, un second restait à obtenir. La seconde force du temps est dans l'expérience, c'est-à-dire dans la révélation qui résulte de l'application des doctrines à la vie positive de l'humanité. Toute doctrine est un corps de lois qui n'a de valeur qu'autant qu'il est censé conte-

[1] Saint Matthieu, chap. 24, vers. 35.

nir les vrais rapports des êtres ; c'est comme la création d'un monde. Tant que cette création demeure dans l'esprit à l'état de pure conception, on peut se tromper sur son mérite réel, parce qu'il est difficile de juger un grand ensemble d'idées ; mais il n'en est plus de même lorsque, entrant dans le domaine de la réalité, elles sont chargées de fonder ou de maintenir un ordre positif, l'expérience manifeste infailliblement leur faiblesse ou leur fausseté; car une loi fausse ou impuissante est incapable d'établir des rapports constans, et de même qu'une maison s'écroule si elle a été assise sur des mathématiques inexactes, un ordre quelconque ne saurait subsister en ayant pour base des idées qui manquent de l'aplomb de la vérité.

Or, qui plus que Jésus-Christ avait à redouter cette terrible épreuve de l'expérience? Car il n'avait pas mis au monde avec l'Evangile une société renfermée dans les étroites limites d'une race et d'un pays, mais une société universelle où toute âme, quelque part qu'elle fût née, pouvait prétendre au droit de cité; et par conséquent, si l'Evangile était faux, la ruine en devait être aussi grande que l'univers et aussi rapide que le temps, agissant à la fois sur une innombrable quantité de lieux et d'esprits.

La troisième force du temps est dans la corruption. Toute chose, arrivée à un certain point de prospérité, se corrompt, parce qu'une fois qu'on est le maître, on veut jouir, et que la jouissance a pour résultat inévitable cette décomposition de l'âme et du corps

que nous appelons la corruption. L'histoire de tous les succès est l'histoire d'Annibal à Capoue. On s'oublie, on s'endort, on s'enivre; le poison lent de la mollesse détend tous les ressorts de l'activité; et l'être qui n'est rien que par l'activité, se dissout peu à peu dans l'ignominie d'un lâche sommeil. Nemrod commence, Sardanapale finit. C'est le chemin célèbre des hautes fortunes; le travail et la vertu les édifient, la jouissance les anéantit jusque dans leurs dernières traces. Mieux que tout autre empire encore, la religion est soumise à cette grande loi, et par-dessus toute religion, celle du Christ y était étroitement enchaînée. Car le sang de la croix lui avait donné la vie; issue du supplice d'un Dieu, elle était tenue de se souvenir, aux jours de la prospérité, des sanglantes mortifications de son berceau. Et, d'une autre part, les tentations que lui préparait son triomphe devaient surpasser de bien loin toutes les tentations jusque là connues. Elle devait voir à ses pieds les rois de la terre, donner des ordres d'un bout du monde à l'autre, voir les siècles s'incliner devant sa parole et son action, couvrir le sol de monumens somptueux, se rendre tributaire de tous les besoins d'une puissance et d'une gloire sans bornes, et sous le poids de cette fortune montant jusqu'au ciel, conserver au front comme au cœur le signe de la pénitence et de l'humilité. Ou bien, si elle venait à succomber dans un des longs jours de sa vie, et à ressentir les atteintes de la corruption, il fallait que de sa corruption même elle ressuscitât sa

vie, non pas une vie étrangère, comme nous le voyons dans la nature, mais sa propre vie ; et que semblable à l'aigle de l'Ecriture, renouvelant en elle le charme de sa jeunesse, elle s'envolât les ailes étendues, rendue légère comme autrefois par sa pauvreté et son sang répandu.

La quatrième force du temps, c'est le hasard, c'est-à-dire certaines conjonctures qui ne se lient à rien de ce que le génie peut combiner et prévoir, et qui tout d'un coup renversent les desseins les mieux concertés. L'histoire en est remplie. La prudence humaine échoue à des écueils que rien n'annonce à l'œil le plus pénétrant. C'est le grain de sable dont parle Pascal, qui, un matin, se rencontra dans la vessie de Cromwell et fit échouer des plans destinés à changer la face de l'Europe.

Vous vous étonnez quelquefois, peut-être, d'un certain équilibre qui se maintient dans le monde, et qui empêche les plus forts d'anéantir les plus faibles au gré de leurs secrètes convoitises. Comment ces grands empires n'ont-ils pas encore écrasé les petits Etats qu'ils ont pour voisins ? C'est que les grands empires ont contre eux le grain de sable de la vessie de Cromwell. Au moment où leurs conjurations vont tout renverser et préparer la ruine du droit sur la terre, je ne sais quel fils de paysan, au coin d'une baraque, aiguise son couteau sur la meule brisée d'un moulin. Ce garçon, au bruit de la guerre, enfonce sa casquette, fiche son couteau à sa ceinture, et s'en va voir

un peu ce qui se passe entre la Providence et les rois. La fumée de la poudre lui ouvre les yeux ; le sang l'exalte ; Dieu lui met dans les mains un beau coup d'armes ; le voilà grand capitaine, les empires reculent d'un pas devant lui : ce couteau et ce paysan, c'est le hasard.

Or, vous jugez combien Jésus-Christ en a eu contre lui dans le cours d'un règne de dix-huit cents ans. Consultez seulement l'histoire de la papauté, et voyez à quel fil léger ont tenu les destinées de ce trône entouré d'ennemis et toujours subsistant. Il a presque toujours contre lui des desseins habilement tissus ; mais ce qui vous effraiera davantage, c'est la conjuration du hasard, le je ne sais quoi qui pouvait le briser à tout moment, et qui a eu la singulière distraction de le respecter toujours.

La cinquième force du temps est dans la guerre. Aucune puissance ici-bas ne saurait éviter d'être combattue ; elle a nécessairement des ennemis, non - seulement à cause de ses fautes et de ses abus, mais par cela seul qu'elle est. Exister c'est combattre, parce qu'exister c'est dérober au foyer de la vie commune la substance destinée à tous ; et si cela est vrai du plus faible des êtres, combien plus d'une collection d'êtres élevés à l'état de puissance ? Aussi Jésus-Christ déclarait-il *qu'il n'était pas venu apporter la paix, mais la guerre*[1], guerre terrible et sur un plan dont la

[1] Saint Matthieu, chap. 10, vers. 34.

grandeur fait reculer l'imagination. Car c'est la guerre de l'esprit contre la chair et de la chair contre l'esprit, c'est-à-dire des deux élémens qui constituent l'homme, et dont l'un ne peut jamais vaincre l'autre totalement. Quand le corps a le dessus, l'âme combat contre lui, et quand l'âme est la plus forte, le corps épie le moment de briser son joug. Mais cette lutte intestine ne s'arrête pas là ; elle arrive nécessairement à une guerre aussi générale qu'elle est profonde. Les âmes s'unissent aux âmes et les corps aux corps ; ce sont les corps ensemble contre les âmes ensemble qui font la grande guerre de l'humanité, Jésus-Christ à la tête d'une armée et Satan à la tête de l'autre; l'armée des passions, de l'orgueil, de la volupté, de la haine, d'un côté ; de l'autre, l'armée de l'esprit, de l'humilité, de la chasteté, de l'obéissance, de la mortification, de la charité. Tout cela se meut dans les formidables régions du fini et de l'infini, dans les profondeurs de Dieu, de l'âme et des sens, au milieu de mille causes secondaires qui ajoutent aux ténèbres et aux chances du combat, et si Jésus-Christ est Dieu, c'est lui qui doit finir par l'emporter, sa figure restant inaltérable, quoique toujours insultée, au sommet vénérable des choses et des temps.

Est-ce là, Messieurs, ce qui s'est passé ? Pouvons-nous rendre à Jésus-Christ le témoignage qu'il a été plus fort que la nouveauté, que l'expérience, que la corruption, que le hasard, que la guerre, que toutes ces causes réunies ensemble contre lui durant un

cours de dix-huit cents années? Le pouvons-nous?

Oui, Messieurs, je le puis; je puis même vous marquer trois degrés dans ce triomphe de Jésus-Christ sur le temps. Car, premièrement, il vit, son œuvre est devant vous; encore qu'elle eût souffert plus ou moins d'atteintes dans ce long pélerinage accompli sous la main révoltée des siècles, cependant elle est debout. Elle reste environnée d'assez d'éclat pour attirer tous les yeux et pour être encore l'objet d'une vénération à laquelle rien n'est comparable, comme aussi rien n'est comparable à l'acharnement des ennemis qui n'ont point accepté dans sa durée temporelle la preuve de son origine au sein même de l'éternité. Mais ce n'est pas là tout. Non-seulement Jésus-Christ est vivant dans son Eglise et son Eglise est vivante en lui, mais depuis l'ère chrétienne, aucun établissement religieux ne s'est fondé dans le monde dont Jésus-Christ n'ait été la base et le ciment.

Le premier dans l'ordre des temps est l'islamisme. Or, la base de l'islamisme, Grotius l'avait remarqué bien avant moi, est toute biblique. C'est Abraham, Isaac, Jacob; c'est Moïse, le mont Sinaï, le peuple juif dans les faits les plus mémorables de son histoire; c'est Jésus-Christ lui-même, venu après tous les prophètes et plus grand qu'eux. A chaque page du Coran, Mahomet insère un récit tiré des antiquités chrétiennes ou y fait quelque allusion. Pourquoi cela? Pourquoi, voulant se donner l'honneur de fonder une religion, Mahomet n'a-t-il pas pris totalement une base à

lui? Pourquoi, Messieurs? Parce qu'il ne le pouvait pas. L'homme ne peut pas plus bâtir en l'air dans l'ordre des esprits que dans l'ordre des corps; il lui faut un fondement. Or, selon le mot exprès de Fontenelle, « la religion chrétienne est la seule religion qui ait des preuves, » et partout où elle s'est une fois produite avec l'autorité de son histoire, il est nécessaire que l'erreur y prenne son point d'appui et se greffe à ce tronc puissant qui seul pousse des racines dans l'antiquité. Mahomet vivait dans un siècle et sur un sol déjà tout imprégnés de la sève du christianisme; il touchait à l'Abyssinie, siége d'une grande chrétienté, à l'Egypte, qui en était une métropole, à la Judée, où tous les grands mystères chrétiens s'étaient accomplis; le sang de son peuple remontait avec une célébrité toute-puissante au sang d'Abraham : il ne pouvait, dans de telles conditions, fonder qu'une hérésie, ou, si vous l'aimez mieux, se superposer à Jésus-Christ par une infidélité qui lui rendait encore un hommage éclatant. Voilà pourquoi les Musulmans ont toujours permis aux chrétiens de vivre sur leur territoire et d'y adorer Jésus-Christ, non par une tolérance qui venait de la peur, mais par respect pour les traditions communes des deux religions et pour les recommandations formelles du Coran. Il y a eu guerre entre les chrétiens et les musulmans pour savoir à qui resterait la suprématie; mais il n'y a pas eu persécution proprement dite des musulmans contre les chrétiens. Ismaël réclamait seulement son droit

de primogéniture sur Isaac. Et cela vous explique, Messieurs, le singulier spectacle que nous présente aujourd'hui Constantinople, où, quoiqu'il y ait peine de mort contre tout chrétien qui convertit un musulman, néanmoins les chrétiens de toutes les communions ont pleine liberté d'exercer leur culte, même publiquement.

Après l'islamisme est venu le schisme grec. Or, le schisme grec est toute l'Eglise catholique, sauf deux points : la primauté du Souverain-Pontife et la procession du Saint-Esprit. Tout le reste, dogmes, morale, sacremens, hiérarchie, coutumes, a été conservé par les descendans de Photius. Ils ont rejeté le vicaire de Jésus-Christ, mais ils n'ont pas rejeté Jésus-Christ. Jésus-Christ est l'objet de leur foi, de leur amour et de leur adoration, la pierre angulaire de leur édifice religieux.

Il en est de même, quoiqu'à un moindre degré, du protestantisme. Le protestantisme a nié l'Eglise, mais non pas le Christ; le Christ est encore pour lui le docteur et le roi des âmes, et même pour un grand nombre de protestans il est encore le fils unique de Dieu, digne comme tel d'une suprême adoration.

Aucun autre établissement religieux ne s'est posé dans le monde depuis l'ère chrétienne. Le brahmanisme et le bouddhisme étaient antérieurs à Jésus-Christ, et si quelque mouvement s'est fait sentir dans ce dernier à une époque plus rapprochée de nous, il l'a dû aux communications des chrétiens avec les ré-

gions profondes de l'Inde et de la Tartarie. Ainsi, a-t-on remarqué dans les montagnes du Thibet, depuis nos célèbres ambassades du moyen-âge, une puérile imitation de la papauté? Une fois Jésus-Christ levé sur le monde, sa lumière a fait reculer partout les ténèbres des faux cultes; un très-grand nombre a disparu tout-à-fait, et nul autre ne s'est formé qui n'ait pris pour base son histoire et son nom. Il est devenu le trone de l'erreur comme celui de la vérité, et quiconque le nie totalement se creuse un abîme où rien ne fructifiera que la mort. Son tombeau est aujourd'hui le centre du monde religieux. Les Musulmans le gardent, les Grecs le gardent, les protestans le gardent, les catholiques le gardent. Tous ensemble, venus des quatre vents du ciel, s'accordent à vénérer la pierre inanimée où reposa trois jours et trois nuits le corps supplicié du Christ. Cent batailles se sont livrées tout autour; vingt fois les destins du monde y ont changé d'aspect, mais la fuite ou la victoire n'y ont jamais apporté que l'hommage des nations, et tant de secousses n'ont servi qu'à élever dans la gloire cette tombe fragile où tout vient se prosterner. Si les catholiques seuls en eussent pris la tutelle, c'eût été une tutelle vulgaire, comme tout ce qui est à la longueur de l'épée ; il convenait mieux aux desseins profonds de Dieu que Jérusalem *fût foulée par les nations*[1], ainsi que l'avait annoncé l'Evangile, et que le

[1] Isaïe, chap. 3, vers. 5.

Saint-Sépulcre, suspendu entre mille mains, apparût au centre de tous les événemens comme le signe indicateur que nul établissement religieux n'est désormais possible qu'à la condition de participer au Christ par quelque chose au moins de son sang, de sa doctrine et de sa mémoire.

Le temps, Messieurs, vous en donnera de nouvelles preuves. Vous verrez s'évanouir les débris honteux des cultes sans fondement, à mesure que s'avancera la civilisation dont Jésus-Christ est le créateur et le chef. La fable ne peut pas tenir contre l'histoire, l'antiquité vide contre l'antiquité pleine, le monde vague contre le monde certain, la mort contre la vie. Jésus-Christ poursuit sa course par les infidélités mêmes que l'orgueil lui fait souffrir ; il use des schismes et des hérésies comme d'une eau corrompue qui le contient encore pour une foule d'âmes préservées du poison par la simplicité de l'ignorance et de la bonne foi. Mais aussi, et c'est son troisième triomphe sur le temps, il maintient incorruptible et supérieure à tout sa véritable Eglise, l'Eglise catholique, apostolique, romaine. Il lui assure même la supériorité numérique : car l'islamisme ne compte que cent millions de sectateurs, le schisme grec soixante millions, le protestantisme un pareil nombre, tandis que l'Eglise catholique tient cent soixante millions d'âmes soumises à son gouvernement. La supériorité hiérarchique : car ni l'islamisme, ni le schisme grec, ni le protestantisme n'ont pu créer une papauté. La supériorité d'indépendance :

car nulle autre cité spirituelle n'a pu conserver inviolable le sanctuaire de l'âme, sauf l'Eglise catholique, qui, à force de donner à cette cause son inépuisable sang, a sauvé du joug sa parole et son action, et mérité l'honneur d'être ici-bas le boulevard du droit et la terre vierge d'une sainte liberté.

Je ne m'étendrai pas davantage, Messieurs, sur les caractères de la véritable Eglise de Jésus-Christ; je l'ai fait précédemment, et je ne les rappelle ici en toute hâte que pour constater la souveraine providence par laquelle Jésus-Christ les a maintenus au front de son Eglise contre tous les efforts du temps.

Ainsi donc une triple perpétuité est acquise à Jésus-Christ par l'examen auquel nous venons de le soumettre : perpétuité de la vie, perpétuité d'irradiation exclusive de la vie, perpétuité de supériorité dans la vie.

Mais vous me direz : A la bonne heure ! Jésus-Christ a vécu ; il a infiltré de sa vie dans tous les établissemens religieux postérieurs à lui, et même il a maintenu son Eglise au-dessus de tout. Cependant, ne discernez-vous pas aujourd'hui dans son œuvre des signes de décadence ? Une foule d'esprits ne se sont-ils pas affranchis de son sceptre ? Et lorsque le signe de la décrépitude commence à paraître, ne peut-on pas pressentir une prochaine et inévitable dissolution ?

C'est là votre pensée, Messieurs : la mienne est que Jésus-Christ est à l'apogée de sa gloire et de sa force,

et, s'il plaît à Dieu, je vais avoir l'honneur de vous le démontrer.

Trois choses constituent la puissance, et le progrès de ces trois choses constitue le progrès de la puissance, savoir : L'état territorial, l'état numérique et l'état moral. Or, j'affirme que, sous ce triple rapport, Jésus-Christ n'a jamais atteint un point plus élevé que celui où nous le contemplons aujourd'hui?

Premièrement, quel était le territoire de Jésus-Christ sous Constantin? Il était à peu près renfermé dans les limites mêmes de l'empire, entre le Rhin, l'Euphrate et l'Atlas. S'il passait au-delà, cet excédant se compensait par les nombreuses parties de l'empire dont l'Evangile n'avait pris qu'une imparfaite et précaire possession. Or, maintenant, que voyez-vous? Jésus-Christ, il est vrai, a perdu quelques-unes de ses terres primitives, occupées par les Musulmans; encore faut-il remarquer qu'il existe des chrétientés sur toute la surface du sol islamique, et que l'islamisme lui-même reconnait Jésus-Christ et ses aïeux. Mais jetez vos regards à l'occident, à l'orient, au nord, au midi, et dans toutes les directions du globe vous reconnaîtrez les pas conquérans du Sauveur. Il a franchi le Rhin; il s'est soumis l'Allemagne, la Pologne, toutes les Russies, les trois royaumes britanniques, et a porté jusqu'au pôle, à travers les montagnes et les glaces de la Suède, le soleil de sa domination. L'Océan atlantique s'est ouvert devant lui; il a passé le cap de Bonne-Espérance, attaché au sceptre de ses enfans

cette fameuse presqu'île de l'Inde, qui était regardée dès l'antiquité comme le réservoir de tous les trésors de la nature. Il a fondé des établissemens le long des côtes de l'Afrique, et rejoint par la mer Rouge ses vieilles possessions de l'Abyssinie. Il a fait le tour des deux Amériques, et d'un pôle à l'autre, les rangeant sous ses lois, il y suscita pêle-mêle des républiques, des missions et des évêchés. Il a repris l'Espagne sur Mahomet, et il secoue partout la terre de l'islam. Tout à l'heure encore, lorsque le chef de la maison de Bourbon était sur le point de descendre du trône et d'emporter dans l'exil sa noble vieillesse, nous avons vu Jésus-Christ, par le bras du vieux roi franc, qui, écrivait ainsi son testament parmi nous, nous l'avons vu enlever deux royaumes à l'infidélité, le royaume de la Grèce et le royaume de l'Algérie. Encore plus récemment, la Chine lui a ouvert ses ports si longtemps fermés ; la Nouvelle-Hollande se peuple à l'ombre de sa croix ; les îles de l'Océanie transforment leurs sauvages habitans en humbles et doux adorateurs de son Evangile. Il n'y a plus de mers, plus de solitudes, plus de montagnes, plus de lieux inaccessibles où Jésus-Christ n'arbore les hardis pavillons de ses enfans confondus avec le sien.

Retournez maintenant en arrière jusqu'à Constantin, pesez le monde chrétien de cette époque avec le monde chrétien de la nôtre, et jugez du progrès territorial qu'a fait Jésus-Christ.

Il en est de même quant à l'état numérique. Je le

disais tout à l'heure, l'Eglise catholique compte cent soixante millions de fidèles, le schisme grec soixante millions, le protestantisme soixante autres millions. C'est un total de deux cent quatre-vingts millions d'hommes qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur Sauveur et leur chef spirituel. Sans doute, il en est dans ce nombre qui ne portent pas son joug avec une conviction actuelle et présente à leur esprit; mais ce n'est pas à tel moment de la vie qu'il faut estimer le chrétien, c'est dans l'ensemble et surtout à l'heure de la mort. Parmi tant d'hommes qui se croient incrédules, il en est peu qui résistent à Jésus-Christ jusqu'à la fin, et ne lui demandent pardon de leurs égaremens, bien plus que de leur apostasie. Leur âme, d'ailleurs, fut formée par l'Evangile, et ils en vivent encore au moment où ils croient le méconnaître. A aucune époque l'état numérique de Jésus-Christ ne fut plus florissant, et il tend chaque jour à s'accroître par le développement des populations chrétiennes. Tandis que les races musulmanes s'appauvrissent et que les restes des peuples idolâtres végètent dans leur immobilité, le sang chrétien béni par Dieu fleurit outre mesure, et de perpétuelles émigrations en portent au loin la surabondance, et avec elle les semences précieuses de la foi.

Si vous remarquez une disproportion entre le territoire et la population de Jésus-Christ, il est facile de se l'expliquer. La puissance des chrétiens va plus vite encore que leur sang; ils conquièrent et gouvernent l'espace avec une poignée d'hommes, et leur génie le

remplit bien avant leur postérité. Je ne pense pas que cette observation nuise à Jésus-Christ. Mais il en est une autre où vous m'attendez certainement, et où je vous attends moi-même. Quoi qu'il en soit, direz-vous, du progrès territorial et numérique de Jésus-Christ, phénomène qui s'explique par l'ascendant des races chrétiennes, vous ne pouvez pas nier l'invasion et le progrès de l'incrédulité au sein du christianisme. Si Jésus-Christ a renversé les cultes antérieurs au sien, l'incrédulité, plus puissante que lui, renverse à son tour l'ouvrage qu'il avait édifié, et le renverse avec une circonstance plus terrible encore, puisque c'est le doute et la négation qui prennent la place de la foi. Comme ces terres épuisées par une substance qui a dévoré toute leur sève, et qui ne peuvent plus rien produire, la terre où a passé le Christ est une terre maudite, elle ne porte plus que le doute et la négation. Ainsi allons-nous à un état pire qu'aucun de ceux dont l'humanité a été le témoin et la victime. Comme ce conquérant qui fit raser Jérusalem et semer du sel sur ses ruines, le Christ a épuisé les convictions du genre humain et semé dans son intelligence le sel de l'incroyance absolue. Malheur à nous, sans doute, malheur à nous, qui ne pouvons plus croire ! Mais à qui sommes-nous redevables de cette incapacité, sinon à la tyrannie du Christ, qui n'a pas été assez fort pour courber à jamais nos esprits sous ses dogmes, et qui l'est assez pour ne plus nous permettre aucune autre foi que la sienne ?

J'en conviens, Messieurs, après dix-sept siècles où Jésus-Christ ne fut pas nié, il l'a été enfin au siècle dernier; il l'est encore aujourd'hui. Mais loin que cet accident menace l'œuvre du Christ, elle en tire un éclat qu'il vous sera facile de reconnaître et d'apprécier. Trois pays étaient le siége de la révolte totale contre Jésus-Christ : l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Quant à l'Angleterre, il y a longtemps déjà que l'incrédulité n'y possède plus ni puissance ni renom. Si vos oreilles ont été attentives aux échos du Parlement britannique, cette expression la plus haute des pensées nationales, il ne sera pas venu jusqu'à vous, depuis la naissance du siècle présent, une parole qui ait été une injure ou une menace pour le Christ. L'Angleterre a émancipé les catholiques; elle a rappelé à la tribune de son Parlement la voix proscrite des tenans de la papauté; elle a ouvert ses campagnes à la charrue des moines, et ses écoles à la science du clergé romain. Les vieux murs d'Oxford ont entendu les plus célèbres docteurs de l'anglicanisme y parler de Jésus-Christ comme l'antique Eglise; ils ont vu la retraite de plusieurs d'entre eux qui ont passé de la chaire dans l'humilité d'une cellule pour y réciter l'office à la façon des religieux, et demander, au pied du crucifix, le retour de leur âme et de leur pays à la vieille foi des Anglo-Saxons. Des chapelles catholiques, et même des cathédrales, sont sorties brillantes de la terre de proscription, et Jésus-Christ s'est promené triomphalement avec ses évêques et ses prêtres

dans les rues où les pierres et l'épée l'avaient poursuivi. L'Angleterre enfin est ravie à l'incrédulité, elle qui, la première, l'avait couverte de la protection de ses lords et de ses gens d'esprit.

Si nous regardons ensuite la France, sans doute nous n'y remarquerons pas avec la même plénitude les signes d'un retour à la foi. Cependant nul de vous, instruit du passé et du présent, ne comparera ensemble les deux situations. Au dernier siècle, l'incrédulité était maîtresse absolue des esprits; elle seule tenait la plume et portait la parole avec éloquence; ses livres étaient des événemens publics, ses grands hommes marchaient à l'égal des vieilles familles de la monarchie et s'entretenaient familièrement avec tous les rois de l'Europe; une conjuration flagrante et sans contre-poids élevait jusqu'au ciel toute injure contre Jésus-Christ. En sommes-nous là, Messieurs, à l'heure où je vous parle? Jésus-Christ n'a-t-il point parmi nous ses écrivains, ses orateurs, son parti, sa jeunesse, sa gloire, et si l'incrédulité subsiste, ne savons-nous pas bien lui faire baisser la tête, et marcher, dans la force de notre âme, contre ses succès vieillis et ses espérances si mal justifiées. Il en est ainsi, Messieurs; le mot d'ordre de la foi, dans ce qu'elle a de plus militant, part de la France : nos missionnaires, nos sœurs de charité, nos frères des écoles chrétiennes le portent jusqu'aux extrémités du monde, et quiconque aime Jésus-Christ sur la terre tient la main sur notre cœur pour y reconnaître les pulsations de

la foi et remercier le Dieu qui frappe et qui guérit.

Je ne dirai rien de l'Allemagne ; elle reste, sans doute, quoique avec quelques modifications, le foyer de la guerre contre Jésus-Christ. C'est là que nos incroyans vont demander les armes que le génie de la France leur refuse de plus en plus ; mais la chute est grande, et la foudre qui sort des nuages du Rhin n'est pas destinée à faire les mêmes blessures que cette double langue de l'Angleterre et de la France, dont le grand comte de Maistre prédisait, il y a déjà plus d'un quart de siècle, la future alliance au profit de l'Eglise et de Jésus-Christ.

Toutefois, Messieurs, ne nous contentons pas de constater par les faits la diminution progressive des forces de l'incrédulité ; tâchons d'en découvrir les causes, afin d'arriver à des conclusions qui puissent embrasser l'avenir autant que le passé.

Dieu donc, témoin de l'obscurcissement des esprits, a pris par la main trois soleils et les a fait lever doucement sur l'horizon de l'Eglise : le soleil de l'histoire, le soleil de la science et le soleil de la liberté. L'histoire était mal connue ; de grands travaux, aidés par de grandes révolutions sociales, en ont éclairci les sombres mystères, et Jésus-Christ, calomnié dans les œuvres de son Eglise, a repris dans les réalités du monde une place qu'on avait voulu déshonorer. Tandis que l'histoire revenait à lui par les travaux des protestans et des incrédules autant que par ceux des catholiques, la science ne le servait pas avec un moindre

retour de justice et de fidélité. Creusait-elle dans les entrailles de la terre, elle y retrouvait la première page de Moïse ; descendait-elle au fond des temples et des nécropoles de l'Egypte, elle y découvrait les points de rencontre de l'histoire égyptienne avec l'histoire du peuple de Dieu ; parvenait-elle à déchiffrer la langue des hiéroglyphes, ces signes, rappelés à la vie de leur expression, rendaient témoignage à la nouveauté du monde compromise par des calculs d'astronomie ; relevait-elle des ruines et des inscriptions, ces ruines et ces inscriptions parlaient pour nous : la nature, interrogée dans tous les sens, renvoyait par tous ses pores un son chrétien, comme si elle eût été créée ou séduite par Jésus-Christ.

La liberté nous rendait aussi, dans son emploi, de signalés services. Elle dénouait en partie les liens dont l'incrédulité avait chargé l'Eglise par la main des rois, et permettait à Jésus-Christ de reprendre le sceptre d'une parole trop longtemps affaiblie par un respect qui n'était plus mérité.

Cependant, Messieurs, l'incrédulité a reçu un coup plus profond encore que tous ceux-là. Car les causes que je viens d'énumérer n'agissent que dans les rangs élevés du monde ; elles ne frappent pas au cœur du genre humain, et ce coup du milieu est nécessaire à toute grande action. Le milieu du monde, le cœur du genre humain, c'est le peuple. Il fallait donc que le peuple eût un signe contre l'incrédulité, et ce signe lui a été donné, afin qu'il ne manquât rien aux causes

du salut que Dieu nous prépare. Quel signe donc a eu le peuple? Quel signe? Messieurs! le voici : l'âme et le corps du peuple n'ont rien gagné à l'incrédulité, et le peuple s'en est aperçu. Le peuple avait un Dieu dans le ciel; quand la terre, si ingrate pour lui, le courbait trop bas, il se relevait les mains jointes, et en appelant à Dieu de sa misère présente, il sentait la dignité et la consolation lui venir. Le peuple avait un Dieu, non pas seulement dans le ciel, mais plus proche de lui, un Dieu qui s'était fait homme et pauvre, qui était né dans une écurie, dont le corps avait couché sur la paille et qui avait souffert de la vie plus que lui. Le peuple avait un Dieu, non pas seulement dans le ciel, non pas seulement dans sa chair et dans sa pauvreté, mais il avait un Dieu sur cette même croix qui porte le peuple, et lorsqu'il se regardait, les deux bras étendus dans son supplice, il trouvait à sa droite son Dieu crucifié pour lui et lui tenant compagnie. Le peuple avait un Dieu, non pas seulement dans le ciel, non pas seulement dans sa chair et dans sa pauvreté et dans sa propre croix, mais il avait un Dieu vivant dans l'Eglise pour l'enseigner, le défendre et le consoler; il avait un Dieu vivant dans le prêtre pour recevoir les secrets pesans de son cœur; il avait un Dieu vivant dans la sœur de charité pour panser ses jambes quand elles lui refusaient le service et pour honorer son âme dans les détresses de son corps. Le peuple avait un Dieu dans le ciel et sur la terre : vous lui avez ôté le Dieu du ciel, et vous ne lui avez pas

gardé le Dieu de la terre. Qu'avez-vous donc mis à la place ? Quel autre Dieu lui avez-vous fait ? Ah ! j'ai tort, vous lui avez donné pour Dieu le doute, et pour déesse la négation ? Vous lui avez dit : Peut-être. Et trouvant que c'était trop, vous avez repris avec autorité, vous avez dit : Non ! De quoi se plaindrait-il ? Il n'a plus de Dieu, plus de Christ, plus d'Evangile, plus d'Eglise ; mais vous lui restez, et avec vous les vers qui l'ont mis au monde et les vers qui mangeront son cadavre. N'est-ce pas assez pour satisfaire une âme ?

Peut-être, ne pouvant supporter vous-mêmes le spectacle de cette implacable spoliation accomplie de vos mains, vous vous retournerez vers le corps du peuple et lui vanterez ce qu'il vous doit de bien-être en échange du bien-vivre. Ah ! je vous y attendais ? Le corps du peuple ! Mais écoutez donc le bruit de Manchester, de Birmingham, des Flandres, le cri non pas de la pauvreté et de la misère, ce sont des mots et des choses d'autrefois, mais le cri du paupérisme : c'est-à-dire le cri de la détresse arrivée à l'état de système et de puissance, et sortant, par une malédiction inattendue, du développement même de la richesse. L'économie politique de l'incrédulité a été écrasée par les faits sur tous les théâtres de l'industrie et de l'activité humaine ; elle se débat contre ces résultats aussi terribles qu'imprévus, mais c'est l'hydre de Lerne entre les bras d'Hercule : le coup qu'elle a reçu est un coup mortel, parce que c'est la main du peuple qui le lui a porté !

En un mot, l'âme et le corps du peuple n'ont rien gagné à l'incrédulité, et aujourd'hui, le vingtième du mois de décembre de l'année 1846, l'avant-veille de la naissance commémorative du fils de Dieu sur la terre, le peuple le sait.

Mais si vous n'avez rien fait encore pour l'âme et le corps du peuple, peut-être le ferez-vous, peut-être enfin établirez-vous une doctrine à la place de la doctrine du Christ? Je dois vous ôter cette dernière espérance, et sans même appuyer sur l'inanité de vos efforts antérieurs, vous prouver qu'il vous est impossible de fonder une doctrine. En effet, l'incrédulité repose sur deux principes généraux, dont voici le premier : L'homme ne doit pas croire à l'homme, parce que tout homme en vaut un autre et n'a rien de plus précieux que l'indépendance de son esprit. Votre second principe est celui-ci : L'homme ne doit pas croire à Dieu, parce que Dieu ne parle point à l'homme. Mais si l'homme ne doit croire ni à l'homme ni à Dieu, à qui donc doit-il croire? Vous répondez : A soi-même et à soi seul. Or, là où l'on ne croit qu'à soi-même, il n'y a pas de disciples; là où il n'y a pas de disciples, il n'y a pas de maître; là où il n'y a pas de maître, il n'y a pas d'unité; là où il n'y a pas d'unité, il n'y a pas de doctrine. Vous ne fonderez donc pas une doctrine, eussiez-vous devant vous mille ans multipliés par mille ans. Que si vous sortez des principes de l'incrédulité, à l'instant même vous retombez en Jésus-Christ, le seul maître possible de quiconque

reconnait une autorité, parce qu'en dehors de lui il n'y a rien qui se tienne sur un fondement.

Mais, enfin, admettons que vous fonderez une doctrine. Il ne vous suffira pas d'en fonder une pour détrôner Jésus-Christ; il sera nécessaire que cette doctrine surpasse en perfection celle de Jésus-Christ. Or, écoutez ce qui vient de m'arriver. Il y a trois mois, je lisais à votre intention l'homme de ce siècle qui semble avoir eu l'honneur d'écrire contre Jésus-Christ avec le plus d'audace, sinon avec le plus d'habileté, le docteur Strauss. Après avoir dévoré, la sueur au front, quatre gros volumes d'un ennui transcendental, comme disent les Allemands, j'atteignis enfin le dernier chapitre intitulé : *Conclusion*. Là, le docteur Strauss, partant de l'idée que Jésus-Christ est renversé à tout jamais, se demande s'il ne se présentera pas, sur le théâtre vide de l'humanité, quelque homme capable d'égaler et même de surpasser Jésus-Christ. Cette question posée, une sorte de justice tardive et éloquente s'empare de l'écrivain, et, dans une page que j'ai relue plus d'une fois, la seule où l'âme se fasse sentir, il déclare qu'il n'est pas probable qu'aucun homme puisse un jour égaler Jésus-Christ; mais que ce dont il est absolument certain, c'est qu'aucun homme ne le surpassera jamais.

Tel est l'arrêt du sort.

En me résumant, Messieurs, je remarque en Jésus-Christ une triple perpétuité, perpétuité dans la vie, perpétuité dans l'irradiation exclusive de la vie, per-

pétuité dans la supériorité de la vie. J'y remarque aussi un triple progrès : progrès dans l'état territorial, progrès dans l'état numérique, progrès dans l'état moral. Jésus-Christ a donc vaincu le temps; il a vaincu le grand ennemi, et en le voyant au haut des siècles dans la sérénité de son imperturbable jeunesse, je me souviens de ce mot que saint Paul disait de lui dans un autre sens : *Le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus* [1]. Un jour il descendit au tombeau; mais l'humanité, pour laquelle il était mort, s'est baissée vers lui, et, le levant avec un amour qui n'a jamais pu s'éteindre, elle le tient dans ses deux mains ressuscité. Regardez, Messieurs, regardez, regardez bien : il est vivant. Regardez encore : il ne meurt plus, il est jeune, il est roi, il est Dieu. Il a vécu en Dieu, il s'est survécu en Dieu, demain je vous montrerai qu'il s'est préexisté en Dieu. En sorte qu'il ne manquera rien dans ce triple acte de la vie, vivre, se survivre, se préexister, rien en lui qui ne soit marqué au sceau de la divinité, et qui ne me contraigne de proclamer avec la souveraineté de la certitude cette autre parole de saint Paul : *Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il est au siècle des siècles* [2]!

[1] Epitre aux Romains, chap. 6, vers. 9.
[2] Epitre aux Hébreux, chap. 13, vers. 8.

QUARANTE-UNIÈME CONFÉRENCE.

DE LA PRÉEXISTENCE DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur,

Messieurs,

Vivre et se survivre, ce n'est pas encore toute la vie ; le troisième acte de la vie, qui est le premier dans l'ordre du temps, c'est de se préexister. Tout être, excepté Dieu, se préexiste dans son germe ; et l'homme, en particulier, se préexiste dans ses aïeux. Nul n'arrive ici-bas sans que son règne ait été préparé de longue main, et plus la destinée que la Providence lui

ménage est importante, plus est importante elle-même l'action préparatrice de ses ancêtres. Jésus-Christ en tant qu'homme, devait donc se préexister à la manière des hommes, et en tant que supérieur à tous les hommes par sa destinée, il devait se préexister en une forme éminente propre à lui seul. Aussi, remarqué-je d'abord que, seul, entre tous les grands noms, il possède une généalogie authentique qui remonte de lui jusqu'au père du genre humain, et qu'il est ainsi, sans contestation, le premier gentilhomme du monde. C'est peu de chose, j'en conviens; et aussi sa préexistence ne devait pas se borner là.

Les aïeux, je l'ai déjà dit, sont proportionnés à la postérité. Quiconque n'a pas d'aïeux n'aura pas de postérité, et c'est ce qui vous explique la fragilité des doctrines que vous voyez paraître et disparaître incessamment. Elles commencent à l'homme qui les profère, et, commençant à lui, elles meurent avec lui. Dès qu'un homme sans antécédens dans sa parole, un homme, le dernier venu en ce monde, ose apporter à l'humanité des doctrines qu'il dit nouvelles, ce mot seul est la prophétie de son impuissance et l'énoncé de sa condamnation. Car si les doctrines dont il s'attribue l'honneur avaient de l'importance, elles lui auraient inévitablement préexisté, et il n'en serait tout au plus que le rénovateur ; dire qu'une chose importante commence à soi, c'est prendre le néant pour point de départ, pour horizon et pour fin.

Mais si les aïeux sont proportionnés à la postérité,

il s'ensuit que Jésus-Christ a dû se préexister dans ses ancêtres avec une incomparable grandeur. Et pour arriver à quelque chose de précis, puisque Jésus-Christ a eu pour postérité l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps postérieurs à lui, il a dû avoir pour ancêtres l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps antérieurs à lui. L'Eglise catholique étant le fruit de sa venue, il faut découvrir avant sa venue quelque chose qui prépare dignement l'Eglise catholique, et qui renferme Jésus-Christ entre un passé et un avenir non pas sans doute égaux l'un à l'autre, mais tellement pondérés que ce qui a été avant lui soit hors de ligne avec tout, comme ce qui a été après lui est hors de ligne avec tout. Le peuple juif, Messieurs, remplit ces conditions. Il a été l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps qui ont précédé Jésus-Christ, comme l'Eglise catholique est l'œuvre sociale et religieuse la plus considérable des temps nouveaux ; et de même que Jésus-Christ est l'âme de l'Eglise catholique, où se perpétue sa vie, il a été l'âme du peuple juif, en qui il s'est préexisté. Je dois vous démontrer cette double proposition, et achever ainsi de rassembler sur la tête du Christ tous les rayons promulgateurs de sa divinité.

Que le peuple juif soit la plus grande œuvre sociale et religieuse de l'antiquité, je ne pense pas qu'il m'en coûte beaucoup pour l'établir. Commençons par sa supériorité sous le rapport social. La législation est le premier élément de la vie d'un peuple, et dans la lé-

gislation, le premier point à considérer est la constitution même de la loi. Or, la loi hébraïque a deux caractères qui n'appartiennent qu'à elle et qui la mettent hors de toute comparaison : l'universalité et l'immutabilité. Elle a pour base quelque chose d'universel, savoir : les rapports généraux de l'homme avec Dieu et avec l'humanité. Les tables du Sinaï, qui en sont le prologue et la page fondamentale, subsistent encore aujourd'hui comme la plus mémorable expression de tous les grands devoirs; et l'Eglise catholique, même après la promulgation de l'Evangile, n'a pu substituer au Décalogue rien qu'elle ait jugé digne de le faire oublier. Ces dix décrets sont la base de la morale chrétienne comme ils étaient la base de la morale hébraïque. En second lieu, la loi juive, quoique renfermant tout l'ordre politique, civil, criminel, commercial, judiciaire, et même cérémoniel, choses essentiellement variables de leur nature, a été douée d'une immutabilité dont il n'y a pas d'autre exemple dans quelque législation que ce soit. En Moïse, le pouvoir législatif des Hébreux a commencé et a fini. Tandis que toute société humaine a dans son sein un pouvoir législatif permanent qui retranche, ajoute, corrige selon les temps et les besoins, et un pouvoir législatif exceptionnel qui va jusqu'à réformer la constitution même ébranlée par la révolution des mœurs, le peuple juif, depuis Moïse, s'est contenté à l'égard de sa loi d'une simple faculté réglementaire. La main qui avait gravé les tables du Sinaï et écrit cette vaste législation com-

prise dans le Pentateuque, s'est trouvée assez forte pour asseoir à jamais tout un peuple, quelque temps qu'il pût durer, et trois mille ans passés sur son ouvrage ne lui ont pas donné une seule fois le plus léger démenti. Nous pouvons mieux que personne, Messieurs, après les cinquante dernières années de notre histoire, apprécier le génie surhumain d'une telle fondation.

La constitution de l'autorité suit en importance, dans une législation, la constitution de la loi ; car c'est l'autorité qui est la gardienne vivante du texte mort de la loi. Or, quelle était chez les Hébreux la constitution de l'autorité ? On a dit souvent, si je ne me trompe, qu'elle était théocratique : c'est une erreur. Dès les premiers temps, Moïse et Aaron partagent le pouvoir, celui-là chef militaire et civil, celui-ci chef religieux, et cette distinction entre l'ordre temporel et spirituel, profondément tracée par le double souvenir du législateur et du pontife, se perpétue à travers toute l'histoire du peuple juif, malgré la réunion accidentelle de toute l'autorité dans une même main. Si le pontificat et la suprême judicature se confondent en Samuel, ils se disjoignent aux temps de David et des Rois ; s'ils se retrouvent réunis après la captivité, ils se disjoignent encore avant Jésus-Christ. La société hébraïque, comme la société catholique, était fondée sur la distinction entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, distinction sans laquelle un peuple ne saurait conserver dans son sein ni la vérité ni la liberté. La vérité, parce qu'étant d'un ordre supé-

rieur, elle ne peut pas tenir sous un sceptre transmis par un mode purement humain; la liberté, parce que toutes les forces sociales et régulières se concentrant sous le sceptre d'une seule pensée et d'une seule action, il devient impossible à qui que ce soit de défendre sa faible personnalité contre la toute-puissante personnalité de l'Etat. Le peuple, accablé sous le poids d'une effroyable unité, s'agitera sans doute comme le géant sous le poids de l'Etna; mais sa force n'étant pas rassemblée dans une organisation stable et reconnue, ses mouvemens ne seront que de vaines secousses, ou s'il parvient à renverser l'ordre qui l'écrase, sa victoire même lui coûtera encore sa liberté, car détruire l'ordre, c'est aussi détruire la liberté. Par la distinction du pouvoir en deux branches qui ne sont point ennemies, qui ne sont pas même rivales, tant leurs attributions diffèrent, la pensée obtient un appui pacifique contre la force, le droit contre l'oppression, et la société, malgré ses vicissitudes, une sans violence, accomplit régulièrement sa fonction du temps et sa fonction de l'éternité.

Toutefois, cet ordre admirable n'a pu s'établir nulle part que chez le peuple juif et chez les peuples totalement chrétiens, c'est-à-dire catholiques. Partout ailleurs, l'Etat n'a pas manqué d'absorber toute la nature humaine dans sa dévorante unité. Et il ne faut pas s'en étonner, Messieurs : le pouvoir spirituel étant par son essence même un pouvoir désarmé, Dieu seul est capable de lui communiquer la force intérieure dont il

a besoin pour résister pacifiquement au pouvoir temporel. Où Dieu n'est pas, l'intrigue, la bassesse, la peur, ont bien vite subordonné l'esprit à la matière; et l'ordre spirituel, s'il existe encore, n'est plus qu'un vil fantôme à qui l'Etat laisse un roseau pour sceptre, le mépris pour garde, et quelques deniers pour salaire. En tant donc que le peuple juif, aussi bien que les nations catholiques, a possédé la prérogative d'un véritable pouvoir spirituel, il est marqué d'un caractère de prééminence, que nul autre peuple ne peut lui disputer dans les temps qui ont précédé le Christ.

La constitution de la famille n'était pas moins remarquable chez lui que la constitution de la loi et de l'autorité. Les personnes dont l'union compose la famille, et qu'on pourrait appeler les personnes domestiques, savoir : le père, la mère, l'enfant et le serviteur, y étaient dans des relations pleines d'ordre et d'équité. Moïse, il est vrai, n'avait pas substitué formellement l'unité du lien conjugal à la polygamie des Orientaux ; mais il en avait insinué la pratique en établissant la faculté de la répudiation pour certains cas, en défendant aux rois à venir d'Israël d'avoir un grand nombre de femmes à la manière des princes de l'Orient, et en ne supposant qu'une seule fois dans toute sa législation qu'un homme pût avoir deux femmes. Aussi, à part quelques exemples remarqués dans la suite de l'Ecriture, la famille hébraïque nous apparait, sous ce rapport, dans un état analogue à celui de la famille chrétienne. L'unité du mariage y prévalut

par les mœurs. L'autorité du père était grande sur l'enfant, sans aller jusqu'à ce droit de vie et de mort qui faisait trop souvent de la paternité antique un office de bourreau. Le serviteur appartenait à la famille par une convention volontaire ; aucun Hébreu ne pouvait être esclave d'un Hébreu, et même l'engagement d'un service perpétuel n'était permis par la loi qu'après une épreuve de sept années. L'étranger seul, par droit de représailles, était passible de l'esclavage proprement dit, et encore cet esclavage, maintenu dans de certaines limites, était loin d'entraîner ce mépris et cet abus de l'homme que nous remarquons chez les peuples antérieurs à Jésus-Christ. Toutes les familles juives étaient distribuées en douze tribus correspondantes aux douze patriarches enfans de Jacob, et formant de la nation douze grandes familles, unies dans la charité d'un même sang, d'autant plus fort qu'il coulait du même père par douze sources parfaitement reconnaissables. Rien dans l'antiquité n'est comparable à cette constitution de la famille hébraïque.

Il en est de même des bases sur lesquelles reposait chez lui le système de la propriété. Les maisons et les terres ne pouvaient s'aliéner que pour un laps de quarante-neuf ans. Après cela, elles retournaient à l'ancien possesseur ou à ses héritiers. Cette singulière disposition avait pour but de prévenir la ruine des familles et la trop grande inégalité des fortunes, sans empêcher, toutefois, le mouvement nécessaire du commerce et de l'industrie. L'homme riche achetait de

l'homme malheureux ou coupable tout ou partie de son patrimoine, il en jouissait un demi-siècle; mais le fils ou le petit-fils du propriétaire dépouillé conservait dans son cœur l'espérance de se rasseoir sous le toit et sous l'arbre de ses aïeux. Par une seconde disposition non moins remarquable, les terres ne devaient être ensemencées que six années sur sept; elles se reposaient la septième année, et tous les fruits qu'elles portaient naturellement dans un pays chargé de vignes et d'oliviers appartenaient aux pauvres, comme leur part dans le patrimoine commun d'Israël.

Telle était, dans les choses les plus fondamentales, cette fameuse législation de Moïse dont les siècles ont respecté l'invulnérable airain, et qui a placé ce grand homme à la tête de tous ceux qui ont eu le rare honneur de donner des lois aux nations.

Mais la législation n'est que le premier élément de la vie d'un peuple; l'art en est le second. La législation classe un peuple dans l'ordre des actes, l'art détermine son rang dans l'ordre des pensées et de leur expression. Plus grande est la pensée, plus grand est le monument qu'elle se bâtit au dehors, et qui la fait subsister même après qu'elle a péri dans l'intelligence où elle fut conçue. Or, le monument de la pensée hébraïque est un livre qui fait partie du livre par excellence, un livre qui sert de préface à l'Evangile, et qui dans ce voisinage illustre se fait respecter comme le piédestal accompli d'une statue sans tache. En tant qu'histoire, la Bible hébraïque précède toutes les his-

toires par l'antiquité, la suite et l'authenticité de la sienne; seule elle remonte au berceau du genre humain et pose la première pierre de tout l'édifice du passé. En tant que recueil juridique, elle n'a pour égale aucune des collections qui contiennent les lois des grands corps de peuples. En tant que philosophie morale, elle oppose ses livres sapientiaux à toutes les maximes des sages les plus renommés, et l'on y sent une présence de Dieu qui élève l'âme au-dessus de la portée naturelle de la raison. En tant que poésie, elle a les chants de David et des Prophètes, répétés après deux ou trois mille ans par tous les échos du monde chrétien, et créateurs d'une langue qui s'est infiltrée dans toutes les langues humaines pour louer et bénir Dieu. Les autres peuples ont eu des historiens, des jurisconsultes, des sages, des poètes, mais qui sont à eux seuls, et forment comme une gloire privée; le peuple juif a été l'historien, le jurisconsulte, le sage, le poète de l'humanité.

Aussi son territoire même répondait à cette grande place que nous lui voyons occuper. Il avait reçu, pour porter et nourrir son corps, une terre illustre à l'égal de sa législation et de son art. Si vous jetez un coup d'œil sur une mappemonde, vous y remarquerez sans peine un point qui est comme le centre de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe; qui, baigné des flots de la Méditerranée, touche par eux à ces climats forts et modérés où s'agite dans la plénitude de l'activité humaine la race énergique de Japhet; tandis que, par

un autre côté, le fleuve de l'Euphrate et le golfe de la mer Rouge ouvrent à ses habitans les routes de l'Océan indien, et leur permettent de chercher sous les zônes équatoriales ces richesses fabuleuses où Salomon puisa, qu'Alexandre voulut voir, que les Romains ambitionnaient, que le moyen-âge découvrit de nouveau, et que la puissance britannique garde présentement avec une si suprême jalousie. Tout proche encore de ce point favorisé de la terre, vous entreverrez Memphis, le Nil, les Pyramides, et des déserts sublimes, rebelles jusqu'à présent à la plus courageuse curiosité, afin que ces rivages, ayant des portes ouvertes sur tout, eussent aussi des portes fermées à tous. Là, comme à un rendez-vous inévitable indiqué par la nature et par Dieu, tous les conquérans ont paru. Les primitives monarchies d'Assur et de la Chaldée y ont envoyé sans relâche leurs généraux; Alexandre y fut arrêté devant Tyr, et vint lire à Jérusalem l'histoire de ses triomphes, écrits d'avance, comme ceux de Cyrus; ses successeurs se disputèrent avec acharnement ce débris de sa couronne; les Romains en prirent possession; le moyen-âge y poussa toute sa chevalerie pendant deux cents ans; Napoléon y fit luire sur le sable un éclair de son épée; enfin, tout à l'heure, les derniers coups de canon tirés par l'Europe ont réveillé les vieux échos de cette terre fastique, et le doigt scrutateur de ceux qui observent l'avenir l'a marquée comme le champ futur des combats réservés à nos neveux. Vous avez nommé la Syrie, Messieurs,

et avec elle le territoire qui fut donné au peuple juif comme le complément temporel des grâces magnifiques qu'il avait reçues dans l'ordre de l'esprit.

Toutefois, Messieurs, un peuple n'est pas encore connu lorsqu'on connaît son territoire, son art et sa législation ; il faut, de plus, connaître son histoire. L'histoire d'un peuple et la suite des actes accomplis par lui pour conserver ses lois, ses pensées, ses mœurs, son sol, tout ce qui constitue enfin sa vie propre et sa civilisation. Plus il a été doué splendidement, plus il est comptable envers Dieu et les hommes du dévouement qu'il mettra dans la défense des dons qui ne sont pas seulement son patrimoine personnel, mais qui forment une partie de la dotation générale de l'humanité, et qui entrent dans les plans par où la Providence conduit toutes choses à leur fin. Et selon qu'un peuple s'acquitte bien ou mal de cette grande tâche, il marque dans l'histoire le degré de sa honte ou le degré de son illustration. Ainsi, Messieurs, qui est-ce qui fait la dignité de notre histoire, à nous Français ? C'est qu'ayant reçu de Dieu un territoire qui est le cœur de l'Europe, nous l'avons tenu sous une garde fidèle depuis quatorze cents ans, ne permettant à personne qu'à nous de poser le pied entre les Alpes et les Pyrénées ; c'est qu'ayant reçu, entre toutes les nations barbares, les prémices de la foi catholique, nous en avons conservé le dépôt jusqu'au bout, ne laissant ni corrompre par l'hérésie, ni renverser par le doute, le royaume aîné de la chrétienté ; c'est qu'ayant

reçu, enfin, la monarchie la plus ancienne et la plus libre de l'Europe, nous y avons conservé dans une pondération heureuse, quoique souvent agitée, le double esprit de l'autorité et de la liberté, incapables également de supporter l'anarchie ou le pouvoir absolu. Nous avons, en un mot, maintenu au corps de l'Europe une terre de foi, d'ordre et de liberté.

Le peuple juif avait de plus grands devoirs encore et une plus périlleuse position. Faible en nombre et jeté sur un coin de terre qui tentait par sa position tous les empires voisins, il devait protéger contre eux, avec son indépendance, des lois et des traditions où se rattachaient les destinées de tout l'univers. Nul peuple, chargé d'un plus précieux dépôt dans des conditions plus favorables, n'a montré à le défendre une aussi remarquable et persévérante magnanimité. Ce serait un aveuglement de ne pas le voir, une ingratitude de ne pas le dire. Ninive, Babylone, Memphis, ont tour à tour, et quelquefois ensemble, conjuré la perte de cette poignée d'Israélites; des armées innombrables, conduites par des rois puissans, ont envahi leur territoire et formé le siége de leur capitale; victorieux souvent, ils ont souvent payé leur gloire au prix des plus sanglans revers. Dix de leurs tribus, menées en captivité, ont disparu de l'histoire; les deux autres ont suivi plus tard ce même chemin de l'exil d'où les nations ne reviennent pas. Mais soixante-dix ans d'infortunes loin de leur patrie n'ont point lassé le cœur des captifs; ils ont pénétré par la science

et la beauté dans le palais des rois et gouverné leurs vainqueurs. Cyrus les délivre, Alexandre les visite, et lorsque, du fond de l'Asie, une persécution nouvelle et plus terrible apporte dans leur temple la désolation de l'impiété, ils suscitent du milieu d'eux, pour sauver la patrie et la religion, cette race des Machabées dont le nom est devenu, pour les peuples opprimés par de plus forts qu'eux, le nom même du courage et du droit. Et ce spectacle héroïque, Messieurs, il a duré quinze cents ans! Quinze cents ans de suite Israël s'est maintenu contre les grands empires du monde, et lorsque Rome enfin eut tout surmonté et tout soumis, lorsque la terre se taisait devant elle depuis plus d'un siècle, Israël encore lui disputait dans les vallées et les montagnes de la Judée les restes de sa liberté. Il fallut que Rome envoyât ses légions et ses capitaines contre une aussi mémorable obstination, et Jérusalem, assiégée encore une fois, jeta jusqu'au ciel, dans une défense implacable, le dernier cri généreux que devaient entendre les Romains.

Etait-ce fini, Messieurs? Ce peuple sans territoire et sans princes n'allait-il pas mourir obscurément sur la vaste surface où l'avait dispersé la volonté craintive encore de ses vainqueurs? Pour tout autre que lui, en effet, l'heure de la mort eût été venue. Mais il se souvint des jours de sa captivité, lorsqu'il suspendait sa harpe aux saules de Babylone, pour ne pas chanter aux étrangers les cantiques de Sion ; comme il avait alors emporté ses lois et ses traditions pour

lui être un éternel principe de vie; il les emporta de nouveau par toute la terre. Il demanda sa subsistance au travail, sa dignité au souvenir de ses ancêtres, sa consolation au Dieu qui l'avait tiré de l'Egypte par Moïse, de la Chaldée par Cyrus, et qui pouvait, du jour au lendemain, le ramener à cette Jérusalem déjà relevée de ses cendres et devenue l'objet des combats de toute la chrétienté. Il vit ce peuple que son fondateur appelait un peuple dur, et qui, en effet, a opposé au malheur une âme de granit, il vit encore, il vit partout. Déshérité de son sol, il a cherché dans le commerce cette richesse mobile qui se cache plus vite que la persécution ne se montre, et nous voyons les rois tributaires de son activité, recourir sans honte, pour l'accomplissement de leurs desseins et l'agrandissement de leur gloire, à la bourse vénérée de quelque Hébreu. Encore une fois, Israël vit; il vit depuis dix-sept siècles sans chef, sans temple, sans territoire, souvent persécuté, mais ayant avec lui, comme à Jérusalem, ses antiques et inébranlables pensées, ayant de plus qu'alors cette gloire unique de subsister par une force intérieure que rien ne soutient au dehors, et qui s'alimente à l'autel mystérieux d'un passé surhumain. Ne voyez-vous pas qu'il vous brave? que lui seul entre les nations compte quatre mille ans de durée? que rien ne présage la fin d'un si grand scandale contre la nature des choses? Creusez sa tombe, si vous le pouvez; scellez-la de votre meilleur ciment; mettez des gardes tout autour : il ne fera que rire

et se lever, vous prouvant une fois de plus qu'il vit d'un esprit que vous n'avez pas, et que la matière ne peut rien contre l'esprit.

J'ai le droit de conclure, Messieurs, que le peuple juif est, sous le rapport social, le plus considérable monument des temps antérieurs au Christ. Il ne l'est pas moins sous le rapport religieux, et ici je n'aurai besoin que de très-courtes observations.

Car, voyez, tandis que tous les peuples étaient plongés dans les ombres de l'idolâtrie, Grecs, Romains, Assyriens, Egyptiens, ce petit peuple adorait un seul Dieu, et l'antiquité parlait avec étonnement du temple vide de Jérusalem, voulant dire que Dieu n'y était représenté par aucune image capable de faire impression sur les sens. Non pas que cette représentation soit un mal en soi lorsqu'elle ne blesse rien du vrai caractère de la divinité; mais les Hébreux avaient une telle horreur des idoles qu'ils avaient mieux aimé, selon l'ordre de leur législateur, laisser Dieu dans leur temple à sa totale invisibilité que d'exposer leur foi au charme saisissant de quelque simulacre. Car l'idolâtrie ne les assiégeait pas seulement du dehors, elle les prenait par leur cœur, et ils y succombèrent souvent. Mais, malgré cette double tentation, ils finissaient toujours par revenir à ce Dieu de leurs pères, qui n'avait qu'eux seuls pour adorateurs.

Ils avaient de lui, par le dogme de la création, une idée qui les séparait encore totalement des idolâtres. Ceux-ci ne se rendaient aucun compte de l'existence de

l'univers, ou s'ils cherchaient à en pénétrer le secret, ils le croyaient volontiers contemporain de leurs dieux, leur accordant tout au plus sur la substance universelle quelque secondaire action. Le peuple juif avait une tout autre doctrine, exprimée dès le premier signe de ses Ecritures sacrées par cette étonnante phrase : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre* [1]. N'eût-il possédé que cette seule phrase doctrinale, il eût été plus riche en savoir sur Dieu que toutes les écoles et toutes les religions de l'antiquité. En un mot, le peuple juif était le seul peuple avant Jésus-Christ qui eût une notion claire de la divinité et qui lui rendît un culte exempt des rêves puérils de l'imagination et des souillures d'une volupté effrontée. Il m'est donc permis de conclure qu'au point de vue religieux, comme au point de vue social, la nation hébraïque était le plus considérable monument des temps antérieurs à Jésus-Christ.

J'ajoute que Jésus-Christ était l'âme de cette nation et s'y préexistait par une vie que nous allons constater.

Je devrais être las, Messieurs, de vous signaler les singularités du peuple juif. Il en est une pourtant qui surpasse toutes les autres et dont je ne vous ai encore rien dit : je veux parler de l'idée messianique qui circulait dans les veines de ce peuple comme son sang le plus pur, et sans laquelle il est impossible d'expliquer ni sa foi ni ses destinées. L'idée messianique

[1] Genèse, chap. 1, vers. 1.

se composait de quatre élémens. Sous son influence, le peuple juif croyait en premier lieu qu'un jour le Dieu un et Créateur adoré par lui deviendrait le Dieu de toute la terre. Il croyait de plus que cette révolution s'accomplirait par un seul homme appelé le Messie, le Saint, le Juste, le Sauveur, le Désiré des nations. Il croyait que cet homme serait juif, de la tribu de Juda et de la maison de David. Il croyait enfin que cet homme prédestiné souffrirait et mourrait pour accomplir l'œuvre de transformation dont la Providence l'avait chargé.

Que telle fût la loi du peuple juif, il est aisé de s'en assurer près de lui-même, puisqu'il est vivant, et que, malgré quatre mille ans d'une attente qui, à ses yeux, ne s'est pas encore réalisée, il n'a pas cessé de rendre un imperturbable témoignage à l'espérance de ses aïeux. Mais ne nous contentons pas, Messieurs, de sa parole présente; ouvrons les monumens de son histoire, et suivons-y les progrès de l'idée messianique à travers les principales phases qui marquent le développement de la nation elle-même, telles que sa naissance, sa formation en corps de peuple, le point de sa maturité, sa décadence, sa captivité, et sa renaissance au pied du second temple édifié par Zorobabel.

Nous voici dans les champs de la Chaldée avec Abraham, et nous allons entendre la première parole qui fut comme la semence de la race hébraïque. Remarquez, Messieurs, qu'il ne s'agit pas de savoir si

cette parole est vraie, si elle a été dite par Dieu; il s'agit seulement de constater l'idée que le peuple juif avait de lui-même et de sa mission ici-bas. Qu'il se trompât dans cette idée, c'est une autre question à juger plus tard.

Dieu donc, selon les monumens hébraïques, dit à Abraham : *Sors de ta terre, et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai; et je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai ton nom magnifique, et tu seras béni. Je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai ceux qui te maudiront, et en toi seront bénies toutes les nations de la terre*[1]. Ainsi, du même coup, et d'une manière inséparable, deux mille ans avant Jésus-Christ, le peuple juif vient au monde, et avec lui l'idée messianique, l'idée qu'il porte dans son sein une bénédiction qui se répandra sur tout l'univers.

Abraham sort de la Chaldée et vient s'établir dans la terre promise à sa postérité. Il y attend jusqu'à un âge centenaire le fils auquel il doit transmettre l'héritage messianique; ce fils lui est donné; et lorsque l'enfant est parvenu à toute la grâce d'une heureuse jeunesse, Dieu demande au patriarche de lui en faire un holocauste sur une montagne mystérieuse. Le vieillard, avec une foi inébranlable en la sagesse et la bonté de Dieu, lève la main sur son fils unique et bien-aimé, et il entend cette seconde parole plus forte

[1] Genèse, chap. 12, vers. 1, 2, 3.

et plus distincte que la première : *Je l'ai juré par moi-même, parce que tu as fait cette chose et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai et je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Ta semence possédera les portes de ses ennemis, et en ta semence seront bénies toutes les nations de la terre* [1]. Le serment est ajouté à la force de la promesse, et il est indiqué plus clairement que la bénédiction messianique se répandra sur le genre humain tout entier, non par Abraham lui-même, mais par sa postérité.

Isaac, fils d'Abraham, entend la même promesse et la même prophétie; elles sont redites à Jacob, fils d'Isaac. Les trois premières générations hébraïques, ainsi confirmées dans l'espérance du Messie, s'épanouissent en douze patriarches, pères eux-mêmes de douze tribus, et Jacob, près de mourir, les rassemble autour de son lit pour clore le premier âge messianique par une prophétie solennelle qui résume les précédentes, en leur donnant une nouvelle précision. Ayant donc autour de lui ses douze enfans, il annonce à chacun d'eux, par quelques traits caractéristiques, quel sera leur rôle dans l'avenir. Arrivé à Juda, il lui dit ces mémorables paroles : *Juda, tes frères te loueront; ta main sera sur la tête de tes ennemis, et les fils de ton père t'adoreront. Juda est le petit d'un lion; tu*

[1] Genèse, chap. 22, vers. 16, 17, 18.

es monté, mon fils, pour saisir ta proie; tu t'es couché pour le repos comme un lion et une lionne : Qui l'éveillera! Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni un chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations [1]. Ainsi, au moment où l'hérédité patriarcale se subdivise en douze branches, la branche où naîtra le Messie est désignée, ce sera celle de Juda, et le jour prédestiné de l'apparition messianique est marqué d'un signe que la postérité reconnaîtra facilement.

Le sang d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est désormais fécond; il se multiplie dans une terre qui lui a donné l'hospitalité, et devenu bientôt un objet de crainte et de jalousie, il passe de l'exil à la servitude, afin de faire dans la tribulation un apprentissage nécessaire à ses hautes destinées. On croit le perdre, on le fortifie; Israël est uu peuple. Moïse le tire de l'Egypte et le mène, à travers le désert, au pied du Sinaï, d'où descendent les lois qui doivent le gouverner. Suivez, Messieurs, suivez cette marche profonde d'un si grand peuple; vos yeux d'enfant en ont autrefois vu les merveilles; regardez-les de nouveau avec la pensée de l'homme fait. De campemens en campemens, Israël arrive en face du Jourdain, aux frontières de ce territoire habité par ses premiers ancêtres, et dont la possession est promise à leur postérité. Il y rencontre tout un peuple en armes attendant ces

[1] Genèse, chap. 49, vers. 8, 9, 10.

aventuriers qui ont spolié l'Egypte, et dont la marche a retenti du désert jusqu'aux collines de la Judée. Moab a rangé ses bataillons; il a dressé ses autels, convoqué ses chefs; Israël est debout avec ses femmes, ses enfans, ses soldats, ses lévites, portant caché sous des peaux d'animaux le tabernacle du Dieu qui vient de lui parler au Sinaï : un homme de l'Orient s'avance entre les deux peuples. *Balac,* dit-il, *Balac, le roi des Moabites, m'a fait venir d'Aram, des montagnes de l'Orient, il m'a dit : viens et maudis Jacob; hâte-toi de venir, et déteste Israël. Comment maudirais-je celui que Dieu ne maudit pas? Comment détesterais-je celui que le Seigneur ne déteste pas? Je le verrai du haut des rochers, je le considérerai du haut des collines; ce peuple habitera solitaire et ne sera point compté parmi les nations. Et pourtant qui pourra compter la poussière de Jacob et connaître le nombre de la descendance d'Israël*[1]*?* Ces bénédictions imprévues épouvantent Moab; on conjure le prophète de changer de langage; s'il ne veut pas maudire, on le conjure au moins de ne pas bénir. Trois fois Balaam ouvre la bouche, trois fois il bénit le peuple conquérant qu'il a sous les yeux, et enfin la prophétie messianique s'échappe de son sein comme malgré lui : *Je le verrai, mais non pas maintenant; je le contemplerai, mais non pas de près. Une étoile se lèvera de Jacob, et une tige surgira*

[1] Nombres, chap. 23, vers. 7, 8, 9, 10.

d'Israël; elle frappera les chefs de Moab et soumettra tous les enfans de Seth... Hélas! qui sera en vie quand Dieu fera ces choses! Ils viendront de l'Italie sur des trirèmes, ils subjugueront les Assyriens, ils étendront leur domination sur les Hébreux, et à la fin ils périront eux-mêmes [1].

Remarquez-le encore une fois, Messieurs, il ne s'agit pas de savoir si Balaam était ou non prophète, mais seulement de constater le cours de l'idée messianique dans la vie monumentale du peuple juif. Vous voyez cette idée prendre ici un développement nouveau; ce n'est plus un patriarche israélite qui annonce la venue du Messie et l'établissement de son règne sur tous les enfans de Seth, c'est-à-dire d'Adam, c'est un étranger. Et il désigne les circonstances de son avènement avec une perspicacité bien étrange, puisqu'il va jusqu'à désigner la domination des Romains sur l'Orient et sur le peuple juif comme le signe précurseur de l'apparition du Messie.

David et Salomon marquent le point le plus élevé de la monarchie hébraïque, et avec eux commencent ces hymnes nationaux et religieux connus sous le nom de psaumes. Chantés dans le temple de Jérusalem aux jours des grandes solennités, ils exprimaient d'une manière publique le sentiment intérieur, les espérances et les vœux de toute la nation. Or, il est facile d'y reconnaître l'idée messianique se faisant jour à

[1] Nombres, chap. 24, vers. 17, 23 et 24.

tout propos dans l'âme du poète et du peuple. En les lisant, vous y remarquerez des passages tels que celui-ci : *Toutes les nations de la terre se ressouviendront du Seigneur et se convertiront à lui; toutes les familles des peuples adoreront en sa présence, parce que le royaume sera au Seigneur et que lui-même gouvernera les nations. Tous les grands de la terre mangeront et adoreront; tout ce qui descend dans la tombe s'abaissera devant lui*[1].

Plus tard encore, aux approches de la décadence et de la captivité, sept cents ans toutefois avant Jésus-Christ, l'idée messianique prend dans Isaïe une clarté et une abondance d'expressions qu'il est impossible de vous rendre, parce qu'il faudrait vous citer des pages qui vous fatigueraient par leur nombre et leur longueur. C'est lui qui voit le Messie sortir de la race de Jessé, père de David, et qui décrit à la fois, comme si on était au Calvaire et au Vatican, la splendeur des souffrances et des triomphes de Jésus-Christ. *Lève-toi, lève-toi, revêts-toi de ta force, Sion, prends tes vêtemens de gloire, Jérusalem, cité du Saint, parce que l'immonde et l'incirconcis ne passent plus dans tes murs*[2]... *Qu'ils sont beaux sur les monts les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix, qui annonce le bien, qui prêche le salut, qui dit à Sion : Ton Dieu règnera*[3]... *Le Seigneur a préparé*

[1] Psaume 21, vers. 28, 29, 30.
[2] Isaïe, chap. 52, vers. 1.
[3] *Ibid.*, vers. 7.

son bras saint sous les yeux de toutes les nations, et toutes les parties de la terre verront le salut de notre Dieu[1]*... Mon serviteur aura l'intelligence, il sera exalté, il sera élevé, il sera sublime outre mesure. Cependant, comme plusieurs se sont étonnés de tes misères, Jérusalem, ainsi son visage sera-t-il sans gloire parmi les hommes, et sa figure parmi les enfans des hommes. Il arrosera la multitude des nations; les rois tiendront leur bouche fermée devant la sienne, parce que ceux auxquels il n'avait point été annoncé le verront, et ceux qui n'en avaient point entendu parler le contempleront*[2]. Et immédiatement après, Isaïe commence la description des douleurs et des ignominies du Calvaire, et il l'achève en douze versets consécutifs. Puis il reprend sans s'arrêter ses chants de triomphe : *Celui qui t'a fait, dont le nom est le Seigneur des armées, celui-là règnera sur toi, et ton Rédempteur, le saint d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre*[3].

Mais c'est à Babylone, pendant la captivité, six cents ans avant Jésus-Christ, que l'idée messianique a revêtu une forme qui va jusqu'à la clarté et la précision mathématiques. Faut-il vous rappeler la prophétie de Daniel? Ecoutez-la donc : *Soixante-dix semaines ont été abrégées sur ton peuple et sur ta sainte*

[1] Isaïe, chap. 52, vers. 10.
[2] *Ibid.*, vers. 13, 14, 15.
[3] *Ibid.*, chap. 54, vers. 5.

ville, pour que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit détruite, et qu'arrive la justice éternelle, et que la vision s'accomplisse avec la prophétie, et que le Saint des saints soit oint. Sache donc et fais attention : à partir du décret pour le rétablissement de Jérusalem jusqu'au Christ roi, il s'écoulera sept semaines et soixante-deux semaines, et les murs seront rebâtis dans l'angoisse des temps. Et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et il n'aura plus pour peuple celui qui doit le renier. Et un peuple qui doit venir avec un chef renversera la ville et le sanctuaire, et la fin sera la dévastation, et après la fin de la guerre, une désolation fixe. Cependant, l'alliance sera confirmée pour la multitude dans une semaine, et au milieu de la semaine, l'hostie et le sacrifice cesseront; et l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation persévèrera jusqu'à la consommation et à la fin[1].

Je ne m'arrête pas, Messieurs, à faire ressortir les traits de ce discours qui ressemble moins à une vue de l'avenir qu'à une narration du passé. Le cours des choses m'emporte et me conduit pour entendre au pied du second temple, cinq cents ans avant Jésus-Christ, ce dernier mot du prophète Aggée : *Encore un peu de temps, dit le Seigneur des armées, et*

[1] Daniel, chap. 9, vers. 24, 25, 26, 27.

j'ébranlerai le ciel et la terre, et la mer et le désert, et j'ébranlerai toutes les nations, et le désiré de toutes les nations viendra ; et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur des armées..... La gloire de cette seconde maison sera plus grande que la gloire de la première, et dans ce lieu-ci je donnerai la paix [1].

Quelle suite, Messieurs, à travers tant de siècles et d'événemens! Quelle fidélité à une même idée de la part de tant d'hommes que les âges séparaient! Mais l'idée messianique ne s'est pas même renfermée dans la tradition particulière du peuple juif; elle a passé le Jourdain, l'Euphrate, l'Indus, la Méditerranée, tous les Océans, et, portée sur les ailes invisibles de la Providence, elle a pénétré chez les peuples les plus divers et les plus lointains, pour y créer une espérance uniforme et un universel souvenir. Confucius, à l'extrémité orientale de l'Asie, parlait d'un saint qui était, disait-il, le *véritable saint*, et qui devait venir à l'Occident. Virgile, traduisant en vers les oracles de la Sybille de Cumes, annonçait au siècle d'Auguste la venue d'un enfant mystérieux, fils de Jupiter, destiné à bannir du monde les vestiges de l'iniquité, et à commencer un ordre aussi grand que nouveau. Tacite, à propos du règne de Vespasien, s'exprimait ainsi : « C'était une persuasion répandue, que, suivant d'antiques écrits sacerdotaux, à cette époque là

[1] Aggée, chap. 2, vers. 7, 8 et 10.

même, l'Orient devait prévaloir, et des hommes sortis de la Judée s'emparer du gouvernement des choses. » Les rationalistes du dix-huitième siècle, contraints par l'évidence, ont avoué souvent cette unanimité de l'attente messianique. Voltaire a dit : « C'était, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et les Chinois, que le Sage viendrait de l'Occident. L'Europe, au contraire, disait que le Sage viendrait de l'Orient[1]. » Volney a dit : « Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un grand médiateur qui devait venir, d'un juge final, d'un sauveur futur, roi, Dieu, conquérant et législateur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre, et délivrerait les hommes de l'empire du mal[2]. » Boulanger, sous une forme encore plus générale, a confessé que tous les peuples avaient eu *une expectative de cette espèce*, et il ajoute cette étonnante parole, qu'on pourrait appeler l'orient, le *pôle de l'espérance de toutes les nations*[3]. C'est le mot même de Jacob à son lit de mort.

Il est donc certain, Messieurs, l'idée messianique a été l'âme du peuple juif pendant le cours des deux mille ans qui ont précédé Jésus-Christ, et cette idée s'était répandue chez tous les peuples du monde avec une telle unanimité, qu'il n'est pas même possible de s'en rendre compte par les communications de l'hé-

[1] *Additions à l'Histoire Générale*, page 15.
[2] *Les Ruines*, page 228.
[3] *Recherches sur l'Origine du Despotisme oriental*, section X.

braïsme avec la gentilité, mais qu'il faut supposer une diffusion de cette idée antérieure même à Abraham. Et cette idée messianique, si extraordinaire dans son universalité, son progrès, sa persévérance et sa précision, s'est-elle enfin accomplie? Oui, elle s'est accomplie : le Dieu un et créateur de la Bible hébraïque est devenu le Dieu de presque toute la terre, et les nations mêmes qui ne l'ont pas encore accepté lui rendent hommage par un certain nombre d'adorateurs que la Providence élit dans leur sein. Et cette incroyable révolution, qui l'a donc accomplie? Un seul homme, le Christ. Et d'où était-il, le Christ? Il était juif, de la tribu de Juda, de la maison de David. Et comment l'a-t-il accomplie, cette prodigieuse révolution sociale et religieuse? En souffrant et mourant, comme David, Isaïe, Daniel, l'avaient annoncé.

Maintenant, Messieurs, je vous prie, qu'en pensez-vous? Voici deux faits parallèles et correspondans, tous les deux certains, tous les deux d'une proportion colossale, l'un qui a duré deux mille ans avant Jésus-Christ, l'autre qui dure depuis dix-huit cents après Jésus-Christ, l'un qui annonce une révolution considérable et impossible à prévoir, l'autre qui en est l'accomplissement, tous les deux ayant Jésus-Christ pour principe, pour terme, pour trait d'union. Encore une fois, qu'en pensez-vous? Prendrez-vous le parti de nier? Mais qu'est-ce que vous nierez? Sera-ce l'existence de l'idée messianique? Mais elle est dans le peuple juif, qui est vivant, dans toute la suite des monu-

mens de son histoire, dans les traditions universelles du genre humain, dans les aveux les plus exprès de la plus profonde incrédulité. Sera-ce l'antériorité des détails prophétiques? Mais le peuple juif, qui a crucifié Jésus-Christ et qui a un intérêt national et séculaire à lui ravir les preuves de sa divinité, vous affirme que ses Ecritures étaient autrefois ce qu'elles sont aujourd'hui, et pour plus de sûreté, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ, sous le roi d'Egypte Ptolémée-Philadelphe, et par ses ordres, tout l'Ancien-Testament, traduit en grec, est tombé en la possession du monde grec, du monde romain, de tout le monde civilisé. Vous retournerez-vous vers l'autre pôle de la question, et nierez-vous l'accomplissement de l'idée messianique? Mais l'Eglise catholique, fille de cette idée, est sous vos yeux, elle vous a baptisés. Sera-ce au point de rencontre de ces deux formidables événemens que vous chercherez votre point d'appui? Nierez-vous que Jésus-Christ ait vérifié dans sa personne l'idée messianique, qu'il soit juif, de la tribu de Juda, de la maison de David, et le fondateur de l'Eglise catholique sur la double ruine de la Synagogue et de l'idolâtrie? Mais les deux parties intéressées, et irréconciliables ennemies, conviennent de tout cela. Le juif dit : oui, et le chrétien dit : oui. Direz-vous que cette rencontre d'événemens colossaux, au point précis de Jésus-Christ, est l'effet du hasard? Mais le hasard, s'il y en a, n'est qu'un accident bref et fortuit, sa définition exclut l'idée de suite; il n'y a pas de ha-

sard de deux mille ans et de dix-huit cents ans par-dessus deux mille ans. Direz-vous enfin que c'est le résultat d'une longue conspiration, par laquelle le peuple juif, ambitieux et théologien, a cherché à se créer dans le monde une grande existence? Quoi! une conspiration de deux mille ans, fondée sur un chef que soixante générations devront attendre, et qu'il faudra créer après l'avoir si patiemment attendu! Hélas! on a bien de la peine à conspirer en faveur d'un homme vivant; que sera-ce en faveur d'un homme qui n'existe pas, et qu'on suppose devoir naître à une époque indéterminée! Et remarquez que, cet homme venu, les Juifs l'ont crucifié, sans doute parce que le supplice faisait partie de la conspiration. Remarquez de plus qu'ils l'ont nié après comme avant le supplice, sans doute pour assurer le succès final de la conspiration et tout le succès d'ambition et de théologie qu'ils s'en promettaient.

Messieurs, quand Dieu travaille, il n'y a rien à faire contre lui. Les proportions de Jésus-Christ dans les temps qui l'ont précédé sont plus frappantes encore que les proportions toutes divines de sa vie et de sa survie. Car enfin, quand on vit, on est une puissance, on a une action, il est possible de concevoir que certaines circonstances ont favorisé un homme d'un rare génie et lui ont donné sur ses contemporains un immense ascendant. Même après la mort, il reste des amis, des disciples, le souvenir d'une vie qui a été réelle, et par conséquent un moyen survivant d'action.

Mais sur ce qui nous a précédés, sur le passé, que peut-on ? Qui de nous, si éminent qu'il soit, peut se faire un ancêtre ? Qui de nous, voulant établir une doctrine, se créera une avant-garde de générations déjà fidèles à une parole qui n'était pas encore ? Qui de nous présentera au monde ses aïeux doctrinaux, s'il n'est pas véritablement fils d'une doctrine antérieure à lui ? Ah ! le passé est une terre close ; le passé n'est pas même un lieu où Dieu puisse agir, à moins qu'il n'y agisse d'avance en le préparant. Si Jésus-Christ avait été comme l'un de nous, tombé sans une préexistence providentielle entre le passé et l'avenir, il eût vainement demandé à l'histoire accomplie et fermée un piédestal qui le reportât de vingt siècles en arrière de son propre berceau. Au lieu de cela, Abraham, Isaac, Jacob, David, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, un peuple tout entier, le genre humain lui-même, viennent le reconnaître et le saluer dans les bras du vieillard Siméon, s'écriant au nom de tout le passé, dont il est le dernier représentant : *Maintenant, Seigneur, vous laisserez mourir votre serviteur en paix, selon votre parole, parce que mes yeux ont vu l'auteur de votre salut que vous avez préparé à la face de tous les peuples pour être la lumière révélatrice des nations, et la gloire de votre peuple Israël* [1].

C'est ici le comble, Messieurs ; Jésus-Christ nous

[1] Saint Luc, chap. 2, vers. 29, 30, 31. 32.

apparaît le mobile du passé autant que le mobile de l'avenir, l'âme des temps antérieurs à lui aussi bien que l'âme des temps postérieurs à lui. Il nous apparaît dans ses ancêtres, appuyé sur le peuple juif, qui est le plus grand monument social et religieux des temps anciens, et dans sa postérité, appuyé sur l'Eglise catholique, qui est la plus grande œuvre sociale et religieuse des temps nouveaux. Il nous apparaît, tenant dans sa main gauche l'Ancien-Testament, le plus grand livre des temps qui l'ont précédé, et tenant dans sa main droite l'Evangile, le plus grand livre des temps qui l'ont suivi. Et cependant, ainsi précédé et suivi, il est encore plus grand en lui-même que ses ancêtres et que sa postérité, que les patriarches et les prophètes, que les apôtres et les martyrs. Porté par tout ce qu'il y a de plus illustre en arrière et en avant de lui, sa physionomie personnelle se détache encore sur ce fond sublime, et nous révèle, en surpassant ce qui semblait au-dessus de tout, le Dieu qui n'a point de modèle et qui n'a point d'égal. C'est pourquoi, à la vue de cette triple marque de la divinité, avant, pendant et après, dans les ancêtres, dans la postérité, et dans le temps même de la vie, levons-nous, Messieurs, levons-nous tous ensemble, qui que nous soyons, croyans et non croyans. Levons-nous, croyans, avec le respect, l'admiration, la foi, l'amour pour un Dieu qui s'est montré à nous avec tant d'évidence, et qui nous a choisis entre les hommes pour nous faire les dépositaires de cet éclat splendide de sa vérité! Et

nous, qui ne croyons pas, levons-nous aussi, mais avec crainte, avec anxiété, comme des hommes qui sont bien petits, avec leur puissance et leur raisonnement, devant des faits qui remplissent tous les siècles et qui sont si pleins eux-mêmes de l'empire et de la majesté de Dieu !

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE.

DES EFFORTS DU RATIONALISME POUR ANÉANTIR LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur,

Messieurs,

Jésus-Christ a vécu en Dieu, il s'est survécu en Dieu, il s'est préexisté en Dieu; il s'est préexisté dans le peuple juif, il a exprimé sa vie dans l'Evangile, et c'est ce triple anneau de sa manifestation qui a rendu sa divinité maîtresse ici-bas. Une fois que le genre humain en a eu pleine conscience, il s'est senti comme accablé par cette démonstration, et de Théodose à

Louis XIV, dans l'espace de treize cents ans, la discussion a paru impossible contre le Christ, en ce sens du moins que tout le monde l'a subi ou accepté comme fondement. Mais, ce temps écoulé, le rationalisme, qui avait été détrôné par Jésus-Christ, a essayé de revendiquer l'empire qu'il avait perdu ; il a cru que les siècles, ayant couvert de leurs flots tout ce formidable édifice, quelques chances se rencontreraient en faveur du doute et de la négation, et qu'on pouvait demander au dix-huitième siècle de l'ère chrétienne contre une doctrine vieillie d'heureuses représailles et de nouveaux jugemens. Le rationalisme s'est ainsi retrouvé en face de Jésus-Christ, placé lui-même entre l'Eglise catholique et le peuple juif, comme entre l'aile droite et l'aile gauche de la vérité, et une triple guerre s'est ourdie pour renverser l'ouvrage dont l'édification s'était autrefois achevée malgré les impuissans efforts qu'on allait renouveler. Le peuple juif fut dépeint comme une race vile, ignoble, odieuse, indigne de toute croyance autant que de tout respect ; l'Eglise catholique comme un instrument de misère pour le peuple, de servitude pour les esprits, d'asservissement pour les nations et les rois : j'ai défendu l'Eglise devant vous, Messieurs, pendant de longues années ; hier, j'ai rétabli la véritable physionomie du peuple juif, je ne reviendrai ni sur l'une ni sur l'autre de ces discussions. Jésus-Christ m'appelle au cœur même du combat dont il est le centre et le chef. Au fond, le peuple juif était composé d'hommes, l'Eglise

catholique aussi; et, si grands que soient les hommes, ils ne sont pas exempts, même en portant dans leur cœur l'esprit de Dieu, de quelque ombre et de quelque infirmité : il n'en est pas ainsi du Christ. Figure miraculeuse par sa perfection, il ne souffre, tel que l'Evangile le montre, aucun doute humain, et s'il reste sur ce piédestal sans tache, c'est en vain que le rationalisme jettera à droite et à gauche sa foudre perdue; le Christ, impassible au centre de la vérité catholique, la protègera tout entière de son inébranlable divinité. Il était donc nécessaire de détruire Jésus-Christ, soit en anéantissant sa vie, soit en la dénaturant, soit, au moins, en l'expliquant. On l'a tenté, Messieurs, et c'est l'exposition de cette triple tentative qui terminera nos Conférences de cette année. Commençons par celle qui était la plus décisive des trois, et qui avait pour objet de mettre à néant la vie du Christ.

Le Christ est-il une chimère ou une réalité? appartient-il à la fable ou à l'histoire? telle est la question. Elle peut vous étonner, Messieurs, et pourtant elle est sérieuse; car des gens d'esprit ont nié hardiment l'existence de Jésus-Christ, et d'autres, sans aller jusqu'à cette extrême audace, ont cherché du moins à diminuer la certitude de sa vie et à en affaiblir avec art l'éclat historique. Il s'agit donc de placer ou plutôt de maintenir Jésus-Christ dans l'histoire, et pour cela nous devons nous enquérir, avant tout, de la nature et des lois de l'histoire; car, tant que nous

ne les connaitrons pas, il nous sera impossible de décider si Jésus-Christ est ou non une figure historique. Je vais donc traiter de l'histoire, après quoi nous verrons si le Christ y est présent ou s'il en est absent.

L'homme vit dans le temps, c'est-à-dire dans un élément singulier qui le fait à la fois vivre et mourir; il s'avance entre un passé qui n'est plus et un avenir qui n'est pas encore, et s'il n'avait pas la faculté de rassembler en lui ces trois états de son existence, il ne ferait que naitre incessamment sans jamais parvenir à posséder la vie. Car à peine aurait-il fait un pas que l'oubli en aurait emporté la trace, et ainsi serait-il toujours devant lui-même comme une ombre qui sort de terre et qui s'évanouit. Dieu, contre cette terrible puissance du temps, lui a donné la mémoire, par laquelle l'homme vit dans ce qui n'est plus aussi bien qu'il vit dans ce qui est présent, en sorte que ressuscitant à toute heure, quand il le veut, ses jours anciens, il se voit dans la plénitude de sa personnalité, semblable à un édifice dont les assises ont été successivement posées, mais que l'œil parcourt et découvre tout entier. Or, la mémoire qui suffit à l'homme pour vivre, ne suffit pas à l'humanité; tandis que l'homme est un avec une mémoire qui subsiste autant que lui, l'humanité est multiple et sa mémoire expire à chaque génération, ou du moins il n'en transmet à la génération suivante qu'une faible partie. Le père raconte au fils ce qu'il a vu; le fils le redit au petit-fils; mais

à chaque degré, le souvenir s'obscurcit, et peu à peu la lumière de cette tradition n'éclaire plus que les sommets lointains des plus grands événemens. Encore finit-elle par se dégrader; les lignes se confondent aux yeux d'une postérité qui s'éloigne toujours, et si Dieu n'intervenait pas pour porter secours au genre humain perdant la trace de lui-même, on le verrait demeurer dans une éternelle enfance entre un passé informe et un avenir inconnu. L'expérience, source de tous les progrès, lui manquerait constamment. Ni la vérité ni l'erreur, ni le bien ni le mal ne se connaîtraient que par un combat puéril recommençant toujours au même point, spectacle indigne de l'homme, indigne de Dieu, où la vérité et le bien, faute d'une carrière aussi grande qu'eux-mêmes, ne pourraient jamais déployer leurs caractères de stabilité et d'immortalité. Dieu, qui avait pourvu par la mémoire à l'identité progressive de l'homme, devait évidemment pourvoir à la perpétuité continue du genre humain par une mémoire conforme aux destinées de ce vaste corps, c'est-à-dire par une mémoire une, universelle, certaine, capable de lui donner la conscience totale de ses œuvres depuis le commencement jusqu'à la fin. En parlant ainsi, Messieurs, j'ai défini l'histoire.

L'histoire est la vie de l'humanité présente à elle-même comme notre propre vie nous est présente; l'histoire est la mémoire du monde. Mais quelles difficultés pour la créer! Dieu allume dans notre intelligence un flambeau qui éclaire notre passé, parce

qu'il est notre intelligence même, une et indivisible, voilà qui est fait; mais comment donner au genre humain, multiple et divisé, une semblable lumière? comment lui donner une mémoire immortelle, à lui qui meurt chaque jour? une mémoire immuable, à lui qui n'est que changement? une mémoire certaine, à lui qui peut douter si facilement de ce qu'il ne voit pas? Dieu y pourvut en nous donnant l'écriture. Par elle, une chose dite une fois peut être entendue toujours; un spectacle une fois donné peut être visible toujours : elle saisit le flot qui passe et le rend éternel. C'était déjà l'immortalité, et l'immutabilité, ce n'était pas encore la certitude. Car le faux s'écrit comme le vrai. On a écrit, c'est bien; mais qui nous garantit la vérité de ce qui est écrit? Un homme, il y a deux mille ans, a fait un livre où il raconte des choses dont il affirme avoir été témoin : qu'est-ce qui nous prouve qu'il n'a pas menti, et que la fable ne nous soit pas arrivée sous l'habit apparent de l'histoire? Evidemment, l'Eeriture toute seule ne répond pas à cette question; l'histoire commence avec elle, mais elle n'est pas l'histoire dans la totalité de ses élémens. L'histoire, s'il y en a une, doit commander à notre esprit avec la même autorité que toutes les puissances qui ont reçu mission de le gouverner. De même qu'il y a au monde une force morale qui ne nous permet pas de dire qu'il est légitime à l'enfant de tuer son père, une force mathématique qui ne nous permet pas de bâtir une maison sur un plan privé

d'équilibre, de même aussi il doit y avoir au monde une force historique qui ne nous permette pas de dire à l'histoire : Tu as menti. Si cette force n'existe pas, l'histoire n'existe pas non plus.

Quelles sont donc les conditions de l'histoire, ou plutôt quelles sont les conditions d'une écriture historique? Car l'écriture est l'élément fondamental, persistant, substantiel de l'histoire. Sans l'écriture, nous n'avons plus que des traditions plus ou moins confuses, mais comme l'écriture peut tromper, il faut que nous connaissions les conditions qui élèvent l'écriture à l'état d'écriture historique, c'est-à-dire à l'état d'écriture authentique, certaine, infaillible, vraie. Ces conditions sont au nombre de trois.

Premièrement, l'écriture doit être publique. Tout ce qui est secret n'a point d'autorité; toute écriture mystérieuse est une écriture vaine, parce qu'elle n'a pas été contrôlée. Rien n'est puissant en ce genre que par le contrôle de tous. Le peuple est le seul notaire capable de certifier sa propre histoire, parce qu'il est la réunion de tous les âges, de toutes les pensées, de tous les intérêts, et qu'une conjuration populaire, pour mentir à la postérité, est un spectacle qui, loin de s'être vu, ne peut pas même se concevoir. Un homme fabrique l'erreur; un peuple a trop d'idées et de passions diverses pour s'entendre dans le but de tromper les siècles futurs. Un peuple, d'ailleurs, n'est jamais seul; il vit entre des peuples contemporains dont l'histoire est mêlée à la sienne, et fût-il capable

d'un mensonge unanime, il soulèverait inévitablement la protestation du siècle même sous les yeux duquel il aurait inauguré son complot.

La seconde condition de l'écriture, pour arriver à l'état d'histoire, est de porter sur des événemens publics. Tout fait qui n'est pas public n'est pas du domaine de l'histoire, par la raison que je disais tout à l'heure; car un fait qui n'est pas public, qui est-ce qui l'a vu? C'est un homme, c'est trois hommes, si vous voulez; mais l'histoire ne peut pas reposer sur le témoignage d'un homme, ni de trois hommes; ce n'est plus là de l'histoire, c'est du mémoire. Le mémoire porte sur des faits privés, tandis que l'histoire porte sur des événemens publics. Par exemple, que Louis XIV ait conquis la Flandre, la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine, qu'il ait attaché ces provinces au royaume de France, d'abord par ses armes, puis par des traités, voilà de l'histoire, ce sont des événemens qui intéressaient la France et toutes les nations de l'Europe, et qui ont eu cent millions d'hommes pour spectateurs. Mais que Louis XIV, dans sa chambre à coucher de Versailles, ait dit en présence de M. le duc de Saint-Simon telle parole qui est rapportée dans les livres de cet homme d'esprit, ce n'est plus là que du mémoire. Sans doute, cet élément secondaire entre pour beaucoup dans la composition des annales du genre humain, parce que nous ne supporterions pas des récits où n'apparaîtraient que les grandes lignes de l'architecture historique; les détails

privés nous charment plus encore que les mouvemens généraux du monde ; ils se rapprochent davantage de notre existence personnelle et font descendre jusqu'à nous les plus éminens personnages des temps accomplis. Dénués d'ailleurs de la solennelle certitude de l'histoire, ils ne manquent pas toujours d'une sanction grave, quoique d'un ordre inférieur ; les actions privées s'entrelacent aux actions publiques; des témoignages nombreux et concordans établissent le rapport des unes aux autres, et le tout va d'un pas qui n'est pas trop inégal. Cependant, dès qu'on aspire à la certitude historique absolue, il est nécessaire de séparer les deux élémens et de rendre au premier, par cette séparation, toute sa force et tout son éclat.

La troisième condition nécessaire pour élever l'écriture à l'état d'histoire, est que les faits se coordonnent dans une trame publique et générale. Rien n'est isolé dans les évènemens du monde; ils se lient entre eux par un enchaînement semblable à celui qui resserre les idées dans le tissu logique d'un discours. L'histoire doit reproduire cette génération continue de manière à ce que tous les faits qu'elle rapporte entrent naturellement dans la suite des choses dont l'ensemble progressif constitue la vie du genre humain. Un fait solitaire n'est pas un fait historique ; il ne se tient pas debout, il est en l'air. Bien moins encore appellerons-nous de ce nom un fait qui ne peut prendre place dans la trame générale de l'histoire sans en troubler toute l'économie ; c'est le signe in-

faillible de l'imposture. La force de l'histoire, comme la force de tout ordre réel, est dans l'ensemble et la liaison. Quand un homme est seul, ce n'est rien; quand un fait est seul, ce n'est rien. Mais qu'un homme entre en société avec d'autres, c'est une famille, un peuple, c'est le genre humain tout entier. Et de même, qu'un fait entre en société historique avec d'autres, et non pas seulement avec d'autres, mais avec tous les autres, qu'il soit nécessaire à la trame générale de l'histoire, que l'histoire ne puisse pas se construire sans cet événement, et alors il n'a pas seulement la force d'un fait historique, il a la force de l'histoire tout entière; il faut le subir ou nier la vie totale du genre humain.

Ainsi, écriture publique, faits publics, trame publique, voilà les trois élémens de l'histoire; et quand ces trois élémens sont réunis, j'affirme que l'histoire existe, et qu'on ne saurait y résister sans résister à la force même du sens commun. En effet, Messieurs, pour que dans ce cas là l'histoire fût trompeuse, voici ce qui devrait être possible : il faudrait qu'un homme, le premier venu, exposant en public des événemens d'une nature publique, ces événemens supposés faux fussent admis comme vrais, et rattachés, malgré leur fausseté, à la trame générale de l'histoire. Or, cela est de toute impossibilité, et rien n'est plus simple que de vous en donner la preuve. Permettez-moi seulement une supposition. Je suppose que demain matin il me plaise de publier un livre dont je résume ainsi

la substance : Le 1er janvier 1847, la France a déclaré la guerre aux trois grandes puissances continentales de l'Europe. Cette guerre avait pour but de rétablir le droit des gens et la foi des traités compromis par des actes violens. On s'est rencontré dans les plaines de Mayence. La France comptait six cent mille hommes sous les armes, les ennemis en avaient un million. La bataille a duré dix jours consécutifs ; le dixième jour, au matin, le sort s'est prononcé en faveur des Français. Les plénipotentiaires de l'Europe se sont réunis à Mayence et ont signé un traité qui a mis fin à la guerre par un partage nouveau du continent européen.

Je vous le demande, Messieurs, croyez-vous que ce roman politique eût des chances d'imposer à la postérité ? N'est-il pas manifeste que la France l'accueillerait avec le plus profond mépris ? Si la France l'acceptait, n'est-il pas manifeste que toute l'Europe le livrerait à la dérision ? Et si, par un acte de démence universelle, la France et l'Europe consentaient à le revêtir d'une absurde autorité, n'est-il pas manifeste qu'on ne parviendrait pas à l'introduire dans le tissu de l'histoire, puisque l'état de toutes les affaires contemporaines, et par suite, de toutes les affaires à venir, serait en contradiction avec cette prétendue guerre et ce traité fictif ? Le mensonge, pour se soutenir, exigerait un mensonge perpétuel, et la conjuration d'un seul moment contre la vérité, une conjuration poursuivie jusqu'au dernier jour du monde. L'impossibilité d'un

tel concours et d'une telle persévérance dans une imposture universelle, n'est pas seulement une impossibilité morale, c'est une impossibilité métaphysique et absolue.

Or, Messieurs, à quelque époque de l'humanité que nous nous reportions, cette impossibilité sera la même. Partout et toujours, une écriture publique rapportant des événemens publics qui se placent naturellement dans la suite générale de l'histoire, sera une écriture authentique et vraie, parce que partout et toujours il y aura impossibilité, dans de telles circonstances, de tromper le genre humain sur sa propre vie ou d'obtenir de lui de se mentir à lui-même sans but et contre toute raison. Et, remarquez-le bien, Messieurs, l'histoire existant une fois, le temps n'a pas le privilège d'en diminuer la force, il la confirme, loin de la diminuer. Je dis d'abord qu'il ne la diminue pas, et pour preuve, je vous propose ceci : Pensez à César, puis pensez à Louis XIV, et cherchez à discerner si la certitude historique de Louis XIV et la certitude historique de César diffèrent par la plus légère nuance dans votre esprit. Evidemment, elles ne diffèrent pas, et pourtant dix-sept siècles séparent Louis XIV de César. Mais ces dix-sept siècles s'évanouissent devant votre pensée par le coup d'œil électrique qui la porte subitement de l'un à l'autre, et lui fait voir non-seulement que la base historique de César est la même que la base historique de Louis XIV, mais encore qu'en doutant du premier il faudrait douter du se-

cond, puisque sans César l'histoire tout entière perdrait son enchaînement, et avec son enchaînement la principale cause de sa solidité. Je dis davantage encore, je dis que le temps confirme la certitude de l'histoire au lieu de la diminuer. Pourquoi cela ? Parce que le temps, à chaque pas qu'il fait, développe la toile historique, et que chaque point de l'histoire entrant en participation de la force solidaire du tout, plus cette force s'accroît par la répercussion des événemens les uns sur les autres, plus chaque point particulier s'assied, se soutient et s'étend. Ainsi, Moïse a été consolidé par Jésus-Christ; car bien que Moïse eût écrit publiquement sur des événemens publics, la trame de l'histoire était courte de son temps; elle avait besoin de gagner de l'ampleur, et lorsque Jésus-Christ s'y fut placé, sa présence illumina le passé mosaïque, comme l'avenir chrétien devait à son tour rejaillir jusque sur Jésus-Christ. D'où il suit que nous ne faisons pas un mouvement, à l'heure qu'il est, sans apporter encore à Moïse l'éclat d'une nouvelle confirmation, parce que, dans tout ce que nous faisons, c'est lui qui nous porte, et c'est nous, à notre tour, qui expliquons tout ce qu'il a fait. Le fil de l'histoire va et revient sans cesse du passé à l'avenir, de l'avenir au passé, et ce que nous voyons de nos yeux sera plus clair à notre postérité qu'à nous-mêmes, parce qu'elle achèvera sur la toile où nous travaillons des dessins qui ne sont pas encore sortis de la main de l'ouvrier. Comme un édifice dont le faîte couvre la

base, ainsi est l'histoire; comme une terre qui s'affermit à force d'être foulée aux pieds, ainsi est encore l'histoire sous les pas des générations. En un mot, le temps, qui semblait le plus grand ennemi de l'histoire, une fois qu'elle est fondée, la protége et l'affermit.

Mais l'histoire existe-t-elle? Tout ce que nous venons de dire est-il autre chose qu'une magnifique spéculation? Le genre humain connaît-il sa vie? Y a-t-il au monde une histoire du monde? C'est demander, Messieurs, s'il existe des écritures publiques contenant une longue trame d'événemens publics : or, ces écritures et cette trame sont sous vos yeux. L'humanité connait sa vie primitive par quelques traditions fondamentales recueillies à temps et que confirme leur universalité; elle connaît sa vie subséquente depuis Moïse par une histoire ininterrompue qui est allée toujours en se développant. De Moïse à Hérodote, c'est l'aurore de l'histoire; d'Hérodote à Tacite, c'est la matinée de l'histoire; Tacite en est le midi, et ce midi dure encore. Il est même devenu plus éclatant depuis trois siècles, par une invention célèbre qui a augmenté de beaucoup la publicité et l'immortalité de l'écriture. Comme Dieu avait donné l'écriture à nos pères quand la tradition était en péril de s'obscurcir, il leur a donné l'imprimerie quand l'écriture elle-même était menacée d'oubli et de confusion par la trop grande quantité des monumens. L'imprimerie a sauvé l'histoire quinze cents ans après Jésus-Christ,

comme l'écriture avait sauvé la tradition quinze cents ans avant lui.

Cela étant donc, Messieurs, et l'histoire existant depuis trente siècles passés, la question est de savoir si Jésus-Christ est dans l'histoire ou s'il est hors de l'histoire. J'affirme qu'il est dans l'histoire, et que nul au monde n'y occupe une place plus importante et plus assurée que la sienne.

Qu'ai-je à faire, Messieurs, pour le prouver? Evidemment trois choses : montrer que la vie de Jésus-Christ est contenue dans une écriture publique, qu'elle est un tissu d'événemens publics, et qu'elle entre naturellement dans la trame publique de l'histoire.

Or, la vie de Jésus-Christ est contenue dans les Evangiles, et les Evangiles sont une écriture publique, voilà ma première proposition. Mais vous m'arrêtez immédiatement et vous me dites : Qu'est-ce qui prouve que les Evangiles étaient une écriture publique? Ne sont-ce pas les Evangiles eux-mêmes, et ne prouvez-vous pas ainsi la question par ce qui est en question? Messieurs, si les Evangiles commençaient ou étaient toute l'histoire, il serait difficile peut-être de répondre à votre interruption ; mais vous n'avez pas si vite oublié, je le pense, que l'histoire préexiste à Jésus-Christ, et Dieu, qui voulait nous donner la certitude de l'existence et des gestes de son Fils, avait apparemment préparé le terrain où nous devions un jour le rencontrer. Ce terrain, c'est l'histoire, et au temps où se place la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire vers Auguste,

l'histoire avait dans le monde un état qui ne dépendait pas de nous. Ce n'est pas nous, catholiques, qui faisions l'histoire ; elle se faisait sans nous et contre nous. Elle était entre les mains de nos ennemis, et si nous commencions alors l'histoire de l'Eglise, celle du monde se poursuivait sur un plan qui n'était pas le nôtre et où aucun pouvoir ne nous était réservé. Or, voilà l'histoire que j'invoque en ce moment pour établir la publicité des Evangiles, et je m'appuie avant tout sur une observation que je crois fondamentale : les Evangiles, dirai-je, étaient une écriture publique, parce qu'ils appartenaient à une société doctrinale publique.

Que les premiers chrétiens formassent une société doctrinale, la chose est claire de soi ; que cette société fût publique, cela n'est pas douteux non plus, et pourtant il importe de l'établir avec la dernière rigueur, car tout gît là. On conçoit, en effet, que quelques hommes réunis sous terre et prêchant une doctrine secrète eussent pu préparer dans l'ombre un livre mystérieux qui n'eût été l'objet d'aucun contrôle et qui se fût répandu de main en main, en gagnant de l'autorité avec le temps. Mais si la société des chrétiens a été publique tout d'abord ; si, dès le surlendemain de la mort du Christ, ses apôtres ont paru sur les places de la Judée et bientôt sur les places de l'empire romain, provoquant non pas une guerre occulte, mais une guerre éclatante ; s'ils ont dit hardiment aux Juifs : *Jésus de Nazareth, cet homme approuvé de Dieu parmi vous, puissant par les ver-*

tus, les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez; ce même Jésus que, suivant les conseils et la prescience de Dieu, vous avez livré et mis à mort par la main des méchans, Dieu l'a ressuscité[1]; si, traînés devant tous les tribunaux de l'empire, lorsqu'on leur a dit : Qui êtes-vous? ils ont répondu : Nous sommes chrétiens, c'est-à-dire les enfans du Christ qui a été mis à mort, mais que le bras de Dieu, plus puissant que toutes les conjurations de l'homme, a tiré de sa tombe et a élevé pour être à jamais la tête et le chef de toutes les nations; s'ils ont dit cela, s'il est certain qu'ils l'ont dit, certain non pas seulement par des écrits venus de nous, mais par des écrits venus des étrangers, de nos ennemis, par une multitude de monumens, j'aurai le droit de conclure que la société chrétienne, à son commencement, a été une société publique, et que, à la différence de tant de choses qui se préparent sous terre, parce qu'elles n'ont pas foi dans leur force et leur légitimité, l'Eglise catholique a commencé publiquement comme elle a continué publiquement.

Arrivons à la preuve, et écoutez Tacite, le plus célèbre des historiens, Tacite, chargé par Dieu de graver dans l'histoire l'acte de naissance et l'acte de mort de son fils unique Jésus-Christ. Vingt-sept ans après ce grand drame du Calvaire, Néron eut la fantaisie de brûler Rome, et pour couvrir l'horreur de cette

[1] Actes des Apôtres, chap. 2, vers. 22, 23, 24.

abominable action, il fit saisir, dit Tacite, une *immense multitude d'hommes, — ingens multitudo.* Quels étaient ces hommes? Tacite va les définir : c'étaient des hommes *que le vulgaire appelait chrétiens, — quos vulgus christianos appellabat.* Remarquez ce mot *vulgus;* vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ, le nom de ses disciples était vulgaire à Rome, la capitale du monde. Mais qu'est-ce que c'était que les chrétiens? Tacite va nous le dire : *L'auteur de ce nom était le Christ, — auctor nominis hujus Christus.* Vous entendez, Messieurs, vous entendez, et la date de ce texte, qui n'a jamais été contesté par personne, est authentique, elle est marquée par l'incendie de Rome, l'an 64 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ. Mais est-ce là tout? Non, vous allez entendre mieux, vous allez entendre le symbole des apôtres sous la plume et avec l'encre de Tacite. L'historien avait à dire ce que c'était que le Christ; il continue donc : *L'auteur de ce nom était le Christ, qui, sous le règne de Tibère, avait été mis à mort par le procurateur Ponce-Pilate, — auctor nominis hujus Christus, qui, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium-Pilatum supplicio affectus erat.* Encore une fois, est-ce Tacite qui parle ou est-ce le symbole des apôtres? Le symbole des apôtres dit : *Qui passus est sub Pontio-Pilato;* Tacite dit : *Qui per procuratorem Pontium-Pilatum supplicio affectus erat.* C'est bien Tacite, un étranger, un profane, un homme qui, en

écrivant ces choses sur un indestructible airain, ne savait pas même ce qu'il disait. Et que disait-il des chrétiens, de cette immense multitude que le vulgaire appelait du nom de chrétiens? il en disait ce que voici, toujours dans le même texte : *Cette détestable superstition, réprimée pour le moment, faisait une nouvelle irruption, non-seulement dans la Judée, origine de ce mal, mais jusque dans Rome, — repressaque in præsens exitialis superstitio rursus erumpebat, non modo per Judeam originem hujus mali, sed per urbem etiam.* Quel texte, Messieurs, quelle précision, que de choses en deux lignes! Ainsi donc, vingt-sept ans après la mort de Jésus-Christ, les chrétiens formaient à Rome une immense multitude; ils étaient connus du vulgaire sous leur véritable nom; même avant cette époque, ils avaient déjà été réprimés par l'autorité publique, mais cette répression ne les empêchait pas de se propager avec une telle puissance que Tacite l'appelle une irruption; ils comparaissaient devant les tribunaux et y rendaient témoignage de leur foi; car Tacite ajoute qu'ils furent saisis *sur leur aveu, — primo correpti qui fatebantur.* Ils étaient *odieux à tous, — invisos,* et leurs mœurs différaient tellement des mœurs générales que, selon la remarque de l'historien, *ils furent moins convaincus du crime d'incendie que de haine envers le genre humain, — haud perinde in crimine incendii, quam odio humani generis convicti.*

sunt[1]. Et Tacite savait tout cela; il était au courant de la vie de Jésus-Christ; il connaissait Ponce-Pilate; le drame du Calvaire lui était présent.

Voulez-vous une autre preuve de la vie publique des chrétiens dès l'origine du christianisme ? Dieu et l'histoire ne vous la refuseront pas. L'an 98 de l'ère chrétienne, soixante-et-un ans après la mort de Jésus-Christ, Trajan monte sur le trône, et l'histoire nous apporte une lettre d'un de ses proconsuls au sujet des chrétiens, le proconsul de Bithynie et du Pont, Pline le jeune, homme célèbre. Car, remarquez-le, Messieurs, quand Dieu veut écrire l'histoire, il n'est pas malhabile à choisir ses historiens. Tout à l'heure nous étions avec Tacite, voici maintenant Pline le jeune dans une lettre officielle adressée à Trajan. Il écrit à l'empereur pour le consulter sur la procédure qu'il faut suivre contre les chrétiens; car, dit-il, « je n'ai jamais assisté à ce genre de causes, et je ne sais pas ce que l'on a coutume d'y rechercher et d'y punir, ni à quel degré. Mon hésitation n'est donc pas médiocre pour savoir s'il faut tenir compte de la différence des âges, ou ne s'en pas préoccuper; s'il faut pardonner au repentir, ou s'il est inutile de cesser d'être chrétien quand une fois on l'a été; si c'est le nom que l'on poursuit, même exempt de crimes, ou si ce sont les crimes attachés au nom. » Quelles questions, Messieurs, de la part d'un homme d'esprit et

[1] *Annales*, livre 15.

d'un homme de bien ! Un nom coupable ! des crimes attachés à un nom? Mais que voulez-vous? Pline trouvait sur son chemin des habitudes déjà invétérées contre une société d'hommes en lutte ouverte avec l'empire romain, et l'on voit jusque dans les absurdes choses qu'il dit, le désir d'être le plus doux possible sans déplaire à l'empereur. Sa lettre se termine par la remarque « qu'un grand nombre de personnes de tout âge, de tout rang et de tout sexe, se trouvaient compromises, et que d'autres le seraient plus tard ; que non-seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes étaient inondés de cette contagieuse superstition ; qu'enfin les temples désolés, et les cérémonies sacrées interrompues depuis longtemps, commençaient à revivre, grâce aux poursuites exercées contre les chrétiens. »

Cette peinture, Messieurs, jointe à celle de Tacite, ne laisse aucun doute sur le point capital qui nous préoccupe, savoir : que, dès l'origine du christianisme, les chrétiens vivaient dans une société constituée publiquement. Et d'ailleurs, le résultat même qu'ils ont obtenu dans le court espace de trois siècles, en est une preuve surabondante. Au bout de trois siècles, les chrétiens ont été les maîtres de l'empire romain ; ils ont porté au trône le premier César qui eût embrassé leur foi, et, non contens de ce prodige de leur puissance, ils ont dit à Constantin : Recule jusqu'au Bosphore, car ici, à Rome, doit être posée la chaire de saint Pierre, le pêcheur de Galilée. Et Constantin,

par une obéissance instinctive à ce commandement inexprimé de la Providence, alla porter jusqu'aux bords de l'Euxin une preuve encore subsistante de l'avènement social de Jésus-Christ. Or, Messieurs, jamais société secrète n'a été capable d'un tel succès. Tout ce qui commence dans l'ombre s'achève dans l'ombre. Quand on vous parle d'une société secrète, c'est comme si l'on vous disait que le néant s'est associé. Sans doute ces complots ténébreux pourront travailler sourdement, ébranler les fondemens des Etats, préparer des jours de ruines; mais ils n'arriveront jamais à la vie réglée et publique. Tout ce qui commence sous terre est frappé de l'incapacité de vivre en plein jour et en plein air. C'est pourquoi l'avènement de la société chrétienne à l'empire, sous Constantin, est une preuve suffisante à elle seule que l'œuvre chrétienne a été une œuvre constamment publique.

Mais si les premiers chrétiens formaient une société publique, et en même temps une société doctrinale, il s'en suit nécessairement que leurs écrits étaient publics. Cherchez à concevoir une société doctrinale publique qui cache ses écrits, vous n'en viendrez pas à bout. Car comment serait-elle publique, si elle ne disait pas hautement ce qu'elle croit, et comment dirait-elle hautement ce qu'elle croit, si elle cachait ses écrits, et ceux-là même qui servent de fondement à sa foi? Encore que les Evangiles n'aient pas été rédigés à l'instant même qui suivit la mort et la résurrec-

tion de Jésus-Christ, ils se publiaient dans tout l'univers par les prédications apostoliques, et lorsqu'ils parurent successivement, la tradition toute jeune et toute vivante se fondit avec eux dans une même authenticité. Une lutte de près de trois cents ans commença sur le texte même des Evangiles entre les catholiques d'une part, les hérétiques et les philosophes de l'autre part. Cette lutte a laissé des monumens très-nombreux. On y voit Celse et Porphyre suivre pas à pas, sur les Evangiles, la vie du Sauveur. Ils n'en contestent pas la publicité et l'authenticité. Les hérétiques font quelque chose de plus. Non-seulement ils argumentent du texte consacré par l'adhésion de l'Eglise, mais ils se fabriquent des Evangiles apocryphes pour les opposer aux Evangiles approuvés, tant il est vrai que toute la discussion portait sur ces textes fondamentaux. On a eu la simplicité de se faire une arme contre nous des Evangiles apocryphes, c'est-à-dire d'invoquer contre Jésus-Christ des livres où les principaux mystères de sa vie et de sa mort étaient reconnus, et où l'altération même de certaines parties prouvait d'autant plus la vérité de l'ensemble. Il est très-simple qu'une grande publicité appelle des contrefaçons; c'est même là le signe par excellence du succès. Toute idée, tout style, tout mode qui réussit, provoque une nuée d'imitateurs ou de spéculateurs. Mais qu'est-ce que cela fait à l'homme ou à la chose qui est l'objet de tout ce travail ? A tout le moins, ce n'est pas la publicité qui en souffre ; or, la publicité

de la vie de Jésus-Christ par les Evangiles et les livres primitifs des chrétiens est précisément le point que je voulais établir, et je ne crois pas que vous m'en demandiez davantage en ce moment.

La vie de Jésus-Christ a été entourée dès l'origine d'une immense publicité. Ses disciples ont formé dès l'origine une société publique ; leur profession de foi, leurs écrits, ont rempli tous les tribunaux et toutes les écoles de la terre, et finalement, en trois siècles, l'empereur était publiquement chrétien, et le vicaire de Jésus-Christ siégeait publiquement à Rome. Tout cela est certain par l'histoire profane autant que par l'histoire chrétienne. Ce premier point est acquis.

Quant aux événemens qui composent la vie même de Jésus-Christ, leur nature est aussi d'une manifeste et éclatante publicité. De quoi s'agissait-il ? Etait-ce d'un philosophe enseignant quelques disciples sous un portique ou dans un jardin ? N'était-ce que Socrate, si célèbre soit-il ? Non, il s'agissait d'un homme fondateur d'une religion nouvelle, chose qui touche à tout, aux traditions, aux lois, aux mœurs, aux sentimens, aux intérêts les plus sacrés ; il s'agissait d'un homme fondateur d'une religion exclusive, et qui ne se proposait rien moins que de renverser tous les cultes et tous les sacerdoces existans ; il s'agissait d'un homme opérant, disait-on, en public, des prodiges inouis, et accompagné partout d'une foule innombrable, attirée par ses œuvres et sa doctrine ; il s'agissait d'un homme appelé au tribunal suprême de sa nation,

condamné, mis à mort, puis, disait-on, ressuscité, et ayant envoyé ses disciples à la conquête morale de l'univers; il s'agissait d'un homme ayant réussi à soulever une foi inébranlable dans le cœur d'une multitude d'hommes de toutes les nations, et devenu par son nom seul le point de ralliement d'une nouvelle société. Si jamais il y eut des événemens publics, c'étaient assurément ceux-là.

Et ces événemens qui contredisaient toute la vie passée du genre humain, qui devaient, par conséquent, s'ils étaient faux, être repoussés de la trame générale de l'histoire par une invincible impossibilité de les y faire cadrer, ont-ils ou non pris leur place dans cet enchaînement rigoureux de la vie humaine depuis trois mille ans? Ils ont fait plus qu'y prendre leur place, Messieurs, sans ceux l'histoire est une énigme incompréhensible. En effet, de Moïse à Pie IX, ces deux termes extrêmes des annales du monde, quelle est la question principale de l'histoire? Est-ce la fondation et la chute des empires d'Assyrie, la guerre de Troie, les conquêtes d'Alexandre, la fortune des Romains, l'élévation des peuples modernes, la découverte de l'Amérique, les progrès de la science et de l'industrie dans les temps nouveaux? Non, aucune de ces questions, si vastes qu'elles soient, n'est la question principale de l'histoire, celle qui embrasse la totalité des trois mille ans qui vivent dans la mémoire du genre humain. La question principale, parce qu'elle contient tout, le passé, le présent et l'avenir, est celle-

ci : le monde ayant été idolâtre dans les temps antérieurs à Auguste, comment est-il devenu chrétien dans les temps postérieurs ? Voilà les deux versans qui partagent toute l'histoire, le versant de l'antiquité et le versant des âges nouveaux ; l'un est idolâtre, plongé dans le matérialisme le plus effréné ; l'autre est chrétien, purifié aux sources d'un spiritualisme accompli. Dans le monde antique, la chair prévaut publiquement sur l'esprit ; dans le monde présent, l'esprit prévaut publiquement sur la chair. Quelle en est la cause? Qui a produit un changement aussi grand et d'une étendue aussi générale entre les deux temps de l'humanité? Qui a modifié à ce point la forme humaine et le cours de l'histoire? Vos pères adoraient des idoles ; vous, leur postérité, venus d'eux par un sang corrompu, vous adorez Jésus-Christ. Vos pères étaient matérialistes jusque dans leur culte ; vous êtes spiritualistes jusque dans vos passions. Vos pères niaient tout ce que vous croyez ; vous niez tout ce qu'ils croyaient. Encore une fois, quelle en est la raison? Il n'y a pas dans l'histoire d'événemens sans causes, pas plus qu'en mathématiques il n'y a de mouvement sans un moteur. Où est la cause historique qui a fait du monde idolâtre le monde chrétien, qui a donné Charlemagne pour successeur à Néron? Vous êtes obligés de la connaître ou du moins de la chercher. Nous, catholiques, nous disons que ce changement prodigieux correspond à l'apparition sur la terre d'un homme qui s'est dit le Fils de Dieu, envoyé pour

effacer les péchés du monde; qui a prêché l'humilité, la pureté, la pénitence, la douceur, la paix; qui a vécu pieusement avec les petits et les simples; qui est mort à une croix, les bras étendus sur nous tous, pour nous bénir; qui nous a laissé dans l'Evangile sa parole et son exemple, et qui, ayant ainsi touché l'âme de plusieurs, pacifié leur orgueil et corrigé leurs sens, a laissé en eux une joie calme si surprenante que le parfum s'en est répandu aux extrémités du monde et a séduit jusqu'à la volupté. Nous disons cela. Oui, un homme, un seul homme a fondé l'empire des chrétiens sur les ruines de l'empire idolâtrique, et nous ne nous en étonnons pas, parce que nous avons remarqué dans l'histoire que tout bien comme tout mal part toujours d'un principe un, d'un homme dépositaire de la force cachée du démon ou de la force invisible de Dieu. Nous disons cela, et nous appuyons notre parole de monumens ininterrompus qui commencent à Moïse pour venir jusqu'à nous; nous en appelons à une publicité de trente-deux siècles consécutifs; nous lions entre eux le peuple juif, Jésus-Christ, l'Eglise catholique, ou plutôt nous ne les lions pas entre eux, ils se présentent à nous étroitement enchaînés dans une suite de choses qui se soutiennent l'une par l'autre; nous en appelons enfin à toute la trame de l'histoire, et au nom de cette trame immense qu'il est absolument nécessaire d'admettre et d'expliquer, nous vous disons : Jésus-Christ est le mot suprême de l'histoire, il en est la clef et la révélation.

Non-seulement il entre dans l'histoire, il s'y place au milieu de tous les événemens, sans peine et à l'aise, mais l'histoire n'est pas possible sans lui. Essayez, en suivant la ligne des monumens, de passer du monde ancien au monde nouveau et de vous expliquer sans Jésus-Christ comment le Pape a remplacé les Césars au Vatican. Le pourrez-vous? Et si une lueur de bonne foi reste au fond de votre âme, ne serez-vous pas obligés de dire comme nous : Oui, c'est au Christ, au Calvaire, à ce sang répandu, que la rénovation du genre humain a commencé.

Aussi, Messieurs, avant notre âge, personne n'avait osé nier la réalité historique de Jésus-Christ, personne. Avant vous, bien avant vous, Jésus-Christ avait des ennemis; car avant vous l'orgueil existait, et l'orgueil est le premier ennemi de Jésus-Christ. Avant vous, Jésus-Christ avait des ennemis; car avant vous la volupté existait, et la volupté est la seconde ennemie de Jésus-Christ. Avant vous, Jésus-Christ avait des ennemis; car avant vous l'égoïsme existait, et l'égoïsme est le troisième ennemi de Jésus-Christ. Et cependant, lorsqu'il a paru pour la première fois, quand il est venu avec sa croix saper votre orgueil, insulter vos sens, traîner votre égoïsme aux gémonies, que lui a-t-on dit? L'orgueil, la volupté, l'égoïsme, avaient alors, comme aujourd'hui, à leur service des gens d'esprit, Celse, Porphyre, toute l'école des Alexandrins, et les gens heureux qui aiment la vie, et la tourbe des courtisans toujours prête à voir dans la

vérité une secrète ennemie du pouvoir. Qu'ont-ils dit du Christ? Ils l'ont poursuivi par le supplice des siens, par la dérision de sa vie, par la discussion de ses dogmes, par l'oppression appelée au secours d'une cause que trahissait la liberté; mais leurs livres subsistant dans mille débris, grâce à l'imprimerie, que j'appelais tout à l'heure le salut de l'histoire, leurs livres en font foi, pas un d'eux n'a nié la réalité de la vie de Jésus-Christ. Vous seuls, venus dix-huit siècles après, et croyant que le temps, qui confirme l'histoire, en est le destructeur, vous avez osé combattre la clarté même du soleil, espérant que toute négation est au moins une ombre, et que l'imbécillité humaine, cherchant un refuge contre la sévérité de Jésus-Christ, accepterait toute arme pour se défendre et tout bouclier pour se couvrir. Vous vous êtes trompés. L'histoire subsiste, malgré la négation, comme le cœur de l'homme subsiste, malgré la débauche des sens, et Jésus-Christ reste, sous l'abri d'une publicité sans exemple et d'une nécessité sans contrepoids, au sommet de l'histoire.

Toutefois, vous me jetterez un dernier mot, vous me direz : S'il ne s'agissait que de faits humains, tels que ceux dont se composent les annales ordinaires des peuples, il est manifeste que la vie de Jésus-Christ contenue dans les Evangiles serait hors de toute discussion. Mais il s'agit dans cette vie d'événemens qui n'ont aucune proportion avec ceux dont nous sommes habituellement les témoins. C'est un Dieu qui s'est

fait homme, qui est mort, qui est ressuscité : comment voulez-vous que nous admettions de si étranges faits sur un ensemble de témoignages humains? Car enfin des écritures publiques, des événemens publics, la trame publique et générale de l'histoire, tout ce concours de preuves est purement de l'homme, et c'est sur ce fondement mortel que vous posez une histoire où tout est surhumain. La base croule évidemment sous le fardeau.

Messieurs, je ne méconnais pas la force de cette objection. Oui, je comprends que quand il s'agit de l'histoire d'un Dieu, il y faut une autre encre que pour l'histoire du plus grand homme du monde, c'est vrai. Mais aussi, je crois que Dieu a résolu l'objection en créant pour son Fils unique, Jésus-Christ, une histoire qui n'est pas humaine, c'est-à-dire qui est dans des proportions si au-dessus du néant de l'homme, que la puissance historique ordinaire n'y aurait évidemment pas suffi. En effet, où trouverez-vous l'enchaînement du peuple juif, de Jésus-Christ et de l'Église catholique? Qu'y a-t-il de pareil nulle part? Et, de plus, sans revenir sur ce qui est déjà énoncé, dites-moi, je vous prie, parmi les histoires que vous connaissez, celle qui a eu pendant trois siècles des témoins morts pour l'attester? Où sont les témoins qui ont donné leur vie en faveur de l'authenticité des plus grands hommes et des plus grands événemens? Qui est mort pour assurer l'histoire d'Alexandre? Qui est mort pour assurer l'histoire de César? Qui? mais

personne. Personne au monde n'a jamais répandu son sang pour communiquer un degré de plus d'évidence à la certitude historique de quoi que ce soit. On laisse l'histoire aller son train. Mais la faire avec son sang, cimenter le témoignage historique pendant trois cents ans avec du sang humain, voilà ce qui ne s'est pas vu, sauf de la part des chrétiens pour Jésus-Christ. On nous a interrogés trois siècles durant, pour savoir qui nous étions ; nous avons dit : Chrétiens. On nous a répondu : Blasphémez le nom du Christ, et nous avons dit : Nous sommes chrétiens. On nous a tués pour cela dans des supplices affreux, et entre les mains des bourreaux, notre dernier soupir exhalait le nom de Jésus, comme un baume pour le mourant et un témoignage pour le vivant au siècle des siècles, Jésus-Christ. Nous ne sommes pas morts pour des opinions, mais pour des faits, le nom même de martyrs le prouve, et Pascal a dit excellemment : « J'en crois des témoins qui se font égorger. » Et quoiqu'il y ait insolence à vouloir mieux dire que Pascal, je dirai pourtant mieux que lui : J'en crois le genre humain qui se fait égorger.

Voulez-vous une autre marque par où se révèle encore l'élévation de Jésus-Christ, dans l'histoire, pardessus toute histoire ? Dites-moi quel est l'ancien peuple du monde, le plus célèbre, à votre choix, qui ait laissé des gardiens sur son tombeau pour y garder son histoire ? Où sont les survivans des Assyriens, des Mèdes, des Grecs, des Romains ? où sont-ils ? Quel

peuple mort rend témoignage de sa vie? Un seul peuple, le peuple juif, à la fois mort et vivant, relique du monde ancien dans le monde nouveau, et témoin à charge contre lui-même du Christ par lui crucifié. Dieu nous a conservé cet irréprochable témoin ; je le produis, il est là. Regardez-le ! le sang est dans ses mains. Et nous aussi, catholiques, nous, l'Eglise, nous sommes à côté de lui, nous parlons avec lui et aussi haut que lui. Société vivante et universelle, nous portons dans les cicatrices de nos martyrs le sang versé par nous pour rendre témoignage à l'histoire de Jésus-Christ ; et, de son côté, société vivante aussi, universelle aussi, le peuple juif porte un sang qui n'est pas le sien, mais qui n'est pas moins éloquent que le nôtre. Il y a deux témoins ici et deux sangs. Regardez-les ! Regardez à la droite et à la gauche du Christ : voici le peuple qui l'a crucifié, voici le peuple qui est né de sa croix. Ils vous disent tous deux la même chose ; tous deux souffrent depuis dix-huit cents ans un martyre qui ne se ressemble pas, mais qui a la même source ; tous deux sont ennemis, et ils ne se rencontrent que dans une seule chose : Jésus-Christ ! Ah ! vous portez un défi à Dieu ! Croyez-moi, quand l'homme porte des défis à Dieu, sa Providence s'est inévitablement ménagé une réponse, et vous venez d'entendre, au sujet de l'histoire de Jésus-Christ, celle qu'il vous fait.

Je conclus, Messieurs ; nier la réalité historique de la vie de Jésus-Christ est un acte de démence, un

coup désespéré. Et vous ne serez pas peut-être sans vous demander pourquoi on l'a fait, soit directement, soit indirectement, avec ou sans précautions. C'est, Messieurs, que la réalité historique de Jésus-Christ une fois admise, même en bloc, le sentiment de sa divinité se fait jour dans l'esprit, et qu'il est difficile de ne pas succomber plus ou moins. Des ténèbres étaient nécessaires autour d'une existence aussi remarquable, liée d'ailleurs à tant de choses qui le sont aussi. La négation n'eût-elle pour résultat que d'exiger la preuve du fait, c'était déjà obtenir une discussion, et une discussion a du prix sur un terrain inattaquable ; il semble que le prestige en soit diminué. Il vaut mieux enfin tenter quelque chose que de ne rien tenter du tout. Puis, la haine aveugle, elle rend les yeux insensibles aux plus fortes clartés, et, en ce sens, il convenait que la réalité historique de Jésus-Christ fût attaquée, comme une preuve de la diminution intellectuelle de ceux qui se font ses ennemis. La vérité gagne aux violences de l'esprit comme aux violences du corps, et tranquille dans l'aire inaccessible où Dieu l'a placée, sûre d'elle-même par quelque côté qu'on l'assiége, elle peut dire à l'homme, en imitant un vers fameux :

Conteste si tu peux, et *consens* si tu l'oses.

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE.

DES EFFORTS DU RATIONALISME POUR DÉNATURER LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur,

Messieurs,

Je vous ai prouvé dans notre dernière Conférence la réalité historique de Jésus-Christ. Mais qu'est-ce à dire, que je vous ai prouvé la réalité historique de Jésus-Christ? Cela veut-il dire qu'il demeure constant qu'à une certaine époque un homme a vécu qui s'appelait Jésus-Christ? Si nous n'avions prouvé que cela, nous n'aurions rien prouvé; car un nom n'est rien.

Prouver la réalité historique d'un personnage, c'est prouver la réalité du type vivant qui le constitue. Ainsi, quand je nomme César, je ne nomme pas un homme tel quel, je nomme le Romain qui, avant Auguste, a conquis et gouverné les Gaules, qui, rappelé par le Sénat, passa le Rubicon, s'empara de la dictature et succomba enfin sous le poignard d'une conjuration. Et, de même, quand je nomme Jésus-Christ, je nomme celui qui, au temps de Tibère, prêcha en Judée une doctrine religieuse, soutint sa parole par des actes dont vous vous réservez le jugement, mais qui étaient au moins singuliers, se fit des disciples, et, après une condamnation suivie de sa mort, fut présenté à tout l'univers comme vivant, et fonda enfin cette hiérarchie, ce dogme, ce culte, cette Eglise catholique que nous voyons jusqu'à présent. Et, avoir prouvé la réalité historique de Jésus-Christ, c'est avoir prouvé la réalité de ce type que je viens de dessiner à grands traits.

J'ai fait plus, Messieurs, j'ai prouvé en même temps l'authenticité des Evangiles. Car un livre est authentique quand il est historique, et j'ai montré que les Evangiles avaient tous les caractères de l'histoire, c'est-à-dire qu'ils étaient une écriture publique, contenant des faits publics adaptés à la trame générale et publique des annales du genre humain. C'est là la grande authenticité. Il en est une autre, secondaire et peu importante, qui consiste à connaître la date précise d'un livre et le nom exact de son auteur.

Je la mets au-dessous de l'autre, parce qu'un livre peut avoir une date certaine et un auteur certain, sans jouir d'aucune valeur historique, tandis qu'un livre historique emporte avec soi la date et la suite des choses authentiquement promulguées par une invincible publicité. Les Evangiles sont authentiques des deux façons; mais la première et la grande authenticité suffisant à leur certitude, c'est à l'établir que je me suis attaché.

Peut-être en m'écoutant, Messieurs, vous vous êtes demandé à qui j'en voulais, et s'il était bien nécessaire de se donner tant de peine pour une chose qui ne semble pas contestée. Vous vous seriez trompés en cela. Non-seulement dans un ouvrage célèbre, sur l'*Origine de tous les cultes*, Dupuis a nié la réalité historique de Jésus-Christ, mais il n'est pas un incroyant qui à quelque degré ne fasse de même, et n'ait besoin d'élever des nuages entre son esprit et cette formidable figure du Fils de Dieu venu dans la chair. De là vient que vous entendez redire si complaisamment et si faussement qu'aucun témoignage contemporain, en dehors de l'école chrétienne, n'atteste la présence de Jésus-Christ sur le théâtre de l'histoire. De là vient que le fameux texte de Flavien Josèphe sur la vie et la mort du Christ a été si vivement frappé de suspicion. Il n'est pas d'incroyant que la certitude historique des premiers temps du christianisme ne trouble et n'importune, et qui ne tienne à haut prix le moindre doute à cet égard. Il fallait donc leur en ôter la

consolation, d'autant plus, Messieurs, qu'en vous démontrant la divinité de Jésus-Christ, j'avais supposé préalablement l'authenticité de sa personne et de son histoire, et que si je ne fusse revenu sur mes pas pour l'assurer définitivement, tout l'édifice de ma démonstration eût porté sur une hypothèse gratuite. Achevons aujourd'hui de substituer le fait à l'hypothèse en vous entretenant d'un autre effort du rationalisme, non plus pour anéantir la vie de Jésus-Christ, mais pour la dénaturer. Car après avoir dit ou fait entendre que la vie du Christ était une fable, le rationalisme lui-même s'est aperçu que c'était trop demander à la crédulité humaine; il a craint la lumière toute-puissante du bon sens, et au commencement de ce siècle, non pas en Angleterre, non pas en France, mais en Allemagne, un système nouveau s'est produit. On a dit : La vie du Christ n'est pas une fable, c'est un mythe. Qu'est-ce que le mythe? La vie du Christ est-elle un mythe! Tel est, Messieurs, l'objet de cette Conférence et de votre attention.

Rendons-nous bien compte d'abord des causes qui n'ont pas permis au rationalisme de sanctionner de son adhésion la réalité historique de Jésus-Christ. Assurément il reste bien des questions à vider, même lorsqu'on a dit : Jésus-Christ a vécu, son histoire est authentique, la publicité couvre de la plus décisive lumière les origines du christianisme et de la chrétienté. Cependant, Messieurs, ce pas fait, on se trouve tout de suite en face d'un dilemme très-simple : Ou

bien Jésus-Christ et ses apôtres ont été sincères, ou bien ils ont été des imposteurs. Dire qu'ils ont été sincères, c'est au fond confesser la divinité de leur œuvre ; car la réalité de la vie du Christ étant posée d'une part, et de l'autre la sincérité de cette même vie étant accordée, on ne peut pas, devant la nature et la suite des événemens qui en forment le tissu, se défendre de cette conclusion : Jésus-Christ est Dieu. Si au contraire on affirme que Jésus-Christ et ses apôtres ont été des imposteurs, on se place dans une position très-dure à l'esprit. Pourquoi? Parce que tout Jésus-Christ, tous les apôtres, tous les martyrs sont la sincérité de l'homme à son degré le plus sensible; parce que Dieu a mis dans la personne de Jésus-Christ, dans la vie de ses apôtres, dans la mort de ses martyrs, un air et un parfum de bonne foi qui ne laisse pas supposer que toute cette belle histoire n'est, durant trois siècles, qu'un amas d'impostures plongées dans le sang. Aujourd'hui d'ailleurs, le christianisme est sincère ; on ne peut pas accuser de mensonge la multitude d'hommes civilisés qui croient à Jésus-Christ, qui prétendent avoir la démonstration quotidienne de sa divinité, qui disent qu'indépendamment même de l'histoire évangélique, la seule action du Christ sur eux leur en manifeste la toute-puissante réalité ; et c'est la thèse d'un Allemand célèbre qui, ayant fait le vide historique autour de lui, et constatant au-dedans de son âme l'influence du Sauveur des hommes, disait à l'Allemagne : Mais moi qui vis, qui

sens, qui pense, je vis avec Jésus-Christ, je sens avec Jésus-Christ, je pense avec Jésus-Christ; il m'élève au-dessus de moi, il me purifie, il me donne ce que rien de ce monde ne m'a jamais donné; il est donc plus que moi, plus que le monde, plus que l'âme, il est Dieu. Oui, nous sommes sincères, et si tous les chrétiens ne prouvent pas leur sincérité par leurs vertus, il en est beaucoup du moins qui rendent à Jésus-Christ ce témoignage de leur foi. Oseriez-vous les taxer d'hypocrisie? Oseriez-vous flétrir le cœur et les actions d'un si grand nombre d'hommes liés à vous par tant de nœuds? Hypocrites, et pourquoi, dans quel but? Quel plaisir d'être chaste par hypocrisie? Quel singulier dessein, et quel étrange salaire de ce sacrifice? Nous sommes donc sincères, et nous pouvons dire de Jésus-Christ, l'époux de nos âmes, comme Pauline de Polyeucte, et avec le même accent :

> Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières,
> Je vois, je sais, je crois!

Mais si le christianisme est sincère aujourd'hui, comment de la plus haute imposture possible, qui est de se dire Dieu, ce torrent, cette mer de sincérité aurait-elle étendu ses golfes et ses horizons jusqu'à nous, jusqu'au centre de l'humanité actuelle? Une cause souillée ne peut pas produire un effet pur, et si aujourd'hui le christianisme est sincère, il l'était hier, avant-hier, aux jours de sa jeunesse, il l'était en Jésus-Christ, le premier cœur d'où il est sorti pour em-

braser le nôtre et le rendre vrai. Ou du moins, si vous niez la conséquence sous cette forme, reconnaissez en Jésus-Christ, dans ses apôtres et ses martyrs, des signes de sincérité plus grands encore que ceux du christianisme présent, et comprenez pourquoi l'incroyance a besoin de rejeter hors de l'histoire les temps primitifs de la chrétienté, de peur que leur ayant une fois donné droit de bourgeoisie, ils ne ceignent trop aisément la couronne d'une incontestable divinité. Oui, nos ancêtres, les incroyans français, ont eu la hardiesse qu'il fallait avoir; ils ont mis la question là où elle est, et quiconque ne les imite pas, à tous risques et périls, est un lâche dans l'ordre de la négation ou un enfant. Nos péres, là comme ailleurs, allaient droit au fond des choses; ils comprenaient, avec l'intrépidité native de leur esprit, qu'il faut tout nier ou tout accorder. Je les en loue, car, après tout, quand on aime l'erreur, il vaut mieux y naviguer comme Colomb que d'y naviguer comme ces barques timides qui n'osent pas s'avancer dans l'Océan, et qui se brisent à la pointe même du rivage. En allant loin, on arrive plus vite au bout, et le même esprit qui poursuivait l'erreur a de plus grandes chances de rentrer à pleines voiles dans la vérité.

Le génie allemand n'est pas doué, semble-t-il, de cet avantage de lucidité et de rapidité. C'est lui qui a créé la théorie du mythe, autour de laquelle il tourne depuis cinquante ans. Mais, enfin, qu'est-ce donc que le mythe? Ecartez de la main les voûtes de cette

cathédrale, et regardez cette autre voûte dont Pascal a dit : « Le silence éternel de ces espaces inconnus m'effraie. » Par delà les astres que votre œil y découvrira sans peine, et comme à l'extrême frontière de l'étendue, vous discernerez je ne sais quelles étoiles problématiques. Sont-elles le fruit d'une vision que trompe l'éloignement ? Ont-elles une totale subsistance ? ou plutôt leur apparition n'a-t-elle pas pour cause tout à la fois une illusion d'optique et une certaine réalité ? Ainsi arrivera-t-il si, au lieu d'explorer les régions profondes du firmament, vous plongez un regard curieux jusqu'aux frontières de l'antiquité. Vous y remarquerez des récits qui inquièteront votre intelligence, incertaine si elle doit les repousser tout-à-fait ou les admettre tout-à-fait. Je choisis Prométhée pour exemple. Vous connaissez tous le thème de Prométhée, cet homme audacieux qui a dérobé le feu du ciel, et que Jupiter, en punition d'un si grand rapt, a fait clouer sur un roc, où son cœur est dévoré par un vautour. L'antiquité était pleine de ce récit, dont Eschyle a fait une des tragédies les plus singulières du théâtre grec. Qu'était-ce au fond que Prométhée ? Etait-ce une fable pure ? Il est bien difficile de le penser, Messieurs ; l'homme part toujours dans ses croyances et ses souvenirs de quelque réalité, et lorsque ses croyances et ses souvenirs ont un caractère universel, il n'est pas logique de les déshonorer par un dédain absolu. Mais, d'un autre côté, rangerez-vous dans l'histoire le thème de Prométhée ? Nous ne

le pouvons pas davantage. Comment admettre qu'un homme a dérobé le feu du ciel, que Dieu l'a enchaîné à un roc, et que son cœur, toujours renaissant, y est la proie d'un vautour qui ne se rassasie jamais? Nous sommes ici évidemment entre la fable et l'histoire. Un événement relatif aux destinées religieuses du genre humain s'est passé au fond des siècles primordiaux; tous les peuples en ont emporté la mémoire dans leurs émigrations; mais à mesure que l'ombre du passé grandissait sur le monde, la physionomie véritable de cette tragédie antique a perdu de sa clarté; l'imagination a porté secours à la mémoire, et Prométhée, cloué sur son roc, est devenu l'expression populaire et impérissable d'un grand crime, suivi d'une grande expiation. C'est là le mythe. Le mythe est un fait transfiguré par une idée, et l'antiquité nous apparaît à sa frontière, je répète l'expression, comme gardée par une légion de mythes, qui tous sont l'expression altérée de quelque vérité.

Cela étant, dit le docteur Strauss, l'un des plus célèbres tenans de l'école mythique, pourquoi Jésus-Christ ne serait-il pas un mythe, pourquoi les Evangiles seraient-ils autre chose qu'un ensemble de mythes, c'est-à-dire de faits réels transfigurés par des idées? Voyons si la chose n'est pas possible, et, en second lieu, si elle n'est pas réelle.

Qu'elle soit possible d'abord, l'analogie ne laisse guère lieu d'en douter. Est-il une religion, soit l'idolâtrie, soit le brahmanisme ou le bouddhisme, qui ait

une autre subsistance que celle d'un vaste ensemble de faits et d'idées altérés les uns par les autres? Si vous le niez, chrétiens, vous vous portez à vous-mêmes un bien grand coup. Car vous affirmez par là que l'humanité est capable, tant elle est dépourvue de sens, d'adorer pendant des siècles des fables dénuées de toute espèce de fondement, soit traditionnel, soit idéal. Evidemment, vous ne le pouvez pas; vous devez convenir, sous peine de vous blesser vous-mêmes, que partout où l'homme a fléchi le genou avec quelque universalité et quelque perpétuité, il avait devant lui des faits incrustés dans des conceptions. Mais si c'est là le phénomène général, pourquoi le christianisme ne se serait-il pas produit sous l'empire de la même loi? Sans doute les chrétiens adorent des faits; Jésus-Christ est un fait; seulement, comme dans toutes les occasions de cette nature, le fait primordial, quoique certain, a subi dans la pensée de ses adorateurs, avec le cours du temps et la fascination d'une idée préconçue, des modifications qui le tirent de l'histoire pure pour le ranger dans l'espèce des mythes. Que Jésus-Christ n'ait pas subi une transformation aussi complète que les faits plus lointains de la haute antiquité, on peut sans crainte y consentir; mais le plus ou le moins n'est qu'une question secondaire, et il n'en reste pas moins que la personne du Christ et l'événement chrétien sont compris dans la loi générale qui rattache au mythe toutes les religions connues.

On peut d'autant moins en douter que la publica-

tion des Evangiles n'est pas contemporaine du Christ. De l'aveu même des chrétiens, un assez grand nombre d'années de tradition et de prédication a précédé l'ère de l'écriture évangélique, et si l'on s'en rapporte à une critique exacte, ce ne sera pas avant la moitié du deuxième siècle qu'il sera permis de placer le règne assuré du Nouveau-Testament. Que d'espace laissé à l'imagination et à la foi pour transformer Jésus-Christ!

Cette transformation était d'autant plus facile, remarquez-le bien, que l'idée messianique préexistait à Jésus-Christ. Bien avant qu'il parût, cette idée courait dans les veines du peuple juif; une foule d'hommes, attentifs à la voix des prophètes, s'étaient occupés du Messie à venir, et après que le Christ s'en fut attribué la mission, il était naturel qu'on lui en appliquât tous les traits. L'idée messianique était le moule où se formait depuis des siècles le mythe de Jésus-Christ; Jésus-Christ n'avait en quelque sorte qu'à se laisser faire, et lorsqu'il fut mort, sa vie entra de soi-même, comme une matière en fusion, dans le moule du messianisme, d'où il sortit enfin tel qu'il est aujourd'hui sous l'œil étonné des générations.

L'analogie, le temps, l'idée préconçue du Messie, toutes ces circonstances nous mènent à conclure que le christianisme a pu se former, comme toutes les religions de l'antiquité, par le principe de la transfiguration mythique. Mais un examen plus sévère nous conduira bien au-delà de cette conclusion et nous

fera discerner dans le Nouveau-Testament tous les caractères d'un mythe accompli.

Premièrement, la vie de Jésus-Christ, telle qu'elle est rapportée dans les Evangiles, est empreinte d'un merveilleux continuel. Depuis l'ange qui annonce sa conception au sein de la Vierge Marie, jusqu'à sa résurrection et son ascension, pas un événement de cette existence n'est conforme au cours de la nature. Chaque parole enfante un prodige, chaque pas est un miracle, et le miracle semble lutter avec lui-même pour se surpasser de moment en moment et confondre les dernières espérances de la raison. Or, précisément le merveilleux est l'inséparable compagnon du mythe et a le même siége que lui. Où trouvons-nous, en effet, le merveilleux? Est-ce sous nos regards, proche de nous, dans le monde moderne, enfin! Jamais. Tout ce que nous voyons est simple et naturel; des lois générales, d'où procède un ordre constant, régissent le monde qui est devant nous; Dieu n'y intervient en aucune manière par des coups bizarres et subits; mais il laisse aux causes secondes leur indissoluble enchaînement. Où donc trouvons-nous le merveilleux? Là même où nous découvrons le mythe, dans l'antiquité. L'antiquité est le siége de l'un et de l'autre, et le mythe même ne nous est révélé que par la présence du merveilleux. Car si rien n'était merveilleux dans l'antiquité, tout serait histoire. Mais alors, qui est-ce qui distingue le merveilleux de Jésus-Christ de tout autre merveilleux? En soi, rien; quant

à la place, rien encore, puisque cette place est l'antiquité. Pourquoi donc, s'il vous plaît, coupez-vous en deux l'antiquité, l'une fausse, l'une vraie? Pourquoi repoussez-vous dans le mythe le merveilleux antérieur à Jésus-Christ, et donnez-vous rang d'histoire au merveilleux qui lui est contemporain? La raison ne saisit aucun motif de ce discernement, si ce n'est que vous appelez le temps de Jésus-Christ un temps historique, par opposition à d'autres époques que vous appelez des temps fabuleux. Mais le merveilleux est justement le trait propre qui distingue les siècles de la fable des siècles de l'histoire; car, sans cela, où serait le principe de leur distinction?

En second lieu, il est manifeste, à la première lecture des Evangiles, qu'ils ne présentent aucune suite chronologique, rien qui annonce l'histoire, mais que ce sont de simples matériaux ramassés au hasard dans les esprits, sans même que l'on se soit inquiété d'y mettre la moindre vraisemblance d'harmonie. Tout y est confusion et contradiction. Le docteur Strauss n'a eu qu'à laisser courir son regard et sa plume pour former quatre volumes des incroyables méprises dont ils sont remplis. Et il ne faut pas en accuser les évangélistes; c'est là même la preuve de leur sincérité. Ils ont pris le mythe comme ils l'ont trouvé, flottant, indécis, contradictoire à lui-même, comme tout ce qui sort du confluent ténébreux des faits et des idées. Plus d'un siècle avait passé sur la vie de Jésus-Christ; on en avait promené les lambeaux de l'Orient à l'Occi-

dent, sous le coup de sentimens et de pensées qui avaient des origines diverses, et bien que le type eût quelque unité, à cause de la force messianique qui était le point de départ primitif, néanmoins il était impossible que l'élaboration finale de tant d'élémens ne portât pas des cicatrices visibles du désaccord et de la variété.

Telle est, Messieurs, l'argumentation de l'école mythique. Je ne crois pas vous en avoir dissimulé la force; je n'aime pas à amoindrir les ennemis de la vérité. A quoi cela peut-il servir ? Quand j'aurais abusé un moment de votre pénétration et de votre souvenir des choses, rentrés chez vous, un coup d'œil sur le docteur Strauss vous révèlerait mon peu de sincérité, et la cause que je défends, pour avoir gagné un quart d'heure, perdrait un siècle dans votre esprit. Non, Messieurs, c'est moins qu'un devoir, c'est un plaisir d'être sincère quand on a la vérité pour soi, et si les argumens de l'école mythique ont manqué de force en passant par ma bouche, c'est qu'après trois mois consacrés à leur étude, il ne m'a pas été possible de leur donner plus d'éclat et plus d'autorité. Ne vous le dissimulez pas, toutefois, l'œuvre est habile autant qu'elle a pu l'être. Vous le voyez, la réalité historique de Jésus-Christ n'est plus niée ; on ne vient plus se briser contre la constitution même de l'histoire, et néanmoins, tout en demeurant un fait, Jésus-Christ est désarmé de la puissance du fait. D'un autre côté, il n'est plus nécessaire de combattre l'impression de

bonne foi qui résulte de sa vie et de la vie des siens. On accorde cette bonne foi. Jésus croyait en soi et l'on croyait en lui. On y croyait devant César, on y croit devant l'incrédulité. Vos pères donnaient leur sang pour des faits et des idées; vous donnez le vôtre pour des faits et des idées. Seulement, vous ne les entendez pas bien, et il est permis, il est honorable, il est glorieux de vivre et de mourir pour des choses que l'on n'entend pas bien.

Je crois, Messieurs, l'exposition suffisante, et je vais aborder de front cette grande machine de guerre germanique.

Nierai-je l'existence des mythes? Non, Messieurs, le mythe me paraît historiquement la chose du monde la plus véritable. J'admets que l'homme, abandonné à la tradition pendant un long cours de siècles, finit par ne plus bien discerner l'encadrement et le texte primitif des événemens. Comme un tableau devant lequel le spectateur recule toujours, le genre humain recule devant le passé, et si bien qu'il le regarde, il vient un moment où sa vue s'obscurcit. Cependant, l'imagination, travaillant sur ce spectacle devenu lointain, y ajoute des traits nouveaux; l'idée domine le fait, et il se produit quelque chose qui n'est plus ni une histoire ni une fable, mais que nous appelons un mythe. La mythologie est l'ensemble de toutes les créations de l'esprit humain entre l'ombre et la lumière de l'antiquité. Car, remarquez-le, quel est le théâtre des mythes? C'est l'antiquité, ou plutôt c'est

la tradition abandonnée toute seule au cours de l'humanité qui la porte en avançant et la poussant. C'est la tradition pure qui est le siége du mythe. Mais là où se lève l'Ecriture, là où apparaît le récit immobilisé, là où l'airain scriptural est posé en face des générations, à l'instant la puissance mythique de l'homme s'évanouit. Car alors le fait reste devant lui dans ses proportions véridiques, il reste en commandant à son imagination, et mille ans n'y peuvent pas plus qu'un jour. Jamais, depuis Hérodote et Tacite, vous a-t-on signalé des mythes dans l'histoire? Charlemagne est-il devenu un mythe au bout de mille ans? Clovis au bout de treize cents? Auguste, César, en s'enfonçant dans le passé, ont-ils pris quelque apparence mythique? Non; le point le plus éloigné où l'historien moderne cherche à découvrir le mythe, c'est, par exemple, le commencement de Rome, Romulus et Rémus. Pourquoi? Parce que bien qu'on s'approchât de l'Ecriture, bien qu'elle préexistât dans d'autres pays, elle n'avait pas encore reçu la garde de l'histoire romaine. Mais, une fois l'Ecriture vivante, une fois qu'elle s'est emparée de la trame générale de l'histoire, à l'instant le moule mythique est brisé.

Or, Jésus-Christ n'appartient pas au règne de la tradition, mais au règne de l'Ecriture. Il est né en pleine Ecriture, sur un terrain où il est impossible au mythe de prendre racine et de se développer. La Providence avait tout prévu et tout préparé de loin, et si vous vous êtes demandé quelquefois pourquoi Jésus-

Christ est venu si tard, vous en voyez maintenant une raison. Il est venu si tard pour n'être pas dans l'antiquité, pour être au centre de l'écriture ; car il n'est pas la première écriture, il s'en est bien gardé, il n'est pas la première écriture, il est l'écriture après quinze cents ans, et si vous ne voulez compter que depuis Hérodote, il est encore l'écriture après cinq cents ans. Ainsi il est moderne, et quand même le monde durerait des siècles sans nombre, comme au moyen de l'écriture tout est présent, parce que d'un coup d'œil et avec la rapidité de l'éclair nous parcourons toute la chaîne de l'histoire, Jésus-Christ est à jamais nouveau, assis dans la pleine réalité des événemens qui composent la vie connue et certaine du genre humain.

Je pourrais m'arrêter là, Messieurs, car vous voyez bien que la machine mythique est par terre, puisque la condition fondamentale du mythe, qui est l'absence de l'écriture, manque en Jésus - Christ. Le docteur Strauss lui-même convient expressément que le mythe n'est pas possible avec l'écriture; aussi cherche-t-il à dépouiller Jésus-Christ du caractère scriptural en reculant la publication des Evangiles aussi tard qu'il peut. Nous verrons bientôt la faiblesse de cette ressource, si vous me permettez de suivre pas à pas la trace de son argumentation.

L'analogie, dit-il, est contre Jésus-Christ, puisque le mythe est la base de toutes les religions connues. Je le nie. Le mythe est la base des religions de l'antiquité, sauf le mosaïsme, parce que tous ces cultes

plongeaient leurs racines dans une tradition dont l'écriture n'avait point arrêté les ombres et prévenu les écarts. Mais, l'écriture venue, les faux cultes eux-mêmes, tels que celui de Mahomet, ont pris une consistance historique qui les sépare manifestement des sacerdoces et des dogmes corrompus de l'antiquité. La différence saute aux yeux. C'est pourquoi, nous chrétiens, et vous qui combattez le christianisme, il ne nous viendra pas même à l'esprit de combattre Mahomet en faisant de sa personne un mythe, et du Coran un recueil mythique. La force de l'écriture, sous l'empire de laquelle il a vécu, nous interdit jusqu'à la pensée d'une aussi chimérique témérité. Nous sommes contraints d'avouer qu'il est uu personnage réel, qu'il a écrit ou dicté le Coran, organisé l'islamisme, et notre seule ressource contre ses prétentions sur nous est de le traiter d'imposteur, de lui dire énergiquement : Tu en as menti. Mais la chose est plus difficile en ce cas, le succès tout autrement coûteux, et voilà pourquoi le rationalisme dispute avec tant d'art au Christ sa puissante réalité. Quoi qu'il en soit, l'analogie que l'on invoque pour étendre le nuage du mythe jusque sur lui est une analogie sans fondement. Une grande ligne de démarcation sépare en deux hémisphères tous les cultes connus, l'hémisphère mythique et l'hémisphère réel : celui-là contient les cultes formés dans les temps primitifs, sous l'empire d'une tradition mobile ; celui-ci contient les cultes vrais ou faux que l'écriture a enchaînés dans une his-

toire et un dogme déterminés. Pour rejeter les premiers, il suffit de leur opposer leur nature mythique; pour rejeter les seconds, il faut entrer dans la discussion de leur valeur historique, intellectuelle, morale et sociale.

Il est vrai que l'on conteste à Jésus-Christ son caractère scriptural, mais comment? parce que, dit-on, il est impossible d'établir que la publication des Evangiles ait eu lieu avant l'an 150 de l'ère, d'où il suit que le type du Christ a flotté pendant plus d'un siècle à la merci de la tradition. Messieurs, quand je l'accorderais! quand j'accorderais que nos Evangiles n'ont point paru avant l'an 150! Mais avant 150, l'écriture existait en dehors de l'école chrétienne; elle existait chez les Juifs, chez les Grecs, chez les Romains, sur tout le théâtre où se débattait la question du christianisme; l'histoire était fondée par la publicité et l'immutabilité des monumens. Avant 150, on annonçait Jésus-Christ mort et ressuscité dans toutes les synagogues qui couvraient, et même au-delà, la surface du monde romain; on l'annonçait publiquement dans le palais des Césars et au prétoire de tous les proconsuls. Avant 150, j'ai cité Tacite et Pline le jeune, qui attestent qu'il en était ainsi. Ces prédications, ces témoignages, ces discussions, cette lutte, ce sang, tout cela était public, était écrit; ce n'était pas une tradition morte, livrée aux chances du temps et de l'imagination pendant mille ans d'indifférence et de paix. On donnait au même moment sa parole et sa

vie, et trois sociétés ensemble, souverainement intéressées à ce qui se passait, la société chrétienne, la société juive et la société romaine, se rencontraient sur le champ de bataille dont vous circonscrivez vous-mêmes à un peu plus d'un siècle la limite traditionnelle. Eh quoi! ces juifs à qui l'on disait : Vous avez tué Jésus-Christ? ces princes et ces présidens dont on foulait aux pieds les ordres au nom de Jésus-Christ; quoi! pas un d'eux ne s'est aperçu qu'il s'agissait d'un mythe à l'état de formation? Non, tout le monde était dans le sang, et par conséquent dans la réalité; tout le monde était dans la discussion, et par conséquent dans la force et dans la gloire de la publicité qui est le fondement de toute l'histoire. Peu importe donc la date des Evangiles; car l'histoire porte les Evangiles. S'ils n'ont paru que cent vingt ans après Jésus-Christ, ils vivaient avant de naître, ils vivaient dans la bouche des apôtres, dans le sang des martyrs, dans la haine du monde, dans la poitrine de millions d'hommes, qui confessaient Jésus-Christ mort et ressuscité! Quelle pitié, Messieurs, quelle faiblesse! Comparer une religion dont les origines sont aussi publiques et militantes, et dont la tradition n'aurait précédé l'écriture que de cent vingt ans, à ces cultes sans histoire, plongés pendant deux mille ans dans les eaux mortes d'une tradition qui n'était confiée à personne et pour laquelle personne n'a jamais donné une goutte de son sang.

J'ai à peine besoin de vous dire, Messieurs, que

nous n'acceptons pas la date qu'on veut bien assigner à la publication des Evangiles. Les Evangiles sont des écritures publiques, contenant des faits publics, qui entrent dans la trame publique de l'histoire; ils portent le nom de trois apôtres et d'un disciple célèbre qui étaient des hommes publics dans une société publique; or, il est impossible qu'une telle attribution, dans de telles circonstances, soit contraire à la vérité. Les lois mathématiques de la publicité ne le permettent pas. Les Evangiles sont des apôtres; ils ont la valeur de leur témoignage, et la date de leur vie, c'est-à-dire la date d'une vie contemporaine et la valeur d'un témoignage contemporain. Ce détail d'authenticité se soude à l'authenticité générale des origines chrétiennes et n'en est pas séparable. Jugez encore une fois du rapport qui existe entre de tels monumens et les mythes obscurs sortis de l'abîme sourd et sans lumière de la haute antiquité.

En vain, pour rejeter Jésus-Christ plus loin que son temps, appelle-t-on au secours l'idée messianique qui avait préparé sa venue. D'abord, l'idée messianique n'était pas un mythe; elle appartenait à un peuple scriptural, à un peuple écrivant et écrit, et elle-même était une part de son écriture. C'était une idée fixe et un fait fixe. Mais quand même primitivement le messianisme eût été un mythe, il ne peut plus garder ce caractère dans son application à Jésus - Christ. Car cette application à Jésus-Christ était moderne; elle s'opérait à une époque toute scripturale et publique,

et par conséquent, quoi qu'il en eût été dans le passé, le mythe disparaissait au grand jour de Jésus-Christ et de son siècle. La question réelle étouffait la question chimérique.

Restent, Messieurs, les signes mythiques que l'on prétend découvrir dans l'histoire même de Jésus-Christ. Le premier de ces signes est le merveilleux. Le merveilleux, dit-on, est le caractère mythique proprement dit; partout où il se montre, l'histoire disparaît; car le miracle étant impossible en soi, tout récit qui le contient ne saurait évidemment être historique. Ainsi, nous dit le docteur Strauss, je renverse toute votre dogmatisation par ce seul mot : L'Evangile est un tissu de miracles; or, le miracle est impossible : donc l'histoire en est impossible aussi, et par conséquent, cette histoire n'existe pas. Ce ne peut être qu'un mythe.

Que le miracle soit impossible ou non, c'est une question de métaphysique que j'ai déjà traitée et sur laquelle je ne reviendrai pas. Mais, à tout le moins, c'est une question. Vous, rationalistes, vous n'admettez pas la possibilité de l'action souveraine de Dieu en ce monde ; nous, chrétiens, nous l'admettons. Or, nous sommes des hommes comme vous, des intelligences comme vous; si vous êtes nombreux, nous le sommes plus que vous; si vous êtes savans, nous le sommes autant que vous. Et tandis que vous niez le miracle, nous en demandons tous les jours à Dieu, persuadés qu'il manifeste ainsi sa puissance et sa bonté

à notre égard, même encore aujourd'hui. Nous allons plus loin : nous ne concevons pas l'idée de Dieu sans l'idée d'une souveraineté qui puisse se manifester par la toute-puissance de son action, en sorte que pour nous la négation de la possibilité du miracle est la négation même de l'idée de Dieu. Dieu, selon nous, est miraculeux de sa nature, et si l'histoire cesse par le miracle, nous pensons que Dieu cesse sans le miracle. Un abîme sépare, vous le voyez, ces deux sentimens. Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit que la possibilité du miracle est une question, et par conséquent que décider de la réalité de l'histoire par la présence ou l'absence du miracle, c'est décider une question par une autre question, procédé contraire aux règles de la logique et du sens commun. Quoi ! des monumens sont authentiques, ils s'enchaînent les uns aux autres dans un ordre visible et constant, ils se lient à toute la suite de la vie humaine publique, ils sont inattaquables, certains, consacrés, c'est folie d'y toucher; mais le doigt de Dieu s'y trouve, ce doigt qui a créé le monde, et cela suffit, l'histoire a disparu. Vous me dispenserez, Messieurs, même en supposant que le miracle soit problématique en soi, de nier le certain à cause de l'incertain. Nous autres chrétiens, nous admettons l'incertain sur la foi du certain : chacun a sa logique.

On insiste en faisant remarquer que le merveilleux est le seul caractère qui distingue la fable de l'histoire. Cela n'est pas, Messieurs; la ligne de démar-

cation entre l'histoire et la fable gît ailleurs ; elle gît dans la différence des choses sans suite et sans monumens publics avec des choses suivies et orientées de toutes parts par la publicité. Je l'ai dit, je ne le répète plus.

Le docteur Strauss est-il plus heureux dans ce qui fait le fond de son livre, le relevé des innombrables méprises et contradictions de nos évangélistes ? Je ne le crois pas. J'ai lu ce livre avec attention et labeur, et voici comment je m'y prenais. Après avoir étudié un paragraphe, toujours fort long, et il y en a cent quarante-neuf distribués en quatre volumes, je fermais le livre pour me remettre un peu de la fatigue et d'une sorte de frayeur involontaire causée par l'abondance de l'érudition. Puis, ouvrant l'Evangile, que je baisais respectueusement, je lisais les textes qui avaient été l'objet de la discussion, pour voir si, par les seules lumières d'une littérature commune et sans secours d'aucun commentateur, je ne parviendrais pas à rompre le nœud de la difficulté. Eh bien ! à part trois ou quatre passages, il ne m'a jamais fallu plus de dix minutes pour dissiper le charme d'une vaine science et sourire au dedans de moi de l'impuissance à laquelle Dieu a condamné l'erreur. Je ne puis pas, Messieurs, vous faire passer en revue toute cette légion de textes torturés par le rationalisme ; je me bornerai à deux exemples pris au hasard.

Saint Luc, ayant à raconter la naissance de Jésus-Christ à Bethléem, hors du pays de ses parens, s'ex-

prime en ces termes : *Il arriva dans ces jours-là qu'il parut un édit de César-Auguste pour dénombrer toute la terre; ce premier dénombrement fut fait par le président de Syrie Cyrinus.* Là-dessus le docteur Strauss, après avoir établi d'abord très-scientifiquement que le dénombrement n'était pas possible, ouvre les *antiquités judaïques* de Flavien Josèphe, et montre par un texte formel que Cyrinus n'avait gouverné la Syrie que dix ans après la naissance de Jésus-Christ. Vous jugez du triomphe. Or, savez-vous ce qu'il faut pour résoudre la difficulté? Vous pensez peut-être qu'il sera nécessaire de modifier un mot, une lettre? non, ce sera moins que cela. Vous connaissez tous la valeur d'un accent dans la langue grecque; changez donc un accent, et voici quel sera le sens de l'évangéliste : *Il arriva dans ces jours-là qu'il parut un édit de César-Auguste pour dénombrer toute la terre; c'est ce même premier dénombrement qui fut fait par le président de Syrie Cyrinus.* C'est-à-dire que l'ordre ayant été donné du dénombrement de l'empire romain, et cet ordre ayant reçu un commencement d'exécution, il ne fut pourtant accompli que dix années plus tard, sous le président Cyrinus. Et si l'historien sacré fait mention de Cyrinus, c'est précisément pour imprimer un caractère authentique à sa déclaration; car s'il s'était contenté de dire : *Il parut un édit de César-Auguste pour dénombrer toute la terre,* on aurait pu lui objecter que le dénombrement ne s'était pas accompli au moment de la

naissance du Christ. Il prévient donc l'objection en disant : *C'est ce même premier dénombrement qui fut fait par le président de Syrie Cyrinus.*

Voici un autre exemple. Il est dit, à propos de la résurrection de Notre-Seigneur, que les saintes femmes allèrent au tombeau, selon saint Marc, le soleil étant déjà levé, et selon saint Jean, lorsque les ténèbres régnaient encore. Le docteur Strauss remarque cette contradiction parmi un très-grand nombre d'autres qu'il prétend découvrir dans le fait de la résurrection, et il ne manque pas d'en tirer parti. Mais que faut-il donc pour résoudre cette terrible difficulté? Il suffit de comprendre que lorsqu'on commence une course de grand matin, il est possible de partir avec les ténèbres et d'arriver avec le jour.

Je vous atteste, Messieurs, qu'à part un très-petit nombre de passages, rien ne m'a causé un embarras plus sérieux. En sorte qu'après que le livre me fut souvent tombé des mains par l'ennui, les mains me tombèrent encore en pensant que c'était là de la science, la science allemande, cette science au nom de laquelle, à nous, prédicateurs et écrivains catholiques de France, on porte de superbes défis, en nous disant : Vous parlez du Christ et de l'Evangile, vous les citez? mais à l'heure qu'il est, simples que vous êtes, l'Allemagne a détruit le Christ et l'Evangile; elle les a pesés dans la lumière de la critique, et tout cela n'est plus qu'une ombre, un rêve, un mythe!

Laissons ce triomphe à l'orgueil, et nous, fils du

bon sens, cherchons pourquoi l'histoire de Jésus-Christ prête au genre d'attaques que je viens de vous signaler. Si la Providence l'eût voulu, Jésus-Christ n'eût eu qu'un seul historien conduisant d'un bout à l'autre le fil de sa vie avec une clarté chronologique qui eût mis chaque partie dans sa vraie place, et le tout à l'abri de la plus légère discussion. Mais la Providence ne l'a pas voulu. Elle souhaitait que l'Evangile fût l'œuvre de plusieurs hommes différens d'âge, de génie, de style et de point de vue, et dont aucun ne rassemblât sous sa plume tous les matériaux de la vie du Christ, mais de simples fragmens dont le choix même fût arbitraire. La pensée de Dieu en cela était de faire de la biographie de son Fils un miracle de vérité intime que l'œil le plus vulgaire pût discerner, et qu'on ne rencontrât en aucune autre vie de quelque homme que ce fût. En effet, dès le premier regard, la multiplicité des évangélistes est frappante, non-seulement à cause du frontispice, qui porte des noms différens, mais par le reflet de leur nature personnelle en chacun des Evangiles. On voit, on sent que saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, sont des âmes diverses, et qu'ils burinent chacun de leur côté la figure de leur maître bien-aimé, sans prendre le moindre souci de ce que fait leur voisin, ni même de ce que demande la suite de la chronologie. De là un choix arbitraire de fragmens, un défaut de liaison, des contradictions apparentes, des détails omis dans celui-ci et rapportés dans celui-là, une multitude de variétés

dont on ne se rend aucune raison. Cela est vrai. Et pourtant c'est bien dans les quatre évangélistes la même figure du Christ, la même sublimité, la même tendresse, la même force, la même parole, le même accent, la même singularité suprême de physionomie. Ouvrez saint Matthieu, le publicain, ou saint Jean, le jeune homme vierge et contemplatif; choisissez telle phrase que vous voudrez dans l'un et dans l'autre, aussi différente par l'expression que par le sujet, et prononcez-la devant dix mille hommes assemblés, tous lèveront la tête, ils ont reconnu Jésus-Christ. Et plus on montrera le désaccord extérieur des évangélistes, plus cet accord intime d'où ressort l'unité morale du Christ deviendra une preuve de leur fidélité. S'ils rendent unanimement si bien la figure inimitable de Jésus-Christ, c'est qu'il est devant eux; ils le voient, tel qu'il fut et tel qu'ils n'ont pu l'oublier. Ils le voient avec leurs sens, avec leur cœur, avec l'exactitude d'un amour qui va donner son sang; ils sont à la fois témoins, peintres et martyrs. Cette pose de Dieu devant l'homme ne s'est vue qu'une fois, et c'est pourquoi il n'y a qu'un Evangile, bien qu'il y ait quatre évangélistes.

Aussi quelle âme y est insensible? quelle âme n'oublia un jour la science aux pieds de Jésus-Christ peint par ses apôtres? Ecoutez, pour en finir, une parole française qui nous consolera des fureurs d'une science que l'Evangile n'a pas désarmée. Elle est d'un homme dont je vous ai déjà cité le jugement sur Jésus-Christ,

et elle exprime dans une langue claire et heureuse le sentiment que laisse au profane comme au chrétien la lecture de l'Evangile. « Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait bien plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ce ton ni cette morale ; et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros ! »

Voilà la langue française et le génie français. Et c'est pourquoi vous ne devez pas être surpris de revenir au Christ après l'avoir quitté. La lucidité de notre intelligence nationale soutient en vous la lumière de la grâce, et vous fait traverser comme des géans ces abîmes hérissés de science, mais d'une science qui brave l'âme. Soyez fidèles à ce double don qui vous porte vers Dieu ; jugez de la puissance de Jésus-Christ par les efforts si contradictoires et si vains de ses adversaires, et permettez-moi de vous rappeler, en finissant, un trait célèbre qui peint cette puissance, et dont quinze siècles ont confirmé l'éloquente prophétie.

Quand l'empereur Julien s'attaquait au christianisme par cette ruse de guerre et de violence qui

porte son nom, et qu'absent de l'empire, il était allé chercher dans les batailles la consécration d'un pouvoir et d'une popularité qui devaient, dans sa pensée, achever la ruine de Jésus-Christ, un de ses familiers, le rhéteur Libanius, rencontrant un chrétien, lui demanda, par dérision et avec toute l'insulte d'un succès déjà sûr, ce que faisait le Galiléen; le chrétien répondit : Il fait un cercueil. Quelque temps après, Libanius prononçait l'oraison funèbre de Julien devant son corps meurtri et sa puissance évanouie. Ce que faisait alors le Galiléen, Messieurs, il le fait toujours, quels que soient l'arme et l'orgueil qu'on oppose à sa croix. Il serait long d'en déduire tous les fameux exemples; mais nous en avons quelques-uns qui nous touchent de près, et par où Jésus-Christ, à l'extrémité des âges, nous a confirmé le néant de ses ennemis. Ainsi, quand Voltaire se frottait de joie les mains, vers la fin de sa vie, en disant à ses fidèles : « Dans vingt ans, Dieu verra beau jeu ; » le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de la monarchie française. Ainsi, quand une puissance d'un autre ordre, mais issue de la sienne à quelque degré, tenait le Souverain-Pontife dans une captivité qui présageait la chute au moins territoriale du vicaire de Jésus-Christ, le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de Sainte-Hélène. Et aujourd'hui, en regardant l'Allemagne agitée par les convulsions d'une science qui n'a plus de rives et dont vous venez de voir un si lamentable travail, nous pouvons dire avec autant de certi-

tude que d'espérance : Le Galiléen fait un cercueil, et c'est le cercueil du rationalisme. Et vous tous, enfans de ce siècle, mal instruits par les misères des erreurs passées, et qui cherchez hors de Jésus-Christ la voie, la vérité et la vie, le Galiléen fait un cercueil contre vous, et c'est le cercueil de toutes vos conceptions les plus chères. Et toujours en sera-t-il ainsi, le Galiléen ne faisant jamais que deux choses : vivre de sa personne, puis, soit avec du sang, soit avec de l'oubli, soit avec de la honte, mettre au tombeau tout ce qui n'est pas lui.

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE.

DES EFFORTS DU RATIONALISME POUR EXPLIQUER LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Monseigneur,

Messieurs,

C'est donc en vain que le rationalisme a fait effort pour anéantir et pour dénaturer la vie de Jésus-Christ. Jésus-Christ est debout, la puissance de l'histoire le protége contre toutes ces attaques et le maintient. Aussi a-t-il fallu que le rationalisme tentât un dernier et suprême effort pour expliquer au moins cette vie qu'il n'avait pu ni détruire ni déshonorer. Nous, ca-

tholiques, nous expliquons la vie du Christ, nous expliquons le succès qu'il a obtenu, le plus grand de tous, cette formation dans les esprits de la certitude rationnelle de la foi, cette formation dans l'âme de la sainteté par l'humilité, la chasteté et la charité, cette formation dans le monde de la société spirituelle, une, universelle et perpétuelle, nous l'expliquons par ce seul mot, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Mais, quand on ne l'explique pas ainsi, quand on suppose que le Christ n'est qu'un homme, il faut cependant se rendre compte à soi-même de ce plus grand succès qui ait été jamais obtenu, et qui est le sien. Or, comme en dehors de la puissance de Dieu il n'est que la puissance de l'homme, si Jésus-Christ n'a pas agi par la puissance de Dieu, il reste qu'il ait agi par la puissance de l'homme. Mais la puissance de l'homme dans ses résultats, étant manifestement inférieure à ce que Jésus-Christ a fait, il s'ensuit qu'il faut chercher dans l'homme une certaine racine de puissance qui, en des cas rares, peut se montrer tout à coup, et expliquer ce qu'a été et ce qu'a fait le Christ. C'est-à-dire que Jésus-Christ n'étant pas le fils de Dieu, il n'est pas non plus, comme il le disait, le fils de l'homme; il n'est ni le fils de Dieu, ni le fils de l'homme, il est le fils de l'humanité, le produit illustre de cette action sourde et progressive qui est la vie de l'humanité, et qui, à de certains momens fastiques, s'ouvre en quelque sorte, s'épanouit, tire de son sein un être extraordinaire, et le pose dans une

gloire où tout ce qui viendra après le confirmera, jusqu'à ce que l'humanité, toujours grosse de l'avenir, se trouve mal représentée par cet être héroïque et souverain qu'elle a produit, et un jour, en le saluant encore d'un dernier aspect, le descende à terre et lui dise : Adieu.

C'est à réfuter ce système que je vais consacrer notre dernière Conférence de cette année. Cela fait, tout ce qui est de la constitution et du caractère, tant de l'Eglise que du Christ, vous ayant été manifesté dans notre enseignement, il ne nous restera qu'une chose : ce sera d'entrer dans la doctrine même de l'Eglise et du Christ, pour vous l'exposer dans la plénitude de son enchaînement, après quoi nous n'aurons plus qu'à nous reposer, vous, Messieurs, de votre attention, et moi du bonheur de vous avoir enseignés si longtemps.

Trois choses sont à expliquer dans la vie et le succès de Jésus-Christ : sa doctrine, qui paraît surpasser toutes les autres, la foi que le monde a donnée à cette doctrine, et en troisième lieu la réunion de cette doctrine et de cette foi dans un corps hiérarchiquement constitué, qui est l'Eglise. Or, dit-on, ce triple phénomène s'explique aisément par l'état général des doctrines, des esprits et des nations au moment où Jésus-Christ a paru. D'abord par l'état général des doctrines. On se représente ordinairement celle de Jésus - Christ comme une doctrine neuve, inconnue, créatrice, comme quelque chose qui n'avait ni racines, ni modèle dans

le passé ; c'est, au dire du rationalisme, une très-palpable erreur. Jamais le genre humain n'a été sans doctrine, c'est une part nécessaire de sa vie. Que quelque idiot satisfait dans la débauche de l'orgueil et des sens passe à travers le monde sans se soucier de doctrines, comme un grain de poussière emporté par le vent passe et s'en va, on n'y contredit point. Mais l'humanité a d'autres vouloirs et d'autres destinées. Il faut qu'elle connaisse, qu'elle cherche, qu'elle se rende compte d'elle-même et de l'univers, qu'elle ait une foi, et jamais, dans la réalité, elle n'a vécu sans cet élément spirituel. Comme elle creuse la terre qui la porte, comme elle foule le ciel qui la couvre, ainsi remue-t-elle incessamment le sol fécond des doctrines pour y puiser un aliment qu'elle estime divin. Ce travail n'est pas moins vif en elle que le travail extérieur et le travail scientifique, et tous ensemble forment le tissu d'une action qui ne se décourage jamais. Or, trois lieux principaux en avaient été le théâtre avant Jésus-Christ, l'Orient, l'Occident et la Judée, qui était le nœud de l'un et de l'autre.

L'Orient conservait la doctrine sous cette forme : que l'homme était déchu, et qu'il avait besoin d'une expiation pour retourner à un état meilleur, expiation que favorisaient de cycle en cycle des incarnations mystérieuses de Dieu. L'incarnation orientale, l'expiation orientale, la métempsycose ou l'épreuve orientale, rien n'est plus célèbre dans l'histoire des doctrines, et il suffit de vous poser ces termes devant l'esprit,

pour qu'à l'instant même, allant au fond de l'Inde, vous y retrouviez encore vivant cet ordre d'idées. Quant à l'Occident, un travail d'une autre nature s'était accompli dans son sein. Sous l'empire d'une libre discussion, il s'était dépouillé davantage des mythes passés; il cherchait une sagesse qui fût moins fondée sur la tradition que sur les données de la raison pure, et Platon avait été le plus mémorable instrument de ces explorations de l'esprit humain. Il avait compris que Dieu était en communication avec l'homme non-seulement par des traditions altérées ou perdues, mais par l'effusion perpétuelle de son verbe en nous, le verbe divin, le *logos* éternel, la raison absolue, dont notre raison et notre verbe sont l'image transparente, en sorte qu'en regardant ses propres idées, l'homme voit comme dans un miroir les idées mêmes qui sont en Dieu et y forment le verbe premier. Et cette théorie de la manifestation de Dieu par son verbe, dont le verbe de l'homme n'est que le diminutif et le reflet, était devenue le point le plus élevé des doctrines de la Grèce et de l'Occident. De son côté, le peuple juif avait maintenu avec une fidélité particulière le dogme de l'unité de Dieu, celui de la création, et de plus une certaine espérance de l'unité fondamentale de l'homme devant un jour se restituer telle qu'elle était dans la famille originelle.

Voilà évidemment l'état général des doctrines au temps du Christ, et ces doctrines, isolées longtemps chacune en leur lieu, avaient fini par se rencontrer à

la suite des conquêtes d'Alexandre et des envahissemens de Rome jusqu'en Asie. L'Orient, l'Occident, la Judée, et avec eux les brahmanes, les prophètes, les sibylles, les sages, tous les documens et tous les efforts du passé s'étaient comme donné rendez-vous au pied du trône d'Auguste, le jour où il ferma sur le monde les portes prophétiques du temple de la guerre. Au même moment naissait Jésus-Christ. Doué d'un génie qui correspondait aux admirables circonstances de son siècle, il vit d'un coup d'œil sûr le confluent des doctrines; il démêla dans leur rencontre plus qu'une jonction fortuite, il y découvrit les germes d'une profonde unité, et se persuada qu'en leur donnant à toutes satisfaction, en greffant l'Orient sur l'Occident, l'Occident et l'Orient sur le trone hébraïque, il arriverait à une doctrine qui à tout le moins s'assujettirait dans les diverses parties du monde un très-grand nombre d'esprits. Il posa pour fondement le dogme oriental de la chute, et déclara que lui, incarnation dernière, supérieure à toutes celles qui avaient précédé, il venait pour expier définitivement la faute du genre humain, et restituer aux hommes, avec leur pureté native, tous leurs droits de naissance. Puis, comme l'incarnation orientale était déshonorée par trop d'élémens fabuleux, il appuya l'idée de la sienne sur ce verbe de Platon, qui avait dégagé la communication de Dieu avec l'homme du mythe traditionnel, pour la réduire à une communication permanente d'idées au fond même de l'entendement. Il déclara qu'il

était le verbe de Dieu, la raison de Dieu, celui qui, de sa nature, illuminait tout homme venant en ce monde, et qui, par la présence effective de sa personnalité, par la lumière extérieure de sa parole, apportait à l'esprit une vision plus complète de la vérité. Le verbe divin était désormais en face du verbe humain; l'image n'avait qu'à regarder le modèle, la conséquence n'avait qu'à consulter le principe, et de cette confrontation du dedans au dehors, de la lumière à la lumière, naîtrait l'illumination suprême du genre humain. Platon s'alliait ainsi aux brahmanes de l'Inde; l'Occident à l'Orient, et enfin, pour donner satisfaction aux idées hébraïques, outre que Jésus-Christ se posait comme le Messie, il acceptait encore les dogmes de l'unité de Dieu et de la création, inscrits à la première page de la Bible, et qui étaient comme le patrimoine spécial du peuple hébreu.

Tel fut, Messieurs, selon le rationalisme, le thème de Jésus-Christ, le mode de formation de sa doctrine et la cause efficiente de son succès doctrinal. Il n'a pas été créateur, mais électrique; son succès n'a pas été un succès de création, mais un succès de fusion. Avant de chercher ce qui en est par la comparaison des doctrines chrétiennes avec les doctrines de l'antiquité, sachons d'abord comment Jésus-Christ s'est posé. S'est-il posé comme Créateur! A-t-il dit : Je suis l'inventeur de la vérité? Non, Messieurs, il a dit: *Je suis la vérité*[1].

[1] Saint Jean, chap. 14, vers. 6.

Il a dit : *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir*[1]. Ce qui signifie : Je suis la vérité de tous les temps et de tous les lieux; je suis cette vérité qui était dans le sein du Père, qui est apparue au premier homme dans l'innocence du paradis terrestre, que les patriarches ses successeurs ont connue, que Noé, en descendant de l'arche, reçut et promulgua de nouveau, qu'Abraham, aux champs de la Chaldée et de la Syrie, vit et entendit, que Moïse, aux pieds du Sinaï, recueillit, gravée de la main de Dieu, je suis cette vérité qui est la première et la dernière, et dont jamais l'homme n'a pu totalement se passer. Voilà, Messieurs, ce que Jésus-Christ a dit de lui, et ce que l'Eglise dit encore de lui tous les jours. Il n'a point cherché, et nous ne lui cherchons pas un succès de création; nous n'avons jamais prétendu que le christianisme ait commencé avec l'apparition du Christ sous Auguste. C'eût été perdre le christianisme que de lui donner un caractère de nouveauté. Dès le premier jour du monde, dès la première parole de Dieu, dès la première lueur divine qui fut en notre âme, c'était le Christ qui agissait, parlait et se révélait, et cette révélation s'est propagée par toute la terre avec la dispersion des branches primordiales du genre humain.

Toutefois, à côté de ce phénomène de la propagation primitive et universelle du christianisme, com-

[1] Saint Matthieu, chap. 5, vers. 17.

prenons qu'il s'en passait un autre bien différent, je veux dire l'altération et la corruption progressives du christianisme par l'oubli, le raisonnement et l'infidélité. De la sorte, Jésus-Christ, quoique n'étant pas nouveau, apportait au monde quelque chose que le monde ne connaissait plus que par des espérances mal définies et des souvenirs défigurés. Et, pour commencer par l'Orient, il est vrai, l'Orient avait conservé l'idée de la chute, de l'expiation, de l'intervention divine pour réparer l'homme, nul ne le contestera ; mais l'Orient avait étouffé cette idée entre deux absurdités, le panthéisme et la métempsycose ; l'un et l'autre affirmant que la purification de l'homme avait pour but et pour effet le retour de l'homme à la substance même de la divinité, d'où il était sorti, et qu'après des cycles d'épreuves plus ou moins prolongés, l'état final de l'humanité serait le repos éternel et absolu d'une pleine déification. Or, Jésus-Christ a-t-il admis cette doctrine? a-t-il transigé avec l'Orient sur la métempsycose et le panthéisme ? Non, Messieurs, il a enseigné tout le contraire, il nous a dit : Vous n'êtes qu'un néant qui avez répondu à la parole créatrice de Dieu, et votre destinée, bien qu'elle soit grande, n'est pas d'arriver à Dieu par la confusion de substance avec lui, mais par la simple vision. Vous le verrez un jour, si vous avez cru en lui ; vous le posséderez présent, si vous l'avez aimé absent : mais votre nature et votre personnalité subsisteront devant lui. Le panthéisme vous porte à la fois trop haut et

trop bas ; trop haut en vous promettant d'être un par substance avec Dieu ; trop bas en vous ravissant votre nature propre et votre principe de distinction. Ce n'est point là qu'est votre place et la vérité. Dieu et l'homme sont deux à jamais, deux par leur essence, deux par leur personnalité, deux par leur amour ; car Dieu a fait l'homme par amour, et si l'homme correspond à cet amour qui l'a cherché le premier, ce même amour le récompensera éternellement. Si, au contraire, l'homme est infidèle et ingrat, l'amour le repoussera éternellement.

Je vous adjure, Messieurs, était-ce là le dogme oriental, ou bien n'en était-ce pas le renversement ?

Et quant à l'Occident, on parle de Platon. Mais Platon, d'abord, était-il tout l'Occident ? Résumait-il en lui l'Occident ? Est-ce qu'Aristote, Epicure, Zénon, Pyrrhon, n'existaient pas au même titre, et leurs doctrines ne partageaient-elles pas, avec celles de l'Académie, l'empire des esprits ? Vous voulez que Platon ait été la plus haute expression de la sagesse occidentale, ne le contestons pas, et en voyant ce qu'il pensait, voyons ce que lui doit Jésus-Christ. Dans l'ordre métaphysique, Platon croyait à l'éternité de la matière et du chaos, mettant le monde en face de Dieu comme une substance inférieure, mais parallèle et incréée ; dans l'ordre moral, il niait l'existence du libre arbitre, et affirmait en propres termes que nul n'est volontairement mauvais, parce que tout mal a pour principe une erreur indélibérée de l'esprit. Dualisme

et fatalisme, voilà ce Platon tant admiré, que j'ai loué moi-même, que je louerai encore, homme admirable en effet, qui, étant plongé comme tous les autres dans la lumière presque éteinte de l'antiquité, a entrevu çà et là l'ombre du vrai, lui a jeté de loin des cris pénétrans, comme s'il l'eût reconnue, et, sans pouvoir l'amener à lui, a recouvert ses désirs et ses regrets de ce royal vêtement qui a fait le charme de ses pensées, la beauté de son discours et la majesté de son renom. Nul sage ne l'égala jamais dans l'invocation de la vérité; nul n'en pressentit mieux l'avenir; nul n'habilla le demi-jour de l'erreur d'une pourpre plus étincelante et plus propre à consoler l'âme de n'étreindre qu'un rêve. Mais en faire un ancêtre de Jésus-Christ, et le nœud par où l'Evangile se rattachait l'Occident, c'est trop espérer de sa gloire. Jésus-Christ niait le dualisme et le fatalisme platoniciens comme il niait le panthéisme et la métempsycose de l'Inde, et s'il s'est appelé le Verbe, Fils de Dieu, cette expression relevait d'un mystère que Platon ne connaissait pas, celui d'une triple personnalité dans la substance une et indivisible de Dieu.

Les Juifs, à leur tour, quoique possesseurs du christianisme primitif et de l'attente du Messie, avaient corrompu ce dépôt dans leur pensée, en faisant de la vérité chrétienne, qui est le patrimoine de tous, leur héritage particulier, en substituant l'idée de la loi à l'idée de la foi, Moïse au Christ, le personnel à l'universel. C'est ce que saint Paul leur reproche dans

l'Epître aux Romains, où il se donne tant de peine pour leur expliquer l'infériorité de la loi à la foi, comment le Christ était le principe du salut dès le temps d'Abraham, et comment les œuvres de la loi, entendues et accomplies en dehors de Jésus-Christ, étaient une cause de mort. Les Juifs se montraient rebelles à cet énergique langage; déjà tout couverts du sang libérateur, et même en communion avec lui, ils persistaient à vénérer l'idole qui élevait leur amour-propre national au rang d'un devoir et d'une vertu, et leur persuadait que le judaïsme allait subjuguer l'univers. Dans le sens chrétien, cela était vrai; dans leur sens à eux, cela était faux. Jésus-Christ avait donc à combattre la Judée aussi bien que l'Orient et l'Occident. Et si vous voulez mieux voir encore que la doctrine chrétienne ne fut pas un succès de fusion, mais un succès de contradiction, contradiction à l'Orient, contradiction à l'Occident, contradiction au peuple hébreu, vous n'avez qu'à considérer le panthéisme tel que l'a conservé l'Orient, le judaïsme tel que l'entendent encore les restes d'Israël, et le platonisme tel qu'on l'a ressuscité sous nos yeux.

Le panthéisme vit dans l'Inde; l'Inde est aujourd'hui, comme autrefois, sa terre de prédilection; il y vit sous les mêmes formes et dans les mêmes doctrines qu'au temps de Jésus-Christ. Or, aucune contrée et aucun système n'ont opposé plus de résistance à l'apostolat chrétien. Voici trois siècles que la grande péninsule Indique nous est ouverte; plusieurs nations

européennes y ont ensemble et successivement régné ; l'Angleterre en est aujourd'hui la maîtresse; nous la tenons par nos missionnaires comme par nos armes sous les serres de notre domination, et nulle part, pas même dans cette Chine qui nous est fermée, l'action de Jésus-Christ n'a été moins récompensée par le succès. Le brahmanisme a résisté à l'exemple comme à la discussion; il a été de granit pour la vérité, à la manière d'une chose qui est incompatible avec une autre, et qui la repousse d'autant plus qu'elle s'approche davantage. On en a donné plusieurs raisons, telles que le régime des castes et l'aversion qui en résulte pour nos principes d'égalité. Peut-être aussi le brahmanisme, à cause des traditions mêmes qu'il a conservées sur la chute et la réparation, a-t-il été moins sensible au mystère de la Rédemption par le sang de Jésus-Christ, comme on voit des âmes en qui la possession d'une certaine mesure de vérité sert d'un obstacle invincible à l'acquisition du reste. L'honnête homme en est là souvent, Messieurs, quand il a le malheur de n'être pas chrétien; sa probité le rassure contre Dieu, tandis que le misérable, en se regardant, n'a rien qui lui fasse illusion. C'est pourquoi Jésus-Christ disait : *Ces femmes que vous appelez perdues vous précéderont dans le royaume du ciel* [1]. Elles sont, en effet, proche du bien à force d'en être loin; elles touchent par l'humiliation aux pieds de Jésus-

[1] Saint Matthieu, chap. 21, vers. 31.

Christ, et quand on est aux pieds de Jésus-Christ, on est bien près de son cœur. Ainsi peut-être en est-il des nations qui ont perdu toute la vérité; elles sentent le besoin de la reconquérir, tandis que celles qui en gardent encore les débris, s'enorgueillissant du peu qu'elles ont, méprisent le désir et la recherche de ce qu'elles n'ont pas. Quoi qu'il en soit, le panthéisme indien n'a pas changé; il est tel aujourd'hui qu'au siècle d'Auguste; et que son insensibilité envers Jésus-Christ provienne d'une cause ou d'une autre, elle n'en prouve pas moins combien est chimérique la fusion de doctrines par laquelle on veut expliquer la formation du dogme chrétien.

Le spectacle de l'hébraïsme vivant nous conduit à la même conclusion. Et pour ce qui est du platonisme, Dieu a permis qu'il ressuscitât de nos jours, afin qu'en le voyant à l'œuvre, nous puissions juger de sa sympathie doctrinale pour Jésus-Christ. Vous comprenez tous à quelle école je fais allusion ; vous savez comment cette école a remis en honneur le dualisme platonicien en écartant de sa philosophie le dogme fondamental de la création du monde par Dieu, et vous savez aussi ce que tout le reste du christianisme est entre ses mains. Nous n'avons pas dans la littérature contemporaine d'ennemis plus avoués que les amis de Platon. Soit donc que nous regardions le panthéisme, l'hébraïsme et le platonisme, tous les trois subsistant devant nous comme au temps de Jésus-Christ, il nous est aisé de juger que le christianisme

n'a pas été le résultat d'une fusion entre toutes les doctrines de l'ancien monde, mais une œuvre de renouvellement et de contradiction. L'Evangile a tout renouvelé, parce que tout avait été oublié; il a tout contredit, parce que tout avait été nié ou défiguré ; il a eu pour adversaires toutes les doctrines, parce qu'il les a toutes méconnues et repoussées. Et tel il était autrefois, tel il est encore aujourd'hui sous ce rapport. L'intolérance dogmatique qu'on lui reproche définit sa nature et constate son originalité.

Mais le succès de Jésus-Christ n'a pas été seulement dans la formation puissante et autochtone de sa doctrine, il a été aussi un succès de foi. Une doctrine n'est rien encore tant qu'elle n'a pas pris possession des esprits par une foi qui lui donne vie et action. Comment l'ancien monde a-t-il cru à Jésus-Christ? Comment les hommes de l'Orient et de l'Occident, les sages comme les simples, et enfin les nations, ont-ils abdiqué les enseignemens qu'ils avaient reçus du passé pour se faire les disciples d'un juif crucifié à Jérusalem ? Le rationalisme l'explique ainsi. Selon lui, à l'époque d'Auguste, l'esprit humain était las. D'une part, il n'acceptait plus l'idolâtrie, qui était la forme populaire des doctrines antiques, et d'une autre part, la philosophie n'ayant rien fondé, il s'en était suivi une double lassitude de l'intelligence, lassitude de la religion publique, lassitude des efforts impuissans de la philosophie. On errait dans le vide et au hasard, en appelant une foi nouvelle. Jésus-Christ vint. Il

inaugura devant ce monde épuisé et tout prêt une affirmation qui ne blessait qu'à demi le sens général ; on l'écouta, on avait besoin de croire, et l'on crut.

Pour moi, Messieurs, je ne crois guère à cette genèse de la foi chrétienne. Quand une époque a perdu la foi, il n'est pas si aisé de la lui rendre, et nous en avons quelque preuve aujourd'hui. Le rationalisme, en des temps pareils, envahit tous les cœurs, et le rationalisme n'est jamais convaincu de son impuissance ni las de sa personne. Si quatre ou cinq siècles d'efforts inutiles, avant Jésus-Christ, l'eussent découragé, aujourd'hui qu'il compte dix-huit cents ans de plus de vaines tentatives, il devrait être à la veille d'abdiquer. Or, y songe-t-il ? Ne le voyons-nous pas plus affirmatif, plus fier, plus sûr de lui que jamais? Ainsi en sera-t-il encore dans mille ans. Au bout de mille ans, notre postérité verra des maîtres monter dans les chaires de ce temps-là et lui dire avec un imperturbable aplomb : Messieurs, nous allons créer la philosophie, ou du moins, si nous n'avons pas cet honneur, nous touchons au siècle fortuné qui en posera les dernières assises. Tel est le rationalisme. Aucune expérience ne l'a dégoûté et ne le dégoûtera jamais de lui ; il renait de ses cendres, ou plutôt il ne vit ni ne meurt, enfant crédule qui aspire à la maturité sans sortir une fois de son berceau. Ne nous en étonnons pas : il part d'un principe qui exclut la vie, parce qu'il exclut la foi, et pourtant la foi le tuerait. Il n'a que le choix de la mort, et il préfère naturellement celle

qui lui laisse l'apparence d'être quelque chose, ne fût-ce qu'un doute et une négation. Le rationalisme est incorrigible, parce que se corriger, pour lui, c'est n'être plus.

En admettant donc que l'état général des esprits, au siècle d'Auguste, fût le vide et la lassitude, on n'aurait point expliqué par cette remarque la propagation de la foi chrétienne qui s'accomplit alors avec tant de puissance et de rapidité. Mais je n'admets pas que tel fût, sous Auguste, l'état général des esprits. Sans doute l'idolâtrie était tombée dans le mépris d'un grand nombre d'hommes éclairés; mais le peuple ne la méprisait pas. L'esprit populaire était sympathique à l'idolâtrie, qui renfermait plus que jamais tous les souvenirs qu'adorait la multitude et tous les spectacles dont elle avait besoin. L'esprit politique favorisait cette tendance; il soutenait l'idolâtrie comme une nécessité de l'Etat. Et certes, on vit bien où en était l'esprit populaire et l'esprit politique à cet égard, lorsqu'enfin Jésus-Christ vint demander à Rome ce droit de-cité qu'elle n'avait refusé à aucun des dieux qu'elle avait vaincus. Ne sait-on pas quelle fut la réponse? Ne sait-on pas qui répondait aux martyrs du Christ, dans les amphithéâtres, par l'insulte et les cris de mort? Tandis que les empereurs et les proconsuls rendaient des arrêts contre eux au nom de l'esprit politique, le peuple rendait aussi les siens dans la forme et la puissance qui lui sont propres. L'empire versait le sang, le peuple le réclamait, et après l'avoir obtenu,

il le jetait à la figure du Christ. Et par derrière l'empire et le peuple, le rationalisme, formant l'arrière-garde de l'idolâtrie, retrempait ardemment sa plume aux sources de l'erreur. L'on voyait ces platoniciens si vantés pour leur spiritualisme déchirer l'Evangile phrase à phrase, le torturer, le maudire ; on les voyait se reprendre d'amour pour Jupiter et tous les vieux dieux, leur faire des généalogies, leur consacrer toute une philosophie nouvelle, leur porter des offrandes, et rien ne leur coûtait, ni science, ni sarcasmes, ni pratiques, rien de ce qui pouvait être contre le christianisme un outrage ou un argument. Est-ce là ce qu'on appelle la lassitude des esprits ? Est-ce là cette conjuration tacite des temps en faveur du Christ? Ah! lorsqu'il eut enfin conquis la foi du monde et que les successeurs de ses apôtres parurent à Nicée, on put voir sur leurs visages mutilés s'ils venaient de la paix ou de la guerre, s'ils étaient les enfans de la faveur ou de la persécution, si l'esprit populaire, l'esprit politique, l'esprit rationaliste, avaient été leurs serviteurs, et ce que valent ces systèmes conçus après coup, où l'on explique la vie du patient par la bonne volonté du bourreau qui n'a fait que le tuer. Julien, du moins, a dit le vrai mot : « Galiléen, tu as vaincu ! »

Nous retrouvons ici, comme pour la formation du dogme chrétien, non pas le principe de la fusion, mais le principe de la contradiction. Jésus-Christ a contredit tous les esprits comme il avait contredit toutes les doctrines ; il a vaincu tous les esprits

aussi bien que toutes les doctrines : voilà la vérité.

Cependant ce n'était pas encore tout pour lui de fonder une doctrine et d'obtenir la foi ; ce n'était pas tout de fonder une doctrine en contredisant toutes les doctrines, de fonder un esprit de foi en contredisant tous les esprits. Il lui fallait de plus fonder l'Eglise, c'est-à-dire une société d'hommes vivant de cette doctrine et de cette foi. Ici, le rationalisme invoque, pour expliquer le succès, l'état général des nations. Il expose qu'au temps d'Auguste un double besoin travaillait les peuples, savoir : un besoin d'affranchissement et un besoin d'unité. Les peuples avaient subi l'un après l'autre le joug des Romains, et dépouillés de leur indépendance, victimes de la rapacité croissante des proconsuls, ils épiaient d'un œil attentif le progrès de la corruption romaine, attendant comme tous les esclaves cette heure de faiblesse qui suit inévitablement une prospérité sans limites et sans contrepoids. Elle venait à grands pas. Jésus-Christ venait de son côté, à la même heure, à l'heure précise. Et qu'apportait-il ? L'élévation aux petits, dans l'idée d'une commune origine et d'une sainte fraternité ; la force aux faibles, aux femmes, aux enfans, dans l'idée d'un droit domestique nouveau ; le secours aux peuples opprimés, dans l'idée d'une république universelle fondée par Dieu même et gouvernée par lui. Quoi de plus magique, de plus sûr de son effet ? Quand donc parut Jésus-Christ, et que du fond de la Judée l'air lui-même eut porté jusqu'aux extrémités

du monde sa parole libératrice, avec quel saint espoir le genre humain ne dut-il pas tressaillir, se lever et regarder? Quoi d'étonnant, si des femmes, des enfans, des ouvriers, des esclaves, des pauvres, des méprisés de tout genre et de toute patrie lui firent cortége, jetant leurs habits sous ses pieds, agitant des rameaux sur son passage, non pas une fois, quand il entrait à Jérusalem la veille de sa mort, mais après sa mort même, ne voulant pas qu'il fût mort, et criant à ses disciples comme à lui : *Hosanna au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*[1] *!* Cet hosanna était le cri de la délivrance, la réponse à l'homme qui avait entendu le gémissement de l'homme, et d'où qu'il vînt, quelque nom qu'il prît, quels que fussent sa race et son dessein, homme ou Dieu, il ne pouvait pas ne pas être accepté tel qu'il se donnait. Qu'importe au prisonnier qu'on délivre d'où on lui vient? Au malheureux, à l'opprimé, qu'importe d'où vienne le libérateur?

Qui sauve son pays est inspiré des cieux!

J'en conviens, Messieurs, ces idées sont belles, cela nous touche, de penser que quand les peuples sont esclaves et corrompus, ils aspirent à l'affranchissement. Mais, hélas! l'histoire prononce autrement que le cœur de l'homme. On sait par elle que les nations tombées dans la servitude ne désirent pas la liberté.

[1] Saint Matthieu, chap. 21, vers. 9.

De même que l'apostat de la vérité la maudit, de même l'apostat de la liberté, le peuple qui l'a perdue par sa faute, et on la perd toujours par sa faute, en prenant un cœur d'esclave; ce peuple-là n'aspire point à la recouvrer. Il souffre, il est avili; mais, pour sentir son malheur et reconquérir le bien qu'il a perdu, il lui faudrait un cœur d'homme libre : il ne l'a point. Il aime les bénéfices de la servitude et redoute les charges de la liberté, surtout de celle qu'on n'a plus et qui s'achète si cher. Il lui faudrait mépriser jusqu'à sa vie, être prêt à la jeter au vent, pourvu que de sa mort quelque enseignement sortît, et que son dernier souffle aidât de loin à la délivrance et à l'honneur. Le peuple esclave ne connaît pas cet héroïsme, et peut-être il le méprise. Vous en avez des preuves, Messieurs, ailleurs même que dans l'histoire, et sans jeter les yeux aujourd'hui sur le continent européen, je vous porte de ce pas sur les rivages de l'Afrique : regardez-y le nègre. Vous lui envoyez des escadres pour protéger sa liberté contre la conjuration des marchands; vous faites bien, sans doute, c'est un devoir peut-être, un honneur certainement. Mais avez-vous la simplicité de croire que vous empêcherez la traite? Partout où l'homme veut se vendre, il trouve des acheteurs; partout où des cœurs d'esclaves se rencontrent, ils forment des maîtres, quand même il ne s'en trouverait pas de tout faits. Tant que le nègre vendra la chair de son compatriote, toutes les escadres du monde civilisé ne le relèveront pas des

conséquences de cette atroce bassesse de cœur, et il en est de même, plus ou moins, de tous les peuples assouplis à la servitude et à la corruption. Ils ne cherchent pas la délivrance, mais le prix de leur âme et de leur corps, et ils s'estiment assez payés de l'abjection de l'esclavage par l'abjection du vice. C'était l'état du monde romain. Jésus-Christ, il est vrai, lui apportait la liberté, mais avec la vertu et par la vertu. Le marché était trop lourd pour lui, il ne l'accepta point. Même après l'Eglise fondée, l'empire continua dans la décadence ; il alla de Dioclétien aux eunuques de Constantinople, et quand l'Occident, renouvelé par les Barbares, voulut lui venir en aide jusqu'au fond de l'Orient, quand il arma pour lui tous ses chevaliers, le malheureux ne tendit à la main latine qu'une main incapable de sincérité. Il repoussa, par la trahison, le sang qu'on lui donnait, ayant peur de voir trop près de lui des hommes qui savaient porter le fer et s'abdiquer.

Jésus-Christ put bien fonder une Eglise, mais non pas régénérer l'empire. Il forma des âmes libres en formant des âmes saintes qu'il attirait à lui du milieu de la corruption générale ; mais les peuples ne répondirent point à son appel, en tant que peuples, afin qu'il fût manifeste que son œuvre n'était pas le résultat des circonstances politiques où le cours des choses avait amené le genre humain. Il eut contre lui la passion de la servitude, au lieu d'avoir pour lui le besoin de l'affranchissement. Et telle est encore la situation

de son Eglise ici-bas. Quoique favorable à tous les droits légitimes qui composent ensemble l'honneur et la liberté des nations, elle suscite incessamment contre elle, sous le nom même de la liberté, les instincts de la servitude. On lui demande la licence et on lui propose l'oppression : c'est le cri de la nature dans tous les temps. En les refusant toutes deux, aujourd'hui comme autrefois, elle répond sans doute aux vrais besoins de l'homme, mais elle y répond à la manière de Dieu, par une force qui s'impose et par un bienfait dont nul ne peut réclamer la gloire que le bienfaiteur.

Il en est de même de l'unité. Je ne nie pas que l'empire romain n'eût répandu dans les esprits, par suite d'une administration commune à une foule de peuples divers, l'idée d'une vaste organisation sociale. Mais cette idée, au degré où elle existait, ne sortait pas du cercle fort étroit d'une domination purement politique. On n'entrevoyait pas, même au fond de cette unité, la pensée que le genre humain fût un seul être ou un seul corps. On entendait par l'unité qu'une seule nation fût maîtresse des autres, qu'un César fût le César de tout le monde; mais l'unité spirituelle des âmes par la foi, l'espérance et la charité, sous un seul chef visible, représentant et vicaire de Dieu, on n'en avait pas même le pressentiment le plus confus. Dès que l'Eglise universelle eut fait un pas dans le monde et eut ainsi révélé ce secret de sa destinée, il ne donna lieu qu'à une peur immense dont elle su-

bit encore maintenant le durable contre-coup. La passion de la nationalité est aussi forte aujourd'hui contre l'Eglise qu'il y a dix-huit siècles, et ceux-là même qui aspirent à l'unité sociale du genre humain, ne peuvent supporter l'idée de la république chrétienne, si ce n'est comme un exemple ou une image dont ils se servent pour représenter leur propre conception. Quel philosophe ou quel homme d'Etat songe à l'unité dans le sens chrétien, si ce n'est pour la craindre et la haïr? Vous le voyez, Messieurs, nous nous retrouvons toujours, par l'examen des faits non-seulement anciens, mais présens, à la même conclusion, savoir : que le principe du succès de Jésus-Christ, qu'il s'agisse de la formation de sa doctrine, de la propagation de sa foi ou de l'établissement de son Eglise, n'a pas été un principe de fusion, mais un principe de contradiction. Comme il avait contredit toutes les doctrines par la sienne, tous les esprits par le sien, il a contredit par son Eglise toutes les nations, c'est-à-dire qu'il a bravé et qu'il brave encore, dans la perpétuité de son œuvre, toutes les forces conjurées du genre humain.

Allons plus loin, Messieurs, et recherchons la cause suprême de cette contradiction. Recherchons pourquoi Jésus-Christ contredit tout et est contredit par tout et par tous, même trop souvent par ceux qui ont sa foi, qui appartiennent à son Eglise, qui mangent sa chair et qui boivent son sang. La cause n'en est pas dans la région de l'esprit; le rationalisme se trompe en cherchant là l'explication du mystère chrétien. Jé-

sus-Christ va plus loin que l'intelligence; il va jusqu'à l'âme, qui est le centre de tout, pour lui demander le sacrifice de ses plus chers penchans, pour la convertir du mal au bien, de l'orgueil à l'humilité, de la convoitise sensuelle à la chasteté, de la jouissance à la mortification, de l'égoïsme à la charité, de la corruption à la sainteté. Et l'homme oppose à cette entreprise une résistance désespérée; il arme contre Jésus-Christ sa raison, son cœur, le monde, le genre humain, la terre et le ciel, et même vaincu par le sentiment de sa misère et par la douceur éprouvée du joug de l'Evangile, il ne laisse pas de sentir au dedans de lui, jusqu'au dernier moment, une possibilité et une arrière-soif de révolte. Là est tout le secret. Et si vous voulez comprendre la difficulté du triomphe de Jésus-Christ, je ne vous proposerai pas de convertir le monde, non, mais un seul homme. A vous, princes des nations, à vous qui commandez par l'esprit ou la richesse ou le pouvoir, je vous demande de faire un homme humble et chaste, un pénitent, une âme qui juge son orgueil et ses sens, qui se méprise, se haïsse, se combatte, et, soit comme preuve, soit comme moyen de sa conversion, avoue à vos pieds les erreurs de sa vie. Je ne vous demande que cela. Le pouvez-vous? l'avez-vous jamais fait? Ah! qu'un roi vous appelle dans son cabinet, tout flamboyant de la majesté du trône, et vous presse d'avouer vos fautes à ses pieds; vous lui direz : Mais, sire, j'aimerais mieux me confesser au cordonnier qui me chausse. Que le philosophe le plus

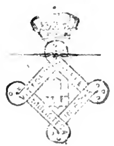
célèbre de son siècle emploie toute son éloquence pour vous persuader de vous mettre à ses genoux et de devenir son pénitent, vous ne prendrez pas même la peine de tourner les talons pour lui rire au nez. Pardonnez-moi ces expressions, Messieurs, elles seraient violentes en une autre occasion; ici, elles ne sont que justes et graves. Et pourtant ce que les rois, les philosophes et les nations ne pourraient obtenir, tous les jours un pauvre prêtre, un homme inconnu, le plus obscur des hommes l'accomplit au nom de Jésus-Christ. Il voit des âmes, touchées de leur misère, venir le chercher, lui qui ne les connaît pas, et lui avouer ingénuement les hontes de leurs passions. C'est la porte par où l'on entre en Jésus-Christ, par où l'on y reste, par où l'Eglise entre elle-même; car l'Eglise n'est que le monde pénitent, et ce seul mot vous dit tout le miracle de sa fondation et de sa perpétuité, aussi bien qu'il vous explique la force de contradiction active et passive qui est en Jésus-Christ. Jésus-Christ contredit toutes les doctrines, parce que sa doctrine est sainte et que le monde est corrompu; il contredit tous les esprits, parce que son esprit est saint et que le monde est corrompu; il contredit toutes les nations, parce que son Eglise est sainte et que le monde est corrompu; et, par la même raison, le monde contredit les doctrines, l'esprit et l'Église de Jésus-Christ.

C'était donc avec justice, en un certain sens, que dans la première procédure dirigée contre les chré-

tiens, par les ordres de Néron, ils furent convaincus, au rapport de Tacite, de *haine contre le genre humain*. Ils haïssaient, en effet, tout ce que le monde estime; ils s'en prenaient à toutes ses pensées et à toutes ses affections pour les renverser de fond en comble, et bien que ce fût par amour pour lui, le monde n'était pas tenu de le comprendre et de leur en savoir gré. La charité même, tant elle était nouvelle, se revêtait d'une couleur hostile, et la mort de Jésus-Christ sur la croix, ce chef-d'œuvre d'amour, paraissait une insulte plutôt qu'un dévouement. Tout était contradiction, parce que tout était Dieu; et afin qu'il fût prouvé qu'en effet rien n'était de l'homme, on devait à tout jamais reconnaître Jésus-Christ à cette marque, selon la parole qui avait été dite de lui, lors de sa première apparition parmi les hommes : *Celui-ci est posé pour être un signe à qui l'on contredira* [1]. Et lui-même, rappelant les prophètes, avait dit à ses ennemis : *N'avez-vous jamais lu cette parole : La pierre que les architectes ont rejetée est devenue la pierre de l'angle ; le Seigneur a fait cela, et la merveille est sous nos yeux* [2] *?* La prophétie s'accomplit encore chaque jour; les princes, les nations, les savans, les sages, les habiles, les architectes, enfin, rejettent la pierre; ils la déclarent incommode ou usée par le temps ; ils n'en veulent plus : et cependant c'est en-

[1] Saint Luc, chap. 2, vers. 34.
[2] Saint Matthieu, chap. 21, vers. 42.

core *la pierre de l'angle, et la merveille est sous nos yeux.* Elle porte tout, quoique tout la repousse ; elle a le double caractère de la nécessité et de l'impossibilité. Reconnaissez là, Messieurs, une lutte entre deux volontés qui ne sont pas égales, la volonté de l'homme qui se révolte, et la volonté de Dieu qui se fait obéir de l'homme, en l'homme et malgré l'homme. Et vous, chrétiens, fils de cet ouvrage où Dieu vous a donné une si heureuse place, comprenez la nécessité où vous êtes de toujours souffrir, de ne pas triompher par le triomphe, de peur qu'on accuse Jésus-Christ de devoir quelque chose à l'homme, mais de triompher sur la croix, afin que votre victoire soit celle de Dieu, et que vous puissiez redire aujourd'hui, demain et toujours, la parole qui est le plus haut signe de la divinité de Jésus-Christ, après tant d'autres signes que vous avez vus : *La pierre que les architectes ont rejetée est devenue la pierre de l'angle; le Seigneur a fait cela, et la merveille est sous nos yeux.*



TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

Année 1844. — Des effets de la Doctrine catholique sur l'âme.

Année 1845. — Des effets de la Doctrine catholique sur la société.

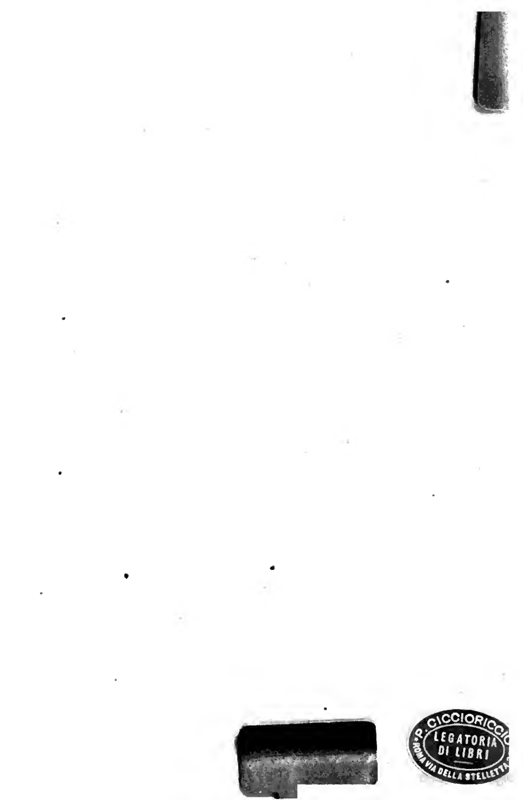
Année 1846. — De Jésus-Christ.

NANCY, Imprimerie de VAGNER, rue du Manège, 3

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES:

VIE DE SAINT DOMINIQUE, précédée du *Mémoire pour le rétablissement en France des Frères Prêcheurs*, et suivie de la *Lettre sur le Saint-Siége*, par le R. P. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE, troisième édition. — 8 fr

NANCY, Imprimerie de VAGNER, rue du Manége, 3.


P. CICCIORICCI
LEGATORIA
DI LIBRI
ROMA VIA DELLA STELLETTA

